No 285.f

Fa. 50 A.
6.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-1192015415-253897246-10/fragment/page=0002

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-1192015415-253897246-10/fragment/page=0007



P. de Bakker fec. 1747.

Tous les Hommes nous sont chers.

Voyez la Page 507 du septiéme Tome, et Vie de Turenne par Ramsai.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-1192015415-253897246-10/fragment/page=0008

LE SPECTACLE DE LA NATURE, OU ENTRETIENS SUR LES PARTICULARITE'S DE L'HISTOIRE NATURELLE,

Qui ont paru les plus propres à rendre les Jeunes-Gens curieux, & à leur former l'esprit.

TOME SIXIEME,

Contenant ce qui regarde l'Homme en Société.

A LA HAYE,
Chez JEAN NEAULME,
M. DCC. XLVII.

KŒNFRIED
UNIVERS.
ZVHALLE

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-1192015415-253897246-10/fragment/page=0010

LE SPECTACLE DE LA NATURE.

Contenant ce qui regarde l'Homme en Societé.

L'ORIGINE DE LA SOCIETÉ.

ENTRETIEN PREMIER.

TANT de biens placés autour de l'homme, & renouvellés la plûpart d'une année à l'autre, à proportion de son besoin ; cet appareil d'organes destinés à lui en assûrer la possession ; cette intelligence capable d'en perfectionner l'usage & d'en glorifier l'auteur ; toutes ces distinctions, qui ne se trouvent réunies que pour l'homme, nous ont manifesté le

L'ORIGINE DE LA SOCIETE.

spectateur de la nature, l'usufruitier de la terre, & le maître de ce qu'elle contient. Ses lumières & son expérience devoient embrasser tout son domaine : aussi le voyons-nous jouir de sa dignité & de toutes ses prérogatives quand il s'occupe à régler sa conduite & ses travaux. Il ne devient ridicule que quand d'agriculteur & de gouverneur qu'il étoit né, il s'avise de vouloir être l'interprête de la nature, & d'attribuer à son intelligence la décision de ce que Dieu a réservé à son propre conseil.

Une chose semble le dégrader, ou obscurcir la prééminence du poste auquel nous l'avons vû élevé. L'homme n'est point seul ici. Le genre humain couvre la terre. Appellerons-nous encore prééminence un rang qu'il partage avec des millions d'égaux ?

Il est des biens qu'on peut posséder avec jalousie, & dans lesquels nous ne souffrons ni association, ni division. Il n'en est pas ainsi de notre domaine. L'homme n'en est revêtu qu'autant qu'il entre en société avec ses semblables, & il perd en effet tous ses droits à mesure qu'il cesse d'être sociable.

Quoique la Providence divine nous dispense ses faveurs avec une telle économie

mie qu'elle en fait souvent la récompense de nos recherches, pour rendre par-là notre travail plus animé ; il ne faut pas cependant que la vûe de tant de riches possessions, de tant de belles connoissances, & de tant d'opérations d'un succès immanquable nous fasse admirer l'homme outre mesure, & nous jette dans l'illusion. C'en seroit une de croire qu'il ait été accordé à un homme seul de découvrir & d'acquérir successivement par lui-même tout ce que nous venons de voir. Les fruits de l'intelligence & les fruits de la terre ne sont accordés à aucun de nous dans une étendue suffisante, si ce n'est par le ministère des autres hommes, & avec l'obligation du réciproque. Tandis que chaque homme fait valoir pour le bien commun son industrie particulière, la société lui témoigne sa reconnoissance, en lui fournissant tous les autres secours dont il a besoin. Elle lui livre les découvertes de tous les âges, & les productions de tous les lieux. Elle ménage son tems & sa peine. C'est proprement à la société & non à aucun homme que tout a été donné : c'est uniquement par elle que l'homme participe à la diversité des presens du Créateur. L'ORIGINE DE LA SOCIETE.

L'ORIGINE DE LA SOCIETE. De même que les productions de la terre, les talens humains sont épars d'un bout de notre séjour à l'autre, afin que les habitans s'entredemandent ce qu'ils savent, comme ils s'entrecommuniquent ce qu'ils possédent. Celui qui sort de la société fait donc un double mal. Il perd son tems à chercher laborieusement ce que la société lui offre d'une façon expéditive; & il néglige ou enfouit injustement un talent qu'il avoit reçu pour elle. Par-là il est sensible que Dieu s'est proposé de mettre ici, non des solitaires, mais des citoyens.

Ceux qu'on appelle Solitaires ne cessent pas d'être citoyens. Gardons-nous cependant de confondre la retraite avec la solitude. Pour être citoyen, il n'est point nécessaire d'être toûjours dans la foule. Au contraire la vie la plus tumultueuse est fort souvent la plus inutile. Celui que l'esprit de Dieu conduit dans la retraite, n'est pas un solitaire misantrope qui se refuse au bien commun; mais un citoyen prudent qui évite des périls plus forts que lui. Ce sera un Paul ou un Hilarion qui se veut soustraire à la haine de ses persécuteurs & au danger d'une chûte déplorable; ou un Rancé qui se dérobe à la contagion du siècle dont il n'a que trop éprouvé l'impression & la malignité; ou un Ma-

Mabillon qui se recueille tout entier pour être moins distrait dans ses travaux vraiment ecclésiastiques. Mais de tels hommes n'ont cessé de porter tous leurs freres dans leur cœur, ni de travailler pour eux de toute l'étenduë de leur pouvoir. L'ORIGINE DE LA SOCIETE.

Il y a des retraites où l'on ne met en œuvre que des talens fort bornés & fort communs, tels que celui de cultiver un jardin, celui de servir des malades, de faire une étoffe, ou de tailler la pierre. Mais de tels établissemens loin d'être blâmables parce qu'ils sont à l'écart; sont au contraire les supports & les modèles de la société, lorsque le travail & la fraternité y sont particulièrement en honneur.

C'est en effet à cet amour actif & secourable que toutes les pages de l'Evangile nous rappellent. Le renoncement qu'il demande n'est point la sortie du monde ou la haine de la société, mais la destruction des attaches de cet amour propre qui ramène tout à lui-même, & qui au lieu de servir ses freres ne cherche qu'à en être servi. Loin de nous permettre la haine, il ne nous permet pas seulement l'indifférence ou l'inaction, puisqu'en nous obligeant à aimer tous

L'ORIGINE DE LA SOCIETE. les hommes comme nous-mêmes, il assûre des secours à tous ceux que nous sommes à portée ou en état de secourir: & il nous apprend à ne répondre à l'inimitié même que par des bienfaits. Quiconque chercheroit un desert pour s'affranchir de tout devoir envers la société, seroit ou un idiot ou un monstre: & bien loin d'être Chrétien, il ne seroit pas même Philosophe, quoique ce soit bien peu de chose de n'être que Philosophe.

Origine & fondement de la Societé. En effet la philosophie, qui se vante de rendre les hommes sociables, n'a ni connu la vraie origine de la société, ni assûré à cette société les vrais appuis qui la peuvent maintenir. Dans la recherche du principe qui a pu attrouper quelques familles, elle a fait honneur de cette confédération au besoin qui les pressoit, & aux réfléxions de quelques Légiſlateurs. En quoi elle a raisonné aussi peu juste que quand elle s'est figuré que le mouvement qui entretient la nature avoit pu la former; & que la pourriture qui nourrit les vermisseaux sortis du scarabée & de la mouche, en avoit nécessairement ordonné les germes spécifiques. De-là tous ces systêmes de physique & de morale où Dieu n'entre pour rien. Ce ne se-

L'ORIGINE DE LA SOCIETE.

ſeroit pas philoſopher, ſi nous en croyons ces docteurs, que de recourir à Dieu quand il s'agit des cauſes phyſiques formatrices des êtres, puiſqu'un peu de boue & de chaleur étant donné, il en naîtra tout de ſuite un ſoleil & une terre, des oiſeaux & des quadrupedes, un homme fidèlement ſuivi de ſa femme, du blé & de l'eau pour les nourrir, en un mot le monde & tout ſon appareil. Le grand Deſcartes a vû tout cela éclorre de ſa matière mûe en tourbillon, *ſans que Dieu y mît aucun ordre*, & depuis lui, d'autres ont pouſſé bien plus loin la phyſique. Deſcartes ne pouvoit ſe paſſer de Dieu pour avoir la boue primitive & le mouvement formateur des eſpèces: ce ſont les deux uniques points qu'il demandoit à Dieu. Les nouveaux venus, après avoir vû ou crû voir avec Deſcartes le ſoleil & la lune, un homme & juſtement une femme ſortir de la pouſſière, non comme les productions d'un conſeil ſpécial, mais comme les effets néceſſaires du mouvement de tourbillon, n'ont pas vû plus de néceſſité pour attribuer la boue & le mouvement à un conſeil. Ils ont donc mis à part le conſeil, & n'ont plus connu que la matière.

Selon eux la morale doit ſe traiter de

L'ORIGINE DE LA SOCIETE.

même, sans que Dieu y intervienne. Qu'est-elle autre chose que l'amas ou le corps des règles que les hommes doivent suivre entr'eux ? Il faut donc chercher ces règles dans la cause & dans l'intention qui attroupe des hommes. Or il n'y a que le besoin & les réfléxions des Législateurs qui les aïent réunis. Il ne faut donc pas étendre les droits & les devoirs de la société plus loin que l'interêt. De-là cette doucereuse morale d'Epicure qui régle la mesure de nos devoirs sur le parfait contentement de toutes nos facultés. De-là les principes aussi risibles de Hobbes & de Machiavel qui ne connoissent rien de légitime & d'honnête que ce qui plaît au Législateur, parce que ce Chef de la société étant par sa place à portée de connoître les besoins du corps entier, sa volonté devient, disent-ils, la règle de la justice, & même de la religion qu'il faut suivre. Les Déistes modernes, peu différens des vieux Epicuriens, regardent l'homme comme un animal sans aucune prééminence qui le discerne des autres animaux ses consorts & commensaux. Originairement la bête & l'homme picoroient ensemble les mêmes bayes, & croquoient le même gland. Pour avoir une meilleure part aux fruits de la terre, l'homme s'est joint

joint à un autre homme ; & les devoirs de la société ne sont rien de plus que des compensations de différentes utilités. Les Stoïciens ont pris la chose un peu autrement, & en supprimant l'interêt, ils s'affranchissent de toute redevance, ce qui rentre en un sens dans le même principe. Car comme ils sont persuadés que l'homme se suffit à lui-même, & que ni la douleur personnelle, ni les insultes d'autrui n'ont aucune prise sur un esprit qui raisonne ; ils se tiennent à part : ils ne prennent aucune compassion de ceux qui se disent malheureux : & le même desintéressement qui les empêche de rien exiger des autres, fait qu'ils ne doivent rien à personne. Ainsi les philosophes qui font de l'homme un animal solitaire, ruïnent conséquemment ses devoirs : & la plûpart de ceux qui en font un animal sociable ne les établissent guère mieux, en les mesurant uniquement sur l'interêt. L'ORIGINE DE LA SOCIETE.

Après avoir consulté les philosophes, écoutons l'expérience. Le langage de celle-ci est fort différent du leur, & se trouve le même que celui de l'Ecriture. Observons ce qui se passe parmi les animaux : les inclinations & les organes qu'ils ont reçûs décident de leur sort,

L'ORIGINE DE LA SOCIETE.

& des intentions de leur auteur. Quelques-uns comme les castors & les abeilles aiment à vivre en communauté: & leurs organes leurs deviennent insuffisans quand ils sont seuls. Cet amour de la société produit sans doute leur vrai avantage. Mais ce n'est pas l'observation de l'utilité qui les a disposés à s'unir. Leur bonheur est l'effet d'une impression dominante & antérieure au sentiment de l'utilité. Au contraire dans les autres animaux, inclinations & organes, tout les dispose à la desunion. Il est vrai que la mere montre d'abord une amitié tendre pour ses nourrissons, quoiqu'elle n'attende rien de réciproque de leur part: & cette tendresse inexprimable qui lui a été inspirée pour son petit dure autant que le besoin de celui-ci. Quand il commence à se pouvoir passer d'elle, la mere l'éloigne avec dureté, & son amitié se change en indifférence, ou même en haine. Le pere qui n'est point destiné à le nourrir ne lui témoigne aucune affection: communément il ne le connoît pas. Toutes ces façons avertissent le petit qu'il faudra bientôt pourvoir par lui-même à ses besoins. La séparation faite, le pere, la mere, & les enfans ne se connoissent plus. En effet leurs organes ne les disposent

point

point à s'entr'aider, ou à se construire des habitations communes. Ils n'ont aucune connoissance des nombres ni des mesures. Ils ne savent distinguer que leur nourriturre, ni rien saisir de plus. Le cheval avec son sabot maniera-t-il le maillet & l'équerre? le cerf avec son bois se préparera-t-il une barque ou une tente? il n'y a chez eux ni outils, ni desirs, ni industrie qui les rapprochent. Tout les dispose à vivre chacun à part: & ceux qui vivent ensemble ne forment que quelques petites troupes absolument bornées à un même lieu. L'homme seul, quoique bien avoisiné, étend plus loin ses correspondances: & se trouve lié avec un autre homme qui est séparé de lui par des trajets de mer. Cette passion universelle pour la société est dans l'homme, comme ses bras, un present du Créateur. Ce n'est point l'espérance de l'utilité qui a fait avoir à l'homme des bras, des mains, des jointures & cette admirable diversité de mouvemens. Ce n'est point le besoin qu'il a de se couvrir & de se loger qui a mis la laine sur le dos des brebis, & qui a fait naître des forêts auprès de lui, ou étendu des lits de pierre sous ses piés. Ces outils & ces secours remédient à ses besoins: mais

L'ORIGINE DE LA SOCIETE.

L'ORIGINE DE LA SOCIETE

ils ont précédé ses besoins. Une intention, une volonté supérieure a fait le bras pour tailler la pierre : mais la philosophie, parce qu'elle a fait des remarques sur l'utilité des bras & de la pierre, auroit mauvaise grace à s'attribuer l'invention de la pierre & des bras. Elle n'a pas plus de grace à attribuer la naissance de la société aux besoins réciproques, & à l'invention de Nimrod ou de Dracon. Il n'est pas douteux que les secours mutuels ne soient dans les desseins de Dieu le fruit infaillible de l'association, & la juste récompense de l'harmonie. Mais l'amour de la société est avant toute utilité. C'est l'intention de Dieu : c'est notre état, en sorte que notre utilité venant à cesser, nous ne sortons pas pour cela de la société, ni ne sommes affranchis en aucun tems des liens qui nous attachent à elle. C'est la main de Dieu qui les a formés.

La philosophie a réellement essayé de les rompre, quand elle a osé dans tant de sectes anciennes & nouvelles ramener tous nos devoirs à la mesure de nos plaisirs ou de nos besoins. Le besoin seul est un mauvais maître. Il n'en faut rien attendre de bon dès qu'il est devenu indolent par l'abondance, ou insolent par la force.

Pour

L'ORIGINE DE NA SOCIETE.

Pour former la société qui couvre la terre, Dieu n'a pas attendu les leçons du besoin, ni celles des Législateurs. Il a employé des moyens plus efficaces & plus infaillibles. Il a donné à l'homme des bras & divers talens: mais ils lui sont inutiles s'il ne les met en œuvre conjointement avec ses semblables. Il lui montre des provisions prêtes à le vêtir, à le loger, & à le nourrir: mais l'homme perd l'usage du nécessaire, s'il se sépare de la société. Je vous l'ai fait voir autrefois *. L'homme en tout ceci sent l'œuvre de Dieu, & se conforme à l'intention du Créateur en travaillant avec son semblable: mais comme les réfléxions qu'il peut faire sur le besoin de se nourrir n'ont ni introduit la coutume de manger, ni produit les nourritures; de même la réfléxion la plus philosophique sur l'avantage que les hommes trouvent à s'entr'aider, n'a non plus produit la société qu'elle n'a produit d'autres hommes. Tous ensemble, & les matières qui les occupent, & les correspondances qui les unissent, sont visiblement d'une institution supérieure aux tems & aux vûes des philosophes. Par-là les devoirs ou les fondemens de cette société se trouvent aussi anciens & aussi immuables que l'intention de son auteur.

* *Voyez la Lettre qui finit le I. Tome.*

L'ORIGINE DE LA SOCIETÉ. Ce n'eſt donc ni le mouvement qui a formé la nature & les différens êtres, ni le beſoin ou la philoſophie & la politique qui ont formé les diverſes parties & les diverſes inclinations de la ſociété : mais la ſociété & la nature ſont l'ouvrage d'une Providence adorable qui employe le mouvement pour entretenir l'univers, & qui fait marcher la ſociété tant par la direction des meilleurs eſprits, que par l'aiguillon du beſoin.

Les philoſophes, en aſſignant pour cauſe de la ſociété ce qui en étoit uniquement l'aide & le moyen, n'ont établi que de faux devoirs, plus capables de l'ébranler que de l'affermir. L'expérience, qui nous conduit à une cauſe invariable, établit un amour de la ſociété & des obligations qui ſont toûjours les mêmes, quelque interruption qu'il y ait dans nos interêts & dans nos plaiſirs. Les membres qui la compoſent peuvent nous nuire ou nous combler de biens : mais ni le raſſaſiement ne nous diſpenſe de travailler pour elle, ni le dépit ne nous permet de la quitter, puiſque dans l'ordre de Dieu c'eſt à elle que nos bras & notre induſtrie appartiennent.

Les Payens guidés par des lumières fauſſes, & les Juifs mêmes, éclairés par une révé-

révélation qui n'étoit que commencée & préparatoire, ont pû penser qu'ils n'étoient tenus d'aimer que leurs amis. Des leçons froides & des lumières imparfaites n'ont pû rendre les modèles de la charité fort communs, ni multiplier les exemples de la douceur fraternelle. Pour procurer une partie du bien nécessaire il a fallu aider l'instruction, tantôt par des loix pénales, tantôt par des idées d'honneur, de vengeance, d'amour de la patrie. Les passions sont venues au secours de la doctrine, & ont suppléé au défaut des vrais principes qu'on avoit perdus ou obscurcis. Mais la passion & des vûes bornées ne savent, non plus que le besoin, ni aller jusqu'où il faut, ni s'arrêter où il faut. En un mot, la raison n'a pas suffi pour faire des citoyens parfaits. L'ORIGINE DE LA SOCIETE.

Il n'y a que l'amour sincère & tendre de tous les hommes considérés comme les enfans d'un même pere, & comme les freres d'un même Sauveur; il n'y a que le Christianisme qui, sans dispute & sans incertitude, remplisse envers les hommes toute justice: tout autre principe est suspect & insuffisant. L'amour seul évite en tout de nuire à son prochain: comment voudroit-on faire tort à ce qu'on aime? Le Christianisme est donc la perfection *Rom.* 13. 10.

L'ORIGINE DE LA SOCIETE. fection de la société, puisqu'il poursuit l'injustice jusque dans ses racines, en supprimant l'amertume & la haine.

Le philosophe peut paroître citoyen & aimer sa patrie, sans aimer la justice. Mais celui qui aime la justice, & même ses ennemis, aime à coup sûr sa patrie. Il ne suffit pas cependant pour être Chrétien de savoir le Christianisme & d'en faire profession. Toutes les critiques qu'on fait des Chrétiens, dans l'intention d'attaquer le Christianisme, portent visiblement à faux. On n'est vraiment Chrétien qu'autant qu'on aime ses freres: & qui n'aime point, quoique décoré d'un beau nom, demeure comme mort à la justice. Le caractère auquel on reconnoît le disciple du Docteur de la charité, c'est d'aimer les hommes comme il les a aimés. Si la haine est la ruïne de la société, & que l'amour en soit le lien sûr; il est clair que qui dit un vrai Chrétien dit un vrai citoyen: & si je cherche ici mon citoyen dans le Christianisme, c'est parce que je ne le trouve que là. Par-tout ailleurs je n'en vois que des apparences destituées de principes & de stabilité.

Joan. 13. 34 & 35.

Il est par conséquent bien inutile d'aller puiser les premiers devoirs & la vraie science de la société dans des raisonnemens

mens ou dans une philosophie toûjours timide & incertaine. Ce ne sera ni Aristote ni Puffendorf que je prendrai pour maîtres. Ils pourront m'apprendre quelques usages d'une institution prudente, quoiqu'arbitraire & humaine : mais c'est dans la révélation que nous puiserons de sûres connoissances. Les effets admirables de cet esprit bienfaisant que l'Evangile respire, nous montrent qu'il appartenoit à celui qui a fait l'homme & la société, de nous apprendre ce qui pouvoit en amener les membres à la perfection. Il a conduit l'ancien peuple chargé du dépôt des promesses, par des loix dures, & proportionnées à la grossiéreté des Hébreux comme à la conservation du dépôt. Mais nous trouvons toute la beauté & tous les devoirs de la société dans la premiére création de l'homme & dans l'Evangile qui le réforme. L'ORIGINE DE LA SOCIETE.

Une des plus importantes vérités de l'Ecriture ancienne est celle-ci : Que Dieu a fait l'homme à sa ressemblance & pour gouverner tout sur la terre. Une des plus importantes maximes du nouveau Testament, & le but de toute la révélation, est qu'en aimant Dieu nous nous aimions les uns les autres comme nous nous aimons nous-mêmes. Ces deux vérités s'entr'aident ad-

L'ORIGINE DE LA SOCIETE.

admirablement. La première nous instruit de nos devoirs : la seconde nous fournit le moyen de les exercer & d'en jouir. L'expérience en démontre l'accord. Plus les hommes ont respecté l'union & la fraternité, plus ils ont été heureux. Le Misantrope au contraire en sortant de la société n'a plus de droit au pain que Dieu multiplie par les mains des hommes ses semblables. Il perd jusqu'à l'exercice de son domaine sur les animaux. Il en sera impunément insulté dans sa solitude : c'est un roi qui est sorti de ses états. Seul hors de ses frontières, on ne le connoît plus. Il a tout perdu.

Mais si les Misantropes, tels que sont, par exemple, les Bonzes de la Chine, les Bracmanes des Indes, & tant d'autres Philosophes sauvages qui passent leur vie à part dans des extases auxquelles Dieu ne les avoit point appellés, peuvent justement être regardés comme deserteurs de la société ; ils n'en sont pas, à proprement parler, les destructeurs. Ils sont à plaindre : mais ils ne sont pas dangereux.

Les vrais destructeurs de la société sont les Philosophes anti-chrétiens, qui en rompent les premiers liens par des plaisirs sans règle, & par le mépris des loix révélées.

lées. Que penserions-nous d'un homme qui oseroit redire publiquement ce que Cartouche enseignoit à ses disciples dans le fond des bois de Villers-Cottérêts; qu'on peut être honnête homme, & même utile à sa patrie, en volant son prochain, pourvû qu'on évite de le tuer. Cette doctrine, dirions-nous, trouble tout l'ordre de la société : & la douceur de Cartouche est une extravagance, puisque permettre le vol, c'est ouvrir deux larges portes à l'homicide : car celui qui voudra défendre son bien, tuera ; & celui qui veut l'enlever, tuera aussi, ou pour l'avoir, ou pour se sauver. Tel & plus pernicieux encore est le raisonnement de ceux qui regardent comme une chose indifférente d'ôter à un mari la propriété du cœur de son épouse, & qui, au mépris du mariage, de l'éducation, & des premiers interêts de la société, ont osé avancer & publier par l'impression cette étrange maxime, que si David a été blâmable, ce n'est pas d'avoir vû Bèthsabée, mais uniquement d'avoir tué Urie. Quand la philosophie raisonne mal, elle égare. Quand elle rencontre bien, elle n'a point d'autorité pour se faire croire : c'est donc une école dangereuse ou peu utile, & il nous en faut une plus sûre.

L'ORIGINE DE LA SOCIETÉ.

LE

LE MARIAGE.

ENTRETIEN SECOND.

LE Mariage est le germe & le maintien de toute la société. Il en est le germe & l'origine, puisque tous les hommes sont provenus d'un homme & d'une femme. Il en est le fondement & le soutien, puisque le mariage supprimé le genre humain périroit. Cherchons d'abord quel est le premier modèle de cette union: nous en connoîtrons plus aisément les avantages & les devoirs.

En tirant l'homme de sa solitude, Dieu pouvoit d'abord lui donner plusieurs femmes, ou ne lui en donner qu'une. Si la pluralité des femmes eût été le bien de l'homme & l'avantage de la société, Dieu n'auroit pas laissé Adam durant une nombreuse suite d'années sans autre compagnie que celle d'une seule épouse. Il n'auroit pas débuté par une imperfection. S'il a donc jugé qu'une femme étoit pour Adam une aide suffi-

suffisante, c'a été pour nous montrer d'abord le modèle & la règle de cet état. Tous ceux qui ont voulu changer cet ordre primitif n'ont ni procuré ni connu le bien de la société. LE MARIAGE.

Tantôt pour parvenir à un avantage prétendu, tantôt pour éviter un inconvénient possible ou imaginaire, les philosophes préférant leur raisonnement à l'ordre établi, avancèrent de tems à autre sur le mariage, des systêmes fort différens.

Le divin Platon voyoit clairement la nécessité absoluë de la communauté des femmes. Mahomet & ses sectateurs, qui ne sont que les partisans d'un Déisme commode, & accompagné de quelques menues pratiques sans gêne, voyent encore plus clairement la nécessité de s'assûrer à chacun, à fotce de clôtures & de précautions, la propriété de leurs femmes; & d'en avoir chacun trois, & même autant qu'il leur est possible d'en entretenir. D'autres Déistes assortissent l'engagement d'un mariage légitime & connu avec des liaisons clandestines, mais passagères : & c'est encore la raison pure qui les conduit à ce systême. Qu'est-ce que la raison n'a pas entrepris d'établir & de défendre, en s'autorisant de l'évidence?

Pour

LE MARIAGE. Pour nous, mon cher Chevalier, nous ne faisons pas consister la gloire de la raison à établir des règles nouvelles; mais à suivre la règle qui est faite, & à conformer l'union de l'homme & de la femme à la volonté de celui qui l'a instituée.

C'est pour mettre dans la société la paix, la bonne éducation, les provisions nécessaires, les avis, la consolation, & tous les secours les plus infaillibles, que Dieu a d'abord imposé & facilité à l'homme l'obligation d'aimer sa femme, & de lui demeurer fidèle, en la lui faisant regarder comme une partie de lui-même. Il voulut qu'elle fût dans sa formation ce qu'elle devoit être dans la société du mari; & que comme elle étoit vraiment *l'os* provenu *de ses os*, *& la chair* provenue *de sa chair*, *des deux il se formât un seul tout.*

Telle est la haute idée que l'Ecriture nous donne du mariage: en le rappellant à cette origine elle nous en montre l'excellence & la stabilité. La stabilité en est telle que la mari ne doit non plus rompre avec son épouse, qu'il ne peut rompre avec lui-même. L'excellence en est telle que cette liaison est supérieure à toute autre, & que l'attachement qu'un hom-

homme doit à son pere est subordonné à celui qu'il doit à son épouse. LE MARIAGE.

Par la suite, l'exemple de Lamech, un des descendants de Caïn, & le desir, soit de ne pas manquer de postérité, soit d'avoir une postérité nombreuse, introduisit presque par-tout la pluralité des femmes & la liberté de les répudier. Dieu ne jugea pas nécessaire d'assujettir à une loi plus sévère les Patriarches élevés dans ces usages. Il leur confia les promesses : mais il ne les destina pas à réformer le cœur humain & à rétablir l'ordre primitif. Ce grand ouvrage étoit réservé à son Fils, à son Verbe, qui devoit être le réformateur du genre humain, comme il en étoit l'auteur. C'est avec toute l'autorité d'un maître que le Sauveur, supprimant pour toûjours la liberté du divorce ou des conjonctions arbitraires, ramène le mariage à l'unité de la première institution, & *ôte à l'homme le pouvoir de desunir ce que Dieu a conjoint.* La pluralité des femmes pourquoi accordée aux Patriarches.

Ce peu de paroles que je viens de citer de l'Ecriture, tant ancienne que nouvelle, établit plus de vérités & procure plus de solides biens à la société que tous les systêmes des Philosophes, & que tous les Traités des Politiques sur

le

LE MARIAGE. le mariage. Tous les raisonnemens & arrangemens qu'on a faits sur cette matière tendent plûtôt à flatter le particulier ennemi de la contrainte, qu'à procurer au genre humain l'ordre, le repos, & la bienséance. Il n'apartient qu'à l'auteur de la société d'en assûrer tout d'un coup l'état & les vrais avantages par l'étroite obligation imposée à l'homme de de se contenter d'une seule femme, & de lui demeurer inséparablement uni. La philosophie & la cupidité, s'il les faut séparer, courent dans leurs opinions après quelques avantages particuliers, ou extrêmement bornés, & manquent les biens les plus essentiels, comme aussi les plus étendus.

Le mariage indissoluble d'un seul homme avec une seule femme peut occasionner quelque amertume, quelque inconvénient pour le particulier : mais par la généralité des avantages qui en reviennent au genre humain, cette disposition se trouve préférable à toute autre. La raison & l'événement nous y montrent une sagesse digne de celui qui a institué & rétabli cet ordre, puisque c'est cet ordre qui procure la plus grande multiplication du genre humain & le plus grand repos des familles.

On

LE MARIAGE.

On a remarqué que le nombre des garçons & des filles qui naissoient de chaque mariage, étoit assez le même partout. Si la guerre, les voyages, & les rudes travaux emportent de bonne heure un assez grand nombre de garçons; il paroît qu'il en périt encore plus de l'autre sexe par la foiblesse du tempérament des filles, & sur-tout par les dangers qu'éprouvent les femmes soit dans l'accouchement, soit par l'altération de leur lait quand elles font nourrir leurs enfans par des étrangères. Nous pouvons sans risque supposer la balance à-peu-près égale.

Mettons sur la terre cent garçons & cent filles, & raisonnons comme s'il n'y en avoit pas davantage pour le présent. Ce qui sera vrai dans le petit nombre, ne le sera pas moins dans la totalité du genre humain. On peut, dans les alliances qui seront faites de ces jeunes gens, s'en tenir à la première institution, ou suivre des idées postérieurement introduites. Voyons le bien ou le mal qui en doit arriver si nous nous y conformons aux usages des Orientaux. Vingt de ces garçons, parvenus par leur industrie à se faire honorer, & jouissant du droit que leur donne leur propre

LE MARIAGE. force, ou le consentement des autres, épouseront chacun trois femmes. C'est un trait de modération & de condescendance dans une telle liberté, de ne s'en pas approprier un plus grand nombre. Dix autres, moins puissans & d'un rang subalterne, en prendront chacun deux. Il nous reste soixante-dix garçons, & vingt filles à marier. Que dix plus pauvres que les précédens, mais en état de nourrir une femme, se contentent chacun de la leur; il restera soixante hommes & dix filles, qu'on traitera les uns & les autres en esclaves, & qui ne seront point pourvûs, ou qu'on livrera à une communauté sans règle. Il y a des gens qui trouveront cet arrangement assez juste, s'il est utile. Commençons par l'utilité, je le veux: nous viendrons ensuite à ce que demande l'exacte justice & la simple honnêteté.

La grande utilité que l'on souhaite ici, c'est la plus grande multiplication des enfans. C'est beaucoup suivant l'expérience des Orientaux qui vivent avec trois femmes, d'avoir de chacune trois ou quatre enfans. Jacob n'en eut que treize de ses quatre épouses. Accordons-en cinq pour chacune. Ce sont quinze enfans par ménage pour trois femmes. Qu'il

Qu'il y en ait six pour chacune de celles qui se trouvent deux dans une famille, ou douze enfans pour deux femmes. On peut en admettre huit pour celles qui ont chacune à part leur mari. Les autres femmes dont l'état ne sera point constant ou n'auront point d'enfans, ou n'en auront que très-peu. C'est beaucoup si dans le desordre de leur conduite, elles peuvent conserver un lait pur, & parvenir chacune à élever deux enfans. Les cent femmes que nous supposons distribuées comme nous l'avons dit, donneront LE MARIAGE.

1°. Les 60', qui forment les 20 premiers mariages auront	60	fois
	5	enfans
ou pour vingt ménages	20	fois
	15	
c'est-à-dire	300	enfans
2°. Les 20 qui forment les dix mariages du second ordre, auront	20	fois
	6	enfans
ou pour dix ménages	10	fois
	12	
c'est-à-dire	120	enfans

LE MARIAGE.

3°. Les dix du troisième ordre	10 fois 8	enfans
c'est-à-dire	80	enfans

4°. Les dix dont l'état n'est point réglé

	10 fois 2	enfans
c'est-à-dire	20	
	80	
	120	
	300	
Total	520	

Il est évident que dans cette distribution la plus nombreuse postérité est pour celui qui a le plus de femmes, & la moindre pour celui qui n'en a qu'une; d'où il semble qu'il faille conclurre que l'unité dans le mariage est l'ordre le plus contraire à l'espérance de la fécondité. Mais il s'en faut bien que cela soit.

Remettons-nous au moment où les cent jeunes hommes étoient prêts à se marier: que des cent filles qui sont les seules que Dieu ait mises sur la terre, chacun d'eux prenne la sienne: c'est le même ordre & le même cas que celui d'Adam

d'Adam qui épousa la seule femme qui fût alors sur la terre. LE MARIAGE.

Plusieurs de ces femmes auront dix-huit & vingt enfans ou plus ; d'autres quatorze & quinze ; quelques-unes neuf & dix ; quelques autres moins. Pour parvenir à la vraie totalité, compensons le nombre foible par le fort. Retranchons tout d'un coup neuf & dix enfans à celles qui en ont le plus, & n'en accordons que deux ou trois de plus à celles qui en ont le moins. Ce compte moyen iroit à leur donner environ dix à douze enfans à chacune. Bornons-nous à neuf : réduisons-nous à huit, pour approcher plus sûrement de la vérité. Les cent femmes auront ensemble huit cens enfans au moins. Ce qui produit deux cens quatre-vingt, & peut-être la moitié plus que dans le cas de la polygamie, en supposant de part & d'autre qu'ils vivent tous. Ainsi quoique la pluralité des femmes puisse mettre plus d'enfans dans une même maison ; ce qui ne paroît pas être le grand objet des desirs de certains prétendus philosophes ; elle en procure beaucoup moins au genre humain ; ce qui est contraire à la manifeste intention de Dieu. La philosophie elle-même convient en général, que la multiplication du

LE MARIAGE. genre humain est la fin du mariage. Comment donc osera-t-elle blâmer la monogamie primitive & Evangélique qui augmente de beaucoup cette multiplication, & lui préférer soit la communauté soit la pluralité, qui ôtent l'une & l'autre tant d'enfans au genre humain?

Pour couper pied à toute vaine dispute, remarquons seulement qu'un nombre de ces cent femmes qui seroient trois ou quatre avec un mari commun, n'auront jamais chacune autant d'enfans qu'elles en auroient en vivant à part une seule avec un seul. D'ailleurs celles qui demeureront livrées à une communauté brutale, de toute notoriété seront beaucoup moins fécondes, ou ne le seront point du tout. C'est donc une vérité évidente tirée de la commune expérience, que cent femmes mariées à la manière des Orientaux, donneront moins d'enfans au genre humain, composé de cent hommes seulement, que si l'on avoit formé cent ménages distincts par l'unité de l'homme & de la femme.

L'interêt général, le plus digne sans doute de la recherche des cœurs vraiment philosophes, assûre jusqu'ici à la monogamie un grand motif de préférence. Mais il faut que tout s'entr'aide,

&

& ce premier avantage se trouvera peut-être détruit par de trop grands inconvéniens. On ne peut bien juger du mérite & des incommodités de ces deux états que par la comparaison de l'un avec l'autre. LE MARIAGE.

Entrons d'abord dans les tentes de Lamech & voyons comment il vit avec ses deux femmes Ada & Sella. Il est le premier qui ait donné cet exemple. Il a apparemment pesé par avance toutes les suites de ce nouvel engagement. Y a-t-il trouvé les avantages dont il s'étoit flatté?

Je ne vois dans ce ménage que diversité d'interêts & de passions; que jalousie & altercations entre ces deux femmes; que ruses, rapports, & malignité d'interprétations pour s'entredétruire dans l'esprit du mari; que debats & fureurs parmi les enfans zèlés partisans de leur mere; qu'afflictions & procès pour le maître. Il redoute sa propre demeure. Il y trouve tout en combustion. Ce sont tous les jours des accusations nouvelles, ou un silence dédaigneux & plein de dépit, ou des éclats pleins d'emportemens. De pere il devient juge, & le remède auquel il se croit forcé d'avoir recours est encore plus funeste pour lui que le mal dont il se veut délivrer, puisqu'il ne finit cette guerre intestine, que par la mort des plus séditieux.

LE MARIAGE. Au contraire l'unité du mariage qui a été prudemment contracté après des enquêtes & des assûrances raisonnables entre deux caractères concordans & bien assortis, emporte avec elle l'unité d'interêt, la conformité d'humeur & de pensées, le support, la paix, en un mot la plus douce société qui se puisse concevoir. L'unité dans le mariage est donc incomparablement plus avantageuse que la polygamie au genre humain par la plus grande propagation, & aux particuliers par le plus grand repos.

Cette vérité deviendroit encore autrement sensible, si à la description de l'état des polygames je faisois succéder la peinture des infamies & des malheurs auxquels leur avidité réduit nécessairement le reste du genre humain. Concevez d'abord la moitié de la société, c'est-à-dire, toutes les femmes deshonorées par la défiance universelle où l'on est à leur égard ; empriſonnées pour toute la durée de leurs jours ; forcées de vivre perpétuellement avec celles qu'elles croyent avoir le plus de sujet de haïr ; enfin abandonnées comme de malheureuses captives aux caprices d'un petit nombre de brutaux qui ne peuvent s'assûrer cette odieuse pluralité qu'à

qu'à force de barrières & de sentinelles.

LE MARIAGE.

Concevez d'une autre part la moitié des hommes réduite à renoncer aux sages loix de la nature, soit par l'impossibilité de trouver une compagne honnête & fidèle, soit par les précautions violentes que prennent les usurpateurs pour préserver leurs femmes des entreprises de ceux qui n'en sont point pourvûs.

Mais j'offenserois votre modestie par le recit de ces horreurs: & si la peinture seule en est scandaleuse, combien la chose même est-elle contraire à la première institution du Créateur, & à tous les premiers sentimens de l'humanité? L'Evangile, qui a supprimé cet affreux brigandage, a donc ramené l'ordre dans la société.

Après les différentes formes de mariage qui ont, selon les tems & les lieux, reçu quelque stabilité par les réglemens des hommes, il est deux autres sociétés où l'on ne connoît point d'autres loix que le caprice, & où l'on ne respecte ni l'honneur des familles, ni l'avantage du genre humain. Je veux parler de ces commerces qu'on entretient ou avec des personnes engagées dans le mariage, ou avec des personnes libres. Honorerons-nous du nom de société des liaisons

L'Adultère & la fornication.

LE MARIAGE.

sans règle, formées à l'avanture par un sentiment bestial qui ramène tout à lui, malgré les cris de la raison, & au mépris du bien commun.

Je ne mettrai pas en question si l'adultère & le commerce illégitime des personnes libres défigurent & empoisonnent la société; ni si ces liaisons purement fortuites deshonorent celui qui doit être sur la terre l'image de Dieu, l'ouvrier de tout bien durable, & l'appui du bon ordre. Il n'y a personne qui ne sente en sa conscience que ce n'est pas-là une questio à faire, s'il n'affecte de s'étourdir par des raisonnemens qui ne sont autres que les subtilités de l'amour propre. Mais une autre question bien digne d'être discutée & dont la solution emporte aussi celle de la précédente, seroit de savoir lequel des deux fait le plus de tort à la société, ou de celui qui débauche la femme d'autrui, ou de celui qui voit une personne libre & qui évite d'assûrer l'état des enfans par un engagement régulier.

Injustice de l'adultère.

Nous jugeons avec raison & conformément au sentiment de toutes les nations, que l'adultère est, après l'homicide, le plus punissable de tous les crimes, parce qu'il est de tous les vols le plus cruel, & un outrage capable d'oc-

ca-

caſionner les meurtres & les excès les plus déplorables. LE MARIAGE.

L'autre eſpèce de conjonction illégitime ne donne pas lieu communément aux mêmes éclats que l'adultère. Les maux qu'elle fait à la ſociété ne ſont pas ſi apparents : mais ils ne ſont pas moins réels, & quoique dans un moindre degré d'énormité, ils ſont peut-être beaucoup plus grands par leurs ſuites. C'eſt ce qu'il s'agit de voir.

L'adultère, il eſt vrai, eſt l'union de deux cœurs corrompus & pleins d'injuſtice, de deux ames abatardies, & qui devroient être un objet d'horreur l'une pour l'autre, par la raiſon que deux voleurs s'eſtiment d'autant moins qu'ils ſe connoiſſent mieux. L'adultère peut extrêmement nuire aux enfans qui en proviennent ; parce qu'il ne faut atttendre pour eux, ni les effets de la tendreſſe maternelle de la part d'une femme qui ne voit en eux que des ſujets d'inquiétude ou des reproches d'infidélité ; ni aucune vigilance ſur leurs mœurs de la part d'une mere qui n'a plus de mœurs, & qui a perdu le goût de l'innocence. Mais quoique ce ſoient-là de grands deſordres, tant que le mal eſt ſecret la ſociété en ſouffre peu en apparence. Les L'adultère.

LE MARIAGE.

enfans sont nourris, & reçoivent même une sorte d'éducation honnête. Il n'en est pas de même de l'union passagère des personnes qui sont sans engagement.

La fornication ruine la société.

Quelle est en effet la destination des attraits qui préviennent l'homme? quelle est la vraie fin des plaisirs? Pourquoi, par exemple, Dieu a-t-il attaché une saveur agréable aux nourritures dont l'homme devoit faire usage? Pourquoi se sent-il porté par un attrait puissant à s'entretenir à l'aide de la parole avec son semblable? La raison destituée des plaisirs prévenans, & renfermée dans ses recherches, auroit pu négliger les besoins du corps, ou dédaigner la société au service de laquelle Dieu l'avoit destinée. Le plaisir est un moniteur pressant qui ramène la raison à sa fin, mais cette raison connoît le prix du tems & de la santé. Elle resserre les plaisirs de la conversation & de la table dans les bornes du simple nécessaire, & loin d'être gouvernée par ces attraits, elle les gouverne.

Il en est de même de tous les autres & en particulier de ceux que Dieu a voulu attacher à la société conjugale. Ils tendent à faire croître le genre humain; & l'effet suit l'institution de la providence, quand ces plaisirs sont assujettis

à

à une règle. Mais la ruïne de la fécondité & l'opprobre de la société sont les suites infaillibles des liaisons irrégulières. LE MARIAGE.

D'abord elles sont la ruïne de la fécondité. Les femmes qui ne connoissent point de devoirs, aiment peu la qualité de mere, & s'y trouvent peu exposées; ou si elles le deviennent, elles ne redoutent rien tant que le frujt de leur commerce. On ne voit qu'avec dépit ces malheureux enfans arriver à la lumière. Il semble qu'ils n'y ayent point de droit. On en rougit. On en est embaraſſé: & l'on prévient leur naissance par des remèdes meurtriers: ou on les tue après qu'ils ont vû le jour: ou l'on s'en délivre en les exposant: ou l'on jette entre les parens & les enfans un cahos qui les tiendra inconnus & séparés pour toûjours. Il se forme de cet amas d'enfans disperſés à l'avanture une vile popu'ace sans éducation, sans biens, sans profession. Personne ne les protège, ni ne les connoît. L'extrême liberté dans laquelle ils ont toûjours vécu les laisse nécessairement sans principes, sans règle & sans retenue. Souvent le dépit & la rage les saisissent, & pour se vanger de l'abandon où ils se voyent, ils se portent aux excès les plus funestes.

LE MARIAGE. Le moindre des maux que puissent causer ces amours illégitimes, c'est de couvrir la terre de citoyens infortunés qui périssent sans pouvoir s'allier, & qui n'ont causé que du mal à cette société où l'on ne les a vûs qu'avec mépris.

Rien n'est donc plus contraire à l'accroissement & au repos de la société que la doctrine & le célibat infame de ces faux philosophes qu'on écoute dans le monde, & qui ne nous parlent que du bien de la société, pendant qu'ils en ruïnent en effet les véritables fondemens. D'une autre part rien de si salutaire à un Etat que la doctrine & le zèle de l'Eglise, puisqu'elle n'honore le célibat que dans l'intention de voir ceux qui l'embrassent en devenir plus parfaits, & plus utiles aux autres; qu'elle s'applique à inculquer aux grands comme aux petits la dignité du mariage, pour les fixer tous dans une sainte & honorable société; puisqu'enfin c'est elle qui travaille avec inquiétude à recouvrer, à nourrir, & à instruire ces enfans qu'une philosophie toute bestiale avoit abandonnés.

Que demande le philosophe qui se déclare ou pour la communauté de Platon, ou pour le célibat d'Epicure? C'est d'être affranchi de soins, de dépenses, d'éta-

d'établiſſemens, & de toute gêne; c'eſt-à-dire, que la ſociété ſera tout pour lui, & qu'il ne fera rien pour elle. LE MARIAGE.

Ne refuſons point d'entendre les raiſons de cette ſublime philoſophie qui voit plus clair que l'Egliſe & qui trouve à reprendre dans la révélation. Les ſectateurs de l'Epicurianiſme ne ſe croyent pas ſi inutiles. Je leur ai ouï dire que leurs liaiſons n'étoient pas toûjours infructueuſes; qu'il falloit dans un Etat des gens de toute eſpèce: & que ſi la République ſouhaitoit d'une part d'avoir des citoyens bien élevés; de l'autre elle ſe trouvoit très-bien d'en avoir qui ſuſſent manier la broſſe & la décrotoire.

Je ſuis touché de l'équité avec laquelle ils conviennent que la naiſſance & l'éducation des Rois, la naiſſance & l'éducation de ceux qui rempliſſent honorablement toutes les conditions, ſont les heureux fruits du mariage régulièrement contracté. Mais j'ai un reproche à leur faire ſur ce qu'ils attribuent à leurs œuvres la propogation de la canaille. Il y a de la vanité & de l'injuſtice dans une telle prétention: ils s'approprient une gloire, dont les plus brutaux, les plus violens, & les moins philoſophes de tous les hommes revendiquent la meilleure part. D'où

il

LE MARIAGE. il suit que la société qui n'a jamais cru rien devoir à une conduite aveugle & débordée, ne se croit pas plus obligée à la reconnoissance envers ceux qui osent donner le nom de philosophie à leur libertinage.

Il est d'expérience que le bien du genre humain concourt parfaitement avec la parole de Dieu à demander l'unité & l'indissolubilité du mariage, puisqu'en supprimant les liens vous supprimez les sentimens honorables, les supports durables, l'estime, l'amitié, la prudence, l'exercice de toute vertu, la certitude & les secours qui perpétuent efficacement tous les états.

La fin du caractere de l'homme & de celui de la femme. Dieu ayant en vûe les suites inestimables de cette union, en a facilité les devoirs & aidé l'heureux effet par la diversité des qualités qu'il a mises dans l'homme & dans la femme. Il a donné à l'homme les titres de chef, de gouverneur, & de défenseur de la famille. C'est pour le mettre en état de rendre sa famille heureuse par le produit de son travail & par l'activité de sa protection, qu'il lui a donné une taille avantageuse, un air de majesté, un tempérament robuste, & une vivacité ennemie de l'inaction. C'est pour cela même que les amusemens de

son

son enfance ont été tumultueux & bruyants. Après que l'âge viril a mûri ses desirs, & mis de l'orde dans ses idées; il paroît plus rassis. Mais observez-le dans son repos apparent. Un feu secret le dévore. Il forme à coup sûr un projet, s'il n'est déja parti pour l'exécuter. Il faut qu'il agisse au dehors: qu'il ait l'œil à tout; qu'il découvre ce qui se passe, & comme tout se comporte; qu'il maintienne l'abondance & la sûreté dans son séjour. Tantôt il répare les desordres des saisons: tantôt il remédie à la caducité de ses bâtimens. S'il interrompt son travail par quelques jeux, les plus sédentaires sont peu de son goût. Il leur préférera la course à pied ou à cheval, le palet ou la paume; la chasse ou la pêche. Ses plaisirs sont autant d'exercices. C'est l'action qui le fortifie & le fait vivre. Il ressemble aux plantes vigoureuses qui périssent à l'ombre, & ne se maintiennent qu'au grand air. Tous ses goûts & son caractère universel, en l'entretenant ainsi dans une salutaire agilité, le mettent en état de faire prospérer son bien & sa famille, ou par les voyes d'une légitime défense, ou par la persévérance d'un travail profitable. LE MARIAGE.

La destination de la femme est fort différente, & ses qualités répondent sensible-

LE MARIAGE. siblement à sa destination. Quoiqu'à titre de créature raisonnable elle ait droit comme son mari, & avec tout le genre humain, au domaine de la terre; elle ne tient que le second rang dans la famille. Elle est soumise à son mari : elle est son aide : mais c'est une aide semblable à lui. Elle est respectable dans sa famille, & par ses propres droits & par le pouvoir qu'elle tient de son mari. Mais elle n'a pas reçu la même mesure de force, ni la même mesure d'activité. C'est une sage précaution qui tendoit à la renfermer dans de moindres soins, & à lui faire prendre pour sa part les opérations intérieures du ménage, pendant que le mari veilleroit & agiroit au dehors. C'est pour rendre son aide toûjours aimable au mari, & sa présence toûjours agréable à la famille entière que Dieu lui a donné la douceur & les graces. Elle est obéie parce qu'elle plaît : mais si la douceur & les inclinations bienfaisantes, dont elle a naturellement le goût & les dehors, deviennent en elle un caractère réfléchi & dominant, alors elle est persévéramment obéie, non-seulement parce qu'elle plaît, mais parce qu'elle est estimée.

Le ton du mari est plus imposant : mais l'autorité de la femme n'est ni moins pre-

profitable, ni moins efficace. Elle l'exerce & la fait valoir tantôt par l'exacte connoissance qu'elle prend des plus menus détails & par le besoin perpétuel qu'on a de ses lumières; tantôt par la justesse de ses avis ou par la modération de ses remontrances; quelquefois par son silence. Il n'y a pas jusqu'à ses larmes qui n'ayent leur autorité. Mais son pouvoir le plus infaillible est celui qu'elle tire de sa douceur & de sa vertu. LE MARIAGE.

La beauté & la délicatesse qui rendent l'épouse naturellement retirée & sédentaire, ne la dispensent que des plus rudes travaux. Elle se croiroit deshonorée par des agrémens qui feroient d'elle une idole destituée de l'usage de ses bras & de ses jambes; ou une divinité fade, toûjours en place pour recevoir de l'encens & des hommages. Comme elle partage les honneurs du gouvernement, elle en partage aussi les soins. Quoique ses courses & son activité se contiennent dans de moindres espaces, & se rapportent à de plus petits objets; ses occupations sont cependant continuelles & continuellement nécessaires. Elle régle les achats qui reviennent tous les jours. Elle régle les payemens, les distributions, les bienséances, le cérémonial & l'ordre du logis. Sa présence

LE MARIAGE. sence éclaire & anime tout. Aucune faute n'échappe à sa pénétration : mais elle ne se plaint pas de tout ce qui est repréhensible. Il lui suffit qu'on voye que son silence n'est pas l'effet de son inattention, mais de sa retenue. Elle tient aussi sa maison entière dans la dépendance de ses jugemens. Elle sait que ses plaintes, dont la force seroit promptement émoussée si elles revenoient fréquemment, seront une impression utile, quand elles seront très-rares. Mais ses regards, quoique paisibles & sans affectation, tiennent tout son monde dans le devoir : & sa patience la rend si respectable qu'elle est obligée d'adoucir par sa gayeté & par son humeur toûjours bienfaisante, ce qu'une vigilance si soutenue auroit d'austère & d'incommode.

Quoique l'ordre, la propreté, & la paix qu'elle établit par-tout, soient des avantages très-aimables par eux-mêmes, & naturellement propres à lui attirer des applaudissemens ; elle a un autre but. Elle ramène tout à une fin plus importante, qui est la satisfaction de son mari. Elle veut sur toutes choses, qu'en rentrant chez lui après le travail du jour, il puisse s'asseoir pour se délasser librement, non pour entendre des querelles & pour juger des

des procès, plus fatigans pour lui que les affaires les plus pénibles. Tout est en règle à son retour. Elle veut qu'avec l'ordre il trouve toûjours dans sa demeure la tranquillité & la joye. Elle ne connoît point de moyen plus sûr pour lui rendre son propre logis aimable: & dans la nécessité d'opter entre une juste économie & un calme inaltérable, elle donne toûjours à celui-ci la préférence. Elle se relâche aisément sur quelques menus interêts, & regarde la paix comme le plus grand de tous les gains. LE MARIAGE.

Quand un raisonnable besoin la force à informer le maître du logis ou d'un affaire sérieuse, ou d'un accident qu'il est nécessaire qu'il sache, elle se saisit des avenues. Elle empêche qu'une langue indiscrette ne lui annonce brusquement ce qui le peut troubler. Elle le prépare à entendre sans émotion & sans risque les nouvelles les plus fâcheuses: & non-seulement elle en adoucit l'amertume, mais après avoir donné le tems nécessaire aux réfléxions à faire & aux mesures à prendre, elle sait faire une diversion adroite à un entretien trop lugubre, & à des répétitions inutiles. Elle tourne le discours sur des objets voisins moins affligeans. Elle occupe son esprit d'autres besoins,

&

LE MARIAGE.

& par l'adresse qu'elle a de l'occuper, elle le distrait peu à peu d'une pensée qui devient accablante quand elle est unique. Elle lui rend insensiblement la sérénité, qu'elle sait être aussi nécessaire à l'homme que la santé même.

Quoiqu'elle sache varier sa conversation avec prudence, elle est toûjours aisée. La franchise & la candeur en sont inséparables. Mais cette franchise ne va pas jusqu'à lui permettre toutes sortes de questions. Moins encore employe-t-elle l'art dangereux de forcer son mari à laisser entrevoir ce qu'il avoit dessein de taire. Elle déteste une subtilité misérable, qui n'est propre qu'à tout troubler. Loin de le rendre défiant par un empressement inquiet de tout savoir, ou par l'indiscrette liberté de tout critiquer, elle ne lui laisse appercevoir en elle qu'une seule passion qui est de le rendre libre, content, & heureux. Ce desir qui éclate dans toute sa conduite, & qui anime également ses précautions, son silence, & ses discours, rend sa compagnie vraiment délicieuse. Le mari est heureux, parce qu'on veut sérieusement & universellement qu'il le soit. Il n'est blessé ni par des reproches, ni par des éclaircissemens, ni par la censure de ses démarches.

S'il

S'il sent ce que vaut un si beau caractère, quand il y répond par des attentions réciproques ; à quel prix mettra-t-il donc le trésor qu'il possede, quand il éprouvera la même égalité, & une gayeté aussi constante, malgré des manières brusques, malgré des distractions qui peuvent prendre l'air de mépris ; malgré de légitimes sujets de plainte? LE MARIAGE.

L'excellent cœur de son épouse se déclare tous les jours par de nouveaux traits, à quelque épreuve qu'il soit mis. Cette douceur inaltérable acquiert par la durée un nouveau mérite & un nouveau degré d'estime dans l'esprit de l'époux. Le tems & l'habitude qui affoiblissent le sentiment de la jouissance, ne servent qu'à le convaincre mieux de son bonheur. Il règne chez lui. Il y voit tout marcher au gré & même au-devant de ses souhaits. C'est à l'affection & à l'industrie de son épouse qu'il doit cette soumission agile, qui fait de son logis une vraie souveraineté. Avec l'obéissance où trouvera-t-il plus de discrétion, plus de solidité, & moins d'épines ? C'est ainsi que l'épouse devient enfin, malgré les traverses les plus grandes, l'objet de sa sincère estime, & enfin la dépositaire de toutes ses pensées. Le tems seul met au grand jour tout

LE MARIAGE. tout le mérite de la patience & du bon cœur.

La complaisance & la douceur, bien loin d'avilir ou de dégrader son épouse à ses yeux, l'élèvent au contraire tôt ou tard à la première place, qui de droit ne lui appartenoit pas. Mais pour rendre ce domaine stable & utile, elle se garde bien de se l'approprier. Elle n'en fait usage que pour assûrer au pere de famille la subordination & les respects; à la famille entière le bon ordre & le repos. Avantages à tous égards inestimables! seuls biens dignes d'être recherchés sur la terre! Mais comme l'acquisition en est dûe à la douceur de la mere de famille, la ruïne en eût été infaillible si elle eût été impérieuse, ou qu'elle eût voulu obtenir par des plaintes amères & par d'éternelles criailleries, une obéissance qui ne se livre avec promptitude qu'au bon sens, à l'air de dignité, & à la tranquillité d'esprit la plus soutenue.

L'EDU-

L'EDUCATION.

ENTRETIEN TROISIEME.

LOrsque le Ciel a beni le mariage par une heureuse fécondité, de nouveaux sentimens animent la conduite du pere & de la mere. Celle-ci tient à son fruit par les attaches d'un amour tendre, & aussi propre à lui adoucir ses peines qu'à la rendre vigilante. Cet enfant qui la persécute par ses cris, & qui lui ôte jusqu'au repos de la nuit, semble devoir être un supplice pour elle. Mais ce qu'on aime plaît toûjours, & il n'y a point d'affection comparable à celle que le Créateur a mise dans le cœur de la mere. Le moindre signe de retour de la part de cet enfant, un sourire que les autres n'apperçoivent pas, pénétre la mere d'une joye inexprimable, & la récompense amplement de toute sa sollicitude.

L'amour du pere est plus tranquille. S'il éprouvoit une égale sensibilité, elle l'attacheroit à son logis, aux dépens des interêts qui le demandent ailleurs. La ten-

L'EDUCATION. dresse maternelle lui répond suffisamment de tous les soins intérieurs & de l'assiduité nécessaire. Il suit ses travaux accoutumés. Mais quoique moins démonstratif, l'amour du pere n'est pas moins agissant. A mesure que la famille augmente, il redouble de vigilance & de soin. De nouveaux motifs encouragent ses efforts. Il est flatté d'entretenir actuellement chez lui une honnête abondance, & de pourvoir de loin aux établissemens futurs. Par l'activité de son travail on peut juger de la réalité de l'amour paternel. Tous les progrès de l'enfant répandent dans le cœur du pere une secrette joye. Il la laisse entrevoir quand le petit commence à affermir ses pas. Elle éclate presque sans mesure aux premières lueurs de la raison.

Malgré l'impétuosité qui sert à dégourdir l'enfance, en lui faisant quitter un jeu pour en reprendre un autre, la gayeté de la mere la façonne doucement à la pratique de la bienséance & des devoirs. C'est la majesté du pere qui imprime le respect, qui arrête ou prévient les saillies & maintient tout dans l'ordre. Les enfans sont heureux d'éprouver à chaque instant les attentions, les secours ou les caresses de la mere, & de recevoir sans

fin

fin de nouveaux presens du pere : mais leur plus grand bonheur est de sentir à qui ils doivent tout, & d'honorer réciproquement leurs bienfaiteurs. On leur imprime avec soin ce sentiment qui sera pour eux le frein le plus propre à modérer leurs desirs en attendant que la religion les régle. Ils sont quelquefois admis à baiser la main qui les comble de biens : & ils n'apperçoivent autour d'eux que des airs de mépris ou de tristesse, quand le pere leur interdit sa présence, & les envoye en éxil. L'EDUCATION,

A mesure que l'âge les fortifie, leur respect & leur reconnoissance croissent comme les années. Ils deviennent les plus tendres & les plus sûrs amis de leurs parens, quelquefois leurs supports & même leurs nourriciers. Mais voyons de plus près par quels degrés & par quelles précautions la Providence opère tous ces biens.

C'est elle sans doute qui met sous la main du pere ces commodités & ces provisions toûjours nouvelles qu'il apporte d'une année à l'autre & d'un jour à l'autre à sa famille. C'est une Providence aussi sensible qui remplit nuit & jour le sein maternel d'une liqueur porportionnée à la foiblesse de l'enfant, & qui enseigne

L'EDUCATION. à cet enfant, sans expérience, à demander avec larmes & à presser avec avidité la mamelle qui pourvoit seule à tous ses premiers besoins. Mais cette providence, que l'âge & la raison découvrent, se cache aux yeux de l'enfance. Celle-ci ne porte pas ses vûes plus haut que la main de qui elle reçoit tout immédiatement. Dieu lui montre à dessein les libéralités paternelles sans lui laisser encore appercevoir les siennes. Il semble prendre à tâche de lui rendre ses parens chers & aimables, parce qu'ils sont les lieutenans sur lesquels il se repose de l'exécution des détails. Non-seulement il veut bien les associer aux opérations par lesquelles il assûre la vie, l'habillement, la nourriture, & la culture de l'esprit, à la famille naissante; mais il leur réserve en un sens toute la gloire de l'éducation. C'est encore en ce point que l'homme est vraiment l'image de Dieu, dont il imite l'intelligence en variant les mouvemens auxquels il veut façonner le corps de ses enfans, & les idées ou les inclinations qu'il veut mettre dans leur esprit.

Question si la mere peut donner à une autre son enfant à nourrir. Ne quittons point la plus tendre enfance sans avoir dit un mot sur la célèbre question; savoir si les meres sont obligées de nourrir leurs enfans, & si elles peuvent, sans

sans blesser leur conscience ou le bien de l'enfant, se décharger du soin de la première nourriture sur une mere empruntée. L'EDUCATION.

Ceux qui ne sont pas engagés dans le mariage trouvent cette question fort étrange. Ils prétendent qu'elle offense le bon sens ; qu'elle ne devroit pas même être faite ; & qu'il n'y a qu'une maladie déclarée, ou telle autre nécessité absolue qui puisse dispenser la mere du devoir de donner à son enfant le lait qu'elle a reçu pour lui.

D'une autre part les peres & les meres croyent avoir droit d'en juger différemment. J'exposerai les principales raisons du pour & du contre, afin de vous laisser le plaisir d'en faire la comparaison, & de vous déterminer au sentiment le plus raisonnable & le plus nécessaire.

L'amour maternel est l'ouvrage de la Providence. Elle n'a inspiré à la mere cette passion vive que pour mieux assûrer la conservation de son fruit : & avec la douce satisfaction que la mere éprouve en nourrissant elle-même son enfant, elle y trouve un double interêt : je veux dire sa santé propre & celle de l'enfant.

Cette liqueur admirable, qui ne devient abondante dans le sein de la mere

L'EDUCATION. que quand l'enfant venu au monde la demande avec cris, peut devenir meurtrière pour elle, s'altérer faute d'issuë, s'épancher intérieurement, faire un dépôt, & lui causer du moins une dangereuse fièvre, quand elle s'est déchargée de son fruit dans d'autres mains. Elle est toûjours plus ou moins punie de cette espèce de dureté, & du mauvais traitement qu'elle semble lui faire.

Il y a d'ailleurs une proportion naturelle entre le sang qui coule dans les veines de l'enfant & le lait que la mere lui donne: ce qui fait que cette nourriture lui sera toûjours plus profitable qu'une nourriture étrangère. La mere, il est vrai, sera plus long-tems sans mettre au monde un nouveau fruit, parce qu'une seconde grosseſſe tourneroit sa substance au profit du nouvel enfant qu'elle auroit conçu, & au grand desavantage de celui qu'elle a dans ses bras. Mais quoique cet inconvénient semble devoir diminuer le nombre des citoyens, on peut assûrer sans risque, que si elle en met moins au monde, elle en conservera plus: parce que ses enfans seront plus forts & mieux pourvûs de tout, n'y ayant rien de mieux fait que ce que fait l'amour maternel. Ajoûtons qu'un enfant qui a été nour-

nourri par sa mere en est bien autrement aimé. Or les secours de toute espèce, les supports qu'on ne sauroit trop multiplier dans l'extrême foiblesse du premier âge, croissent comme l'amour qui en prend soin. L'EDUCATION.

Rien n'est capable de remplacer l'amour des meres. Celui des nourrices n'en est qu'une foible imitation. Il n'est ni aussi vif, ni aussi précautionné : & par une infidélité dont les suites ne sont pas moins malheureuses qu'elles se trouvent fréquentes, elles deviennent meres, après avoir promis de n'être que nourrices. Ce peu de paroles renferme bien des vérités.

On convient, disent ceux qui se déclarent pour l'usage des nourrices, qu'on voit périr plusieurs meres, qu'il seroit possible de sauver en leur laissant nourrir leurs enfans. Mais il vaut mieux les exposer à un risque que de leur en faire courir cent. Par une suite infaillible de la manière dont les filles sont élevées dans la plûpart de nos villes, ce n'est pas sans danger qu'elles deviennent meres, & c'est avec un danger extrême qu'elles deviendront nourrices. Il y a des comparaisons qui portent leur preuve avec elles : chacun avouera qu'il en est d'une fille élevée

L'EDUCATION.

à l'ombre & dans le repos de la retraite, comme de ces plantes dont on prend soin de faire blanchir les feuilles en les tenant dans des liens, & en leur ôtant l'air. Les Dames de tous les états, par le peu d'air & d'exercices qu'elles prennent, sont d'un tempérament si délicat, que la nourriture d'un enfant seroit accablante pour elles, & peu suffisante pour lui. Si nous souhaitons que les meres de famille ayent recours à un autre lait, ce n'est ni pour autoriser leur molleſſe, ni pour les mettre en état de suivre le train du jeu & les vains amusemens des compagnies incompatibles pour une Dame avec un nourrisson entre ses bras: mais c'est une décharge de prudence & d'économie; nous osons dire une pratique de nécessité, plutôt que de foiblesse ou d'indulgence. Nous ne prétendons ici qu'écouter la voix de la nature, & suivre l'interêt de la société. Notre intention n'est autre que de procurer à nos enfans une nourriture saine & abondante. Nous cherchons à leur communiquer avec le lait d'une païsanne robuste & de bon caractère quelque peu de la vigueur de son tempérament. Des réglemens sages nous répondent d'ailleurs de la conduite des nourrices. Ainsi les meres,

les

les enfans & l'Etat se trouvent bien des secours que nous trouvons dans la pratique moderne. L'EDUCATION.

Vous qui nous prouvez très-bien que l'intention de la nature est que la mere nourrisse son fruit; vous ne dites que ce que nous accordons. Nous convenons ensuite les uns & les autres d'une seconde vérité, qui est qu'il ne faut recourir au supplément des nourrices que dans un besoin exact. Ajoûtons-en une troisième, qui est que le supplément ne cesse pas d'être innocent pour être devenu commun. Nous souhaiterions avec vous qu'il n'y eût d'autres nourrices que les meres, mais pour réformer la liberté que celles-ci prennent de payer une nourriture subsidiaire, commencez par réformer l'éducation universelle. Obtenez que les filles des nobles & des bourgeois soient accoutumées par-tout au plein air & aux travaux des champs. Faites par vos remontrances que le Public s'entende desormais, & gagnez sur lui que les filles soient accoûtumées à un travail sérieux; que leur corps soit fait à porter des fardeaux; à endurer tantôt le chaud tantôt le froid, & à résister à un surcroît de fatigue. Procurez-leur à toutes l'éducation qu'ont eue les filles de Bathuel &

L'EDUCATION.

celles de Laban. Vous pourrez alors remettre la règle en vigueur, & supprimer les exceptions. Nous n'en demandons qu'à regret la dispense. Nous sommes très-persuadés que les meres d'un tempérament robuste n'ont pas à hésiter sur ce devoir: mais nous voudrions voir dans les villes la vigueur & la simplicité que nous voyons avec jalousie dans les campagnes.

Nous en sommes bien loin, & dans l'affoiblissement de nos corps comme de nos mœurs, c'est une politique louable, nous osons dire chrétienne, d'associer les femmes de la campagne à celles de la ville dans la première éducation, par la nourriture des enfans qui est le premier fondement de la société. Le bon choix des nourrices supposé, on établit entre les familles aisées & les plus pauvres des liens qui les unissent étroitement. Toutes les richesses & même les secours de la charité, sont presque renfermés dans les villes. La campagne y envoye tout ce qu'elle recueille de bon, & comme elle n'a la propriété de rien, ce qui lui en revient ne suffit pas pour la nourrir. La dispersion des enfans de la ville dans les villages circonvoisins y répand quelque argent, & fait naître des ressour-

ressources où régnoit une affreuse indi- L'EDU-
gence. CATION.

Il n'y a déja que trop d'indifférence & de distance entre les habitans des villes & ceux de la campagne. Ceux-ci dans bien des mois de l'année ne sont que trop destitués de travail & de support. En leur confiant ce que la ville a de plus cher, on sert doublement la société: on soulage la campagne dont le bon état & l'aisance sont la première racine de la prospérité du commerce intérieur; & on assûre une bonne constitution à des enfans qui languiroient dans les bras de leurs meres. Tous les jours on en voit qui reviennent de nourrice avec les plus belles couleurs: & de dix dont dix meres délicatement élevées ont voulu prendre sur elles la nourriture & le soin, il y en a toûjours eu huit, dont il a fallu abandonner l'éducation au milieu de la carrière pour sauver la mere & l'enfant. Gardons-nous donc de tarir les sources de leur santé, & celles des secours les plus infaillibles pour la campagne.

Ne voyons-nous pas en effet que ces bonnes gens qui ont la gloire d'avoir ramené à la ville un jeune bourgeois bien nourri & d'un embonpoint parfait, y acquièrent à leur tour une demie

L'EDUCATION. bourgeoisie? Le pere nourricier est toûjours bien venu chez son maître. On l'aide dans ses affaires & dans ses accidens. Il est fête au logis quand la nourrice arrive. Ce jour-là toute la maison est à son commandement. La mere de famille, qui ne peut guère se trouver dans l'occasion de recevoir du bien de son fils, voit avec satisfaction qu'il se plaise à en faire à celle qui la représente. Cette tendresse se perpétue, & il s'établit entre tous les enfans qui ont sucé le même lait une fraternité qui donne lieu à n'en laisser aucun dans la peine.

LES EXERCICES DE L'ENFANCE.

ENTRETIEN QUATRIEME.

Les fondemens de la politesse.

C'Est à l'exemple & aux premières atttentions du pere & de la mere que la famille est redevable de ses premières idées, de ses manières, de son langage, & communément de ses inclinations. Le département de la mere toûjours renfermée dans l'intérieur du logis est

est de donner à l'enfance qu'elle a perpétuellement sous ses yeux des dehors agréables, & un fond de bonne volonté qui aille au devant de tous les besoins d'autrui. Elle sait réprimer à propos les mouvemens brusques & les saillies rustiques. Elle laisse au petit peuple les gesticulations & les exclamations hors de place. Ses soins, que la douceur rend toûjours chers, & que la persévérance rend infailliblement utiles, parviennent peu-à-peu, & presque sans parler, à anoblir l'air de la tête, la situation des épaules, la démarche, & le maintien du corps entier. LES EXERCICES DE L'ENFANCE.

Elle s'apperçoit, sans doute, que la contrainte & la roideur viennent promptement à la suite des leçons & de l'art. Aussi sait elle ajoûter aux leçons des modèles si sensibles, & joindre tant d'enjoûment à ses avis, que tout devient aisé par la simple habitude de l'imitation. Quelque façonné que soit le corps de son fils & de sa fille à tous les airs qu'elle leur a voulu donner, elle n'est satisfaite que quand cette politesse artificielle ne paroît ni commandée, ni réfléchie, & qu'elle a toute la liberté ou même la négligence du naturel.

Mais à mesure que l'esprit se débrouille

LES EXERCICES DE L'ENFANCE.

& qu'elle trouve lieu à s'y faire jour, elle travaille à l'amener à quelque chose de mieux qu'à de simples dehors. Elle n'ignore pas qu'un extérieur adouci par la culture n'est souvent qu'un beau masque uniquement propre à tromper, si avec un air prévenant & avec des apparences de respect pour les autres, on n'a un vrai desir de les obliger. Elle sait que la vraie politesse est dans le cœur, ou qu'elle n'est nulle part; que c'est du cœur qu'elle se répand sur toutes les actions; & que quand la main, l'œil, la langue, & tout le corps présentent aux autres les témoignages d'une bonne volonté qu'on ne ressent pas pour eux; ce qu'on nomme politesse n'est plus alors qu'une pure comédie, si ce n'est même une perfidie réelle. C'est par une suite de cette persuasion qu'après avoir profité de la souplesse de l'âge pour plier les organes & l'imagination aux usages & aux bienséances de la société; elle s'applique bien autrement à insinuer dans la raison naissante tous les principes d'une douceur réelle & de l'humanité la plus officieuse. Elle s'étudie à lui inculquer peu-à-peu & en cent façons cette importante vérité, que *tous les hommes qui vivent autour de nous, & même fort loin de nous, travaillent*

Vraye politesse.

vaillent efficacement à nous rendre heureux; qu'il n'y en a point auxquels nous ne devions de l'amour & de la reconnoissance; que celui qui courbe ses épaules sous de rudes fardeaux est estimable par ses services, comme celui qui nous défend à la tête d'une puissante armée; qu'il n'y a de mépriſable que ceux qui ne font rien pour les autres; mais que dans la répartition de notre reconnoissance il faut toûjours faire plus d'honneur à ceux que Dieu a le plus élevés, parce que c'est lui qui a établi cet ordre, & que nous manquerions de tout si tous les hommes étoient égaux. Cette mere affectionnée insiste avec plaisir sur ce point, non-seulement parce que l'enfance le saisit sans peine, & que les preuves en deviennent autant de peintures téjoüissantes; mais parce que c'est un moyen propre à former le cœur, en y détruisant les premières semences de la fierté & du dédain, par le sentiment de la justice aussi bien que de l'interêt. LES EXERCICES DE L'ENFANCE.

Quoique la religion lui montre les hommes unis par une impression divine, & par des liens plus respectables que ceux du besoin; elle n'employe auprès de l'enfance que ce qui est de nature à s'en faire écouter. Les puissans motifs que nous

LES EXERCICES DE L'ENFANCE.

nous avons de nous aimer comme freres seront réservés à un âge plus capable de sentir la dignité & les conséquences de la doctrine salutaire. Dans la mesure de lumière qu'elle présente à ses enfans elle se régle sur leur capacité actuelle, & imite envers eux la conduite de Dieu sur le genre humain. Les premières leçons données aux hommes les laissèrent imparfaits, jusqu'à ce que la publication de l'Evangile & la grace du Sauveur eussent rendu les cœurs capables de toute vérité.

Notre mere de famille s'inquiète de tout, & fait profit de tout. Les moindres apparences de hauteur ou de férocité lui donnent l'allarme. C'est jusque dans les plus petites choses qu'elle observe en silence les différens caractères de ses enfans. Ils sont suivis dans leurs jeux, & fidèlement éclairés, lorsqu'ils croyent tous les yeux fermés sur eux. Elle les laisse jouïr de la sécurité nécessaire pour mettre leurs petites passions en évidence: & sans leur faire des reproches qui les rendroient dissimulés, puis insensibles, elle régle ses discours & tout ce qui est à son commandement, de manière à leur inspirer de l'horreur de telle ou telle inclination. Si, par exemple, elle leur apperçoit un fond d'indifférence pour les mal-

malheurs d'autrui, ou même un commencement de cruauté qui aille jusqu'à les rendre malfaisans; elle s'applique tout de bon à les humaniser par des recits attendrissans : & bien loin d'augmenter en eux cette dureté naturelle par des traitemens rigoureux, moins propres à changer le cœur qu'à y faire naître le dépit & le desir de l'indépendance, elle les rend adroitement sensibles au plaisir de faire du bien tantôt par les moyens qu'elle leur met en main pour les éprouver; tantôt par la vûe de quelques misères touchantes qu'elle fait amener sous leurs yeux. Tout ce qui marque des entrailles, ou un cœur prévenant, soit dans sa famille, soit dans les enfans d'une autre, reçoit sur le champ sa récompense ou son éloge. Au contraire, il n'y a qu'opprobre & que confusion pour tous les traits où l'avarice, la dureté, & le mauvais cœur se déclarent. Il en est de même des germes de tous les autres vices : on les étouffe, s'il se peut, par une dextérité toûjours nouvelle, & qui varie comme les circonstances.

LES EXERCICES DE L'ENFANCE.

Ces épreuves ne sont point passagères, & on ne s'en tient pas aux occasions que le hazard amène. Comme on ne peut faire fonds que sur une habitude marquée,

LES EXERCICES DE L'ENFANCE.

quée, on les fait naître à dessein. C'est tous les jours qu'on réïtère auprès de l'enfant les tentatives qui donnent lieu à faire usage de la qualité la plus désirable pour lui. C'est tous les jours, c'est avec une persévérance infatigable que l'adresse maternelle travaille, sur-tout à former & à fortifier dans toutes sa famille le goût de la *bénéficence* (*a*). Dans cette vûe tous les traits d'amitié, toutes les démarches d'un bon naturel, soit celles qui se présentent d'elles-mêmes, soit celles qu'on sait faire paroître à propos sur la scène, sont mises à si haut prix & reçues avec des applaudissemens si honorables, que les cœurs les plus difficiles à émouvoir en sentent peu-à-peu la beauté & se tournent à l'utilité commune, ne fût-ce que par jalousie. C'est toûjours quelque chose de modérer la fougue de l'amour propre, & de réprimer une passion incommode à tout le genre humain, par une autre passion plus paisible, & moins entreprenante. C'est ainsi qu'au lieu de rebattre d'ennuyeuses leçons, qui ne font qu'effleurer l'ame, ou d'employer la crain-

(*a*) Ce mot n'est peut-être pas encore François; mais il mériteroit de l'être, parce qu'il sonne très-bien, & qu'il n'y a que celui-là qui exprime nettement la plus belle de toutes les inclinations de l'homme.

crainte, qui ne la guérit point ; notre mere de famille imagine tour-à-tour mille moyens pleins de gayeté ou de nouveauté, & ménage en toute rencontre un exercice perpétuel d'impreſſions propres à faire naître les ſentimens du véritable honneur, c'eſt-à-dire, à rendre ſa famille gracieuſe, obligeante, & paſſionnée pour tous les devoirs de l'humanité. LES EXERCICES DE L'ENFANCE.

Mais elle attend du Maître des cœurs cet eſprit de charité qui perfectionne tout, & qui ſeul fait la ſolide politeſſe, parce qu'il incline toûjours à faire du bien. A meſure que l'âge lui permet de faire ſentir la juſte valeur de tout, elle apprend à ſes enfans à ne point porter des apparences de la politeſſe le jugement qu'en porte le grand monde, qui donne ſon eſtime à une vertu frivole, & qui la refuſe à la vraie charité. Elle leur fait adroitement ſentir combien le monde entend mal ſes interêts en mépriſant la charité, dont il connoît le mérite juſqu'à la contrefaire, & en prodiguant ſes applaudiſſemens à l'art de plaire, qui, s'il ne part point du cœur, n'eſt dans le vrai que l'art de tromper.

La même ſollicitude avec laquelle nous avons vû cette excellente mere s'appliquer à former des cœurs bienfaiſans, & Amour du vrai.

Les exercices de l'Enfance.

& disposés à toute vertu ; nous la lui trouverons pour en faire des cœurs d'une droiture invariable. Elle ne goûtera de paix dans son cœur, & ne montrera de joye dans sa famille, qu'autant qu'elle y verra le vrai souverainement estimé, & qu'elle sera sûre par une longue suite d'épreuves satisfaisantes qu'aucune bouche ne s'ouvre plus que pour dire exactement la vérité. L'usage du monde lui a trop appris que qui ne respecte point la vérité connue, ne respecte ni Dieu, ni l'humanité.

Culture de la raison.

En faisant sa première affaire d'inspirer à ses enfans les qualités essentielles qui en feront des citoyens & des cœurs droits, elle fait son passetems & sa récréation ordinaire d'affermir leur raison chancelante, & de lui apprendre à marcher. Explications de tout ce qui se présente, petites surprises, nouveautés adroitement ménagées ; promenades choisies pour amener de nouvelles questions, agréables recits, grande diversité d'estampes historiques, tout est mis en œuvre pour éveiller la curiosité, & pour remplir le vuide de cette intelligence qui n'attend que des idées. Mais on a l'œil sur tout ce qui se présente pour y entrer. On fait si bien que les idées fausses n'y puis-

puissent aborder, ou l'on a grand soin d'en affoiblir l'impression. L'on a prévenu les accidens & les atteintes les plus ordinaires, en mettant de bonne heure autour de cette raison délicate des barrières qui fussent impénétrables à tout Conte de Fées, à tout recit de vols & de massacres, aux histoires d'emprisonnemens & d'exécutions de justice, à toute peinture de division, de lutins, & d'esprits cornus. Ce n'est pas assez pour la tendresse maternelle d'être assûrée des mœurs & de la parfaite retenue de ses domestiques. Elle ne veut rien, absolument rien, qui deshonore ou exténue la raison. Elle sait que ces histoires sont communément toute la science du peuple, & qu'elles font à l'imagination des playes profondes, jusqu'à y laisser ou un travers qu'on ne pourra redresser, ou un fond de timidité & une pente à la frayeur, que ni l'âge ni la réfléxion ne pourra jamais guérir, Tout son monde a reçu à cet égard des ordres si précis, toutes ses précautions sont si bien prises, que l'enfant, qui ne connoît ni danger réel ni maux imaginaires, se trouve indifféremment dans l'obscurité comme au plus grand jour, & ne connoît la solitude que pour ce qu'elle est, c'est-à-dire, pour un défaut de compagnie.

LES EXERCICES DE L'ENFANCE.

Dangers des histoires effrayantes.

Une

LES EXERCICES DE L'ENFANCE.

Une mere pleine de sens n'éxige pas que ce qui est autour d'elle s'abaisse devant cet enfant par des témoignages de respect : mais elle veut qu'on respecte sa raison encore foible. Elle souffre avec patience que l'esprit se développe lentement, & fournisse peu du sien. Mais elle éloigne avec indignation tout ce qui le peut blesser, ou lui faire prendre un mauvais tour.

Attention sur la prononciation.

Les progrès du langage de l'enfant sont comme ceux de sa raison. Ils sont quelquefois plus rapides, & vont jusqu'à en imposer par l'extrême justesse des tours, & par les charmes de l'articulation. La mere qui sait combien le langage de l'antichambre est différent du sien, prend soin de retenir l'enfance attachée auprès d'elle. Elle peut alors être sûre, si elle prononce bien elle-même, d'avoir décidé pour toûjours de la prononciation de ses enfans. L'oreille qui n'entend que de beaux sons, & des inflexions nettes les saisit correctement, & les transmet à la langue avec une fidélité parfaite. C'est un écho. C'est le langage de la mere trait pour trait.

Faites passer cet enfant de Versailles à Bourdeaux, ou de Paris à Marseille. Le son de sa voix & le choix de ses ter-

termes réveillent l'attention. On accourt pour l'entendre. Il ne dit que des choſes très-communes, & elles paroiſſent raviſſantes. Qui peut donc produire une pareille impreſſion ? eſt-ce la nouveauté ? Il s'en faut bien. Tous les jours il ſe préſente dans ces villes des airs étrangers & des accens nouveaux, qui n'attirent ni attention ni curioſité. Cet accent qui enchante & que nulle leçon ne peut enſeigner, eſt l'ouvrage infaillible d'une mere qui parle bien, & qui ſouffre ſon fils auprès d'elle. LES EXERCICES DE L'ENFANCE.

Contente au reſte de voir proſpérer ſes ſoins ſur la prononciation, ſur l'aſſemblage des mots & des idées, ſur la façon de ſe tenir & de ſe préſenter, elle n'en entretient perſonne, de crainte qu'une paſſion ſi louable ne dégénère en foibleſſe, & ne ſe montre pas hors de propos dans une compagnie qui s'y intéreſſe peu. On jouït en ſecret des petits ſuccès de toutes les ruſes & de toutes les méthodes qu'on employe pour orner ce qui doit paroître. Mais ce ſont toutes machines qui demeurent cachées derrière le théâtre.

Pendant que la mere s'applique tous les jours, non-ſeulement à embellir les dehors par quelque nouveau coup de pinceau, mais infiniment plus à donner

à l'ame

LES EXERCICES DE L'ENFANCE.

Amour du travail.

à l'ame sa vraie beauté & sa vraie gloire, qui est d'être sincère & bienfaisante, le pere de son côté en fournit tout d'un coup tous les moyens en accoutumant sa famille au travail. Il n'entend point qu'on acquière par la pratique de quelques formules de piété régulièrement observées le matin, le droit de passer le reste du jour dans des exercices pleins d'indolence & de phantaisie. Il veut de l'ordre. Il veut voir l'industrie avancer comme les années, & sa fermeté inébranlable à être obéi à cet égard, provient de la vivacité de son amour qui connoît le prix des talens, & la nécessité absolue d'une vie occupée. Il se consolera de n'avoir laissé à ses enfans qu'un bien médiocre : mais c'est avec passion, c'est avec inquiétude qu'il cherche à leur inspirer un goût dominant pour le travail. Il y parvient surtout par la douce persuasion de l'exemple & par le pli de l'habitude.

La crainte de se méprendre dans le choix des premières occupations de la jeunesse l'oblige à comparer les différentes méthodes de la former, & à choisir celle qui l'emporte par l'évidence de la solidité.

SUI-

SUITE DE L'EDUCATION.

ENTRETIEN CINQUIEME.

Comme les idées miſes à l'épreuve & garanties par le ſuccès ſont beaucoup plus ſûres que celles qui n'ont en leur faveur qu'une apparence de raiſon & de juſteſſe ; au lieu de produire ici mes penſées ſur la première éducation, je ferai uſage de la copie d'une lettre, où un pere de famille, reſpectable par ſon diſcernement, expoſe à un ami le plan qu'il a toûjours eu en vûe dans l'éducation de ſes enfans, & qui lui a parfaitement réuſſi.

Lettre d'un pere de famille ſur la première culture de l'eſprit.

Il eſt vrai, Monſieur, que les différens ſoins que j'ai donnés à l'éducation de mes fils, & de mes filles, ont eu quelques ſuccès : je ſuis autoriſé par l'expérience à vous donner la réponſe que vous

LETT. SUR L'EDUCATION.

souhaitez de moi. Mais je supprimerai, s'il vous plaît, ce qui a rapport aux caractères & aux progrès particuliers de mes enfans, pour m'en tenir uniquement à ce qui vous intéresse, c'est-à-dire, aux moyens qui m'ont paru les plus justes. Je vous les proposerai d'une façon générale & détachés de toute circonstance.

L'éducation des filles.

Commençons par l'éducation des filles, parce qu'elle est renfermée dans une moindre étendue d'exercices & de connoissances, que celle des garçons. Toutes les sortes d'éducation qu'on donne aux filles se peuvent réduire à deux ; l'une selon laquelle on se contente d'un air de politesse & de quelques menues occupations propres à aider la contenance, sans y ajoûter aucun travail réel & soutenu ; l'autre dans laquelle sans négliger les dehors, il s'agit de procurer à une demoiselle des connoissances d'usage, & de l'accoutumer à ne se croire heureuse qu'autant qu'elle est solidement occupée.

Si l'on veut s'en tenir à la première méthode, qui a un grand nombre de partisans, son unique soin sera celui de plaire par les graces du maintien & par l'enjoûment des manières. On se gardera bien de rien mettre dans sa tête qui puisse l'appliquer, ou la gêner tant soit peu,

&

& qui puisse en conséquence porter la moindre atteinte à la gayeté, ou à l'embonpoint. Etant livrée de cette sorte à la molesse de sa compléxion, & au hazard des amusemens que l'usage autorise, elle passera ses jours dans le cotton & sur le velours. Avec des pieds & des mains elle ne saura ni marcher ni agir. Sans idées, sans interêt, & par une suite nécessaire sans discernement hors la matière des habits & des plaisirs, les jeux & le cérémonial feront son unique affaire & la seule culture de son esprit. Vous en appercevrez la petitesse par son indifférence pour tout ce qui est curieux, & par l'interêt qu'elle prend à de pures bagatelles. La seule vûe d'un livre sérieux la fait bâiller: & un homme qui, au lieu de badiner toûjours dans la conversation s'aviseroit d'y raisonner avec quelque suite, lui paroîtroit venir d'un autre monde. Elle renferme tout son savoir dans le rôlet des complimens d'usage, & dans les petites rubriques de la mode. Par exemple, elle n'entreprendra point la descente d'un escalier, ou le passage d'une chambre à l'autre, sans chercher un bras secourable: ou si elle se sent assez de vigueur pour risquer le voyage, ce sera pour le tems où elle est seule: mais elle se

LETT. SUR L'EDUCATION.

LETT. SUR L'ÉDUCATION.

souviendra dans une compagnie qu'aller de son pied, ou marcher sans apui est une façon bien bourgeoise. Elle prend peu-à-peu ces belles idées & cent autres aussi importantes pour le plus pur sens commun: & l'omission de la moindre de ces minuties lui paroît le renversement de la raison, pendant qu'elle écoute tranquillement des discours qui blessent la vertu, ou qu'elle donne des applaudissemens à un duel incompatible avec la simple humanité.

Le grand art de plaire dont elle a les oreilles éternellement rebattues, enlève tout son tems, & remplit toute la capacité de son esprit. Elle passe ainsi sa jeunesse dans la plus parfaite inutilité. Elle va d'amusemens en amusemens, & de fleurette en fleurette. Toûjours occupée de sa figure, vraie actrice de théâtre qui n'ambitionne d'autre mérite que celui de la représentation, jamais elle ne sera ni naturelle, ni judicieuse, ni capable d'aucun gouvernement. Quitte-t-elle la toilette & le quadrille? son esprit & ses doigts demeurent dans l'engourdissement. Un trop long repos amasse enfin les humeurs, attire les dégoûts, & à leur suite les maladies, puis les remèdes aussi tristes que les maladies; enfin cent sortes de va-

vapeurs qu'on essaye inutilement de guérir par des remèdes, parce que la plûpart de ces vapeurs ne sont que des pensées tristes, & que les remèdes ne sont point faits pour guérir des pensées.

Le fruit infaillible d'une si frivole éducation est une longue imbécillité, dont on voit cependant plusieurs dames se guérir, quand des accidens imprévûs les contraignent à penser & à faire usage de leur raison. En attendant ces instructions que l'amertume rend quelquefois efficaces, que faut-il espérer d'une tête pleine de spectacles, de romans, & de maximes fausses? Si elle a peu d'esprit, c'est une nécessité qu'elle soit réduite à un silence éternel, & à une dépendance humiliante; ou qu'elle ouvre la bouche pour parler de ce qu'elle ne conçoit qu'à demi, & qu'elle exprime encore plus mal. Si elle a de l'esprit, faute de l'avoir rempli de connoissances qui l'occupent & de sentimens qui la réglent, elle exercera toute l'activité de cet esprit sur ce qui l'environne. Elle le fera toûjours avec d'autant plus de feu & de danger, que la facilité de l'exercice & même la justesse des coups de langue lui attirent plus d'applaudissemens. Mari, domestiques, voisins, parens, & amis, deviendront tour-

LETT. SUR L'EDUCATION.

à-tour l'objet de ses critiques, de ses dédains, de sa jalousie, & de ses rapports. Que sera-ce si cet esprit est employé à cacher ou à servir d'autres passions?

Quelle différence entre ce caractère impétueux, que la culture n'a pas réglé, & une jeune personne à qui l'on a inspiré avec autant de persévérance que de douceur une grande idée de la religion & de la nécessité du travail. N'eût-elle qu'une étendue d'esprit très-médiocre, il est hors de doute qu'avec des sentimens & le talent de s'occuper tantôt du travail des mains, tantôt d'une lecture solide, elle vivra heureuse, & se fera honorer de tout ce qui a rapport à elle.

Mais allons au vrai but de l'éducation. Elle tend à mettre une jeune personne en état de se conduire & de pouvoir un jour gouverner les autres. Il faut donc lui imprimer dans l'esprit, avec gayeté sans doute & avec dextérité, des principes qui la frappent, qui la guident, & qu'elle puisse suivre par conviction. A ce premier goût du solide & du vrai on ne manquera pas de joindre l'exercice des talens qui doivent occuper ses doigts, & qui la rendent utile à la famille ou même à la société. Broder pour elle-même n'est qu'un travail honnête. Mais coudre pour

les

les pauvres est une œuvre pleine de noblesse & de grandeur. LETT. SUR L'EDUCATION.

Ne nous flattons point sur l'esprit de nos enfans; & au lieu de nous proposer des occupations brillantes qu'il faudra ensuite abandonner après bien du tems & de la dépense, pour revenir, peut-être trop tard, au grand nécessaire, assûrons-nous d'abord ce nécessaire : le brillant suivra s'il peut.

Il n'y a point de fille dont l'esprit soit assez borné pour ne pouvoir pas apprendre l'Histoire. Les recits attachent les enfans, & la facilité qu'ils ont à les rendre peu-à-peu en assez bon ordre, est le plus agréable & le plus sûr moyen qu'on ait en main pour arranger dans leur esprit une multitude d'idées profitables, sans leçons & sans gêne. Cet exercice, quand il est soutenu, les accoutume à penser juste, & à parler aisément. Il nous mène à un plus grand bien. La religion qui est la source de toutes les maximes les plus lumineuses, & des espérances les plus touchantes, s'apprend historiquement. Une jeune demoiselle peut donc apprendre promptement une infinité de faits qui portent avec eux leur moralité ou leur instruction ; & elle acquerra très-aisément la science qui lui

LETT. SUR L'EDUCATION.

suffit, en retenant la seule Histoire de l'Evangile, & de l'établissement de l'Eglise (a). Les traits en sont à la portée de tous les esprits, & y répandent plus de lumières que ne feroient tous les discours des philosophes ensemble. Les philosophes disputent, ennuyent, égarent. L'Evangile plaît & inculque autant de maximes ou de principes de conduite qu'il présente d'événemens: parce que le fait est toûjours intelligible, & plus propre qu'une froide leçon à faire goûter le bien qu'il faut faire, & à rendre odieux le mal qu'il faut éviter. C'est vraiment le livre qui donne l'intelligence aux petits comme aux grands. C'est la logique universelle: puisqu'il est impossible de le lire sans acquérir plus de justesse dans ses pensées, & sans être invité à mettre plus de rectitude dans ses mœurs.

La Bibliothéque des Enfans.

On doit ajoûter à l'histoire des quatre Evangiles & de la prédication des Apôtres, le Catéchisme du Diocèse, parce que la Doctrine Chrétienne ressembleroit à une secte de philosophie, si nous ne la devions qu'à nos lectures, & non à la Mission du Pasteur chargé de nous l'apprendre. On y peut joindre le Catéchisme

(a) Les Actes des Apôtres.

chisme de M. l'Abbé Fleury, l'Histoire de l'ancien Testament (*a*), & les mœurs des Chrétiens (*b*), petit livre qui contient l'esprit & le suc de l'Histoire Ecclésiastique. LETT SUR L'EDUCATION.

Telle est la première bibliothéque d'une jeune fille. Elle pourra lui suffire & l'exercer plusieurs années de suite, jusqu'à ce que le profit en soit sensible, & permette d'aspirer à quelque chose de plus.

Après ce premier nécessaire auquel tout doit être subordonné, en voici un second, qui est ordinairement trop négligé, & que je crois être, après la religion, ce qui doit tenir le premier rang dans l'éducation: c'est de savoir compter promptement, & d'écrire facilement une lettre. Sans ce double secours, on ne peut attendre d'une jeune personne, soit dans la retraite, soit dans le mariage, ni l'entreprise du moindre gouvernement, ni le maintien d'aucun ordre.

Il n'est refusé à personne de savoir compter. Les esprits les plus bouchés, ou les plus bornés à certains égards, y réussissent très-bien, souvent mieux que des esprits plus fins; pourvû que l'exercice

(*a*) Imprimée en un volume in-12. chez Desaint, rue Saint Jean de Bauvais.
(*b*) Chez Mariette, rue Saint Jaques.

LETT. SUR L'EDUCATION.

cice en soit fréquent. Tout dépend ici de la patience qui est toûjours couronnée par le succès.

Il est beaucoup plus difficile d'amener une jeune personne, qui n'a pas un certain tour d'esprit, au point d'écrire une lettre avec un peu de goût & de régularité. L'orthographe de la plûpart des langues vivantes, sur-tout celle de la nôtre, demande, semble-t-il, la connoissance de bien des règles & de bien des exceptions: pour bien orthographier seulement, on seroit tenté de croire qu'il faut savoir à fond la Grammaire de notre langue, étude bien séche pour des Enfans, & qui n'en forme presque aucuns, ou même les rebute tous.

C'est la difficulté même d'écrire régulièment qui doit réveiller l'attention sur les moyens de procurer à une demoiselle cet important secours qui la met en état de n'être point duppe, & de servir les autres; disons même de bien gouverner.

D'abord, eût-elle tout l'esprit imaginable, un moyen presqu'infaillible de la rendre paresseuse à écrire, ou ridicule dans ce qu'elle écrira, est d'exiger ou seulement de lui recommander de mettre de l'esprit dans les petites lettres qu'on lui proposera d'écrire. J'aimerois beaucoup

coup mieux débuter par lui recommander de n'avoir point d'esprit, & de lui faire bien entendre qu'on déplaît à proportion des efforts qu'on fait pour montrer de l'esprit dans une lettre ; qu'une lettre est l'image ou le remplacement de la conversation, qu'il faut s'habituer à écrire aux personnes absentes, comme on parle aux personnes présentes ; à mander une nouvelle comme on la diroit dans la conversation ; à demander une grace ; à remercier d'un present reçu ; à dire tout enfin sans apprêts, sans recherches, & avec la plus parfaite simplicité. LETT. SUR L'EDUCATION.

Ce n'est pas avoir peu gagné que d'accoutumer l'enfance à être naturelle, & à s'en tenir en tout aux discours les plus communs. On l'enhardit par ce moyen. Elle s'apperçoit d'un jour à l'autre que ce n'est point une affaire d'écrire une lettre : elle n'a point de reproches à essuyer. Toute la critique tombe sur quelques fautes d'orthographe, & cette critique n'est jamais chagrine, moins encore injurieuse.

Dans les lettres vraies ou feintes que la jeune demoiselle adressera à sa parente, à une lingère, à un marchand, à un fermier, ou, si vous voulez, au grand Mo-

LETT. SUR L'EDUCATION.

gol; on louera toûjours ce qui eſt aiſé, net, & dit de la manière dont chacun parle. Mais on ſe gardera bien d'y louer la fineſſe & les tours ſpirituels. Vous lui perſuaderez qu'il eſt aiſé d'écrire, ſi vous applaudiſſez à ce qui n'a coûté ni embaras, ni méditations: & en paroiſſant vous occuper fort peu de ce qui eſt brillant, vous éviterez de la rendre précieuſe.

Ce qu'on appelle eſprit n'eſt agréable qu'autant qu'il coule de ſource. Il perd tout ſon mérite, s'il n'eſt extrêmement naturel. Courez donc, non après l'eſprit, mais après le naturel. Aſſûrez à vos lettres un air aiſé. L'eſprit viendra ſi le fonds en donne: mais il en donnera toûjours aſſez pour le beſoin qu'on en a: & j'ajoûte que ſi vous êtes curieux de donner du relief à l'eſprit, c'eſt ſur-tout par le langage le plus ſimple, celui qui s'éloigne le moins du tour de la converſation.

Pour mettre une demoiſelle de dix à onze ans en état d'écrire auſſi naturellement qu'elle parle, il y a un moyen, que j'oſe dire infaillible, pourvû qu'on y ſoit fidèle: c'eſt de lui raconter fréquemment un trait d'hiſtoire qui l'attache, & de l'engager à le redire elle-même pour l'é-

l'écrire auſſitôt de la même façon qu'elle vient de le conter. On pourroit l'embaraſſer en débutant par la compoſition des lettres, dont il faudroit qu'elle cherchât la liaiſon & la ſuite dans ſa tête. Ici rien à chercher. Le fait eſt ſimple. Elle vous le rend en bon ordre dans ſon recit. Il n'y a plus qu'un pas à faire, qui eſt de l'écrire. Quand elle écrira un peu legèrement ce qu'on lui a raconté, il lui ſera auſſi aiſé d'écrire une petite lettre dont on lui aura dit une ou deux fois le contenu. LETT. SUR L'EDUCATION.

Pour fortifier enſuite ces commencemens & pour lier plus étroitement l'orthographe aux objets de la vie les plus ordinaires, & aux tours du langage les plus uſités ; on peut employer un an & plus à écrire très-fréquemment des lettres réelles ou imaginaires à des perſonnes connues, & ſur des ſujets dont les idées ſoient nettes, extrêmement ſimples, & parfaitement familières à la jeune perſonne. Bientôt ce ne ſera pour elle qu'un jeu d'écrire ſur ce qui l'intéreſſe, & de s'acquitter même de bonne grace des petites commiſſions qu'on voudra lui donner. Elle ſera flattée du plaiſir de ſe voir utile à ceux du logis qui ne ſavent pas écrire. Mais quand le pere lui-même voudra la mettre en œuvre, & en faire ſon premier

LETT. SUR L'EDUCATION.

secrétaire, sans autre besoin que de lui dire sa pensée ; dites-moi, je vous prie, qui du pere ou de la fille éprouvera dans son ame un plaisir plus touchant ? La question n'est pas facile à décider. Mais j'incline pour le pere.

Il peut arriver qu'avec une assez grande facilité d'écrire, l'orthographe par-ci par-là demeure encore fautive. La jeune demoiselle pourra rendre son écriture très-supportable, & même très-approchante de l'exactitude, en copiant souvent les infléxions des tems & des personnes qui forment ce qu'on appelle *les conjugaisons des Verbes ;* d'après une bonne Grammaire Françoise. Mais je ne voudrois pas lui rompre la tête d'une longue explication des règles de la langue, qui pourroient passer son intelligence, ou la dégoûter de toute lecture.

Ce que nous venons de dire sera peut-être la seule part que notre jeune demoiselle ait à prendre aux sciences. Elle trouvera dans ce qu'elle sait de sa religion, dans la prédication ordinaire de l'Evangile, & dans quelques bons livres d'une utilité connue, assez de lumières pour se conduire : elle trouvera dans son arithmétique & dans son écriture assez de moyens d'établir l'ordre dans sa maison, pour

pour faire le repos & la joye de son mari, pour éclairer les démarches de ses domestiques & de ses fermiers, en un mot pour s'attirer les respects qui sont assûrés à la vigilance & à un gouvernement réglé. LETT. SUR L'EDUCATION.

Si elle a de l'esprit, ce qu'il ne faut pas confondre avec une certaine vivacité, qui est souvent sans justesse, & sans étendue d'intelligence, alors le besoin d'occuper sa facilité naturelle est d'autant plus grand, que faute d'une pâture suffisante & choisie, elle peut donner dans les plus dangereux travers. D'ailleurs comme c'est une grande conquête d'amener un esprit très-borné à acquérir par la culture une capacité qui en fasse un sujet solide & de mise; c'est aussi une satisfaction bien vive pour un pere qui remarque d'heureuses dispositions dans sa fille, de les avoir fait croître & valoir par un choix d'occupations biens entendues. Les grands talens d'un garçon peuvent devenir le soutien de toute une famille: mais une fille d'un excellent esprit en peut faire le plaisir & la consolation. Naturellement & sans artifice une fille spirituelle rassemble auprès d'elle la famille, les amis, & les étrangers. Une belle figure attire les premiers regards. Mais peu-à-peu vous voyez cha-

LETT. SUR L'EDUCATION.

chacun s'asseoir & s'attrouper autour du bon sens. Une demoiselle ou une dame qui a l'esprit bien fait, & qui s'exprime avec justesse, est le lien de toute la famille, non-seulement parce qu'elle est sédentaire, & d'un entretien amusant: mais parce que dans toutes les affaires qui surviennent, les bons avis, l'esprit de paix, & la douce persuasion découlent de ses lèvres.

Pour lui procurer ce caractère aimable qui la fera respecter & rechercher de tous, débuterons-nous par lui faire composer des thèmes latins pendant plusieurs années de suite? la conduirons-nous du latin à la métaphysique, & aux problêmes de la haute géométrie? prétendons-nous la préparer par ce moyen à saisir la sombre doctrine des tourbillons, principes de toutes choses; ou les dances mystérieuses des planétes rapprochées, puis écartées les unes des autres dans des vuides immenses & sans le secours d'aucuns corps qui les poussent, ou qui les séparent?

Une demoiselle pourroit acquérir toutes ces connoissances, si ce sont des connoissances, & demeurer cependant dans de profondes ténèbres. Elle y courra le risque de croire sa raison capable de se suffire

suffire à elle-même, quoiqu'en allant très-réellement d'obscurité en obscurité. Le moindre mal pour elle est de n'y trouver rien qui la rende plus heureuse, ni plus capable de contribuer au bonheur des autres. Epargnons lui donc une application fatigante qui de toute notoriété, & après bien des exemples trop souvent réitérés, ne la peut conduire à rien de solide & de propre à perfectionner son heureux naturel. L'EDUCATION DES FILLES.

Exceptons de la condamnation des études pénibles, celle du latin des bons Auteurs & des prières de l'Eglise, qui peut selon les circonstances & dans certains états devenir le soutien de son esprit, & lui être de grand usage. Si cette langue lui étoit nécessaire, il faudroit s'y prendre de la manière dont j'ait fait & souvent vû faire l'épreuve. Il sera tems de vous en parler quand nous viendrons aux études des garçons.

La fin des connoissances qu'on se propose de procurer à une demoiselle d'un esprit aisé, est de la rendre solide sans rien diminuer de sa gayeté. On blâmeroit également une façon de l'occuper qui la rendroit mélancolique ou sauvage, & celle qui la rendroit vaine ou legère. Je ne connois qu'un genre d'étude qui réunisse

tous.

L'EDUCATION DES FILLES.

tous les avantages vraiment desirables sans aucun des inconvéniens qu'on peut craindre. Cette étude n'est qu'une augmentation de la précédente qui a servi de première culture à l'esprit de l'enfant. C'est encore l'histoire, mais plus étendue & mieux détaillée. Il ne faut pas s'effrayer de ce mot d'étude. L'histoire est une source de plaisirs à mesure qu'on y avance. Elle n'est séche, décharnée, & sans attraits que dans ses abregés: mais pour y éviter le trop comme le trop peu, il faut s'y bien prendre, & par la manière dont on régle cette agréable étude, il peut très-aisément se faire qu'une demoiselle y apprenne à fond sa religion; qu'elle y apprenne à dévoiler parfaitement le cœur humain; qu'elle y puise les vûes & les sentimens qui la rendront propre à tout bien; qu'elle orne son esprit & sa conversation de mille & mille traits curieux; qu'elle apprenne à parler & à écrire très-purement sa langue; qu'enfin elle acquière en toutes choses un prompt discernement du vrai, & un parfait dégoût pour tout ce qui est faux, ou frivole, ou au-dessus de nos forces.

Cette étude si utile ne demande qu'un peu d'ordre & de persévérance. Elle n'exige ni beaucoup d'efforts, ni une grande re-

retraite. Quand une jeune perſonne ſera en état de rendre un fidèle compte des quatre ou cinq petits livres dont nous avons compoſé la première bibliothéque de l'enfance, & qu'elle ſera ſuffiſamment affermie dans le double exercice de calculer, & de bien écrire une lettre par l'habitude de n'y point mettre d'apprêts; c'eſt alors qu'il eſt tems de jetter les fondemens du ſolide & agréable édifice de l'hiſtoire. L'EDUCATION DES FILLES.

Cet ouvrage conſiſte à faire voir à la jeune élève une ſuite intéreſſante & bien liée de tous les événemens mémorables & des grandes révolutions qui ſont arrivées de ſiècle en ſiècle, depuis le commencement du monde juſqu'à nos jours; en uniſſant à ces faits l'inſpection des lieux où ils ſont arrivés. C'eſt ici proprement une géographie hiſtorique, dont le premier avantage eſt de ne point faire à part une longue étude de tous ces noms de lieux, qui, étant mis bout-à-bout, cauſent un ennui extrême, & s'oublient enſuite auſſi aiſément qu'on les apprend avec peine. Un autre avantage égal ou ſupérieur au premier, & inſéparablement uni à cette méthode, eſt de lier tellement la vûe des lieux ſur la carte, avec les circonſtances de quelque fait curieux, que la penſée de l'un rappelle & fortifie toûjours le

Première partie de l'étude de l'hiſtoire.

La Géographie des différens âges.

L'EDUCATION DES FILLES.

le ſouvenir de l'autre. Mais les cartes géographiques ſont ſujettes à un grand inconvénient. Elles troublent l'imagination par un amas confus de noms & d'objets où l'eſprit ne ſauroit diſtinguer le lieu dont il doit actuellement s'occuper : & lorſqu'il l'a démêlé dans la foule, l'impreſſion en eſt toûjours affoiblie par la vûe de pluſieurs autres. Il faut donc néceſſairement avoir ou tracer exprès dans cette vûe des cartes de chaque pays, pour n'y laiſſer voir que les noms & les objets dont il s'agit dans la partie de l'hiſtoire où l'on eſt arrivé, ſans offuſquer l'eſprit & l'œil par une multitude de noms qui y ſont étrangers & inutiles pour le préſent.

On commencera donc cette géographie hiſtorique par montrer la terre nûe & deſtituée de tout nom d'habitations, étant encore ſans habitans. Dans l'incertitude de l'éat où étoit originairement la mer, qui a viſiblement changé de place dans pluſieurs parties du globe, on ſe contentera de tracer ſur le globe le fond du Golphe Perſique & le cours du Tigre & de l'Euphrate, pour y placer le Paradis terreſtre entre le point où ces deux fleuves ſe joignent, & l'autre point où leurs eaux ſe deſuniſſent pour ſe rendre

dans

dans le Golphe Perſique, l'un vers l'Orient, l'autre à l'Occident vis-à-vis l'Iſle des Perles. L'or de l'Arabie, les perles du Catif, les noms des fleuves, les noms des peuples, qui depuis en ont habité les bords, & différens autres caractères rapportés par Moyſe, fixent l'imagination, & nous aident à retrouver ainſi cet unique fleuve qui couloit dans le ſéjour de délices, puis à reconnoître les quatre lits qui hors de-là portoient quatre différens noms. L'EDUCATION DES FILLES.

Il n'y a point d'événemens attachés à aucuns lieux connus depuis la chûte d'Adam juſqu'au déluge. Après cette ſeconde & mémorable époque la terre change. On peut la peindre avec ſes quatre continens, avec ſes mers internes & externes, diſpoſées à peu près comme nous les voyons aujourd'hui; tous les monumens qui nous reſtent concourant à nous montrer dans la plus haute antiquité après le déluge les mêmes mers, les mêmes fleuves, les mêmes montagnes, & les mêmes continens. Sur cette ſeconde terre, ou ſur la carte d'Aſie ſeulement, on ſe contentera de placer à la naiſſance du Tigre les monts Gordiens où l'Arche s'arrêta, les plaines de Sennaar ou de Méſopotamie entre le Tigre & l'Euphrate,

&

L'EDUCATION DES FILLES.

& la Tour de Babel que les descendans de Noé construisirent pour être vûe de loin dans un pays plat, & pour leur servir de signe (*a*) de ralliment dans le desir où ils étoient de ne se point quitter, malgré le besoin où il se trouvoient de s'étendre pour être fournis de vivres. Une troisième carte se nommera *la dispersion*, & montrera la famille de Sem en Asie, celle de Japhet en Europe, & au Nord de l'Asie d'où elle s'allonge en Amérique par la Tartarie & par la Terre Verte; enfin celle de Cham étendue depuis le Chusistan jusqu'au fond de l'Afrique.

Dans les cartes suivantes on s'appliquera à tracer nettement & presqu'uniquement l'histoire locale du peuple de Dieu, depuis Abraham jusqu'à la prise de Jérusalem sous Vespasien. Les pays circonvoisins n'y doivent paroître que pour fixer les limites de chaque résidence. On y verroit donc 1. les voyages d'Abraham; 2. la situation des peuples descendus de lui, Ismaëlites, Iduméens, Israëlites, Madianites, &c. 3. les voyages de Moyse & de Josué; 4. le partage de la Terre promise, & la situation des Tribus; 5. les conquêtes de David; 6. les voyages des flottes de Salomon & de Josaphat; 7. la di-

(*a*) *Shem*, σῆμα, *signum*, Gen. 11: 4.

division des royaumes de Juda & d'Israël; 8. la ruine de celui de Samarie par l'agrandissement des Assyriens; 9. la captivité des Juifs à Babylone, & leur renvoi sous Cyrus; 10. les Colonies des Juifs; 11. leur dispersion, leurs expulsions postérieures, & leurs différentes résidences jusqu'à l'arrivée des tems où ils doivent reconnoître le Libérateur qu'ils ont rejetté. L'EDUCATION DES FILLES.

On se trouveroit bien de joindre inséparablement une date à tous les faits les plus distingués. En formant ce souhait je suis bien éloigné de vouloir qu'on embarasse l'esprit d'une demoiselle des pointilleries de la Chronologie ancienne. A peine les Savans devroient-ils s'en occuper long-tems. Le Saint-Esprit qui a mis de l'ordre dans le recit des événemens de son peuple par le moyen des dates, n'a pas jugé à propos de satisfaire la vanité des précisions. Il nous apprend que tel Patriarche, tel & tel Personnages célèbres ont vécu ou régné l'un 60 ans, l'autre 59, celui-ci 70, celui-là 120: mais il ne dit pas si c'est 60 ans & huit jours; si c'est 59 ans & six semaines; si c'est 90 ans & six mois; toutes additions qui misses bout à bout avec d'autres, accumulent enfin plusieurs années sur la totalité des som- Usage modéré de la Chronologie.

L'EDUCATION DES FILLES.

sommes principales, & jettent par-là sur les prétentions de la Chronologie une incertitude qui les rend inutiles & interminables. Mais les dates sans dispute aident l'ordre & fixent la mémoire.

Un autre moyen propre à faciliter le souvenir des tems seroit de prendre la naissance du Sauveur pour un point commun où l'on commençât toutes les numérations; en sorte que comme nous comptons d'après la naissance de J. C. tous les événemens postérieurs, on comptât les précédens par le nombre des années dont ils s'éloignent de sa venue. Ainsi au lieu de placer le voyage d'Abraham dans telle année du monde ou de la période Julienne, ce qui est ou incertain ou d'une érudition très-superflue, j'aimerois mieux dire: la vocation d'Abraham arrive environ dix-neuf cens ans avant la naissance du Sauveur; parce que ce calcul est à peu près certain, & réveille une idée plus facile à saisir en faisant de J. C. le centre de tout.

Après cette première ébauche de l'Histoire Sainte, faite avec quelque soin; on traitera de même l'histoire profane, en montrant sur une carte de l'ancienne Asie les grands royaumes d'Assyrie, de Médie, de Babylone, & de Perse. On n'oubliera

n'oubliera pas de montrer le long & autour de la Méditerranée les principales Colonies Phéniciennes. On ponctuera le voyage de Tarsis ou d'Andalousie, tantôt par la mer Méditerranée, tantôt par la mer Rouge sur laquelle les Phéniciens avoient un port ou un entrepôt, & d'où ils se rendoient en Espagne en tournant autour de l'Afrique, & faisant des profits immenses par leurs échanges sur ces côtés Barbares. On donnera une idée de l'ancienne Grèce & de toute la Méditerranée, à l'aide des voyages d'Ulysse, d'Enée, & de Thélémaque, sans mépriser l'agrément des Episodes; & en avertissant que le tout est fabuleux. Rien n'est si fugitif que la science des lieux. Mais on n'oublie jamais ceux où l'esprit a été vivement frappé ou par le merveilleux, ou par la nouveauté. On continuera donc à prendre dans l'Histoire les expéditions où l'on trouve des voyages détaillés, & accompagnés de circonstances qui rendent divers lieux remarquables: tels seront les voyages de Cyrus, de Cambise, de Xerxès, d'Alexandre, d'Agatocle, d'Annibal, de Scipion, de Jules-César, de Trajan, de Constantin, de Julien, de Charlemagne, de Tamerlan. Un seul exemple justifiera l'utilité de cette méthode. Après les expéditions

L'EDUCATION DES FILLES.

L'EDUCATION DES FILLES.

d'Aléxandre chez les Triballes & chez les Illyriens, nous le voyons arriver à Thèbes de Béotie, qu'il ſaccage ſur le refus qu'elle fait d'entrer dans la ligue des Républiques Greques contre la Perſe. De-là il marche vers l'Helleſpont, le traverſe & arrive au Granique: il paſſe en Ionie, en Cilicie, à Iſſus, à Tyr, à Gaza, à Jéruſalem, en Egypte, en Libye, dans les ſables d'Ammon, d'où il revient en Egypte jetter les fondemens d'Aléxandrie. Il va chercher enſuite Darius au-delà du Tigre, le rencontre dans la plaine d'Arbèles, le fait fuir en Médie, traverſe l'Aſie vers l'Orient, puis replie ſa route au Midi vers l'Océan Indien, & vient mourir à Babylone.

Otez le géographique de tous ces événemens: on ne ſait plus où les choſes ſe paſſent. On n'en voit plus l'enchaînement ni les raiſons. On ne comprend point ſans ce ſecours, pourquoi le Roi de Macédoine met tant de tems à ſubjuguer la Syrie & l'Egypte, au lieu d'aller d'abord vers le Tigre chercher ſon ennemi. Les Hiſtoriens obſervent bien que ſi Aléxandre s'étoit engagé dans le cœur de l'Aſie, en laiſſant derrière lui les ports de la Méditerranée au pouvoir de Darius, il en pouvoit ſortir des flotes capables de ravager

vager la Grèce & la Macédoine pendant son expédition. Mais cette raison ne devient sensible & ne touche l'esprit que par la vûe de la disposition des lieux. L'EDUCATION DES FILLES.

Otez pareillement l'historique de la géographie, ou entreprenez de retenir l'ordre des lieux sans le secours d'un voyage ou d'une histoire qui attache votre esprit à la suite d'un avanturier, ou d'un conquérant, en vous occupant de l'interêt qui lui fait quitter une place, & de celui qui le mène dans une autre: alors la situation de Tyr ou d'Alexandrie vous échapera aussi vîte que celle de Lonjumeau ou de Noisy-le-sec.

L'idée d'un événement mémorable, ou d'une singularité remarquable, attachée à chaque pause dans le trajet d'une grande contrée, enchaîne agréablement le tout & le met en ordre dans la mémoire. Les lieux mêmes qu'on ne connoît pas encore, ou qui ont été omis à dessein sur les cartes, pour y éviter la confusion, deviennent aussi faciles à saisir & à retenir que les autres, dès qu'on sait qu'ils sont voisins de tel & tel autres qu'on connoissoit déja.

On peut joindre ainsi les lieux & les faits des histoires Grecque, Romaine, Gothique, Françoise, Lombarde, Sarra-

L'EDUCATION DES FILLES.

sine, & Normande, selon le besoin & la facilité de la jeune personne. Je crains qu'on ne dédaigne un peu trop de lui montrer les événemens du moyen âge. Y a-t-il plus d'agrément ou de profit pour elle à lire les courses de Sertorius, que celles des Normands & leurs établissemens dans le Holstein, dans la Neustrie, dans la basse Italie, & dans l'Angleterre? Se peut-il rien voir de plus propre à l'intéresser que le mariage honorable & le caractère de Rollon, qui de Pirate devient un politique admirable, ou que les conquêtes & les sages loix de Roger en Sicile, & celles de Guillaume en Angleterre?

Combien de nouveaux amusemens pour elle dans les découvertes de Vasquo de Gama aux Indes-Orientales, ou de Christophe Colomb en Amérique, & dans tous les établissemens modernes de nos Compagnies Européennes sur les meilleures côtes des continens éloignés?

Cette géographie historique bien rangée dans la tête d'une jeune personne par un maître intelligent, deviendra pour elle une clef, à l'aide de laquelle elle pourra par elle-même étudier l'histoire & la géographie même dans un plus grand détail: elle se retrouve par-tout: elle sait où tout se passe, & sent avec plaisir les liai-

liaisons des lieux & des événemens. Elle peut alors se passer de maître, se faire à elle-même une suite d'Histoire & l'écrire de sa main. L'EDUCATION DES FILLES.

En lisant les traductions des Auteurs anciens, & les excellentes Histoires que nous avons, elle s'appercevra, que ce qu'on lui a montré jusqu'ici, quelque agrément qu'on y ait ménagé par des nouveautés perpétuelles, n'est pas encore ce que l'histoire a de plus beau; que la moelle de cette agréable étude consiste dans la connoissance des hommes, dans la science du cœur, & dans les réflexions que chaque événement amène, sans que l'Auteur les fasse; que c'est une nécessité de voir les événemens revétus de leurs circonstances, pour juger des motifs, pour sentir si les mesures ont été bien ou mal prises, pour discerner en un mot ce que chaque action porte avec elle de louable ou de répréhensible. Elle s'appercevra très-bien qu'on s'est abstenu jusqu'à présent d'insister auprès d'elle sur toutes ces réflexions dans la crainte de refroidir sa vivacité; que tout ce qu'on a cherché a été de la rendre curieuse, & de lui montrer le chemin; mais qu'il est tems qu'elle se passe d'autrui, & qu'elle sente de quoi elle est capable. Seconde Partie de l'étude de l'Histoire, qui est de l'écrire soi-même.

L'EDUCATION DES FILLES.

Voici les livres où elle pourra prendre les matériaux ou la fourniture de l'Hiſtoire, qu'il ſeroit extrêmement à ſouhaiter qu'elle ſe compoſât elle-même, ſi elle veut acquérir des connoiſſances qui demeurent, & une facilité qui la rende capable de tout.

1°. L'ouvrage des Six Jours. 2°. L'hiſtoire de l'Ancien Teſtament avec des réfléxions (*a*). 3°. L'explication des Livres des Rois (*b*), le plus riche tableau que nous ayons de la conduite de Dieu ſur l'homme & des hommes entre eux. 4°. L'hiſtoire des Juifs par Humfrei Prideaux (*c*), ouvrage un peu languiſſant, mais exact & judicieux. 5°. La vie de Jéſus-Chriſt par M. le Tourneux. 6°. Le diſcours de M. Boſſuet ſur l'Hiſtoire Univerſelle. 7°. Enfin l'Hiſtoire Eccléſiaſtique par M. Fleury

Il eſt d'uſage de dicter quelques précis de ces hiſtoires aux jeunes demoiſelles, & de les leur faire apprendre par cœur. Avec ce ſecours elles paroiſſent quelquefois beaucoup, quoique le progrès réel ſe réduiſe à peu de choſe. Abandonnons le faux

(*a*) Trois volumes in-12., à Paris chez Deſaint.
(*b*) Six volumes in-12., à Paris chez Babury.
(*c*) Sept volumes in-12., de l'édition du R. P. de Tourxemine, à Paris chez Cavelier.

faux brillant qui passe, & quand une demoiselle montre beaucoup de facilité, assûrons-lui le solide qui sera lui-même accompagné d'un agrément immanquable. Ce solide est de penser avec justesse & de s'exprimer, soit par le discours, soit par l'écriture, d'une façon noble & aisée. Or cette heureuse habitude ne peut s'acquérir par aucune méthode plus simple & plus féconde que celle de lire un morceau d'histoire, de se le rendre ensuite de vive voix à soi-même, ou d'en rendre compte à un autre, & de l'écrire sur le champ. L'EDUCATION DES FILLES.

Cet exercice sera sans doute plus profitable & plus animé s'il se fait d'abord, comme celui du précis géographique, sous la direction d'un maître judicieux, qui puisse avertir des fautes qui seroient contre l'exactitude historique, ou contre la langue, ou contre la régularité de l'orthographe. Le plus grand secours dont on puisse aider le travail d'une jeune demoiselle, qui se met dans l'usage d'écrire, est d'applaudir à la justesse de son goût dans la suppression qu'elle aura faite de certains détails peu utiles; dans le soin qu'elle aura pris d'insister sur un beau sentiment, ou sur une injustice criante; dans la sensibilité qu'elle aura fait voir pour une peinture vive & intéressante. Bientôt après, deux

L'EDUCATION DES FILLES.

bonnes amies, deux sœurs, qui se rendront un compte mutuel de leur travail, se tiendront lieu de Maître. L'Histoire Sainte, puisée dans des livres aussi bien écrits que le sont ceux que j'ai conseillés, & soutenue de la sorte, soit dans la solitude du cabinet, soit entre de jeunes demoiselles, par une longue habitude de parler de suite, & d'écrire correctement, ne peut manquer de devenir pour elles, l'école de la morale, de l'éloquence, & du bon goût. Le bien réel qui en demeurera n'est pas de charger exactement leur mémoire d'une longue enfilade d'événemens. Elles pourront même les oublier en assez bon nombre, & la chose est assez sans conséquence. *Le vrai avantage de cette méthode est de donner insensiblement & par une pratique ineffaçable un heureux tour à l'esprit & au style.*

Si les Dames veulent ensuite se perfectionner dans l'Histoire Profane, nous sommes encore très-bien en livres à cet égard. On peut sur-tout s'attacher à ceux de M. l'Abbé Rollin, du R. P. Daniel, du R. P. d'Orléans, & de M. l'Abbé de Vertot, &c. Ce sont ceux dont le style est le plus pur. Il est aussi sans la moindre affectation.

En y joignant les traductions excellentes qui ont été faites des historiens Grecs & Latins pour le secours particulier des Da-

Dames, elles se verront souvent arrêtées par des allusions fréquentes, tantôt aux usages de l'antiquité, tantôt aux divinités & au cérémonial de la religion des payens. Elles trouveront beaucoup de secours dans l'Histoire Ancienne de M. Rollin pour l'éclaircissement des principaux usages. Mais il n'a pas tout embrassé. Peut-être le tems nous procurera-t-il sur cette matière si utile un ouvrage suffisant, sans être diffus. L'EDUCATION DES FILLES.

Ce n'est pas seulement dans l'étude de l'histoire que les Dames ont besoin de quelque connoissance de la Fable. On ne peut guère s'en passer si l'on veut entendre le sujet de bien des tableaux, & lire sans obstacle les plus beaux Ouvrages de Littérature. Les Dames peuvent se servir d'un livre qui a été fait dans cette double vûe : c'est le petit Dictionnaire de la Fable (*a*). Etude de la Fable.

Lorsque l'esprit est formé, il est en état de sentir le frivole des recits fabuleux. Mais il eût été dangereux de débuter par-là dans la plus tendre enfance, & d'occuper de pareils contes une raison toute neuve, dans laquelle on n'a encore mis en ordre aucune vérité. Il est cependant fort ordinaire de faire marcher d'un pas égal l'Histoi-

(*a*) A Paris, chez Desaint, rue S. Jean de Beauvais.

L'EDUCATION DES FILLES.

l'Hiſtoire Sainte & les Métamorphoſes, en ſorte qu'une jeune perſonne s'attendrit au moins autant ſur le ſort des ſœurs de Phaéton que ſur celui d'Iſaac prêt à être immolé, & parle auſſi gravement du Dieu Jupiter que du Dieu d'Abraham.

Quand elle aura acquis une juſte idée de la religion & pris goût à la vérité, il ſera tems alors de lui montrer les objets pitoyables ſur leſquels rouloit la religion Payenne. Il faut donner aux perſonnes & aux faits un air de ridicule, de crainte que ces folies ne frappent l'imagination par des images trop vives. Il ſuffit d'appuïer toûjours ſur l'abſurdité de la merveille pour en affoiblir l'impreſſion.

C'eſt prodiguer le tems & la raiſon que de les livrer pluſieurs années de ſuite à de pareilles fadaiſes. On ne ſauroit trop dépêcher une étude ſi miſérable. Mais dans la néceſſité où l'on eſt d'en avoir une notion, il eſt aiſé d'expédier la fable en moins d'un mois, & de la mettre très-bien en ordre dans la mémoire, en la faiſant apprendre par manière de tableaux. Voici de quoi il s'agit.

La Fable par tableaux.

On commence par diſtribuer les dieux d'en haut & d'en bas en différentes claſſes. Outre les divers départemens, on aſſigne à chacun certains attributs & certaines

nes avantures. Jupiter porte le ſceptre ou la foudre, Neptune un trident, Mercure un caducée, ainſi des autres. On reconnoît Junon à ſon paon, Venus aux colombes qui traînent ſon char, Diane à ſon croiſſant, ou à ſon chien, Vulcain à ſes tenailles, Eſculape à ſon ſerpent. Voilà ce que j'appelle les attributs qui les caractèriſent. Après leurs attributs, ils ſont encore reconnoiſſables par telle & telle hiſtoires qui leur ſont arrivées. L'EDUCATION DES FILLES.

Quand tout a été conté & rendu tour à tour, de vive voix ſeulement, & ſans écrire, on reprend chaque avanture pour en faire un tableau, ſans en nommer les perſonnages. On commence par prier la jeune demoiſelle d'imaginer une ville, ou un port, ou la mer, ou une place publique, ou tout autre endroit qui doit faire le fond de la peinture. On la prie enſuite d'y concevoir tel & tel perſonnages, placés dans telle ou telle attitudes, tranſportés de telle paſſion, commençant ou achevant telle action. Il s'agit de deviner ce qu'on vient de peindre par la parole & de rendre raiſon de tout.

Expliquez-nous, lui dira-t-on, une peinture dont on vous a déja entretenue: on y voit un riche ſallon; des lampes ſuſpendues au lambris; un Roi qui eſt aſſis

L'EDUCATION DES FILLES.

à table, & qui paroît avoir horreur d'un mets qu'on lui a servi; enfin un des convives qui se lève ayant sur ses épaules une tête de loup.

Qu'est-ce qu'un tableau où l'on voit une déesse arriver sur un char traîné par deux paons, dans un antre obscur où elle est reçue par un Roi qui allonge son sceptre vers une multitude de faces volantes, bouffies, & d'un regard séditieux?

Qu'est-ce qu'un autre tableau où l'on voit sur le bord de la mer trois figures moitié femmes & moitié poissons, qui paroissent inviter un homme attaché au mât d'un vaisseau qu'elles voyent passer sur la côte?

En demandant ainsi à plusieurs reprises le nom de toutes ces peintures, on s'épargnera la peine de rien dicter ou faire lire là-dessus. De cette sorte il n'entre dans un esprit que ce qu'on y veut admettre: au lieu qu'un livre dit souvent plus qu'il n'en faut savoir. On respecte ici quelque chose de plus précieux encore que le tems & la raison.

Cette méthode diligentant beaucoup l'ouvrage, & étant extrêmement du goût, je ne dis pas de l'enfance, mais de la jeunesse; on peut en faire usage pour fixer mieux dans l'imagination & rappeller agréable-

gréablement les plus beaux traits de l'antiquité. Une demoiselle qui est au fait de l'Histoire Sainte & de la Profane, non-seulement répondra juste à de pareilles questions ; mais s'exercera volontiers à faire elle-même des peintures, & en proposera l'explication à une amie, ou à une parente affectionnée. A quoi, par exemple, peut avoir rapport un tableau qui représente un camp dans lequel les soldats s'entretuent, ou s'étouffent en se hâtant de fuir pêle-mêle, & dont l'enceinte est environnée d'un petit nombre de soldats qui portent de la main gauche une lampe, & de la droite une trompette dont ils sonnent? De quel événement feroit-on la représentation, si l'on peignoit une montagne dont les pendans sont couverts de vignes ; & qu'on dispersât dans ces vignes quantité de bœufs portans des brandons allumés à leurs cornes, dont la lueur éclaire quelque peu le voisinage dans l'obscurité de la nuit? Ajoûtez-y deux armées dont l'une fuit en desordre sur le haut de la montagne ; l'autre est tranquille en bas sur la plaine, où l'on voit de loin à loin quelques torches allumées & des soldats le casque en tête qui éclatent de rire?

L'EDUCATION DES FILLES.

Mais cet exercice, qui tend à orner la mémoire, ou à servir d'amusement après

L'EDUCATION DES FILLES.

le travail, ne doit être qu'un jeu. La continuité du travail & des applaudiſſemens doit être pour la juſteſſe du ſens, pour la facilité du ſtyle, & encore plus pour le diſcernement marqué des vraies beautés de la vertu.

Le goût formé par l'habitude de redire & d'écrire l'Hiſtoire, ne demeurera pas long-tems renfermé dans la connoiſſance des faits. Le goût une fois acquis devient le meilleur de tous les maîtres. Il conduira infailliblement une demoiſelle ſpirituelle, & capable de ſentir les graces de la belle compoſition, à prendre connoiſſance des principales règles de l'éloquence & de la Poëſie, qui ſe peuvent réduire au diſcernement du vrai, du vraiſemblable, & du bienſéant. Se refuſera-t-elle la lecture des traductions gracieuſes qu'une Dame nous a données des Poëmes d'Homère, & de celle de l'Enéïde par Segrais, dont l'énergie fait aiſément paſſer par deſſus quelques termes ſurannés? Quels charmes n'éprouvera-t-elle pas dans les traductions des grands Hiſtoriens de la Grèce & de l'Italie, imitateurs preſque auſſi touchans que les Poëtes & que les Peintres mêmes!

La curioſité qui a été bien conduite ne demeure jamais oiſive, & ſe tourne aiſément du bon côté. Il eſt comme indubi-

dubitable qu'elle prendra quelque connoiſ- L'EDUCATION DES FILLES.
ſance des plus belles particularités de l'hiſtoire naturelle, travail auſſi propre à faire adorer en tout la Providence, qu'à nous inſtruire de nos richeſſes.

Peu à peu elle découvrira dans notre langue d'autres treſors incomparablement plus eſtimables que tout ce que je viens de nommer : je veux dire ces excellens livres de piété écrits avec autant de ſolidité que de grace, genre d'ouvrage dans lequel notre nation paſſe pour ne le céder à aucune autre. Nous n'avons pas droit de rien dire de plus à notre avantage.

Tel eſt l'effet & le privilège de l'étude de l'Hiſtoire. Elle n'ennuïe point, & fait naître dans un cœur l'amour du vrai: après quoi on peut ſe repoſer de tout le reſte ſur cette excellente paſſion, & la livrer à ſa propre conduite. Au lieu que ſi vous chargez d'abord des eſprits encore tendres, de moralités, de maximes, & de formules, ou qui pis eſt d'abſtractions & de diſputes, ils ne ſentent que le poids de leur tâche, & ne ſoupirent qu'après la fin d'un exercice qui les rebute. Faites deſirer de connoître les vérités d'uſage: mais n'en montrez d'abord que ce qui peut plaire. Tenez-vous-en donc à l'hiſtorique:

L'EDUCATION DES FILLES.

rique : c'eſt le germe de toute moralité. Mais laiſſez, croyez-moi, laiſſez la moralité dans ſon germe : elle en ſortira au tems de la maturité ſans que vous vous en mettiez en peine.

Quand on aura peu à peu ajoûté à la première culture de l'eſprit un uſage fréquent de tous les travaux qui ont rapport à la tapiſſerie, à la broderie, aux habits, au linge, & aux ameublemens; l'habitude de nourrir l'eſprit deviendra ſi vive & ſi dominante, que de trois ou quatre bonnes amies qui viendront s'occuper de compagnie, ou à ſe donner un meuble, ou à coudre pour les pauvres, on peut prédire qu'il y en aura ſouvent une qui fera la lecture aux autres, & ne l'interrompra que pour donner lieu à des réfléxions plus profitables encore que la lecture même.

Le travail manuel, ſi recommendable par ſon propre mérite, & ſi néceſſaire aux Dames pour les délivrer d'une oiſiveté auſſi fade que pernicieuſe, leur fournit un autre avantage qui doit leur être cher. Le travail manuel ſert de voile à la ſcience. Il met à couvert l'amour de la lecture : paſſion bien innocente à la vérité, mais qui perd de ſon mérite & prend, je ne ſai comment, une apparence de

de ridicule dès qu'une Dame la laisse appercevoir. Elle ne court point ce risque quand ses doigts sont occupés. Et au contraire une Dame qui ne connoît point les ouvrages manuels, se deshonore autant que si elle mettoit sur sa porte l'une ou l'autre de ces deux affiches : *Ceans on donne à jouer. Ceans on est savante.* L'EDUCATION DES FILLES.

La même prudence qui oblige une Dame à dérober aux yeux d'autrui ce goût de lecture, qui est pour elle une source de lumières & de consolations ; l'oblige à plus forte raison à supprimer toute partialité, toute aigreur, & toute plainte en matière de piété & de disputes. Elle aime tendrement sa religion. Elle la trouve développée clairement & sans controverse dans les décisions & les symboles de l'Eglise, dans l'Evangile, dans la Prédication commune des Pasteurs, & dans une foule d'ouvrages lumineux que l'autorité & l'estime générale lui indiquent. Avec des secours si étendus & si sûrs, elle pratique sa religion dans le plus humble silence. Elle ne critique rien dans les Pasteurs, ni dans les autres états, parce qu'elle n'a point de mission pour en faire la réforme. Elle se tait sur ce qu'elle n'entend point, & même sur ce qu'elle entend. Elle n'a les yeux ouverts que sur sa propre

pre

L'EDUCATION DES FILLES.

pre conduite, persuadée que la douceur qui fait la gloire d'une Dame dans la société n'est parfaite qu'autant qu'elle est invincible & universelle.

Cette solidité de goût maintiendra toute sa famille en paix, & fera le bonheur de son mari. Celui-ci seroit joueur, dissipateur, & sans religion, qu'elle ne laissera pas d'en être aimée & respectée. On peut presque prédire qu'il sera sa conquête & qu'elle le regagnera lui-même à ses devoirs & à l'Evangile, par l'attention qu'elle a de ne jamais joindre à ce qu'elle en dit, ni l'amertume, ni les reproches. Une vertu toûjours persévérante sans jamais être incommode, est la plus efficace de toutes les prédications. Que si ce goût solide est une ressource si puissante dans les traverses de la société, quel tresor ne deviendra-t-il pas étant porté dans la retraite?

L'éducation des Garçons.

Venons présentement à l'autre éducation: & de même que nous avons fait en parlant des filles, rappellons celle des Garçons à deux plans généraux, qui sont dans le vrai les deux voyes ordinaires, quoiqu'avec quelque variété de plus ou de moins dans chacune d'elles.

L'éducation superficielle.

Selon le premier plan nous nous proposerons de faire ce qu'on appelle un agréable homme. Je vois que c'est où ten-

tendent bien des vœux, & qu'en tenant souvent un autre langage, tous les efforts qu'on fait, tous les soins qu'on se donne, se rapportent-là. Voyons de quelle sorte on s'y prend, & ce que c'est que cet agréable homme, dont le monde fait communément beaucoup d'estime. Nous passerons ensuite à un autre plan, selon lequel on peut être agréable à toute la société, sans s'être jamais occupé du dessein de plaire. L'EDUCATION DES GARÇONS.

D'abord il est d'usage de mener l'enfant par la grande route des études ordinaires, & de le faire rouler de classe en classe. Il y a beaucoup à gagner à cet usage. On se décharge d'une enfance importune. Il sera dit qu'on aura suivi la mode, & qu'on a fait tout ce qui étoit nécessaire. On ajoûte encore que l'éducation publique est un moyen de procurer à un jeune homme des liaisons que le tems & les occasions pourront rendre utiles. Ce n'est pas assûrément qu'on lui souhaite ni Grec ni Latin, ni piété, ni règle de conduite. Que feroit-on de tout cela dans le beau monde ? On a bien autre chose à savoir. Mais il n'est pas mal qu'un jeune homme sache écrire un billet; qu'il ait quelque idée de l'histoire, & surtout qu'il connoisse les Dieux, les Déesses de

L'EDUCATION DES GARÇONS.

de tout étage, leurs avantures, leurs merveilleuſes métamorphoſes; en un mot qu'il poſſède la fable. La fable orne l'eſprit: elle fournit les embelliſſemens des jardins & des appartemens: elle tient inſéparablement à la muſique & à la peinture: peut-on s'en paſſer ni dans les ſpectacles, ni dans l'uſage du monde? Il faut avoir un but dans ce qu'on fait.

Avec des vûes ſi relevées ſur l'éducation, on fait une première politeſſe à celui qu'on en charge d'abord au logis. Après quoi, quand il ſe remontre, il eſt reçu avec cet air d'indifférence qu'on prend avec un Animal domeſtique, qui entre ſans bruit dans l'appartement, fait une démonſtration d'honnêteté ſans être apperçu, & ſort ſans conſéquence. Il ſera pourtant dit de lui quelque bien, ſi l'enfant a de l'eſprit: mais ſon procès lui eſt fait par avance, ſi le jeune homme a l'eſprit bouché.

Le tems des études expiré, car c'eſt le tems & non le progrès qui règle tout; on met le jeune homme dans le monde: on lui procure même un emploi & un nom, mais ſans l'épouvanter des fonctions qui y tiennent. Au contraire on lui fait obſerver qu'il y a tel & tel moyens d'y ſuppléer, & de s'affranchir des ſervitudes

vitudes gênantes. Il ne faut que savoir s'y prendre, se faire honneur du talent des subalternes, & sauver les apparences: ainsi tout devient un jeu. Le point qu'on lui recommande, le point capital, est l'art de plaire. Plaisez, lui dit-on, & vous êtes sûr de réussir, quoique vous fassiez. L'EDUCATION DES GARÇONS.

Il est vrai qu'un homme qui n'est ni travailleur, ni instruit, ni pénétré d'aucuns devoirs, fera crier contre lui généralement tous ceux qui ont affaire à lui: délais, détours, travers, supercheries, injustices même, tout cela lui sera reproché tour-à-tour, parce que ses démarches ne partent point du desir de faire du bien, & d'être approuvé de celui qui voit le fond des cœurs. Mais il ne laissera pas d'être prôné dans le monde, & de s'y soutenir avec une sorte de réputation, pourvû qu'il sache plaire.

L'art de plaire, qui est presque l'unique important dans le monde, puisqu'il y tient lieu de mérite, de talent, & de vertu, se peut rapporter à certains moyens généraux, qui sont comme les sources d'où découlent les agrémens. Les principes de l'art de plaire.

Après la souplesse qui est l'ame de cet art, & qui mesure tous ses devoirs sur les desirs de ceux à qui l'on fait la cour; La Souplesse.

les

L'EDUCATION DES GARÇONS.

les deux moyens qui soient le plus généralement au goût du monde sont le jeu & l'air cavalier.

Le Jeu.

1°. Un des premiers devoirs de l'agréable homme est de jouer gros jeu, & de savoir perdre son argent d'un air tranquille. Le beau joueur est une espèce de héros, qui est toûjours prêt à obliger les autres & à faire leurs volontés. C'est un aimable philosophe que vous trouverez le même dans toutes les situations. Il assemble d'un air d'indifférence l'argent qu'il gagne, & il acquitte d'un air riant les sommes qu'il a perdues. Il a souvent la rage au fond de l'ame: mais la sérénité est toûjours sur son front. Il n'y a personne qui n'admire son égalité, & qui ne vante son desintéressement. Il est vrai que ce calme apparent n'empêche ni le sang de se troubler, ni la noire mélancolie d'altérer le tempérament, ni le héros bienfaisant de périr de misère.

Mais avant que d'en venir au desespoir, ou à la triste nécessité de cacher dans la retraite le délabrement de ses affaires; il jouit quelque tems des premières douceurs attachées à son état. Le jeu lui procure des entrées, & lui fait espérer des protections. Il est des tems où la constance du sort à le combler de biens, lui

met

met bien avant dans la tête cette opinion flatteuse, qu'il est né sous une planète favorable. Quelques revers passagers ne sont pas capables d'ébranler une si raisonnable conviction. Le tems vient-il à se brouiller ? survient-il des orages qui lui enlèvent tout le profit des premières entreprises ? sa philosophie tient bon. Les suites des tribulations même les plus longues, sont rachetées de tems en tems par quelques lueurs d'espérance. Il ne perd point de vûe cette étoile sous laquelle il est né. Il en a eu tant de preuves. Un peu de courage : elle reprendra le dessus sans doute, & dans cette espérance on joue, on emprunte, & on se ruïne. L'EDUCATION DES GARÇONS.

Ne troublons point l'état du joueur par une prévoyance importune. Il est visible qu'un homme né heureux n'a rien à craindre. Je le veux croire : mais suffit-il qu'il y ait sûrement à gagner dans un état, pour l'embrasser ? Examinons un moment les nobles motifs qui rapprochent les personnes passionnées pour le jeu, tous les dangers mis à part. On pourroit s'imaginer que la raison qui fait qu'un joueur est bien venu par-tout ; c'est le besoin qu'ont les personnes desœuvrées de trouver quelqu'un qui leur tienne compagnie,

L'EDUCATION DES GARÇONS.

pagnie, & qui se prête à leurs amusemens. Je ne doute pas que cette vûe n'entre pour quelque chose dans le cas qu'ils font de lui. Ils ne savent quel usage faire du tems. Il est bien raisonnable qu'ils estiment un homme qui a la complaisance de le perdre avec eux. Mais il y a une raison plus secrette & plus puissante qui lui montre un visage riant par-tout où il arrive.

Dans tout ce beau monde, qui ne parle que d'obliger, que d'avoir des sentimens, que de montrer un cœur noble & desintéressé, il n'y a personne qui ne se mette au jeu dans le desir sincère & dans la ferme espérance de gagner. Le desir de gagner est très-agissant dans tous ceux qui jouent avec passion. Et si vous me demandez quel est le vrai motif qui les attache le jour & la nuit à une table de jeu, & sur-tout de gros jeu, aux dépens de leur sommeil & de leur santé; je vous répondrai sans crainte de mépriser, que c'est l'espérance de gagner : c'est pur interêt. Tranchons le mot : c'est pure avarice.

Un joueur & même un beau joueur n'est qu'un honnête Harpagon. Y a-t-il un avare qui ne voye avec avidité, avec épanchement de cœur, ceux avec qui il espère de gagner? C'est pour ceux-là que toutes

les

les portes sont ouvertes. Un joueur regarde donc un autre joueur comme sa ressource, & comme celui aux dépens duquel il compte s'enrichir. Tels sont les puissans liens qui les unissent. L'EDUCATION DES GARÇONS.

C'est trop peu dire, m'objectera-t-on, que de comparer un joueur à un avare. Un avare se donne des peines, & ses gains sont souvent la récompense d'un travail opiniâtre. Un avare économise ce qu'il acquiert. Mais son argent est assez souvent ou le produit de ses terres, ou le produit des contrats que les loix autorisent. En est-il de même d'un joueur? Il prend place à une table de jeu avec deux louïs pour tout bien: & il voudroit ne la quitter qu'avec des millions. Il est prêt à recueillir, sans mérite & sans peine, des richesses que la Providence avoit préparées pour être la récompense d'un travail honorable ou d'une industrie légitime. Il est prêt à s'approprier tout sans rien donner en échange. Le joueur va plus loin. Il ne fait politesse à un autre joueur, que dans l'intention très-sincère de le dépouiller, de le réduire au dernier sou, de tirer de lui ce qu'il n'a point, & de le forcer à s'acquitter par des emprunts, qui deviennent alors de véritables vols. Le jeu n'est donc ni le lien d'une honnête société, ni une

L'EDUCATION DES GARÇONS.

simple perte de tems, ni une avarice palliée; mais une vraie piraterie, un brigandage autorisé par la coûtume. Voilà l'objection dans sa force. A cela je répons que j'en conviens, & que là-dessus je n'aurai point de dispute.

Les privilèges du jeu.

Cet amour du jeu, si essentiel à l'agréable homme, si nécessaire pour former l'homme du monde, ne laisse pas, quoi qu'on en dise, d'avoir des privilèges singuliers. Le jeu ruïne la santé & la fortune des Nobles: mais il a cela de bon qu'il peut leur tenir lieu de tout talent & de toute science. Il empêche l'homme de loix d'acquérir les connoissances nécessaires à son état: mais il est commode en ce qu'il ne l'empêche ni de s'asseoir sur les fleurs de lys, ni de dormir à l'audience, ni de décider ensuite de la vie ou de la fortune d'autrui. L'amour du jeu a un autre avantage: il affoiblit la plûpart des fortes passions, & les tient en captivité. Par exemple, il supprime les dépenses auxquelles se portoit l'amour conjugal. Il dispense l'amour paternel de payer les pensions de ses enfans. Il anéantit peu-à-peu le sentiment de l'équité & les scrupules. Escamoter est la moindre des commodités qu'il fasse prendre. Il fait emprunter à toute main, & affranchit un cœur de toutes ses obligations.

tions. Il faut avouer qu'un voleur fait souvent moins de mal qu'un joueur. Mais telle est la force de la coûtume : le monde envoye le voleur à la potence, & il fait accueil à celui qu'il sait être un déterminé joueur. L'EDUCATION DES GARÇONS.

2°. Après la soupleſſe & le gros jeu, il n'y a point de moyen plus sûr aujourd'hui pour aller loin dans l'art de plaire que l'air cavalier, & la suffisance du petit-maître. Les militaires, que la liberté de leur état dispense des attentions & des réserves auxquelles un magistrat est assujetti, ont naturellement un air de franchise & d'enjoûment dont je suis fort éloigné de faire la moindre critique. L'air cavalier dont je parle, & que je crois avoir rendu reconnoissable en y ajoûtant l'étourderie du petit-maître, n'est qu'une fausse copie de la franchise militaire. Il consiste à tout dire d'une façon badine, impétueuse, & qui paroisse être sans réflexion, sans étude, & sans règle. Je voudrois voir un logicien entreprendre de définir cet air cavalier par le genre & par la différence. Il y seroit sans doute fort embaraſſé. Le manège du petit-maître semble ennemi de toute attention : mais il comprend un si grand nombre de menues pratiques, qu'une courte définition L'air cavalier.

L'EDUCATION DES GARÇONS.

ne les peut contenir. Sans tant philoſopher, riſquons une deſcription telle quelle des gentileſſes qui entrent dans ce caractère aujourd'hui ſi important.

L'air cavalier eſt un compoſé d'une multitude de petites démarches & de paroles enjouées, qui placées à propos, d'une façon legère & ſans gêne, pourront être plus goûtées que le bon ſens, que la ſcience, & que les plus beaux talens. Telles ſont, par exemple, les attentions de ſe mettre d'un jour à l'autre aux enquêtes des modes les plus nouvelles; de décider juſte ſur l'aſſortiment des couleurs, ou ſur la ſituation préciſe d'une boucle & d'un ruban; de ſe piquer d'avoir toûjours au beſoin les eſſences, ou les eaux de ſenteur les plus parfaites; de faire proviſion de toutes les hiſtoriettes courantes; d'épiloguer obligeamment ſur les moindres choſes qui ſe diſent, en y trouvant une fineſſe & des intentions auxquelles on n'avoit point penſé; de s'ingérer à tort & à travers dans tous les propos de la converſation pour les ramener de gré ou de force à la plaiſanterie; d'être alerte pour fondre comme un oiſeau ſur un éventail tombé; d'offrir à tems le ſecours d'une main ſévèrement couverte du pan de l'habit, pour ſoutenir une Dame qui

qui a la démarche plus ferme que le cavalier; de diverſifier ſelon les circonſtances les doucereuſes formules de complimens qui ont cours; d'apporter la nouvelle ou d'une pièce de muſique Italienne qui vient d'être *ratée* par Guignon & par le Clerc; ou d'un Roman tout nouveau de la plus excellente morale; ou d'un Opéra plein de ſentimens. Le petit-maître triomphe ſur tout à table par la multitude & par l'importance de ſes ſervices: il poſſède au ſuprême degré l'art merveilleux de diſſequer un poulet ſur les pointes de ſa fourchette ſans le démembrer. A l'œil, à l'odorat, il décide ſans appel du degré de bonté, du point de cuiſſon, & des raiſons de préférence. Il lève les incertitudes, prévient tous les beſoins, divine les intentions. Il a l'œil par-tout: ſans lui on oublieroit pourquoi on s'eſt mis à table. C'eſt ſur lui que tout roule. L'EDUCATION DES GARÇONS.

La promenade lui ouvre encore un grand champ pour exercer ſa généroſité & ſon caractère officieux. Il régle le cocher. Il empêche les cahos. C'eſt par lui qu'on deſcend de caroſſe, & qu'on trouve une belle pelouſe: on lui a l'obligation de tout. Il court à droite, à gauche: il préſente ici une tabatière; là un miroir de poche; ailleurs un Colombat. S'il faut

L'EDUCATION DES GARÇONS.

des rafraîchissemens, il est le pourvoyeur & l'échanson. Il se multiplie : il est à la fois en tous lieux. Mais qui pourroit faire le dénombrement des jolies choses que le cavalier débite, soit de mémoire, soit de son propre fonds? qui pourroit dire toutes les petites querelles par lesquelles il éveille les esprits, & les menues galanteries par lesquelles il oblige la société?

L'homme solide & raisonnable cherche sans apprêts à être utile. Il acquitte les bienséances, & contribue en tout à la douceur de la conversation. Mais il ne rit point par provision & à propos de rien. Il ne fait ni étalage ni exagération de sa bonne volonté dans des minuties. Il réserve son feu pour les services réels. Le cavalier au contraire s'échappe & disparoît comme un éclair, quand il est question d'affaires ou de travail. Il ne s'y sent point appellé, & son activité se borne aux menus amusemens de la vie civile.

A le voir danser, pirouetter sur son talon, chanter, siffler, se présenter au miroir, s'enfoncer dans un fauteuil, ouvrir un livre & le jetter à la troisième ligne, on s'imagineroit que cet homme ne pense point; que c'est une marionette qui obéit à la première impression: mais c'est prendre de lui une idée fausse. Il n'est pas croya-

croyable combien il met de deſſein & de réfléxion dans tout ce que vous lui voyez faire le plus bruſquement. Il ſait le profit qu'il tirera d'un geſte. Il voit à quoi peut ſervir une attitude, un ſourire, une parole, une négligence. Vous le voyez marcher: il ne ſe propoſe d'arriver nulle part: mais ſon deſſein eſt de montrer qu'il a la jambe bien faite, ou les épaules bien effacées. S'il rit, ce n'eſt pas qu'on ait rien dit de ſpirituel. Souvent on n'a rien dit. Mais il apprend aux nouveau-venus qu'il a les dens fort blanches. Il eſt bien aiſe de leur donner promptement une idée avantageuſe de ſa perſonne. L'EDUCATION DES GARÇONS.

Que veut-il faire de ce chiffon de chapeau qui pend négligemment au bout de ſes doigts, qu'il ramène enſuite à deux mains ſous ſon menton, en baiſſant les yeux & en s'inclinant d'un air plein d'affection; qui paſſe, repaſſe, voltige longtems en l'air, & revient enfin ſous ſon bras après bien des égaremens?

Ces mouvemens, qui vous paroiſſent avanturiers, quelquefois involontaires, ſont commandés & gouvernés. Ce chapeau aide la contenance qui eſt la baſe de ſon mérite. Ce chapeau marque le geſte & le diverſifie. Combien ne faut-il pas de fineſſe & de détail pour ſavoir mé-

L'EDUCATION DES GARÇONS.

nager des ressources & des nouveautés dans des choses que le commun des hommes néglige & traite de bagatelles. Ces pirouettes & ces gambades amenées avec art, tous ces menus avantages qu'il se procure de momens en momens par mille & mille petits riens, adroitement rapprochés bout à bout, montrent l'étendue & la grande capacité du galant homme. Son grand secret sur-tout est de donner toûjours un air de hazard, d'étourderie, ou d'indolence à ce qu'il fait avec le plus de réfléxion.

C'est en tout qu'il sait donner le change. Vous le voyez partir subitement. On croiroit qu'une affaire de conséquence le demande ailleurs. On le rappelle: il faut fermer toutes les portes: on a bien de la peine à le retenir. Mais c'est pour lors qu'il étoit le plus desœuvré, & qu'il avoit le plus d'envie de rester avec vous. Il ne savoit que devenir en vous quittant: mais il est bien aise de se faire remercier de sa complaisance. Il a toûjours quelque messager qui lui parle à l'oreille. Il reçoit lettres sur lettres, la plûpart supposées & cachetées de sa main. Il est quelquefois impitoyable, & n'écoute rien. Il part: mais il vous laisse espérer que vous pourrez le revoir. Pour être plus desiré,

il

il lui est venu en pensée de se dérober quelque tems, & d'aller montrer ailleurs le nouvel habit qu'il s'est donné. Il sait avant son retour le jugement qu'en a porté le public aux Tuileries, à la Comédie Françoise, à l'Opéra & à la Comédie Italienne, où il passe successivement. L'EDUCATION DES GARÇONS.

Un homme qui sait manier tant de différens interêts, qui se perfectionne tous les jours dans l'art d'en imposer, & qui sait évaluer jusqu'au profit qu'il peut tirer de la position de son poignet, ou de l'allongement de son petit doigt, peut devenir un excellent Comédien. Il n'est même que cela: & s'il veut mettre en œuvre son caractère dans le sérieux; s'il veut faire valoir son manège dans les affaires de la société, il peut être alors un dangereux Pantalon, qui sous un air de droiture & d'activité saura mettre à couvert ou beaucoup de paresse, ou de grandes friponneries.

Pour achever de perfectionner l'agréable cavalier au point d'être de mise partout, il ne s'agit plus que de lui mettre en main quelque Traité de métaphysique à la moderne, où l'on lui fasse bien entendre qu'il ne faut point se mettre en peine des preuves historiques & sensibles de la révélation; que la raison nous ayant

L'EDUCATION DES GARÇONS.

été donnée pour juger de tout, il ne faut point la laiſſer ſubjuguer par la foi; mais qu'il faut décider de la foi & de ſes objets par la raiſon. Etant une fois armé de ce beau principe, il frondera tout dans ſon cœur. Il lui eſt inutile d'examiner les preuves de la révélation, dès qu'il en trouve les objets abſurdes. La raiſon lui a tout dit. Le voilà devenu philoſophe, mais philoſophe du premier ordre. C'eſt un homme vraiment illuminé. Bien entendu que le philoſophe ſait gouverner ſa langue, & n'ignore pas le mérite de la taciturnité. Le fruit de cette admirable éducation ſera de s'affranchir de toute inquiétude ſur l'avenir, & conſéquemment de ſe ſatisfaire en tout, de ſe mettre fort peu en peine d'autrui au cérémonial près, & de jouer de propos délibéré tout le genre humain.

Je ſuis fort éloigné de penſer qu'on ait un pareil but dans le plan de l'éducation ordinaire. Mais par le peu de ſoin qu'on y prend de ramener tout à des vûes Chrétiennes & à l'amour de nos freres; cet agréable homme qu'on ſe félicite d'avoir tourné à ſouhait, eſt un homme de théâtre. Je ne vous l'ai montré que ſur ſon théâtre. Que ſeroit-ce, & que trouverions-nous, ſi nous le voulions ſuivre der-

derrière la scène, ou dans le détail de sa conduite ? L'EDUCATION DES GARÇONS.

Gardons-nous d'empoisonner la société par les suites d'une éducation qui n'a eu pour but que l'agrément extérieur. Le moindre mal qui provienne d'une intention si frivole est la fatuité. Formons l'extérieur de nos enfans : mais ne leur en faisons pas une affaire. De plus beaux soins nous pressent : il s'agit pour les rendre sociables de les remplir à tems des connoissances d'usage & des motifs propres, soit à servir de frein à leurs passions, soit à incliner leur cœur à tous les devoirs du citoyen.

Les garçons ont d'autant plus besoin d'être formés dans cette double vûe, qu'ils doivent être le conseil aussi bien que l'appui de leur famille, & que leurs talens, comme leurs postes, exposent souvent leur vertu à de plus grands dangers. Il faut donc commencer de bonne heure & travailler dès la plus tendre enfance aux préparatifs de ce bel ouvrage. Ne nous laissons rebuter ni par les petitesses enfantines, ni par la lenteur des premiers progrès. Tout ce qu'on fait alors est obscur & sans beauté. C'est un fondement caché, il est vrai : mais c'est le fondement. J'aimerois autant livrer à un aide-maçon la

L'EDUCATION DES GARÇONS.

direction des souterrains d'un palais, que d'abandonner les sept ou huit premières années d'un garçon au gouvernement de quelque domestique sans éducation, & sans vûes. Dès que la raison & la langue de votre fils commencent à se délier, il a un interêt infini à ne voir & à n'entendre rien que de juste & de bon.

Nous avons vû de quelle sorte la mere de famille lui peut assûrer une belle prononciation & un langage pur, en le retenant en sa compagnie, qui est pour lui la moins gênante & la plus parfaite de toutes les écoles. Ce que l'oreille produit sur la langue, l'œil le fait sur toute la contenance: &, malgré l'irrégularité naturelle à l'enfance, l'œil accoutumé au bon air, dispose machinalement tout le corps à une imitation qui n'a rien de gêné. Les enfans contrefont tour-à-tour les processions de l'Eglise, la marche des soldats, l'attaque des places, la conduite d'un carosse, les attitudes des gens de métier, en un mot tout ce qu'ils voyent. Tenez-les donc souvent à portée des personnes polies. C'est l'école des manières & de la contenance. Les leçons de cette politesse superficielle seront alors d'autant moins dangereuses que l'enfant ne peut encore juger que des manières, & que

dans

dans ces dehors, qui font impreſſion ſur lui, il ne ſe trouve rien qui le puiſſe corrompre : cet enfant plaît ſans en avoir la moindre penſée. Si au contraire vous le tenez trop à l'écart, il y contractera une ruſticité capable de vous donner bien de l'exercice, & de défigurer le plus beau naturel. Il n'eſt pas rare de voir ceux qu'on a retenus trop long-tems à l'ombre, ſe troubler quand ils arrivent au grand jour. La tête leur tourne. L'EDUCATION DES GARÇONS.

J'ai voulu que mon fils apprît à lire dès l'âge de cinq ans. On pourroit même commencer plutôt, & le moyen qu'on employe pour faliciter la lecture aux garçons peut également ſervir aux filles. Mais les premiers ayant un plus grand beſoin d'une prompte culture; j'ai cru pouvoir différer juſqu'ici l'article de ces premiers commencemens.

Apprendre à lire à quatre ou cinq ans, dira-t-on, c'eſt renoncer de bonne heure à la joye. C'eſt furieuſement raccourcir le bon tems, dont nous avons tous jouï juſqu'à l'âge de huit ou neuf ans. J'avoue que vouloir à l'âge de quatre ans montrer à lire à un enfant d'un air auſſi ſérieux qu'on a coutume de le faire, c'eſt un moyen ou de l'enterrer bientôt, ou de le dégoûter pour toûjours de toute lecture.

L'EDUCATION DES GARÇONS.

Ce dégoût se tournera par la suite en haine, quand il faudra passer par les épines de la Grammaire & de la Philosophie scholastique.

La première lecture.

Cette objection est sans replique : il faut donc mettre de l'agrément dans les études, & en gouverner avec dextérité les commencemens, aussi bien que toute la suite. L'enfance ne sait & ne veut que jouer. Nous lui ferons donc un jeu des lettres & de la première lecture. Or s'il ne s'agit que de jouer, on peut commencer dès l'âge de quatre ans.

L'écran.

J'estime assez l'écran percé de deux ou trois petites ouvertures, au travers desquelles on montre à l'enfant la lettre, ou le chiffre, ou la syllabe qu'on veut qu'il fasse sonner, en les amenant tour-à-tour à l'aide d'un carton mobile, attaché derrière l'écran. On change ces cartons selon le besoin. Le premier ne contient que les cinq voyelles en grandes & en petites lettres, marchant de compagnie. Le second présente successivement toutes les consonnes. Un troisième fera la liaison des voyelles avec quelques consonnes. On trouve par ces cartons mobiles & différemment taillés le moyen d'amener ce qu'on veut sous l'œil de l'enfant. L'unité de l'objet que vous lui montrez de la sorte

fait

fait le mérite de la machine ; au lieu que la lettre qu'on lui montre dans un livre est accompagnée de deux cens autres. Vous voulez qu'il n'en voye qu'une : cela passe ses forces, & il en voit toûjours deux cens. L'EDUCATION DES GARÇONS.

Je ne dirai rien du soin qu'on prend de lui promettre cet écran long-tems avant l'exécution ; ni de l'attention de ne le lui montrer que quand il est en belle humeur ou qu'il le demande ; ni de la petite adresse de le lui refuser quand on n'est pas content de lui pour autre chose. Tout ce badinage tend à irriter ses desirs, & il faut s'y prendre de manière que cet exercice toûjours plein de gayeté, toûjours mis de côté avant l'arrivée du dégoût, devienne en lui une passion.

L'écran ne demande ni dépense ni apprêts, non plus que le coffre à lettres. C'est une petite caisse d'un pied de long sur trois ou quatre pouces de large, & partagée en cinq ou six petites loges pour recevoir autant de pacquets de cartes à jouer, sur le dessous desquelles on a collé un papier blanc, afin que l'œil n'y voye que le caractère dont on le veut frapper. Les lettres sont tracées sur le bord de ces cartes. Un pacquet sert à montrer séparément chacune des voyelles qu'il Le coffret.

L'EDUCATION DES GARÇONS.

qu'il faut ſavoir les premières. Un autre contient les conſonnes. Le troiſième contient les lettres majuſcules. Le ſuivant contient les lettres de l'écriture courante & des regîtres. Le dernier contiendra ou des ſyllabes, ou des mots, ou des chiffres. On change au beſoin. On gliſſe une carte ſur l'autre, & en ne découvrant que les caractères rapprochés l'un de l'autre ſur une table, on en forme des ſyllabes que l'enfant déſignera peu-à-peu par un ſon unique, & qu'il démêlera bientôt auſſi aiſément que les lettres ſimples ; ſi la patience, les petites ruſes, & la joye ſont toûjours de la partie.

On peut tailler deux globes d'yvoire à facettes, & mettre ſur l'un les voyelles, ſur l'autre les conſonnes, puis rouler les deux boules, & faire deviner le ſon qui réſulte des caractères des deux facettes les plus élevées, en mettant la conſonne tantôt à droite tantôt à gauche.

On peut mettre à la main de l'enfant & lui abandonner en pleine propriété des branches de plomb laminé, après leur avoir fait prendre la forme de toutes les lettres.

Ces méthodes & bien d'autres ſont juſtifiées par le ſuccès. Mais je viens tout d'un coup à la plus utile de toutes, à celle dont

dont plusieurs autres ne sont que des démembremens : c'est le Bureau d'Imprimerie. L'EDUCATION DES GARÇONS.

Ce bureau est une petite armoire plus large que haute, & contenant quatre ou cinq files de petites loges où l'on met en bon ordre différens paquets de cartes, au dos desquelles sont écrits les caractères des lettres, des syllabes, & de tous les sons simples ou composés dont on a besoin. Chaque loge porte une étiquette qui annonce ce qu'on y renferme. La porte qui couvre tout le devant de cette armoire, à l'aide d'une double charnière, s'ouvre de haut en bas, & étant abaissée sur un appui présente une table à l'enfant. Il se tient debout devant cette table pour y ranger, comme feroit un compositeur d'imprimerie, les caractères de tous les sons qu'on lui demande, & qu'il tire des différentes loges où il les voit rangés. Le Bureau Typographique, *inventé par M. du Mas de Montpellier, qui a consacré son bien à l'établissement de cette méthode.*

Le premier avantage du bureau consiste en ce que les noms qu'on y donne à chaque caractère, se trouvent mieux liés avec les sons qu'ils expriment, qu'ils ne l'étoient dans l'ancienne dénomination; ce qui facilite beaucoup la lecture; & qu'il y a un grand nombre de sons exprimés par plusieurs lettres, pour lesquels une Le Bureau facilite la lecture & l'abrège.

L'EDUCATION DES GARÇONS.

une seule carte suffit, comme si c'étoit un son simple, ou une lettre unique, ce qui abrège beaucoup l'ouvrage.

Le second avantage du Bureau d'Imprimerie, & ce qui le rend supérieur ou préférable à toute autre méthode, c'est qu'il conduit sûrement à la perfection de la lecture, en amusant beaucoup l'enfance. Vous y voyez tous les jours réussir des enfans qui n'entendent encore rien à ce qu'ils lisent, parce que leurs oreilles & leurs yeux y sont frappés régulièrement & sans confusion par les retours perpétuels de tous les sons imaginables, toûjours liés avec des caractères qu'ils manient, & qu'ils rangent. En sorte qu'à la netteté des figures il se joint un amusement continuel.

La plus grande croix de cet âge leger & volage est de demeurer en place. Un livre n'est pas seulement propre à leur brouiller l'esprit par la pluralité des figures : il les afflige, parce qu'il les arrête & les colle malgré eux à un même endroit. Mais voici un bien autre sujet d'affliction. Exigez des enfans, comme on est contraint de le faire dans les écoles publiques, qu'ils soient plusieurs heures de suite paisiblement assis, jusqu'à ce que leur tour vienne d'être exercés à une cour-

Le Bureau agite & amuse l'enfance.

courte lecture ; ce repos eſt pour eux un ſupplice. Ils ſont ainſi à la torture cinq & ſix heures par jour : de ſorte que les approches de cette lugubre ſéance les épouvantent ; & leur donnent de la lecture une idée deſagréable qui dégénère en une prévention ſouvent inſurmontable. Connoît-on bien le principe qui remue les pieds de l'enfance ? on le prendroit pour du ſalpètre. Le bureau loin de tenir les enfans dans la contrainte, exerce à la fois toutes leurs puiſſances. Ils y font uſage de leurs yeux, de leurs mains, & ce qui eſt pour eux le point le plus important, ils y font uſage de leurs pieds. Il faut tirer des cartes de leurs loges, faire d'un moment à l'autre différens voyages, ranger les cartes dans un allignement qui devient une affaire ; reporter enſuite les cartes dans les loges qui en préſentent l'étiquette, & recommencer les voyages.

L'EDUCATION DES GARÇONS.

De ceux qui compoſent la troupe, les uns ſont acteurs ; les autres ſont ſpectateurs & contrôleurs ; il peut y avoir des prix propoſés pour la juſteſſe de l'opération : il peut y en avoir pour la juſteſſe de la critique. On employe pluſieurs bureaux quand la troupe eſt nombreuſe. Pluſieurs enfans peuvent donc être debout

à

L'EDUCATION DES GARÇONS.

à la fois. Du moins ne sont-ils pas condamnés à la cruelle nécessité d'être perpétuellement assis. S'il se présente des sons un peu difficiles à rendre, on leur fait trouver au fond des loges qui en contiennent les caractères, tantôt des fleurs, tantôt des fruits, tantôt de jolies estampes dont l'explication devient une amorce encore plus utile. Par-là les sons les plus baroques sont bientôt les plus courus. On s'en tire parfaitement.

Un dernier avantage comparable au précédent, c'est d'occuper l'enfance plusieurs années de suite, & de lui donner de grandes ouvertures à ce qu'on voudra lui faire apprendre. On seroit, dit-on, fort aise qu'un enfant sût lire dès l'âge de quatre ans, s'il pouvoit de suite apprendre à écrire. Avec ces secours on l'occuperoit utilement. On gagneroit plusieurs années d'avance. Mais on a souvent éprouvé que ces lectures précoces ne produisent rien. L'esprit n'est point fait & ne conçoit rien à ce qu'il lit. La main n'est point faite, & ne sauroit se prêter à l'écriture. Le mieux est donc de différer ces exercices.

Le Bureau tient lieu d'écriture.

La méthode du bureau est la seule qui réponde à cette difficulté en fournissant ce qu'on souhaite. Le bureau n'enseigne pas

pas à écrire : mais il tient lieu d'écriture, puisque savoir imprimer, c'est savoir écrire : c'est peindre une pensée. L'EDUCATION DES GARÇONS.

Dans un enfant qui sait très-bien lire à cinq ans, ce qui est une chose aujourd'hui très-commune, appercevez-vous une mémoire heureuse & des dispositions pour les belles lettres, si utiles à tous les états ? vous pouvez lui faire un jeu d'apprendre à lire l'Hébreu, le Grec, le Gothique, & les écritures des différens siècles. La seule vûe de ces caractères effraye à tout âge ceux qui n'y sont point faits ; & suffit pour détourner de ces utiles connoissances nombre de bons esprits qui auroient pu y réussir parfaitement. Le Bureau d'Imprimerie fait débrouiller ces écritures dès la plus tendre enfance avec autant de facilité qu'il lui fait distinguer un grand A d'avec un petit a. J'ai actuellement devant mes fenêtres un Enfant de cinq ans qui lit parfaitement & très-legèrement le Grec de tel Auteur qu'on lui voudra présenter. La chose a été tentée & expédiée en huit jours. Vous mettez l'alpha dans la loge des A, & le gamma dans la loge des G : ainsi des autres. C'est un caractère de plus qu'il trouve dans ces loges. Il employera indifféremment un g ou γ dans ce qu'il imprime. Otez

en-

L'EDUCATION DES GARÇONS.

ensuite tous les caractères des loges & n'y laissez que les lettres Greques, en mettant dans une loge à part des ligatures ou abréviations : au bout de quelques jours il vous imprimera en lettres Greques tout le François que vous lui proposerez. Le mois suivant il vous livrera la Paléographie des siècles du moyen âge. Cela consiste en vingt ou trente nouvelles figures qui ne sont qu'un jeu pour lui. Un second mois est plus que suffisant pour expédier le Gothique des quinze & seizième siècles. Si vous ne trouvez point jour à faire des progrès si promtps, ni à multiplier de si bonne heure les préparatifs de la belle érudition, consolez-vous par le plaisir d'avoir au moins procuré à vos enfans la lecture de la langue maternelle sans dégoûts & sans larmes. Il est peu d'esprits que le Bureau n'aide à diligenter la lecture. Mais si lents que s'y trouvent les progrès d'un enfant sans facilité, il n'y connoît du moins ni les reproches, ni les obstacles qui semblent naître à chaque pas dans l'ancienne méthode, & rendre sa condition doublement malheureuse.

En attendant que nous ayons appris à écrire employons le Bureau à son véritable usage. Il nous tient lieu d'écriture.

Hé

Hé bien, me direz-vous, voilà une avance qu'il ne faut pas mépriser. Si nous savions écrire, nous nous mettrions de suite à la Grammaire & à la composition Latine. L'EDUCATION DES GARÇONS.

Je crois l'une & l'autre très-nécessaires. Mais, à mon sens, il est beaucoup trop tôt pour y songer. Savez-vous que cette Grammaire est un amas de choses horriblement abstraites; que ce tendre esprit qu'on en veut occuper ne voit rien de ce qu'on lui dit; que sa mémoire ne retient que des mots; que son jugement ne saisit & n'assemble point d'idées. Pour surcroît d'injustice vous voulez qu'il raisonne, & que par une conséquence juste il vous livre un cas plutôt qu'un autre, & le gérondif en *dum* plutôt que le supin en *u*, tandis que toutes ces choses lui sont absolument égales. L'injustice est criante: il ne sait où il en est: il ne connoît distinctement que sa peine, & l'amertume de vos répréhensions. J'ose dire que traiter ainsi des enfans de cinq & six ans, c'est meurtrir les esprits plutôt que les former. J'implorerois volontiers le secours des loix en leur faveur.

Pour mieux employer notre écriture, c'est-à-dire, le Bureau qui en tient lieu, faisons le servir à meubler la mémoire & à former peu-à-peu le jugement: ces deux points

L'EDUCATION DES GARÇONS.

points donnés, nous ferons plus de chemin en quatre mois, & toûjours d'une façon pleine de gayeté, que nous n'en aurions fait en quatre ans, & toûjours avec triſteſſe, ſi nous débutions par des règles & par des compoſitions.

Jettez d'abord dans les logettes du Bureau des paradigmes des noms & des verbes tant en latin qu'en françois. C'eſt une première proviſion très-utile pour diſpoſer de loin l'enfant à l'étude des anciennes langues, & pour lui apprendre l'orthographe de la ſienne. Mais c'eſt pour le préſent tout le Grammatical qu'il lui faut.

Une autre préparatif auſſi utile pour les ſciences, & auquel le Bureau peut vous être d'un ſecours infini, c'eſt l'amas de la plûpart des noms latins & françois, des objets du plus grand uſage & qui tombent plus ou moins ſous les ſens. C'eſt ce qu'ont eſſayé de faire le Pere Pomey (*a*) & Comenius (*b*), dans leurs Vocabulaires. Ils ont voulu y raſſembler les matériaux des langues Latine & Françoiſe plus promptement que l'on n'aſſemble dans la tête des enfans les matériaux de leur

(*a*) Dans ſon *Indiculus Univerſalis*.
(*b*) Dans le livre aſſez ridiculement intitu'é, *Janua Linguarum aurea reſerata.*

leur langue maternelle, en leur disant les noms de tous les objets qu'ils voyent. Mais ici la différence est grande. Dans l'usage de la vie les objets frappent l'œil, & les noms s'y joignent aisément dans la mémoire. Il n'en est pas de même d'une liste de mots que vous présentez à un enfant dans un livre. C'est une kyrielle bien froide, & tout est bientôt oublié; parce que ce sont toutes pièces sans liaison. Le Bureau fixe mieux les idées. Vous mettez dans une loge les animaux domestiques, dans une autre les animaux sauvages; ici les oiseaux; ailleurs les insectes, ou les poissons. L'enfant sait où tout ce monde habite. Il les imprime tour-à-tour & sur sa table & dans sa tête, puis les renvoye tous en bon ordre dans leur département. Il en retiendra les noms en François, en Latin, & en telle langue que vous voudrez. Demandez-lui ensuite une baleine, un chameau, ou une chèvre: il vous dira les noms latins qui les accompagnent, sur tout si on l'a entretenu des particularités de ces animaux. Voulez-vous faire beaucoup mieux & jouer à jeu plus sûr? amassez & distribuez par loges des estampes qui représentent les animaux, avec les noms de leurs instrumens, de leurs cris, & de leurs façons de vivre:

L'EDUCATION DES GARÇONS.

L'EDUCATION DES GARÇONS.

bientôt il ne faudra plus que prononcer un de ces mots en François ou en Latin, & l'on vous ira chercher dans la loge propre l'objet que vous demandez. Il en sera de même des plantes, des fleurs, & des fruits. Placez dans un cassetin la figure d'une ville bien gravée, & sur une seconde feuille les noms des pièces qui la composent : mettez dans une autre loge ou la figure d'un temple, ou la figure d'un vaisseau avec les noms de toutes ses parties, comme *Mali*, *antennæ*, *rudentes*, *vela*, *fori*, *transtra*, *remigium*, & tout le reste. Par ce peu d'exemples vous sentez que l'ordre des loges, la vûe des objets, & l'habitude d'appliquer le nom propre à chaque pièce, ou de l'imprimer en voyant l'objet, amasseront & conserveront dans la mémoire une riche provision de matériaux qui serviront dans leur tems. Mais ne perdons point de vûe que le principal mérite du Bureau est d'exercer l'enfant à imprimer ou de mémoire ou sous la dictée d'un autre. C'est donc pour lui un vrai exercice d'écriture, quoiqu'il ne sache pas encore écrire. Ces différens avantages ont fait recevoir le Bureau d'Imprimerie à la Cour, à Paris, à Lyon, & par-tout. Il a servi à l'éducation de Monseigneur le Dauphin.

Mais

Mais une chose en relève encore mieux le mérite : il abrège de beaucoup le tems & la peine dans les écoles des pauvres. L'EDUCATION DES GARÇONS

Nous avons vû combien il est propre à former la mémoire par la force de l'impression, & par l'ordre des idées. L'esprit s'y forme autant que la mémoire. Il apprend l'usage de tout. Les jugemens qu'il s'accoutume ainsi à porter de ce qu'il voit, sont les seuls que l'âge permette. Mais exiger de lui des règles, des raisonnemens, & des applications justes d'un principe de Syntaxe, c'est lui en demander trop. C'est abuser du droit qu'on a de lui commander. Cependant la lecture s'affermit. On se passe enfin du Bureau, & il y a pour lors un moyen sûr de persuader à l'enfance qu'elle est heureuse de savoir lire. C'est de ne laisser d'abord tomber sous sa main que de jolies fables, ou quelques histoires qui l'attachent. Il faut qu'elle s'attriste de se les voir enlever.

La lecture devenue libre & sûre, sera suivie de l'écriture. Si l'on s'y prend bien ce peut être une agréable nouveauté pour un enfant. On peut s'en tenir d'abord à lui faire passer fréquemment une plume bien tenue, & trempée dans de l'encre, sur tous les traits d'une bonne

L'EDUCATION DES GARÇONS.

écriture formée avec un crayon rouge. Cette habitude peut le mener à écrire d'une façon supportable. Il viendra un tems où l'affermissement de l'esprit & de la main lui facilitera les principes d'une écriture régulière. Tout s'y réduit d'abord à la taille & à la tenue de la plume ; ensuite à la juste exécution des trois effets de la plume, qui sont le trait plein, le trait délié ou tranchant, & la ligne mixte qui est le passage du plein au délié. L'assoupliſſement des doigts, & la facilité d'exécuter legèrement ces premiers traits devroient être le travail des premiers mois, plutôt que la forme des lettres qui n'est plus qu'un jeu quand la main est habituée aux traits fondamentaux.

Principes de l'écriture.

Le premier fruit de son écriture sera de l'accoutumer pendant un an & plus à écrire tous les jours un trait d'histoire ou une petite lettre d'abord sous la dictée, puis peu-à-peu de sa façon, & à savoir ranger un compte suivant quelqu'une des règles de l'arithmétique. Nous ne répéterons pas ici ce que nous avons dit sur cet exercice, en parlant de ses sœurs. Il en est de même de sa première bibliothéque. Celle que nous avons formée pour elles, ne lui est pas moins nécessaire.

Quoiqu'un pere ne voye dans son fils au-

aucune fineſſe d'eſprit, ni dans la ſituation de ſes affaires aucune raiſon de le tourner du côté des Belles-Lettres, il ne peut lui refuſer l'eſpèce de culture qui ſera la plus propre pour donner quelque étendue à ſa raiſon & quelque juſteſſe à ſon langage. Il gagnera infailliblement ces deux points ſi tous les jours & avec un grand air d'enjoûment, il exerce ſon fils à lui rendre compte de ce que contient la petite bibliothéque. Tout y eſt hiſtorique, & facile à rappeller. Après lui avoir fait LIRE, NON D'UNE FAÇON MONOTONE, MAIS AVEC LES INFLEXIONS ORDINAIRES DE LA CONVERSATION, un chapitre de l'hiſtoire de l'ancien Teſtament, ou des mœurs des Chrétiens, il demande à ſon fils ce qu'il en a compris & retenu. Ce que l'enfant lui pourroit dire après l'avoir appris par cœur n'aura paſſé que par ſa mémoire : à peine ſon jugement y a-t-il pris quelque part, ce qui eſt d'une aſſez petite utilité. Mais ce qu'il dira par jugement, il l'aura penſé ſur le champ, & énoncé ſur le champ. C'eſt l'effet du ſeul ordre des idées. C'eſt-là le véritable ouvrage de l'eſprit. Si la langue exprime auſſitôt ce que l'eſprit a conçu, c'eſt-là ce qui le forme; parce que tout s'y pratique ſans effort & ſans apprêts.

L'EDUCATION DES GARÇONS.

Monotonie à fuir dans la lecture.

L'EDUCATION DES GARÇONS.

Le succès de cet exercice dépend de la continuité, ce qui est d'autant plus praticable, qu'il n'y a ici ni épines, ni chagrin, qui troublent cet esprit facile à s'émouvoir & à s'attrister. On lui fait gré en toute rencontre de la moindre réussite, & de la moindre facilité. Il croit valoir beaucoup, & on le lui laisse croire.

Si à l'âge de douze ou treize ans le pere lui met en main la règle & le compas avec un Rivard ou un Le Clerc (*a*), il ne faut point d'autres préparatifs pour tirer quelquefois de très-grands services d'un esprit naturellement peu vif & très-borné, ou qui ne montroit qu'une pénétration fort commune. Un étui de mathématiques est la clé de l'arpentage, de l'architecture, de l'astronomie, de l'optique, de la navigation, des fortifications, & de toutes les méchaniques.

Savoir lire, écrire, compter, faire une lettre, & parler sa propre langue passablement bien, en rendant très-souvent compte d'une bonne lecture, voilà ce que j'appelle le grand commun, le premier nécessaire. Il n'y a ni enfant bien élevé, ni état honorable qui se puisse passer de ces

(*a*) Ce sont les noms de nos meilleurs élémens de Géométrie.

ces provisions. Venons présentement à l'article qui emporte les plus grands soins & le plus grand tems dans l'éducation des Garçons. Vous entendez que je veux parler de l'étude des anciennes langues. Quelles sont celles qu'il leur faut apprendre? quelle est la voye la plus sûre pour y réussir? L'EDUCATION DES GARÇONS.

Comme nous avons de très-habiles maîtres & de très-grands secours pour faciliter l'étude des belles-lettres; je m'attacherai plus particulièrement à la pratique des premiers commencemens: parce que c'est la partie qu'on a le plus négligée, & qui est de toutes la plus mal gouvernée. Les fautes qu'on y fait sont telles que nos plus habiles professeurs & nos meilleurs livres sont des tresors souvent perdus pour nos enfans même les plus capables d'en profiter.

Avant que de vous entretenir de cette matière qui intéresse tant de personnes, & qui ouvre la porte à tant de belles places dans la société, il est juste de nous arrêter un moment sur les plaisirs de cet âge. L'amusement des yeux & le mouvement du corps, voilà ses deux passions dominantes. On peut également les mettre à profit en faveur de ceux qui étudieront les langues, & de ceux qui ne Les plaisirs de l'Enfance.

L'EDUCATION DES GARÇONS.

les étudieront que peu ou point du tout. Les uns & les autres auront besoin d'acquérir quelque connoissance des arts, & c'est où l'on peut les amener par la voye du plaisir. Les vûes, les intentions resteront dans votre tête : arrangez vos projets sans jamais dire où vous vous proposez d'arriver. Sur toutes choses point d'assujettissemens, point de retours trop réguliers. Quand il s'agit de divertir l'enfance, il faut qu'elle ne voye que son plaisir & sa liberté.

Après les estampes qui sont la meilleure invention qu'il y ait pour fixer la legéreté de cet âge, & avec laquelle vous pouvez, sans déplacer l'enfance, la transporter à discrétion dans le monde ancien, & dans les diverses parties du monde moderne; vous n'avez rien qui puisse faire sur elle des impressions plus agréables & plus profitables que les machines & les métiers. On peut se contenter de leur montrer ceux-ci tour-à-tour, en donnant lieu à leurs questions, & en répondant à leurs demandes sur la communication des mouvemens ou sur l'exécution de l'ouvrage, plutôt qu'en leur faisant des leçons trop suivies. Mais le moyen sûr pour les attacher, & pour donner quelque dextérité à

la

la main, aussi bien que quelque ouverture à l'esprit, c'est d'exercer leur curiosité sur des pièces qui soient à eux, & sur des instrumens dont ils disposent avec une propriété pleine & entière. Abandonnez-leur une horloge à l'antique, une petite charpente assemblée avec des chevilles amovibles, un tournebroche, une grue en petit, des sonnettes à piloter, ou telles autres copies de machines, dont il s'agit de desunir les pièces & de les numeroter pour les rassembler ensuite dans leur premier état. A la charpente dont ils nommeront bientôt toutes les pièces, on peut joindre une caisse remplie de petis morceaux de bois taillés en façon de briques. Vous verrez bientôt maçonner en recouvrement : & élever des édifices complets : vous verrez l'industrie & les précautions se montrer de toute part. Un tour, des instrumens de menuiserie, tout un laboratoire de méchaniques abandonnés de bonne heure à Mr. l'Abbé Nollet, à Mr. l'Abbé de la Deuille, à Mr. de Fouchy, Secrétaire de l'Académie des Sciences, n'en ont fait ni des tourneurs, ni des menuisiers, ni des machinistes ; mais des hommes capables d'éclairer

L'EDUCATION DES GARÇONS.

L'EDUCATION DES GARÇONS.

ceux qui se mêlent de tous les arts, & de faire honneur à des états fort distingués.

La manière de régler les commencemens de l'étude des anciennes langues est d'une conséquence si grande pour la société, que nous avons cru devoir la traiter dans une juste étendue, pour aller à la racine des lenteurs & des travers qui arrêtent le progrès des sciences. Dans cette vûe, & en même tems pour ne pas étrangler ici les autres matières, nous avons resserré en petit le caractère de la seconde partie de cette Lettre. On la trouvera à la fin de ce volume.

LA DIVERSITE' DES CONDITIONS.

ENTRETIEN SIXIE'ME.

AU sortir de l'éducation l'homme délibère sur le choix d'un état. Les différentes occupations de la société se présentent à ses yeux. Pendant qu'il les considère pour se déterminer avec prudence, nous pouvons les parcourir avec lui, pour juger par les effets de cette étonnante diversité, quelle en est la première origine & le vrai mobile. Ces effets nous feront toucher au doigt l'importante vérité que la révélation nous apprend, & que

Cause de l'inégalité parmi les hommes.

que la philosophie méconnoît quand elle abandonne la conduite de la révélation, pour suivre ses propres pensées. Comme les philosophes qui abandonnent le sentier de la révélation, ont perdu de vûe la vraie cause, & conséquemment les vrais devoirs de la société; ils ont pareillement rapporté à des causes imaginaires l'inégalité des conditions qui la partagent. LA DIVERSITE DES CONDIT.

Le Platonisme ancien & moderne attribue l'inégalité des conditions à l'avidité des conquérans ou aux usurpations des différens maîtres, & décide que cette disposition étant contraire à la raison, il faut par tous les efforts dont on est capable, ramener tous les hommes à un niveau parfait, à une communauté qui les égale tous.

L'entreprise est grande: il est beau de réformer généralement toutes les nations, puisque toutes ont eu la foiblesse d'admettre un gouvernement avec les différens degrés de la subordination. Quelle gloire pour la philosophie de défaire radicalement les torts & de supprimer par-tout les injures! Deux mortels pleins de courage ont commencé à mettre la main à l'œuvre; Platon & Dom Quichot.

Les partisans de Leibnits, les Optimistes, & la plûpart des Métaphysiciens

LA DIVERSITE DES CONDIT.

qui comparent les différens mondes possibles pour déterminer les vûes suivant lesquelles Dieu a réglé le nôtre, décident au contraire de Platon, que tout est bien & même au mieux ; que l'homme est tel qu'il doit être, & que de cette bigarrure d'états, d'inclinations, & d'actions, tant mauvaises que bonnes, il résulte une variété d'arrangemens en laquelle Dieu se complaît & qui enrichit à ses yeux l'Univers, en mettant dans notre séjour une constitution différente de celle des autres planétes. De cette sublime comparaison de notre planéte avec les autres mondes, dont ils n'ont assûrément aucunes relations ni instructions, ils font découler les prétendus principes de notre morale & les motifs de notre tranquillité ; attendu, disent-ils, que nous devons conformer nos vûes à celles du Créateur, qui trouve l'Univers plus beau & plus diversifié par ce mêlange de biens & de maux dispersés dans notre sphère, que par une innocence toute unie qui ne seroit que la répétition de l'état d'une autre sphère.

Laissons les philosophes faire des projets d'égalité & de réforme, ou débrouiller leurs beautés relatives & métaphysiques. Je ne doute pas que plusieurs de ceux

ceux qui regardent ces soupçons imaginaires comme une grande & profonde science, ne prennent soin de les concilier avec les décisions de la foi. Mais que de pareils principes sont louches, & peu propres à plier notre volonté au bien ! Que ces consolations sont foibles pour adoucir nos peines ! Heureusement nous avons une école plus sûre & plus conforme à l'expérience, comme plus proportionnée avec tous nos besoins: c'est la religion révélée. LA DIVERSITÉ DES CONDIT.

Elle nous apprend que l'homme est corrompu ; que c'est pour réprimer ses crimes & pour modérer la pente qui le porte au mal que Dieu a établi l'autorité, la nécessité de l'obéissance, & la diversité des conditions ; que c'est tout ensemble & pour exercer les méchans au travail, même malgré eux, & pour perfectionner les bons par la pratique de toute vertu, que Dieu a jugé à propos d'assujettir les hommes à l'alternative des saisons, aux météores les plus rudes ; enfin à des besoins sans nombre, qui les rendent dépendans les uns des autres, & subordonnés les uns & autres.

L'intention d'assujettir les hommes à une vie dure est d'une expérience universelle. La volonté de les lier entre eux par

LA DIVERSITE DES CONDIT. la diverſité des beſoins & des conditions, n'eſt pas moins atteſtée par des monumens & par des traits que chacun peut ſaiſir. Dieu ne s'eſt pas contenté de ſupprimer les plantes bienfaiſantes qui étant portées du jardin d'Eden dans le reſte de la terre, en auroient fait d'un bout à l'autre un ſéjour de délices & d'immortalité. Il ſupprima auſſi la longue durée de la vie après le déluge, & mit alors dans la nature les cauſes de nos peines & de toutes les traverſes qui rendent notre vie inquiète & courte. On voit par des veſtiges innombrables & ineffaçables, qu'il enfonça au déluge les anciennes habitations du genre humain, qu'il déplaça la mer & crevaſſa les terres qui couvroient l'eau ou en étoient couvertes auparavant, en ſorte que cette nouveauté amena à la ſurface, ici l'argile, là les pierrailles, ailleurs la bonne terre, ſouvent même des tas de coquilles & autres dépôts de la mer qui y ſéjournoit : d'où il devoit provenir une inégalité prodigieuſe de fécondité & de productions dans la demeure des hommes. De-là il devoit auſſi arriver que ceux qui auroient du fer & point de vin allaſſent propoſer un échange de leur ſuperflu à ceux qui recueilleroient cette liqueur bienfaiſante ;

Cauſe de la néceſſité des échanges.

&

& que les uns comme les autres vinſſent rendre viſite à ceux qui auroient le blé, pour obtenir d'eux une portion de leur abondance, en leur faiſant part des autres productions qui leur manqueroient. LA DIVERSITE DES CONDIT.

De la même inégalité des terres & des conditions il devoit arriver que ceux qui ſeroient dépourvûs de tout, offriſſent aux autres leurs bras & leurs ſervices pour obtenir d'eux les nourritures & les ſecours dont ils ne pourroient ſe paſſer. La diſpoſition actuelle de la nature force viſiblement les hommes à travailler, à s'agiter, & à ſe ménager réciproquement. Dieu n'eſt pas auteur de la malice des hommes; mais il l'eſt de cette diſpoſition qui la modère. Il eſt donc auſſi l'auteur de l'inégalité des conditions qui eſt le premier effet des bonnes & des mauvaiſes qualités des différens pays, & de la néceſſité où ſont les hommes de réparer ce qui leur manque en ſe chargeant de fournir ce qui manque aux autres. C'eſt donc Dieu qui veut que les hommes s'aſſujettiſſent à un ordre dont leur conſervation dépend, & qu'ils diverſifient les travaux qui les font ſubſiſter. C'eſt par un artifice de ſa Providence que ces hommes, qui ne s'aiment point, & qui dans leur haine ſont toûjours prêts à s'entredétruire, ſe rapprochent Cauſe de l'eſclavage volontaire.

LA DIVERSITE DES CONDIT.

chent cependant & conspirent à se procurer des secours mutuels,

Il en est de tous les hommes qui couvrent la terre comme des habitans d'une grande ville. Ceux-ci s'annoncent tous pour être d'une certaine profession. La plûpart même affichent leur nom & leur savoir faire. Tous travaillent sans doute pour eux-mêmes, & tous cependant servent la société. L'un vous offre des souliers: un autre vous fabrique un chapeau. Celui-ci vous vendra du poisson, ou une étoffe; celui-là des fruits ou des boissons. Toutes les enseignes de Londres & de Paris sont des promesses de service. Dans ces villes & par-tout ailleurs, chacun croit travailler pour soi, & il ne se trompe point: mais les choses se trouvent rangées d'un bout de la terre à l'autre, comme si tous les habitans n'avoient en vûe que le service de la société. Ce qui se fait pour la société se fait pour moi & pour tous ceux qui la composent. Je dois donc remercier Dieu de la diversité qu'il a mise dans les conditions pour y entretenir la correspondance des secours; & d'avoir rendu ces secours infaillibles en piquant chaque particulier par la pointe du besoin.

La philosophie toûjours amie des causes se-

secondes, n'a rien voulu voir de plus que les raisonnemens des législateurs & les passions des hommes pour en faire éclore l'établissement des loix & tout l'ordre de la société. Nous avouons que le mors & l'éperon gouvernent le cheval. Mais l'éperon & la bride sont eux-mêmes sous un gouvernement. L'expérience nous fait voir qu'il a fallu modérer la fougue & les saillies du cœur de l'homme. Mais le besoin & les traverses qui le domptent & l'assujettissent ont Dieu même pour auteur & pour guide. LA DIVERSITÉ DES CONDIT.

Celui qui sentira cet accord de la nature & de la société avec les témoignages de la révélation reconnoîtra que l'homme n'est pas tel qu'il devoit être, & que la diversité des conditions est un ouvrage de la Providence attentive à diminuer les effets de la malice du cœur humain, & à contraindre l'homme de faire par interêt ce qu'il devroit faire par vertu. On apperçoit conséquemment que s'il y a une religion qui engage à faire ce que nous venons de voir, par un principe d'amour pour les hommes; c'est cette religion qui fera de solides & de vrais citoyens, parce que les effets de l'amour sont encore plus immanquables que ceux du besoin, & de l'interêt. Le Christianisme,

LA DIVERSITE DES CONDIT.

nisme, non celui qu'on affiche, mais celui qui est dans les actions & dans le cœur, est donc la perfection de la société.

Si nous voulions faire une revûe exacte des différens états de cette société, qui est l'instrument du bonheur dont nous sommes capables sur la terre, nous trouverions qu'ils sont innombrables, & nous serions trop flattés de voir tout ce qui se fait pour nous. Il est mieux de rapporter ces services à certains chefs.

Division des états de la société.

Tous les hommes travaillent ou à tirer de la terre ce qu'elle produit & ce qu'elle enferme, ou à façonner ce qu'ils en ont reçu, ou à faire, soit le transport, soit la distribution de ce qui est à l'usage du genre humain; ou enfin à rendre la société heureuse, les uns par le service des bras, les autres par le travail de la tête. Il se trouve une autre espèce d'hommes fort nombreuse, je veux dire de ceux qui tirent tout de la société, & de qui elle ne reçoit rien en échange. De tels hommes ont-ils droit d'y être admis? Mettons d'abord leur injustice dans tout son jour, non pour nous en vanger par la satyre, mais pour en rendre quelques-uns à la société en les engageant à la servir. Les Romains honoroient d'une couronne celui qui avoit sauvé la vie à un ci-

citoyen. Mais si par de sages précautions nous pouvions regagner au travail un seul de ceux qui sont à charge aux autres par leur oisiveté, n'aurions-nous pas fait plus que de lui sauver la vie?

LA DIVERSITE DES CONDIT.

Après Dieu rien ne nous est plus cher, ni ne doit nous paroître plus aimable, que la société. C'est pour nous y attacher plus efficacement que Dieu n'a voulu mettre l'homme en possession de son domaine, ni le faire jouïr des productions de la terre, qu'à l'aide de ses semblables. Dieu se cache lui-même dans la distribution de ses biens, & ne nous montre que la main de l'homme par laquelle il nous les dispense.

Rien n'est plus aimable que la société.

La reconnoissance remonte sans doute jusqu'à Dieu, & il se découvre à la vraie piété. Mais les cœurs inattentifs & indifférens ne peuvent du moins méconnoître la société qui les fait vivre, ni lui refuser quelque compensation. Nul n'est forcé d'entrer dans la société des justes: mais la Providence amène tous les hommes, & les oblige par une espèce de nécessité à être membres d'une République des appuis de laquelle ils ne peuvent se passer. L'éducation, l'habit, la nourriture, la police, le dépôt même des vérités salutaires, tout nous vient par le ministère des

LA DIVERSITÉ DES CONDIT.

des hommes. Dieu veut que nous envisagions en eux autant de bienfaiteurs qu'ils sont de travailleurs; afin que comme nous ne pouvons en aucun tems nous passer d'eux, par un juste retour, notre travail & notre reconnoissance égalent aussi la durée de nos jours.

Le voyageur Robinson Crusoe, dont la solitude forcée est dans le vraisemblable, si elle n'est dans le vrai, ne se croyoit malheureux dans son isle, que parce qu'il ne pouvoit plus trouver son semblable pour en être aidé, & pour l'aider à son tour. Mais en se sauvant de dessus les débris de son vaisseau, il avoit eu soin de conserver son fusil, sa poudre, son plomb, des haches, une scie, & d'autres instrumens de service. Dans la nécessité de perdre l'usage de la société, il en retint les meilleures inventions : il en imitoit les pratiques, & c'est cette précaution qui le sauva. Toute son histoire est un tissu d'exemples qui tendent à faire sentir que l'homme ne peut se passer de ses semblables, & conséquemment leur doit le réciproque.

Mais la chose est-elle si exactement vraie? voyons ce que deviendroit un Philosophe misantrope qui, dans le mécontentement que lui donne tout le genre hu-

humain, voudroit ne devoir plus rien à personne & tenir tout de sa propre intelligence, dont il a une très-haute idée. Les philosophes ont dit tant de fois que le Sage se suffit à lui-même, qu'apparemment il en est quelque chose. C'est une affaire à suivre, & une épreuve à faire. LA DIVERSITE DES CONDIT.

Pour se délivrer une bonne fois d'une société d'ignorans & d'importuns, voilà mon homme qui débute par leur remettre avec dépit généralement tout ce qu'il tenoit d'eux, habits, arts, métiers, instrumens, sciences, religion. Il a tout oublié & tout abandonné. C'est un Cartésien rigide qui croit que sa raison lui tiendra lieu de tout. Il se relègue avec elle dans une solitude profonde. Il va, pour ainsi dire, faire une refonte générale de toutes ses idées, & tirer de sa tête une suite de connoissances épurées d'où découleront conséquemment toutes les inventions nécessaires. Projets inutiles! espérances vaines! il faut vivre avant que de philosopher. Je ne parle point de l'inutilité des efforts qu'il fera pour trouver dans sa raison l'idée de la vraie religion, qui est une révélation libre, & du choix de Dieu; révélation dont la trace & le fil se trouvent dans la société, c'est-à-dire, dans l'Eglise; mais dont sa raison

ne

LA DIVERSITE DES CONDIT.

ne lui peut rien apprendre. Je me contente de remarquer que les besoins de la vie les plus communs suffiront pour l'accabler.

Les animaux naissent pourvûs de tout ce qui leur est nécessaire. L'homme en venant au monde & notre philosophe en entrant en solitude, n'ont ni habits, ni provisions. Mais le premier trouve dans la tendresse de sa mere & dans le travail de tous ceux qui sont autour de lui, les couvertures & l'aliment dont il a besoin. Notre misantrope nud, tantôt poursuivi par la faim, tantôt déchiré par la grêle, & tour-à-tour rôti, puis inondé ou transi; se met à songer tout de bon, comment & avec quoi il deviendra couturier, architecte, & jardinier. Qu'il y ait par-tout attraction de corps à corps, ou que cette attraction soit une fable philosophique; que le feu soit le principe de l'électricité ou qu'il ne le soit pas; que le ressort de l'air dilaté par le retour des chaleurs soit ou ne soit pas le principe de l'ascension des liqueurs dans les plantes: il faut faire trêve à toutes ces questions: il faut faire divorce avec la philosophie spéculative. Notre misantrope a bien d'autres recherches à faire. Je veux le voir suer d'agitation & secher de découragement de ne pou-

pouvoir dégrossir une pierre jusqu'à lui faire imiter le tranchant de la bêche. Il y renonce, & il remarque fort à propos pour sa consolation, que c'est une lâcheté à lui de copier les rubriques de la vieille agriculture. Mais tandis qu'il médite & essaye de nouvelles tentatives, le tems de la récolte se passe, & son champ n'est pas encore labouré. Il n'importe. Plutôt vivre de glands, que d'imiter des hommes pervers, & que de rien devoir à la raison d'autrui. Il ne recevra absolument aucun secours. Mais avec quels outils pourra-t-il se construire un toît, tel qu'il l'a conçu; l'équivalent d'une chaise, d'un lit, d'une natte, d'une barque, ou d'une simple terrine? faute d'instrumens & de connoissances, destitué des matières que la société lui fourniroit sur le champ, il ne fera rien que de lourd & de brut. Ce qui lui aura coûté le plus de tems & de tourment, se rompra dans ses mains & ne lui rendra qu'un service infidèle, ou le refusera totalement. Il arrivera à la fin de ses jours avant que d'avoir, je ne dis pas remplacé la commodité d'une pendule ou d'un moulin, mais trouvé la matière d'un fil propre à se tordre sans rompre, ou d'une aiguille raisonnablement fine, ou le supplément de la serpe

LA DIVERSITE DES CONDIT.

la

LA DIVERSITE DES CONDIT. la plus grossière. Son esprit avili par de tels soins n'a pu s'élever à rien de grand. Il s'est épuisé sur les moindres choses en des recherches longues & infructueuses. C'est ainsi qu'il se prive tout ensemble des plus belles connoissances, & des pratiques les plus expéditives, quand il renonce au secours d'autrui & à l'expérience des siècles précédens.

Puisqu'un entier éloignement de la société nous jette dans une indigence universelle & vraiment meurtrière, cette société nous est donc chère, exactement parlant, comme notre être propre. Nous sommes les membres d'un même corps, puisque nous nous entrecommuniquons les supports & la vie. Dans le corps humain l'œil, qui conduit le pied & la main, ne les mépriſe pas: le pied & la main, loin de dédaigner la conduite de l'œil, courent & agissent au besoin pour sa conservation. De même tout tient ensemble dans la société. Ceux qui sont chargés des fonctions les plus honorables, ne peuvent se passer de ceux qui occupent les derniers rangs. C'est ainsi que l'expérience concourt de nouveau avec l'Evangile, en nous prescrivant unanimement pour règle de l'amour que nous devons à autrui, de ne lui pas faire ce que nous

ne

ne voulons pas qu'il nous soit fait; & de le servir comme nous-mêmes, puisque tous ensemble nous ne sommes qu'un. *

LA DIVERSITÉ DES CONDIT.

*I. Cor. 12. 20.

Nous devons donc estimer & très-réellement aimer l'humble artisan dont le travail nous épargne des peines, & nous fournit quelques-uns des soutiens du corps. Mais de quel œil pourrons-nous voir les fainéants qui nous demandent des services, & qui ne nous en rendent aucun? Ils ressemblent à ces louppes ou autres excrescences monstrueuses qui attirent à elles la vie des membres voisins, sans avoir elles-mêmes aucune fonction dans le corps. Si le fainéant est un monstre en laideur & en injustice, puisqu'il défigure la société & qu'il la détruit, il se trouvera bien des monstres parmi les hommes. Il y en a qui s'y présentent avec les plus belles apparences : ils sont souvent dorés, & plus brillans que le reste des humains. Il y en a d'autres qui ne se couvrent que de lambeaux, & qui forment le spectacle le plus hideux qu'il soit possible de voir sur la terre.

Il s'offre ici deux questions fort curieuses ; l'une de savoir lequel nuit le plus à la société, ou du riche desœuvré, ou du pauvre qui ne veut rien faire; l'autre de savoir s'il est quelque

remède à cette double fainéantise.

LA DIVERSITE DES CONDIT.

Le tort que fait à la société un riche desœuvré.

Il y a une dévotion peu éclairée qui nous fait regarder indistinctement tous les pauvres comme des objets dignes de notre compassion : & il y a une philosophie indiscrette qui voudroit nous réconcilier avec l'homme le plus voluptueux, par la raison qu'il fait une dépense utile à la société. Il est vrai que la Providence fait tirer de grands biens de nos mépriſes, de nos cupidités, & même de nos injustices. C'est ainsi que les pauvres les plus fourbes peuvent exercer la vertu de ceux qu'ils trompent. C'est ainsi que les plus folles dépenses jettent dans les mains d'autrui un argent qui circule, & qui devient la récompense de bien des travaux. Mais si les riches fainéants & voluptueux font quelques biens, c'est sans dessein, & ils font très-volontairement beaucoup plus de mal que de bien.

L'Evangile toûjours d'accord avec le vrai bien de la société, & plus équitable que la philosophie, blâme sans acception de personnes tout homme qui ne veut pas travailler, & le condamne à ne point manger. Quand la fainéantise ou du pauvre ou du riche pourroit donner lieu à quelques bons effets, le même Evangile ne veut pas qu'on cherche ce bien ni en fai-

faisant le mal, ni en le souffrant, moins encore en l'encourageant, quand on le peut supprimer. Il ne sied qu'à une raison sensuelle, ou à une philosophie parasite d'applaudir au luxe, & de donner les couleurs de la vertu à la cupidité qui partage avec d'autres la jouissance de ses plaisirs. La philosophie chrétienne ne sait ni varier ni composer. Elle veut que nous nous abstenions de tout ce qui porte le caractère du mal. Elle ordonne qu'en faisant le bien avec la simplicité de la colombe, nous ayons la pénétration & la finesse du serpent pour discerner le mal, & pour fuir prudemment devant le danger. Connoissons donc les maux & les dangers qui sont inséparables du luxe & de la mendicité pour en faire la comparaison, & pour en régler la haine sur les maux qui en résultent. LA DIVERSITE DES CONDIT.

D'abord le riche & le pauvre qui ne travaillent point sont également hors de l'ordre qui condamne l'homme à un travail sérieux & profitable. Tous deux sont injustes de vouloir s'attribuer le produit des sueurs & des talens d'autrui, sans rendre peine pour peine & industrie pour industrie. Ce sont autant de têtes & de bras perdus pour la communauté qui les soutient. Cette fainéantise est une maladie

LA DIVERSITE DES CONDIT. affectée qui jette dans la langueur une moitié de la famille & qui surcharge l'autre d'un travail accablant.

Maux que cause la mendicité. Jusqu'ici l'injustice est assez égale de part & d'autre. Mais n'est-ce pas le pauvre qui fait une plus grande playe à la société? Le riche n'y demande que la joye, la paix, & le repos. Il ne répand point l'allarme autour de lui: mais le pauvre est un voisin incommode, souvent dangereux. S'il s'unit à un autre de même espèce, c'est le commencement d'une faction, qui débute par les grimaces, & qui finit par la scélératesse. On n'ignore ni leurs tours, ni la chanson qui en fait gloire (*a*).

Par tours d'adresse & cris touchans
On roule six mois sans détresse.
Par cris touchans & tours d'adresse
On roulera les six suivans.

Si la mendicité nous offense avec raison par le trouble & par la surcharge qu'elle cause nécessairement au reste de la société; si nous voyons avec une juste indignation des hommes, volontairement inutiles, se gorger de viandes & de vin, pendant

(*a*) Con arte ed' inganno
Se vive mezzo l'anno:
Con inganno e con arte
Se vive l'altra parte.

dant que l'artisan laborieux manque du nécessaire; cette canaille qui fourmille au milieu de nous, doit nous offenser bien d'une autre sorte par le deshonneur qu'elle nous fait. On peut dire avec vérité qu'elle nous couvre d'opprobre. LA DIVERSITE DES CONDIT.

Comment en effet un homme qui a deux bras, trouve-t-il le moyen de vivre de notre travail, si ce n'est parce que nous sommes duppes de ses grimaces, ou parce que nous n'avons pas l'esprit de nous entendre, pour fournir à nos freres les moyens de vivre en s'occupant & en servant l'Etat? Comment se peut-il faire que nous voulions passer nos jours en paix, & que nous encouragions par nos largesses une infinité de gens à entretenir parmi nous des écoles publiques de fourberies, & de brigandage; à troubler la majesté de la prière commune par des quêtes pleines de tumulte & d'indécence; à nous poursuivre avec cris jusques dans nos demeures; & à nous allarmer dans nos voyages par la pensée de ce que peut entreprendre le besoin ou le libertinage favorisé par la solitude?

Notre liberté est sagement réglée par les loix: mais la mendicité n'en connoît aucunes, ou elle les élude. Les affiches & les recherches de la police font de tems en tems disparoître ces mendians qui

LA DIVERSITE DES CONDIT.

inondent Paris. Mais, avant leur départ, ils se sont donné le mot. Ils se distribuent par pelotons dans les grandes villes du voisinage. On les retrouve précisément les mêmes dans les Eglises d'Orléans, de Dijon, de Troyes, de Reims, d'Amiens, & de Rouen. Quand l'orage est passé, ils gagnent Montargis, Soissons, Beauvais, & Pontoise. Tous s'en reviennent par petites troupes, & prenant les apparences de gens qui apportent la fourniture des marchés de Paris, ils se retrouvent enfin dans le centre chéri de leurs opérations. J'observe ce manège depuis vingt ans. Parmi ceux qui ont nouvellement embrassé la profession je revois toûjours les vieux pauvres de ma connoissance, qui enseignent les rubriques aux nouveau-venus. Ce sont les mêmes visages & les mêmes rôlets. Nous les prenons en amitié. Nous leur assignons des rentes, & nous nous plaignons quand nous ne les voyons point paroître au jour de l'échéance. Nous les avertissons des mesures qui se prennent contre eux: & l'ordre qu'une sage Police essaye d'établir pour en diminuer le nombre, se trouve renversé par notre indulgence. Nous détestons la fainéantise, & nous la caressons. Il est inconcevable qu'il puisse

puisse y avoir un grand nombre de mendians dans un excellent pays, & que cependant on prétende y avoir du bon sens. LA DIVERSITE DES CONDIT.

Voilà ce qui se présente d'abord à l'esprit quand on examine les suites de la pauvreté desœuvrée: elle est notre fléau & notre honte. On ne reprochera rien de tel à l'oisiveté des riches. Elle semble surtout ne devoir ni nous faire rougir, puisqu'elle n'est en aucune façon notre ouvrage, ni nous causer la moindre inquiétude, puisque la société loin de redouter les dépenses des riches voluptueux, en tire des avantages réels. Mais les maux qu'ils font sont encore plus réels.

Celui qui a beaucoup de biens a beaucoup reçu de la société. Disons mieux: c'est à elle qu'il doit tout. C'est elle qui a grossi ses revenus ou par les opérations du commerce, ou par le manîment des affaires. Il semble qu'elle prenne à tâche de le gagner ou de le ménager par une foule de services & de distinctions. Toute la société est attentive à lui plaire. Il est juste qu'il s'acquitte envers elle par un retour digne de son opulence: &, dans l'exacte vérité, ce que ses richesses ont de plus flatteur pour lui, c'est de le mettre en état de devenir le support des foibles,

LA DIVERSITE DES CONDIT.

& le pere de sa patrie. Il en auroit acquis le titre en procurant une eau saine à sa ville natale, ou une fontaine publique à son quartier. Il rendroit à sa patrie ce qu'il lui doit, en prenant sur lui les risques de certaines tentatives qui pourroient faciliter des établissemens utiles, & en épargnant à des imprudens le malheur de s'y ruiner. Il s'acquitteroit noblement ou en entreprenant le dessèchement d'un marais pestilenciel; ou en établissant des écoles gratuites; ou en fondant une provision de bouillons & de remèdes pour tout un canton; ou plûtôt encore en détachant de son revenu soit une rente, soit même un fonds, pour être à jamais employé à faire subsister les journaliers de ses dépendances, par l'entretien des chemins, dans les tems où ces gens manquent d'ouvrage, & sur-tout dans les années stériles. Une sage économie procureroit au riche le plaisir inexprimable de faire des libéralités bien entendues, & de rendre ses concitoyens heureux, en empêchant jusqu'à l'ombre de la mendicité. Il éterniseroit sa dépense & ses bienfaits, sans manquer ni aux bienséances actuelles de sa condition, ni à ce qu'il doit à sa famille. Mais le service de la société est ce qui l'inquiette le moins. Il la croit fort

fort heureuse de se trouver à côté de lui, & de recueillir le prix des plaisirs qu'il se donne. Son unique ambition, sa passion dominante, est de copier ce qui est au-dessus de lui, & de jouir de tout ce que le besoin des affaires ou une juste distinction a pu accorder à la haute noblesse, & aux grands postes. Il se croiroit deshonoré ou malheureux s'il n'avoit pas au moins deux valets de chambre bien couverts & bien récompensés pour prendre l'un le gouvernement de ses habits, l'autre celui de ses bijoux. Il ne se peut passer d'un secrétaire, qui vienne régulièrement s'assoupir avec lui à la poursuite indolente d'une pensée qui ne vient pas, ou d'un tour de langage qui ne se laisse pas gouverner. Il donnera mille & douze cens livres de gages à un chef de cuisine pour l'empoisonner avec art. Il lui faut un chef d'office & son aide pour lui construire en papier & en verroteries des supports de dessert propres à éblouir des enfans. Maître d'hôtel, grands laquais, double & triple équipage, autant de cochers que de voitures, palfrenier, postillon, basque, suisse, & bien d'autres dont je veux ignorer les noms & les fonctions, tout ce train est grassement entretenu, pour lui fournir tous les jours le service

LA DIVERSITE DES CONDIT.

LA DIVERSITE DES CONDIT.

de quelques heures, ou seulement pour faire montre, & se présenter à l'ordre en des momens marqués. Nous ne nous plaignons pas de la dépense qu'il fait, mais du tour qu'elle prend. Ses biens immenses qui auroient pu éveiller l'industrie, & jetter l'abondance dans les lieux où il les recueille, vont entretenir ailleurs des hommes sans talens, & qui ont cessé d'être citoyens en entrant à son service. Il pervertit tout ce qui l'environne. Son plus grand crime n'est pas de s'approprier & de soustraire au bien commun de la société des bras & des esprits qui auroient pu remplir des professions utiles; quoiqu'il y ait une haute injustice à s'arroger avec faste les services de vingt-cinq & trente personnes qui pourroient suffire à des Princes, lorsque c'étoit beaucoup pour lui d'en avoir trois ou quatre à son commandement. Son grand crime envers la société c'est de les empoisonner tous, en les occupant d'objets frivoles, & en les associant à son oisiveté.

Le voluptueux, uniquement occupé de luxe & de plaisirs, porte la contagion dans ce domestique nombreux qui ne connoît plus de règle; dans tout son voisinage qu'il éblouit par l'éclat de sa dépense, & qu'il remplit de l'émulation la plus folle;

folle ; enfin jusque dans les campagnes éloignées & parmi les enfans de ses fermiers qu'il dégoûte de leur état. LA DIVERSITE DES CONDIT.

Le fils du laboureur, & celui du journalier comparent ce qu'il leur coûte de soins & de sueurs avec la tranquillité & l'abondance dont jouissent ceux qui s'attachent à cet homme de plaisir. Le séjour des villes & sur-tout la maison des riches leur fait envie. Ils auroient pu être bons fermiers ou bons manœuvres ; devenir négocians, arpenteurs, ou manufacturiers : ils renoncent à la vie rustique & aux occupations solides, pour s'insinuer chez un riche qui les rend aussi fainéants & aussi dédaigneux que lui. Tout ce qu'ils voyent, tout ce qu'ils entendent achève de les perdre. Toute la maison copie à petit bruit la conduite du maître. Le grand principe qui tranquillise le voluptueux, & ses imitateurs, c'est que Dieu ne s'abaisse pas jusqu'aux actions qui se passent sur la terre : & ce que Dieu ne regarde pas, il ne s'agit que de le cacher aux hommes. Cette doctrine est simple & elle épargne bien des discussions. D'une pareille école il doit sortir d'étranges citoyens ; & où cette école n'est-elle pas ouverte ? c'est même par-là qu'on se donne aujourd'hui un air

LA DIVERSITE DES CONDIT.

de bel esprit. On paroît sociable en s'affranchissant des liens sans lesquels il n'y a plus de société durable : on devient un fort raisonneur, en prétendant que celui qui ouvre sa main sur nous pour nous combler de biens, n'a point de même l'œil ouvert sur l'usage que nous en ferons. L'effet nécessaire de ces belles instructions est visiblement de ruiner la droiture naturelle des esprits, & de pervertir l'ordre avec la conscience.

La différence qui se trouve entre les effets de la mendicité & ceux du luxe ; c'est que la mendicité n'attire à elle que les ames les plus abruties & les esprits les moins industrieux, tant elle est sale & rebutante ; au lieu que le luxe enlève à la société les talens qu'il rend inutiles, & les vertus qu'il anéantit par les charmes les plus séducteurs. Où les plaisirs font la loi, il ne faut espérer ni sentimens de l'ordre, ni affection pour le bien public.

Allons plus loin, ce luxe que les voluptueux croyent utile, au moins politiquement, est dans le vrai le renversement de la saine politique. Ce luxe place en tout tems sa dépense dans les mains qui ont rapport à ses plaisirs, & néglige entièrement les autres ; ce qui fait une distribution des richesses & des fruits de la

la terre si inégale & si mal entendue, que tout se trouve d'un côté, & presque rien, ou même absolument rien de l'autre. D'où il suit que le luxe & l'oisiveté des riches sont les plus rudes fléaux de la société, puisqu'après avoir causé de plus grands maux que la mendicité même, en gâtant les esprits, il se trouve encore qu'ils deviennent, par l'irrégularité de leurs dépenses, la principale cause de la mendicité. LA DIVERSITE DES CONDIT.

Je dis la principale, & non l'unique cause: nous contribuons tous, quoique diversement, au même mal, & nous ne saurions trop nous en instruire, si nous voulons y remédier. Ceci nous mène à la seconde question, savoir s'il est quelque remède au desordre des dépenses du mondain, & à la fainéantise des pauvres. Mais il n'appartient qu'à celui qui est le maître des cœurs de guérir l'oisiveté & les bizarreries des riches. Nous n'avons ni caractère ni mission pour régler leur conduite, & nous ne voyons de ressource humaine que dans la bonté de leur éducation. Au contraire, quoique les mendians soient si stupides & si intraitables qu'il est inutile de leur proposer des facilités & des vûes, c'est cependant à la suppression de leur fainéantise qu'il est Causes & remèdes de la mendicité.

LA DIVERSITE DES CONDIT.

possible & nécessaire de travailler, parce que c'est en nous qu'est le remède. Cette possibilité se réduit non à doubler l'aumône, non à augmenter nos charges; mais à faire régulièrement passer à des travailleurs ce qui s'accordoit à des fainéants. Voyons si la chose est faisable. Ici se réunissent les souhaits du Chrétien & de l'homme voluptueux. Le Chrétien n'a point de passion plus grande que de voir tous ses freres rassasiés, & toute justice acquittée. Le voluptueux ne desire que de mener une vie tranquille, & exempte d'inquiétude. S'il est un moyen propre à les satisfaire l'un & l'autre, c'est la suppression de la mendicité; puisque ce qui seroit la ressource des pauvres, en accomplissant les vœux de tous les cœurs charitables, feroit aussi la sûreté des riches, & le repos du corps entier.

LA

LA SUPPRESSION DE LA MENDICITÉ.

ENTRETIEN SEPTIÈME.

IL est impossible de supprimer la mendicité si l'on n'en connoît la vraie origine. Les causes de la mendicité ne sont point celles qu'on a coutume d'alléguer parmi nous. On s'en prend d'ordinaire aux impôts qui foulent le peuple, à la Compagnie des Indes qui ruine le commerce, aux Compagnies Ecclésiastiques qui nous enlèvent les plus beaux biens. Vous n'entendrez tenir autre discours. C'est-à-dire, qu'il n'y auroit plus de mendiants si les impôts étoient diminués, la Compagnie des Indes supprimée, & les biens de l'Eglise donnés à des laïques. Causes de la mendicité.

J'ose dire au contraire que dans le premier cas la mendicité seroit la même; que dans le second cas les marchands ne vendroient pas une aune de drap de plus qu'auparavant; & que dans le troisième

cas

LA SUPPRESS. DE LA MENDICITE. Si l'impôt est la cause de la mendicité.

cas le nombre des mendians augmenteroit infailliblement. Il faudra donc remonter à d'autres causes.

1°. L'impôt n'est point la cause de la mendicité. Il afflige le particulier dont il diminue la rente : mais il donne lieu à une dépense universelle, & à des opérations qui font circuler l'argent dans tout l'Etat. La construction des vaisseaux, l'entretien des fortifications, les remontes de la cavalerie, les fournitures des troupes, le payement des rentes constituées, les pensions des militaires & autres officiers de toute espèce, les ouvrages ordinaires & extraordinaires qui se font pour le Roi, toutes ces distributions répandent jusqu'aux extrémités du royaume les revenus de S.M., qui deviennent ainsi les revenus de tout le corps, & la récompense des services rendus au corps.

J'avoue que l'impôt peut être un surcroît de peine pour les personnes mal à leur aise, comme une secousse est un surcroît d'affoiblissement dans un corps déja malade. Mais allons à l'exacte vérité. Ce coup ou cette secousse n'est point la cause de la maladie. De même, ce n'est pas la taille qui est la source de la misère : puisque la misère est moindre où la plus forte taille est établie ; & que la pauvreté

est

est excessive, où il n'y a presque point d'impôts. Vous en trouvez la preuve dans Paris & dans les environs des meilleures villes, où la taille & la capitation sont portées beaucoup plus haut que dans les Provinces plus éloignées. Cependant la condition du peuple y est considérablement meilleure, par une suite naturelle du debit & des ressources: ce qui prouve déja que si les ventes étoient aussi animées par-tout, la taille n'empêcheroit pas une certaine aisance. LA SUPPRESS DE LA MENDICITE'.

Mais puisque les opérations du commerce sont beaucoup plus languissantes en Province, supposons que la taille & les entrées sont diminuées tout d'un coup de la moitié. Il ne faudroit pas une remise si forte pour donner lieu aux acclamations les plus vives, & c'est dans la vérité un adoucissement desirable pour le peuple. Mais voyons quel est l'objet de cette effusion de joye.

Si le laboureur qui étoit taxé à cent francs de taille n'en paye plus que cinquante, le propriétaire rehaussera par proportion le bail de sa ferme. Mais puisque ce bail étoit auparavant plus modique en considération d'une plus forte taille, c'étoit donc sur son Maître que retomboit toute la charge réelle de cette imposition.

Le

LA SUPPRESS. DE LA MENDICITE.

Le batteur en grange qui payoit trois ou quatre Livres de taille, se trouvera allégé de quarante sous. Mais une pareille remise donnera-t-elle au pere & à la mere de famille, qu'on veut soulager, un pain plus abondant: & leurs enfans au lieu de toile ou de lambeaux mal assortis, porteront-ils un habit de bonne étoffe? qu'en reviendra-t-il au commerce non plus qu'à eux? ils étoient presque nuds durant la force de l'imposition: le marchand ne leur vendra rien de plus après une remise qui suffit à peine pour donner des souliers à l'un d'entre eux.

L'artisan établi dans une ville de Province, & qui y fait entrer deux pièces de vin par an, payoit pour le droit de vingtième & des quatre sous pour livre, environ trois Livres dix sols ou quatre francs. C'est quarante sous dont on le décharge. Ajoûtons, si l'on veut, la suppression de moitié sur le prix du Sel. Il en consommoit par an un quart de minot. Au lieu de douze à treize livres, il n'en payera plus que six. Ainsi sur ces deux articles le Roi lui remettra la valeur de huit francs. C'est un juste sujet de réjouissance dans un petit ménage. Mais sa condition n'en devient pas plus opulente. Il n'en fera porter à sa famille ni de plus beau

beau linge ni de meilleurs habits : & cette diminution tant desirée, est capable au plus de faire verser un peu plus de vin dans une ou deux fêtes passagères. Mais elle n'est pas à beaucoup près ce qui peut aider le rétablissement du commerce ou l'extirpation de la mendicité. Ce n'est donc point dans l'impôt qu'est le premier germe du mal, ni dans la suppression de l'impôt qu'est proprement le remède. Ainsi ceux qui attribuent la foiblesse des habitans de la campagne à la taille ou au prix du sel, ne vont pas au principe de la maladie. Ils raisonnent à la façon du petit peuple même, qui regarde les commis chargés du recouvrement des impôts, comme les auteurs de sa misère. L'impôt & le collecteur gênent, parce qu'on est malheureux : mais ce n'est point parce qu'il y a des impôts & des collecteurs qu'on est malheureux.

LA SUPPRESS. DE LA MENDICITÉ.

La chose a été éprouvée en un bon nombre de lieux. Les endroits où le Roi s'est réduit à ne demander presque rien, sont encore après cela les plus misérables : & ceux au contraire dont il tire le plus, sont de tous, les moins mal à l'aise. Je ne veux pas dire que la surhausse de la taille soit ce qui procure quelque abondance aux Normands & aux habitans de l'Isle

de

LA SUPPRESS. DE LA MENDICITE'.

de France : mais ce ne sera pas non plus la suppression de la moitié ou du total de l'impôt qui donnera du pain aux pauvres du Poitou ou des Landes de Gascogne. La cause du mal commence donc à se faire sentir. Elle subsiste avant l'impôt. Elle en est indépendante, & l'impôt diminué ou même supprimé, elle subsistera encore la même.

C'étoit autrefois les Gantois & les Flamands des environs de Gand, qui filoient la belle laine d'Angleterre & qui en fabriquoient des étoffes. Les Anglois ouvrirent enfin les yeux sur leurs avantages naturels. Depuis le règne du sage Henri VII, ils façonnent leur laine par eux-mêmes, & en sont si jaloux qu'elle ne sort plus de leur isle qu'en contrebande. D'autres précautions postérieures, en concentrant tous les privilèges & tous les profits dans les mains des naturels du pays, en ont éloigné pour toûjours l'étranger. Depuis le tems qu'ils font eux-même le transport de leurs draps & de leurs autres marchandises dans le Nord & dans les Echelles du Levant, ils payent à l'Etat le triple ou le quadruple de leurs anciens impôts, & ils ne se plaignent pas de leur sort. Les Hollandois étoient traités de Gueux, lorsqu'ils payoient à peine

une

une legère taxe à l'Espagne sur le foible produit de leurs fromages & de leurs salaisons. Aujourd'hui ils payent à leur République le quart de leur revenu, ou du produit de leur industrie, & ils n'ont point de pauvres. Le but où les desirs du peuple doivent tendre n'est donc pas de ne rien donner ou d'être déchargé de l'impôt; mais plutôt d'avoir de quoi le payer sans regret, & nous serions même très-heureux de le pouvoir commodément payer plus fort. LA SUPPRESS DE LA MENDICITE.

2°. A ce prix, dira-t-on, nous y consentons d'un grand cœur. Il n'y a personne qui n'aimât mieux donner plus, en possedant plus. Mais loin d'animer parmi nous l'industrie & l'activité du commerce, on le ruine par l'établissement d'une Compagnie qui fait tout, & qui nous enlève tout.

Un pareil discours surprendroit peu dans la bouche d'un garçon boutiquier, qui ne connoîtroit que son aune & les lieux d'où il tire son drap ou ses étamines. Mais on ne conçoit pas comment une infinité de gens d'esprit peuvent tenir le même langage, sans se mettre seulement en peine de savoir où sont les établissemens de cette Compagnie, & quelle est la nature de ses opérations. La plûpart des

LA SUPPRESS DE LA MENDICITE.

des marchands dont nous sommes les échos dans nos plaintes, sont des détailleurs dont les connoissances ne s'étendent guères au-delà des manufactures & des foires du voisinage. Si nous nous adressions à quelques-uns de ces habiles négocians qui connoissent la société & les liens qui en réunissent les diverses parties, nous entendrions parler d'une autre sorte. Dans la juste défiance où je suis de mes propres lumières, & pour ne me point méprendre dans le jugement que j'ai toûjours cru devoir porter de cette Compagnie, j'ai consulté les plus célèbres de nos marchands, ceux sur-tout qui font le plus d'affaires à Cadis, à la Martinique, à Saint-Domingue, ou aux Echelles, & qui ont le moins de liaisons avec la Compagnie. Ils m'ont avoué que les plaintes qu'on en faisoit étoient dépourvûes de sens. En criant comme nous faisons contre cette Compagnie, me dit l'un d'entre eux, nous réjouissons nos voisins, qui nous voyent si peu instruits de nos vrais avantages, & qui ne craignent rien tant que de nous voir prendre goût au commerce étranger. Ils savent combien ce commerce, qui a toûjours langui parmi nous, seroit capable, par de nouveaux accroissemens, d'aider

& d'animer notre commerce intérieur. On peut voir dans le Dictionnaire de Mr. Savary ce qui en a causé l'affoiblissement, & les souhaits perpétuels de ce judicieux citoyen pour l'affermissement de la Compagnie des Indes, qu'il regarde comme un des meilleurs moyens de réparer nos pertes. Elle a toûjours été chancelante jusqu'à l'administration de Mr. de Maurepas. Mais, quoique depuis quelques années ses retours soient devenus brillants, elle ne fait proprement que commencer. Le détailleur qui vend peu, cherche les causes de la langueur de son debit: il voit la Compagnie prospérer à côté de lui, & il la croit enrichie des profits qu'il ne fait pas. Elle enlève tout, & il faut que le particulier ferme sa boutique.

LA SUPPRESS DE LA MENDICITE.

Ce qu'on a dit de plus spécieux contre elle, c'est qu'elle fait tous ses achats dans l'Inde, argent comptant. Elle n'y porte que peu de nos marchandises. Mais cette difficulté regarde également les célèbres Compagnies de Hollande & d'Angleterre. La nôtre consomme & emporte une infinité de marchandises & de matières qui nous resteroient. Qu'importe où elle les distribue, pourvû que la distribution s'en fasse hors de chez nous.

Après

LA SUPPRESS DE LA MENDICITE.

Après qu'elle a fait ses échanges d'Inde en Inde, & ses ventes au Port de l'Orient, il se trouve en dernière opération qu'elle rapporte en France plus d'argent qu'elle n'en a tiré: l'avantage est donc sûr. Or il n'y a qu'une Compagnie puissante, & protégée qui puisse faire avec succès ce que la nôtre entreprend. Nous l'avons vû ailleurs.

3o. On commence à trouver des personnes qui entendent raison là-dessus, & qui aiment mieux voir notre commerce extérieur fleurir dans les mains d'une Compagnie qui en répande le goût dans le centre de l'Etat, que de le voir dans les mains de quelques particuliers confinés au bout du Royaume, & tous les jours exposés comme leurs prédécesseurs à s'entredétruire, ou à succomber à une première perte, faute de support & de bonne intelligence. Mais il y a, dit-on, une autre raison bien sensible & toûjours subsistante, qui empêche efficacement l'amélioration de notre commerce intérieur. C'est cette grande portion de bien que l'Eglise possède. Elle absorbe le suc & l'embonpoint du corps. Si l'on faisoit de ses revenus ce qu'Henri VIII en fit en Angleterre, & ce que les Hollandois en ont fait chez eux, notre

notre commerce intérieur en seroit tout autre, & la mendicité disparoîtroit. LA SUPPRESS DE LA MENDICITE.

Les Provinces-Unies ne doivent point leur splendeur à l'extinction des titres Ecclésiastiques. Elles furent long-tems après leur association aussi peu à leur aise qu'auparavant. Le debit de leurs salaisons se faisoit sur-tout en Espagne & en Portugal, même dans le fort de la guerre avec l'Espagne. Quand la Cour de Madrid eut résolu tout de bon de tenir tous ses ports exactement fermés aux Hollandois, ceux-ci, qui manquoient presque de tout chez eux, commencèrent à tenter fortune ailleurs. Depuis le commencement du dix-septième siècle, & sur-tout après la paix de Munster, qui en 1648 les déclara Peuples libres, ils devinrent les courtiers de l'Univers, portant généralement de tout à toutes les nations, & par-là ne manquant plus de rien. C'est cette industrie, & nullement leur schisme avec l'Eglise Catholique, qui les a enrichis.

La religion n'a influé pour rien sur le civil en Angleterre. Ce royaume doit son amélioration à trois moyens principaux. L'un est la fabrique des laines d'Angleterre par les mains des Anglois, qui les envoyoient auparavant aux manufactures

LA SUPPRESS. DE LA MENDICITE'.

de Gand & de Bruges. Le second est l'accroissement de la Marine & du commerce étranger, par les avantages accordés aux seuls Anglois sous les règnes de Marie & d'Elisabeth. Le troisième est le fameux acte de Parlement passé en 1660, par lequel toute marchandise arrivant en Angleterre est déclarée de contrebande & confiscable, si elle n'est du cru du pays même d'où vient le vaisseau; ou, si, étant des Echelles du Levant, elle a été chargée en deçà du détroit de Gibraltar; ou, si étant des Indes-Orientales, elle a été prise dans quelque port situé en deçà du Cap de Bonne-Espérance. Ce réglement, qui contient plusieurs autres pareils articles, où l'on retrouve toute la finesse de Cromwel qui en est l'Auteur, a éloigné d'Angleterre une infinité de marchands, & même des nations entières, comme la Hollandoise, puisque celle-ci n'a presque rien de son cru. L'effet de cet acte n'a pas été seulement de dégoûter les autres peuples de l'accès des ports d'Angleterre, par la crainte des avanies qui doivent naître de toutes ces précautions exclusives: c'a été sur-tout d'obliger les Anglois à n'avoir plus de marchandises que de la première main, & à s'approprier non-

tion-seulement l'avantage des premiers achats, faits immédiatement sur les lieux & sans commissionnaires; mais encore les profits immenses de tous les transports nécessaires à leurs concitoyens. En portant ailleurs ce qu'ils ont de trop & rapportant eux-mêmes ce qui leur manque, ils ont pris occasion de se charger partout de toute marchandise d'usage, & d'en faire trafic aussi bien que des leurs d'un port à l'autre: ce qui a encore doublé les profits, & augmenté à l'infini le goût qu'ils avoient déja pour la navigation. L'Angleterre profite par-tout, & presque personne ne profite avec l'Angleterre. Elle doit donc ses richesses non au schisme qu'elle entretient avec l'Eglise Catholique, mais à l'espèce de schisme qu'elle semble faire avec les autres nations en les excluant de chez elle par la dextérité de ses réglemens. C'est aux Anglois, plutôt qu'à nous, à examiner si les dispositions de cet Acte célèbre se peuvent concilier avec l'équilibre des facilités mutuelles que le simple droit de la nature & le respect dû à la société semblent demander par-tout? L'Angleterre au reste n'a touché ni aux revenus de ses Evêques, ni à ceux des Chapitres ou des Curés. Si l'on disposoit en France de ces re-

LA SUPPRESS. DE LA MENDICITE'.

LA SUPPRESS DE LA MENDICITE.

revenus, comme Henri VIII disposa de ceux des Monastères qu'il abandonna à un nombre de courtisans; nos provinces, & les campagnes sur-tout, en seroient ruinées & affamées sans ressource.

La plûpart des Seigneurs François suivent la Cour, ou résident à Paris & dans les grandes villes, au lieu que les Seigneurs Anglois n'ont pas plutôt terminé leurs séances & leurs affaires à Londres qu'ils vont vivre sur leurs terres, où avec leurs anciens revenus ils dépensent ceux que les Monastères y consommoient autrefois. D'ailleurs les payſans d'Angleterre ont presque tous conservé une portion de terre : ce qui rend, comme en Flandres & en différens cantons d'Allemagne, les gens de campagne plus aisés & plus ardents au travail, parce que qui n'a rien demeure indifférent à tout. Enfin l'Angleterre a jugé à propos de retenir dans chaque village la partie du produit de la terre, qui étoit néceſſaire aux habitans destitués de tout propre, en y levant la taxe des terres pour faire travailler les pauvres du lieu. Qu'on donne en France les meilleurs biens Ecclésiastiques aux Seigneurs qui suivent la Cour ou l'armée, c'est une nécessité que la province périsse, & qu'au lieu de mille pau-

pauvres elle en voyé paroître dix mille. C'eſt le Noble & le Bourgeois qui ont en France la propriété de preſque toutes les terres. Les Payſans n'ont commencé à pouvoir poſſéder des propres que ſous le règne de St. Louïs. L'uſage en devint fréquent ſous les enfans de Philippe le Bel : mais les acquiſitions des gens de campagne n'ont jamais été grandes. La portion du Bourgeois communément plus ample le va trouver à la ville. Celle du Noble va tantôt à Paris, tantôt ſur la frontière où le ſervice l'appelle. Cette double portion ſe conſomme preſque toûjours loin du lieu qui l'a produite, & ſans aucune eſpérance de retour. Au lieu qu'un Evêque perſuadé que le Paſteur doit être auſſi ſtable dans ſon diocèſe que ſa Cathédrale, parce qu'il y eſt auſſi néceſſaire, partage communément la jouiſſance de vingt ou trente mille livres de rente avec ceux qu'il appelle ſes freres & ſes enfans. Tous les Abbés réguliers réſident & conſomment leur revenu ſur les lieux. On voit des Abbés Commendataires qui font ſubſiter par un travail non interrompu toutes les pauvres familles de leurs dépendances, & qui ſoûtiennent honorablement la qualité de Pere * que l'Egliſe leur a conſervée. Nos Rois ont toû-

LA SUPPRESS. DE LA MENDICITE'.

* *Abba*, pere.

LA SUPPRESS DE LA MENDICITE'.

toûjours honoré de leurs éloges les bénéficiers qui réſident. Un chapitre, un riche monaſtère, une communauté de religieux hoſpitaliers, ou même mendiants, conſomment dans le pays ce qu'ils reçoivent de la terre ou des mains des Fidèles. Ils entretiennent le cirier, le brodeur, l'architecte, le fondeur, & bien d'autres artiſtes, dont le public jouit, mais que ces établiſſemens ſeuls ont pu enhardir & former. Ceux qui poſſédent ce revenu, l'objet de tant de convoitiſes, ne ſont point les enfans des Turcs: ils ne font point bande à part: leurs familles & leurs concitoyens en jouiſſent avec eux. La politique ſe met peu en peine ſi leur habit eſt blanc ou noir: & ſans alléguer ici en leur faveur ni la néceſſité du miniſtère qu'ils exercent, ni les ſervices d'un Séminaire, d'un Collége, d'un Hôpital, & de toute retraite bien réglée, on ne peut diſconvenir que dans la conſtitution de notre Etat, le revenu Eccléſiaſtique ne ſoit le plus ſûr moyen d'arrêter dans chaque canton une portion des fruits de la terre, & de la répandre dans toutes ſortes de mains. La ſatyre ne veut voir aucuns de ces biens qui ſont ce pendant très-communs, & ne s'occupe que de la conduite de quelques particuliers

liers peu fidèles aux loix de la résidence.

LA SUPPRESS. DE LA MENDICITÉ.

Je sens qu'on insistera. Si les Fidèles, au lieu d'offrandes arbitraires & d'aumônes manuelles ont assigné au Ministre nécessaire une aumône stable, qui se prend sur leurs plus beaux fonds, c'a été dans l'espérance que tout ce qui excéderoit le besoin du Pasteur retomberoit dans le sein des pauvres. Ainsi cette magnifique libéralité se nomme, & est dans l'exacte vérité, le patrimoine des pauvres. Pourquoi donc y en a-t-il encore à notre charge? Ceci nous mène au dénoûment.

La mendicité forcée, à laquelle on prend goût peu-à-peu, & qui amène ensuite la mendicité volontaire, ne peut provenir en France, & dans toute autre bon pays, que de l'une de ces trois causes; ou de ce que la terre n'y produit pas de quoi nourrir tous ses habitans; ou de ce que l'habitant n'a pas l'industrie de mettre en valeur la terre qu'il habite; ou enfin de ce que malgré la fertilité du pays & l'industrie de l'habitant, il se fait une distribution des fruits de la terre qui met trop d'un côté & laisse trop peu d'autre; en sorte que plusieurs habitans manquent du premier nécessaire. Cette

Ceux qui dépensent le plus sont cause de la mendicité, non par leur dépense, mais par la manière dont ils la placent.

LA SUPPRESS. DE LA MENDICITE.

te recherche en éclaircissant le point qui nous occupe, nous peut instruire en même tems d'une des plus belles opérations de la société, & du plus puissant mobile qui la fasse agir; je veux dire, de la distribution des fruits de la terre.

1°. Prenons la France pour exemple, afin que si un Etat très-riche a ses pauvres, on sente à plus forte raison ce qui en augmente le nombre en Italie, où le commerce est moins animé; & en Espagne, où il y a moins d'industrie & de fertilité. Nous n'avons pas à prouver que la France peut suffire par elle-même à ses habitans. Les Etrangers en enlèvent tous les ans des provisions immenses de vins, d'eaux de vie, d'huiles, de sel, de chanvre, de cordes, de toiles, d'étoffes, de fer, de pierres, d'ardoises, de papier, & de toutes sortes de meubles. D'habiles calculateurs ont trouvé que le produit du blé d'une année à l'autre étoit suffisant en France pour la fourniture d'un an & demi au moins, & que sans construction d'édifices publics, en laissant le blé dans les mains des marchands & des propriétaires qui savent toûjours le conserver; enfin sans prendre d'autre précaution que celle d'en empêcher le transport à l'Etranger quatre ans de suite, nous

nous nous trouverions alors avec une double provision, & les années suivantes avec un superflu, qu'on pourroit vendre ou retenir selon la foiblesse ou la bonté des récoltes. LA SUPPRESS. DE LA MENDICITE.

2°. Nous n'avons pas non plus à nous mettre en peine de démontrer que le peuple François n'est pas destitué d'industrie. Il siéroit mal à un François de faire l'éloge de sa nation. Mais c'est un fait connu que la culture des terres, le commerce, & les arts ne sont point négligés parmi nous.

3°. Si malgré la fécondité de la terre & l'activité de la nation, il s'y trouve tant de gens qui manquent de courage & qui cherchent leur salut dans la mendicité, ce ne peut être que l'effet d'un partage par trop inégal.

Jugeons de la distribution du produit de toutes les terres de France par la distribution qui se fait nécessairement du produit d'une Ferme, prise en tel pays qu'on voudra; & pour simplifier le tout, raisonnons comme si le produit de la Ferme étoit en blé. Supposons-là, par exemple, dans le pays de Caux, qui ne donne autre chose. Il nous est égal ici que les mille francs qu'elle rapporte par bail au propriétaire, proviennent en entier

LA SUPPRESS DE LA MENDICITE'.

de la seule récolte du blé; ou qu'au lieu de blé la Ferme ait sa ressource principale dans le produit d'une belle oseraye, ou d'une pêcherie abondante, ou d'une ardoisière, ou d'un autre bien. Le blé signifiera ici en abregé tous les revenus imaginables, puisque tous se peuvent apprécier en raison de la valeur du blé contre lequel on en fait nécessairement l'échange. Il est vrai qu'il y a certains biens dont l'exploitation coûte beaucoup moins que celle du blé: mais en ce cas la portion que le propriétaire laisse au fermier est beaucoup plus petite. Si donc nous trouvons que quand la part du fermier est toute en blé, elle ne suffit pas pour faire vivre ceux qui aident son travail, à plus forte raison la campagne se trouvera-t-elle dans l'indigence si le fermier n'a rien à partager avec elle, & n'y occupe que peu de personnes. Il n'est question que de savoir quelles personnes auront part à ce produit de la ferme, & quelles personnes en seront nécessairement privées. Ce qui doit arriver à une ferme par un effet de notre façon de vivre, arrivera à toute autre ferme, & sera applicable à la France entière.

L'Etat renferme six sortes de personnes. 1°. Le Roi, ses officiers & son armée,

ou

ou tous ceux qu'il employe soit pour nous gouverner, soit pour nous défendre; 2°. le Clergé; 3°. les propriétaires des terres; 4°. les laboureurs & tous ceux qui recueillent ce que la terre donne; 5°. les marchands, commissionnaires, & voituriers qui font les transports & les échanges; 6°. les artisans & les domestiques qui facilitent l'exploitation ou la jouissance des fruits de la terre. Toutes ces personnes sont nécessaires au bon état de la ferme, & en la maintenant acquièrent un droit sur le produit. Elle est à couvert de toute insulte sous la protection du Roi & de ses ministres: car il seroit impossible d'en conserver ni l'usufruit, ni la propriété, s'il n'y avoit un gouvernement. Le Pasteur annonce dans cette demeure la nouvelle du salut & y porte l'esprit de paix. Il y introduit la vraie joye, l'ordre, les bonnes mœurs, & des inclinations sociables, en y introduisant la charité, les supports, & l'attente des vrais biens. Le laboureur, le manœuvre, l'artisan, & le marchand la font valoir par une suite d'opérations & de services également nécessaires. Le propriétaire après avoir mis une portion des fruits en réserve pour sa subsistance propre, en abandonne la moitié ou les

LA SUPPRESS DE LA MENDICITE'.

LA SUPPRESS. DE LA MENDICITÉ.

deux tiers pour l'entretien de toutes les personnes que nous venons de nommer, & pour reconnoître les différens secours qui assûrent son état.

Règle des Baux.

Par une estimation uniforme & fondée sur l'expérience la plus constante, le propriétaire se contente de partager par moitié les fraix & les fruits de la culture avec son fermier: ou, ce qui revient au même, il se décharge communément de tous les fraix, & se borne au tiers de ce que la ferme rapporte, ou peut ordinairement rapporter: c'est ce qu'on appelle le tiers-franc. Si la ferme produit, bon-an mal-an, la valeur de mille écus, il se contente de mille francs, & laisse le reste au fermier. Si un paysan s'engage à rendre pour un bout de terre la quantité de vingt gerbes, il faut qu'il en ait pour lui environ quarante. Quand les propriétaires ont voulu avoir plus que ce tiers, il est presque toûjours arrivé, ou qu'ils n'ont pas été payés, ou qu'ils ne l'ont pu être que par la ruine du preneur.

Il semble cependant que la condition de celui-ci devient bien douce par cet arrangement. Les deux tiers du total demeurés dans les mains du fermier rendent son sort digne d'envie. Mais il ne jouit pas de cette somme en entier, & nous allons

lons voir bien du monde se présenter pour partager avec lui.

LA SUPPRESS. DE LA MENDICITE.

1°. D'abord le Roi, comme protecteur de l'ordre public & défenseur du salut des particuliers, exige communément dix-huit deniers pour livre sur le produit du bail, dans les pays d'une moyenne fertilité, & où le commerce est foible. La taille est plus haute & monte jusqu'à trois sous pour livre dans les pays où la consommation est grande, & l'industrie fort profitable. Cet excédant ne doit pas entrer ici en ligne de compte, parce qu'il est abondamment compensé par la certitude des profits. Tenons-nous-donc ici à la plus commune façon d'imposer la taille proportionnellement au produit du bail, qui est de prendre deux sous pour livre. La capitation & autres menues impositions font ensemble le quart ou un peu plus de la taille. Faisons état de deux sous six deniers par livre. Si donc le produit total est d'environ mille écus, le fermier qui en rend le tiers-franc au propriétaire, payera au Roi, à raison du bail de mille francs, la somme de cent vingt-cinq livres pour taille & capitation. Si au lieu de mille écus nous voulons réduire le total en petit, & que nous estimions le produit

LA SUPPRESS. DE LA MENDICITE.

de la terre à soixante gerbes, le fermier en délivre vingt à son maître, & des quarante qui lui demeurent, il en met à part deux & demie pour s'acquitter envers le Roi.

Quand le laboureur est lui-même propriétaire de la terre qu'il cultive, il est imposé au tiers ou même au double en sus, à quatre sous par livre au lieu de deux, à six au lieu de trois. La raison de cette surcharge vient d'abord de ce que l'homme de campagne ne paye point d'entrées, au lieu que si ce bien qu'il exploite passoit à un propriétaire établi dans une ville, la taxe seroit moindre; parce que celui-ci paye au Roi une plus forte capitation, & des droits d'entrée tant sur les boissons que sur les denrées de toute espèce. La seule entrée emporte autant de Louïs d'or qu'il faut de pièces de vin pour la consommation d'un Bourgeois de Paris. La seconde raison de la surcharge des laboureurs propriétaires des fonds, vient de ce qu'anciennement les gens de campagne étoient serfs & incapables de posséder des propres, selon l'usage ou le droit qui fut introduit dans les Gaules par les Romains; droit continué sans changement à cet égard sous les Rois de nos deux premières races, &

& bien avant sous ceux de la troisième. Le payſan avec ſa famille pour l'ordinaire faiſoit partie du fonds. Il ne pouvoit ni lui ni les ſiens changer de domicile, & tenoit pour ainſi dire à la terre *, comme l'arbre qui y eſt planté. Sous les règnes de St. Louïs & des trois enfans de Philippe le Bel, on commença à permettre à l'homme de campagne de ſe racheter de la ſervitude. Il lui fut accordé de pouvoir changer de demeure, & d'acquérir des fonds comme le Noble & le Bourgeois. Mais ce fut à condition de porter une part des impoſitions plus forte que les habitans des villes; de s'obliger comme auparavant à tant de jours de corvée envers le Seigneur immédiat, & à tant envers le Seigneur ſuzerain; enfin à ſe ſoumettre à divers droits plus ou moins onéreux, tels que les Seigneurs des lieux crurent les pouvoir exiger à différens titres.

LA SUPPRESS. DE LA MENDICITE.

* *Addictus glebæ.*

Les droits du Roi ne ſe bornent pas à la taille & à la capitation. Le Sel eſt un troiſième article qu'on croit preſque équivalent à la moitié des deux précédens. Un laboureur qui rend par bail mille francs de ſa ferme, n'a pas moins de huit ou neuf perſonnes, ſoit enfans ſoit domeſtiques, à nourrir, & conſomme, ou

Le Sel.

LA SUPPRESS. DE LA MENDICITE.

ou peut consommer, un minot de sel de 50. livres; savoir les deux tiers pour le pot & la salière, l'autre tiers en salaisons. S'il en consomme plus de cette dernière sorte, c'est une industrie qui peut supporter l'excédant par le profit. Cinquante livres font un soixantième des mille écus. Ce seroit une gerbe sur soixante. Mais c'est assez de compter ici la moitié ou à peu près de cette imposition, parce qu'elle procure au laboureur une marchandise qui aide sa nourriture & son commerce. Aux deux gerbes & demie, pour taille & capitation, ajoûtons-en une demie pour la jouissance du sel, ce sont trois gerbes à prélever sur les quarante qui font le lot du fermier.

Les Droits Seigneuriaux.

Nous pouvons mettre à la suite des droits du Roi, toutes les redevances Seigneuriales qui emportent communément beaucoup moins que le soixantième du total. Dans les lieux où les droits de tirage, de champart, & autres sont violents, par exemple jusqu'à prélever la sept ou huitième gerbe sur le tout, Messieurs les Intendans ont l'équité d'y avoir égard dans l'imposition, & de demander moins pour le Roi. Les villages de cette espèce où l'on a voulu anciennement introduire une cottisation réglée comme ail-

ailleurs par le nombre des feux, & sans faire attention aux charges dont ils étoient précédemment tenus, sont peu-à-peu demeurés deserts. Nous devrions nous contenter ici d'un demi soixantième pour le droit Seigneurial. Mais c'est une précaution raisonnable de compter un soixantième ou une gerbe pleine pour satisfaire à tout événement. Il n'y a guère d'année où il ne survienne dans l'étendue d'une élection ici une grêle, là une mortalité dans le bétail, ailleurs des dégats causés par la nielle. Ces accidens & bien d'autres sont adoucis par la décharge qui s'accorde alors aux Paroisses les plus maltraitées. Mais le rejet s'en fait sur les autres pour former la somme à laquelle la totalité de l'élection ou de la province est imposée : ce qui tient la taille un peu plus haute qu'elle ne devroit être, & donne souvent lieu de publier, quoique faussement, que la taille est augmentée. Ce surplus local joint aux droits imposés sur les boissons de détail, qui sont les seules que les gens de campagne se donnent, exige que nous mettions ici un soixantième plein. Ce sont donc quatre gerbes à retrancher des quarante, qui faisoient la part du laboureur.

LA SUPPRESS. DE LA MENDICITE.

2°. Une

LA SUPPRESS. DE LA MENDICITE. La Dixme Eccléſiaſtique.

2°. Une autre portion qu'il faut encore en retirer, eſt ce qui ſe prend ſur le produit entier de la ferme pour être délivré au Clergé: c'eſt ce qu'on appelle Dixme Eccléſiaſtique. La dixme en Provence & en quelques autres lieux ſe prend à la dix-huitième gerbe du total, ou même au-deſſus; mais ailleurs communément à la dixième, ou onzième. En d'autres lieux à la treizième. Prenons ici un compte moyen entre le plus & le moins de ce qui eſt à peu près univerſel: parce qu'on adoucit la taille dans les lieux où la Dixme Eccléſiaſtique eſt plus forte: ce qui ramène les choſes à une certaine égalité. Suppoſons donc cette Dixme généralement à la douzième gerbe. Dans les ſoixante, à quoi nous faiſons monter le produit total de notre terre, il y a cinq fois douze. Ce ſont cinq gerbes ſur ſoixante. Ainſi ſur les quarante qui ſont abandonnées au fermier pour en aſſûrer vingt à ſon maître, il faut qu'il s'attende à un retranchement de quatre gerbes pour les droits Royaux & Seigneuriaux, puis à un autre de cinq gerbes pour la Dixme Eccléſiaſtique. Il ne lui en reſtera que trente-une.

Ce compte eſt juſte dans notre ſuppoſition ſelon laquelle tout le produit de la fer-

ferme est converti en blé. Mais dans la vérité il y a quelques fonds utiles ou qui font revenu, & qui semblent ne rien payer à l'Eglise : tels sont les prés, & l'industrie. Mais elle en décime indirectement le produit, puisqu'elle reçoit la Dixme des petits du bétail dont la multiplication fait la principale industrie des gens de campagne, & que la prairie est le principal soutien de cette industrie. S'il y a quelques profits sur lesquels la Dixme Ecclésiastique n'a point de prise, l'Eglise en est amplement dédommagée par les offrandes volontaires que les fidèles ajoûtent au magnifique present que nous venons de voir.

LA SUPPRESS. DE LA MENDICITE.

On a remarqué que, si on excepte les pays dans lesquels l'exemption du Sel de gabelle, ou un grand debit de toutes les productions, donnent lieu à l'imposition d'une plus forte taille, comme aussi les Paroisses qui ont peu de terres labourables, mais beaucoup de prés ou d'herbages; alors le produit de la Dixme Ecclésiastique excédoit communément le produit de la taille, tantôt d'un sixième, tantôt d'un cinquième, ou d'un quart, & même plus. On en trouve la preuve dans les opérations faites par Mr. de Vauban sur un nombre de Paroisses même de

Nor-

LA SUPPRESS. DE LA MENDICITE.

Normandie où les ressources de l'industrie sont grandes. On en trouve la preuve encore plus sensible dans les pays à blé, comme le pays de Caux, où l'on a conservé toute la Dixme au Curé, & où après la mort du Bénéficier, on met en réserve le produit de la Dixme d'un an pour faire le revenu de l'Evêque. Ce produit qu'on nomme *le déport*, est plus fort que celui de la taille. Assez souvent dans ces villages la Dixme Ecclésiastique comparée à la taille est comme cinq à trois, & au contraire dans les lieux où l'on jouit du Sel blanc, dans ceux où il y a des bois ou d'autres biens qui ne donnent rien à l'Eglise, ce qui est rare; enfin dans ceux où il y a beaucoup de commerce ou d'industrie, la taille sera comme cinq, & la Dixme Ecclésiastique comme trois. Ainsi là & ailleurs ces deux droits emportent toûjours au moins huit gerbes sur les quarante du fermier.

La part du Roi & celle de l'Eglise, quoiqu'à peu près égales en apparence, sont fort inégales en effet. Celle de l'Eglise se lève sans contestation & sans partage. Un homme se présente sur le champ où la moisson a été sciée & mise par monceaux de onze, de douze, ou de treize bottes. Avec son bâton armé d'une pointe de

de fer, il pique celle qui eſt pour le Bénéficier décimateur, & tout eſt fait. Au lieu que le Roi pour le recouvrement de ſa part eſt obligé d'employer & d'entretenir à grands fraix, des Intendans, des Receveurs, des Elûs, des légions de Sergens, & de Gardes; ce qui rend la portion de l'Egliſe plus entière & plus forte. Nous faiſons notre preſent à l'Egliſe ſans regret & ſans plainte. Celui que nous faiſons au Roi devroit également ſe faire ſans murmures. Il eſt en bien des lieux moindre que l'autre, & n'eſt pas moins néceſſaire. Les Eccléſiaſtiques avec la Dixme jouiſſent encore d'une multitude de beaux fonds & de l'offrande volontaire. Mais ils s'acquittent par le don qu'on nomme Gratuit, de ce qu'ils doivent à l'Etat comme citoyens. Notre objet actuel n'eſt pas d'entrer dans l'exacte préciſion à laquelle cette comparaiſon du revenu royal & du revenu Eccléſiaſtique pourroit être portée. Quelque intéreſſante qu'elle puiſſe être, il s'agit ici de connoître ce qui eſt infailliblement retranché de la part demeurée dans les mains du laboureur, ou ce qui peut devenir pour lui une cauſe d'apauvriſſement. S'il met donc à part quatre gerbes pour le Roi, quatre pour l'E-

LA SUPPRESS. DE LA MENDICITE.

LA SUPPRESS. DE LA MENDICITE.

l'Eglise, & une autre tant pour l'article du Sel que pour les droits du Seigneur, jouira-t-il alors des 31 qui lui restent?

Il est juste d'évaluer la petite dépense annuelle que le fermier fait pour son Pasteur particulier, en offrandes, en honoraires autorisés & même exigibles. Joignons-y les fréquentes distributions qu'il fait de blé, de vin, de chennevi, de navette, de chanvre, de lin, de pois, & autres fruits ou légumes, de laine, de fil, de bois, & de toute autre provision aux quêteurs des Ordres religieux Mandians, aux familles ruinées par le feu, & aux pauvres du lieu. J'ai la preuve en main que le plus petit fermier se prive par année de quatre pistoles & plus pour ces sortes d'œuvres. Quand la grange est pleine, ses portes & ses mains sont toûjours ouvertes. On ne peut s'empêcher de convenir que le payſan n'a de dur que les manières, & qu'il a réellement le cœur plus compatissant que nous.

Nous resserrerons cependant à trois pistoles les distributions qu'il réitère presque tous les jours d'un bout de l'année à l'autre. Si nous supposons la totalité de sa récolte convertie en argent sur le pied de trois cens pistoles, les trois qu'il employe en menues libéralités envers l'E-

l'Egliſe, font environ le centième de ſa récolte. Mais nous mettons ici trop peu, parce que le fermier eſt inévitablement chargé envers l'Egliſe de pluſieurs autres fraix qui doivent entrer en ligne de compte. Il eſt tenu d'entrer pour ſa part dans les fraix qui ſurviennent pour les réparations du cimetière & du presbytère, pour la fonte des cloches, pour la fabrique & l'entretien des bâtimens de l'Egliſe depuis le bas de la nef juſqu'au cancel. Ces dépenſes, quelquefois très-fortes, étant répandues ſur une longue ſuite d'années, & ajoûtées aux libéralités que fait notre fermier, ſoit aux pauvres du lieu, ſoit aux quêteurs de dehors, on trouvera que tous ces articles ſont foiblement exprimés par un ſoixantième. S'il donne davantage, les cauſes de la modicité de ſa fortune, qui ſont ici ce que nous recherchons, n'en feront que plus évidentes. Cette ſoixantième gerbe jointe aux neuf précédentes, il ne lui en reſte plus que trente.

LA SUPPRESS. DE LA MENDICITE.

3°. Pour faire ſcier & battre ſon blé, il eſt dans l'uſage d'en abandonner une portion à ceux qui lui rendent ces ſervices. Il y a ici quelque variété dans le payement d'une Province à l'autre. Mais ce déchet eſt au moins d'un trentième,

Fraix d'exploitation.

ou

LA SUPPRESS. DE LA MENDICITE.

ou de deux soixantièmes sur le tout: ce qui réduit les trente gerbes à vingt-huit. Je n'évalue pas ici ce qu'il donne pour moudre son blé, parce que c'est une dépense qui tombe non sur l'exploitation de sa terre, mais sur sa consommation personnelle.

Voilà donc déja la moitié & plus de tout le produit de la ferme emportée avant que le preneur se puisse approprier la moindre portion des fruits pour sa subsistance, & celle de sa nombreuse famille. Il nous faisoit envie il n'y a qu'un instant, & nous commençons à nous allarmer pour lui. Mais il faut faire bien d'autres retranchemens avant qu'il jouisse de la récompense de son travail.

Fraix de semence.

4°. Un septier de blé du poids de 125 livres, ou moitié à peu près du septier de Paris, jetté dans un arpent, rapporte quelquefois douze & quatorze septiers de six boisseaux, souvent huit & neuf seulement, ou même au-dessous. On seroit heureux si le rapport étoit toûjours dans la proportion de dix pour un. Supposons ce rapport constant, en compensant les récoltes foibles par les bonnes. Pour assûrer à l'année prochaine un revenu de dix septiers pour un, il faut renoncer à l'usage d'un septier de la récolte de l'année cou-

courante. Ainſi pour avoir ſoixante gerbes l'été prochain, il faut faire cette année le ſacrifice de ſix gerbes, leſquelles miſes en réſerve pour les ſemailles prochaines ſont encore à retrancher de vingt-huit: ce ſont vingt-deux en tout dont le fermier pourra diſpoſer ſi l'année eſt d'un rapport ordinaire, & qu'il n'y ait déchet ni au produit ni à la vente. Soixante étant à vingt-deux comme trois mille à onze cens, il ne lui reſte ſur les mille écus, total du produit, que onze cens livres, ſur quoi il faut qu'il trouve ſon entretien, celui de ſa famille, les loyers, & les nourritures d'une ſervante, d'un valet, & d'un berger; l'achat & l'entretien de huit ou dix chevaux, le payement des harnois, & de tous les ſervices du bourrelier, du taillandier, du maréchal, du charron, du foſſoyeur, du..... Y penſez-vous? me va-t-on dire: il faut que votre fermier périſſe. Quand il ne mettroit que deux cens livres en loyers de domeſtiques, & trois cens livres pour leur nourriture, ce qui eſt abſolument inſuffiſant pour trois ou quatre grands corps qui travaillent ſans ceſſe & diſſipent beaucoup; les fraix des voitures & des attelages emporteront le reſte; c'eſt pour autrui que votre laboureur a travaillé.

LA SUPPRESS. DE LA MENDICITE'.

LA SUPPRESS. DE LA MENDICITE.

Revenons donc sur nos pas, & faisons dans sa dépense tous les retranchemens possibles. Il succomberoit dans une petite ferme s'il n'exécutoit la plûpart de ses ouvrages par lui-même. Il laissera donc à des fermiers plus aisés que lui la commodité d'un nombreux domestique. Il mettra son troupeau sous la conduite des bergers du lieu. Son fils l'aidera dans ses labours dès qu'il pourra remplacer le travail du mercenaire. La mere de famille se chargera conjointement avec sa fille de tout ce qui a rapport à la laiterie, à la façon des chanvres, aux lessives & au train du ménage. Ce renoncement aux secours étrangers commence à faire une épargne au laboureur. Il évite la boutique du marchand comme un écueil, & ne se défait de son habit que quand il montre la corde. Point de renouvellement ni dans les meubles, ni dans les harnois, qu'au refus de service. Mais, malgré l'économie la plus inquiète, il s'endetteroit nécessairement, ce qui signifie à peu près s'abîmer; & la condition du manouvrier qui a des bras & quelque bétail, seroit plus douce que celle du fermier, si celui-ci ne se sauvoit par le commerce du blé, par celui des laines, & par les différens produits de la basse cour. Telles

sont

sont les ressources du laboureur, & il les doit à sa ferme. LA SUPPRESS. DE LA MENDICITE.

Mais cette économie qui est si louable, puisque c'est ce qui le sauve, devient une occasion de misère pour d'autres. Si le fermier fait son ouvrage par lui-même, sa maison n'est plus le refuge du mercenaire. S'il est si timide dans sa dépense, le marchand qui ne lui vend rien, & l'artisan qu'il met peu en œuvre, s'en ressentiront infailliblement. La misère de l'artisan & du manœuvre devient la ruine du marchand voisin, faute de consommation parmi le petit peuple. Toutes ces choses tiennent ensemble, & le laboureur ne peut être à l'étroit que tout le monde ne s'y trouve, la campagne & les villes. Tout ce que nous venons d'établir de charges inévitables sur la portion du fermier, est quelquefois beaucoup plus fort dans les lieux où la taille est arbitraire.

On voit par-là combien le propriétaire, s'il entend ses propres interêts, doit être réservé à augmenter le bail de sa ferme, & à écouter des propositions d'enchère. Il y voit en même tems combien il est de la justice & du bien commun de ne s'opposer nulle part à l'introduction de la taille proportionnelle. C'est vraiment aider l'E-

LA SUPPRESS DE LA MENDICITE.

tat que d'aider le laboureur, puisque c'est sa dépense qui décide en premier lieu du sort de l'artisan & par contre-coup du commerçant. Le dessèchement des petits ruisseaux est suivi de l'affoiblissement du fleuve entier. Si la multitude tire peu du laboureur, les premières sources du commerce intérieur se trouvent taries.

Quoique le laboureur communément ne soit pas riche, cependant il vit, & aide les autres à vivre. Il feroit plus de dépense & acheveroit de rendre la condition des artisans supportable s'il avoit plus de part à la propriété des fonds. Il suit de-là que c'est sur d'autres que tombe l'obligation du supplément. Le Roi y contribue par la dispersion universelle de son revenu. Le Clergé y contribue par la dépense qu'il fait du sien sur les lieux. Si les dépenses du Roi, du Clergé, & du laboureur ne sont pas suffisantes pour mettre à l'aise le petit peuple de la campagne, & pour animer par-tout le commerce, par les menues dépenses des gens de travail, la soustraction de ce qui leur manque ne peut donc venir que du côté des propriétaires. C'est-là qu'il nous reste à chercher la cause essentielle du mal, & conséquemment le remède. Il est-là, ou il n'est nulle part.

Nous

Nous tous qui recevons une riche part des fruits de la terre, ou à titre de propriété, ou à titre de bénéfice, ou comme la récompense des soins que nous donnons aux affaires d'autrui; nous n'avons peut-être jamais fait attention aux engagemens indispensables que nous avons contractés en acquérant ou en conservant ces titres. LA SUPPRESS DE LA MENDICITE.

Tout ce qu'il y a d'hommes sur la terre y ont été mis pour vivre. Telle est l'intention du Créateur qui les y a fait naître : & puisque c'est pour eux tous qu'il multiplie d'année en année les fruits de la terre, il n'y en a aucun parmi eux qui n'ait droit à une portion de ces fruits. Leur refuser la part que Dieu leur destine, c'est aller contre son intention, & faire une injustice; j'ai presque dit, commettre un homicide.

La Providence, à la vérité, a voulu les assujettir à la différence des conditions, & rendre difficile à la plûpart d'entre eux l'acquisition de leur nécessaire. Tous étant portés au mal, tous sont réprimés & punis par la pénalité des travaux, ou évertués par le nombre des besoins, ou enfin exercés à la pratique de toute vertu par l'inégalité même de l'abondance, par la dépendance & la subordination, par la

LA SUPPRESS. DE LA MENDICITE.

diversité des caractères & des événemens. Mais l'intention évidente de l'Auteur de tous ces biens, & de l'ordre selon lequel il les distribue, est que tous les habitans de la terre puissent vivre en s'entr'aidant : tel est le but de l'établissement des sociétés. C'est à quoi toutes les loix humaines ont tâché de pourvoir : & c'est ce que l'Evangile ne cesse de nous inculquer. D'où il suit que ceux qui ont en leur possession les fruits de la terre, deviennent selon la répartition qu'ils en font aux autres, ou leurs nourriciers ou leurs meurtriers. En effet les autres ne peuvent vivre que par eux. Quelle que soit l'extrême inégalité que Dieu a mise entre les hommes pour les contraindre au travail par une suite du besoin & de la dépendance ; il doit cependant y avoir une espèce d'égalité, ou plutôt de proportion dans la distribution des fruits de la terre ; puisque Dieu veut que ceux à qui il donne la vie, ayent aussi la nourriture, & qu'il soit plus distribué de pain, d'habits, & de secours, où il y a un plus grand nombre d'hommes à secourir.

Mais il y a beaucoup plus d'hommes dispersés dans les campagnes qu'il n'y en a de rapprochés dans les villes, & le nombre des pauvres ne peut guère man-

manquer de croître comme celui des habitans. Ainsi les pauvres de la campagne doivent être le premier objet de la sollicitude, & des secours de ceux qui se sont engagés à faire subsister les autres, c'est-à-dire, de ceux qui reçoivent la plus belle portion des fruits de la terre, ou les plus beaux presens de la société. Tels sont les propriétaires, les commerçans, & tous ceux qui manient les affaires d'autrui. Les deux derniers états sont souvent les plus lucratifs. La SUPPRESS DE LA MENDICITE.

J'ai entendu prêcher au village contre la comédie & contre la pluralité des bénéfices: mais je n'ai pas entendu prêcher à la ville sur la nécessité d'aider les pauvres de la campagne. Nous n'étendons guère nos connoissances & nos obligations au-delà des murs de la ville qui nous a donné le jour. Ce que nous connoissons des habitations plus éloignées se réduit à notre fermier & à sa famille. Encore ne se montre-t-il lui & les siens que pour nous enrichir en s'acquittant, plutôt que pour nous importuner par des demandes. S'il faut quelquefois lui accorder une remise, ou l'aider dans ses affaires par nos recommendations, nous croyons en avoir fait assez pour la campagne. Nous ne faisons point d'enquêtes sur les peines de

LA SUPPRESS. DE LA MENDICITE.

ceux qui logent à côté de lui. Elles nous sont étrangères. Peu s'en faut que nous ne regardions les habitans de ces campagnes comme des animaux d'une espèce différente de la nôtre, & jamais on ne nous a fait entendre que le soulagement de ces familles dût entrer pour quelque chose dans l'orde de nos devoirs. Il est bien clair cependant que nous y sommes tenus selon la mesure de nos possessions. C'est sur ce fonds que les pauvres du lieu ont comme les autres habitans le droit que leur donne la naissance. Il faut qu'ils vivent, & ils n'ont point plus de ressource ou de droit sur les terres des villages voisins du leur, que sur les terres du Méxique ou du Jappon.

Outre ce premier droit, ils en acquièrent un second en arrosant notre bien de leurs sueurs. Il n'y a-là aucune exagération. Ces gens de journée que nous ne voyons qu'en passant, & que nous traitons avec tant d'indifférence, recueillent nos foins & nos moissons sous le ciel le plus brûlant. Ils devancent le lever du soleil & rempliſſent les jours entiers d'un travail opiniâtre, soit en battant nos blés, soit en écurant nos fossés, & en présentant à toute heure leurs bras & leurs épaules au premier souhait de nos fermiers.

Après

Après une longue suite de services pénibles, ils nous demeurent inconnus. Ils n'acquièrent par-là ni amis ni protection. Souvent ils languissent plusieurs jours, plusieurs semaines de suite, sans travail & sans provisions. S'ils sont sûrs de leur état c'est pour les vingt-quatre heures qui s'écoulent, & le pain qu'ils mangent perd sa saveur par l'incertitude du lendemain. LA SUPPRESS. DE LA MENDICITE.

L'éloignement où ils sont à notre égard ne nous laisse qu'une idée confuse de leurs peines, & contens d'avoir répandu quelques libéralités dans les mains des pauvres de la ville, nous regardons les besoins des habitans de nos campagnes comme un mal auquel nous n'avons point de part, & dont la guérison est au-dessus de nos forces.

En plaçant ainsi toute notre aumône à la ville nous tombons dans une double mépriſe; l'une, de manquer à la justice qui oblige les propriétaires à faire subsister les pauvres des lieux où est leur bien; l'autre, d'attirer à la ville un nombre de gens qui n'y devroient pas être, & dont toute l'industrie est de devorer entre cent fainéants ce qui pourroit nourrir à la campagne trois fois autant de travailleurs. La modicité de la dépense

LA SUPPRESS. DE LA MENDICITE.

des laboureurs, & la pratique où nous sommes de ne faire l'aumône que dans les villes, telles sont les premières raisons de la misère des manouvriers de nos campagnes.

A ces deux causes ajoûtons-en une troisième, supérieure de beaucoup aux précédentes, qui est que ces pauvres gens se trouvent trop éloignés des lieux où les riches propriétaires font leurs plus fortes dépenses. Les citoyens qui vivent du revenu de quelques fonds modiques aidés du produit d'une charge, ou de quelque industrie, se contentent communément de leur état, & passent leurs jours dans la ville qui les a vû naître. Ils aident quelque peu les campagnes voisines à subsister: & il est réel qu'elles périroient sans le debit des denrées que les villes en reçoivent. Mais une consommation si foible ne répand dans le voisinage que des secours foibles & casuels. Tout le pays a perdu le meilleur de sa substance, & se trouve presque entièrement épuisé par les enlevées qu'y font ces riches voluptueux qui ne connoissent d'autre patrie que les villes les plus abondantes en plaisirs, & qui vont consommer un revenu immense dans une capitale éloignée, sans qu'il en reflue rien

dans

dans les campagnes qui l'ont produit.

LA SUP. PRESS. DE LA MENDICITE.

Je connois sept particuliers résidans à Paris, où ils dépensent tous les ans un revenu de deux cens cinquante mille livres qu'ils tirent d'un pays très-médiocrement fertile, & de douze lieues de long sur cinq à six de large. Six autres en tirent presqu'autant d'un canton voisin, de pareille étendue. Du demi million que ces treize personnes vont sans nécessité devorer ailleurs, il n'en revient pas dix mille livres sur les lieux en entretien de bâtimens, & en payemens d'officiers. Il s'est établi dans ces lieux comme ailleurs des artisans de toute espèce. Mais que devient en province le maréchal & le charron si les chevaux & les équipages sont à Paris? Il est impossible que les provinces ayent un air de vigueur & jouissent de quelque embonpoint, quand après la soustraction de la taille, de la dixme Ecclésiastique, & des semences, les plus riches propriétaires en emportent encore toute la graisse qui y restoit, & y laissent à peine les premiers supports de la vie.

Nous nous garderons bien d'inférer de-là qu'une ville telle que Londres ou Paris soit plus nuisible qu'avantageuse à la société. Elle en est en bien des choses

LA SUPPRESS. DE LA MENDICITE.

la ressource & l'ornement. Elle y fait des biens infinis. Mais elle doit sa splendeur à des moyens immanquables & légitimes, plutôt qu'au caprice & au luxe des particuliers. Une sage Police qui donne des bornes à l'étendue de la Capitale, témoigne assez combien elle sent le danger d'en faire la retraite de tous les riches, qui n'y sont fixés par aucune nécessité.

Dans le moyen âge la France étoit partagée en plusieurs grands fiefs, dont les Seigneurs environnés de leur cour & de leurs arrière-fiefs, résidoient dans les diverses provinces, y consommoient leur revenu, & donnoient lieu à une circulation générale, qui conséquemment ne pouvoit être que très-avantageuse à tout le Royaume. Mais les guerres qui étoient autorisées par-tout de Seigneur à Seigneur, & entre les vassaux des Seigneurs ennemis, furent suivies de desordres sans nombre. C'étoit une étrange forme de gouvernement que celle qui convertissoit toutes les villes en des places d'armes, qui faisoit de toutes les maisons de campagne autant de forteresses, & qui armoit toute la société. Les trois enceintes de Montaigu, où Thomas de Marle retiroit le butin qu'il avoit fait sur les plaines de Picardie & de Champagne, avoient

avoient plus l'air d'une retraite de brigands, que du palais d'un Prince protecteur de ses sujets. Les exactions jointes aux fréquentes expéditions militaires rendirent l'Etat si malheureux, qu'on s'est réjouï avec raison de voir tous ces grands fiefs, & les grandes Seigneuries subalternes réunies à la Couronne, soit par des ventes volontaires, soit par les réversions de droit. LA SUPPRESS. DE LA MENDICITE.

Par-là le Roi se vit en état de maintenir l'ordre au dedans, & de faire face aux invasions du dehors. L'accroissement du pouvoir Royal donna lieu par une suite nécessaire à l'aggrandissement & à l'opulence de sa ville capitale. Les Tribunaux, les graces, & les affaires de toute espèce y attirèrent peu-à-peu une consommation plus grande & une magnificence utile, avec l'affluence des Régnicoles & des Etrangers. Il n'est point de biens qui n'en soient provenus. Une ville telle que Paris est ce qui entretient parmi nous les correspondances, les grandes entreprises, les connoissances, les arts, les talens, les sciences, & l'émulation. Cette ville étant le centre du commerce & du goût, devient l'école de l'un & de l'autre. Elle forme tous les voyageurs, & profite de leur séjour : mais elle n'a

LA SUPPRESS. DE LA MENDICITE.

nul besoin qu'ils deviennent ses habitans, ni que ceux qui l'habitent la rendent opulente par la maigreur & le desséchement des provinces. Elle tirera toûjours un éclat suffisant de la dépense que lui attirent la curiosité, le besoin des particuliers, & la résidence des familles du premier ordre. La réunion fréquente des principaux Seigneurs sous les yeux de leur Roi entretient l'affection & le calme. Le Roi en est plus grand : & l'affermissement de la Monarchie est l'affermissement du repos des peuples, qui est la fin de tout bon gouvernement.

Tous ces avantages d'une part infaillibles par la constitution présente de la Monarchie Françoise, sont de l'autre très-compatibles avec la résidence des plus riches citoyens dans les différens pays où est le fort de leur revenu, soit en productions naturelles, soit en bénéfice, soit en charge ou en industrie. La même politique qui se réjouït de la richesse des villes capitales, s'afflige de l'entêtement & du nombre excessif de ceux qui y transportent leurs familles & leurs biens. La fourniture de ces immenses peuplades devient quelquefois impraticable : & le luxe des voluptueux y met tout à un prix qui peut être accablant pour ceux qu'une

qu'une juste nécessité oblige à y faire quelque résidence. La justice ne s'allarme pas moins que la politique de ces profusions concentrées en un même lieu, aux dépens des provinces qui s'épuisent visiblement pour y suffire. LA SUPPRESS. DE LA MENDICITE.

Mais quelque permis qu'il puisse être de témoigner au riche la surprise où l'on est de le voir s'établir à grands fraix dans une ville où il est confondu dans la foule, pendant qu'il peut être considéré dans sa province & entretenir l'abondance autour de lui ; gardons-nous de porter aucune atteinte à la liberté commune, ni à la sienne. Il peut régler comme il lui plaît son domicile & sa dépense. La seule chose que nous lui demandons, c'est que si sa dépense se fait loin des lieux qui en produisent la fourniture, il ait l'équité de renvoyer sur ces lieux, dénués par-là de leur nécessaire, un supplément qui adoucisse au moins le mal.

Ce supplément nécessaire peut être ensemble notre ouvrage & celui du Gouvernement. Il n'est point d'efforts que le Conseil ne fasse depuis long-tems pour varier par-tout les productions de l'industrie, & pour répandre dans l'intérieur, comme sur les côtes du Royaume, différens germes d'abondance. Le rétablissement

LA SUPPRESS. DE LA MENDICITE.

ment de la marine marchande, la protection dont le Roi favorise les divers commerces étrangers; les manufactures de soye, de papier, de draps, & tant d'autres qu'il autorise & encourage par des privilèges, même par des lettres de Noblesse, & par des distinctions honorables; sont les moyens qui, avec la générale dispersion du revenu royal, tendent directement à former par-tout des citoyens laborieux. La seule fabrique des glaces occupe à Saint-Gobain plus de quatre cens ouvriers, & répand l'aisance dans le voisinage où elle employe les matières, les denrées, & les services des lieux circonvoisins qui languissoient auparavant. Quels biens ne procurent pas les nouvelles manufactures de Sedan & d'Abbeville? Combien d'autres nous mettent en état de vendre à l'étranger ce que nous tirions de lui? La ville de l'Orient, qui ne fait que de naître, a déja formé dans ses murs & dans ses environs, des milliers d'établissemens. Elle inspire à présent le goût du travail, & l'espérance d'une fortune honnête, à tout un canton de la Bretagne, où l'on avoit à peine le courage de recueillir ce que la terre y pouvoit donner. Le nombre même des vaisseaux que la guerre nous a enlevés de-

depuis un an, suffit pour montrer que nos discours sur la modicité de notre commerce ne sont pas toûjours justes. Mais quelque bien intentionnés, quelque puissans que soient les Rois pour animer l'émulation dans les Provinces & dans les Colonies par des concessions prudentes; ils ne sont point créateurs, & ne peuvent pas mettre les fruits de la terre dans toutes les mains qui les demandent. C'est donc sur nous que retombe en dernier lieu le soin d'y pourvoir. LA SUPPRESS. DE LA MENDICITE.

Ce n'est pas à dire qu'il nous faille aller l'argent au poing remplir tous les besoins des lieux où sont nos possessions. Le même Evangile qui impose aux propriétaires l'obligation de faire part des fruits de la terre à ceux qui sont dans l'indigence, défend à ceux-ci de manger qu'il n'ayent mérité leur nourriture par un travail utile. Dieu fait à la vérité lever son soleil & tomber ses rosées sur des hommes pleins d'injustice; mais il les dompte & les rend utiles les uns aux autres, même malgré eux, par la nécessité du travail. Voilà notre modèle. Pour faire part aux hommes des biens dont nous sommes possesseurs ou administrateurs, n'exigeons pas qu'ils soient justes & gens de bien. Autrement nous laisserions périr

une

LA SUPPRESS DE LA MENDICITE.

une bonne partie du genre humain. Mais obligeons-les, du moins autant qu'il eſt en nous, à ſe rendre utiles par des ſervices réels ; juſqu'à refuſer la nourriture à celui qui refuſe le travail : autrement nous encouragerons la fainéantiſe & entretiendrons la mendicité avec ſes ſuites vraiment affreuſes. 1°. Donnons : 2°. mais que ce ſoit à des travailleurs. Du concours de ces deux règles réſulte le bon état de la ſociété : elle s'en va en ruine ſi on les ſépare. Gardons-nous ſeulement d'augmenter nos charges qui ne ſont pas petites. S'il faut avec les pauvres des villes que les propriétaires ſe chargent encore de faire vivre les pauvres de la campagne, on va s'effrayer de ce ſurcroît comme d'une charge accablante, ou bien on regardera ce ſupplément comme un projet impraticable. Il ſeroit tel en effet s'il nous falloit donner au-delà de ce que nous donnons. Mais il ne faut recourir ni à la taxe des terres, ni à aucune impoſition nouvelle. Le fonds néceſſaire pour faire travailler les pauvres de nos campagnes, & pour empêcher qu'il n'y en ait à la ville, eſt dans nos mains. Nous le trouvons dans la douceur Françoiſe, dans l'humanité de la nation, & dans cette affection à ſecourir les pauvres qui fait

la

la gloire de notre Eglise. Contentons-nous de donner ce que nous donnions ci-devant. Nos aumônes sont suffisantes pour faire subsister tous nos pauvres: c'est ce que j'ai d'abord à montrer. Mais ces aumônes qui entretiennent la fainéantise, la supprimeroient totalement, & feroient fleurir le commerce si elles étoient gouvernées, & employées à récompenser le travail. Il ne s'agit point de nous imposer un joug plus onéreux; mais de prendre quelques mesures de prudence pour nous assûrer un état plus tranquille.

LA SUPPRESS. DE LA MENDICITE.

Selon Mr. le Maréchal de Vauban, l'on compte en France trente mille lieues quarrées, dont les unes peuvent nourrir quatre à cinq cens habitans, les autres, mille à douze cens, & selon un compte moyen sept à huit cens. Supposons huit à neuf habitans réduits à la mendicité dans chaque lieue quarrée, & comptons qu'ils tirent de nous l'un portant l'autre la valeur de six sols par jour. Neuf fois trente mille pauvres font deux cens soixante-dix mille, qui à six sous consommeroient par jour quatre-vingt-un mille livres. Cette somme répétée pour l'année trois cens soixante-cinq fois, iroit à un produit de vingt-neuf millions cinq cens soixante-cinq mille livres d'aumônes annuelles.

Suffisance de l'aumône ordinaire pour la suppression de la mendicité.

On

LA SUPPRESS. DE LA MENDICITE.

On me passera sans peine le nombre des pauvres. Mais on aura peine à convenir du produit de l'aumône. On sera également surpris de la totalité où elle monte, & du peu de bien qu'elle opère. Au lieu d'éluder cette difficulté, je vais l'augmenter.

La plûpart des mendians ne s'en tiennent pas au simple nécessaire, ni aux aumônes d'un même lieu. Ils passent du village à la ville : ils traversent plusieurs Paroisses & plusieurs villages en un jour. D'autres croisent la route des premiers. De cette sorte ils se répètent & multiplient sans fin les apparences du mal, & les fléaux réels de la société. Non-seulement tous trouvent de quoi vivre : mais quand on leur offre du travail, ils en rejettent la proposition avec colère, & vous avouent impudemment qu'ils gagnent plus à ne rien faire qu'ils ne gagneroient en nous servant. C'est un fait qu'ils vivent dans cet état une longue suite d'années, & qu'ils ne vivent que de ce qu'ils tirent de nous. Mais il s'en faut bien qu'ils se bornent à un entretien aussi modique que nous venons de le fixer. Ces hommes qui ne font ni le profit du Roi par la moindre capitation, ni le profit des propriétaires par le loyer d'une maison, ni

le

le profit du commerçant par la moindre dépense en habits, ni celui de la société par aucun service; ces hommes qui ne savent plus que digérer, devorent la substance de trois autres. J'en ai fait suivre plusieurs dans les cabarets où ils se retiroient. J'ai trouvé des écots de vingt-cinq & trente sous par tête. J'en ai trouvé un de six francs pour deux personnes, & cela en province. Il est donc réel que ces gens tirent de nous beaucoup plus que nous ne pensons, & que la troupe des mendians sédentaires, qui gagnent plus que nos meilleurs artisans, se trouve au moins doublée par celle des coureurs. En sorte qu'on pourroit prouver qu'au lieu de vingt-sept & trente millions, nous en dépensons plus de quarante à choyer des scélérats, dont la conduite nous rempliroit de frayeur si elle étoit approfondie. LA SUPPRESS. DE LA MENDICITE.

Que si le nombre des vrais nécessiteux est de plus de neuf par lieue quarrée, selon la pensée de bien des gens, & qu'avec les pauvres dignes de notre compassion il y ait une armée de bandits dispersés par pelotons, qui à force de subtilités, de grimaces, & de courses, nous enlèvent le double & le triple de ce qui pourroit leur suffire, n'est-il pas clair

que

LA SUPPRESS. DE LA MENDICITE.

que nous jettons annuellement dans les mains des pauvres une somme exhorbitante qui ne les encourage qu'à manger?

Gardons-nous cependant de nous aigrir contre ceux que nous voulons soulager. Essayons plutôt d'en faire des citoyens utiles à la patrie. Il y a des pauvres de bien des sortes, savoir des malades, des estropiés, des vieillards, des pauvres-honteux, & des mendians. Il n'y a guère de villes où la charité de nos prédécesseurs n'ait établi des fonds pour recevoir les pauvres malades, & retirer ceux que la caducité ou la perte de leurs membres met hors d'état de travailler. La plûpart de ceux-là ont des refuges, & nous sommes déchargés au moins en partie de pourvoir à l'entretien de ceux qu'on y admet. Le nombre même des malades diminueroit de beaucoup, & il se feroit une grande épargne sur le revenu des hôpitaux, si en gouvernant l'aumône courante on pouvoit fortifier la nourriture des véritables pauvres, & fixer l'état de bien des familles par un travail profitable.

Les pauvres-honteux ne sont pas entièrement à notre charge. Ils ont de la bonne volonté: ils font des efforts, & il ne faut qu'ajoûter quelques legères avan-

avances au produit trop foible de leur travail. Il en est de même de bien des pauvres de la campagne : ils ne sont pas tous des mendians qu'il faille vêtir & nourrir. Mais ce sont des gens malaisés ou peu industrieux qu'il s'agit de conduire & d'encourager par un travail successif & sûr, ou par le prêt d'une somme très-modique. LA SUPPRESS. DE LA MENDICITE.

Quant à ceux qui ont perdu toute pudeur & qui osent demander du pain plutôt que de l'ouvrage, il faut trouver le moyen de les reconduire dans le lieu de leur naissance, & de les engager à se mettre aux travaux rustiques dans la saison, puis à quelque travail de supplément quand celui des labours ou des récoltes est fini. Tout se réduit enfin non à nourrir des pauvres, ce qui est l'amorce de la fainéantise ; mais à empêcher par la certitude du travail qu'il n'y ait des pauvres, ce qui est la source de tout bien.

Le systême qu'on propose le plus ordinairement pour y parvenir est d'obliger chaque citoyen, soit à la ville, soit à la campagne, à avoir sur sa porte une marque ou affiche, qui d'année en année annonce le nombre des personnes qui composent sa famille & le moyen qu'il em-

LA SUPPRESS. DE LA MENDICITE.

employe pour subsister; ensuite de renfermer dans des ouvroirs communs ceux qui n'ont ni avance ni industrie. D'autres seroient d'avis d'enrégimenter tous les mendians & de les mettre en œuvre dans des travaux publics. D'autres voudroient qu'on obligeât généralement partout les particuliers à rester dans leur lieu natal, & à n'en sortir qu'avec permission de s'établir ailleurs pour y exercer une profession connue. Mais ces projets & bien d'autres ont le double inconvénient de ruiner la liberté des particuliers, & de vouloir diriger le gouvernement. Nous n'avons droit que de nous conseiller nous-mêmes; & si l'on nous permet de dire quelquefois nos pensées, n'ouvrons jamais d'avis qui soient inhumains, ou qui tendent à asservir des hommes que Dieu, le Roi, & les Loix laissent libres. Cette liberté qui remplit les manufactures d'ouvriers & les familles de domestiques, met aussi dans toutes les professions les divers talens qui y sont propres. Si nous voulons reconduire les mendians dans leur lieu natal pour y travailler à la terre, ce ne sera point par la voye de l'autorité, puisqu'elle n'est pas dans nos mains; mais il faut que ce soit par un attrait puissant, par une amorce

amorce infaillible, & sur-tout par une amorce que nous soyons maîtres d'employer. LA SUPPRESS. DE LA MENDICITE.

L'aumône est l'aiman des pauvres. Si vous la placez à la ville, aussitôt ils inonderont la ville. Si vous la placez à la campagne, ils la suivront à la campagne. Mais ce sont des travailleurs & non des pauvres que vous y voulez voir. Vous souhaitez avec raison que votre aumône soit le payement d'un travail utile: il faut donc la gouverner.

La primitive Eglise nous a montré la vraie façon de faire l'aumône & de l'administrer. On ne la faisoit point alors manuellement & à l'avanture. Mais elle étoit mise en réserve par les Fidèles pour être délivrée dans les solemnités entre les mains du Pasteur & des Diacres qui l'employoient à donner de l'ouvrage à ceux qui pouvoient travailler, & à nourrir ceux que la vieillesse, la maladie, ou quelque autre accident privoit de l'usage de leurs bras. Après que les Fidèles eurent fondé par des dixmes permanentes le gros du reveuu Ecclésiastique, dans le partage qui s'en fit il y en eut une portion réservée pour les pauvres malades, vieillards, ou autres hors d'état de travailler. Telle est l'origine des hôpitaux qui accompagnent les Eglises Cathédrales

LA SUPPRESS. DE LA MENDICITE.

& les grandes Abbayes. Les Seigneurs de fiefs avoient assigné sur leurs fonds la part qui devoit nourrir leurs vassaux. Ainsi les pauvres des campagnes étoient à la charge des Seigneurs comme les domestiques, ou plutôt les esclaves sont à la charge de leur maître. Réellement les paysans étoient serfs. Depuis que ces vassaux sont devenus libres & subsistent ou de leurs propres acquisitions, ou de leur industrie, on s'est toûjours plaint de voir un nombre de mendians qui importunent le public, & qui vivent du travail d'autrui. Le remède qu'on cherche ne peut venir que des propriétaires, & s'ils veulent arrêter dans les campagnes un nombre d'hommes suffisant pour exploiter leurs terres par la certitude d'une subsistance non interrompue, c'est en cessant de donner à l'avanture dans les villes, & en plaçant leur aumône principalement dans le lieu de leurs héritages pour ne point laisser de vuide dans le travail de l'année. Mais qui régira cette aumône & à quel travail sera-t-elle employée? Les régisseurs nés de ces secours sont le Pasteur & les Marguillers de chaque Paroisse. C'est un gouvernement qui ne meurt point, & qui, connoissant les pauvres, les besoins de la communauté, & les propriétai-

priétaires des fonds, peut instruire ceux-ci de tout, leur proposer des ouvrages qui aillent au bien commun, recevoir leurs presens, & acquitter leurs intentions. D'une autre part tous les propriétaires connoissent très-bien les lieux d'où ils tirent leurs revenus. Ils savent donc aussi quelle route doit prendre leur aumône, & dans quelle caisse elle sera déposée. Il ne reste plus que d'en montrer l'emploi. LA SUPPRESS. DE LA MENDICITE.

Cette aumône que nous avons fait voir être forte de près de trente millions ou plus, cette magnifique aumône qui est devenue l'appas de la mendicité, parce qu'elle se donne sans exiger aucun travail; doit être employée à l'œuvre la plus propre à embellir l'Eglise & l'Etat, à réjouir le vrai chrétien & le vrai citoyen. Vous comprenez que je veux parler de l'entretien universel des grandes routes, & des chemins de traverse. Notre aumône placée de la sorte pour occuper ceux des habitans qui n'ont point de profession, ou qui manquent de travail, se peut nommer *la Caisse des Chemins.*

Il ne s'agit point de paver à la Romaine, en étendant quatre couches de maçonnerie sur un fond de véritable tuf. Il n'est pas même question de paver.

LA SUPPRESS. DE LA MENDICITE.

Nous laisserons les chemins dans leur forme présente, en nous contentant d'avoir dans chaque Paroisse un petit nombre de journaliers, qui tiennent seulement en état la portion des grands chemins qui passe dans le territoire, comme aussi les chemins de traverse, & sur-tout les avenues ou entrées du village.

Le grand mérite de cette œuvre est qu'elle soit générale & permanente. Y ayant dans chaque lieu quatre, cinq, ou six peres de familles aux gages des propriétaires & de la communauté, pour travailler aux chemins avec leurs femmes & leurs enfans hors le tems des récoltes, il ne surviendroit aucune crevasse, aucune fondrière, en un mot aucune inégalité dangereuse pour les voitures, qu'il n'y fût remédié sur le champ. On iroit toûjours à ce qui presse; & dût-on n'y travailler qu'à la legère, les voitures rouleroient par-tout impunément, parce qu'en tout tems on iroit au-devant du mal par des secours actuels & réitérés. Le travail des chemins finiroit à l'ouverture des moissons & des plus forts travaux de la campagne, pour en communiquer le profit à nos journaliers. Mais les récoltes faites ils reprendroient le train ou d'une entreprise commencée, ou des occupations

tions courantes, comme de remuer ou applanir les terres dans une certaine étendue; de faire amas de cailloux & de gros gravier, soit sur les montagnes, soit aux bords des rivières; d'en combler de tems à autre toutes les fosses; de relever les endroits fangeux, & de rendre tous les lieux parfaitement accessibles. Toute l'étendue de chaque territoire étant devenu praticable par la continuité du service; il vaudroit mieux payer quelquefois des travaux peu nécessaires que de laisser sans occupation vos mendians convertis & réconciliés avec le travail. Toutes ces petites troupes particulières seroient toûjours prêtes à partir & à se joindre à d'autres aux premiers ordres de MM. les Intendants. De la sorte il seroit pourvû aux ouvrages publics & particuliers. Le Roi jouiroit plus avantageusement que jamais de son droit de corvée, sans contrister le laboureur par des entrepriſes qui le détournent de son travail, & sans exposer les Paroisses à des réparations qui deviennent tout d'un coup accablantes & pourtant inévitables.

LA SUPPRESS. DE LA MENDICITE.

Si notre aumône de perdue qu'elle est devenoit le fonds de l'entretien des chemins, j'ose dire qu'elle seroit devant Dieu

LA SUPPRESS. DE LA MENDICITE.

& devant les hommes la plus belle œuvre, & l'association la plus sage qu'il fût possible de faire. Chasser de la ville les fainéans qui la deshonorent, les ramener dans leurs campagnes où l'on manque de monde, y occuper tous les bras par un travail stable, nourrir & vêtir des familles auparavant vagabondes, épargner à tous les villages les fraix & les travaux extraordinaires, voilà sans doute des avantages qui n'ont rien de comparable avec la crasse & l'oisiveté où notre façon de donner précipite tant de monde. Mais ce sont-là les moindres biens qui se présentent ici. Cet argent que nous donnions à l'aveugle ne pourra être employé à tenir toutes les routes dans un ordre supportable, sans mériter les applaudissemens du Roi; sans faciliter le transport de ses troupes; sans enhardir les entreprises de tous les commerçans, par la diminution des risques & des fraix; sans rendre l'accès des terres & des villages plus praticable aux laboureurs qui se ruinoient en attelages; sans épargner aux troupeaux la fange & la pourriture qui leur est meurtrière; sans mettre à l'aise toute la société.

Dans ce que nous venons de proposer se trouvent trois objets fort différens l'un de

de l'autre. Le premier est le transport de notre aumône de la ville, où elle est déplacée, à la campagne où elle est indispensablement nécessaire. Le second objet est l'emploi qu'il faut faire de cette aumône à tenir les chemins en état. Le troisième est la façon de l'administrer & de la faire fructifier. LA SUPPRESS. DE LA MENDICITE.

1°. Le premier des trois articles n'est point un de ces systêmes en idée, ou de ces projets que le vent emporte, & qu'il est libre à chacun de suivre ou de rejetter. Il n'y a ni délibération ni option à cet égard. C'est un devoir dont nous n'avons peut-être jamais entendu parler. Mais pour être peu prêché, il n'en est pas moins pressant. La piété ne le peut envisager sans en sentir toute la justice; & la cupidité doit l'accomplir par interêt. Ces pauvres que nous perdons si indiscrétement de vûe nous punissent immanquablement de notre indifférence. C'est parmi eux que commencent les maladies épidémiques. C'est parmi eux que se forment les brigands & les contrebandiers, s'il faut distinguer les uns des autres. C'est d'entre eux que proviennent enfin ces légions de mendians qui tiennent l'Etat en langueur en devorant la substance d'autrui sans rendre service à personne.

LA SUPPRESS. DE LA MENDICITE.

Ces maux n'arrivent que parce qu'on néglige les pauvres gens de la campagne. Nous faisons corps avec eux, & les laisser périr ou souffrir en ne nous occupant que des plaisirs ou des besoins de la ville, c'est nous perdre nous-mêmes. C'est parfumer la tête, bien couvrir le corps, & laisser les pieds dans la fange.

On peut rappeller ici le trait de cet habile symphoniste qui dans la chûte d'une orquestre s'étoit blessé le pied & la main. Sauvez-moi la main, disoit-il à son chirurgien: tournez tous vos soins de ce côté-là, je vous en conjure: aille mon pied comme il pourra: mais sauvez-moi la main. C'est à quoi je tends, dit le chirurgien. Je n'y arriverai cependant pas en négligeant votre pied, qui est en danger. Si la cangrène s'y met, que deviendra la main? que deviendra l'homme & la musique?

Riches, qui croyez vous délivrer des misères dont la campagne est couverte, en vous renfermant dans l'enceinte d'une bonne ville, & en prenant soin de vous tenir toûjours environnés d'objets rians, toûjours loin des souffrances & des cris; votre prudence est semblable à celle de ces oiseaux peu fins, qui, en se cachant seulement la tête sous l'herbe, croyent se dé-

dérober au chasseur qui les tue. Connoissez mieux les dangers qui vous ménacent. Ne soyez point si dédaigneux. Vous n'avez jamais fait que de courtes apparitions chez votre fermier. De cette maison assez mal lustrée, passez quelquefois dans la cabane du journalier qui peut avoir des ordres à recevoir de vous pour rétablir un toît, un fossé éboulé, ou une haye rompue. Ces bonnes gens s'étonnent de vous voir demander leur logis. On a coutume de leur parler par un tiers. Ils ne sont point des nôtres, & l'on ne descend guère jusqu'à eux. Ayez la constance de vous asseoir quelques momens dans cette chaumine enfumée. Vous êtes également étonné de voir ce qui meuble cette famille, ce qui la nourrit, & ce qui la couvre durant la nuit. Vos yeux touchez de ce spectacle cherchent quelque objet qui les réjouisse, & ils s'arrêtent sur des enfans dont la gayeté, les traits, & l'embonpoint vous surprennent. L'air des champs & quelques restes de l'aitage qu'on leur abandonne entretiennent cette fraîcheur par des sucs convenables à la délicatesse de l'âge. Mais leurs freres & leurs sœurs qui commencent à grandir, & qui joignent déja un travail rude à une nourriture sans substance, sont autant de fleurs

LA SUPPRESS. DE LA MENDICITE.

LA SUPPRESS. DE LA MENDICITE.

fanées, presqu'aussitôt qu'écloses. Leurs traits se dérangent ou se durcissent. Ils ont le coloris plombé, un air lugubre, & toutes les marques de gens qui sentent déja la dureté de leur condition. Si vous passez de-là dans une place voisine, vous y trouverez de vieilles gens malades, sans feu, sans compagnie, sans support, & sans provision. Vous demandez comment ces pauvres manœuvres peuvent soutenir la tristesse du jour présent, & ne pas succomber à la seule pensée d'un lendemain encore plus noir. Vous fuyez : vous vous sauvez à la ville sans pouvoir comprendre comment les maladies ne sont pas plus fréquentes & plus contagieuses ; comment il se peut faire que des hommes se réduisent à l'incertitude d'un pareil état ; comment d'un jour à l'autre le dépit & l'impatience ne les attrouppe pas pour venir partager avec vous. Tels sont les risques perpétuels qui vous environnent. La mendicité, & toutes ses suites qui vous tiennent toûjours en allarmes, sont la juste punition de votre indifférence pour les pauvres de la campagne. C'est donc pour vous une nécessité entière, aussi-bien qu'une justice pressante, de faire parvenir votre aumône à des hommes de bonne volonté,

té, & qui y ont un droit inaliénable.

LA SUPPRESS. DE LA MENDICITE.

2°. Le second objet, qui est l'emploi de notre aumône appliquée à l'entretien des chemins, nous presse encore également, & ne nous laisse aucun lieu d'hésiter. C'est de la difficulté des transports que proviennent les dépenses qui accablent souvent le Roi, les commerçans, & les laboureurs. Au lieu de remplir à grands fraix tant de ventres paresseux qui nous assiègent par-tout, & d'attendre que la dégradation des routes nous réduise ou à des pertes ruineuses ou à des réparations extraordinaires, envoyons notre aumône chacun dans nos fonds pour y occuper les familles les plus pauvres à l'affermissement des avenues & des chemins, par un travail qui sera toûjours suffisant quand il sera perpétuel. Bien entendu que vos travailleurs se reposeront sans conséquence lorsque le froid ou les grandes pluïes rendent le maniment des terres impraticables.

3°. Quant au dernier article qui est la façon d'exécuter ces choses par une sage régie; je ne parle plus avec la même confiance, parce que je n'ai pas une assez grande expérience des affaires du monde, pour décider ce qui est d'un succès infaillible & le plus profitable.

LA SUPPRESS. DE LA MENDICITE.

On peut s'en tenir à la régie locale qui eſt celle que nous venons d'indiquer, & qui ſubſiſte toûjours dans chaque Paroiſſe. On peut ſouhaiter que toutes ces régies particulières aillent ſe fondre ou ſe mettre en correſpondance avec le bureau général des pauvres, qui eſt toûjours tout formé dans les villes Epiſcopales. La charité eſt induſtrieuſe. Elle ouvre toûjours des avis ſenſés, & fournit à tems des reſſources ineſpérées. Ce que des Eccléſiaſtiques pleins de zèle & des Magiſtrats éclairés ont ſouvent fait avec ſuccès dans des tems difficiles, il le faudroit faire d'une façon conſtante pour gouverner l'uſage de l'aumône ordinaire. La recette s'en feroit par les mains de MM. les Curés, & l'adminiſtration par le conſeil du bureau de régie devenu ſédentaire. Il vaut mieux qu'il en coûte quelques ſéances de plus par ſemaine à des Adminiſtrateurs pleins de ſentimens, que de laiſſer continuer nos maux par l'affreuſe diſſipation qui ſe fait de notre aumône lorſqu'elle n'eſt la récompenſe d'aucun travail.

Je fais plus de fonds ſur leurs connoiſſances que ſur les miennes, & je n'ajoûterai que quelques vûes qui me paroiſſent utiles, mais que je ſoumets à leur diſcernement.

Le

Le produit de l'aumône déposée dans les mains du Pasteur, soit à la ville soit à la campagne, pourroit être partagé en trois tiers dont l'un seroit nommé la Caisse du prêt, les deux autres tiers la Caisse des chemins. LA SUPPRESS. DE LA MENDICITE.

Nommons le premier tiers la Caisse du prêt, & qu'il soit employé à aider sur les lieux les besoins des familles malaisées, en leur avançant quelque argent, ou des matières propres à être façonnées à leur profit, & toûjours sans interêt. Par-là on fermeroit la porte à l'usure qui ronge le pauvres familles contraintes d'y avoir recours. Du même argent, & quelquefois avec une somme très-modique, on secourroit sept & huit familles différentes en une même année. Cette caisse, quoique petite dans les commencemens, peut s'entretenir par la manière dont on facilitera les rentrées, & ensuite se grossir par les accroissemens de l'aumône des années suivantes. Il ne faut que quelques années pour la mettre en état de répandre de son abondance dans l'autre caisse selon l'exigence des tems. Elle pourra étant bien gouvernée, & se joignant ou aux deniers patrimoniaux des hôtels de ville, ou à quelque present extraordinaire, elle pourra sans gêner personne par des le- La Caisse du Prêt.

LA SUPPRESS. DE LA MENDICITE.

vées d'argent, devenir suffisante pour entreprendre une chaussée, un pavé plus égal que l'ancien, un cours, une promenade spacieuse, des fontaines jaillissantes, un réservoir d'eau, des robinets qui, coulant à la tête des rues durant la nuit, travaillent tout ensemble à la netteté de l'habitation & à la pureté de l'air. On prendroit dans la même caisse de quoi faire un present à un artiste inventif, à un ouvrier qui s'est estropié dans un travail public, ou à sa veuve s'il a péri dans les flammes en prêtant secours dans un incendie. La même caisse peut servir à assûrer une petite dot à plusieurs pauvres filles, qui par leur conduite & par leur dextérité donnent lieu d'espérer qu'elles rendront leurs familles heureuses. Il y a un célibat édifiant. Mais celui que la misère occasionne est la ruine de la République. Il la dépeuple comme feroit la désertion; & il n'est ni plus méritoire ni plus estimable que celui des libertins. Il est souvent plus corrompu.

On pourra être tenté de resserrer l'usage de cette caisse & d'assembler par une longue économie des fonds suffisans pour quelque grand ouvrage. Mais de tous les biens, le plus desirable est celui de

de n'avoir plus de pauvres, & de pourvoir aux besoins actuels qui se déclarent. Commençons donc toûjours par délivrer la ville de la mendicité qui en est le fléau : nous songerons ensuite à l'embellir. LA SUPPRESS. DE LA MENDICITE.

Le plus mauvais & le plus irrégulier de tous les emplois de cette caisse seroit celui d'acheter des héritages, & d'en payer à grands fraix les amortissemens. Ce n'est qu'à regret que la bonne politique voit passer les biens-fonds de la main des familles à des communautés, ou à des maisons établies pour des œuvres de piété. Elle ne blâme ni les dixmes perpétuelles, ni les legs en argent qui entretiennent une dépense utile à tout un pays. Mais elle ne peut que s'allarmer d'y voir souvent ajoûter de nouveaux propres. Tant que les fonds demeurent dans les familles, ils en exercent l'industrie & l'émulation par la liberté des ventes, par la facilité du choix, des échanges, & des partages. Au contraire les familles embarrassées ont souvent peine à s'ajuster, & ne voyent jour à prendre aucun arrangement nouveau, parce qu'elles se trouvent enclavées entre des fonds qui ne souffrent ni aliénation, ni association, ni démembrement. La liberté publique est né-

LA SUPPRESS. DE LA MENDICITE'.

nécessairement diminuée & contrainte à proportion du grand nombre des terres qui passent ainsi dans un état invariable. Ces fonds cessent d'aller & de venir dès qu'ils sont à une communauté. C'est pour l'éternité qu'ils y tiennent, & le mal est irréparable.

Un autre usage de la Caisse des prêts, peut-être aussi peu régulier que le précédent, seroit celui d'en établir une manufacture, une fayancerie, des fouleries, des forges, ou d'autres travaux dont le produit seroit affecté à la régie de l'aumône. On peut aider ces établissemens: mais faut-il jamais rien enlever aux commerçans, ni aux fabriquans, ni aux entrepreneurs? ne seroit-ce pas traverser l'industrie que de se mettre en leur place? Ils sont à la ville ce que sont les laboureurs à la campagne. Ils sont les peres nourriciers de tout ce qui les environne: & la régie ne doit non plus empiéter sur le commerce que sur l'agriculture. L'unique moyen de convertir cette caisse en une espèce de fonds qui s'accroisse sans se rendre odieux, c'est d'y faire rentrer sans interêt l'argent prêté, & d'y joindre annuellement une partie des nouvelles aumônes. Pour faciliter la rentrée & l'accroissement du prêt, y auroit-il le moindre

dre inconvénient à avancer aux pauvres gens quelque bétail à nourrir suivant les usages autorisés, plutôt que de leur avancer de l'argent dont le gouvernement & le retour sont toûjours en grand risque dans leurs mains ? On leur abandonne tout le profit annuel des laines ou du lait, & au bout de trois ans on partage avec eux les petits qui sont nés & fortifiés par leurs soins. LA SUPPRESS. DE LA MENDICITE'.

Quant aux deux autres tiers qui, à la ville comme à la campagne, composent la caisse des chemins ; c'est une eau qui doit toûjours couler : c'est un argent qui doit être délivré de semaine en semaine aux travailleurs chargés des ouvrages publics. On peut aider cette portion si utile par des moyens qui ne fatigueront aucunement les propriétaires. 1°. Le premier de ces moyens est de permettre aux pauvres, en des tems où on les dispensera du travail des chemins, de cultiver à la pioche une petite portion des pâtis ou des terres communes qui demeurent en friche ; & de cultiver de même à leur profit tous les rideaux ou pendans qui environnent les terres ensemencées. Les mêmes précautions qui préservent celles-ci des insultes des troupeaux, mettroient à couvert la portion des

LA SUPPRESS. DE LA MENDICITE.

des pauvres. Le produit de huit ou dix arpens seulement, nourriroit cinq ou six familles conjointement avec la part que les peres & les enfans ont acquise à la moisson, les uns en sciant, les autres en glanant. On pourroit aussi leur permettre, comme on le fait sans aucun inconvénient dans plusieurs cantons d'Allemagne, de piquer une bordure de choux, d'oseille, de bettes, de persil, d'oignons, de laitues, de salsifis, de chicorées & autres herbes ou racines potagères, sur la lisière des terres ensemencées & sur le bord des fossés qui servent à mettre les terres à sec. Cette legère concession, qui n'appauvrit en rien la terre, multiplieroit les légumes & toutes les plantes de grand usage, dont la culture est trop négligée dans nos campagnes: d'où il arrive que les meres de famille qui ne les ont pas sous leur main ou à très-bon marché, ne savent ménager ni agrément ni variété dans ce qu'elles apprêtent à leurs maris. L'effet immanquable de l'insipide repas qu'on leur offre, est de les faire fuir pour aller chercher une meilleure cuisine au Cabaret: mal d'autant plus grand qu'il revient tous les jours, & qu'en substituant à l'amitié les dépits réciproques, il laisse tou-

toute la famille sans joye & sans support. 2°. Je n'ai rien à dire contre la très-ancienne pratique des jachères, qui nous enlève tous les ans le tiers du produit de nos terres labourables. Je remarquerai seulement qu'un déchet de cette nature, est la matière la plus digne d'occuper plusieurs années de suite, non les raisonnemens, mais les tentatives de nos Physiciens & de nos Agriculteurs. Quelles richesses la Physique procureroit à tout un Royaume si elle découvroit le moyen de faire cesser, ou de diminuer de moitié le besoin des jachères! L'ancienne Loi les bornoit à la septième année. Il y a plusieurs cantons de Normandie, où la terre est généralement mise en œuvre tous les ans. L'abondance des amendemens facilite la même chose autour de Paris; en sorte que trente arpens d'assez médiocre qualité, y rapportent plus que quatre-vingt-dix des Provinces les plus fertiles. Nos jardins n'éprouvent jamais le repos des jachères: & il est clair ou que les végétations n'usent pas réellement la terre, ou que si elles l'usent en usant ses sucs, on la rétablit tous les ans en lui rendant par l'amendement plus qu'elle n'a perdu par ses productions. Seroit-il impossible de faire usage de

LA SUPPRESS. DE LA MENDICITE.

LA SUPPRESS. DE LA MENDICITE.

de cette remarque pour le bien des pauvres qui n'eſt point différent du nôtre?

Ne touchons en rien à l'uſage des jachères. Suppoſons même qu'il n'y a ni leſſive de terres, ni pourritures, ni induſtrie capable de multiplier les engrais dans les lieux où ils ſont actuellement en trop petite quantité pour ſupprimer l'oiſiveté annuelle de la tierce portion de nos terres. Du moins ſeroit-il poſſible de trouver de quoi très-bien engraiſſer un petit nombre des terres qui ſe repoſent, & de les enrichir par l'excellence de l'amendement plutôt que de les exténuer, comme notre jardin demeure toûjours fécond par l'amendement, & s'améliore pour pluſieurs années par l'augmentation de l'amendement. Je ne demande rien de plus. Par ce moyen ſeul on pourra donner du pain à toutes les familles qui en manquent. Il ne faut que leur permettre de cultiver à la pioche ou autrement tantôt une legère portion de nos jachères, tantôt une autre, avec injonction d'amender fortement. Le chaume des terres & la pouſſière des chemins peuvent aider les premiers amas: & c'eſt la plus petite entrepriſe pour une famille que d'aſſembler dans l'eſpace d'une année de quoi engraiſſer deux ou trois arpens.

Ici

Ici la délicateſſe du propriétaire pourra prendre l'allarme : voyons à quel ſujet. Il y a dans une lieue quarrée quatre mille ſix cens quatre-vingt-huit arpens. Les bois, les chemins, les foſſés & les divers emplacemens défalqués, qu'il s'y trouve trois mille arpens de terres labourables que je ſuppoſe poſſédées par cent propriétaires. Mettons mille de ces arpens en jachères, & s'il y a deux villages ſur cette lieue quarrée où ſe trouvent cinq familles réduites à la mendicité dans chacune des deux Paroiſſes, prenons cinquante arpens ſur la totalité des jachères pour être enſemencés cette année par ces dix familles. Ce ſeront vingt-cinq arpens en ſouffrance pour cinquante propriétaires. C'eſt un demi arpent que chacun courra le riſque de laiſſer cultiver aux pauvres ſur ſa part des mille arpens qui dorment. Eſt-ce pour lui un ſujet de s'effrayer, ſurtout ſi ce demi arpent lui eſt remis en bon état par l'amendement ? Peut-être cette façon ſeroit-elle la plus ſimple pour acquitter tout d'un coup votre aumône ſur les lieux, en y retenant ainſi tous les pauvres par des attaches ſûres, & en exigeant la tenue des chemins pour le produit des cinquante arpens pris ſur vos jachères.

LA SUPPRESS. DE LA MENDICITE.

Ce

LA SUPPRESS DE LA MENDICITE.

Ce demi arpent vous tient au cœur. Vous voyez avec peine une main étrangère y mettre la charrue ou la faucille. On peut prendre un autre parti : que l'ouvrage se fasse par les mains de votre fermier. Un demi arpent en sus, n'est point pour l'épouvanter : mais cent demi arpens accordés par les cent propriétaires sur les terres qui se reposent, peuvent suffire très-abondamment pour récompenser les huit ou dix pauvres familles qu'ils tiendront occupées sur les routes.

Je sai qu'il y a des terres dont cinquante arpens seront d'un très-petit rapport : mais en ce cas le nombre des mendians y est assez petit, parce que les villages y sont rares ; & que ces terres étant peu recherchées, la propriété en est communément demeurée aux payſans dont la condition se trouve par ce moyen meilleure que celle des habitans des pays les plus gras où ils ne possédent presque rien. D'ailleurs il n'est guère de ces pays desespérés pour la culture, où l'industrie n'ait formé quelque bonne manufacture, ou autre établissement, qui, en occupant des ouvriers sans nombre dans les villages des environs, répare la stérilité de la terre par des profits d'une autre

espè-

espèce. Ces différentes compensations ramènent les choses à une sorte d'égalité.

LA SUPPRESS DE LA MENDICITE.

Les divers moyens que nous venons de proposer pour soulager les pauvres, & les aider à faire quelque dépense sur les lieux où sont nos revenus, pourroient se nommer *l'aumône proportionnelle*, parce que ces secours sont en quelque sorte tarifés suivant nos baux. On peut même dire qu'ils sont plutôt une dette qu'une vraie libéralité. Nous n'avons pas droit cependant d'en demander plus à ceux dont la fortune est modique. Mais n'avons-nous rien de mieux à attendre de ceux qui vivent dans l'opulence? Ceux qui ont un grand nombre de rentes constituées seront-ils dispensés d'entrer dans le soulagement de la campagne, parce qu'ils n'y ont peut-être pas un pouce de fonds? En sera-t-il de même de ces riches Marchands qui commercent hors du Royaume, ou des gros détailleurs qui font la distribution de l'Epicerie ou de la Mercerie dans toute une Province? Comme les chevelus sont la première cause de la végétation des plus grands arbres, ce sont les menus achats des petites gens de campagne qu'on peut regarder comme le premier principe

L'aumône proportionnelle.

LA SUPPRESS. DE LA MENDICITE.

cipe de la fortune des plus gros Marchands, & même de la santé de tout l'Etat. Vous ne pouvez ébranler ce chevelu, que vous ne voyiez tout l'arbre malade & prêt à périr. Loin de laisser les petites gens dans la peine, c'est aux plus riches bourses à préparer en tout tems des moyens qui préviennent le renversement des petits, ou qui les aident à se rétablir.

Les riches doivent donc à la République quelque chose de plus que l'aumône courante, & les distinctions dont ils jouissent conjointement avec la plus parfaite abondance, doublent sans contredit leurs obligations. Nous leur réservons l'œuvre la plus glorieuse à laquelle des citoyens puissent aspirer, c'est d'être le salut des autres dans les tems difficiles, & d'aller par une sage prévoyance au devant des grands maux, qui n'existent pas encore. Il est trop tard de n'y pourvoir que quand ils sont venus. Cette prévoyance consiste de la part des plus aisés de chaque ville à former ce que nous nommerons *la société des accidens*, c'est-à-dire, à mettre dans une bourse commune chacun ce qu'il leur plaira d'une année à l'autre pour adoucir à tems les desordres causés à un nombre de familles

La société des accidens.

les par une mortalité qui leur enlève leur bétail, par une grêle violente, par un grand incendie, par une disette inattendue, ou par d'autres calamités publiques. Cette idée est grande : elle montre parfaitement l'élévation des Dames qui l'ont pratiquée les premières à Paris, & qui, à la nouvelle de quelque desastre un peu étendu, faisoient partir un Ecclésiastique pour aller sur les lieux la bourse à la main consoler & soutenir les plus maltraités, ou les plus dénués de ressources. LA SUPPRESS. DE LA MENDICITE'.

Il seroit aussi nécessaire dans l'administration de cette aumône extraordinaire que dans celle de l'aumône commune, d'en mettre le produit annuel dans deux caisses, dont l'une serviroit à faire des avances à ceux qui ayant des fonds ou des baux peuvent se rétablir & s'acquitter; l'autre serviroit à donner du travail & du pain aux familles destituées de tout support actuel.

Il se forme souvent dans nos grosses villes, ici un opéra, ailleurs une comédie stable; presque par-tout un concert qu'on soutient à grands fraix, & avec grand appareil. Il n'est pas rare de voir un assez petit nombre de bons bourgeois se cotiser, & former ensemble un fonds

LA SUPPRESS. DE LA MENDICITE'.

de huit & dix mille livres, pour pensionner les voix & les instrumens ; pour acquitter la dépense de la salle, du bois, & des bougies. Le plaisir dure communément jusqu'à ce qu'il survienne une cherté générale, ou quelque autre calamité publique devant laquelle le divertissement ne sauroit tenir.

Ceux qui prennent part à ces amusemens croyent se tirer du commun, & montrer un goût qui les distingue. Il ne s'agit pas d'examiner ici s'ils pensent juste. Ils sont persuadés qu'il est beau d'avoir pour toute une grande ville l'unique temple où l'on puisse entendre chanter un peu passablement les leçons de Bacchus & de Vénus. Ils envient aux habitans de Paris & de Londres le plaisir délicat d'entendre le Maître du tonnerre donner en chantant ses commissions à Mercure, ou de le voir descendre majestueusement des cieux par le trou d'un plancher. Ils sont maîtres du choix de leurs plaisirs; & je n'en suis ni le juge ni le réformateur. Mais je puis sans les offenser leur témoigner ma surprise de ce qu'ils ne se les donnent pas plus durables. Ces hommes sensuels, qui vont la bougie à la main chercher l'entrée d'un vent coulis dans leur appartement, ne s'avisent pas

de

de fermer leur porte aux entrepriſes de la mendicité, qui eſt toûjours prête non-ſeulement à défigurer leurs fêtes par le contraſte d'une miſère hideuſe, mais à les attaquer violemment ſur le pavé des villes les mieux gardées. Je me plains de ce qu'ils ne ſavent pas être heureux, même ſelon leurs idées, & de ce qu'ils ne veulent pas mettre leurs plaiſirs en ſûreté. Il ne faut pour cela ni efforts ni agitation: nous venons de voir qu'il ſuffiſoit pour y parvenir de faire prendre à notre aumône la route naturelle qu'elle doit ſuivre. Cette legère attention à ne la laiſſer tomber que dans les mains des travailleurs, mettroit à l'aiſe la campagne & la ville: elle ôteroit tout prétexte à la fainéantiſe, & enrichiroit tout enſemble le petit peuple par l'occupation, les commerçans par la conſommation, & les propriétaires par la maintenue immanquable de leurs baux.

LA SUPPRESS. DE LA MENDICITE.

C'eſt une vérité ſenſible que notre bonheur eſt dans nos mains, & que pour faire fleurir tout le royaume il ne s'agit que d'employer utilement l'immenſe produit de nos aumônes, ou de nos vains plaiſirs. Le grand Colbert, quoique traverſé par des guerres perpétuelles dans l'exécution de ſes projets, ſuivit autant

LA SUPPRESS. DE LA MENDICITÉ.

que la chose lui étoit possible, une vûe invariable dans la distribution des pensions, des ouvrages publics, & les divers établissemens qu'il proposoit à son maître. Sa maxime étoit de *semer pour recueillir*. On peut en dire autant de l'aumône : la faire aussi abondante & aussi irrégulière que nous la faisons, ce n'est point jetter la semence dans la bonne terre : c'est la perdre de gayeté de cœur, & la placer de façon à attroupper les oiseaux voraces.

Au contraire agir de concert & en citoyens intelligens, en remplissant nos campagnes d'ouvriers toûjours occupés à faciliter les transports des commerçans & des laboureurs, c'est vraiment semer pour recueillir. La récolte seroit pour nous tous, puisque le fruit de cette distribution seroit l'embellissement universel de notre chère Patrie, & la sûreté des riches aussi-bien que le soulagement des pauvres.

Quand il s'agira de mettre du concert dans les travaux de différentes Paroisses, ou de faire des collectes pour les travailleurs, & de généraliser la régle, il se présentera sans doute des inconvéniens & des obstacles. Mais un inconvénient n'est pas une raison d'abandonner le devoir ni l'œuvre commencée. Un obstacle déconcerte

les

les petites têtes, & évertue les bons esprits. La prudence & la charité savent se précautionner, fixer leur vûe, & diversifier leurs mesures. C'est en toute chose que les commencemens sont lourds. Mais on prendra d'abord le parti de se contenter de peu, dans l'attente d'un secours plus puissant, & d'un accord plus parfait. Rien de si petit que les commencemens des plus grandes œuvres. LA SUPPRESS. DE LA MENDICITE.

On hésitera peut-être sur la pluralité des avances qui paroissent devoir être faites par préférence à une Paroisse ou à une autre. On discutera s'il est mieux de rétablir un pont, ou d'achever un hôtel de ville. Il survviendra des débats entre ceux qui veulent employer les travailleurs à la maçonnerie d'un aqueduc, & ceux qui les demandent pour affermir les bords d'une rivière qu'on veut rendre navigable. Il naîtra de tems à autre des différends sur le moins utile, & sur le plus nécessaire. Il en succédera d'autres sur les moyens d'augmenter les secours. Les uns voudront un argent présent : d'autres se contenteront de l'abandon de quelques jachères au profit des travailleurs : d'autres trouveront le fond des opérations mieux assis sur une quête ; d'autres sur des défrichemens, ou sur des communes mises en terres novales.

LA SUPPRESS DE LA MENDICITE.

Agréables disputes ! divisions bien desirables entre citoyens ! puissent-elles devenir communes parmi nous, remplir le vuide des conversations frivoles, & prendre la place de tant de questions impénétrables !

LES DOMESTIQUES ET LES MERCENAIRES.

ENTRETIEN HUITIEME.

COMME nous ruïnons le bien de la société en témoignant de la tendresse aux pauvres sans les faire travailler, nous renonçons à nos principaux avantages en traitant avec mépris & avec dureté les mercenaires qui sont à notre service. Les premiers sont des membres malades, dont le voisinage est dangereux pour nous ; mais que nous pouvons guérir & rendre utiles au corps, puisqu'ils n'y sont que par notre imprudente façon de distribuer l'aumône : les autres, quoique placés dans les derniers rangs, & n'ayant d'autre recommendation

tion qu'un peu de force ou une industrie commune, nous sont dans le vrai aussi nécessaires & aussi précieux que les membres les plus distingués. Il y a une exacte justice à réserver les premiers témoignages d'estime & de considération pour ceux qu'un vrai mérite conduit dans des places élevées. C'est l'importance du travail ou la rareté de la réussite qui a établi ces différences : elles servent à encourager les talens : mais la juste subordination où l'on tient les serviteurs, les manœuvres & les artisans, ne nous dispense ni de les aimer ni de les ménager. Nous le devons par raison & par interêt. LES DOMESTIQUES ET LES MERCENAIRES.

La force qui est leur partage les mettroit en état de passer du dernier rang au premier, & de faire la loi aux autres, s'ils le vouloient entreprendre. L'histoire est pleine des événemens funestes qui ont puni les airs de hauteur & les traitemens injustes. Mais quand ceux qui rempliſſent les derniers rangs sont sûrs d'être traités avec équité & avec affection, alors bien loin de se rendre redoutables & de s'attroupper pour devenir nos maîtres, ils se prêtent à tout ce que nous demandons d'eux : ils s'offrent à nous défendre. Ils sont eux-mêmes les

LES DOMESTIQUES ET LES MERCENAIRES.

instrumens que la société employe pour les retenir tous dans leur état, malgré la legéreté des uns, & les emportemens des autres. Ce sont eux qui construisent les remparts, qui gardent les prisons, qui ferment les portes & les barrières que nous opposons à la violence & à l'invasion extérieure, comme aux complots & aux séditions du dedans. Plusieurs d'entre eux ont besoin d'un mors, pour réprimer leurs saillies, & ce sont eux qui le préparent. Ce qu'ils font pour nous, communément n'attire point notre admiration : mais pouvons-nous refuser l'amour & la reconnoissance aux services innombrables par lesquels les hommes les plus grossiers contribuent au bonheur de nos jours?

Nous avons à nous défendre tout de bon d'une illusion assez commune où nous jette le commerce des personnes polies, & la douceur même de notre éducation. Nous attachons trop de mérite aux manières & à l'extérieur. Nous imitons les petits chiens de chambre qui se déclarent toûjours pour les beaux habits. Les belles apparences fixent d'abord nos attentions & emportent tous les témoignages de notre estime : ce qui nous expose à mettre en honneur de vraies

vraies pagodes, & à laisser des hommes solides au rebut. Démêlons donc le mérite personnel & la valeur des talens au travers des dehors. Là est le vrai mérite où est le travail & le service réel de la société.

LES DOMESTIQUES ET LES MERCENAIRES.

Tous les ans il sort de nos campagnes des troupes de jeunes gens qui, sans avoir d'autre avance que des bras & un peu de bonne volonté, se dispersent dans les familles accommodées, où ils sont admis & pour ainsi dire incorporés, à condition de prendre sur eux l'exécution des menus ouvrages domestiques, & de procurer à leurs maîtres, par cette décharge, le loisir nécessaire pour des travaux plus importans. Il dépend de nous ou de les dérouter par nos bizarreries, ou de nous les attacher par un commandement plein de modération & de dignité. S'ils apprennent à joindre la taciturnité & l'ordre à la fidélité, nous assûrons alors notre repos en assûrant leur état, & en les regardant comme une partie de la famille. Mais la bonté de leur caractère sera toûjours leur ressource la plus sûre. Tel est le privilège de l'affection, qu'elle ne sauroit se montrer sans plaire: & elle peut rendre les serviteurs si aimables à leurs maîtres, que

Les services des Domestiques.

LES DOMESTIQUES ET LES MERCENAIRES.

sans être héritiers, ils ne laissent pas d'avoir quelque part à l'héritage.

Les Domestiques qui nous servent s'assujettissent à notre commandement, de manière à se dégager d'un moment à l'autre, s'ils se croyent malheureux, ou s'ils voyent une porte ouverte qui les mène à un étage supérieur. Dans leur servitude volontaire ils sont vraiment libres, puisqu'ils le deviendront aussi-tôt qu'il leur plaira de l'être : & cette pensée, qui adoucit toutes les peines de celui qui sert, peut beaucoup rabattre des hauteurs ou des caprices du Maître. Celui-ci n'est pas toûjours si distrait & si plein de lui-même qu'il n'apperçoive le bonheur qu'il a d'être bien servi.

Tous les services qui nous sont offerts aujourd'hui par des personnes libres, étoient autrefois rendus par des esclaves qu'on achetoit & qu'on traitoit comme des bêtes de charge. Leur condition avoit cela d'affreux qu'ils ne pouvoient changer ni d'état ni de place, & n'étoient maîtres de finir leurs peines que par le desespoir, ou par une fuite qui étoit communément punie du dernier supplice. Mais cette odieuse inégalité qui soumet un homme, ses enfans, tous leurs

leurs ſervices & même leur vie au caprice d'un autre homme, a été extrêmement adoucie & changée par l'eſprit de l'Evangile. LES DOMESTIQUES ET LES MERCENAIRES.

La Philoſophie avoit ſenti cette énorme diſproportion d'un homme à un autre, mais elle n'y avoit pu apporter de remède ; parce que la Philoſophie n'a que des paroles ou des vraiſemblances, ſans aucun motif qui perſuade. Le Mahométiſme loin de s'oppoſer aux rigueurs de l'eſclavage, l'a fait ſervir à ſa domination & à ſes infames cupidités. La ſeule Doctrine chrétienne, ſans loi & ſans effort, a d'abord aſſûré la vie & les alimens aux eſclaves comme aux perſonnes libres. Elle a rendu le corps de l'eſclave auſſi reſpectable que ſa vie. On peut dire que l'eſclavage n'a pu tenir devant le Chriſtianiſme. Il eſt vrai que l'Evangile n'a pas d'abord rompu tous les fers, parce qu'il n'a pas touché à l'ordre du monde : mais il a procuré la ſécurité, les bonnes mœurs, l'affection, enfin preſque par-tout la parfaite liberté à ceux qu'il admettoit dans ſes fêtes à une table commune, comme étant également les enfans d'un même pere, & appellés au même héritage. L'adouciſſement de l'eſclavage que la

LES DOMESTIQUES ET LES MERCENAIRES.

raison n'a pu opérer ni osé tenter parmi les nations les plus spirituelles & les plus polies, est devenu l'ouvrage de la douceur Chrétienne : l'esprit du Libérateur l'a opéré même parmi les peuples les plus barbares, & les plus jaloux des droits du souverain *despotisme* qu'ils croyoient avoir acquis sur les peuples vaincus.

LES MERCENAIRES.

Tous ceux qui nous servent ne viennent pas se ranger auprès de nous, ni nous demander une retraite dans nos demeures. Ceux que nous y admettons en qualité de Domestiques, & qui nous deviennent chers à proportion de leur assiduité & sur-tout de leur affection, ne font presque rien pour nous en comparaison de ceux qui travaillent au dehors. Nos serviteurs couvrent la terre, & c'est une espèce de prodige que la multitude des routes par lesquelles il nous arrive de tous les lieux circonvoisins & de chez les nations les plus reculées toute sorte de secours & de commodités. Les choses ont été disposées par la Providence, comme si nous étions chacun à part le centre ou la fin du travail de tous les autres hommes. Une infinité de Mercenaires s'occupent continuellement de nos besoins : & quoique nous ne leur donnions qu'une récompense passagère,

gère, quoique nous ne les mettions en œuvre qu'une seule fois en un mois, en une année, ou même dans toute notre vie, ils étudient nos goûts & nos besoins : leur gloire est d'y conformer leur travail, même sans nous connoître. Ils préparent avec inquiétude de quoi contenter les habitans d'une autre province : j'ai presque dit d'un autre monde. Ils façonnent & conservent chez eux nos provisions : ils attendent quelquefois très-long-tems le salaire de leurs journées, & se voyent souvent réduits à une oisiveté involontaire. Mais l'abondance d'un jour supplée à l'indigence d'un autre jour : ils savent que si ce n'est pas moi qui ai recours à leur industrie, ce sera vous ou un tiers, & qu'on vient à eux tôt ou tard. La certitude de l'avenir est ce qui les tranquilise : & l'agrément de l'indépendance, la douce liberté, ce puissant charme de tous les cœurs, suffit pour les dédommager des plus rudes fatigues, & pour les accoutumer aux travaux mêmes les plus abjets. Epargnez aux pauvres la domination & l'incertitude : il n'est rien que vous n'en puissiez attendre. Jugez-en par les traits suivants.

LES DOMESTIQUES ET LES MERCENAIRES.

Deux ou trois mille Enfans élevés dans

LES SAVOYARDS.

LES DOMESTIQUES ET LES MERCENAIRES.

dans les roches du Dauphiné & de la Savoye font leurs adieux en automne à leurs parens, & se distribuent dans les villes de France, d'Italie & autres avec deux brosses & une ratissoire pour tout équipage. Comme ils ne connoissent point de félicité comparable à celle de manger du pain, ils dépensent peu: & trouvent moyen de retourner au printems, chacun avec un Louïs d'or de profit. Ces trois mille louïs répandus dans des valées où l'on ne connoît presque ni le commerce ni l'argent, vont tout d'un coup vêtir trois mille familles entières d'une étoffe dont elles se contentent, & leur livrer la provision de sel dont elles ont besoin pour leur table & pour leur bétail. Leurs herbages leur fourniront le reste. *

L'Auvergne & le Limosin rempliſſent la France & l'Espagne de moissonneurs & d'aide-maçons, dont plusieurs s'élèvent ensuite d'un degré. Après avoir gâché

* Les habitans des Alpes ne se contentent point de saler abondamment leurs fromages, pour en rendre le commerce plus sûr; mais ils présentent à la main une petite poignée de sel à chaque vache avant que de la traire, ce qui relève extrêmement le goût de son lait, & lui épargne plusieurs maladies. Ce petit present est un droit qui lui est acquis & réglé par la coûtume; aussi la vache ne livre-t-elle son lait qu'à cette condition. *Schenckzer, Iter Alpinum.*

gâché le plâtre ou porté l'oiseau, ils prennent goût à la coupe des pierres ou à la maçonnerie. Quelquefois ils deviennent observateurs : ils apprennent à discerner les meilleurs materiaux de chaque pays, & les mêlanges les plus ténaces. Recherches utiles ! Découvertes plus intéressantes & plus accessibles que la ténuité de l'Eter, ou les propriétés de quelque ligne courbe qui ne sera jamais d'aucun usage. Mais nos grands Physiciens se plaisent peu sur la terre, & la maçonnerie de nos bâtimens de toute espèce, qui devroit faire une des plus belles parties de notre Physique, est à peu de chose près abandonnée à des mercenaires sans principes & sans pénétration.

Les Domestiques et les Mercenaires.

Les aide-maçons.

En voici d'autres qui s'enséveliſſent tous les jours dans les entrailles de la terre, & qui n'en reviennent que le soir. Ils y passeroient la nuit même, s'ils n'étoient contraints de respirer un air plus pur, & de venir partager avec leur famille le pain qu'ils lui gagnent en renonçant à la clarté du jour.

Les Carriers & tous ceux qui travaillent sous terre.

C'est ce travail qui tire du vaste magasin que Dieu a mis sous nos pieds les masses de pierre, les blocs de marbre, l'ardoise & toutes les pièces qui construisent

LES DOMESTIQUES ET LES MERCENAIRES.

sent ou qui couvrent les grands bâtimens. C'est ce travail obscur qui nous livre l'or & tous les métaux, le sel gemme, ou seulement l'eau qui en a rongé les dehors, le souffre, le charbon de terre, la tourbe, la marne, & toutes les matières fossiles qu'on trouve propres à fertiliser les terres; enfin le diamant & toutes les pierreries. Pendant qu'une partie des travailleurs est occupée à fouir, à piquer, ou à faire les transports; une autre partie détourne à force de bras & de machines le cours de la nappe d'eau dont les pluyes pénétrent la terre, & qui s'y soutient sur les lits d'argille qu'elle rencontre.

Ce travail est immense par le nombre des hommes qu'il occupe, & par celui des commodités dont il nous enrichit. Nous jouissons par eux de ce que notre globe nous fournit de plus beau: & peu s'en faut cependant que nous ne les regardions avec indifférence & avec dégoût, comme une sorte de gros insectes qui se retirent sous terre.

On est surpris que l'homme, qui connoît la beauté du ciel & le prix de la lumière, puisse passer ainsi la plus grande partie de sa vie dans la noirceur d'un sou-

souterrain. J'ai quelquefois demandé à ceux que je voyois sortir des carrières, s'ils étoient contens de leur sort. L'un d'eux me répondit, que leurs yeux se faisoient à ce reste de lumière qui leur venoit par l'ouverture: il ajoûta qu'ils vivoient contens, parce qu'ils étoient sûrs du travail qui donnoit à vivre à leurs familles, & qu'on étoit toûjours bien où l'on n'éprouvoit point de contradictions. C'est donc évidemment la certitude du profit, & une juste liberté qui pourront toûjours obtenir des peuples les travaux les plus rudes, & faire valoir leurs avantages naturels.

LES DOMESTIQUES ET LES MERCENAIRES.

Il ne faut point de motifs plus puissans, pour conduire d'autres légions de manœuvres dans le fond des forêts. Là dans la vie la plus solitaire & la plus sauvage, ils s'exercent à servir des hommes qu'ils ne verront jamais, ou de qui ils seront mépriſés dès qu'ils en seront apperçus. Rien de plus taciturne ni de plus opiniâtre que leur travail: les uns ébranlent à coups de coignée les grandes piles d'arbre qu'on leur a désignées par l'empreinte du marteau de la maîtrise, & les mettent sur le côté. Les autres les ébranchent & les équarrissent pour en faire les énormes poutres qui serviront à

Les Bucherons.

LES DOMESTIQUES ET LES MERCENAIRES.

à écraser & à égoûter les grands tas de raisins, ou qui serviront à piloter dans les terrains mouvants, ou qui deviendront l'appui des planchers & des charpentes, ou qui seront la quille & la base des grands vaisseaux dans les constructions de Brest ou d'Amsterdam. Plusieurs des plus beaux troncs ou des maîtresses branches seront debités en planches, ou par la patience des scieurs de long, ou par le travail expéditif d'un moulin à scier. *

*Voyez-en la Figure Tom. V.

Plusieurs de ces bucherons sont employés à ménager dans les branches tortueuses ou des varanges, que nous pourrions nommer les côtes & la carcasse des vaisseaux; ou des ceintres & toutes les courbes nécessaires au travail du menuisier & du charron. Plusieurs sont employés à tailler à part les arçons & les divers supports que les bourreliers garniront en étoupes & en cuir pour en faire des selles de monture, ou des colliers pour les bêtes de charge. Dans un autre quartier de la forêt on prépare ou des manches pour les outils de toute espèce, ou des lattes & des cerceaux, ou des talons pour les souliers; ou enfin la plus humble & en même tems la plus saine de toutes les chaussures.

Les

Les habitans des bois sont occupés dans un autre canton à debiter le mairain, c'est-à-dire, à refendre le chêne en douves de poinçon, ou le hêtre en goberges *, nouvel objet d'un commerce immense qui fournit la matière des cuves & des cuviers, des sceaux & des boisseaux, des tonnes & des vaisseaux de toute jauge.

LES DOMESTIQUES ET LES MERCENAIRES.

Le mairain.

* Menues planches.

Quelles obligations n'avons-nous pas à d'autres familles aussi solitaires qui se consacrent au service des verreries ou des forges?

Les serviteurs des forges & des verreries.

Sont-ce des cyclopes ou des hommes qui entretiennent le feu dans ces grandes piles de bois élevées en pains de sucre au milieu des taillis nouvellement abattus? Il y admettent l'air par les ouvertures dont ils criblent la croute de terre qui couvre le monceau de bois. Ils les bouchent ensuite pour éteindre subitement le bois qui s'est converti en charbon; & qui, ayant perdu son eau, sans perdre ses matières combustibles, servira commodément à ceux des ouvrages, de fonderie, de cuisine, ou de chymie, où il faut un feu substantiel & peu de flamme.

Les Charbonniers.

Si nous quittons le fond des bois pour reprendre les grandes routes, & que nous nous transportions aux passages des gran-

LES DOMESTIQUES ET LES MERCENAIRES.

grandes rivières ou dans les ports des villes maritimes, quelle agitation! quelle fourmillière de monde! combien de bras en action! combien d'épaules chargées! combien de voitures en branle! tous ces efforts & tous ces mouvemens reviennent à un but général, qui eſt de nous rendre la vie plus douce, en nous préparant ce qui nous manque. Certain philoſophe guérit autrefois l'Athénien qui croyoit que tout ce qui entroit au port Pirée étoit à lui: mais il y auroit une philoſophie très-agréable & très-fondée, à nous perſuader que notre ſatisfaction & la fourniture de nos beſoins ſont l'objet très-réel des mouvemens de la ſociété. En ſorte qu'on peut fort-raiſonnablement appliquer au corps de la république, ce qui a été dit avec tant de grandeur du corps de l'Egliſe. Tout ce que Dieu y a mis de graces, de talens, de dons, de fonctions, & de miniſtères, ſont des biens qui appartiennent réellement à tous les Fi-
I.Cor.3 22. dèles qui la compoſent. *Omnia veſtra ſunt.* Il eſt de même très-littéralement vrai que tous les travaux de la ſociété, les plus obſcurs comme les plus honorables, ſont nos richeſſes, & que nous y trouvons tous la matière d'une juſte & néceſſaire reconnoiſſance.

La

La même vérité se justifie jusqu'au delà des mers : deux hommes séparés par deux mille lieues d'intervalle s'occupent réciproquement l'un des besoins de l'autre. C'est pour nous qu'on passe la ligne, & qu'on affronte les glaces du Nord. Je n'insisterai point sur les manœuvres pénibles auxquelles s'engagent librement des armées entières de matelots ; ni sur les services forcés de ces malheureux qu'on enchaîne sous les rames des galères, pour leur faire rendre à la société par leurs angoisses & par leurs sueurs ce qu'ils lui ont ôté par leurs crimes. Cette compensation est juste : mais le plus grand avantage de cette disposition qui réserve les travaux excessifs aux scélérats, c'est de les épargner au vrai citoyen, & d'imiter la conduite de celui qui se sert de la malice des hommes pour procurer le bien. LES DOMESTIQUES ET LES MERCENAIRES.

Tous ces marins qui semblent abatardis par leur séparation du corps de la société, sont un effet réjouissant & en même tems très-instructif dans certaines peintures où on les met en contraste avec quelques petits-maîtres qui introduisent une compagnie de Dames dans un vaisseau. L'un de ces derniers affecte de faire badiner les franges, les brillans, & les fre-

LES DOMESTIQUES ET LES MERCENAIRES.

freluches de sa veste contre le sarrot d'un mousse, occupé à soutenir le couvercle d'une caisse. L'autre, dans une attitude de danseur, sourit en montrant à la compagnie son escarpin à talon rouge côte-à-côte des deux énormes souliers qu'un matelot tient exactement rangés à la parallèle, en attendant le signal pour travailler au cabestan. Par-tout se trouve la pensée du peintre qui est d'une part d'étaler de jolies figures, & de l'autre de nous faire estimer des hommes solides qui gouvernent avec activité ce qu'on leur confie, & qui mettent bonnement toute leur gloire à se rendre utiles.

En voici d'autres plus sédentaires mais aussi actifs. Ils ne traversent point les mers: mais ils préparent ce qu'on y transporte. Combien de mains employées dans Saint-Domingue, ou dans la Jamaïque à faire macérer dans des baquets d'eau les feuilles de l'indigo, & à nous en recueillir le sédiment pour faire notre bleu, & la première base de la plûpart de nos teintures! Combien d'autres mains employées au Méxique à recueillir la cochenille sur les feuilles massives de l'Opuntia, & à faire mourir par le feu cette punaise dont le corps fait un fond de couleur plus vermeille que les galles ou

ex-

excreſcences du chêne-vert des Pyrénées, qu'on nomme ſi improprement la graine d'écarlate ! Tout un peuple de Négres couvre les terres de la Martinique, & s'y occupe ou à confire le citron, ou à exprimer de la canne à ſucre ce ſel délicat qui eſt un fondant ſi propre à corriger l'acreté ou l'amertume de bien des viandes & de bien des boiſſons. D'autres légions de Négres écraſent en terre-ferme la graine des gouſſes du Cacao. D'autres dans les mines du Breſil réparent l'épuiſement de celles de Pégu & de Golconde. D'autres continuent au Pérou & au Chili à nous envoyer les riches métaux dont la ſource eſt tarie en Eſpagne, & diminue de jour en jour en Orient. Les régions de deçà & de delà le Gange nourriſſent des journaliers ſans nombre qui moulinent la coque du cotonnier, pour ſéparer la bourre d'avec la graine, ou qui dévident les cocons des vers à ſoye, ou qui vont recueillir pour nous les graines, les écorces, les racines, les terres colorées, & toutes les matières végétales ou foſſiles qui nous donnent des teintures & des remèdes. On n'aura point de peine à comprendre combien il y a de mains occupées en Amérique à cueillir, à ſecher, à tordre, & à pulvériſer le tabac, quand

LES DOMESTIQUES ET LES MERCENAIRES.

LES DOMESTIQUES ET LES MERCENAIRES.

quand on voudra jetter les yeux sur le nombre des mains qui jour & nuit font usage de cette poudre. C'est aujourd'hui un des plus grands exercices de la société. L'inquiétude dans laquelle on verroit tomber tout d'un coup les petits & les grands par la simple soustraction du tabac, nous fait comprendre vivement combien la fourniture de quantité d'autres besoins ou plus pressans ou plus raisonnables, rend notre vie dépendante du travail de ces mercenaires sur qui nous ne daignons pas laisser tomber nos yeux.

LES GENS D'ARTS. ET DE METIERS.

ENTRETIEN NEUVIEME.

NOus ne sommes pas seulement riches des productions de la terre: nous commençons à nous convaincre que nous le sommes presqu'également du travail de nos semblables, & que si nous avons lieu de nous féliciter de tout ce

ce que la nature enfante pour nous d'une année à l'autre, nous pouvons prendre une complaisance aussi légitime dans toutes les opérations de la société. Nous en avons trouvé les premières preuves dans les services innombrables des serviteurs & des plus humbles mercenaires qui expédient pour nous tant d'ouvrages, non-seulement dans nos demeures, mais d'un bout du globe à l'autre. Ce qui se fait au Grand-Banc, à Potosi, à Moka, ou dans l'Isle d'Amboine, ne nous intéresse pas moins que la propreté qu'on entretient dans notre appartement. LES GENS D'ARTS ET DE MET.

Elevons-nous d'un degré, & de l'ordre des mercenaires passons à celui des gens d'arts & de métiers. Voyons dans leur industrie les raisons que nous avons de les estimer, & dans leurs services innombrables les nouveaux motifs qui nous portent à rectifier notre façon de penser à leur égard.

Tous ceux qui ne sont pas astraints à un travail manuel ont coutume de mettre une distance infinie entre eux & les gens de métiers. Ils attachent à cet état une idée de bassesse, & le mépris qu'on en fait est universel. Celui qui dresse un contrat de vente, ou qui va signifier un exploit, croiroit se mesallier s'il donnoit

LES GENS D'ARTS ET DE MET.

sa fille en mariage à celui qui fait des souliers, ou à celui qui taille une robbe. Il peut y avoir de bonnes précautions dans la tournure d'un exploit ou d'un procès verbal. Il peut assûrément se trouver beaucoup de prudence dans l'emploi des formules du protocole. Mais ces talens n'attirent point l'admiration, & elle ne peut se refuser à l'industrie qui nous fait une belle commode ou une excellente pompe.

Nous abordons en cérémonie un homme chargé du recouvrement de quelques droits, & à peine daignons-nous saluer un laboureur ou un jardinier à qui nous devons la jouïssance des fruits de la terre. Ce desordre n'est pas nouveau : il s'est toûjours introduit dans les Républiques les plus policées, à mesure que le luxe y introduisoit un faux goût de délicatesse. Celui des Scipions * qui déclara la guerre à Jugurtha, briguoit, étant encore jeune, la place d'Edile Curule, & parcouroit suivant l'usage le lieu de l'assemblée où se trouvoient les Tribus rustiques, aussi-bien que celles qui résidoient à Rome. Il saluoit l'un, disoit un mot d'honnêteté à l'autre ; & serrant les mains à un laboureur de sa connoissance, il ne put s'empêcher de plaisanter sur les durillons dont

* *Scipion Nasica. Valer. Maxim l. 7. c. 5. n. 2.*

dont il les sentit couvertes. Nous autres, dit-il, nous ne marchons que sur nos pieds. Auriez-vous pris la coutume de marcher aussi sur vos mains ? Ce mot lui coûta cher : en un instant il passa de bouche en bouche & arriva jusqu'aux derniers rangs. Toutes les Tribus, piquées de s'entendre reprocher leur amour pour le travail, n'eurent qu'une voix pour donner l'exclusion à ce railleur que la mollesse de la ville avoit rendu dédaigneux & impertinent. LES GENS D'ARTS ET DE MET.

La plûpart de ceux qui exercent quelque métier, sont si accoutumés parmi nous à être mis de côté, & à ne recevoir aucune marque de caresse ou de distinction, qu'on leur trouve un air de gens entrepris, ou une sensibilité extrême, quand des Magistrats, des Ecclésiastiques, ou d'autres personnes de marque, veulent bien lier conversation avec eux, ou leur parler comme à des concitoyens & comme à des hommes libres. Ils le sont en effet, & notre façon de traiter l'artisan nous deshonore. Il en est tel qui saura nous faire rougir de nos airs impétueux. J'ai eu la satisfaction d'en voir un se sentir, & déconcerter un petit-maître qui le tutayoit. Oui, lui dit-il, froidement, j'ai ce que tu demandes. Mais il

LES GENS D'ARTS ET DE MET.

faut savoir si c'est du fin que tu veux, ou du commun? Tu n'as qu'à dire. On te l'apportera.

Les droits de la subordination, pour être justes, n'ont jamais autorisé personne à parler aux artisans comme à des esclaves. Nous pourrions leur inspirer quelques sentimens d'honneur, & encourager leur industrie, si nous paroissions seulement sentir ce qu'ils valent, & leur parler avec douceur. Mais nous serons toûjours fort éloignés de les former & de nous les attacher, soit par le mépris que nous faisons de leur personne, soit par l'ignorante où nous sommes tous de ce que leur art a de plus beau: & c'est même cette ignorance qui nous rend indifférens.

Desordre dans nos connoissances. Occasion de nos mépriſes.

Lorsque notre raison commence à éclorre, on nous parle six ans de suite du futur en *rus* & du supin en *um*, sans nous dire un mot de la beauté des arts ni de l'industrie des métiers qui sont les soutiens de notre vie. Quand notre raison se fortifie, on l'adresse à des maîtres qui lui démontrent avec apprêt, que nous avons un corps, & qu'il y en a d'autres autour de nous: ou qui passent les heures & les journées entières à lui prouver comme quoi de deux propositions contradictoi-

tradictoirement énoncées sur un futur possible qui n'arrivera point, l'une est dès à préſent déterminément vraie, & l'autre déterminément fauſſe. Ce qu'on a le plus négligé, c'eſt de nous apprendre à bien diſtinguer les productions du globe que nous habitons, les liens qui uniſſent tous les peuples dont la terre eſt couverte, & les travaux dont on s'occupe. Tous tant que nous ſommes, nous avons vû tourner les aîles d'un moulin à vent, & la roue d'un moulin à eau. Nous ſavons qu'on y écraſe du bled, ou qu'on y pulvériſe des écorces. Mais la ſtructure nous en eſt inconnue, & peu s'en faut que nous ne confondions un charpentier avec un bucheron. Nous portons tous une montre dans notre poche. Mais connoiſſons-nous l'artifice de la fuſée ſur laquelle la chaîne s'enroule? Connoiſſons-nous l'uſage de la ligne ſpirale qui accompagne le balancier? Il en eſt de même des métiers les plus communs. On n'en ſait que le nom. Au lieu de nous aſſûrer une raiſonnable connoiſſance du commerce & des arts, qui ſont la douceur & l'ornement de la ſociété dans laquelle nous avons à paſſer nos jours; nous nous piquons d'atteindre aux fineſſes du quadrille; ou nous nous

LES GENS D'ARTS ET DE MET.

LES GENS D'ARTS ET DE MET.

enfonçons dans la solitude pour comparer la gravitation de trois planètes disjointes avec l'attraction des trois mêmes attelées à la file. S'il se trouve peu de solidité dans le choix de nos plaisirs, il y a probablement encore plus de desordre dans nos études. Nous courons après ce qui fait du bruit : & les personnes les plus sensées avouent ensuite qu'elles regrettent encore plus le tems qu'elles ont donné au Newtonisme qui les laisse dans les mêmes ténèbres, que celui qu'elles ont mis à apprendre le quadrille qui les amuse quelquefois.

Un pere ou une mere de famille, un Supérieur de Communauté, un Commerçant, un Avocat, un Magistrat, ceux qui gouvernent les peuples ou qui dirigent les consciences, tous se peuvent passer des monades de Leibnitz & des caractères de l'écriture Algébrique : mais il n'en est aucun qui ne s'acquittât mieux de son emploi, à mesure qu'il acquerroit une juste connoissance des arts & des métiers qui occupent la multitude. C'est une espèce de philosophie mille fois plus estimable que des systêmes dont l'inutilité est le moindre défaut.

Origine de la diversité des Arts.

Quelques Philosophes, considérant cette variété de travaux & d'inclinations qui

qui distinguent les hommes, en ont rapporté la cause aux seules dispositions du corps qui les dominent, & en ont tiré des objections contre la spiritualité de l'ame; plus empressés selon leur ordinaire à décider sur la nature des choses que Dieu ne nous montre pas encore, qu'à nous faire voir & adorer cette main savante, qui en réglant les différences des esprits comme celles de nos besoins, a préparé toutes les attaches du grand corps de la société. LES GENS D'ARTS ET DE MET.

D'autres se sont avisés de dire que la diversité des Arts étoit venue du discernement, par lequel la philosophie avoit observé les besoins du genre humain & les moyens d'y pourvoir. La seule cause dont ils n'ont point parlé étoit la première qu'ils devoient voir.

Si nous avons à tems des souliers, du linge, une étoffe, ou une bougie; ce n'est point parce qu'il y a des Philosophes sur la terre. Ils ne nous ont appris ni à blanchir la cire ni à manier la navette. Ils sont communément dans des sphères fort éloignées de nous: ou s'ils s'abaissent jusqu'à juger des instrumens qui nous servent, c'est pour dire qu'il y manque ceci ou cela, & nullement pour les remplacer par de meilleures inventions. Les chefs de

LES GENS D'ARTS ET DE MET.

colonies ont attrouppé des artisans, & les législateurs ont donné des réglemens aux différentes professions. Mais les artisans comme les besoins ont devancé les colonies: & le législateur qui régloit l'exercice des talens, n'en étoit pas pour cela l'inventeur. La prudence humaine employe ce qu'elle a reçu, non ce qu'elle a créé. Philosophes, ne vous arrogez rien. Si vous pouvez revendiquer des choses qui vous soient propres, ce sont les opinions inutiles, & les questions interminables. Nous devons tout à une sensible Providence, qui n'a nullement compté sur vous pour faire le partage des travaux nécessaires à la société; mais qui a sçu y pourvoir efficacement par la riche diversité qu'elle a mise dans les esprits. En effet, on n'invite point un esprit lourd à se charger de la conduite des grandes affaires, ni un beau génie à élaguer les arbres d'une forêt. La diversité des esprits précéde nos besoins; & comme Dieu est auteur de nos besoins, il est le vrai auteur des différentes dispositions qui se trouvent propres à y pourvoir.

Il a rendu son œuvre immanquable par une seconde précaution. De peur que le besoin, l'interêt, & le tempérament de chaque particulier ne fussent pas encore suffi-

suffisans pour ménager & pour perpétuer les différentes espèces d'ouvriers nécessaires dans le corps du genre humain, Dieu a inspiré à tous les enfans une disposition à imiter ce qui les frappe. Nous la regardons comme un badinage de nulle conséquence, & elle est dans le vrai une inspiration des plus salutaires du Créateur, puisqu'elle nous pourvoit constamment des métiers les plus utiles, & qu'elle remplit les professions les plus abjettes comme les plus brillantes. Un enfant conçoit une idée avantageuse de ce qu'il voit faire à son pere. Il le suit pas à pas & continue sa profession. S'il la quitte, c'est parce qu'une industrie supérieure a fait impression sur lui, & qu'il se sent des aîles capables de l'élever plus haut. On peut dire que l'imitation nous procure encore plus de bien que l'invention, puisque celle-ci ne se montre que de loin à loin : au lieu que l'autre est de tous les pays & de tous les jours.

LES GENS D'ARTS ET DE MET.

Pourquoi les enfans imitent tout.

Si de la première & unique origine de tant de métiers si utiles, nous voulons descendre à ce qui s'y trouve de plus curieux, (& c'est souvent le plus commun qui mérite le plus d'attirer notre curiosité) nous nous appercevrons en tout que les progrès qu'on peut faire dans ces amu-

LES GENS D'ARTS ET DE MET.

santes recherches, conduisent également l'esprit à l'émulation & à la reconnoissance.

On n'est point gêné dans l'étude de la société, comme on le seroit dans l'établissement d'une colonie. Quand celle-ci arrive dans un pays inculte, où il faut découvrir les premières provisions nécessaires, & suppléer à une matière qui manque par une autre qui la remplace, on va en tout à ce qui presse le plus : on se régle sur le besoin actuel. Mais à présent que la société est établie, & que tout y marche, nous pouvons, en l'étudiant, mettre tel ordre que bon nous semble dans la disposition des matières. L'homme ne manquera ni d'habit ni de logement, pendant que nous raisonnerons sur sa nourriture : & sans nous mettre beaucoup en peine si le logement doit précéder l'habit, ou si le tissu d'une étoffe le presse plus que la culture du bled, nous débuterons par sa nourriture & par quelques-uns des arts qui y pourvoyent.

LA NOURRITURE DE L'HOMME.

ENTRETIEN DIXIEME.

VOus ne vous attendez pas, mon cher Ami, à trouver ici par le menu les opérations des différens arts & métiers qui nous préparent la fourniture de notre table. Ils ſont ſous nos yeux la plûpart : preſque perſonne n'en ignore ni les ſervices, ni les procédés les plus communs : mais nous pouvons nous arrêter à ce qu'on y connoît le moins : je veux dire aux machines qu'on y employe pour diligenter l'ouvrage, & qui ſont ce que l'on y trouve de plus beau. On peut ſe mettre aſſez promptement au fait de tous ces arts : il ſuffit pour cela d'ouvrir les yeux ſur la ſuite des outils & des ouvrages du Laboureur, du Jardinier, du Boulanger, du Cuiſinier, du Pêcheur, du Braſſeur, du Tonnelier, & de quelques autres : tout y eſt ſimple, palpable, & n'a pas beſoin d'autre explication. Mais pour mieux entendre

LA NOURRITURE DE L'HOMME.

le jeu des machines en elles-mêmes, il est fort à propos d'en avoir vû d'abord la figure sur le papier, avec l'énumération & l'usage des pièces. Il a souvent suffi de faire appercevoir à la jeunesse la structure & l'effet de ces instrumens qu'elle voit presque toûjours en gros & en courant, pour lui inspirer le goût des méchaniques, & pour développer des talens qui ont produit par la suite des inventions propres à expédier en peu d'heures, & sous l'inspection d'une seule personne, ce qui occupoit un grand nombre d'ouvriers & prenoit un tems infini.

QUESTION. S'il faut permettre les machines expéditives

Je crains que des hommes de mérite & zèlés pour le bien des pauvres ne m'intentent ici un procès. Il ne faut, diront-ils, ni inspirer ce goût, ni permettre l'introduction des machines qui abrégent l'ouvrage. Si l'on présentoit à M. le Prevôt des Marchands une invention qui pût livrer par jour les vingt-cinq mille muids d'eau demandés pour la fourniture de Paris, on tireroit du réservoir commun les canaux nécessaires pour distribuer l'eau dans toutes les rues & jusque chez les particuliers. Ce seroit donc réduire un grand nombre de porteurs d'eau à la mendicité. Veut-on faire

re usage d'une machine ingénieusement inventée pour faire remonter sous les ponts de Paris ou autres, à l'aide de trois ou quatre hommes seulement, les bâteaux les plus chargés, & qui ne les passent qu'à l'aide d'un plus grand nombre d'hommes & d'une vingtaine de chevaux ? Vous vous délivrez, il est vrai, de bien des clameurs, de bien des fraix, & même de plusieurs risques. Mais vous allez ruiner des familles qui avoient fait l'entreprise de fournir les hommes & les chevaux. LA NOURRITURE DE L'HOMME

Cette maxime de rejetter l'usage d'une excellente invention, quand elle peut troubler l'état actuel d'un nombre de particuliers, pour être avancée par des personnes respectables, n'en est pas moins destituée de justesse. Elle est même extrêmement dangereuse. Elle est sans justesse, puisque si on l'avoit suivie, nous serions privés encore aujourd'hui du ministère des pompes & des fouleries, des machines à scier & de beaucoup d'autres. Il n'est point de travail plus nécessaire ni qui revienne plus fréquemment que celui de briser le bled. Si la maxime que nous examinons avoit eu lieu au septième siècle, lorsque l'invention des moulins à eau s'introduisoit par-tout, v. *Instit. d'un Prince.* *Voyez les moulins. Tom. V.*

LA NOURRITURE DE L'HOMME.

on auroit dit avec autant & plus de droit : Que vont devenir ces esclaves & ces familles innombrables que nous employons au travail de la meule? A quoi les mettrons-nous pour les garantir de la faim ? On s'est toûjours passé de moulins à eau : nous nous en passerons bien encore. Si la maxime qui défend de remplacer plusieurs bras par un instrument simple avoit eu lieu au quinzième siècle, quand l'Imprimerie commençoit à présenter ses services, on auroit dit & on a dit sans doute : ce nouvel art est pernicieux : il va faire des paresseux sans nombre. Que veut-on que deviennent tant de Religieux qui gagnent honorablement leur vie à copier les bons livres?

Ceux qui raisonnoient alors ou qui raisonnent aujourd'hui de cette sorte, n'ont pas fait attention à une importante vérité, qu'il faut sur toute chose faciliter le travail de l'homme ; que c'est-là l'intention de celui qui l'a pourvû d'industrie ; que rejetter les découvertes de l'esprit de l'homme, c'est mépriser les presens de Dieu ; qu'enfin il y a toûjours un grand nombre d'ouvrages très-nécessaires qui ne se font pas, & auxquels il faudroit appliquer les bras dont le

le service est remplacé par des machines. Après l'invention du moulin, de la pompe, & de l'Imprimerie, on a vû sans doute bien des esclaves, bien des copistes, en un mot bien des bras sans emploi. Mais ce surcroît de personnes desœuvrées mit bientôt la société en état d'entreprendre & d'exécuter ce que des ouvrages plus pressans lui faisoient négliger malgré elle. Ceux qui portoient l'eau apprendront à filer ou à bêcher : ceux qui copioient les livres peuvent apprendre à les relier, ou à mener la presse, ou à fondre des caractères. Comment peut-il y avoir des bras croisés pendant qu'une infinité de besoins nous poursuivent ? Il y aura toûjours plus de routes à entretenir, plus de chaussées à relever, plus de prairies à arroser dans la sechereſſe, plus de digues à oppoſer à l'effort des grandes eaux, plus de terres à remuer, plus de transports à faire ; en un mot plus de travaux ouverts pour le service du public ou du particulier, qu'il n'y aura d'ouvriers en état d'y suffire : & le refus que fait un homme de gagner sa vie par un travail certain sera toûjours le discernement du scélérat ou du fainéant punissable, d'avec le citoyen de bonne volonté. LA NOURRITURE DE L'HOMME.

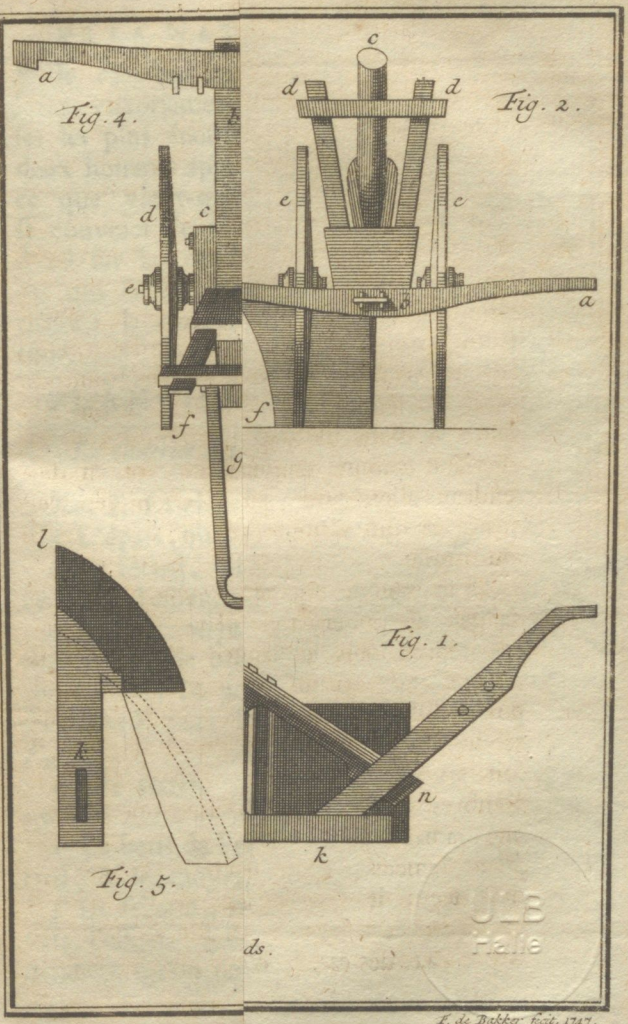
La

LA NOURRITURE DE L'HOMME.

La maxime qui défend l'introduction des instrumens expéditifs, n'eſt pas ſeulement pernicieuſe en employant ſans néceſſité beaucoup d'ouvriers dont on auroit un extrême beſoin ailleurs : elle l'eſt encore par ſon oppoſition au progrès des vraies ſciences, qui conſiſtent dans la connoiſſance de nos avantages & des moyens qui nous en facilitent la jouiſſance. C'eſt à quoi doivent tendre nos obſervations, nos mathématiques & nos méchaniques. Mais on leur ferme la porte, & on rallentit le deſir de s'y diſtinguer, en les décriant comme dangereuſes, ou en défendant d'exécuter par l'action des élémens ce qui s'opère par les bras de la multitude.

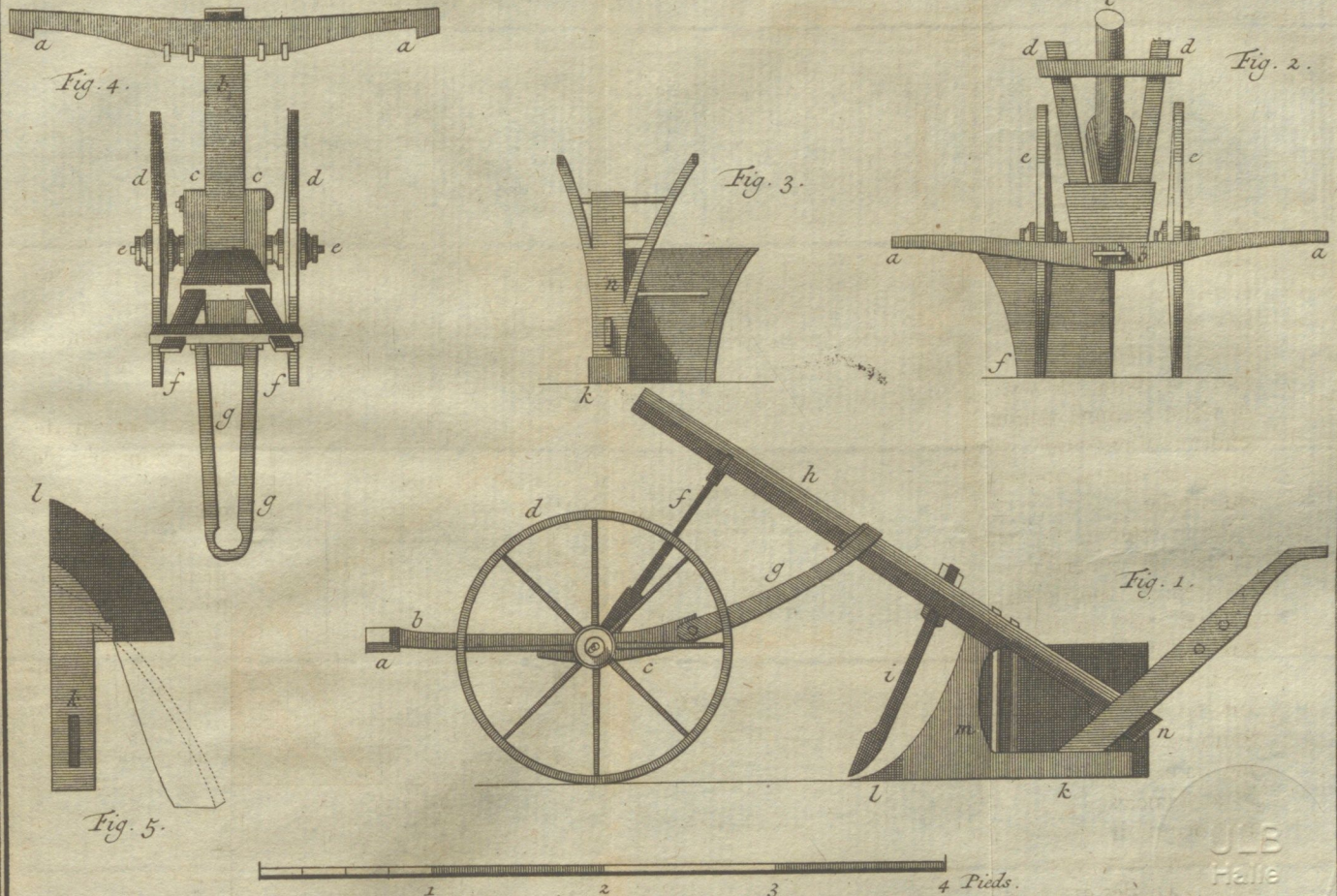
Il ſe trouve par cette remarque que le danger de traverſer le progrès des ſciences rentre dans le danger de nuire à la ſociété, & qu'un de ces dangers n'eſt point différent de l'autre ; ce qui eſt faire des ſciences le plus grand éloge qu'il ſoit poſſible d'en faire. Si la ſcience des nombres & celle des forces mouvantes ont jamais paru belles & dignes d'applaudiſſemens, c'eſt lorſque la meule, qui occupoit tant de monde, commença à tourner ſous le ſouffle de l'air ou au courant des eaux ; c'eſt lorſque la grue

&



F. de Bakker fecit. 1747.

ULB Halle

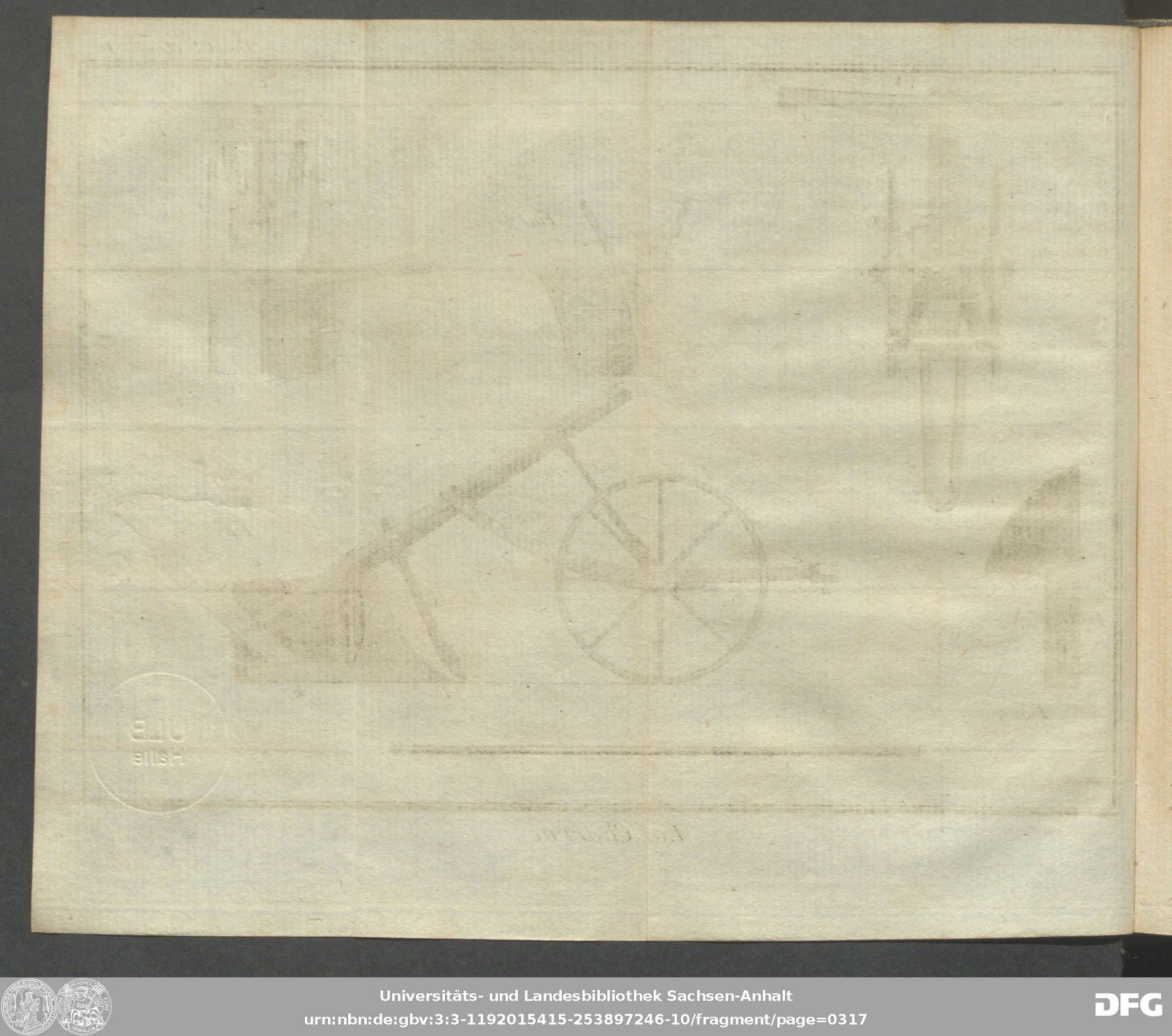


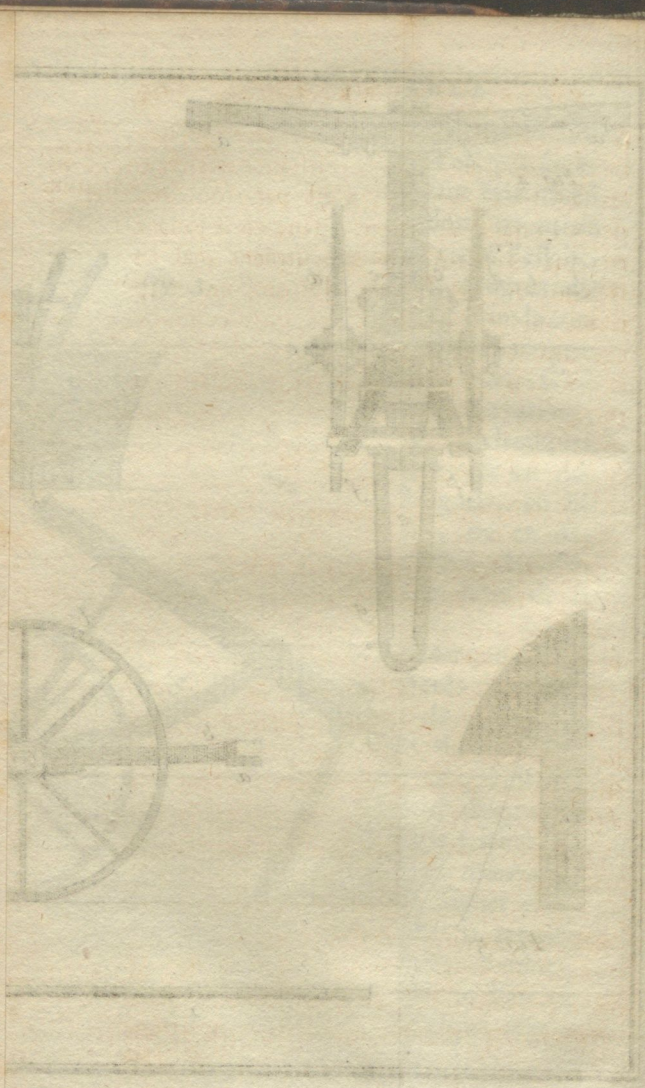
U_B Halle

L. de Bakker fecit, 1747.

La Charrue.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-1192015415-253897246-10/fragment/page=0316





& le cabeſtan rendirent de très-petites forces victorieuſes de la réſiſtance des maſſes les plus énormes; c'eſt par-tout où deux hommes apprirent à faire en ſe jouant ce que vingt-quatre exécutoient mal en ſe couvrant de ſueur. Jettons un coup d'œil ſur les machines les plus communes qui facilitent l'apprêt de notre nourriture : la charrue vient la première en tour. LA NOURRITURE DE L'HOMME.

PLANCHE PREMIE`RE.

La charrue des environs de Paris.

Fig. I. La charrue vûe de côté.

a L'épars, où l'on attache les chevaux.

b Le têtard, ou le timon qui eſt traverſé par l'eſſieu.

c Les échantignoles : ce ſont deux petites pièces de bois pareillement traverſées par l'eſſieu, & poſées de part & d'autre du têtard pour le fortifier. *Voyez cc Fig.* 4.

d Les roues. Le profil n'en montre qu'une.

e Le bout de l'eſſieu qui traverſe le têtard, & les moyeux des roues.

f La ſellette, appuyée ſur le têtard vers l'eſſieu. Elle eſt compoſée de deux montans qu'on nomme épées, & d'une tra-

LA NOURRITURE DE L'HOMME.

traverse qui soutient le haut de la haie. Le profit cache ici un montant derrière l'autre. *Voyez d Fig.* 2.

g Le chignon, pièce de bois coudée, & formant deux bras. Le coude embrasse la haie. Les deux bras viennent s'attacher aux deux côtés du têtard avec deux chevilles de fer. Le coude peut être arrêté à différens points de la haie par un boulon & une rondelle de fer. *Voyez g, Fig.* 4.

h La haie, longue pièce de bois appuyée sur la sellette *f*; embrassée par le chignon, *g*; soutenant le coutre *i*; emmanchée dans l'étançon *n*; & appuyée sur le cep *k*, par deux chevilles intermédiaires **.

i Le coutre, monté sur la haie.

k Le cep, pièce platte qui soutient tout le train de derrière.

l Le demi soc monté sur le cep. Le soc entier ou tranchant à droite & à gauche est en usage dans bien des Provinces: il fatigue un peu plus les chevaux en soulevant deux mottes de terre à la fois. Le coutre fend la terre perpendiculairement. Le soc la tranche & la soulève horisontalement.

m L'oreille, planche courbée & qui va en s'élargissant pour emporter & pour renver-

renverser de côté la terre que le coutre & le soc ont coupée en différens sens. Cette planche est appuyée sur l'oreillon, petite pièce de bois qui d'un bout est emmortoisée dans le cep, & tient aussi à l'étançon par une longue cheville. *Fig.* 3.

n Le mancheron composé de l'étançon qui porte sur le cep, & de deux manches qui tiennent de part & d'autre à l'étançon par deux chevilles mises en travers. *Voyez la Fig.* 3.

Fig. 2. La charrue entière vûe par devant.

a L'épars.
b Bout du têtard.
cc Les deux roues.
d La sellette.
e La haie.
f L'oreille.

Fig. 3. Le train de derrière contenant le cep *k*, l'étançon *n*, les deux manches & l'oreille.

Fig. 4. Le train de devant séparé de la haie.

a L'épars.
b Le têtard.
cc Les échantignoles.
dd Les roues.
ee L'essieu.
f La sellette.

Le

LA NOURRITURE DE L'HOMME.

g Le chignon, séparé de la haie.

Fig. 5. Le soc *l*, monté sur le cep *k*, avec la trace de l'oreillon & de l'oreille.

Il y a deux manières de labourer, l'une à oreille dormante; l'autre à oreille mobile. Quand le laboureur trace son premier sillon, l'oreille qui accompagne le soc doit être posée non vers le dehors de la pièce qu'il laboure, mais vers le dedans, pour y renverser la terre; ce qui se fait plus exactement avec un demi soc, qu'avec un soc entier qui soulève la terre des deux côtés à la fois. Le laboureur arrivé à la fin de son premier sillon, veut-il en tracer un second à côté du premier, & pulvériser la terre en la rejettant dans ce premier, puis continuer les mêmes allées & venues? Il laisse cette fois l'oreille posée du même côté, fait aller ses chevaux dans un sens contraire au précédent, & marchant toûjours à côté de la première fosse, l'oreille de sa charrue y rejette presque toute la terre quil en avoit tirée. Pour tracer le troisième sillon de manière qu'il en fasse rouler la terre dans le second, c'est une nécessité qu'il déplace l'oreille en la tirant de ses attaches, & qu'il la transporte de l'autre côté du soc, afin qu'en

qu'en remontant le long de la seconde fosse, cette oreille y verse la terre qui sort du troisième sillon. Quand il ouvrira le quatrième, il faut qu'il ait ramené l'oreille du côté du troisième, s'il veut le combler à son tour. L'oreille doit donc changer de place d'un voyage à l'autre, en continuant à faire les sillons de suite & côte à côte. LA NOURRITURE DE L'HOMME.

D'autres sont dans l'usage de construire leur charrue à oreille dormante, & ne déplacent rien. Le laboureur ouvre son premier sillon, l'oreille en dedans, ou du côté de la pièce qu'il cultive. Au lieu de faire la seconde fosse en cotoyant la première, il la va tracer à l'autre lisière du champ s'il est peu large; ou s'il l'est trop, à une distance qui n'augmente point le travail des chevaux. Il double ce sillon en montant à rebours, & en le suivant côte à côte sans toucher à sa charrue. Il revient ensuite travailler sur le bord intérieur du premier sillon. Par ce mouvement l'oreille de sa charrue se présente de manière à y rejetter la terre qui en est sortie. Si de-là les chevaux passent vers les sillons de l'autre lisière à mesure que le soc soulève la terre du nouveau fossé qu'il trace, l'oreille la détourne & la pousse dans le fossé voisin.

Sans

LA NOURRITURE DE L'HOMME.

Sans jamais changer de place, l'oreille se trouve en état de rendre de part & d'autre le même service, tant que le laboureur tourne en dedans. Il rapproche peu à peu les sillons, de manière qu'ils viennent se confondre en un au milieu de sa pièce, & à égale distance des deux lisières.

Le gouvernement & l'industrie de l'homme marchent toûjours de compagnie. On les retrouve sensiblement unis jusque dans cette multitude innombrable d'instrumens qu'il a imaginés pour préparer ses diverses nourritures, & dans la proportion admirable qu'il met entre le service & l'effet.

Invitons la Physique à descendre du haut des sphères célestes où elle se plaît, & à prendre sans dédain quelque connoissance des opérations d'une boulangerie, ou d'une cuisine qui attirent si peu ses recherches. Ce n'est pas que je fasse des vœux pour voir jamais notre cuisine sous la direction des Philosophes. Les changemens sont dangereux & peut-être n'y gagnerions-nous point : mais le motif de cette invitation n'est autre que leur interêt. Ils trouveront dans ces arts, quoique communs & grossiers, des pratiques si justes, qu'on seroit tenté de croi-

croire qu'elles ſont l'ouvrage de quelque génie extraordinairement éclairé qui auroit pris ſoin d'en faire des leçons au genre humain. Ils appercevront bientôt, par l'ignorance où l'on eſt communément de la raiſon de ces pratiques, qu'elles ſont le fruit des épreuves réitérées & non d'une ſcience qui en ait d'abord prévû les effets. Les Philoſophes y trouveront donc un vrai magaſin d'expériences faites, & propres par leur certitude à tenir lieu de principes dans les choſes où la lumière nous eſt refuſée. Il pourroit y avoir ici pour eux un autre profit à faire. Si le ſimple tâtonnement a ſuffi à des eſprits du commun pour nous procurer tant d'inſtrumens commodes & de méthodes ſûres; à plus forte raiſon des eſprits pénétrans & attentifs, s'ils vouloient s'occuper des beſoins ordinaires de la ſociété, pourroient-ils la ſervir par des conſéquences mieux tirées de l'expérimental, par des précautions plus fines, & même par de meilleures pratiques, ou par de plus belles inventions.

LA NOURRITURE DE L'HOMME.

Les arts communs ſont les vrais ſecours de la philoſophie.

Ils pourront s'y convaincre à chaque pas, & par des preuves ſans nombre de la vérité de cette maxime capitale, que *nos raiſonnemens nous dirigent mal quand ils pré-*

LA NOURRITURE DE L'HOMME.

préviennent l'expérience de nos sens ; mais qu'ils réuſſiſſent très-bien quand ils la ſuivent.

C'eſt ce qu'on apperçoit d'abord dans le diſcernement que nous ſavons faire des nourritures qu'on peut prendre crues & telles que la nature nous les apprête, d'avec celles dont nous ſommes obligés d'ébranler toutes les parties par la cuiſſon, pour faciliter d'autant le travail de l'eſtomac ſur elles, & la ſecrétion des ſucs nutritifs qu'il en faut extraire.

Règle de la cuiſſon de toutes les nourritures.

La même vérité ſe découvre dans les divers degrés de force ou de durée que nous donnons au feu. Qu'avons-nous de mieux pour en régler l'extrême inégalité, que le ſentiment expérimental du point en-deçà duquel les ſucs bienfaiſans ne ſont pas encore ſuffiſamment deſunis, & au-delà duquel il ſont diſſipés par le feu & irréparablement perdus pour nous.

Le pain ſans levain.

La première de nos nourritures, le pain, peut donner lieu à des obſervations également utiles à l'avancement de la Phyſique & au ſoulagement de la ſociété. D'où peut provenir la qualité malfaiſante de ce pain lourd & maſſif qui a été cuit auſſitôt après le ſimple mélange de

de la farine & de l'eau ? Pourquoi au contraire un autre pain ſera-t-il ſavoureux & d'une digeſtion facile, ſi avant de le pétrir on a commencé par y inſérer un morceau de pâte aigrie & d'un goût déteſtable ? LA NOURRITURE DE L'HOMME

Remettons-nous au tems où le hazard voulut qu'un reſte de vieille pâte mêlé avec la nouvelle fit trouver le pain beaucoup meilleur, & allons conſulter la Phyſique ſpéculative, pour ſavoir ſi elle approuvera dans notre nourriture l'inſertion d'une nature altérée & tirant ſenſiblement à ſa corruption. Il y a grande apparence que dans un pareil cas le raiſonnement nous auroit plutôt réduit à l'uſage de la bouillie, du gruau, & des galettes, que de nous accorder un pain ſi ſuſpect. Gardez-vous bien, auroit dit la Philoſophie, gardez-vous de ſuivre l'avis de vos ſens. L'odorat & le goût vous trompent : écoutez la raiſon pure, & elle vous détournera du pain levé qui flatte votre palais.

Que ç'eût été-là ſa réponſe, on peut en juger par celle qu'elle fit au ſiècle paſſé, quand on lui demanda ſi l'on pouvoit utilement ſubſtituer la levûre, c'eſt-à-dire, l'écume de bière, à l'uſage du levain ? En prenant ſon raiſonnement

LA NOURRITURE DE L'HOMME

pour règle, la Philosophie décida que cette écume seroit pernicieuse au public. Cependant la Police d'accord avec l'expérience permet à ceux qui font le meilleur pain d'y employer la levûre, & à ceux qui le mangent de s'en trouver très-bien.

Si au contraire notre raison veut marcher à la suite de l'expérience, combien d'inductions très-utiles à tirer de ce travail de l'air, qui étant d'abord affaissé & comprimé dans la levûre refroidie, & dans une pâte aigre, ou resserré à dessein par différentes mouillûres dans le levain qu'on employe d'un jour à l'autre, s'élargit ensuite au premier accès du feu qu'on lui présente, ou de celui qui sort de la main de l'ouvrier; puis soulève avec ce secours la pâte entière, & y commence une desunion de principes qui sera perfectionnée par la cuisson, & achevée par l'action de l'estomac!

Chaque opération nouvelle va faire naître de nouvelles questions. Le bled moulu & passé au bluteau s'est divisé en trois ou quatre matières différentes, savoir la fleur, la farine moyenne, le son ou la grosse enveloppe du bled, & les recouppes, c'est-à-dire, cette écorce blanche intérieurement appliquée à la grosse,

&

& qu'on en détache si l'on veut, par le retour du son dans le bluteau. Le son est le partage des animaux les plus vils. La condition des hommes n'en est pas fort différente quand on prétend les faire vivre de recoupettes, uniquement propres à exercer la main de l'amidonnier. Celui-ci employe utilement une matière de rebut plutôt qu'une farine nourrissante à faire la poudre qui seche & détache les cheveux ; à faire l'empois & d'autres colles ; enfin à fournir aux teinturiers des poudres préparatoires & non colorantes. Mais quel est l'usage le mieux entendu qu'on puisse faire de la fleur & de la farine moyenne ? Est-ce la fleur qui donne le pain le plus parfait ? Est-ce le mêlange de ces deux corps qui rend le pain plus salutaire ? Le goût des distinctions ne fait-il pas également tort au riche & au pauvre ? Au pauvre, en retranchant de son pain l'esprit & la fleur qui en rendroit les sucs plus legers & plus agissans ; au riche, en mettant sur sa table un pain dont le grand mérite est pour l'œil ; un pain presque sans corps, gonflé d'eau, & peu propre à fortifier son tempérament par des sucs vigoureux ? Ne met-on point trop d'art & de recherche dans la préparation du

LA NOURRITURE DE L'HOMME

LA NOURRITURE DE L'HOMME.

pain en desunissant deux principes que la nature avoit mis ensemble pour s'entr'aider mutuellement ? Et ne peut-on pas juger de la supériorité du pain où l'on fait entrer la fleur & la farine substantielle, par le concours de la saveur parfaite qu'on y éprouve, & de la bonne constitution de ceux qui en font usage ? L'auteur de la nature ne semble-t-il pas ici s'être conduit par des vûes semblables à celles qu'il a suivies dans l'assemblage des principes du vin ? Il a mis en effet dans le raisin le plus noir une première goutte spiritueuse & legère, qui étant seule fait le vin blanc ; & une seconde plus substantielle qui lui donne du corps, & le teint par degré ; mais qu'il est peut-être mieux de ne point séparer d'avec l'autre, afin que la première volatilise la seconde, & que la liqueur substantielle serve de frein à la spiritueuse.

On acheveroit l'analogie en montrant que comme le dernier jus qui s'exprime au pressoir des enveloppes du raisin & du bois même de la grappe, est une liqueur d'autant plus revêche, malgré son beau rouge, que la pression a été plus poussée ; de même les écorces du pied les plus legères & les mieux détachées

chées de la grosse en peuvent imposer par leur blancheur, mais ne sont plus qu'une poudre de nulle valeur, à proportion qu'on les tient séparées des deux corps de farine, qui font ensemble le solide & le spiritueux de la nourriture. LA NOURRITURE DE L'HOMME.

Quand nous présentons nos diverses nourritures à l'action du feu, si on les y expose à nud & immédiatement, les dehors s'endurcissent en forme de croûte, ou se raccornissent par manière de parchemin, selon la nature des tissus. L'effet de cette enveloppe est de retenir quelque peu les sucs nutritifs que le feu commence à déloger ou à mettre en desunion. Mais comme cette croûte n'augmente que par la destruction de ce qu'on cuit, & qu'elle s'ouvre de toute part en se charbonnant à proportion de la durée ou de l'activité du feu, on s'est rendu maître de cet élément en le bridant par l'interposition tantôt de l'eau, tantôt de l'huile, ou de l'huile & de l'eau ensemble; & l'on varie l'emploi de ces fluides selon la nature des viandes qu'on y veut cuire, ou selon l'espèce des sucs que l'on en veut tirer.

Quelquefois nous ne prétendons obtenir qu'un volatil délicat que nous faisons passer d'un simple ou d'un aromate Infusions.

LA NOURRITURE DE L'HOMME.

dans l'eau chaude à l'aide du plus petit bouillon. Prolongez-vous, doublez-vous ce premier degré de chaleur? vous ne tenez plus rien; & l'esprit est déja bien loin. C'est ainsi qu'une main novice s'attire des reproches d'avoir servi sur la table de sa maîtresse une compotte manquée, ou un ragoût d'une saveur amère. Elle prend la résolution de mieux réussir une autre fois, & pour n'y faire faute elle pousse au bouillon le plus vif la cannelle, le basilic, le clou, ou la muscade. Quelle est sa surprise de trouver qu'au lieu de mettre plus d'agrément dans ce qu'elle avoit à cœur, elle a augmenté l'amertume & les plaintes! elle se redresse enfin sur le modèle d'une cuisinière intelligente qui ne distribue ses aromates que sur les dernières fins de la cuisson.

C'est par une suite de la même observation, qu'une legère infusion de thé conserve cette odeur de violette qui réjouit la tête; & qu'une aussi legère infusion d'aurone ou de sauge réjouit la bouche & l'estomac: au lieu que ces liqueurs poussées à un nouveau bouillon perdent leurs esprits & se changent d'une teinture âcre, étrangère à nos besoins, & peu amie des entrailles.

C'est

C'eſt par la même raiſon que la bière blanche, pour avoir peu bouilli, ſe trouve plus gracieuſe & plus ſpiritueuſe que la rouge; mais d'une garde difficile en été, qui eſt le tems où on la demande. La chaleur qui, comme on peut s'en convaincre par le thermomètre, perce alors juſqu'au fond des tonneaux & des caves communes, cauſe dans la liqueur un travail promptement ſuivi de l'écoulement des volatils du houblon qui en faiſoient le mérite. La bière rouge, qui en eſt d'autant plus dépouillée qu'elle a beaucoup bouilli, tempère ſon amertume par une plus grande abondance de ſucs nourriſſans qu'elle détache à loiſir de la farine d'orge: ce qui la rend plus proportionnée aux beſoins des gens de travail, & beaucoup plus de garde que la blanche en été. LA NOURRITURE DE L'HOMME.

Faute de connoître les momens des évaporations, combien voit-on arriver de mépriſes dans ce qui ſort de l'apoticairerie? Ce travail abandonné à des domeſtiques indifférens, ou gouverné par des maîtres qui n'ont que la routine, peut d'un moment à l'autre laiſſer partir la portion aromatique par laquelle un ſimple étoit eſtimable, & même y développer des ſucs malfaiſans juſqu'à convertir en un vrai poiſon ce qui avoit été

LA NOURRITURE DE L'HOMME.

très-sagement ordonné; ou tout au moins faire manquer par l'inutilité du remède des momens qu'on ne trouvera plus.

La viande étuvée ou bouillie.

La même expérience qui a épié le moment de la suffisante infusion, gouverne avec une égale certitude par le degré & par la juste durée du feu, soit l'emmortissement de la viande qu'elle veut attendrir sans la trop dépouiller de son suc; soit la saveur des potages où elle laisse écouler les premiers jus de la viande étuvée, sans les abandonner ensuite à un feu indiscret; soit la richesse des consommés qu'elle extrait d'une viande qui se réduit par ses pertes en un marc inutile. Plus la Physique voudra suivre ces opérations, plus trouvera-t-elle à s'instruire & à nous servir. C'est à une observation très-récente que nous sommes redevables des bouillons épaissis en tablettes que le voyageur peut transporter par-tout, & délayer en un instant quand il est pressé, ou pris au dépourvû.

Les consommés.

Les bouillons en tablettes.

L'usage des sucs gras dans la cuisson des viandes.

Si l'eau est un frein utile pour guider prudemment l'activité du feu, on tire des secours fort supérieurs de l'huile & de toutes les matières onctueuses dont on enveloppe ce qu'on veut cuire. Toutes

tes les mains qui se mêlent de cuire les viandes, soit en les rotissant, soit en les mettant en ragoût, ont coûtume, sans en savoir la raison, de les piquer de lard par dehors, ou de les en traverser de loin à loin par dedans; ou de les arroser de sucs huileux & bien fondus; ou de les y plonger d'abord en commençant par les faire passer au poëlon; ou de les cuire totalement à la simple friture; ou enfin d'envelopper les plus belles pièces de viande de papier huilé, pour les cuire à la broche ou autrement. L'intention de nos cuisiniers dans ces opérations est de donner, disent-ils, du goût aux herbes, aux racines, & aux viandes qu'ils apprêtent, ou de donner à celles-ci une couleur égale. Ils en diversifient sans doute l'œil & la saveur par la diversité des méthodes. Mais le fruit principal & l'effet universel de ces enveloppes onctueuses, qui ne ferment point l'entrée au feu, est d'empriſonner & d'arrêter les meilleurs sucs, tant les volatils que les nutritifs, qui se trouvent dans les légumes ou dans les chairs des animaux; c'est d'y faciliter l'ébranlement des sucs sans en permettre la sortie; c'est bien moins d'y mettre une saveur étrangère, que de bien conserver celle que

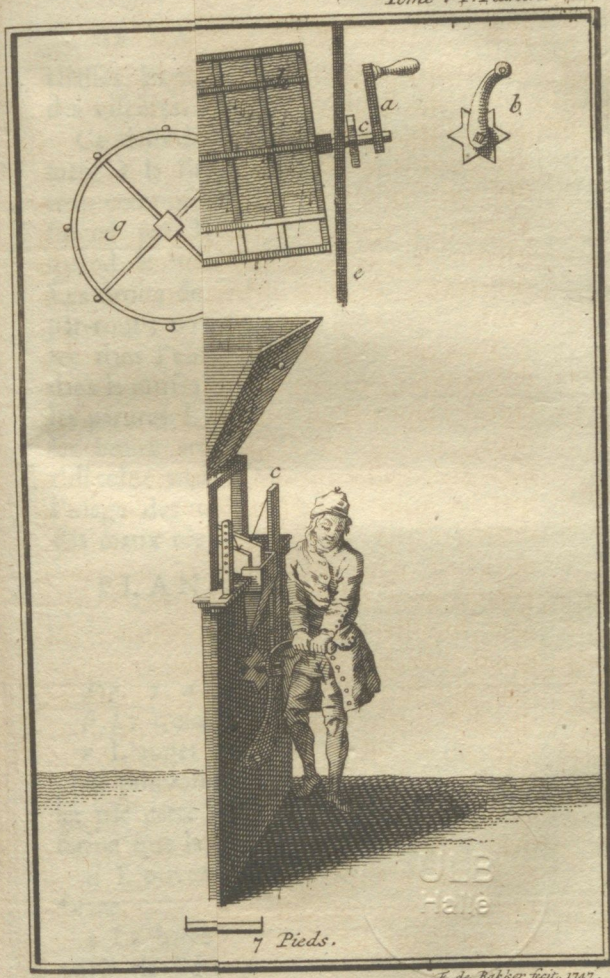
LA NOURRITURE DE L'HOMME.

LA NOURRITURE DE L'HOMME.

la nature y a mise. Mais cette huile, qui retient en brassières toutes les parties les plus succulentes & les plus salubres, vient-elle à s'ouvrir elle même & à céder au feu qui l'écarte, les sucs s'envolent de compagnie : la perte en est irréparable, & il ne reste qu'une viande dessechée, & sans mérite comme sans goût.

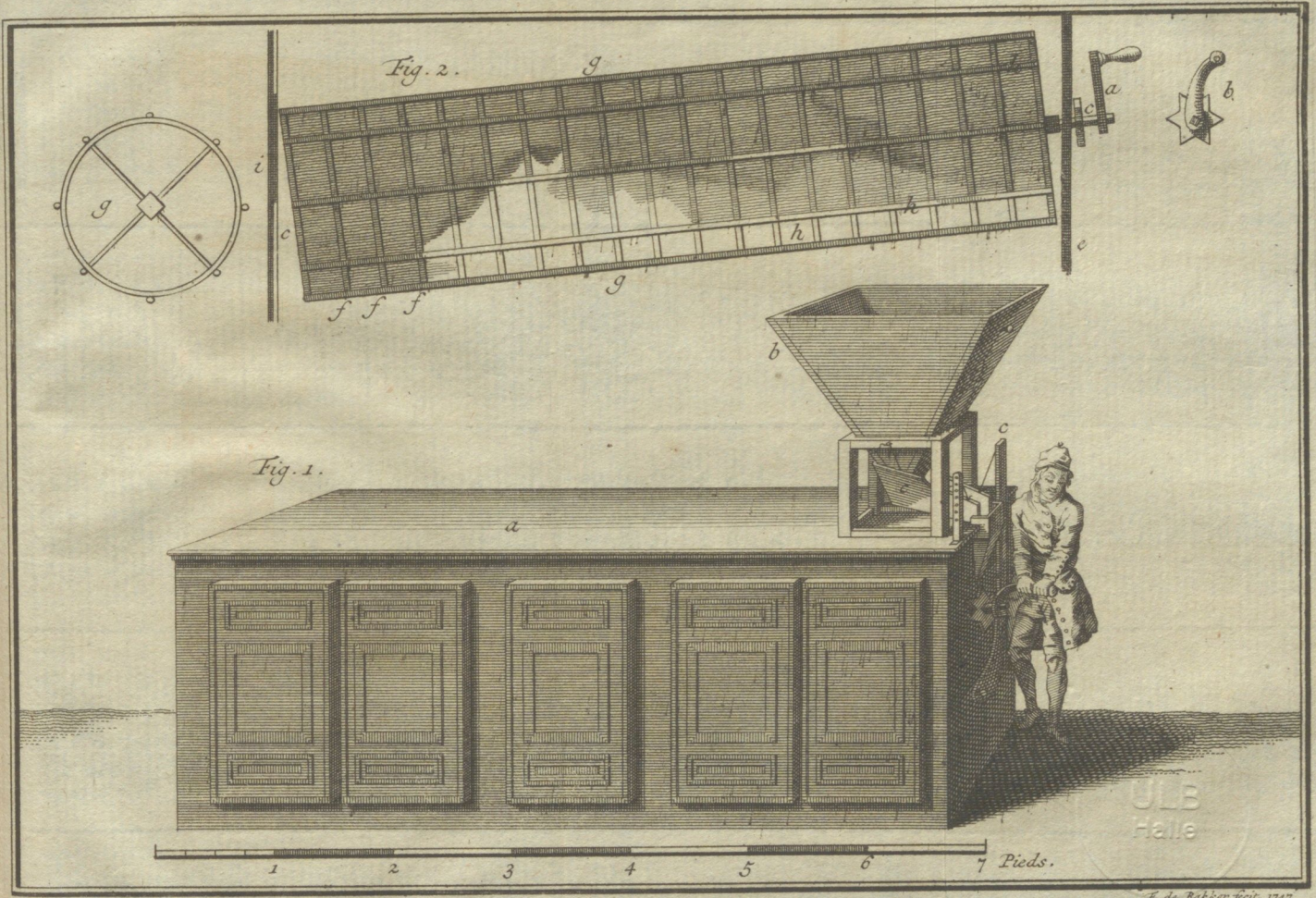
Tant que l'art du confiseur, & celui du cuisinier ne tendent qu'à donner un étui à l'esprit d'un aromate, au jus d'un fruit, ou au suc d'une viande, pour n'en rien laisser perdre, ils nous mettent en main les presens mêmes du Créateur presque dans leur simplicité, & nous en pouvons user avec confiance comme avec sobriété, parce qu'ils laissent subsister la sage composition du grand ouvrier. Mais il y a un art séducteur qui se mêle de faire des composés de différentes matières dont il ne connoît pas le fond, & qui masque des principes mal assortis, sous l'amorce d'une saveur agréable en l'y rendant dominante; mais qui porte ensuite le trouble & le ravage dans nos corps, quand ces principes mis en dissolution n'ont plus de frein qui les arrête, & qu'ils sont chas-

Danger des ragoûts composés, & de la multiplicité des viandes.



F. de Bakker fecit, 1747.

ULB Halle

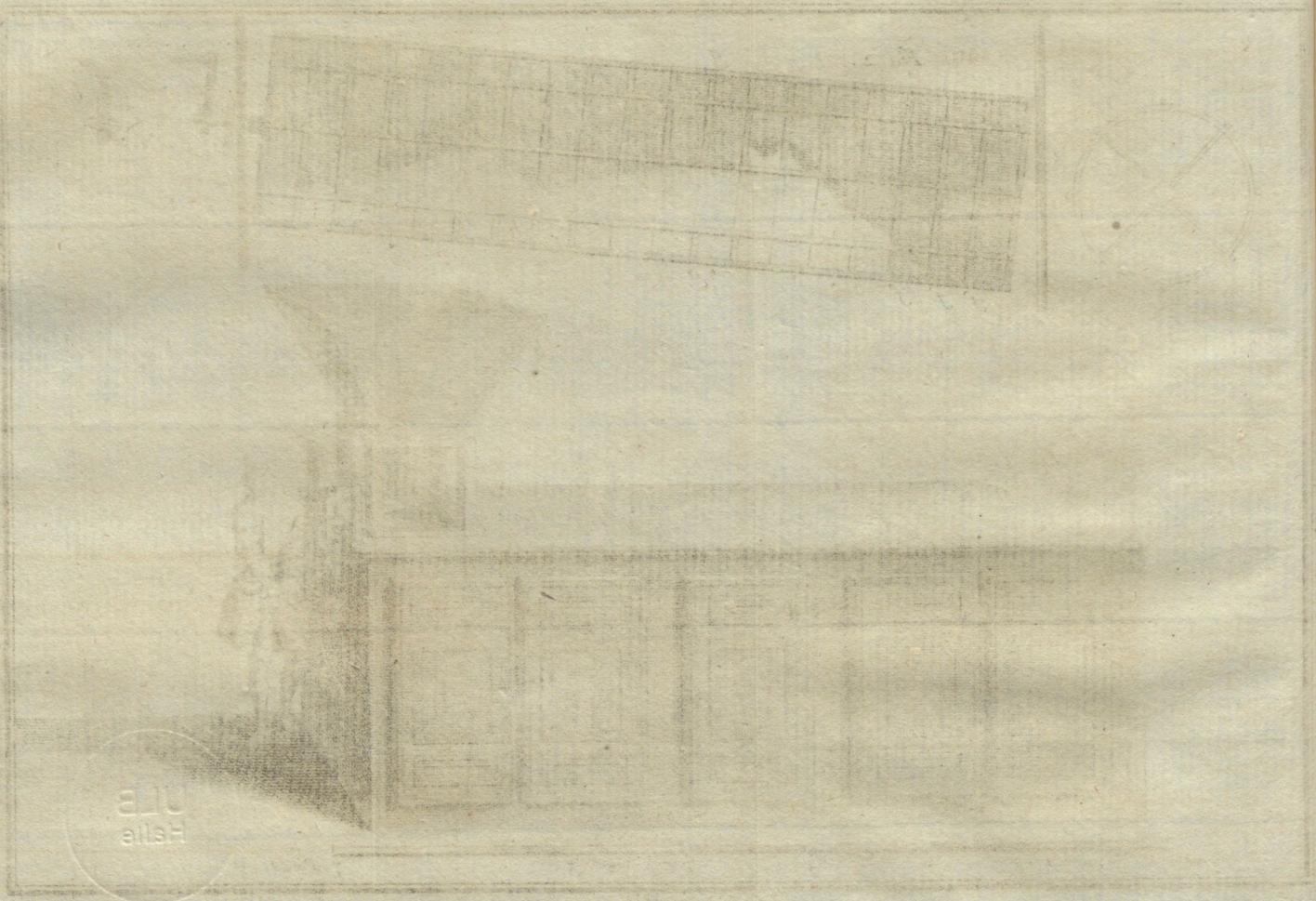


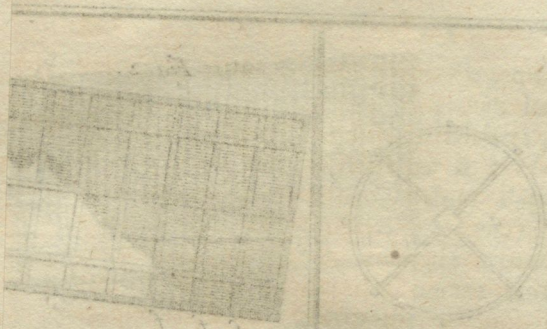
F. de Bakker fecit, 1747.

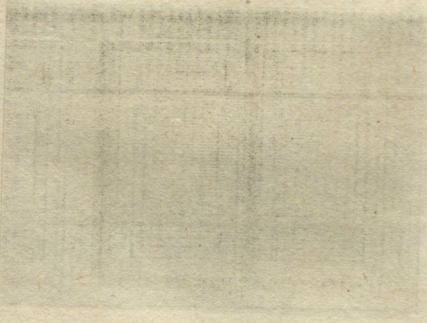
Le Blutteau.

ULB Halle

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-1192015415-253897246-10/fragment/page=0338







chassés les uns contre les autres par le feu des viscères. LA NOURRITURE DE L'HOMME.

Ce desordre, qui vient presqu'infailliblement à la suite des ragoûts recherchés & trop composés, peut-être également occasionné par les ragoûts les plus simples quand le nombre en est trop multiplié. Les droits de la simplicité sont les mêmes par-tout; on se trouve bien de la respecter dans l'éloquence, dans la peinture, dans la musique, dans les meubles, & dans les parures. Les insultes qu'elle reçoit dans les beaux arts son tôt ou tard suivies du ridicule: mais celles qu'on lui fait dans l'usage des nourritures, sont punies par des maux réels.

PLANCHE SECONDE.

Le Bluteau.

Fig. 1. *a* Le coffre à bluter.

b La tremie, & la cage qui la porte.

c L'auget suspendu à des cordelettes, pour pouvoir être secoué, & pour ébranler par cette secousse le pied de la masse de farine que la tremie soutient.

d L'ouverture du coffre qui reçoit la farine.

e La barre qui, étant poussée par les rayons de l'étoile, tire l'auget par une ficel-

LA NOURRITURE DE L'HOMME.

celle, & que l'auget ramène quand il peut reprendre sa place par son propre poids. La barre joue librement sur un clou qui l'arrête par le bas au-devant du coffre.

f La manivelle avec son soleil ou étoile, dont chaque rayon pousse la barre en passant & la laisse revenir en s'échapant ; ce qui donne autant de nouvelles secousses à l'auget & à la farine qui s'y présente. Cette manivelle s'emboëte sur l'extrémité de l'arbre du bluteau qui roule dans le coffre.

Fig. 2. Le corps du bluteau.

a La manivelle vûe de profil.

b La même avec son étoile, vûe de face.

c L'arbre.

d Le bluteau, composé d'un arbre tournant, de plusieurs cerceaux, & d'une enveloppe d'étamine, de soye, ou de laine, serrée ou à claire voie, selon qu'on veut la farine fine ou grosse.

e La barre.

fff Les cerceaux.

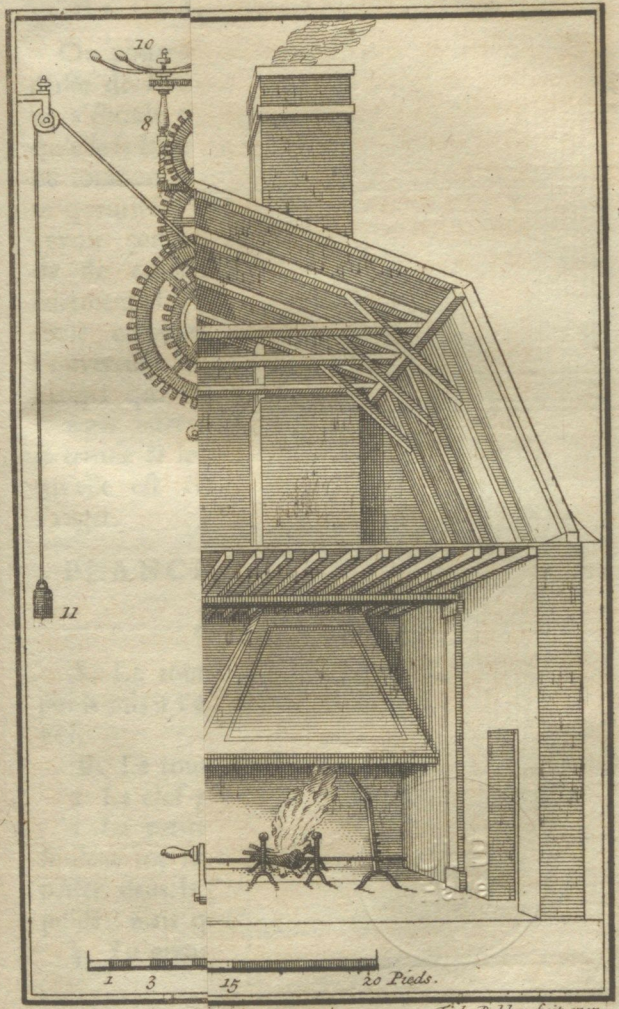
g Un cerceau vû de face avec les traverses qui le soutiennent.

hh Les baguettes de longueur qui tiennent les cerceaux en état.

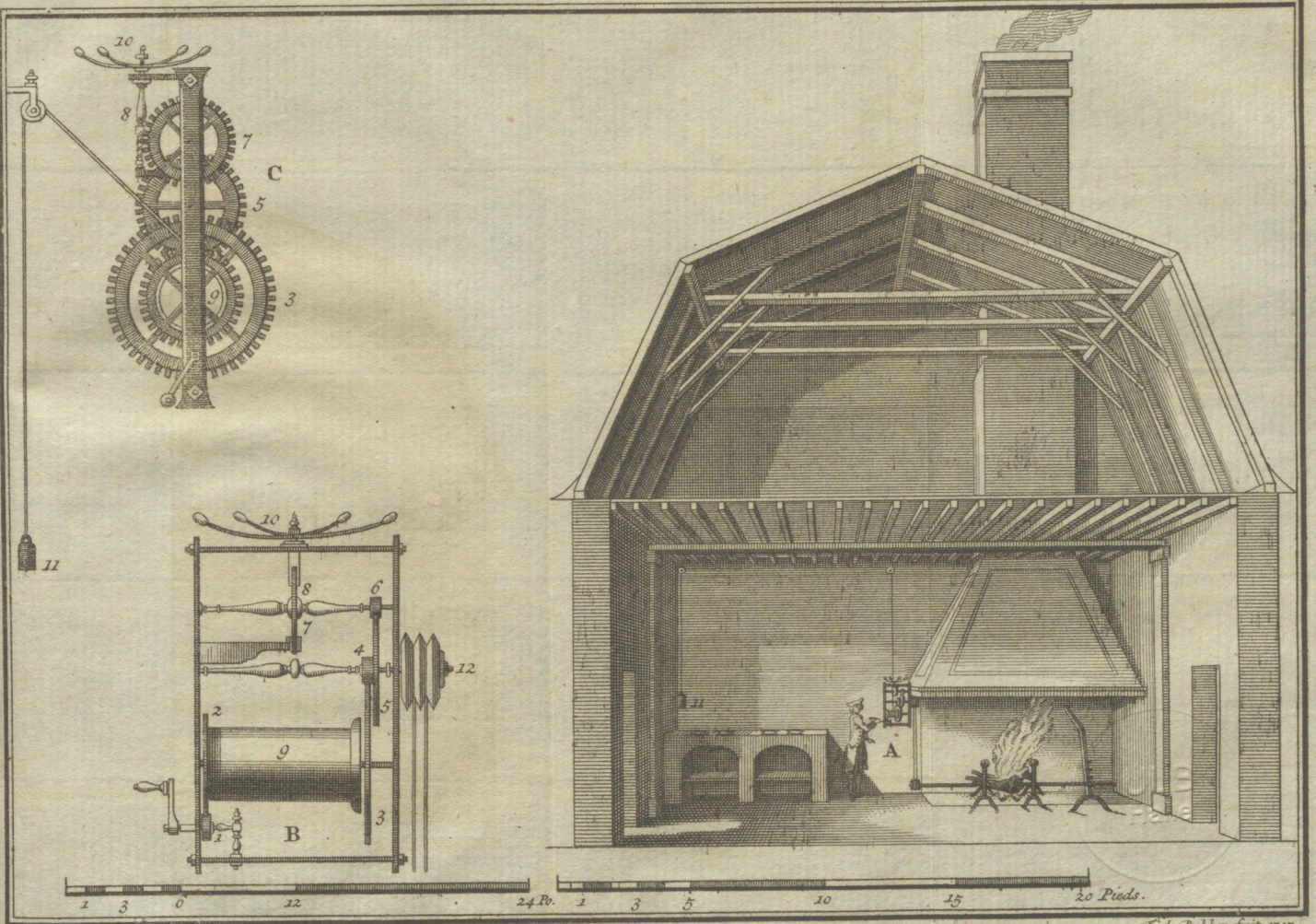
i Le fond du coffre où est une grande ouverture par laquelle le son s'élance hors du bluteau.

On

Tome VI. Planche III.



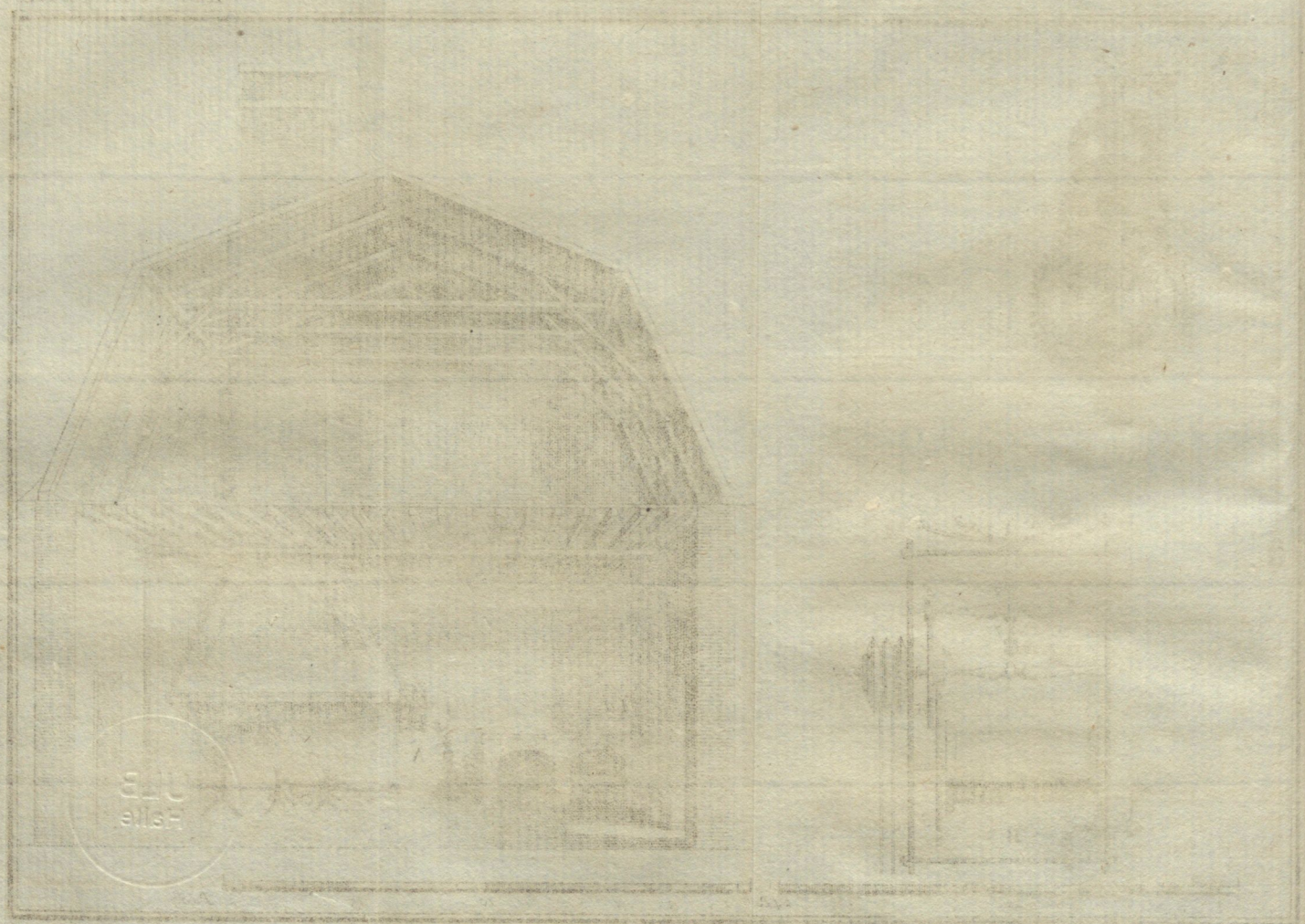
F. de Bakker fecit, 1747.

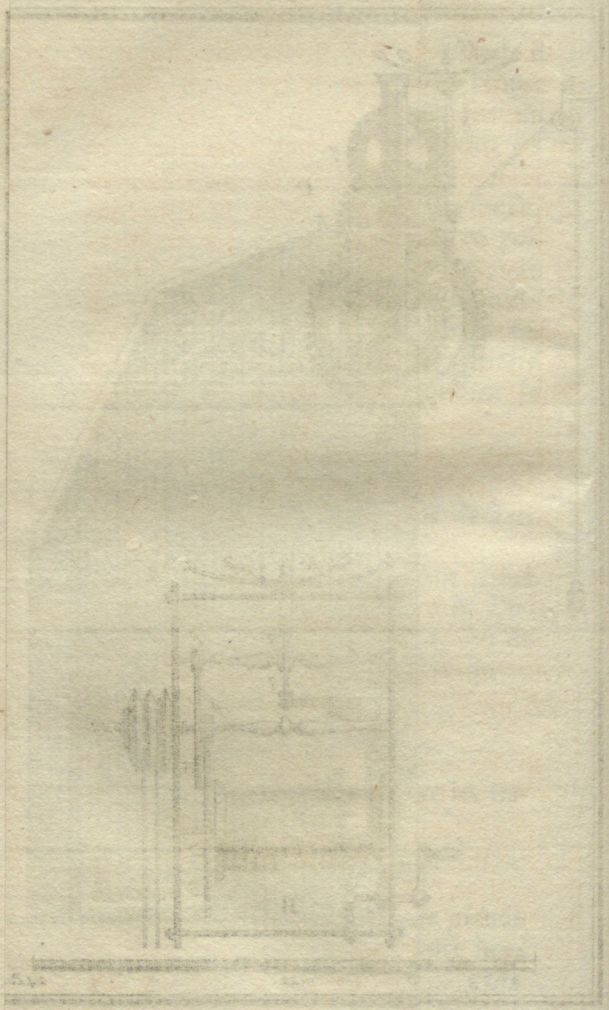


F. de Bakker fecit, 1747.

Le Tournebroche.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-1192015415-253897246-10/fragment/page=0344





On pourroit être surpris de ce que la masse de farine dont la tremie est pleine, ne s'éboule point par le bas, & de ce qu'elle se laisse au contraire gouverner, en ne tombant à la fois qu'en une très-petite quantité. Toute la farine se peut concevoir comme partagée en une multitude de colonnes qui pèsent perpendiculairement sur les parois de la tremie. La seule colonne du milieu, en passant par l'ouverture inférieure, pèse fortement sur l'auget qui s'arrête. Elle ne s'échape par le leger intervallle qui est entre le pied de la tremie & le fond de l'auget, qu'autant qu'elle est ébranlée par les secousses de l'auget. LA NOURRITURE DE L'HOMME.

PLANCHE TROISIE`ME.

Le Tournebroche.

A. Le tournebroche en place avec son poids mis à l'écart par deux poulies de renvoi.

B. Le tournebroche vû de profil.

1 La clef pour le remonter.

2 La petite roue dont toutes les dents foulent un ressort qui obéit, & les laisse passer dans le sens contraire à la chûte du poids, mais qui les arrête de l'autre.

3. La grande roue.

LA NOURRITURE DE L'HOMME.

4 Le pignon de la seconde roue.

5 La seconde roue dont l'arbre porte la noix.

6 Le pignon de la roue de rencontre.

7 La roue de rencontre qui enfile les pas de la vis.

8 La vis sans fin.

9 Le tambour d'où la corde du poids se déroule.

10 Le volant qui étant emporté par le cilindre de la vis sert, à proportion de la longueur de ses bras, & des masses de plomb qui les terminent, à modérer l'échapement des premières roues, & à retarder la chûte du poids.

11 Le poids.

12 La noix avec sa corde, qui communique le mouvement à l'autre noix de la broche.

Le rapport des tours du volant à ceux du tambour est facile à trouver. Si la première roue, qui emporte le tambour & laisse filer ou échaper la corde qui tient au poids, porte soixante dents, & engrène dans un pignon de dix, elle fera un tour pendant que la seconde roue avec son pignon en fera six; puisque les dix dents du pignon engrènent six fois pour parcourir les soixante. Si la seconde roue a cinquante dents & engrène dans un pignon

gnon de cinq, la roue de rencontre fera dix tours contre un de la seconde; puisqu'il faut dix fois cinq pour épuiser cinquante. Mais la seconde fait six tours contre un du tambour: donc la roue de rencontre fera six fois dix tours ou soixante contre un du tambour. Si la roue de rencontre a cinquante dents, chaque dent parcourt un pas de la vis. Or chaque pas de la vis emporte une révolution du cilindre, & un tour du volant. Ce sont donc cinquante tours du volant contre un de la roue de rencontre, & cinquante fois soixante ou trois mille contre un du tambour. Celui-ci peut avoir quatre pouces de diamètre, & dévider un pied de corde par tour. Si la chûte du poids est de douze pieds, douze révolutions du tambour en feront faire trente-six mille au volant. Les tours de la broche sont comme ceux de la seconde roue qui la mène par son essieu. Mais la seconde fait six tours contre un du tambour. Donc la broche tourne soixante-douze fois, pendant que le tambour fait douze révolutions, & le volant trente-six mille.

LA NOURRITURE DE L'HOMME

PLAN-

LA NOURRITURE DE L'HOMME.

PLANCHE QUATRIE'ME.

Le Tournebroche à fumée.

A. Coupe du devant d'une cheminée, où le tournebroche à fumée est en place. La flamme rend la fumée agissante. Celle-ci pousse les feuilles ou les lames du volant qu'elle trouve toutes également inclinées sur son passage. Elle ne peut s'échaper qu'en les entraînant. Toutes les feuilles du volant reculent du même sens, & font marcher l'essieu qui les assemble. Celui-ci fait tourner une lanterne dont les fuseaux emmènent les dents d'un rouet. L'essieu du rouet porte une noix, qui avec sa corde produit l'effet du tournebroche ordinaire.

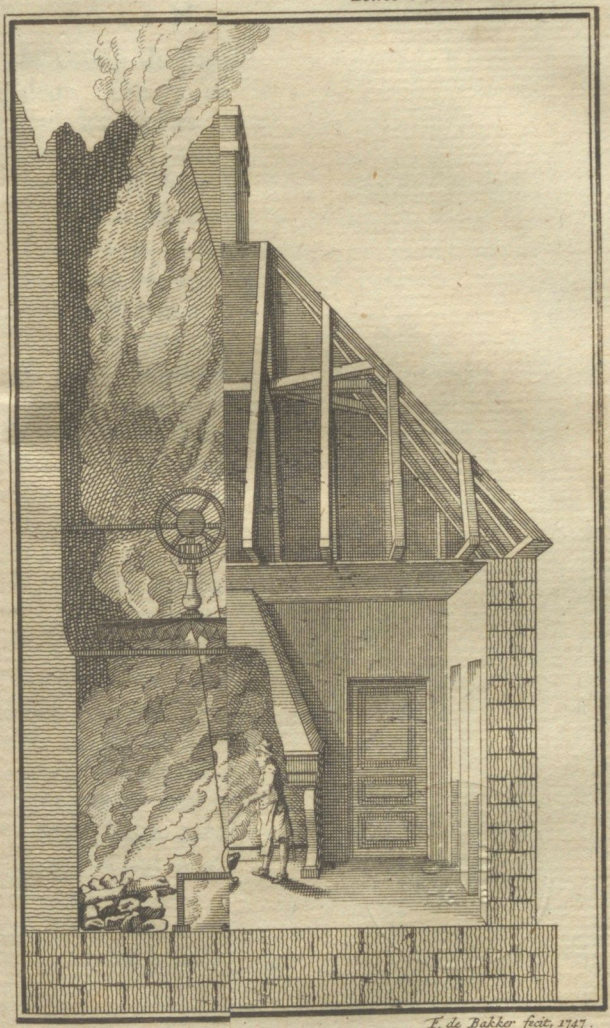
B. Coupe du travers de la cheminée, montrant la barre qui porte l'essieu du volant. Le volant vû de profil, & le rouet vû de face.

C. Le volant & le rouet de profil.

D. Le volant vû de face.

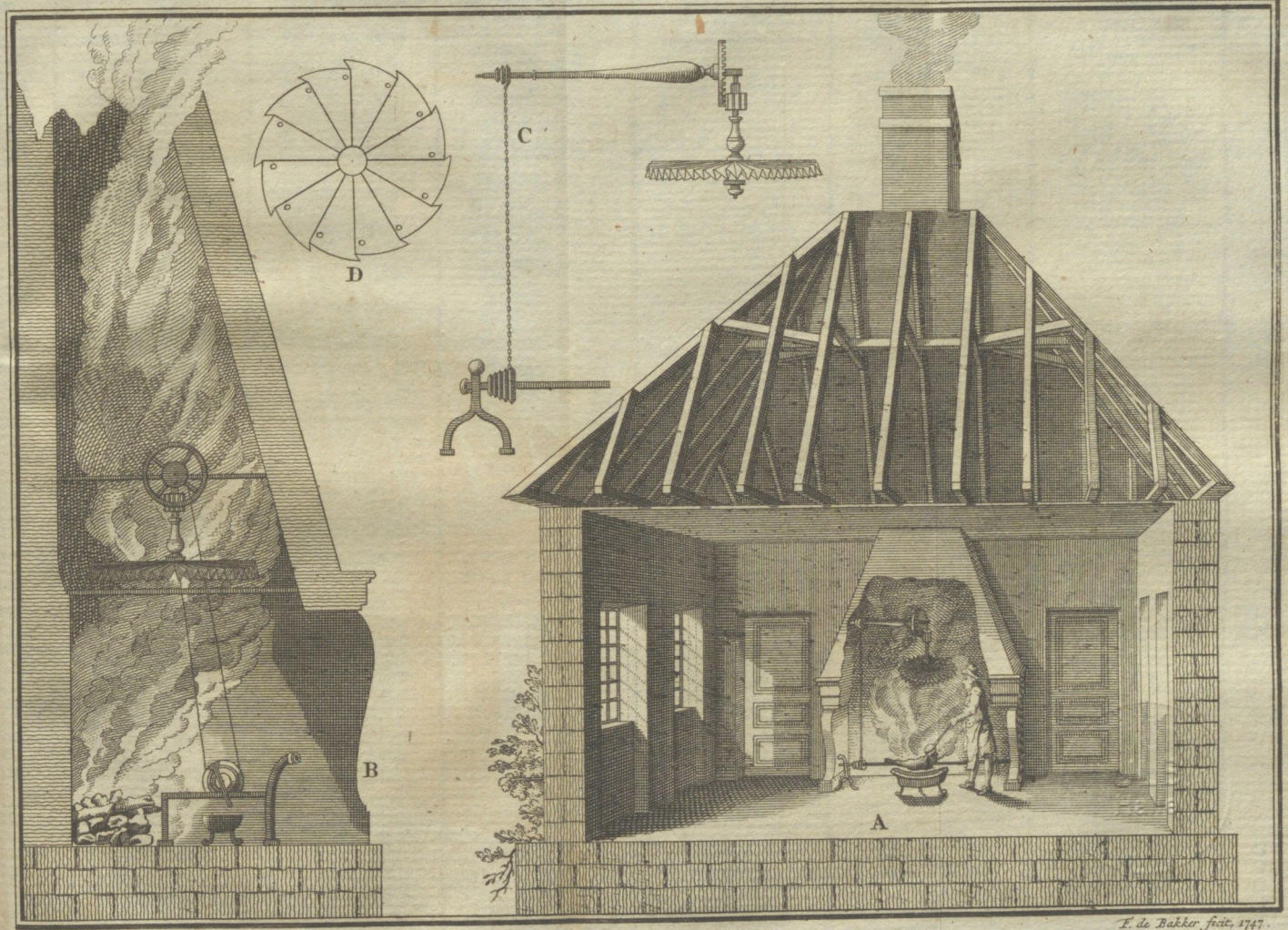
Les bâtimens de graduation. *Mémoires de M. du Pin, Fermier général.*

Le Sel étant un élément des plus nécessaires à l'homme, ce qui en facilite l'acquisition est précieux à la société. Nous avons déja remarqué que pour tirer le sel de l'eau de mer, on disposoit des aires ou bassins de terre glaise qui ont beau-



E. de Bakker fecit, 1747.

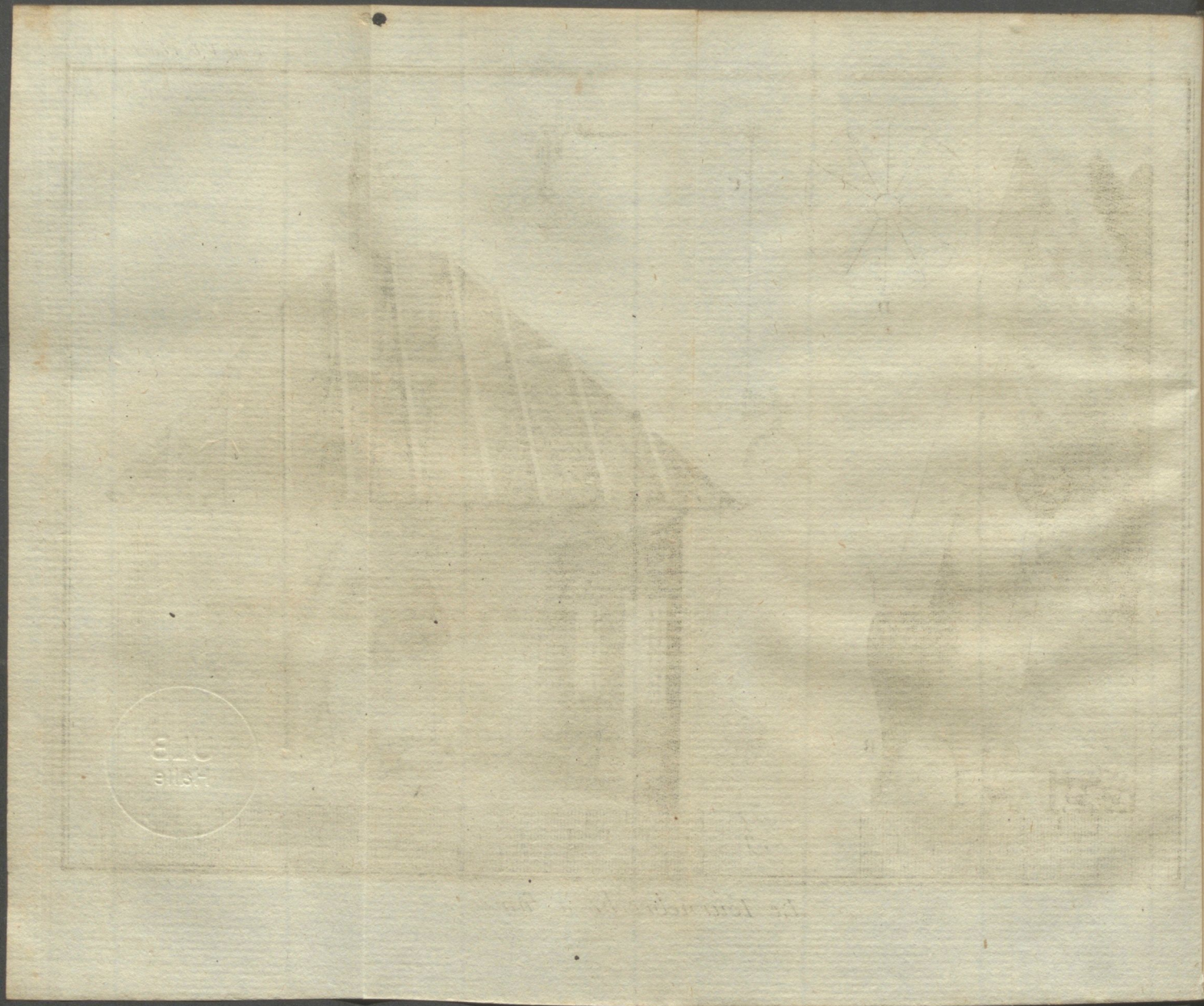
Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-1192015415-253897246-10/fragment/page=0351

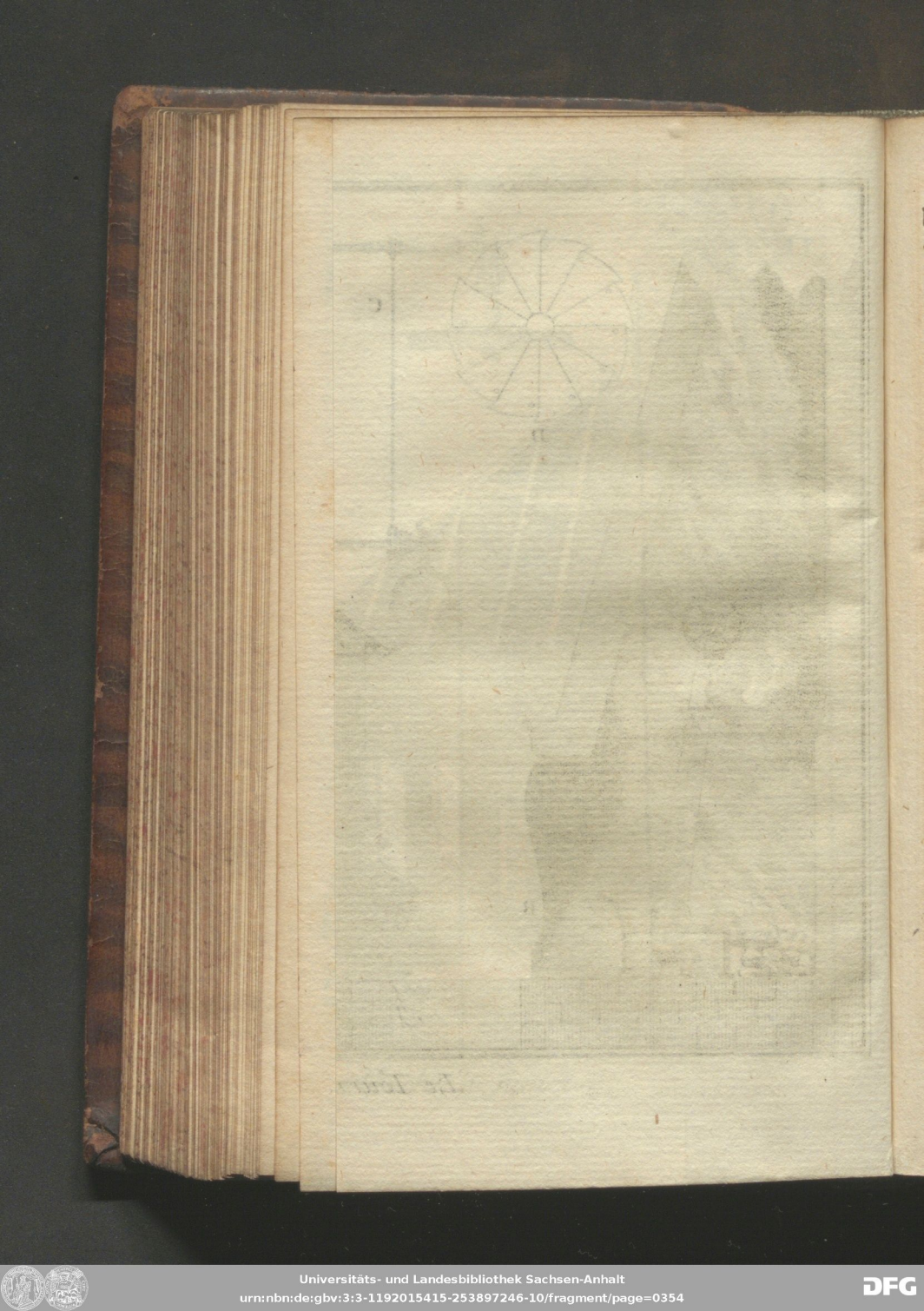


F. de Bakker fecit, 1747.

Le Tournebroche à fumée.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-1192015415-253897246-10/fragment/page=0352





beaucoup de superficie & peu de profondeur. On y introduit l'eau de la mer par des rigoles sous le soleil le plus brûlant. La chaleur, l'air, & le vent, détachent & subtilisent la surface de cette eau. Le sel ébranlé, mais plus pesant, retombe & se cristallise, comme une glace qu'on brise : voilà le sel qu'on tire des côtes de mer. La nature n'a pas privé de ce secours ceux qui demeurent loin de la mer. Quelquefois ils en trouvent sous terre des tas d'un volume immense, que l'on nomme Sel gemme. Quelquefois ils trouvent sous terre des eaux qui ont rongé de pareils tas, & qu'ils assemblent dans des puits, d'où ils les tirent pour les faire évaporer à force de feu. Le sel reste après l'évaporation. LA NOURRITURE DE L'HOMME

Mais le bois étant devenu rare, on a essayé d'en diminuer la dépense, & l'économie en a été poussée fort loin par les bâtimens de graduation, puisque sept mille tonneaux ou muids de sel, du poids de 650 livres chacun, qui auparavant emportoient une consommation de trente-deux mille cordes de bois, s'exploitent aujourd'hui avec cinq mille. Le bâtiment de graduation, dont on ne connoît point l'inventeur, & dont le plus ancien modèle se trouve à la saline de Soultz, sur le chemin

LA NOURRITURE DE L'HOMME. min de Strasbourg à Mayence, consiste en une halle toute à jour, de vingt à vingt-cinq pieds depuis la cuve d'eau salée jusqu'à la sablière, & partagée, selon la salure forte ou foible de cette eau, en un nombre plus ou moins grand de divisions ou de travées, qui sont les espaces d'une poutre à l'autre. Chaque travée est remplie en entier, & jusqu'en haut de grandes masses de fascines. L'eau tirée des puits salans, & amenée dans une cuve au pied de la halle, est élevée par des pompes au haut de la première travée, où elle est distribuée dans des augets de quatre à cinq pouces de large & d'une pareille profondeur. Ils sont disposés selon la longueur du bâtiment, & percés de six pouces en six pouces par de petits robinets qui distillent cette eau sur le tas de fascines, & ne l'y laissent échapper que par gouttes. Cette eau tourmentée & incisée à l'infini au travers de tous ces menus branchages, y acquiert pour ainsi dire la ténuité de l'évaporation. L'ouvrage s'expédie encore mieux quand un vent gaillard se met de la partie, & emporte une grande partie de ces eaux divisées, en passant obliquement à travers les fascines. Les parties qui demeurent unies au sel en suivent le poids & se préci-

cipitent par cascade de perpendiculaire en perpendiculaire, & de brin en brin, jusqu'au bassin destiné à les recevoir. On les relève avec d'autres pompes dans les augets & dans les fascines de la seconde travée, où elles acquièrent une plus forte salure par une nouvelle dissipation de l'eau douce. Elles passent ainsi selon le besoin jusqu'à une sixième & une septième division. Par ce moyen sans dépense, & dans trois jours de la bonne saison, une livre d'eau salée, qui au sortir du puits contiendra un degré quelconque de salure, par exemple, le poids d'un gros, en peut acquérir vingt & vingt-cinq, ou même trente fois autant, en arrivant dans le bassin de la septième travée, & rendre, à la cristallisation qui s'opère enfin par le feu, le poids de quatre onces de sel.

L'HABIT DE L'HOMME.

ENTRETIEN ONZIEME.

IL y a bien des animaux qui, de même que l'homme, savent se donner un logis: mais il n'y a que lui qui s'habille. L'ex-

L'HABIT DE L'HOMME. L'expérience la plus universelle nous apprend que toutes les nations policées, de tout tems & par-tout, ont regardé la coutume de se couvrir comme une bienséance qui étoit indispensable, même lorsque l'air le plus calme & le plus tempéré ne les obligeoit à aucune précaution. La raison, & la connoissance du desordre que l'homme éprouve en lui-même, le disposent sans doute à employer le secours des peaux & des tissus propres à lui donner une enveloppe. Mais la raison, chancelante & inégale comme elle est, n'auroit pas suffi pour établir une aussi constante uniformité. Ni les caprices de l'esprit humain, ni les raisonnemens des philosophes, n'ont jamais amené les nations à une méthode générale. La coutume de s'habiller vient de plus haut. Ce que le caprice & la philosophie ont pu faire, c'a été de raisonner sur l'ancienne règle, & d'essayer quelquefois d'en secouer le joug. Aussi voyons-nous que les nations qui se sont séparées de l'ancien corps de la société, en ont laissé affoiblir les idées parmi elles, & n'ont voulu peu-à-peu ni règle ni assujettissement. Il en est donc des habits, comme des sacrifices & des assemblées de religion. La source en est commune & aussi ancienne que le monde.

Il

Il n'y a que l'exemple d'Adam & de ses enfans qui ait pu perpétuer ces choses parmi les familles innombrables qui en sont descendues, & il ne faut pas être plus surpris que quelques-unes y ayent dérogé, qu'on ne l'est qu'elles soient tombées dans une affreuse barbarie en faisant bande à part. Car si l'homme trouve dans la société les soutiens de la vie animale, c'est aussi dans la société qu'il trouve les vrais supports de sa raison. L'HABIT DE L'HOMME.

L'Ecriture nous fait l'histoire des habits. Le premier état du monde n'en demandoit point, & la seule ordonnance du Créateur, fondée sur le desordre de l'homme, les rendit nécessaires. Toutes les Nations célèbres dont nous avons connoissance, en proportionnant leurs habits aux impressions actuelles du chaud & du froid, ont conservé un respect invariable pour la bienséance. Les loix du besoin changent: mais celles de la modestie ne changent point.

Une certaine philosophie, toûjours singulière dans ses vûes, sans considérer le concert qui se trouve entre l'expérience de tant de Nations avec le recit de l'Ecriture, voudroit nous affranchir d'une partie de ces loix, & ramener tout à la simple nécessité d'adoucir les injures de l'air.

Nos

L'HABIT DE L'HOMME.

Nos Epicuriens modernes s'autorisent de la conduite de Diogène, de Lycurgue, de plusieurs Peintres, & de quelques Barbares qui ne connoissent, dit-on, aucune loi. Ils croyent trouver dans ces exemples la preuve & le caractère des procédés de la droite nature, plutôt que de ses écarts & de son abatardissement. Ils ont introduit dans la poësie & dans la peinture la mode assez générale de négliger les enveloppes. Il se pourroit bien faire que la philosophie voulût achever l'entreprise d'une réforme entière. Elle s'est déja soustraite à l'incommode loi des assemblées publiques, destinées aux louanges de la Providence, & à l'encouragement de l'amitié fraternelle. Elle nous délivrera peu-à-peu de la gêne de porter un habit quand on peut s'en passer, & il faut espérer qu'à force d'exhortations ou de déclamations contre les vieux préjugés, elle fera pareillement valoir l'exemple des philosophes Cannibales, pour introduire parmi nous l'affranchissement des bienséances incommodes, la liberté de satisfaire tous nos appetits, & l'utile pratique de manger nos ennemis après les avoir mis en cage & largement engraissés.

On peut cependant prédire que les réformes de la philosophie seront lentes ; par-

parce que ses lumières ne sont pas tout-à-fait nettes, ni sa mission bien autorisée. Nous continuerons donc à habiller la société. L'HABIT DE L'HOMME.

Des compagnies nombreuses se présentent pour faire la recherche & l'amas des matières propres à façonner des tissus qui obéissent à tous les mouvemens du corps : d'autres s'engagent à y mettre la forme la plus convenable à cette intention.

Jusqu'ici, même avec les meilleurs microscopes, on n'a pu distinguer au juste en quoi consiste l'artifice des fibres & des vaisseaux qui composent l'intérieur du cuir des animaux, & qui en font un tissu capable de résistance, d'allongement, d'élargissement, de ressort, & de retraction en tout sens. Cette merveille est encore aussi inconnue que la nature & l'action de la liqueur qui avec les nerfs donne le mouvement à tous les muscles d'une façon si prompte, & si différente de tout ce qui s'opère par nos méchaniques. Mais quoiqu'encore aveugles sur la cause, nous voyons l'effet des fibres & des filamens qui composent la peau de l'animal : cet effet consiste à pourvoir l'animal d'une couverture mobile, qui, en le mettant à l'abri des insultes du dehors, ne s'oppose en rien à l'agilité de tous ses membres.

C'est

L'HABIT DE L'HOMME. C'eſt auſſi le double avantage que l'homme s'eſt procuré dans cette multitude de tiſſus qui le couvrent plus ou moins ſelon l'exigence des ſaiſons, & qui ſervent à le garantir des injures de l'air ſans troubler la liberté de ſes actions.

La matière des habits. La ſoupleſſe & la conſiſtance de ſes habits ne ſont pas à proprement parler ſon ouvrage. Ces qualités proviennent originairement des matières mêmes qu'il employe: elles naiſſent de la ſolidité & en même tems du reſſort & de la mobilité du crin, du duvet, & des poils de toutes ſortes d'animaux, ou des fils dont certaines chenilles environnent leur chryſalide; ou des filandres qui ſe détachent de deſſus certaines écorces; ou des bourres qui ſe tirent des gouſſes de certains arbres. L'homme a diſcerné & choiſi ce qui le pouvoit couvrir: mais l'excellence réelle de ces matières a devancé ſa réflexion. Celui qui nous les a miſes en main nous a déchargés du ſoin d'en étudier la nature, en y jettant un voile juſqu'aujourd'hui impénétrable: mais il nous a invités à exercer notre induſtrie ſur les effets qu'on en tire en la récompenſant par des ſuccès.

Les cuirs des grands animaux étant peu

peu souples, & les autres étant fort petits, il auroit fallu pour en couvrir toute la société, ou faire une trop grande destruction des uns & des autres, ou se trouver extrêmement gêné par la roideur de la couverture des premiers. L'esprit de l'homme apperçut enfin les supplémens que Dieu lui avoit préparés pour remédier à ce double inconvénient. L'HABIT DE L'HOMME

Les premières étoffes dont l'homme conçut la fabrique, furent le matelas, & conséquemment le feutre. Le matelas est un composé de crins, de laines, ou autres poils, qu'il plaque & arrête ensemble à l'aide de quelques fils naturels, comme sont les crins les plus longs, ou de quelques cordelettes artificielles qu'il s'avisa d'y piquer de loin à loin. Le matelas foulé, applati & liaisonné par l'usage même qu'il en faisoit, ou en s'en couvrant, ou en se couchant dessus, fit naître l'idée du feutre. Celui-ci est une jonchée de crins, ou de poils & de duvet qui, étant maniés & imbibés de quelque humeur grasse ou de colle, perdent leur ressort, s'insinuent & s'accrochent les uns dans les autres de façon à ne pouvoir plus se desunir; mais plutôt à former un corps quelque peu souple, & d'une épaisseur à peu près uniforme. Les différentes étoffes. Le matelas. Le feutre.

L'HABIT DE L'HOMME

Le matelas, facile à renouveller, a pris la place des peaux, pour procurer à l'homme le repos dont il a besoin. Par la suite l'invention des autres étoffes donna lieu à perfectionner le matelas par une bonne enveloppe. De-là sont venues les couvertures piquées & les pelisses qui retiennent la chaleur sans incommoder par le poids. Nous n'avons rien de plus parfait en ce genre que la houatte. C'est une pelisse ou une fourrure qui se fait avec une bourre d'une finesse extrême, qu'on tire de la gousse d'une plante Orientale. On l'imite avec la laine, avec le coton, & avec la bourre de soye. Jusqu'ici nous n'avons pas cru pouvoir faire un pareil usage des aigrettes qui accompagnent les graines des chardons & autres plantes. On a cru y appercevoir trop peu de ressort.

La courte-pointe.

La houatte.

Le feutre, quoiqu'encore employé en quelques lieux pour les bonnets & pour les souliers, n'a plus guère d'autre usage que celui de couvrir la tête des Occidentaux. Il n'est point de mon sujet de chercher la raison qui nous engage à nous couvrir d'un gros bonnet jusqu'au dessous des oreilles quand nous sommes chez nous auprès d'un bon feu, & à mettre le chapeau sous le bras quand nous allons au

Le chapeau.

au grand air. Il eſt pareillement étranger à la matière du chapeau d'examiner ici ſi cette coëffure autrefois ronde, & en forme de vrai paraſol, aujourd'hui triangulaire, & diſtribuée en trois rigoles, eſt un ornement de bon goût. Je n'examinerai pas non plus pourquoi le chapeau rangé à la moderne, ſemble faire le deſeſpoir de nos peintres, qui la plûpart en manquent juſqu'à la perſpective. Il n'y a guère que Mr. Parocel qui s'en ſoit bien tiré. Nos yeux ſont faits à ces trois pointes, & nous ne nous arrêterons ici qu'à la fabrique du chapeau. L'HABIT DE L'HOMME

Communément on y fait entrer la laine d'agnelin *, trop foible pour la plûpart de nos autres tiſſus. On peut y employer les poils de liévre & de lapin, à moins que les loix n'en interdiſent l'uſage dans la fabrique des chapeaux fins, pour ſoutenir mieux le commerce de notre Colonie de Canada, qui nous envoye une matière beaucoup plus propre pour la chapelerie, & preſque la ſeule dont cette Colonie puiſſe faire un commerce avantageux, en échange de ce que nous lui envoyons. On y mêle ſi l'on veut le ploc ou duvet d'autruche qui nous vient d'Afrique, le poil de chameau qu'on nous envoye d'Aſie, & quelques autres. Mais

* Toiſon d'agneau.

L'HABIT DE L'HOMME

le duvet du castor, ou le poil fin qui tient immédiatement à la peau de cet animal, & dont on a séparé le long poil qui prend le dessus & se durcit à l'air, fait aujourd'hui le principal fonds de cette grande manufacture. On employe dans les bons chapeaux un tiers de castor sec, sur lequel le Canadien n'a point dormi, & deux tiers de castor gras; parce que quand les Sauvages ont long-tems fait usage de ces peaux en guise de matelas, le duvet en est plus amorti, & plus propre à prendre la consistance de feutre.

La fabrique du chapeau.

Il me resteroit à vous dire comment on rompt le castor en le cardant; comment il faut, par les vibrations réitérées de la corde d'un long archet, *arçonner* & *voguer l'étoffe*, c'est-à-dire, faire voler successivement & distribuer également un tas de poils d'une place à l'autre sur la même claye; comment se construisent les *capades*, qui sont autant de plaques ou d'assemblages de poils rangés sous une forme triangulaire; comment on *feutre* les capades en les pressant sous la carte, puis en les *marchant* ou agitant sous une toile; comment de quatre capades ou de quatre pièces triangulaires liaisonnées bord contre bord, on *bâtit* cette étoffe de figure d'entonnoir que l'on appelle

un

un feutre ; comment on foule le feutre sur les pendants de la *batterie*, en le trempant à plusieurs repriſes dans l'eau d'une chaudière où l'on a délayé de la lie de vin en maſſe ; ce que c'eſt qu'*enformer* le feutre, ou l'appliquer ſur une forme de bois ; comment on *l'étouppe* en le fortifiant de poils aux endroits foibles, tels que ſont, ſur-tout, ceux qui doivent ſe prêter & s'amincir en recevant l'empreinte du cordon qui fera la ſéparation des bords d'avec la tête. Toutes ces façons & celles de teindre le chapeau, de *l'apprêter* ou *encoller*, c'eſt-à-dire, d'affermir l'étoffe avec plus ou moins de colle, enfin de le *luſtrer* & repaſſer, ſont autant de procédés très-faciles à comprendre. Si j'y laiſſe à deſſein quelque obſcurité, c'eſt afin que vous en demandiez l'explication au premier chapelier. Je vous ai livré l'ordre des opérations & des termes. Le commentaire ſera ſenſible & court. L'HABIT DE L'HOMME.

La ſeconde étoffe que l'homme inventa fut le rézeau. C'eſt un tiſſu plus induſtrieux que ce qui précède, & dont les pièces s'aſſemblent avec régularité. Il eſt compoſé de pluſieurs fils ou cordelettes qui, étant ſuſpendues côte-à-côte à une corde commune, ou à une rangée de points d'attache, paſſent & repaſſent Lerézeau.

L'HABIT DE L'HOMME

obliquement les unes sur les autres, ou en forme de simple treillis, ou selon d'autres arrangemens encore mieux entendus. Si ces cordonnets sont eux-mêmes composés de fils bien treillés; si ces fils sont de différentes couleurs; si les cordelettes procèdent dans leur assemblage par deux ou par trois, & suivant un dessein qui en diversifie la distribution, pour la réïtérer ensuite de même, il en résulte non-seulement des nuances, mais des compartimens réguliers.

Ce travail, dont on voit l'idée la plus simple dans le filet à pêcheur, se combine & s'embellit fort diversement dans plusieurs espèces d'écharpes, de jarretières, de passements, de bourses, & de bonnets; dans les ouvrages des nattiers soit en paille, soit en jonc, soit en osier; mais d'une façon beaucoup plus ingénieuse dans toutes les différentes sortes de dentelles. Nous ne devons pas, ce me semble, nous y arrêter ici; parce que nous cherchons parmi les inventions de l'homme celles qui lui donnent une couverture réelle.

Les étoffes tricotées.

Nous en trouvons une très-bonne dans la troisième sorte d'étoffe qu'il ajoûta aux précédentes. C'est l'ouvrage tricoté, ou le tissu de mailles qui se fait avec un jeu

jeu d'aiguilles d'argent, de léton, ou de fer. La maille est une très-belle invention : mais quoique le travail en soit fort simple, il est tel cependant que ni la gravûre ni aucune description ne sont propres à le faire concevoir. Heureusement ce travail n'est point rare : & si l'insertion d'une nouvelle maille dans une autre déja faite n'est pas d'abord facile à bien entendre ; nous trouvons par-tout des mains prêtes à nous en montrer l'assemblage, & des bouches qui mettent de la netteté dans tout ce qu'elles disent. L'HABIT DE L'HOMME.

La quatrième sorte d'étoffe, & peut-être la plus utile invention qui soit dans la société, est le tissu à chaîne & à trame (*a*).

La chaîne que les Latins nommoient *stamen*, & que nos Peres ont appellée *estame* ou *estaim*, puis en dernier lieu *étaim* ; est comme la base & le fondement de l'étoffe. Ce sont de long fils-tors, qu'on étend sur un *métier* (*b*), & dont les uns se haussent, les autres s'abaissent à l'alternative, pour recevoir & saisir un autre fil qu'on nomme trame, lequel y est lancé en travers à l'aide d'une navette, instrument L'étoffe à chaîne & à trame.

(*a*) Les ouvriers disent trème.
(*b*) Machine à faire de l'étoffe.

L'HABIT DE L'HOMME.

ment à deux pointes & qui a la forme d'un bâteau. Toutes les étoffes précédentes sont en comparaison de celle-ci ou trop massives, ou trop à claire-voie, ou d'un travail trop-long. Le tissu à chaîne & à trame est expéditif: c'est le plus fécond en commodités, & le plus propre à se diversifier selon le besoin des saisons, comme aussi selon le goût des nations & des particuliers. De-là vient ce nombre, pour ainsi dire, infini d'espèces toutes différentes, de toiles, d'étamines, de serges, de draps, de camelots, de taffetas, de damas, de velours, & d'autres étoffes dont les noms changent comme les matières & comme les mêlanges des fils.

La matière des étoffes.

1°. Les matières que nous avons trouvé propres à être filées & travaillées sur le métier nous viennent de certaines plantes ou de certains animaux. Le chanvre, le lin, l'ortie, l'aloës, & d'autres plantes connues aux Indes, nous présentent des écorces filamenteuses, qu'on dégage de tout le bois qui peut y rester attaché, en les faisant *rouïr* ou macérer dans l'eau, puis en les brisant sous la *maque* (*a*); & enfin en les faisant passer plusieurs fois par les

Les écorces filamenteuses.

(*a*) Ou broyoire, instrument à briser le chanvre & le lin.

les longues broches du peigne de fer, pour pouvoir les filer, les tisser, & les blanchir. On peut les blanchir soit en fils, soit en étoffe, en les exposant au grand air & à la rosée, ou en suppléant aux écoulemens de l'air par des arrosemens artificiels. Ces menues gouttelettes après avoir délayé les matières tachantes qu'elles saisissent, les emportent avec elles dans leur prompte évaporation. L'HABIT DE L'HOMME.

Quoiqu'il y ait bien des plantes dont les graines sont enveloppées d'une bourre très-délicate, qui pourroit être employée en pelisses, ou même être filée, nous ne connoissons encore que le service de la bourre de deux ou trois espèces de cotonniers. Le tems & l'observation nous en pourront faire trouver de semblables sur d'autres plantes. La bourre du cotonnier.

La soye, que nous donne la chenille, nommée improprement ver à soye, est de deux sortes, la longue soye & le fleuret. La longue soye qui se dévide de dessus les cocons n'a besoin ni d'être peignée, ni d'être filée à la quenouille : il ne faut qu'en assembler les fils & les doubler sur le dévidoir au nombre de huit, de douze, ou de quatorze ensemble, selon le caractère & la force qu'on veut donner à l'étoffe. La soye.

L'HABIT DE L'HOMME.

toffe. Il y a bien des manières de les dévider, de les mouliner, & de les tordre en les assemblant.

La soye crue.

Quand la soye a été tirée de dessus les cocons sans les jetter dans l'eau bouillante, c'est de la soye crue. Telle est la belle soye qu'on nous envoye du Levant par la Méditerranée, & celle qui nous vient des Indes par l'Océan. On donne aussi très-communément, quoiqu'improprement, le nom de soye crue à celle qu'on tire en Europe des cocons de rebut, & qui ne pouvant être dévidée, ni filée uniment, doit passer par les cardes pour devenir praticable à la quenouille.

La soye cuite.

La soye cuite est celle qu'on a dévidée de dessus les cocons plongés dans l'eau chaude. On appelle encore soye cuite ou *décruſée* toute soye lessivée à l'eau bouillante & qui a passé au savonnage, pour être ensuite trempée à froid dans un bain d'alun, & disposée par ces préparatifs à prendre la teinture. L'eau bouillante facilite le travail de la soye, peut-être sans lui ôter beaucoup de son lustre; mais elle en diminue le ressort & la force. D'où il arrive un inconvénient: on n'ose la mêler avec la vraie soye crue Asiatique qui la tourmenteroit dans l'étoffe, & la trancheroit,

roit, ou la feroit crêponner par l'inégalité des tensions. Cette inégalité rend toûjours suspects les mêlanges des soyes cuites, avec toute sorte de soyes crues ; & nous verrons dans le travail des étoffes de laine qu'on n'y est pas moins attentif à amener la chaîne & la trame à une parfaite égalité de ressort, à une sorte d'unisson. L'HABIT DE L'HOMME.

Le fleuret est cette soye irrégulière que nous voyons distribuée comme à l'aventure autour des longs fils qui forment le corps des cocons. On déchire ce fleuret en le cardant, pour le rendre maniable & propre à être filé. On y joint les soyes de rebut, les bouts cassés, tous les résidus des longues soyes dont on ne peut plus retrouver le fil sur le cocon ; & enfin cette soye naturellement collée qui compose la coque dont la chrysalide est immédiatement couverte. Cette dernière ne peut entrer dans la masse du fleuret, & passer par la carde, qu'après avoir été décrassée à l'eau de toute cette colle gommeuse dont la chenille avoit épaissi son enveloppe avant de mettre bas sa robe de ver, ses premières entrailles, & le long sac où elle logeoit la matière de sa soye. Le fleuret ou la bourre de soye.

Toutes ces soyes que la carde confond, & qu'elle met en état d'être filées, n'ont

L'HABIT DE L'HOMME.

pas à beaucoup près le luſtre de l'autre fil que la nature elle-même nous a préparé : mais cette inégalité même facilite des diverſités utiles, & proportionne les ouvrages aux états comme aux facultés des acheteurs.

Il y a d'autres chenilles dont on pourroit mettre le fil à profit. En 1734 on dévida au jardin des plantes, la ſoye d'un de ces gros cocons où s'enveloppe la belle chenille qui ſe trouve ſur le poirier, & qui a le dos paré de globules d'un bleu-perſe, qu'on prendroit pour de jolies turquoiſes. Cette ſoye ſe trouva brillante & plus forte que celle des vers à ſoye, mais moins abondante & plus difficile à dévider. Le plus court ſeroit peut-être de carder enſemble la ſoye, le fleuret, & les fils de la coque de cette groſſe chenille, après avoir décollé ceux-ci dans l'eau. On en tireroit une matière, qui auroit, ſemble-t-il, la conſiſtance du crin avec la ſoupleſſe & le luſtre de la ſoye.

On pourroit croire que la ſoye, ſurtout celle que nous ne recueillons point dans nos provinces Méridionales, ne devroit pas faire partie de notre commerce, & que l'uſage de ce beau fil, s'il continue à aller en augmentant, ſera ſuivi de l'a-

l'aviliſſement de nos laines qui ſont un des meilleurs fonds des laboureurs & des propriétaires. La choſe eſt véritable, & il n'y a qu'un remède au mal. C'eſt de diſtribuer tellement nos aumônes qu'elles deviennent la récompenſe d'un travail univerſel; en ſorte que tout le petit peuple de la campagne gagnant ſa vie, couche ſur la laine & en ſoit habillé. Alors la conſommation de cette marchandiſe précieuſe devenant infaillible, notre paſſion pour les étoffes brillantes loin de nuire à l'Etat, entretiendra utilement une autre branche dans le commerce, où l'on ne ſauroit mettre trop de variétés & de reſſources. L'HABIT DE L'HOMME.

Les poils des animaux ſont ſans difficulté la matière la plus abondante & la plus généralement employée à couvrir l'homme. Le duvet du caſtor, le ploc de l'autruche, le poil du chameau, celui des chèvres d'Aſie & d'Afrique, la toiſon de la vigogne qui eſt la brebis du Pérou, ne ſont que la plus petite partie de cette riche proviſion. C'eſt la laine de notre brebis commune qui fait avec les cuirs la plus ſûre de nos défenſes contre les attaques des élémens. La laine.

2°. Ce premier fonds de matières, déja varié par lui-même, ſe diverſifie encore Les mêlanges.

L'HABIT DE L'HOMME

plus par le nombre des espèces en chaque matière, & des mêlanges que l'usage a justifiés. La qualité des laines varie selon les pays. Nouvelles variétés par la manière de les apprêter : variétés encore plus grandes par la façon de les assortir. Il n'y a point de manufacture de lainage, où l'on ne donne le premier rang à la laine de Ségovie, & assez généralement à toutes les laines de Castille, d'Estramadoure, d'Andalousie, ou même de la plûpart des provinces d'Espagne, quoiqu'en différens degrés. On donne le second rang de fineſſe aux laines d'Angleterre. Le troisième à celles de Languedoc & de Berry. La sévérité des loix qui défendent aux Anglois le transport de leur laine hors de l'isle, & les risques de la contrebande ont peu-à-peu accoutumé nos fabriquans à s'en passer. Tantôt ils employent la laine de Ségovie pure. Tantôt ils la joignent à d'autres laines d'Espagne. Ils mêlent l'une & l'autre avec des laines de Berry ou d'autre crû. Ce qui a porté nos manufactures au point de pouvoir proportionner la fineſſe des étoffes d'hyver & d'été aux besoins de tous les états, & de ne redouter en aucun genre la comparaison du travail de nos voisins.

La

La laine d'Eſpagne ſe diſtingue en trois degrés qui ſe nomment laine *prime*, *ſeconde*, & *tierce*. Dans le triage des nôtres tout ce qui ſe trouve de plus fin & de plus long ſe nomme *haute-laine*. Ce qui eſt court, hériſſé, & le moins propre à donner un beau fil, ſe nomme *baſſe-laine*. L'HABIT DE L'HOMME. La haute-laine. La baſſe-laine.

Ces objets peuvent bleſſer l'imagination d'un petit-maître, qui ne trouve plus de raiſon où il ne voit plus de badinage. Ils peuvent choquer un bel-eſprit qui ſe croit d'une ſphère ſupérieure, parce qu'il a commenté ſon Rabelais, & apoſtillé ſon Vaugelas. Mais aujourd'hui ceux qui ſont l'ornement des Corps de ſciences, & ceux qui ſe ſont fait un beau nom dans les différentes parties du gouvernement des Etats, regardent comme leur grande affaire de connoître & d'aider les travaux de la ſociété. N'héſitons pas à regarder comme ſolide & noble ce qui a ſouvent occupé le grand Colbert; & ne croyons point l'eſprit de l'homme deshonoré par l'examen des matières qu'un Reaumur approfondit.

3°. A l'exception de la longue ſoye qui eſt naturellement filée, & qu'on ſe contente de tordre en la doublant; toutes les matières qu'on tiſſe ſur un métier doivent

L'HABIT DE L'HOMME

vent être filées ou au fuseau, ou au petit rouet, ou au grand rouet : & pour être filées c'est une autre nécessité qu'elles passent par le peigne ou par les cardes, instrumens dont le travail tend à des fins fort différentes.

Les peignes.

Les longues & nombreuses broches de fer qui forment le peigne, étant rangées à plusieurs étages sur un petit ais, long d'environ un pied sur six ou sept pouces de large, servent d'abord à dégager les poils & les longs filamens qu'on y passe, de tout ce qui s'y trouve de grossier, d'inégal, & d'étranger. Si la pointe de quelqu'une de ces dents vient à s'émousser par la rencontre de quelque matière dure ou qui se plie avec peine, on l'aiguise avec la lime douce; & si le corps de la dent se courbe sous une filasse trop embarassée, on le redresse avec un petit canon de cuivre. En second lieu l'application d'un peigne sur l'autre, les fils étant entre deux, & l'insertion mutuelle des dents que l'ouvrier force à aller & venir en des sens contraires, démêlent parfaitement tous les poils dont chaque peigne a été également chargé. Ce travail étant réitéré range le plus grand nombre des poils en longueur les uns côte-à-côte des autres, en couche nécessairement plusieurs

sieurs sur l'intervalle qui sépare les extrémités des poils voisins, les uns plus haut les autres plus bas, dans toute la poignée, selon l'étage des dents qui les saisissent. Par ce préparatif on les dispose à se tordre tous les uns sur les autres sans se quitter, quand des doigts pleins d'adresse les tireront dans un volume toûjours égal, & les feront rouler uniment sous l'impression circulaire du rouet ou du fuseau. L'HABIT DE L'HOMME.

Bien des manufacturiers sont dans l'usage de teindre les laines avant de les faire travailler au peigne ou à la carde. D'autres aiment mieux les travailler en blanc, & ne les mettre à la teinture qu'en fils, ou même en étoffe. Les premiers en donnant à leurs ouvriers une pezée ou une quantité de laine d'un poids déterminé, la distribuent en trois tiers, ou en quatre quarts, ou même en plus de parties, toutes de différente couleur; afin que ces laines étant rompues, puis également mêlées par la discrétion de l'ouvrier & par les coups de dents de ses outils, chaque couleur demeure effacée: toutes se trouvent par-là exactement fondues en une couleur nouvelle qui est celle que le maître se propose. Mais il s'en est assûré par avance de la manière que voici.

Quand

L'HABIT DE L'HOMME.

Quand le maître d'une manufacture veut employer des laines teintes, & savoir sûrement si le mêlange qu'il a conçu produira réellement l'effet qu'il desire & qu'il conçoit, il en prépare un échantillon qu'on nomme le *feutre*. Il fait rompre & frapper ensemble le poids d'autant de grains de laines teintes, qu'il veut mettre ensemble de vingtaines de livres d'une couleur ou d'une autre dans la totalité de sa pièce de drap. Si donc son feutre contient le poids de soixante-dix grains de laine couleur de caffé, vingt-trois grains de feuille morte, & vingt de bleu pâle; l'effet le satisfaisant, il mettra dans la totalité des laines teintes qu'il délivrera à ses ouvriers vingt fois 70 ou 1400 livres, couleur de caffé, 460 de feuille morte, & 400 de bleu pâle.

Il y a des teintures qui, comme le noir, mordent la laine si rudement, qu'elle ne pourroit plus se travailler si on lui avoit donné d'abord la couleur qu'on lui destine. Il y a des couleurs fort éclatantes qui, comme le rouge de cochenille, perdroient tout leur vermeil dans une si grande diversité de mains. Toute l'étoffe se fait alors en blanc, & arrive en blanc chez le teinturier. L'expérience du profit & des pertes, du mieux & du parfait, a réglé toutes ces différences.

Les

Les laines, soit teintes, soit blanches, doivent être lavées, puis battues sur la claye & ouvertes ou desserrées à grands coups de baguettes : c'est le préparatif nécessaire pour les peigner ensuite ou à l'huile ou à l'eau. Les laines teintes, & les blanches en certains cas, ne se peuvent mettre en œuvre sans avoir été arrosées d'huile d'olive, ou d'huile de colzat (*a*), de la quantité du tiers, ou du quart, quelquefois de la moitié de leur poids. La laine d'Espagne qui n'a été lavée que sur la bête, & qui conserve son *suin*, c'est-à-dire sa graisse naturelle, se peigne communément à l'eau & sans le secours d'aucune huile étrangère : on se contente après l'avoir battue de la tremper dans une cuvette d'eau chaude où l'on a délayé du savon en liqueur.

L'HABIT DE L'HOMME.

Apprêts des laines.

La laine retirée par poignée est attachée d'une part au crochet dormant du dégraissoir, & d'autre part au crochet mobile qui la tord & la dégorge, étant tourné lui-même à l'aide des branches du moulinet. Toute la pezée de laine est conservée en tas dans une corbeille pour être peignée plus aisément à l'aide d'un reste

Le dégraissoir.

(*a*) Le colzat est un petit chou, dont la graine, qui donne beaucoup d'huile au pressoir, ressemble à la graine du navet. Mais c'est sans raison que la graine & l'huile de colzat portent le nom de navette.

L'HABIT DE L'HOMME.

reste d'humidité. Si elle doit être tissée en blanc, elle passe de-là au soufroir qui est une étuve, où l'on la tient sans air & exposée sur des perches à la vapeur d'un vase de soufre allumé: & ce soufre, qui macule sans remède la plûpart des couleurs, dégage efficacement la laine qui n'est pas teinte de toutes les impuretés, & lui donne une blancheur parfaite.

Le soufroir.

Les façons.

4°. La longue laine qui a passé par les peignes est celle qu'on destine à faire le fil d'étaim, qui est le premier fond de la plûpart des petites étoffes de laine, tant des fines que des communes. On en fait aussi les bas d'estame, & les ouvrages de bonneterie à mailles fines, ou qu'on ne veut point faire drapper. Vous en verrez à l'instant la raison quand je vous parlerai de l'usage des laines rompues sous les cardes. Pour disposer la laine peignée & conservée dans une juste longueur à prendre un lustre qui imite quelque peu celui de la soye, il faut que cette laine soit filée au petit rouet, ou bien au fuseau, & le plus tors qu'il est possible. Ainsi ce fil est ras & serré: il ne laisse échaper que très-peu de poils en dehors, d'où il doit arriver que la lumière s'y réfléchisse plus également,

& par plus grandes masses, y étant moins rompue, que sur des poils présentés de tout sens. Ce fil d'étaim se dévide de dessus les fuseaux, ou de dessus les canelles du petit rouet, sur d'autres canelles, ou sur des pelottes au nombre communément de dix-huit, ou de beaucoup plus selon les usages des lieux. On les enfle de fil jusqu'à un certain volume, auquel on est fixé par les réglemens de chaque manufacture. Toutes les fibres de ce fil ont une roideur ou un ressort qui les dispose à une retraction perpétuelle, ce qui à la première liberté cordeleroit un fil avec l'autre. On amortit ce ressort en pénétrant les pelottes de la vapeur d'une eau bouillante. On les distribue ensuite dans autant de casetins, ou petites loges, d'où l'on tire tous ces fils en les menant par un pareil nombre d'anneaux sur un ourdissoir en forme de dévidoir, ou de tour posé débout, & que la main fait marcher à l'aide d'un pivot; ou bien sur un ourdissoir composé de deux barres de bois qui sont posées parallèlement & un peu en talut contre la muraille, pour recevoir les fils sur les deux rangées de chevilles dont elles sont hérissées. Quand on porte les fils de dessus les pelottes ou de dessus les bobines sur l'our-

L'HABIT DE L'HOMME.

L'ourdissoir.

L'HABIT DE L'HOMME.

l'ourdiſſoir tournant, les fils ſont rapprochés ou contenus d'une main, & attachés de l'autre à une cheville de l'ourdiſſoir qui eſt pouſſé enſuite à pluſieurs repriſes. Les fils s'y viennent ranger côte-à-côte. Il s'en forme une épaiſſe poignée qui deſcend en ligne ſpirale & environne tout l'ourdiſſoir de ſes tours également eſpacés. Quand on porte les fils ſur un ourdiſſoir plat & incliné ſur la muraille, on les réunit tous ſur la première cheville d'une des deux barres: on les conduit de-là tous enſemble d'une barre à l'autre, & ſucceſſivement d'une cheville à l'autre. L'ouvrier parvenu à la dernière, fait le retour & reporte une égale quantité de fils à contreſens ſur les mêmes attaches, en treillant, c'eſt-à-dire, en y ménageant par l'inſertion de ſes doigts les ſéparations des fils qui aideront le jeu de la chaîne ſur le métier. Il obſerve, ſoit dans le nombre des fils, ſoit dans la manière de les aſſembler, un ordre & des meſures qui varient d'une manufacture à l'autre. Dans les lieux, par exemple, où ſe fabriquent les petites étoffes les plus belles, il eſt aſſez d'uſage de mener dix-huit fils ſur les chevilles de l'ourdiſſoir. L'allée ſur toutes les chevilles & le repli ou retour ſur toutes les mêmes, pro-

produiront un premier assemblage de trente-six fils. C'est ce qu'on nomme une portée. Il faut quarante de ces portées pour former la totalité de cette poignée qu'on nomme une chaîne. Ce sont donc 1440 fils, qui, multipliés par douze aunes qu'on leur donne de longueur, font 17280 aunes de fil. L'ouvrier pour rendre cette poignée de longs fils maniables & portative, en arrondit le bout en une grande boucle, au travers de laquelle il passe son bras & amène à lui la poignée de fils. Il en fait ainsi un second chaînon, puis au travers de celui-là un troisième & en continuant. De-là vient que ces longs assemblages de fils d'étaim étant bouclés, & raccourcis en un petit espace, prennent le nom de *chaine*, & qu'on le conserve encore à ces mêmes fils lorsqu'on les étend sur le métier pour recevoir le fil de traverse. Il faut plusieurs de ces chaînes, pour en former la monture de l'étoffe, ou cette première base de longs fils qui s'étendent parallèlement depuis le devant du métier j'usqu'à l'autre bout : ils y sont reçus & enroulés sur l'ensuble ; & à mesure qu'ils se convertissent en étoffe par l'insertion de la trame, on enroule l'étoffe sur l'ensoupleau qui est un autre cilindre de bois, couché devant l'ouvrier sous

L'HABIT DE L'HOMME.

La chaîne.

La monture ou grande chaîne.

L'HABIT DE L'HOMME.

sous le jeu de la navette. Les apprêts de la laine peignée, filée, & ourdie, sont pour une infinité de villages, disperſés autour des grandes manufactures, un fonds aussi utile que la propriété des terres : parce que ces travaux font revenir sur les lieux une sorte d'équivalent qui remplace ce que les propriétaires en emportent sans retour.

Ce premier fil rangé avec beaucoup d'ordre sur le métier où se font les étamines & les serges, car il ne s'agit pas encore de la fabrique du drap, nous montre déja la largeur & la longueur que doit avoir l'étoffe. Il est d'usage de ranger sur les deux bords de la largeur un nombre déterminé de fils ou d'une matière ou d'une couleur différente de celles de la chaîne; ce qui sert à caractériser les différentes sortes d'étoffes. Il y a des réglemens pour fixer la largeur & la longueur de la chaîne, la matière & la couleur des lisières; en un mot ce qui constitue chaque espèce de tissu, afin qu'on sache ce qu'on achete.

Les lisières.

Mais nous n'avons encore que la moitié de notre provision. Des troupes d'ouvriers aussi utiles que les précédens, quoique plus novices ou moins adroits, nous préparent un second fil communément

Le fil de trame.

ment plus massif & moins tors, lequel passant de travers entre les fils de la chaîne haussés & baissés alternativement, les unira tous en un seul corps & en formera un tissu également enflé, également garni d'un bout à l'autre. C'est ce fil transversal qu'on nomme la trame ou l'enflûre. L'HABIT DE L'HOMME.

Les laines courtes, celles qui sont restées au fond du peigne, n'ayant pu, faute de longueur, se maintenir en rang avec les autres, & généralement toutes celles qu'on nomme basse-laines, sont employées dans les étoffes communes à faire le fil de trame après avoir été battues & cardées.

Les cardes sont encore deux planchettes comme le peigne, mais plus larges que hautes, couvertes d'un cuir de basane lequel est hérissé de pointes de fer: & au contraire des dents du peigne qui sont longues, celles des cardes sont petites & un peu courbées pour rompre les matières qui y passent, en de très-menues parcelles, & pour rarefier ou délier le plus qu'il est possible les bourres de soye, les soyes de rebut, les résidus des longs fils du cocon, le duvet du castor ou autre, les basse-laines & tous les poils courts qu'on ne peut préparer Les Cardes.

L'HABIT DE L'HOMME.

au peigne. Enfin les cardes sont aussi employées à rompre les haute-laines, quand on veut faire du drap, ou des serges fines qui imitent l'enflûre du drap.

L'intention du travail des cardes est de préparer une matière bouffie, lâche & propre à former un fil peu serré, dont les poils fassent ressort en tout sens les uns contre les autres, & cherchent à s'échapper de toute part. En effet les menus poils qui ont passé par les cardes, étant jettés entre eux de tous les sens imaginables, ne se peuvent tordre ou plier sans tendre continuellement à se redresser & à se desunir. Le fil où ils entrent en doit être hérissé, & peu tors. Il doit donc donner une trame propre à gonfler l'étoffe & à la faire drapper, en élançant en dehors une infinité de poils engagés par leur autre extrémité dans le corps de la pièce.

La laine se carde à diverses repriſes, où l'on employe par degré des instrumens plus fins, & des dents plus courtes. En dernière opération, elle sort de dessous les cardes comme un petit rouleau d'un pouce de masse sur douze de long. Ces rouleaux de laine veule, se nomment *ploques* ou *saucissons*, & se filent au grand rouet sans le secours de la que-

quenouille *. L'ouvrier présente de la main gauche l'extrémité du fauciſſon à la broche de la fusée, & de la droite met la roue, la corde, & la fusée en mouvement. La laine, saisie par le bout de la broche tournante, se tortille dans le même sens. L'ouvrier éloigne sa main, & allonge de trois ou quatre pieds le fauciſſon qui, en s'amincissant & en prenant d'un bout à l'autre le tour de la fusée, devient un fil assez tors pour être de quelque consistance, & assez lâche pour dégager par dehors les extrémités de ses poils. D'une secousse de revers, donnée brusquement à la roue, l'ouvrier détache son fil de la broche, & l'enroule aussitôt sur la fusée en redonnant à la roue son mouvement ordinaire. Il unit ensuite bout-à-bout un nouveau fauciſſon à l'extrémité du fil formé & enroulé : il applique le point de réunion du fauciſſon & du fil à la broche pour recommencer l'opération précédente. En accumulant de la sorte plusieurs fauciſſons filés, il garnit tellement le fond de la fusée, qu'il diminue de plus en plus les volumes de l'enroulement jusqu'au bout de la broche. Ce paquet de fil, conséquemment rangé en cône ou en pain de sucre, est percé d'outre en outre par la broche, & s'en

L'HABIT DE L'HOMME.

* *Voyez la Figure.*

Le grand rouet.

L'HABIT DE L'HOMME.

tire sans s'ébouler. L'huile ou la simple humidité dont cette laine a été imbibée pour être cardée en assoupit tous les ressorts. On le transporte sans risque, & le cône étant remis sur une autre broche, il se distribue sur le dévidoir, où il est uni par un nœud leger avec le fil d'une autre fusée, & le tout ensuite est mis en *échevau*, à l'aide d'un dévidoir qui règle plûtôt l'ouvrier que l'ouvrier ne le règle. On fixe la circonférence de ce dévidoir conformément aux mesures qu'on se propose. Veut-on ensuite que l'échevau soit formé, par exemple, de trois cens tours de fil? il faut que l'essieu engrene par quatre dents sur une roue qui en ait vingt, & que l'essieu de celle-ci, lequel en a cinq, engrene dans une grande roue de 60 dents. Chaque dent du dévidoir emportant une dent de la petite roue, le dévidoir fera cinq tours pour épuiser les quatre fois cinq dents ou les vingt dents de la petite roue. Celle-ci fera de même autant de tours que son pignon, qui tournera douze fois pour emporter les soixante dents de la grande roue. Pendant que la grande roue fait un tour, la petite en fait douze, & le dévidoir soixante. Il faut donc cinq tours de la grande roue pour avoir cinq fois soixante, ou trois

cens

cens tours du dévidoir. Un petit marteau, dont la queue est emportée par une cheville de détente attachée à la grande roue, frappe cinq coups par autant de chûtes, après les cinq tours de la grande roue. Elle est avec cela traversée d'un essieu qui enroule un fil auquel on a suspendu un petit poids, & ce poids se trouvant arrêté après le cinquième tour, avertit l'ouvrier qu'il a trois cens fils sur son dévidoir; puisque le dévidoir a fait cinq fois soixante, c'est-à-dire, trois cens tours. Les échevaux formés par une quantité fixe & connue de ce fil de trame, sont assemblés de manière que tous réunissent leur bout dans le même point d'attache pour être retrouvés sans peine. On les porte au dégraissoir pour y être dégorgés de leur huile, & des impuretés de la teinture, puis rinsés au même dégraissoir, & pliés en *grottes*, c'est-à-dire, en manière de petites colonnes torses. Ce qui en facilite le maniment & le transport, sans courir le risque des mêlanges. Le fil de trame est en dernier lieu dévidé des échevaux sur de petits roseaux de trois pouces de long, & qu'on nomme *épolets* ou *époulins*. Ce petit tuyau chargé de fil est embroché par une verge de fer qui se nomme fuserole, puis couché & ar-

L'HABIT DE L'HOMME.

L'époulin.

L'HABIT DE L'HOMME.

arrêté par les deux bouts de sa fuserole dans la poche de la navette, d'où le fil s'échappe par une ouverture latérale. Ce fil arrêté sur la première lisière de la chaîne se prête & se dévide de dessus l'époulin, à mesure que la navette court & s'échappe par l'autre lisière. Les fils de chaîne se haussant par moitié, puis s'abaissant tour-à-tour tandis que les autres remontent, saisissent & embrassent chaque *duite*, ou chaque jet de fil de trame : de sorte que c'est proprement la chaîne qui fait l'appui & la force du tissu: au lieu que la trame en fait la fourniture, l'épaisseur, & le plus sensible caractère.

La duite.

Il y a bien des étoffes dont la trame n'est point velue, mais faite de fil d'étaim & de laine peignée comme la chaîne : ce qui produit une étoffe lisse, qui, en considération de l'égalité ou de la presqu'égalité de ses deux fils, se nommera étamine ou étoffe à *deux étaims*. Au contraire on appellera étoffe *sur étaim*, celle dont la chaîne est de laine peignée, & l'enflûre de fil lâche, ou de laine cardée.

Etoffe de deux étaims ou étamine.

De ces premiers préparatifs du fil provenu de matières qui ont passé par les peignes ou par les cardes, naît la différence qui se trouve entre une simple toile dont

dont la chaîne & la trame ſont d'un chanvre également tors, & une futaine qui eſt toute de coton, mais à chaîne liſſe & à trame velue. De-là provient la différence extrême qui ſe voit entre le drap & une étamine raſe; le drap étant compoſé d'une chaîne & d'une trame qui ont également été cardées quoique de la plus longue & de la plus haute laine, au lieu que la belle étamine eſt compoſée d'étaim ſur étaim, c'eſt-à-dire, d'une chaîne & d'une trame également liſſes, également ſerrées, & toutes deux d'une fine & longue laine qui a paſſé par le peigne pour ſe pouvoir mieux tordre, & par-là devenir plus luiſante. De la même différence des deux fils vient celle de la ſerge ou de l'étoffe drappée dont la trame eſt lâche & velue, d'avec les burats, voiles, & autres étoffes fines, dont le fil de longueur & celui de traverſe ſont de la même prime de Ségovie, l'un & l'autre de laine peignée, l'un & l'autre preſqu'également ſerré au petit rouet. C'eſt cette égalité ou preſqu'égalité des deux fils & la ſuppreſſion de tout poil élancé au dehors, qui, avec la fineſſe de la laine, donne aux petites étoffes de Reims, du Mans, & de Châlons ſur Marne, le brillant de la ſoye. L'étamine

L'HABIT DE L'HOMME.

Drap ou fil de trame ſur fil de trame.

Etamine ou étaim ſur étaim.

L'HABIT DE L'HOMME.

change & prend un nouveau nom avec une forme nouvelle, si seulement on a filé fort doux la laine qui doit en faire la trame, quoique peignée comme celle de la chaîne. Ce ne sera plus une étamine, mais une serge, si la trame est de laine cardée & filée lâche au grand rouet pour faire drapper l'étoffe. A ces premières combinaisons il s'en joint d'autres qui ne sont que des degrès de plus ou de moins dans ce que nous avons dit; d'autres qui proviennent des changemens alternatifs soit de couleur, soit de grosseur dans les fils de la chaîne, ou de la manière de faire & de frapper l'étoffe sur le métier. Une étoffe fine, d'étaim sur étaim, & serrée au métier, sera l'étamine du Mans: la même moins frappée ou laissée à claire-voye, sera du voile. La trame est-elle de laine fine, mais cardée? c'est un beau maroc, ou un droguet. La chaîne en est-elle haussée & abaissée avec quatre marches au lieu de deux? l'entrelas des fils est doublement croisé, & l'étoffe se nomme maroc croisé. La trame est-elle de grosse laine, & sans croisure? c'est une dauphine. Trame de fine laine cardée sur étaim de Segovie, c'est l'espagnolette de Reims. Grosse trame de laine du pays sur chaîne de chan-

Serge ou fil de trame sur étaim.

Maroc. Voile. Etoffe croisée.

Dauphine. Espagnolette. Tiretaine.

chanvre, c'eſt la tiretaine de Beauchamp, ou le gros droguet de Verneuil. La fine ſerge bien drappée eſt le pinchina de Toulon, ou de Châlons en Champagne. La ſerge de groſſe laine bien foulée eſt le pinchina de Berry. Entre tous ces extrêmes, combien de mêlanges & de différens noms! Il n'y a pas moins de degrés depuis le beau camelot de Bruxelles, ou de Lille en Flandre, ou de la Neuville en Lyonnois, juſqu'au gros camelot d'Auvergne, & au bouracan de Rouen, ſelon qu'on y employe ou une forte chaîne de poil de chèvre avec une trame de fine laine & filée très-tors; ou bien chaîne de poil & trame de même; ou bien poil avec chanvre, avec lin, avec ſoye. Une forte chaîne de ſoye, avec une forte trame de même, donne le gros de Naples ou de Tours. Une trame de laine ſur chaîne de ſoye donne la ferandine ou le moncayar. Le fil de chanvre avec le fil de coton, fait la ſiamoiſe commune. C'en eſt aſſez pour faire entrevoir ici les ſources des différences infinies qui ſe trouvent dans les tiſſus de poils, de ſoye, de laine, de chanvre, ou de lin.

L'HABIT DE L'HOMME.

Camelot. Bouracan.

Gros de Naples. Gros de Tours.

Avant que de paſſer aux dernières variétés qu'on procure encore aux étoffes par les différentes ſortes de luſtres & d'ap-

Le fil de rebours.

L'HABIT DE L'HOMME.

d'apprêts qu'on leur donne ; n'omettons pas une précaution, en apparence fort legère & réellement très-ſage, qui, par la ſimple tournure qu'on donne au fil dans un ſens plûtôt que dans un autre, contribue beaucoup à l'éclat des étoffes legères, & à la moëlle des étoffes drappées. Cette précaution conſiſte à filer du même ſens la chaîne & la trame deſtinées à faire une étoffe luiſante comme l'étamine, le camelot, ou autre, & de filer la trame des drapperies dans un ſens contraire à celui de la chaîne.

Cette différence ne dépend point du mouvement des doigts qui eſt toûjours le même ; mais uniquement de la corde du rouet, laquelle peut être tenue croiſée ou tenue ouverte. La corde qui enveloppe le tour de la roue, & qui aſſujettit au même mouvement la fuſée & le fil, allant comme la manivelle en montant de gauche à droite, fera pareillement aller tous les tours du fil en montant de gauche à droite. Mais ſi la corde qui embraſſe la roue ſe croiſe avant que d'embraſſer la fuſée où le fil s'aſſemble ; c'eſt une néceſſité qu'elle emporte la fuſée & le fil en deſcendant de droite à gauche, pendant que cette corde va en montant ſur la roue de gauche à droite. Tous les brins de

de laine qui se tortillent les uns sur les autres, soit au petit rouet, soit au grand, dans le sens qui leur est imprimé par la broche de la fusée, doivent se plier dans un sens, quand on file à corde ouverte, & dans un sens contraire, quand c'est à corde croisée. Mais quel interêt peut-on prendre à ce que l'un des deux fils soit à l'égard de l'autre un *fil de rebours*, pour parler le langage des ouvriers? Le voici. L'HABIT DE L'HOMME.

Quand on veut qu'une étoffe soit garnie & plus ou moins drappée, on la porte à la foulerie pour en épaissir la chaîne en y insinuant fortement les poils de la trame qui y est unie, & pour mieux arrêter dans l'intérieur de l'étoffe ceux qui ayant un de leurs bouts par dehors serviront à la velouter. C'est le foulon qui donne proprement aux drapperies leur consistance; l'effet principal des coups de maillet sur l'étoffe étant d'ajoûter le mérite du feutre à la régularité du tissu. C'est par une suite de ce principe que les étoffes lisses reçoivent leur dernier lustre sans passer par la foulerie: ou si quelques-unes y sont portées, c'est pour être bien dégorgées, non pour être battues à sec. Elles perdroient en s'étoffant la legéreté & le brillant qui les caractérisent. Au contraire les étoffes qu'on y porte pour Les foulerie.

L'HABIT DE L'HOMME.

y prendre la consistance de drap, gagneront beaucoup par avance à avoir leur chaîne & leur trame de laine cardée, ou du moins leur trame faite de fil lâche, & leur chaîne filée de rebours. Plusieurs personnes courant dans un même sens pourront aller long-tems sans se rencontrer : mais elles peuvent promptement se heurter & se traverser en allant dans des sens contraires. Il y a pareillement peu d'union à attendre des poils de deux fils lâches, quand ils sont tournés au rouet dans le même sens. Moins encore en faut-il attendre des deux fils d'étaim ou des fils de laine peignée qui forment l'étamine : ce qu'on s'y propose est en effet qu'ils se rapprochent sans se serrer, pour couvrir le corps sans l'échauffer. Mais si l'un des deux fils a été fait à corde ouverte, & l'autre à corde croisée ; si les poils de la chaîne sont couchés dans un sens, & ceux de la trame dans un autre, tous les interstices seront plus aisément remplis dans l'une par l'insertion des poils de l'autre. Quand les maillets battent & retournent l'étoffe dans la pile du foulon, il n'y a point de poils qui ne s'ébranlent à chaque coup. Les poils qui sous un coup formeront une chambrette en se courbant ou en se détachant des

poils

poils voisins, s'affaissent ou s'allongent sous un autre coup qui aura tourné l'étoffe d'un nouveau sens. Si donc les poils de la chaîne & de la trame ont été filés dans des sens opposés, & qu'ils se hérissent en dehors, les uns vers la droite, les autres vers la gauche, cette disposition en facilite l'insertion mutuelle sous l'impulsion des maillets. L'engrenage en sera sur-tout plus prompt si les deux fils sont d'une laine rompue à la carde, comme il se pratiqne pour les draps. Toute autre étoffe à fil de trame sur étaim se drappera suffisamment par la simple précaution du fil de rebours, & acquerra jusqu'au point desiré la contexture & la solidité du feutre. Je dis jusqu'au point desiré. Car si l'étoffe, soit drap, soit serge, devenoit véritable feutre, elle se retireroit trop sur la largeur & sur la longueur par une suite naturelle de son renflement: & au contraire si on la poussoit encore plus à la foulerie, elle s'en iroit en dissolution. L'HABIT DE L'HOMME.

L'effet des fouleries est donc double; c'est 1°. de dégraisser l'étoffe à fond, & 2°. de la feutrer plus ou moins. On y bat *à la terre*, & on y bat *à sec*. On y bat l'étoffe enduite de terre glaise qui est une matière absorbante, & propre à saisir Double effet des fouleries.

L'HABIT DE L'HOMME.

tous les sucs onctueux, en aidant ce travail par un robinet d'eau. L'étoffe se dégorge par ce moyen à diverses repriſes, &, avec plus ou moins d'eau de ſa terre, de ſes taches, de ſon huile, des impuretés de ſa teinture, & de la colle de parchemin bouilli dont les fils de la chaîne ont été enduits pour être plus gliſſans à la fabrique. Après ce premier dégorgement, dont certaines étamines délicates n'ont pas beſoin, les autres ſont plus ou moins foulées à ſec, & drappées à la legère, ou *foulées en fort*, ſelon l'intention qu'on a de les tenir plus raſes ou plus enflées. Rien ne diſpoſe mieux l'étoffe à ſe drapper en fort, que d'y avoir fait entrer beaucoup de trame à force de coups de chaſſe.

Vous voyez, mon cher Ami, qu'il y a un méchaniſme très-fin dans toutes ces pratiques dont nous n'apprenons pas mêmes les noms. Nous ne parlons jamais à un ouvrier inventif, & nous courons après les ſtériles promeſſes des philoſophes. Je voudrois pour leur gloire que ce fût un d'entre eux, qui, au lieu de nous entretenir de formes ſubſtantielles ou de futurs poſſibles, & d'harmonie préétablie, nous eût enſeigné l'uſage du *fil de rebours*.

Après ces diverſités qui proviennent

du

du choix, du mélange, de l'apprêt, & de la fabrique des matières, l'étoffe se peut encore varier par les derniers apprêts qu'on lui donne ou qu'on lui refuse après qu'elle est fabriquée. Elle change de nom, selon la façon dont on la fait drapper, & selon celle dont on la pare. L'HABIT DE L'HOMME.

Elle est d'abord énouée (*a*), ou nettoyée de ses nœuds, de ses paillettes, & de toutes ses inégalités, avec de legères pincettes & des brins de bouleau, pour être portée sans risque à la foulerie, où le moindre corps dur pourroit percer l'étoffe dans le pôt (*b*) du foulon. Des mains de celui-ci elle revient dans celles de l'énoueuse qui la reprend d'un bout à l'autre, & emporte de nouveau les corps terreux ou autres qui seroient capables d'en altérer la couleur, ou d'en rendre l'épaisseur inégale. L'étoffe, après cette seconde visite, retourne à la foulerie, où elle est battue non à l'eau froide, mais à la chaude & au savon, puis dégorgée & lavée jusqu'à ce que l'eau sorte de la pile aussi claire qu'elle y est entrée. On arrête l'eau pour battre à sec : & c'est alors que l'étoffe

(*a*) L'énoueuse est l'ouvrière qui énoue l'étoffe, ou qui en ôte les nœuds & les paillettes. Dans certaines manufactures elle se nomme époucieuse ; ailleurs epinceuse.

(*b*) Ou la pile.

L'HABIT DE L'HOMME.

l'étoffe est feutrée ou foulée en fort si elle le doit être. On prend la précaution de la déplier de deux heures en deux heures, & de la tirer par ses lisières, tant pour en affoiblir les plis contractés sous le maillet, que pour en empêcher la trop grande retraction. On lui redonne encore l'eau, & lavée de nouveau dans la pile, elle en sort communément pour la dernière fois.

Le lainage.

De vigoureux ouvriers s'arment de doubles croix de fer garnies de têtes de chardons, dont chaque petite feuille, vûe au microscope, se trouve terminée par un crochet fort pointu; & après avoir mouillé l'étoffe en pleine eau, ils la tiennent étalée ou suspendue sur une perche, & la lainent en la chardonnant, c'est-à-dire qu'ils en font sortir le poil en la brossant à plusieurs voyes, de bas en haut, puis de haut en bas, à contrepoil, puis à poil, d'abord à chardon mort ou qui a servi, puis à chardon vif & qui s'employe pour la première fois. L'ouvrage se fait en premier lieu à trait modéré, ensuite à trait plus vif, mais toûjours avec la précaution de ne pas *effondrer* l'étoffe, & de n'en pas trop appauvrir le fonds, à force de vouloir garnir & velouter les dehors.

Le *lainage* rend l'étoffe plus chaude & plus belle, mais c'est en y ajoûtant la précaution de la tonture. L'inégalité des poils est corrigée par les forces du tondeur, qui, après avoir travaillé en première voye, remet l'étoffe entre les mains des laineurs : ceux-ci, après l'avoir de nouveau chardonnée, la remettent au tondeur qui la travaille en *réparage*, puis en *affinage*; tous noms qui n'expriment que les différens degrés du même travail. Ils la ramenent ainsi tour à tour les uns sous leurs chardons, les autres sous leurs *forces*, jusqu'à quatre & cinq fois différentes sans parler des tontures & des façons de l'envers. Il y a des manufactures où le drap retourne encore à la foulerie après le premier lainage.

L'HABIT DE L'HOMME.

La tonture.

L'étoffe ne peut soutenir tant d'attaques ni tant d'outils tranchans sans courir bien des risques. Il n'est point de soin qu'on ne prenne pour rentraire imperceptiblement les endroits affoiblis ou percés.

Les rentraits.

Ceux qui font le commerce avec honneur se font un devoir de religion de tenir un état exact de tout ce qui a été rentrait dans leurs étoffes & d'en dédommager fidèlement l'acheteur. Dans le tems que la supériorité des fabriques étrangères sur les nôtres faisoit dédaigner

nos

L'HABIT DE L'HOMME.

nos étoffes, on se souvient d'avoir vû un marchand de Londres se dispenser de donner aux François, auxquels il envoyoit son drap, le moindre avis des endroits maltraités. Mais pour éviter les écritures & les reproches, il mettoit dans le cœur de la pièce d'étoffe une guinée (*a*), arrêtée par une croix de fil sur l'endroit malade ou percé.

Après les longues opérations des fouleries, du lainage, & de la tonture, opérations qui varient, selon la qualité de l'étoffe, ou selon la méthode des lieux, soit pour le nombre, soit pour l'ordre; les serges sont mises au grand air sur de longues perches, & les draps lustrés d'un premier trait de brosses, sont étendus sur la rame.

La rame.

La rame est un long chassis ou un très-grand assemblage de bois aussi large & aussi long que les plus grandes pièces de drap. On tient ce chassis posé debout pour y pouvoir attacher l'étoffe, qu'on y tire ensuite en tout sens sur de longues enfilades de crochets qui se peuvent reculer ou rapprocher, comme les pièces de bois mobiles qui les soutiennent. Ce travail tend à effacer tous les plis que l'étoffe a contractés dans les pots du foulon: il sert à

(*a*) Pièce d'or de même valeur que notre louïs.

à la tenir d'équerre, & à l'amener sans violence à sa juste largeur : il la dispose enfin soit à être mieux brossée & lustrée, soit à se plier quarrément : telle est la vraye fin du ramage. L'HABIT DE L'HOMME.

L'intention de certains fabriquans dans le tiraillement du drap sur la rame est un peu différente ; c'est de gagner avec la bonne largeur un allongement de plusieurs aunes sur la pièce. Mais cet effort relâche l'étoffe, l'amollit, & y détruit d'un bout à l'autre le plus grand bien que la foulerie y ait produit. Inutilement a-t-on pris la précaution de rendre par la carde le fil de la chaîne & celui de la trame fort velu, de les filer de rebours, & de fouler le drap en fort pour le liaisonner comme un feutre, si on étonne la pièce entière à force de la tirer, & si on en dissout tout l'assemblage en la contraignant par une extension violente à donner vingt-quatre aunes au lieu de dix-huit ou vingt qu'elle fournissoit par une extension modérée. C'est-là ce qui rend le drap effondré, molasse, & sans consistance. On a toûjours porté des plaintes au Conseil contre la rame, & elle a toûjours trouvé des défenseurs. Les derniers réglemens en ont arrêté les principaux abus en déclarant confiscable toute étoffe qui à la rame

L'HABIT DE L'HOMME.

rame s'eſt allongée de plus de la demie aune ſur vingt aunes, ou qui s'eſt prêtée de plus d'un ſeizième ſur la largeur. La mouillure, en ramenant tout d'un coup le drap à ſa meſure naturelle, éclaircit l'injuſtice s'il y en a.

Le drap eſt enſuite broſſé de nouveau & toûjours d'un ſeul ſens, pour diſpoſer tous les poils à prendre un pli uniforme. On aide le luſtre & l'uniformité du pli

La tuile.

des poils, en *tuilant* le drap, c'eſt-à-dire en y appliquant une planche de ſapin qu'on nomme la tuile. Cette planche, du côté qui touche l'étoffe, eſt enduite d'un maſtic de réſine, de grais pilé, & de limaille paſſée au ſas, afin que les paillettes & les réſidus des tontures qui altèrent la couleur par leur déplacement, s'attachent à ce maſtic, & déchargent d'autant la couleur qui en a l'œil plus beau. On achève de perfectionner le luſtre de l'étoffe en y ajoûtant le cati.

Le cati.

Catir le drap ou toute autre étoffe, c'eſt la mettre en plis quarrés, quelquefois gommer chaque pli, puis *feuilleter* toute

Le feuilletage.

la pièce, ce qui ſignifie inſérer un carton entre un pli & un autre juſqu'au dernier qu'on couvre d'une ais quarré, pour mettre & tenir quelque tems le paquet ſous la preſſe.

Ce

Ce n'eſt pas aſſez pour catir & luſtrer une étoffe que tous les poils en ſoient couchés du même côté, ce qui produit néceſſairement dans la totalité la même réfléxion de lumière. Il faut encore que tous les poils ayent perdu leur reſſort dans le point où ils ſe plient ; autrement ils ſe releveront inégalement. La première goutte de pluye qui tombera ſur l'étoffe, venant à ſe ſecher, les poils qu'elle a touchés reprendront par ce deſſéchement quelque élaſticité, & feront paroître une tache où il n'y a réellement qu'une réfléxion de lumière différente de celle des poils voiſins. On eſſaye de prévenir ce mal par l'égalité de la preſſe : on réïtère le feuilletage en ſubſtituant aux premiers feuillets d'autres cartons ou vélins plus fins & plus liſſés, puis en y joignant de loin à loin des plaques de bois ou de cuivre bien chaudes pour achever avec la preſſe de plier tous les poils & d'en déterminer le pli d'un ſeul côté. L'HABIT DE L'HOMME.

Autrefois on en rompoit beaucoup plus efficacement le reſſort, & l'on donnoit aux étoffes un luſtre plus net & plus durable, l'orſqu'on étoit dans l'uſage de les rouler autour des cilindres de la calandre, & de les faire marcher, à l'aide d'un arbre tournant, entre une table *immobile* de mar- La calandre.

L'HABIT DE L'HOMME.

marbre, ou de bois, & une autre table parfaitement polie, ou garnie d'une grande feuille de cuivre, & allant & venant sur les rouleaux avec une charge de dix-huit à vingt milliers de livres.

Ce bel œil qu'on donne aux étoffes n'est pas un lustre frivole, ou destiné à en imposer à l'acheteur par un brillant passager. C'est au contraire une beauté permanente, puisque l'étoffe où ces façons seroient négligées, auroit l'air d'un cilice, & ne montreroit ni égalité dans son grain, ni précision dans sa couleur. L'inégalité de la tension des deux fils qui le traversent mutuellement, & les diversités accidentelles de roideur, ou de mollesse, qui peuvent arriver à chaque partie de l'étoffe, & même à chaque fibrillon, disposent nécessairement la pièce entière à crêper & à bourser. Ceci seroit inévitable sur-tout dans les étoffes legères sans les précautions ingénieuses des apprêteurs & des retendeurs.

Les étamines & les serges, soit celles qui étant fort lisses ne vont pas à la foulerie, soit celles qui n'ont été que battues à l'eau, ou celles enfin qui ont été non-seulement dégorgées, mais foulées à sec pour être drappées, doivent toutes être rinsées & aërées. On les retire de la perche

che pour leur donner les derniers apprêts, dont la fin principale est d'y détruire à fond les restes de retractions & de ressorts qui troublent l'égalité du tissu, d'incliner du même sens tous les poils d'une de ses faces pour former l'endroit, & de mettre ainsi une sorte d'harmonie dans l'étoffe entière par la suppression des dissonances dans les tiraillemens des fibres intérieures, & par l'uniformité des réflexions de la lumière dans les dehors. C'est à quoi l'on parvient en faisant passer au *bruisage* les étamines délicates, & au *retendoir* ou bien à la calandre toutes les étoffes foulées. L'HABIT DE L'HOMME.

Bruir des pièces d'étoffe, c'est les étendre proprement chacune à part sur un petit rouleau, & coucher tous les rouleaux ensemble dans une grande chaudière de cuivre rouge & de forme quarrée, sur un plancher criblé de trous & élevé à quelque distance du fond de la chaudière. On fait chauffer de l'eau dans l'intervalle qui sépare le fond d'avec le plancher. La chaudière étant parfaitement couverte, c'est une nécessité que la vapeur réfléchie par le couvercle & ramenée de toute part sur ces étoffes, les pénétre peu-à-peu, & y assoupliſſe tout ce qui a trop de roideur & d'élasticité. La presse fera le reste. Le bruisag

L'HABIT DE L'HOMME.

Le retendoir.

Il en est de même de l'opération du retendoir. Après avoir aspergé avec une eau gommée tout l'envers de l'étoffe, & l'avoir étendue autour d'un grand rouleau, on y applanit encore plus efficacement tous les plis & l'inégalité des tensions, en dévidant lentement l'étoffe de dessus son rouleau pour la faire passer sur une barre de fer poli qui la tient en état au-dessus d'un grand brasier, capable d'en ébranler jusqu'aux moindres fibres, & en la portant de-là sur un autre rouleau qui l'entraîne uniment à l'aide d'une roue ou d'un moulinet. L'étoffe va & vient de la sorte d'un rouleau à l'autre à diverses repriſes, réglées par le besoin & par le jugement de l'apprêteur.

Les inventeurs de ces pratiques paroissent en avoir vû les raisons. Mais les ouvriers qui les ont reçues, & qui s'y conforment, parce qu'ils en voyent les bons effets, vous en entretiennent quelquefois sans apporter les vraies causes de ce qu'ils font : ils en substituent d'étrangères. Ils ne vous parleront ici que de nourrir l'étoffe, que de lui donner du corps, & de lui procurer divers avantages qui ne font rien à l'affaire. En raisonnant faux sur la nature des choses qui leur passent par les mains, ils se trouvent sur une même

même ligne avec les philosophes, qui ne comprennent point ce qu'ils traitent: mais les ouvriers leur sont supérieurs en ce qu'ils exécutent expérimentalement des choses qui font le bonheur de la société. On voit sortir quelque chose de leurs mains. Ce sont des hommes, & les images du Créateur. L'HABIT DE L'HOMME

En dernier lieu l'étoffe, soit bruïe, soit rétendue, est pliée, feuilletée, mise à la presse ou même calandrée, puis empointée ou empaquetée avec des ficelles qui faisissent tous les plis par les lisières.

On connoît encore quelques apprêts qui différent des précédens. Par exemple, il y a des étoffes gaufrées, & qui portent ce nom, parce qu'on y a imprimé des fleurons, ou des compartimens, avec des fers figurés, comme sont ceux où l'on façonne une gaufre. La gaufre.

Il y a des étoffes tabisées ou ondées, comme le gros tafetas qu'on nomme tabis, parce qu'ayant été inégalement, & par des méthodes différentes de l'ordinaire, pressées sous la calandre, le cilindre, quoique parfaitement uni, a plié une longue enfilade de poils en un sens, & une enfilade d'autres poils sur une ligne ou une pression différente: ce qui donne à la soye & à la laine différentes ré- La tabis & la mohère.

L'HABIT DE L'HOMME

fléxions de lumière, ou divers sillons de lustre qui semblent se succéder comme des ondes, & qui se conservent longtems par un effet de l'énorme poids qui a différemment plié les poils dans les diverses allées & venues de l'étoffe. Il n'est pas possible de faire le dénombrement des effets qui peuvent naître de ces premières façons & de plusieurs autres, selon qu'on voudra en omettre quelques-unes, ou les mêlanger, ou les réitérer.

Le velours.

L'industrie qu'on admire dans l'invention du velours nous invite autant que la beauté de l'étoffe à prendre connoissance de la manière dont elle se fabrique. Si nous faisions le commerce, ou que nous eussions part à la conduite d'une manufacture, nous ne manquerions pas de nous instruire & d'instruire les autres du nombre des portées ou paquets de longs fils qui composent la chaîne totale ou le premier fond de l'ouvrage, & du nombre des fils qui doivent entrer dans chaque portée. Nous nous mettrions scrupuleusement au fait des réglemens qui fixent les qualités de la chaîne & de la trame, la longueur & la largeur de chaque espèce de fabrique, & les fils de différente matière ou de différente couleur qui doivent marquer dans les lisières

le

le juſte caractère de chaque étoffe, pour ſervir de règle aux Inſpecteurs, & de témoignage aux acheteurs. Ces connoiſſances très-néceſſaires, ſelon le beſoin qu'on en peut avoir, ne ſont pas ici ce qui nous regarde. Suivons l'homme dans le beau de ſes découvertes, & dans les ornemens de la ſociété qui en ſont le fruit. L'HABIT DE L'HOMME.

Au travers d'une chaîne de ſoye bien torſe on en inſére une ſeconde d'une autre ſoye moins ſerrée, de façon que les longs fils de celle-ci puiſſent être abaiſſés & hauſſés librement par leurs marches propres, entre les fils de la première chaîne qui jouent de leur part avec une égale liberté. Cette chaîne de ſurcroît & inſérée dans la chaîne de fond, ſe nomme la chaîne à poils, ou ſimplement le poil; parce que c'eſt des fils de cette chaîne tranſverſalement coupés par deſſus l'étoffe qu'on fait le poil ou le velouté dont elle eſt garnie par l'endroit.

Dans les métiers ordinaires, on donne le nom de lames à ces aſſemblages de fils courts qui traverſent la chaîne, pour en élever une partie en abaiſſant l'autre par le moyen des marches. Ces pièces ſe nomment *liſſes* dans le métier à velours, & au lieu que dans le métier commun deux lames ſe hauſſent & s'abaiſſent tour-

L'HABIT DE L'HOMME

à-tour par une corde commune, qui va de l'une à l'autre en passant au haut du métier sur une poulie, la marche droite ne pouvant ainsi abaisser la lame qu'elle tire, sans élever l'autre lame; dans le métier à velours tout s'opère par des contrepoids. La marche descend-t-elle sous le pied qui la foule? elle abaisse sa lisse propre, & celle-ci fait monter le contrepoids qui y correspond. Si le pied abandonne la marche, le contrepoids retombe & relève la lisse. La chaîne à poils a ses lisses, ses marches, & ses contrepoids. La chaîne de fond a pareillement, mais un peu plus loin de la main de l'ouvrier, ses lisses propres, avec les marches & les contrepoids qui y répondent. Tous les fils de la chaîne à poil partent du bas & de l'extrémité du métier, traversent obliquement la chaîne de fond, & montent beaucoup plus haut, pour passer pardessus un gros bâton suspendu sur deux boucles de verre, d'où ces fils vont au travers de toutes les lisses gagner la tête de la pièce. Tant que l'ouvrier ne touche pas aux marches de la chaîne à poil, les contrepoids en demeurent abaissés, & tous les fils de cette chaîne demeurent élevés, de façon qu'on pourroit librement ne travailler le tissu qu'avec la chaî-

chaîne de fond. Le reſte des préparatifs consiſte en deux navettes & trois longues virgules ou baguettes de léton, que l'ouvrier appelle *fers*, parce qu'elles étoient de fer dans les commencemens de l'invention. Les navettes ſervent à injecter une enflûre entre les fils de la chaîne à poil & une autre entre les fils de la chaîne de fond. Chaque virgule de léton doit être plus longue que la pièce de velours ne ſera large. Cette baguette eſt extrêmement mince & a deux ſurfaces, l'une platte, l'autre un peu arrondie, qu'on appelle *le dos du fer*. Sur l'un de ſes deux autres petis côtés elle a une cannelure ou rainure aſſez profonde qui la traverſe d'un bout à l'autre. Cette cannelure eſt ſi fine que l'œil a beaucoup de peine à l'appercevoir. Chaque baguette eſt enfin armée à l'un de ſes bouts d'une petite pelotte de cire d'Eſpagne, pour être aiſément coulée entre le fil de poil & le fil de fond, au lieu que de ſa pointe nue elle perceroit une chaîne ou l'autre. L'HABIT DE L'HOMME

L'ouvrier commence par faire le chef de ſa toile, & lorſqu'il eſt tems de commencer à faire paroître le velours, il tient tous les fils de la chaîne à poil élevés par l'abaiſſement des contrepoids propres. Il gliſſe alors un de ſes fers entre

L'HABIT DE L'HOMME

les deux chaînes. Ce fer demeure couché sur le dos & entièrement caché entre les deux chaînes. On n'en voit plus que les deux bouts, parce qu'à l'instant le tisseur abaisse profondément la chaine à poil, & jette ses navettes à plusieurs reprises dans les séparations des fils de la chaîne de fond, & dans les ouvertures de la chaîne à poil. Ces deux tissus demeurent par-là étroitement unis. L'ouvrier amène la chasse ; & frappant toutes ces duites de trame de plusieurs coups, il oblige le fer, qui étoit couché sur le dos, à se dresser sur le côté & à tenir vers le haut son autre côté cannelé, il relève la chaîne à poil, couche sur la chaîne de fond une seconde virgule, abaisse le poil & fait comme ci-devant son double tissu. Après l'avoir bien frappé, il ouvre les chaînes, cache la troisième virgule, tisse, & frappe encore de même. On ne voit jusqu'ici que l'apparence d'une étoffe ordinaire. Pour en faire sortir le velours, il prend en main une plaque de fer, sur le bas de laquelle est attaché un petit couteau très-affilé en forme de serpette. Il en enfonce le bec ou la pince dans la cannelure de la première virgule, &, faisant avancer cette pointe le long du canal qui dirige son instrument & sa main, il coupe la chaîne à poil dans tou-

Le rabot & la pince.

toute la largeur de l'étoffe; en ſorte qu'il s'en élance deux rangées de poils fins & fort drus, d'une égalité parfaite. La première virgule de léton reparoît. Il laiſſe dormir les deux autres, & reporte celle-ci un peu plus loin entre les deux chaînes, couvre ſon fer de la chaîne à poil, tiſſe comme ci-devant avec ſes deux navettes; & après avoir fortement frappé contre ce fer, il dégage le ſecond par le tranchant de ſa ſerpette. Ce ſecond fer eſt ramené entre les chaînes, & ſuivi du travail des chaînes & des navettes. Le troiſième fer eſt enfin tiré de priſon par le couteau qui rompt ſes liens. De cette ſorte il y a toûjours deux fers en repos & cachés dans l'intérieur de l'étoffe: il n'y en a qu'un des trois qui demeure libre & qu'il faille mettre en œuvre. Aucuns de ces poils qui ſe dreſſent ſous la pince, ne peuvent s'échapper. Ils ſe courbent dans l'intérieur de la pièce, & ſe relèvent pour former d'autres houpes dans la ligne ſuivante. Ils ſont arrêtés dans leur courbure par les trames des deux navettes qui les ſaiſiſſent par-deſſus & par-deſſous. De ſorte que le tiſſu, en faiſant ainſi la ſolidité de l'ouvrage, demeure entièrement caché ſous cette forêt de poils parfaitement égaux qui en font

L'HABIT DE L'HOMME

L'HABIT DE L'HOMME.

la beauté. La chaîne à poil, montant & descendant de la sorte d'un bout de la pièce à l'autre, use beaucoup plus de matière que la chaîne de fond : aussi le rapport de l'une à l'autre est-il de six aunes à une, quand le tissu est bien frappé.

Le travail des pannes, des peluches, & des moquettes est le même. La différence peut provenir de la longueur qu'on donne au poil, & de la finesse des matières. Plus l'ouvrage est serré & le poil coupé court, en chassant fortement les trames, plus l'œil en est beau & le fond bien couvert. L'étoffe baisse de mérite à mesure que les tranches transversales sont plus éloignées & découvrent plus le fond : ou que la chaîne à poil est d'une matière inférieure à la soye comme peut être le poil de chèvre dont se fait la peluche, & la laine dont se fait la moquette.

Les étoffes figurées.

L'invention de l'homme n'est pas épuisée par la diversité des tissus que nous venons de voir. Il a trouvé moyen d'ouvrager l'étoffe, c'est-à-dire, de la relever par des figures qui ne sont pas de simples suites de l'apprêt, ou les empreintes de quelques moules ; mais qui font partie du tissu même.

Tout ce surcroît d'embellissemens s'exécute par le nombre & par le jeu des *lames*, ou

ou de ces espèces de peignes de fils au travers desquels passe la chaîne, & qui se haussant ou s'abaissant font monter & descendre tour-à-tour une partie des fils de la chaîne, puis l'autre, pour prendre & arrêter successivement toutes les *duites* de la trame. Les draps, les étamines lisses & bien d'autres étoffes en coton, en soye, ou en laine, n'ont que deux lames & autant de marches pour les abaisser; ce qui forme un grain d'étoffe uni & simple. Plusieurs marocs & la plûpart des serges se font avec quatre marches, ce qui croise & recroise de biais les fils de l'étoffe, dont le tissu, mince par lui-même, se serre & se fortifie par cet entrelas. L'étoffe recevra un nouveau grain, un nouvel œil, & un autre nom, si elle est fabriquée à trois lames. Tout y change encore plus si elle est fabriquée à huit marches, à dix, même à vingt-quatre & au-dessus. On fait marcher les lames par le mouvement des pieds, en foulant les marches qui correspondent aux lames: ou bien l'ouvrage se fait à la tire. Pendant que le tisseur fait aller & venir sa navette, il a à côté de lui un second ouvrier, qui à chaque jet tire ou élève une lame par un cordon, & la laisse retomber pour tirer un autre cordon, en recommençant toûjours de

L'HABIT DE L'HOMME.

La tire.

L'HABIT DE L'HOMME même. Outre la multiplicité des lames, variez-vous la couleur des fils de la chaîne, ou insérez-vous d'espace en espace & à des distances réglées une trame d'une couleur, puis une trame d'une autre? c'est une nécessité que l'ordre des points de la chaîne pris ou laissés, & l'ordre des points de chaque trame amenés au jour par-dessus la chaîne, ou cachés dessous, tracent sur l'étoffe ou de longues rayes, ou une flambe, ou un fleuron, ou quelque figure régulière, qui se répète toûjours la même, comme le jeu des marches revient toûjours le même. Il y a une invention ou une dextérité ravissante dans la façon seule dont l'ouvrier lit le dessein, pour régler sur les couleurs des petits carreaux qui le composent, l'ordre des cordelettes & des lames qu'il faudra abaisser tour à tour, & pour y conformer les mouvemens du tisseur ou du tireur, qui fera sortir une vraie peinture du fond de l'étoffe, sans y concevoir autre chose que l'ordre des marches qu'il faut fouler, ou des cordons qu'il faut tirer. Mais je doute qu'il soit possible de faire entendre par aucun discours comment on lit un dessein, puis comment les pieds font sortir une figure, & c'est assez d'en bien saisir le principe, qui se réduit aux points

points de la chaîne & de la trame pris ou laiſſés, découverts ou cachés par tel & tel jeu des lames. Si vous voulez, Monſieur, approfondir l'induſtrie de ce travail & vous y avancer par degré, débutez par voir faire une ſangle chez un cordier. La ſimplicité de ce travail vous diſpoſera à concevoir celui qui eſt plus compoſé. Paſſez de-là chez un ferandinier; puis chez un rubanier. Ces préparatifs vous conduiront à comprendre l'artifice d'un ouvrage qui ſe fait à la tire, de toutes les étoffes à fleurs, & enfin des tiſſus les plus figurés. L'HABIT DE L'HOMME.

Ici, mon cher Ami, je vous vois avec tout ce qu'il y a de perſonnes de goût, coller vos yeux & fixer votre admiration ſur les deſſeins toûjours nouveaux & toûjours raviſſans de nos ouvriers de Lyon. On n'a rien vû juſqu'à préſent, de l'aveu de nos voiſins mêmes, qui ſoit ſupérieur ou comparable au travail des Lyonnois, ſoit pour l'aſſortiment & le feu des couleurs, ſoit pour la legéreté du deſſein; & chaque année fourniſſant des nouveautés heureuſes, toute l'Europe s'adreſſe à eux, ou ils y ſont du moins demeurés en poſſeſſion du premier rang, & continuent à deſeſpérer leurs imitateurs. Le travail de Lyon eſt ce qu'il y a de plus beau ſur la terre.

Mais ces deſſeins brillans ne ſont point

L'HABIT DE L'HOMME.

pour la multitude. Si dans le commerce on fait cas d'une étoffe qui peut convenir à cent personnes de qualité, on y estime encore plus en un sens celle qui habille avec grace cent mille personnes du commun : parce qu'en consommant des matières de notre cru, elle occupe de toute part la fileuse, le teinturier, le tisseur, & le marchand. Cette raison, fondée sur le bien de la société, donne d'abord l'exclusion à un grand nombre d'étoffes étrangères, qui ruïnent notre commerce par l'avilissement de nos fabriques : & malheureusement la sévérité des sages loix qui en défendent l'usage, semble irriter nos desirs, & multiplier les prévaricateurs. Nous crions contre un réglement dont l'exécution seroit le vrai bien de tout l'Etat, & nous nous intéressons pour des contrebandiers séditieux, dont les opérations sourdes, & presque toûjours impunies, privent l'artisan de la certitude de son travail, & le propriétaire du debit des laines ou du coton que sa terre ou sa plantation lui donne. L'unique remède au mal seroit une étoffe Françoise qui joignît la beauté de l'Indienne à la modicité du prix.

Nos ouvriers toûjours inventifs commencent à fleuronner, avec nuances, sur le

le métier non de brodeur, mais de tisseur, la laine & le coton. Aurions-nous enfin trouvé l'étoffe capable de remplacer parmi nous les fabriques de la Perse & de l'Inde ? toucherions-nous enfin à l'équivalent du secret qu'ont les Asiatiques de jetter des peintures vives & durables sur des matières communes ? je suppose cependant qu'il n'y a rien de fait. Je regarde la découverte de ce secret comme une acquisition possible, puisqu'elle est réelle en Asie ; mais en même tems comme un trésor qui demeure encore abandonné parmi nous au premier occupant. Au lieu d'en proposer la découverte aux artisans, & aux ames du commun, j'y invite les artistes, & sur-tout les philosophes, qui connoissent, dit-on, la Nature. Nous leur présenterons la chose par manière de problême.

L'HABIT DE L'HOMME.

Problême adressé aux grands physiciens.

Il s'agit de trouver, ou avec nos laines, en empêchant que les papillons-teignes ne s'y attachent, ou du moins avec nos fils de chanvre & avec le coton que la Cayenne, la Martinique, & Saint-Domingue nous produisent ; il s'agit de trouver une étoffe propre à nous donner en été une robbe legère, & en tout tems un meuble de goût. Il s'agit d'y mettre, soit au pinceau, soit au métier, ou de

L'HABIT DE L'HOMME.

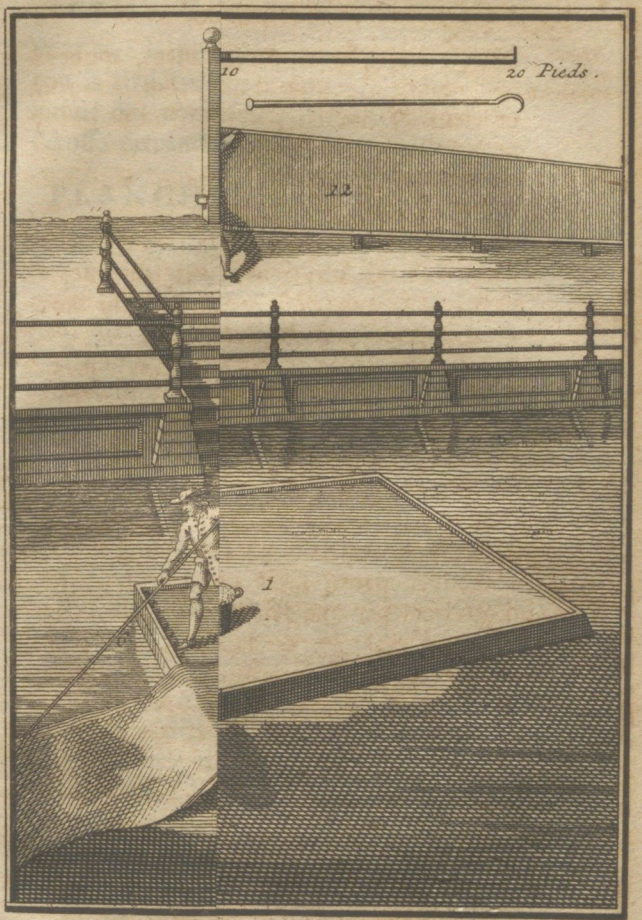
telle façon que ce puisse être, pourvû que ce soit à peu de fraix, des ornemens gracieux & des couleurs qui se maintiennent au savonnage.

La chose est possible, non-seulement parce que des hommes qui ne sont point philosophes l'exécutent aux Indes, mais parce que des physiciens systématiques ne demandent que de la matière & du mouvement pour tout produire.

Les motifs de la recherche d'une pareille étoffe sont pressans: je les réduis à trois: 1°. d'encourager parmi nous la culture du chanvre & du lin, ou du moins de nourrir par des échanges abondans tous nos concitoyens qui recueillent le coton dans les trois isles que je viens de nommer; 2°. d'occuper parmi nous un grand nombre d'ouvriers par une fabrique animée & immanquable; 3°. de faire circuler parmi nous l'argent, qui réjouit les contrebandiers de notre voisinage, ou qui arrive sans retour à Amadabat (*a*) & à Bander-Abassi (*b*).

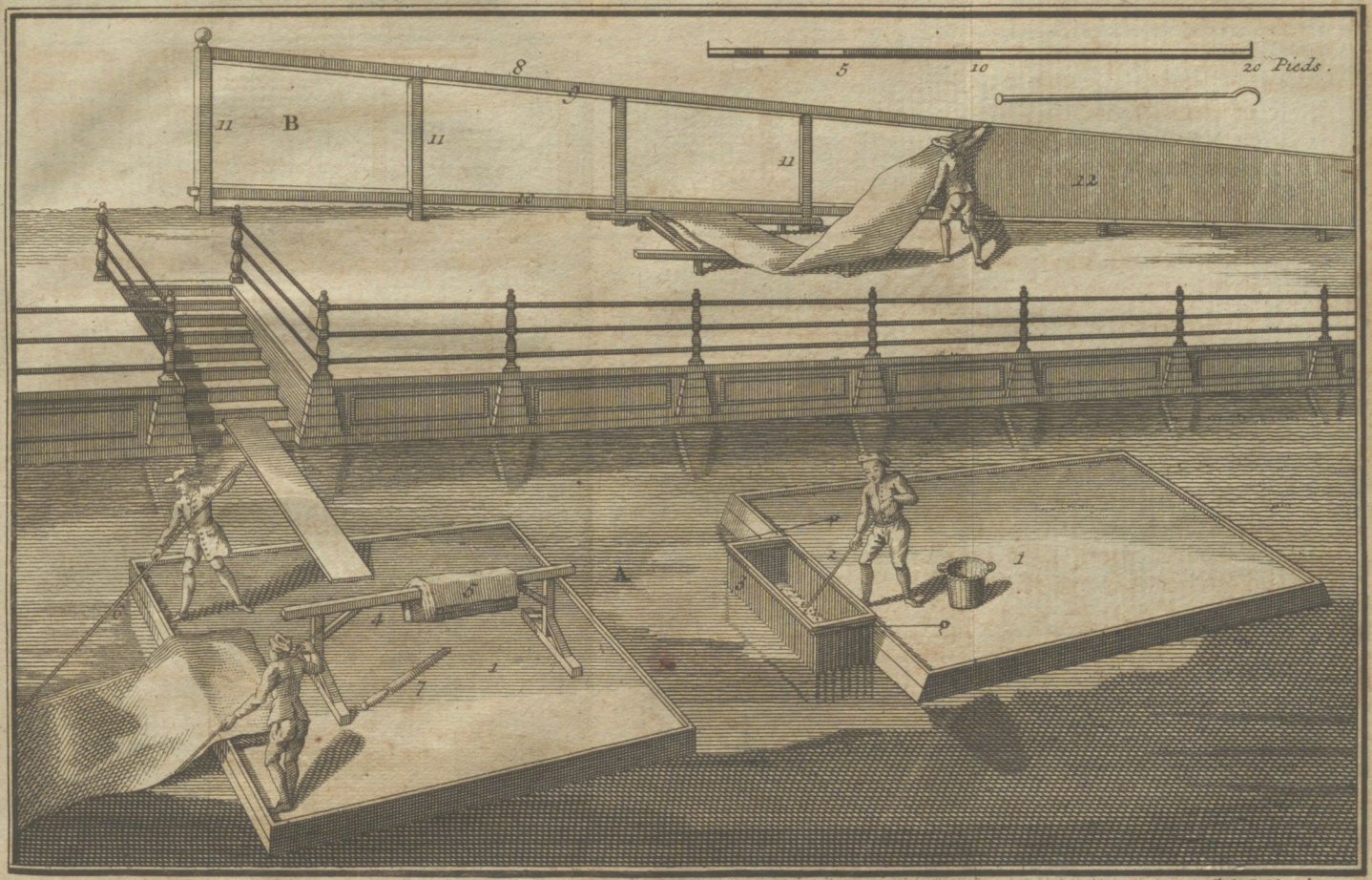
Voilà le problême: il n'en est point dans la philosophie de plus digne d'occuper des cœurs amis du bien public. Peut-

(*a*) Ville de grand commerce au Mogol.
(*b*) Port de Perse où a été transféré le commerce d'Ormus.



F. de Bakker fecit, 1747.

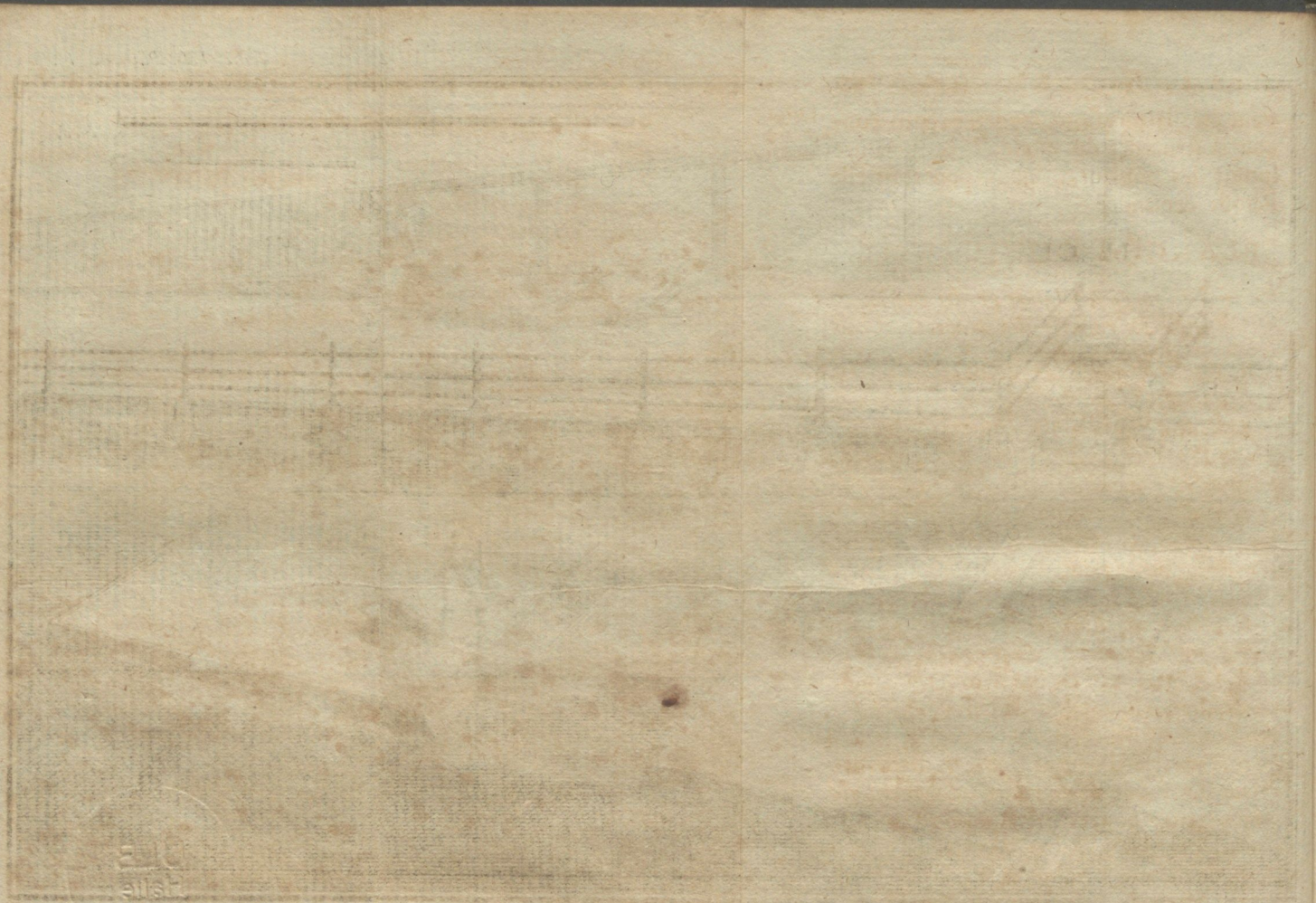
Draps.



F. de Bakker fecit, 1747.

Le lavage des Laines, et le ramage des Draps.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-1192015415-253897246-10/fragment/page=0426



Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-1192015415-253897246-10/fragment/page=0427

Peut-être la physique moderne, qui conçoit la structure du monde, & la nature intime des couleurs, nous donnera-t-elle l'étoffe demandée. L'HABIT DE L'HOMME.

PLANCHE CINQUIE'ME.

A *Le lavage des laines & des étoffes.*
B *Le ramage des draps.*

1 Place au bord de l'eau, où l'on lave les laines.

2 Lissoir ou bâton à remuer la laine.

3 Manne qui admet l'eau sans laisser échapper la laine.

4 Place au bord de l'eau où l'on lave les étoffes. Au même chiffre, le chevalet où on les met égouter.

5 L'étoffe.

6 Lissoir ou poussoir à laver.

7 La batte.

8 La rame où l'on étend toute une pièce de drap, une pièce de basin, ou autre étoffe de résistance.

9 Traverse d'enhaut, où le drap s'attache sur une ligne de clous à crochet, espacés à trois pouces près l'un de l'autre.

10 Traverse d'enbas qui se déplace, & peut monter à volonté.

11 Montans ou piliers mobiles.

12 Le drap.

PLAN-

L'HABIT DE L'HOMME

PLANCHE SIXIE'ME.

Le battage des laines.

1 Claye.
2 Ouvriers battant la laine.
3 Perches à ſecher la laine.

PLANCHE SEPTIE'ME.

Le travail du peigne.

1 Chevalet pour attacher.
2 Drouſſettes.
3 Boëte.
4 Poële.
5 Graiſſoir pour huiler la laine.
6 Dégraiſſoir pour la dégorger.

PLANCHE HUITIE'ME.

Le grand rouet.

1 Le banc du grand tour, ou grand rouet.

2 Marionette, ſoutien des frazeaux, qui ſont deux morceaux de feutre, ou deux cordons de natte percés pour recevoir & laiſſer jouer la broche.

3 Roue du grand tour, qui marche ſans manivelle & par la ſimple impulſion de la main.

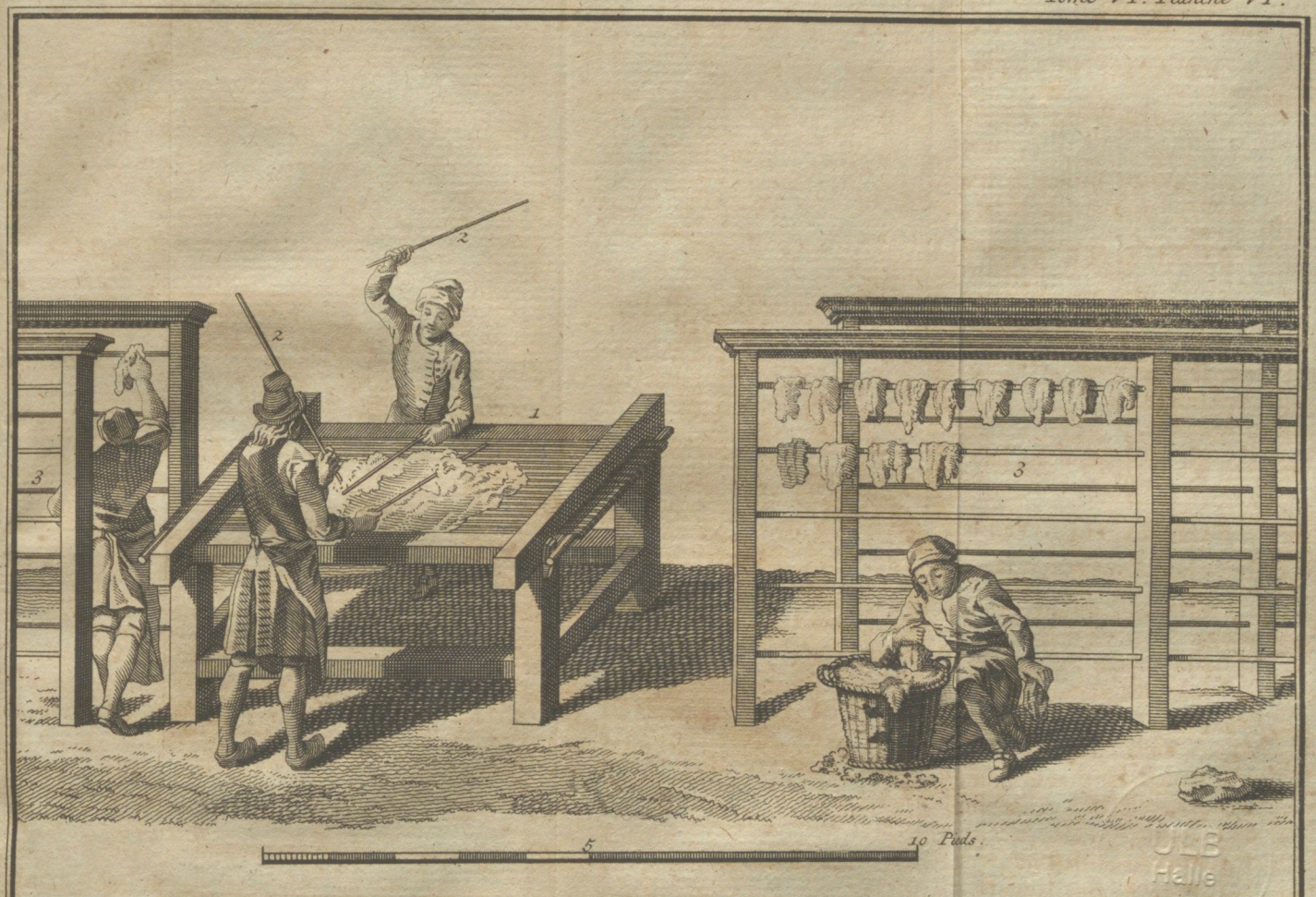
4 Moyeu de la roue.

5 Broche, ſur laquelle s'aſſemble le fil en



F. de Bakker fecit, 1747.

ULB
Halle



F. de Bakker fecit, 1747.

Le battage des Laines.

ULB Halle

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-1192015415-253897246-10/fragment/page=0432



E. de Bakker fecit.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-1192015415-253897246-10/fragment/page=0435



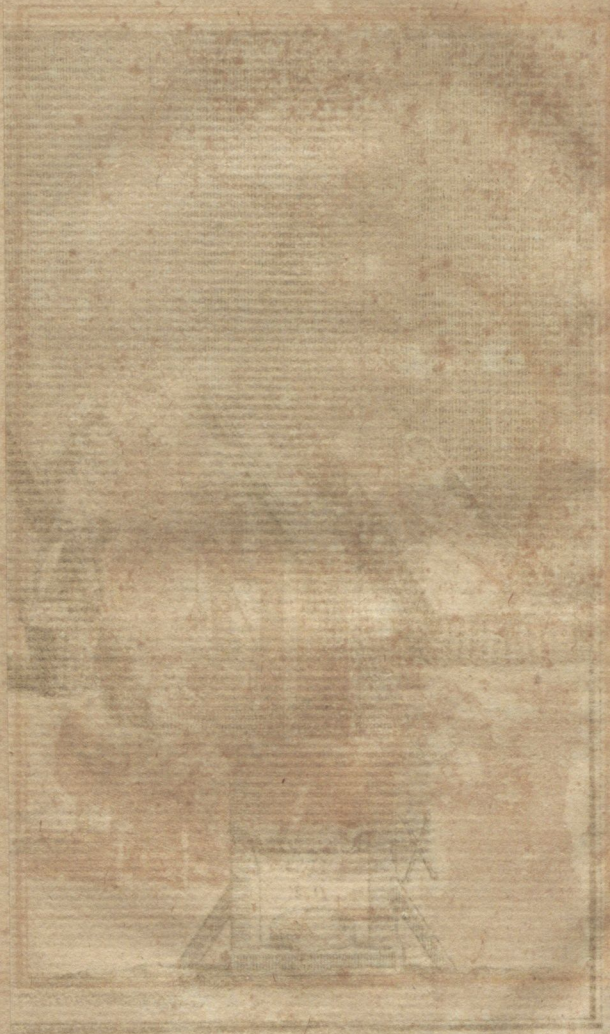
Le travail des Peignes.

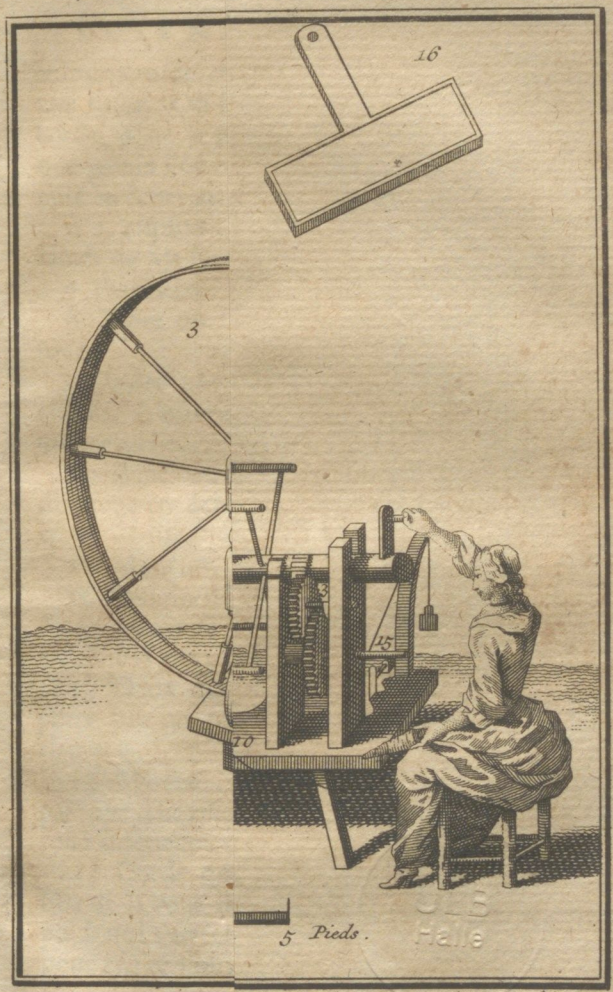
E. de Bakker fecit.

ULB Halle

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-1192015415-253897246-10/fragment/page=0436

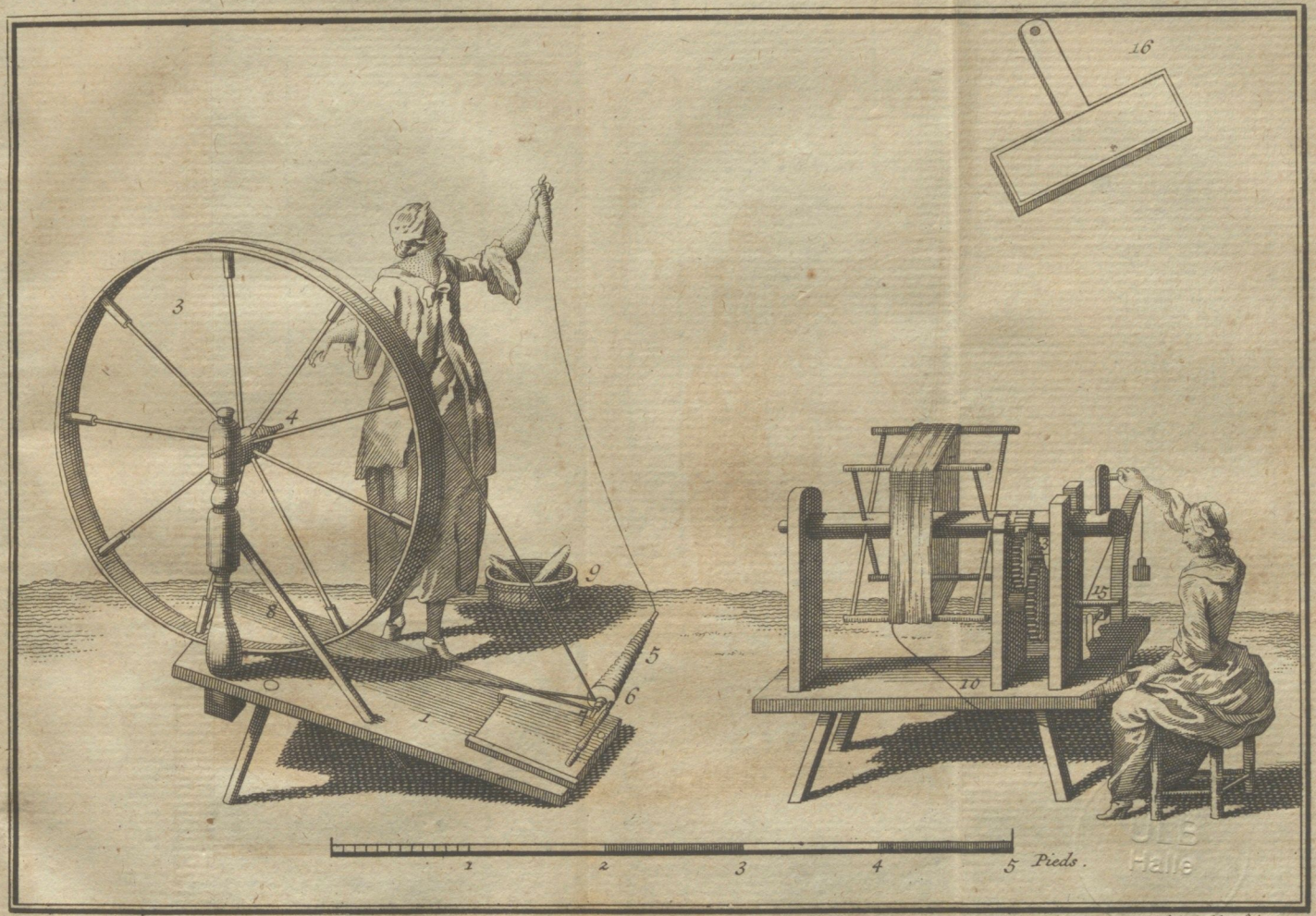






F. de Bakker fecit, 1747.

ULB Halle

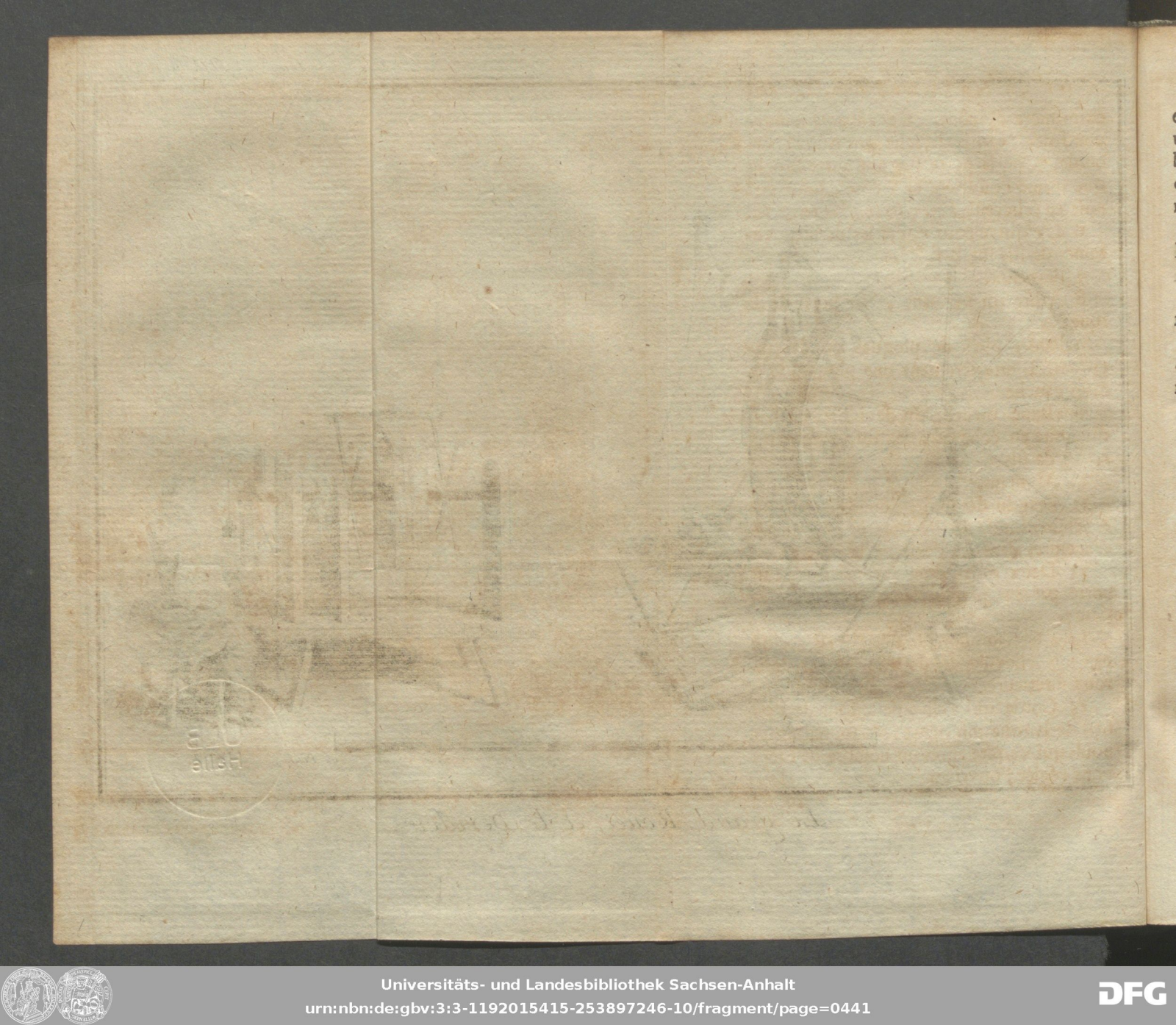


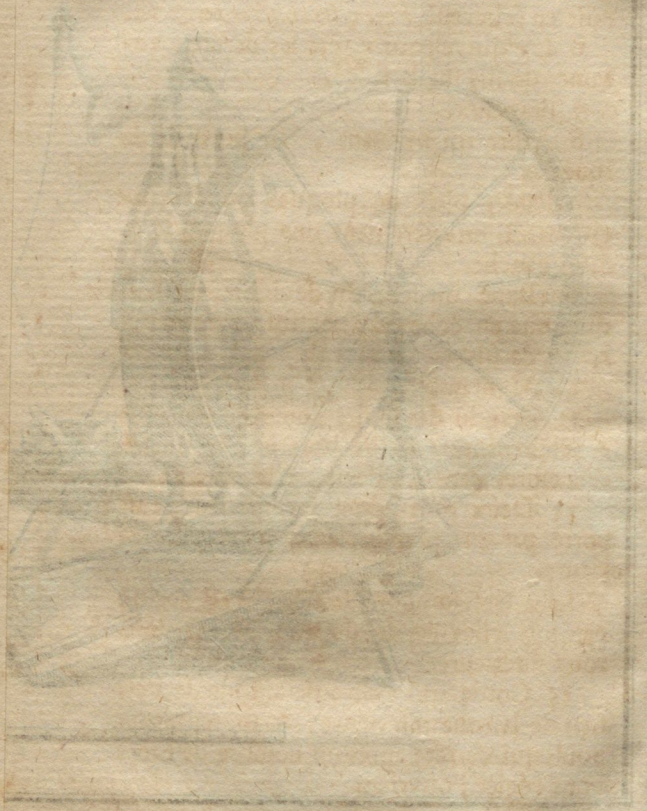
ULB Halle

E. de Bakker fecit. 1747.

Le grand Rouet, et le Dévidoir.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-1192015415-253897246-10/fragment/page=0440





en manière de cône. Ce cône se nomme une fusée. On la détache sans qu'elle s'éboule, & on la porte sur une autre broche que manie l'ouvrière ci à côté, pour être mise en échevau. *Voyez les chiffres* 10 *&* 12. L'HABIT DE L'HOMME

6 L'esquive, qui arrête les derniers volumes de fils sur la fusée.

7 Frazeaux.

8 Arbre ou montant, support de la roue.

9 Panier plein de ploques ou de saucissons. L'ouvrière tient une ploque de la main gauche.

10 Banc ou selle du dévidoir, où l'on distribue en échevaux les fusées ou petits cônes de fils.

11 Montans.

12 Bras du dévidoir. Son arbre tournant & engrenant sa petite lanterne de quatre cannelures dans les dents de la roue 13.

13 Deux roues dont la supérieure emporte par un pignon les dents de l'inférieure.

14 Marteau, dont le manche est abaissé par une cheville de détente au bas de la roue inférieure.

15 Corde qui s'enroule autour de l'essieu de la roue inférieure, & soutenant un poids qui s'arrête après un nombre de tours pour régler l'ouvrière.

16 La

L'HABIT DE L'HOMME.

16 La carde qui a servi à faire les saucissons.

PLANCHE NEUVIE`ME.

L'ourdisserie de la chaîne.

On a omis ici le filage de la chaîne qui se fait communément au fuseau, ou au petit rouet.

1 L'ourdissoir. Instrument pour assembler les fils de la chaîne.

2 Arbre tournant avec quatre aîles.

3 Six travers qui maintiennent les aîles.

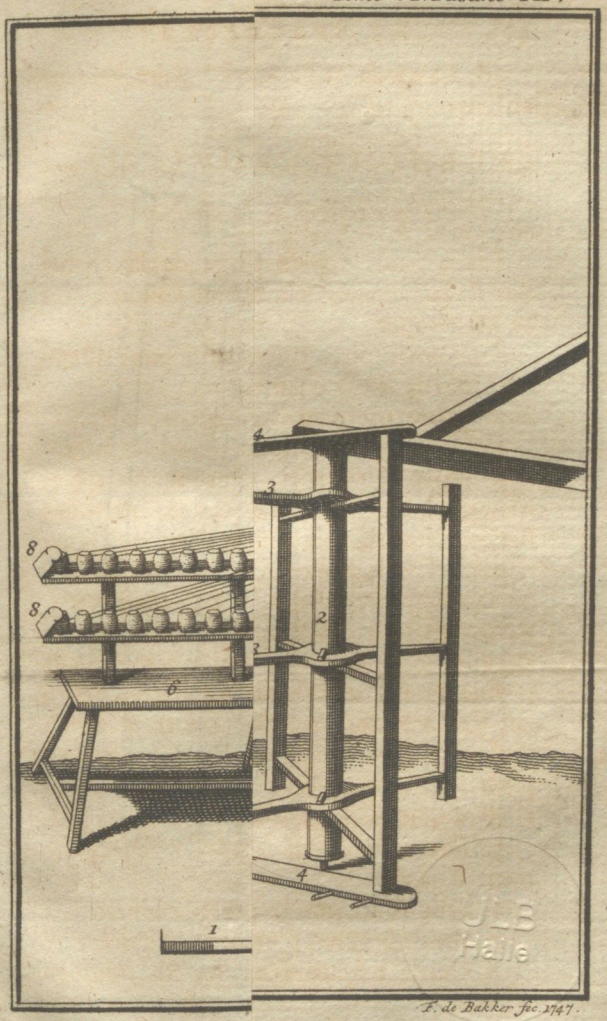
4 Deux barres portant les chevilles. Les fils attachés à une cheville & distribués sur tout l'ourdissoir, jusqu'à ce qu'ils arrivent à l'autre cheville, font une portée, ou selon d'autres usages, une demie portée. La revenue de ces fils, depuis la seconde cheville le long de l'ourdissoir jusqu'à la première, fait une deuxième portée. On sait dans chaque manufacture combien les réglemens demandent de pareilles portées, pour faire une chaîne, & ce qu'il faut de chaînes pour une monture entière.

5 Tours & assemblages de fils également espacés.

6 Banc soutenant le porte-bobine.

7 Vingt broches portant les bobines.

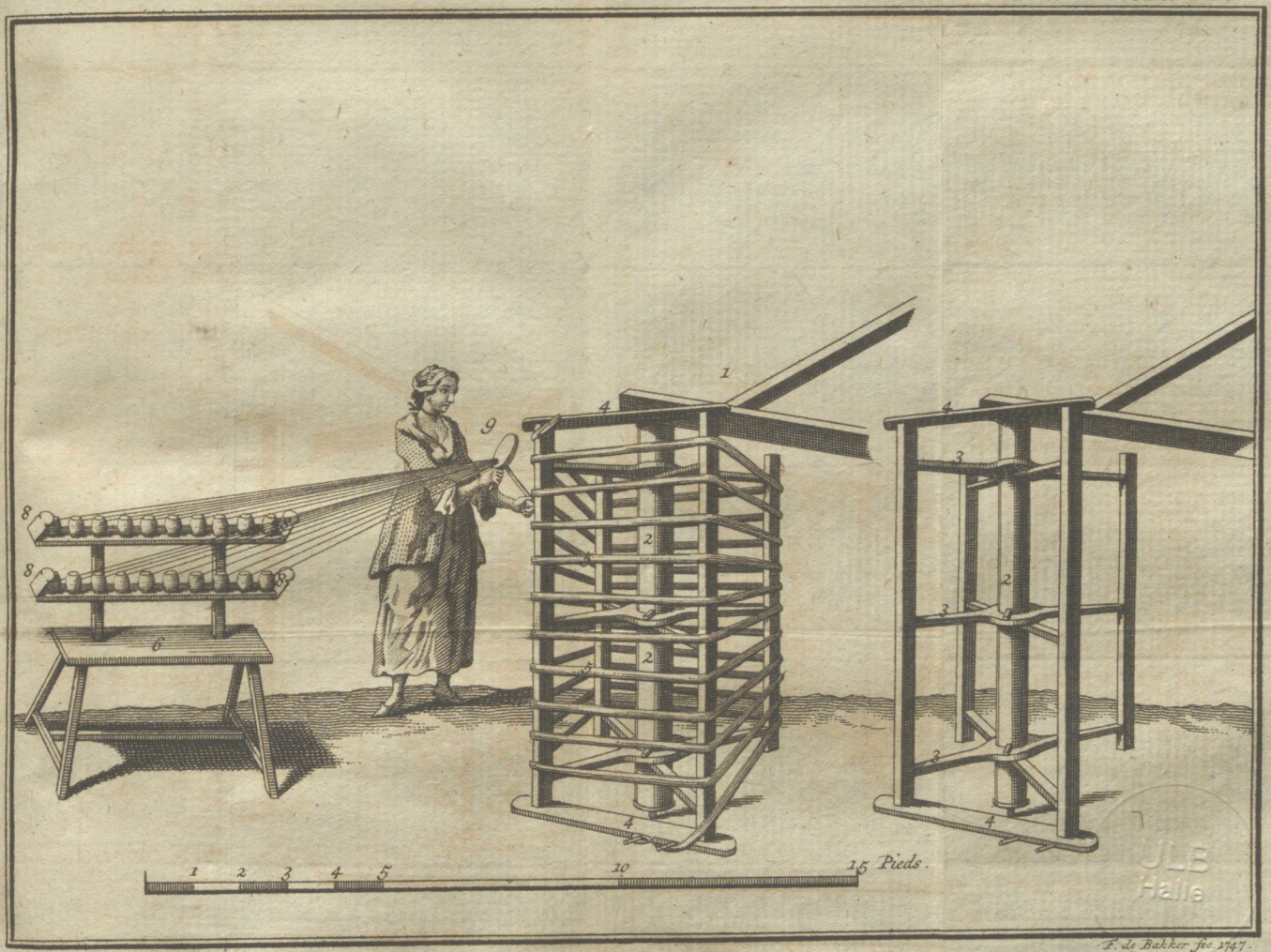
8 Corde tendue sous les fils pour en em-



JLB
Halle

F. de Bakker fec. 1747.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-1192015415-253897246-10/fragment/page=0445

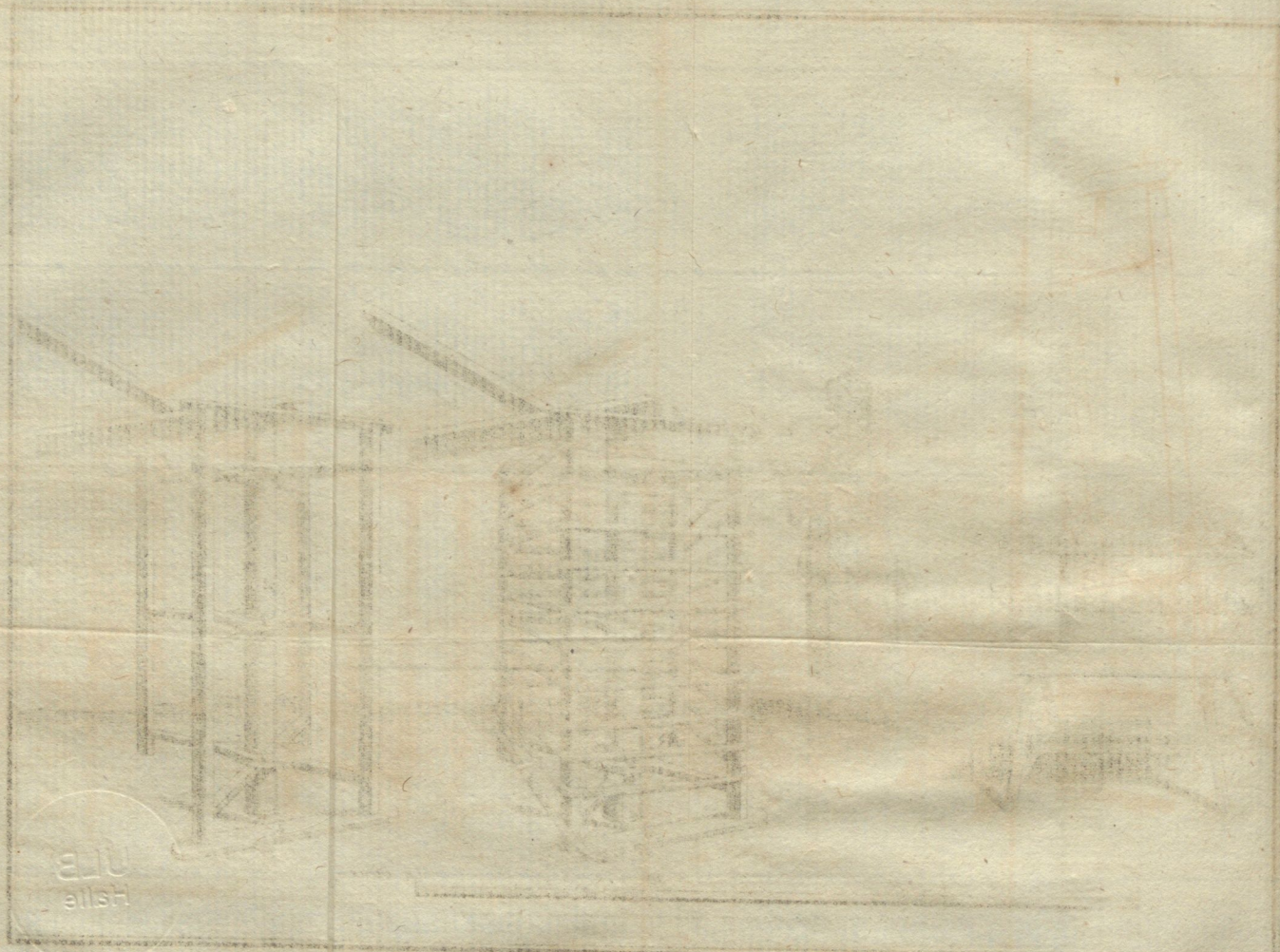


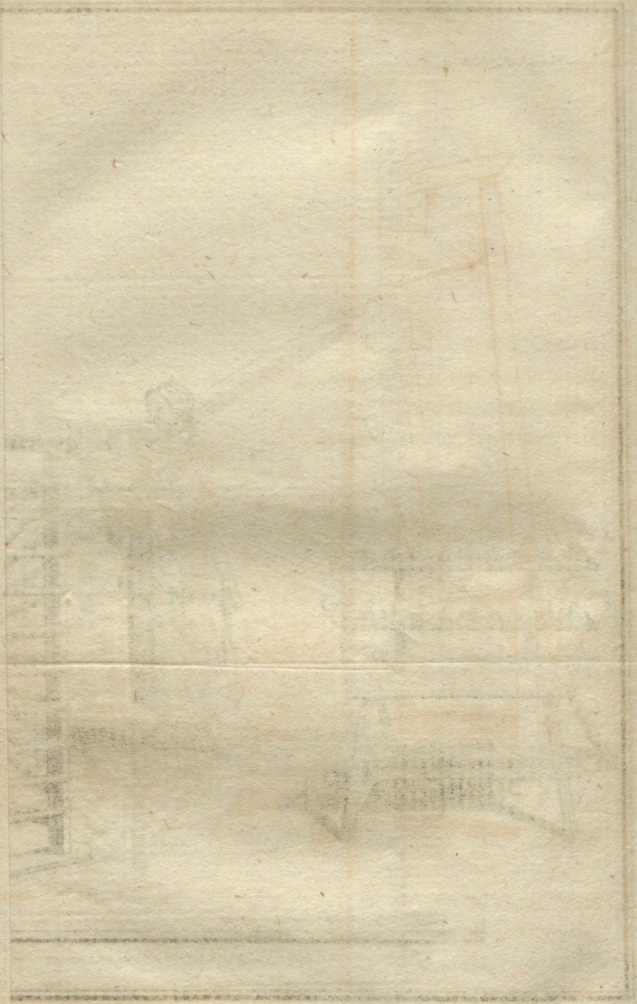
JLB Halle

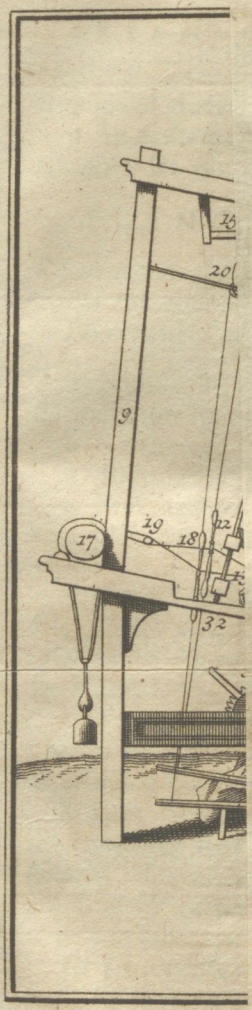
F. de Bakker fec. 1747.

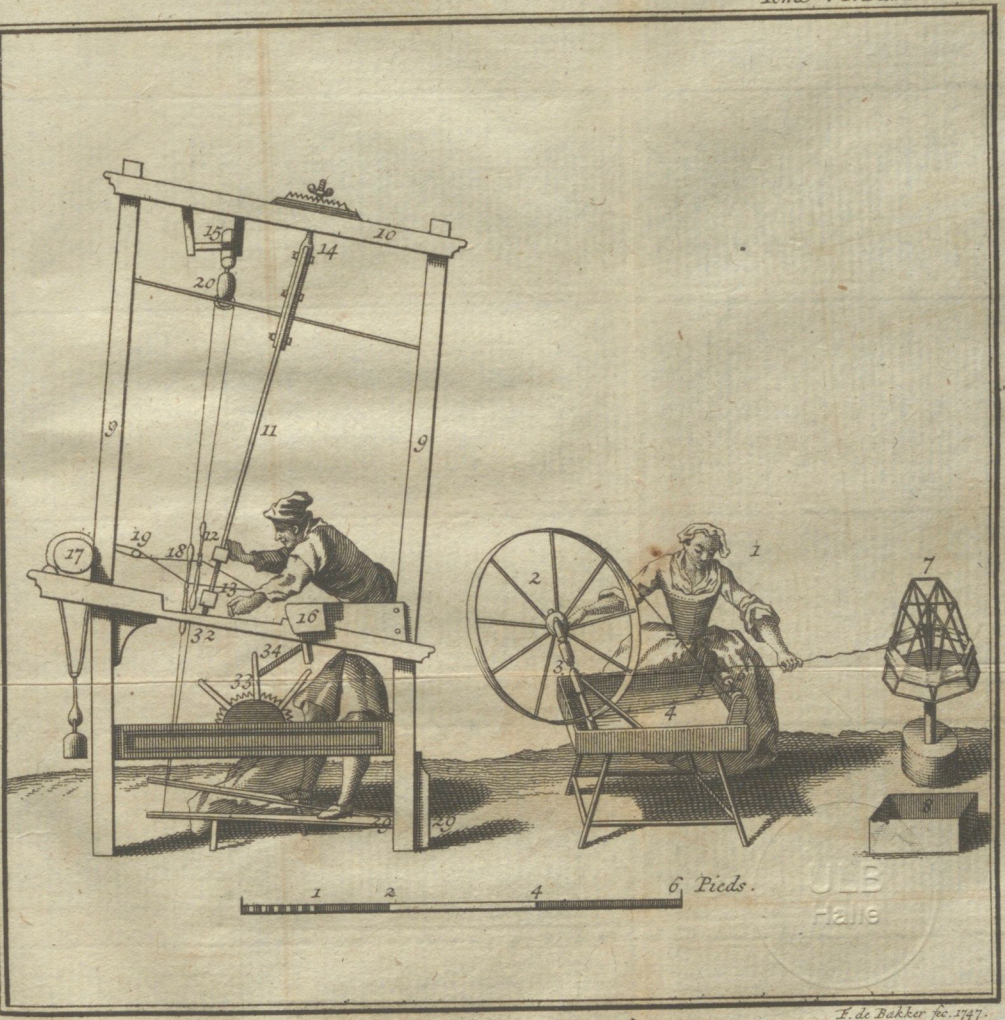
L'Ourdissoir.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-1192015415-253897246-10/fragment/page=0446



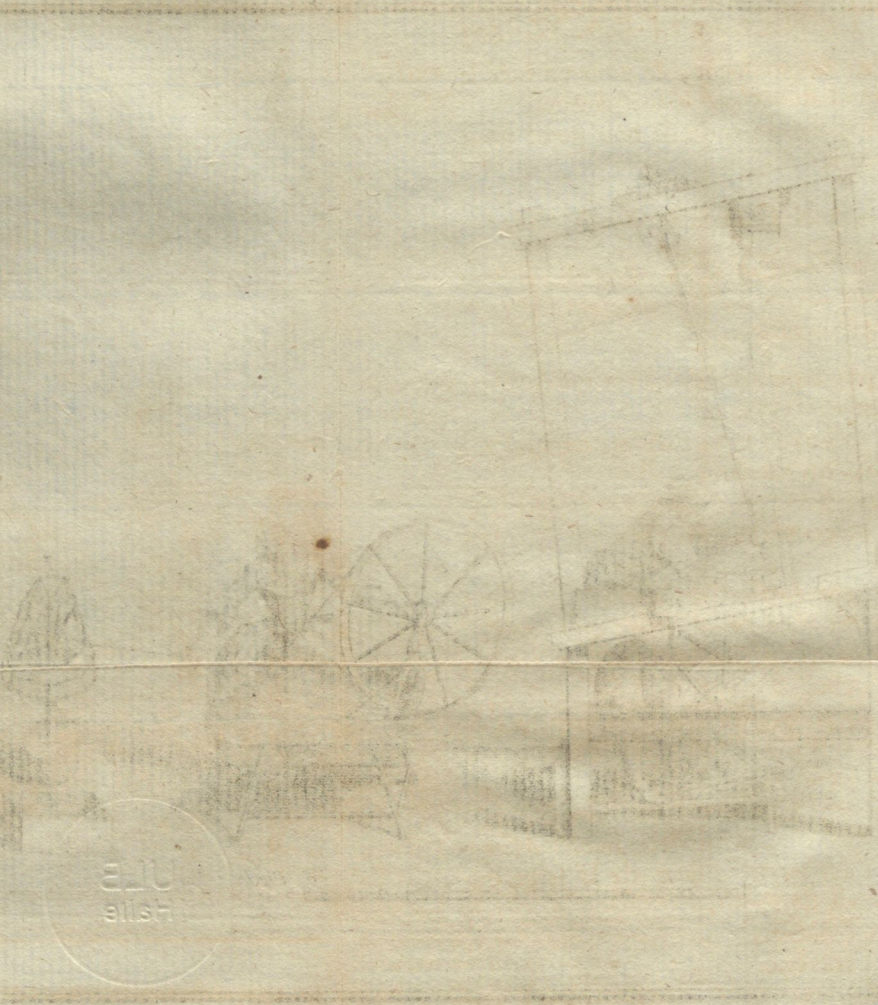


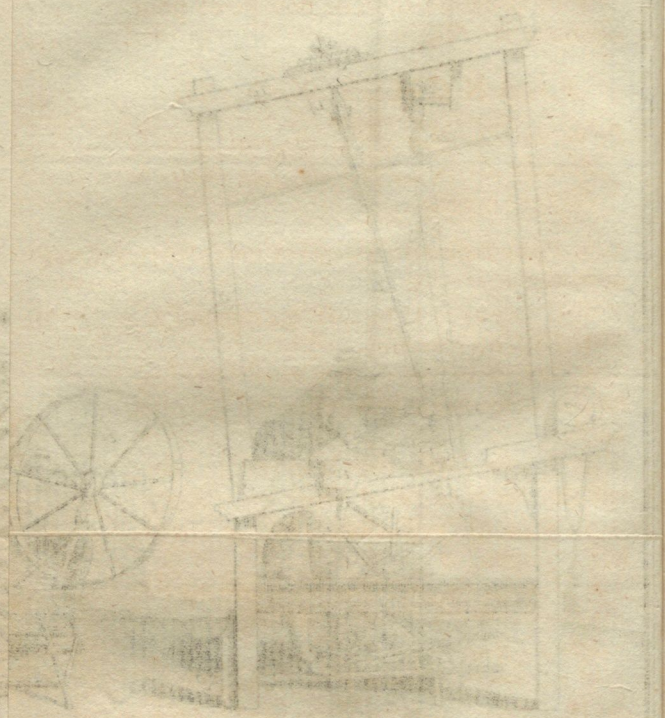

16
20
9
19
18
17
32



F. de Bakker fec. 1747.

Profil du Métier de Tisseur.





empêcher l'écartement, & pour en ôter le trop grand duvet par le frottement. L'HABIT DE L'HOMME.

9 La passette, outil de bois percé pour assembler les fils.

PLANCHES X. & XI.

Le métier du tisseur, vu de profil dans la Planche dixième, & de face dans la Planche onzième.

1 Epouleuse, qui distribue un échevau de trame sur les époulins. PLANCHE DIXIEME.

2 Rouet avec sa poupée ou manivelle.

3 Bras ou montans.

4 Banc environné de quatre planchettes, pour contenir les tuyaux ou époulins vuides.

5 Broche de fer que la corde du rouet fait tourner avec l'époulin qu'on y met.

6 Noix qui reçoit la corde, & fait aller la broche.

7 Tournette avec son pied portant l'échevau mouillé, dont le fil est emporté & assemblé sur l'époulin.

8 Boëte où l'on met les tuyaux chargés de leur juste quantité de trame. *Même planche.* Le métier à faire de la serge ou du drap vû de profil.

9 Les montans.

10 La traverse.

11 La

L'HABIT DE L'HOMME.

11 La chasse qui sert à frapper & à serrer plus ou moins le fil de trame.

12 Le dessus de la chasse, ou longue barre que l'ouvrier empoigne d'une main, puis de l'autre.

13 Le dessous contenant le rô ou le peigne avec la barre inférieure. *Voyez* aussi planche onzième.

14 L'aiguille de chasse, la cheville ou le goujon qui aide la mobilité de la chasse.

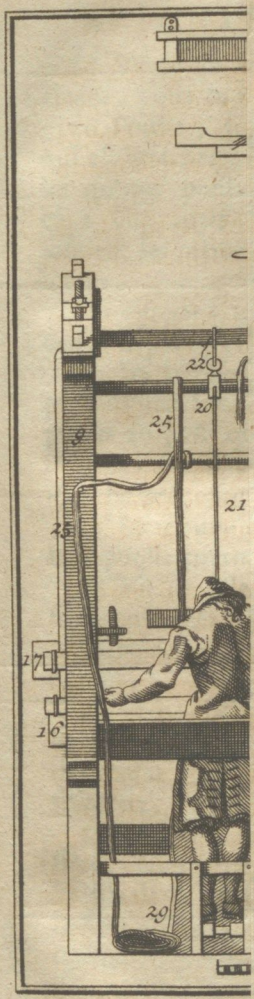
15 Porte-lame, pièce où est suspendue la poulie sur laquelle roule la corde qui tient à deux lames.

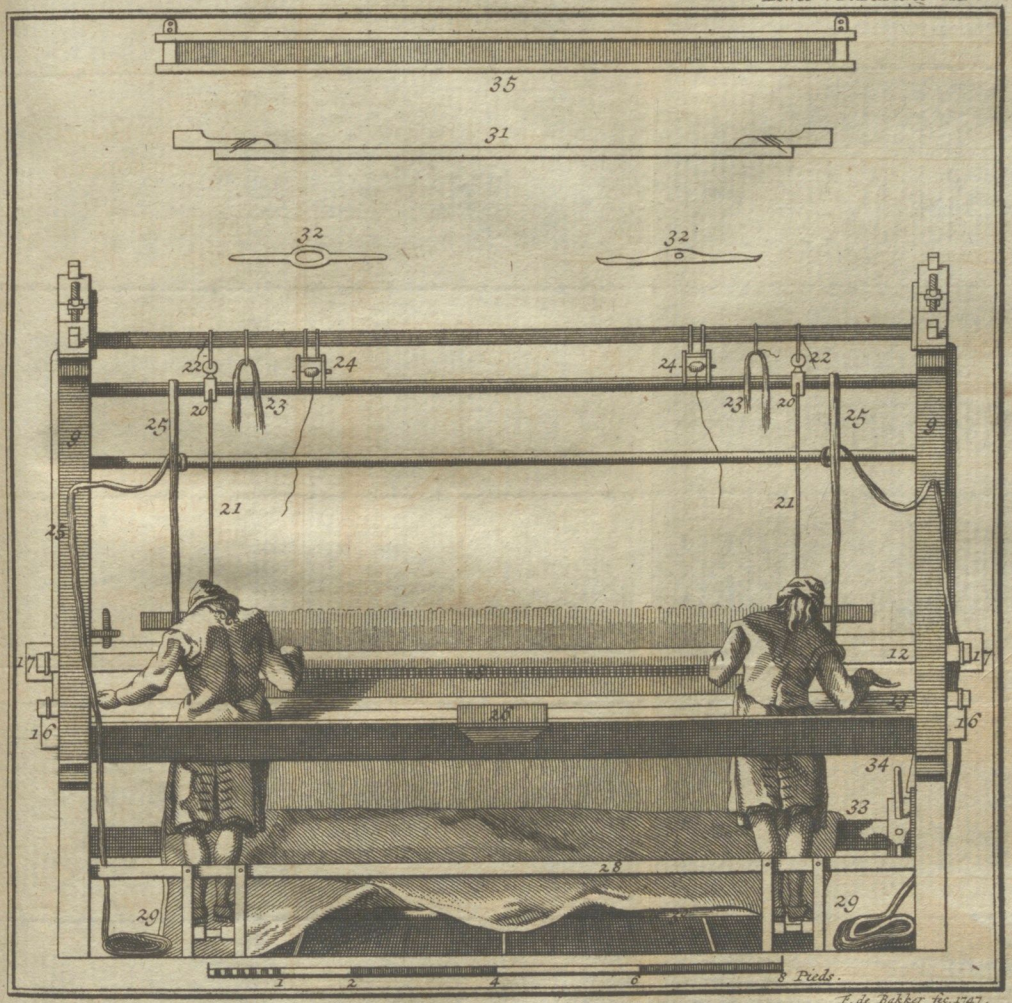
16 L'enclouoir. Pièce de bois platte & équarrie, où est une ouverture pour passer l'étoffe qui s'enroule sur l'ensoupleau.

17 L'ensuble ou rouleau qui porte le fil de chaîne à l'autre bout du métier.

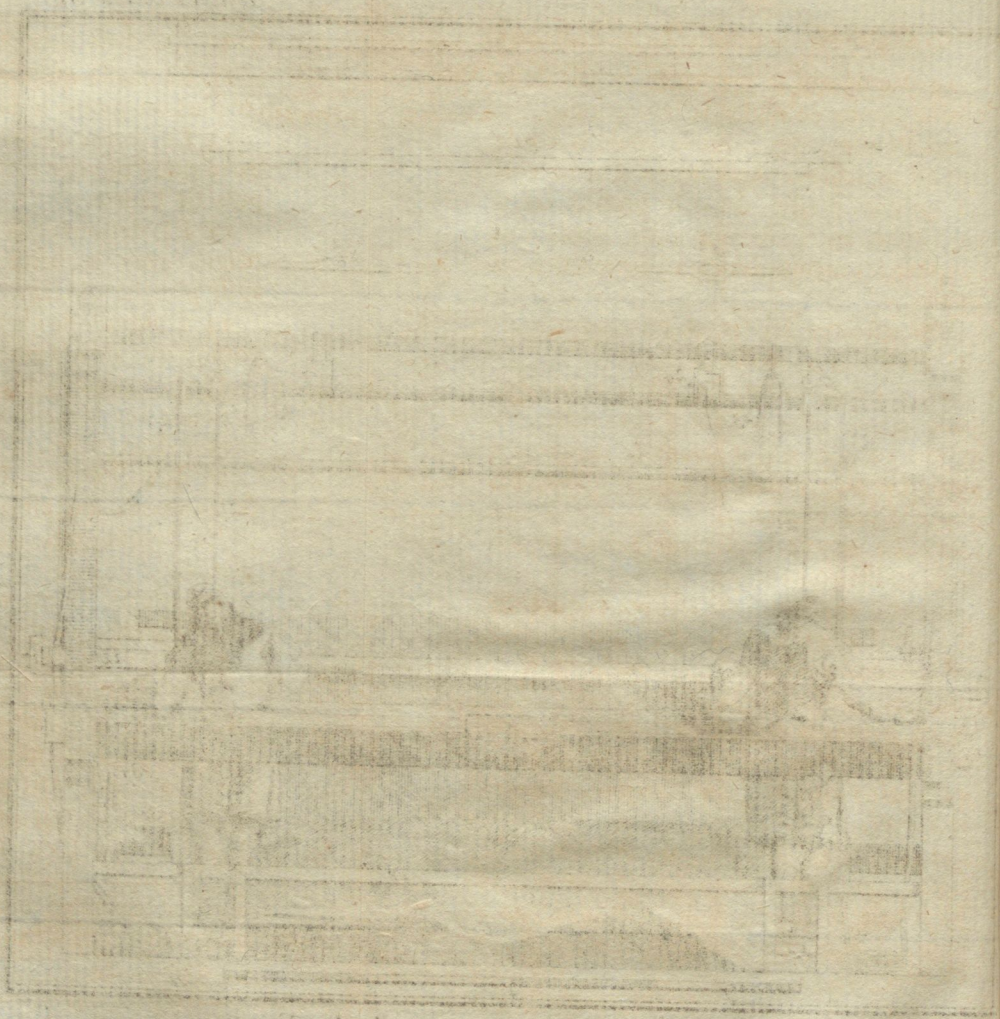
18 Le rô & plus loin les liais, ou longues baguettes qui soutiennent les lisses. Les lisses sont des fils d'un pied de long plus ou moins, qui sont attachés par leurs extrémités à deux longues baguettes, & qui ont vers le milieu une petite boucle pour donner passage à un des fils de la chaîne. Les liais & les lisses font ensemble une lame. *Voyez* à la fin du volume l'explication des termes, au mot *lame*.

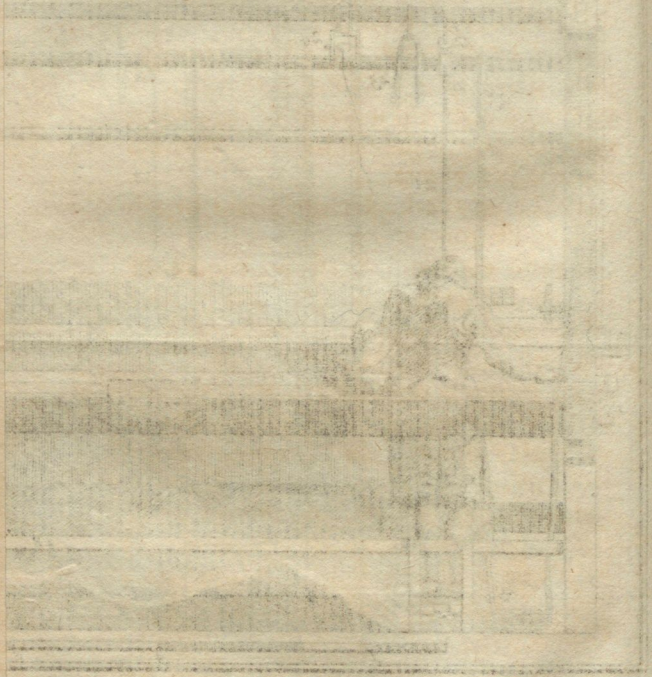
19 Ver-


22
20
25
21
23
17
16
29



Le Métier du Tisseur vû de face.





19 Verge qui se met entre les fils de la chaîne, pour en régler la séparation. L'HABIT DE L'HOMME

20 Poulie, sur laquelle roule la corde qui est attachée à deux lames. On ne voit ici qu'une poulie dans le profil. Il y en a une autre & une autre corde qui soûtient les mêmes lames à l'autre côté du métier.

On retrouve ici les objets marqués ci-dessus depuis 9, &c. PLANCHE ONZIEME

21 La marionette. C'est la corde qui passe d'une lame à l'autre par-dessus la poulie 20, & qui montant & descendant toûjours fait danser les lames. *Voyez* 18. Planche précédente.

22 La mouffle ou la chappe dans laquelle la poulie tourne.

23 Fil de lisse. C'est un paquet de fils conformes à ceux des lisses, pour raccommoder chaque lisse qui vient à se rompre.

24 Porte-bobine où est une provision de fil de chaîne, pour rétablir chaque fil de chaîne qui se trouve rompu ou défectueux.

25 Lisière, ou provision de fil de lisière, pour rétablir ce qui se casse dans les fils de la lisière, qui, sut-tout dans le drap, sont fort différens de ceux de la chaîne.

26 La

L'HABIT DE L'HOMME.

26 La bache pour recevoir les tuyaux ou épolets.

27 Le banc.

28 La barre de derrière.

29 Les marches, ou bâtons mobiles attachés par deux cordes au bas de chaque lame. Le pied qui foule une marche abaisse la lame qui y tient, & fait monter l'autre lame à l'aide de la marionette. *Voyez* aussi la Planche du profil 29.

30 Le faudet, petit plancher.

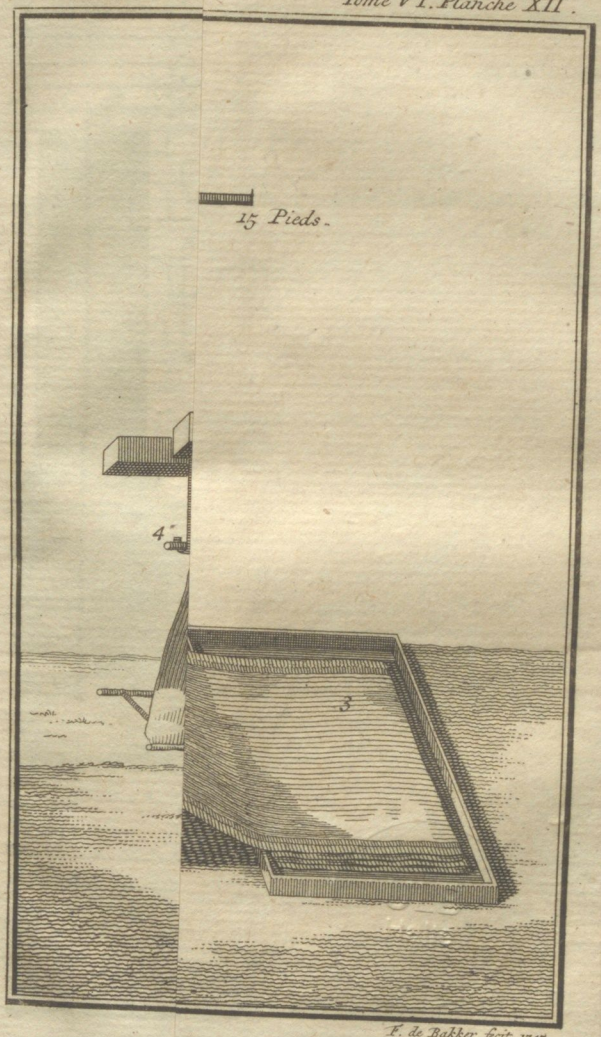
31 Le temple. Petite règle rompue, ayant des dents ou hoches en forme de cremaillère, & qu'on peut allonger ou raccourcir à l'aide de ses dents, de ses pièces rompues, & du curseur ou de la boucle qui les assemble. Les extrémités en sont hérissées de petites pointes que l'ouvrier enfonce & arrête dans les lisières de son étoffe. Par ce moyen il la tient toûjours également large, & également tendue. Il déplace le temple & le transporte plus loin à mesure que l'étoffe avance.

32 La navette vûe de face & de profil.

33 Le rouleau ou ensublet, ou ensoupleau, ou déchargeoir, sur lequel on assemble l'étoffe à mesure que la chaîne s'emplit de trame.

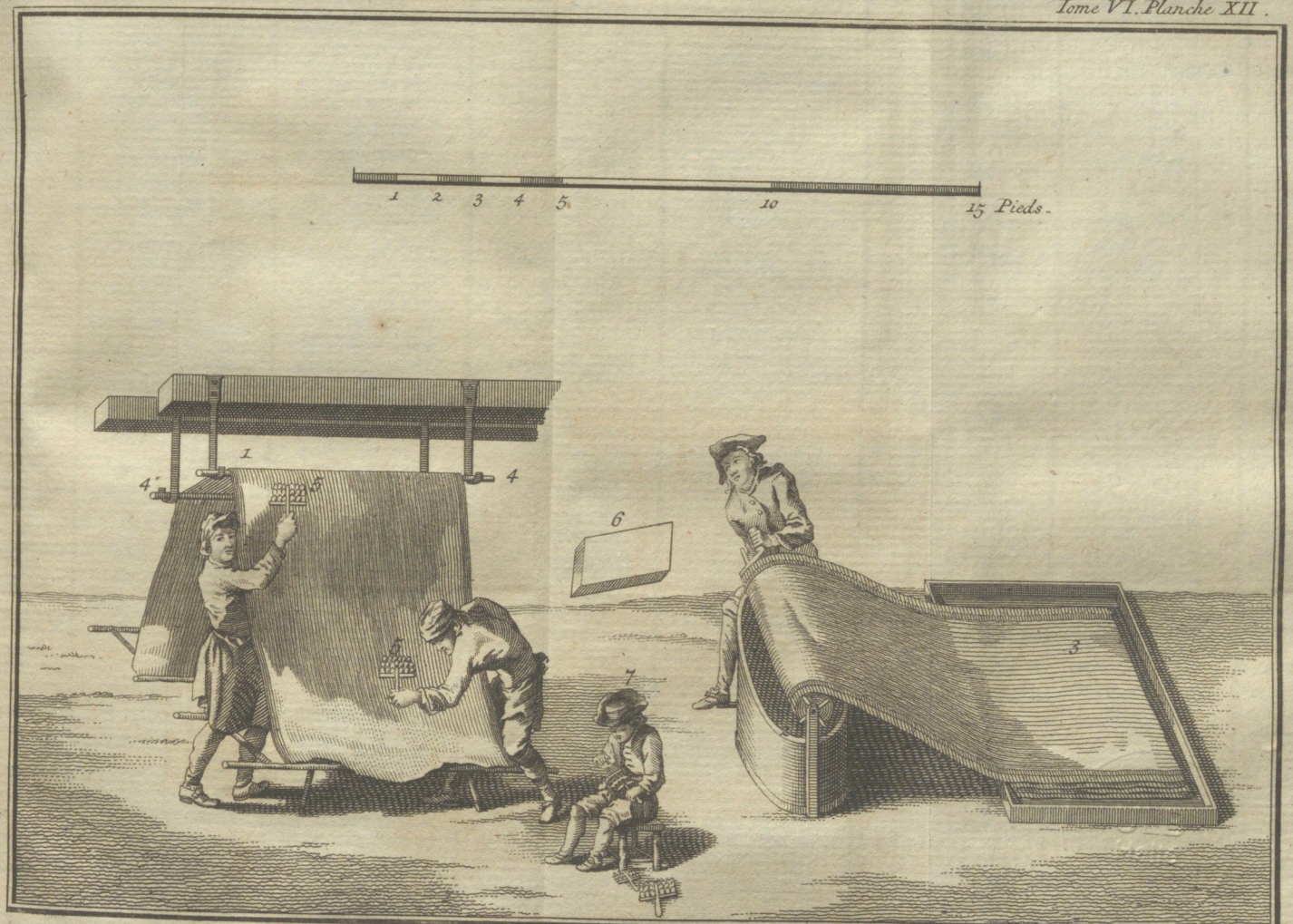
34 La cliche. Leviers de fer pour faire aller le rouleau.

35 Le



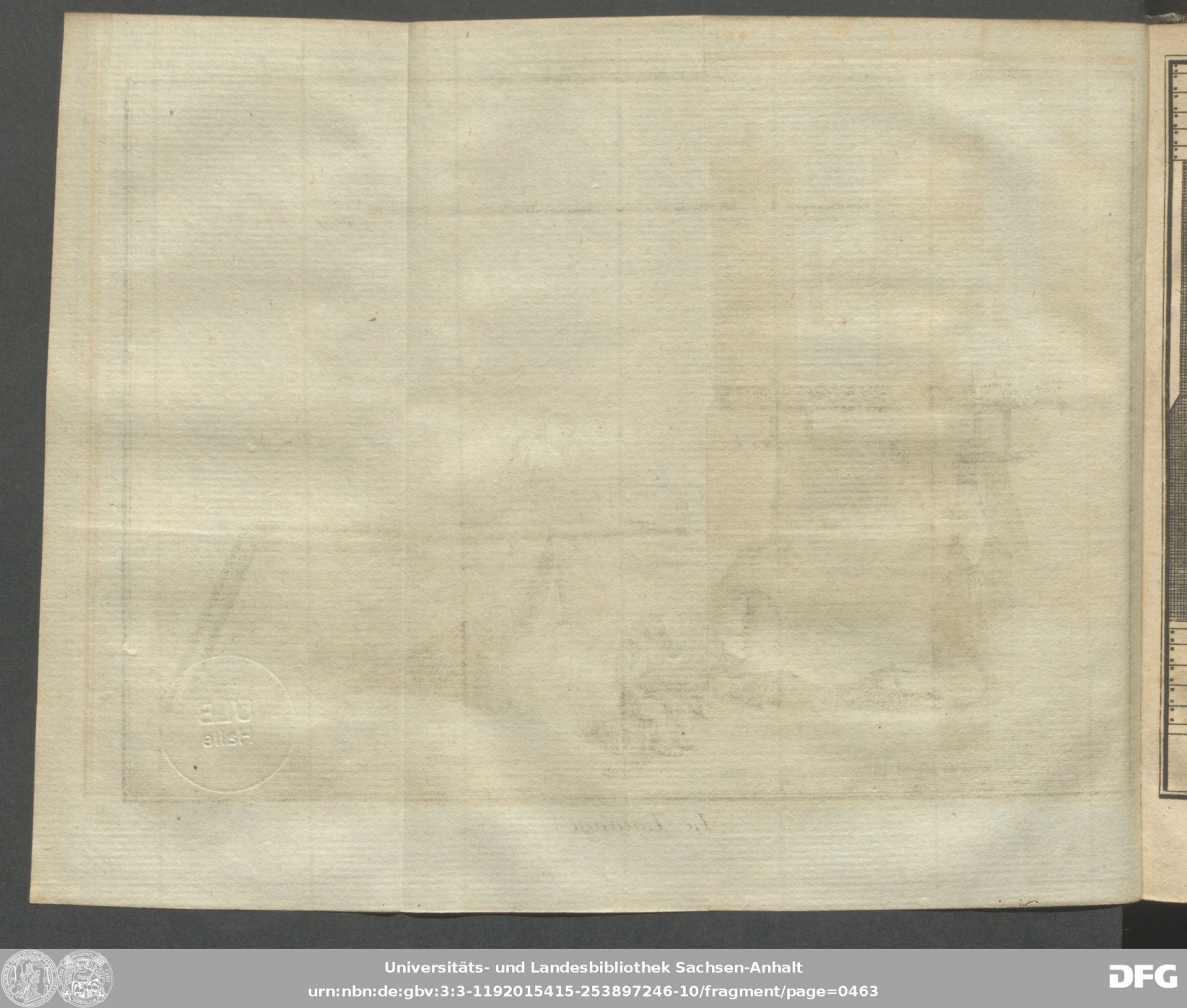
F. de Bakker fecit, 1747.

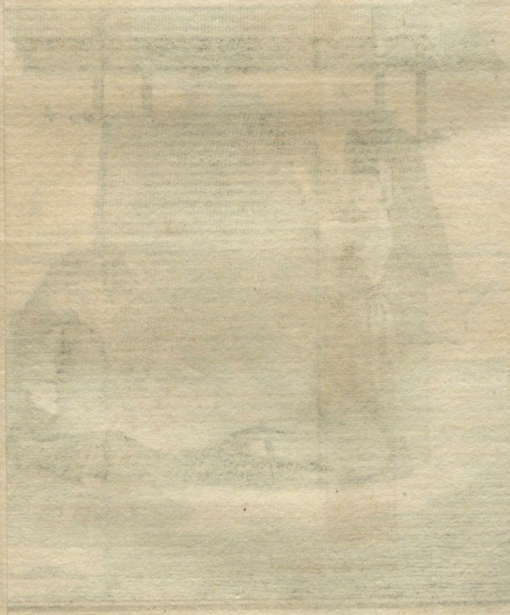
Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-1192015415-253897246-10/fragment/page=0461



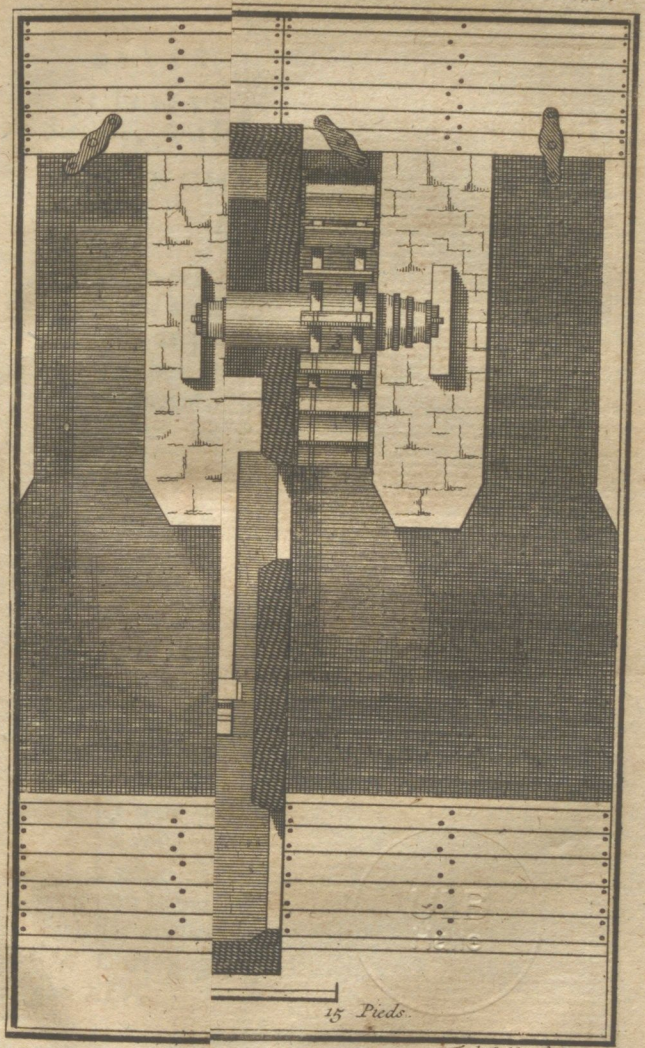
F. de Bakker fecit, 1747.

Le Lainage.

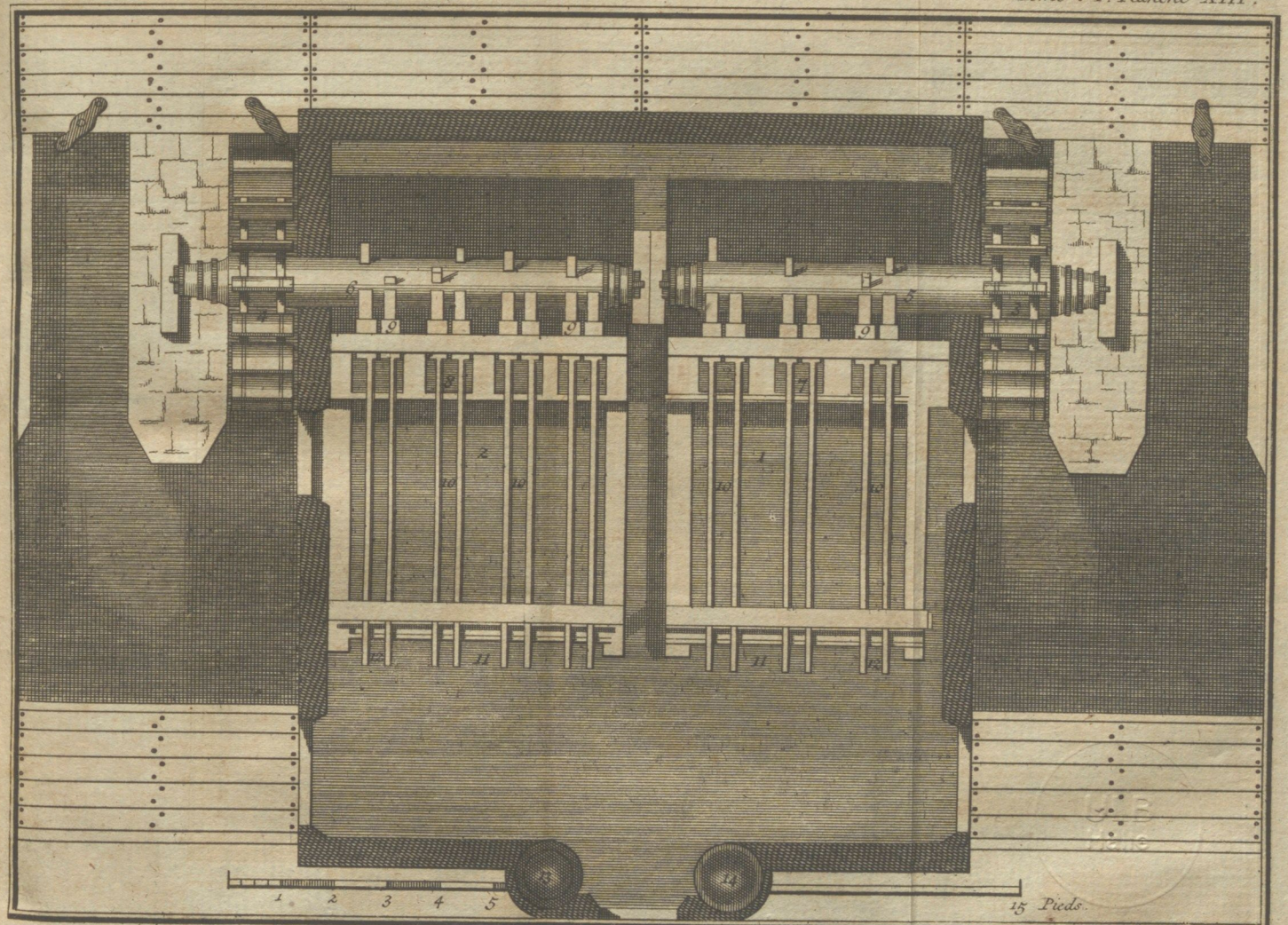




Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-1192015415-253897246-10/fragment/page=0464

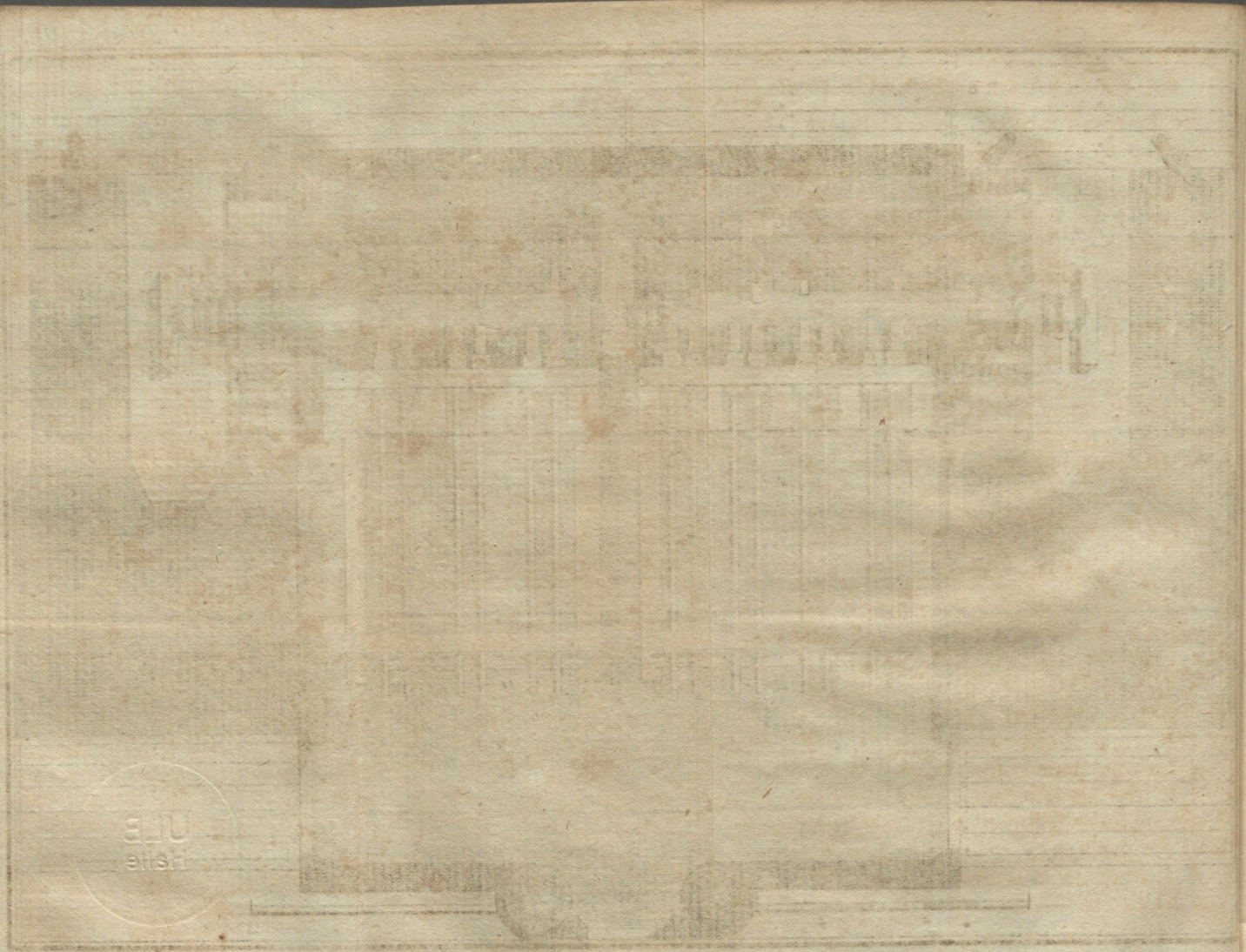


F. de Bakker fecit 1747.



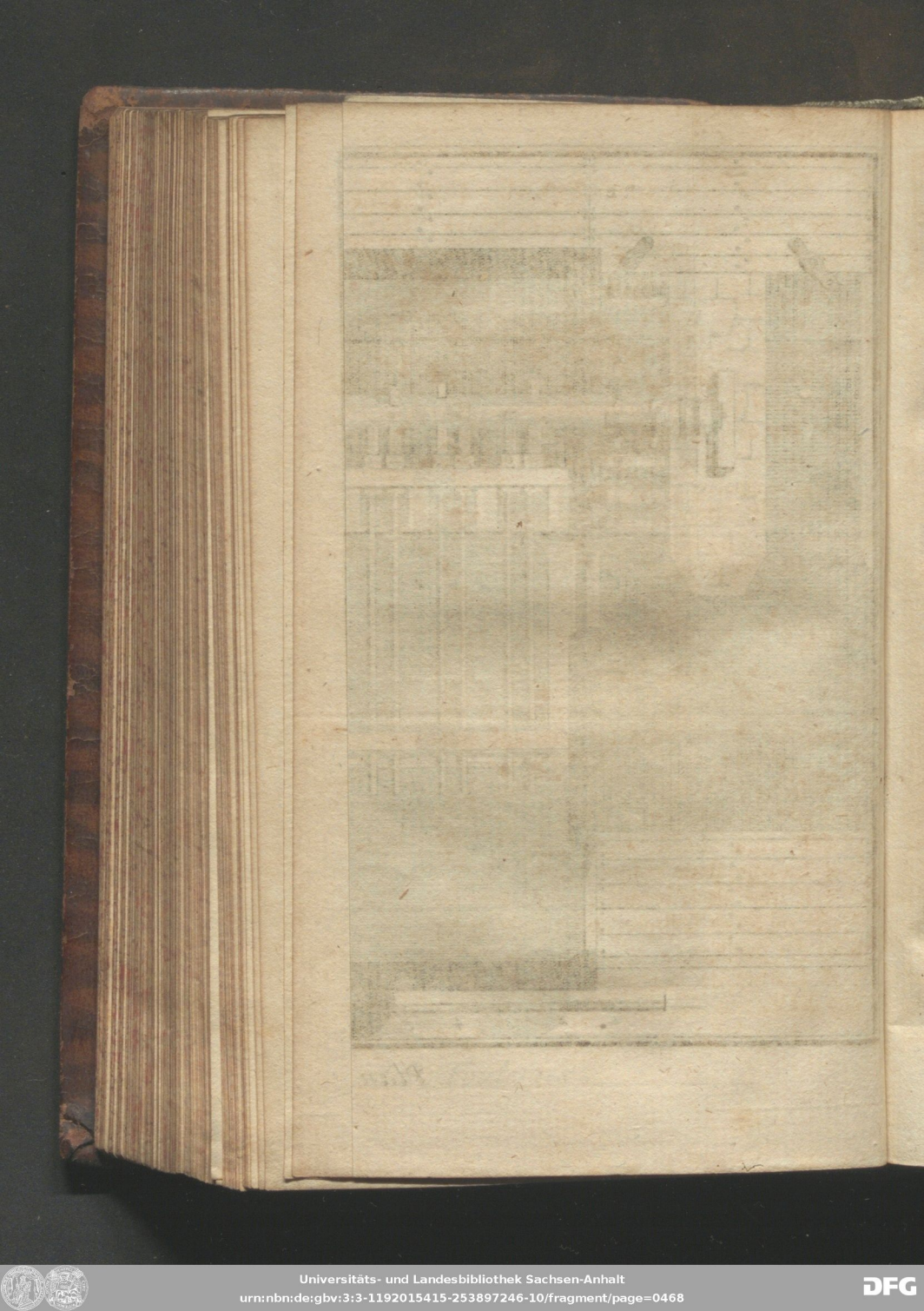
F. de Bakker fecit. 1747.

Plan des Fouleries.



ULB
Halle

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-1192015415-253897246-10/fragment/page=0467



35 Le rô vû à part. *Voyez* 13 Planche dixième, & 18 Planche onzième. L'HABIT DE L'HOMME.

PLANCHE DOUZIE'ME.

Le Lainage.

1 Porte-perche.
2 Cuve à mouiller l'étoffe.
3 Barque pour poſer le drap mouillé.
4 Perches avec les quatre crochets qui les ſoutiennent.
5 Croix montée de chardons pour lainer.
6 Broſſes pour nettoyer les chardons.
7 Ouvrier travaillant à la carde.

PLANCHE TREIZIE'ME.

Plan des fouleries.

1 Le dégraiſſage où l'on nettoye & dégorge les étoffes. On l'appelle auſſi foulerie. C'eſt la même ſtructure.
2 Le foulage où l'on fait prendre aux étoffes la conſiſtance du feutre.
3 La roue pour le dégraiſſage.
4 La roue pour le foulage.
5 L'arbre de la première roue, avec ſes levées ou barres ſaillantes, pour ſoulever les têtes des maillets.
6 L'arbre de la ſeconde. *Voyez* Planche XIV.

7 La

L'HABIT DE L'HOMME.

7 La pile du dégraiſſage.

8 La pile du foulage.

9 Les maillets avec leurs longs bras. *Voyez* Planche XIV.

10 Les bras des maillets.

11 & 12 Les mêmes bras jouant par leur bout ſur des boulons.

13 La chaudière à diſſoudre le ſavon.

14 Le tonneau à diſſoudre la terre glaiſe.

PLANCHE QUATORZIE'ME.

Coupe d'une foulerie.

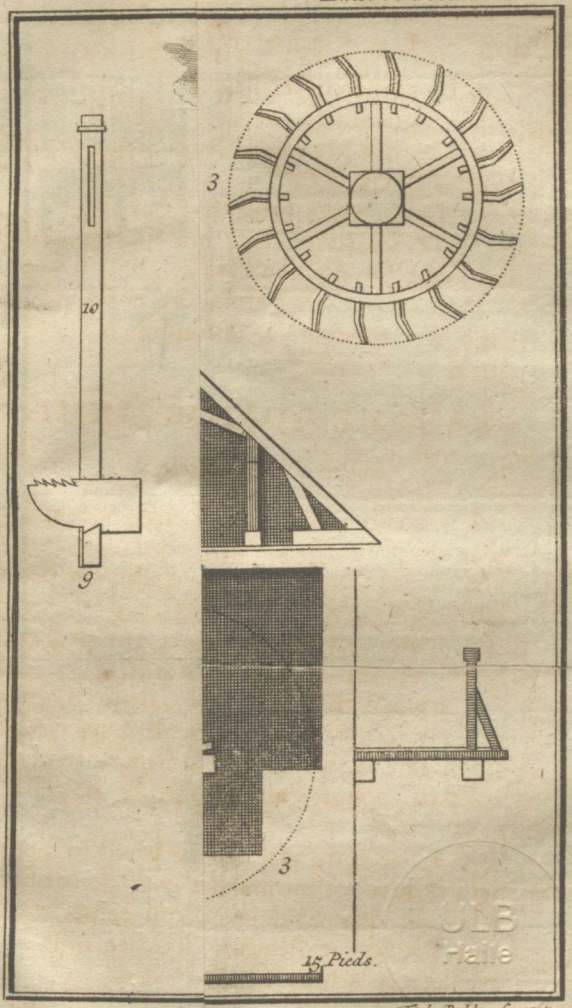
Les nombres du profil correſpondent à ceux du plan. *Voyez* Planche précédente.

3 Trace de la roue qui tourne en dehors. 3 * La roue vûe de face.

6 L'arbre avec ſes levées, qui en paſſant ſoulèvent les têtes des maillets.

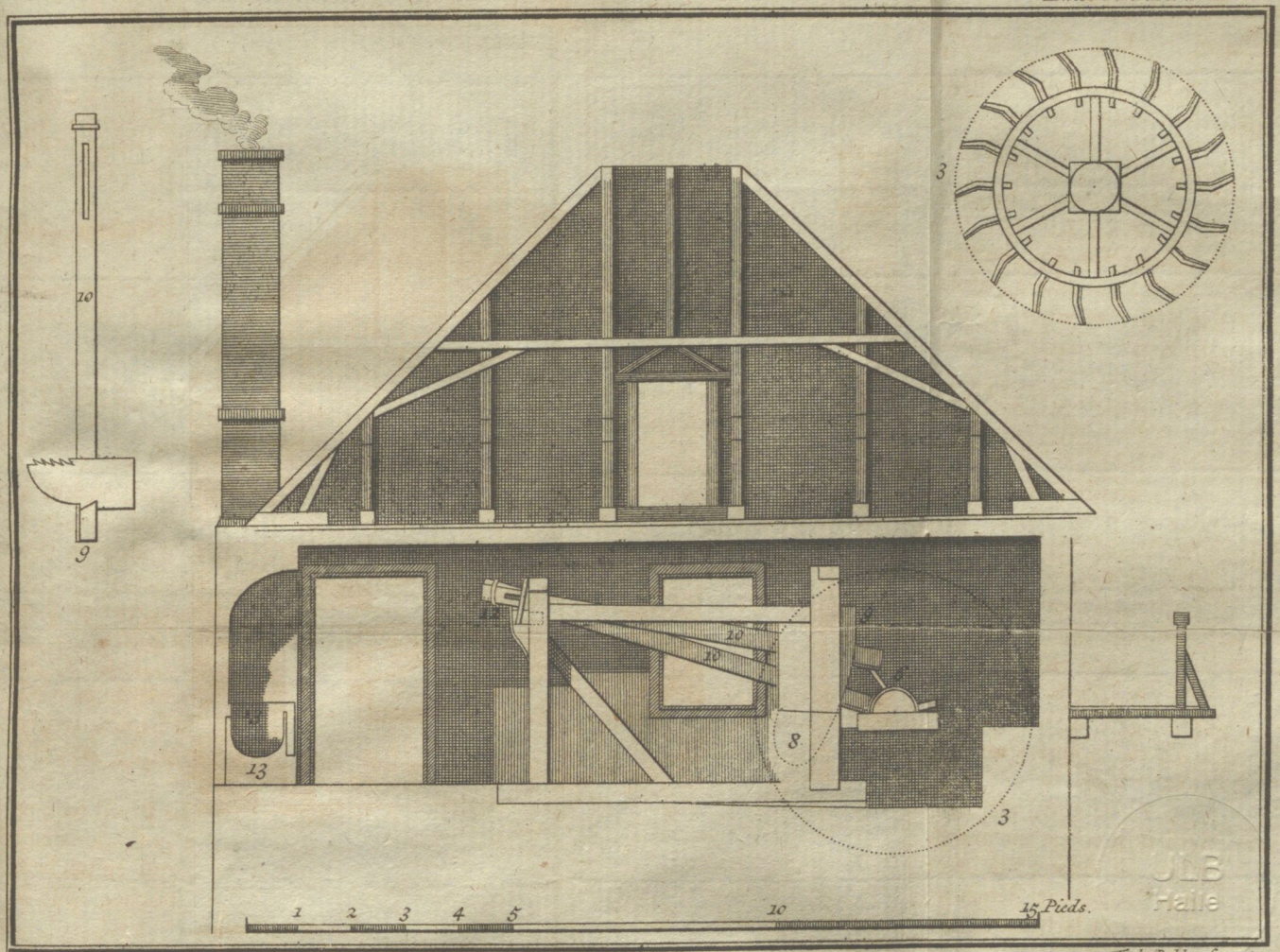
8 La pile ou le pôt du foulon. Cette pile eſt ici cachée derrière le bois d'aſſemblage, & n'eſt exprimée que par une trace de points qui en marque la poſition.

9 La tête du maillet. Le profil trompe ici l'œil, en faiſant prendre pour des dents trois ou quatre rainures, qui empêchent que l'étoffe ne demeure attachée ſous le maillet par la ſuppreſſion de l'air.



F. de Bakker fec. 1747.

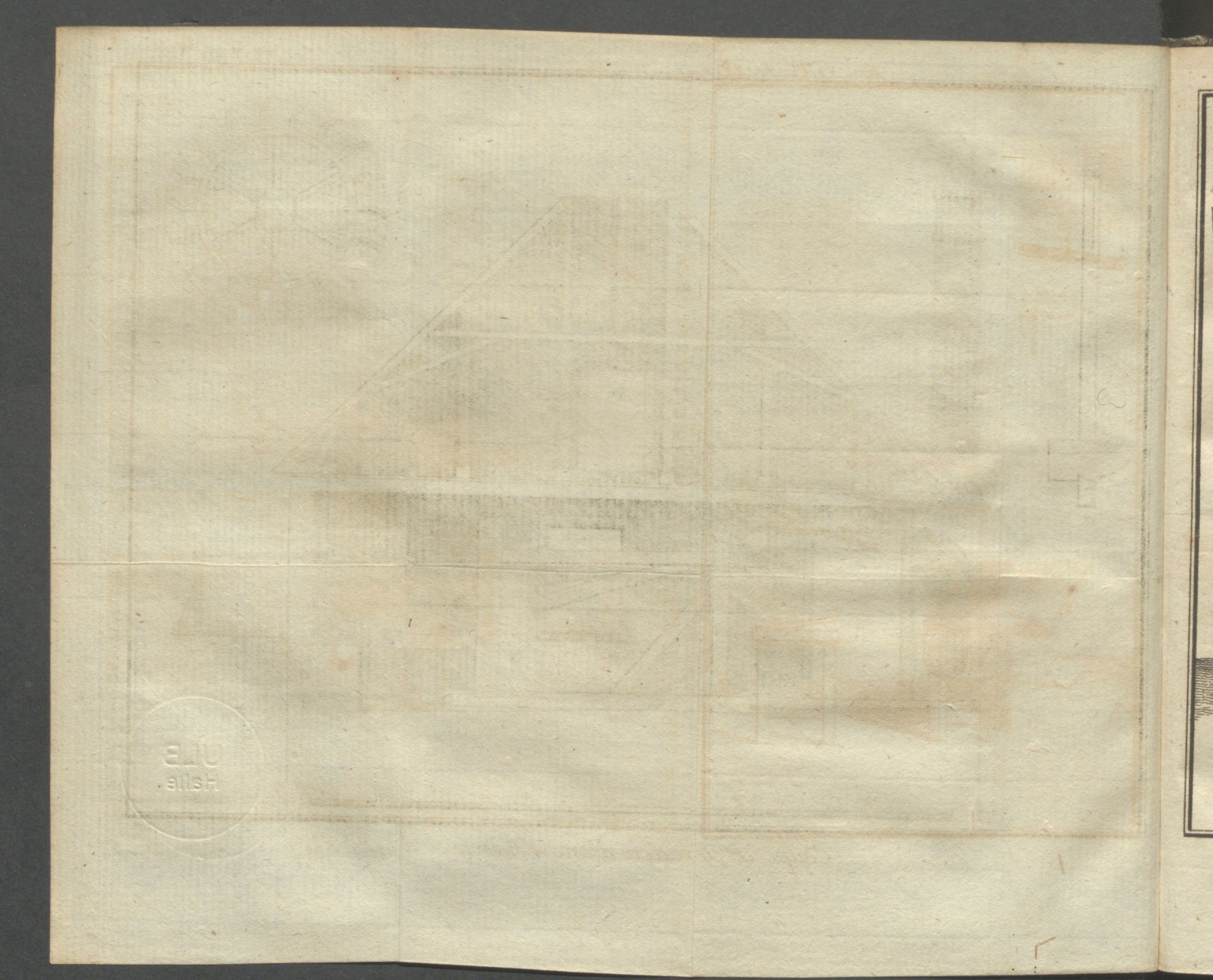
ULB Halle

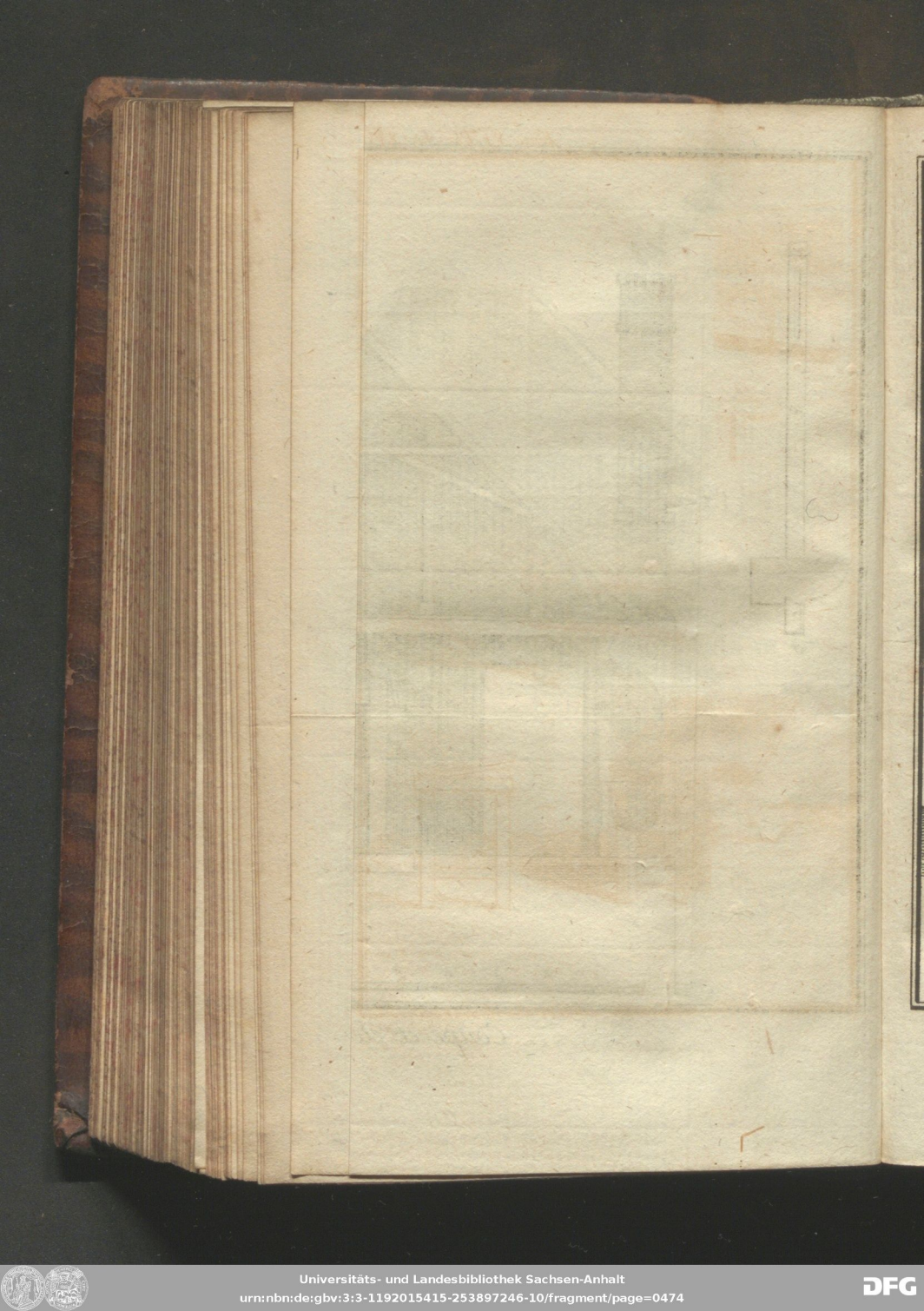


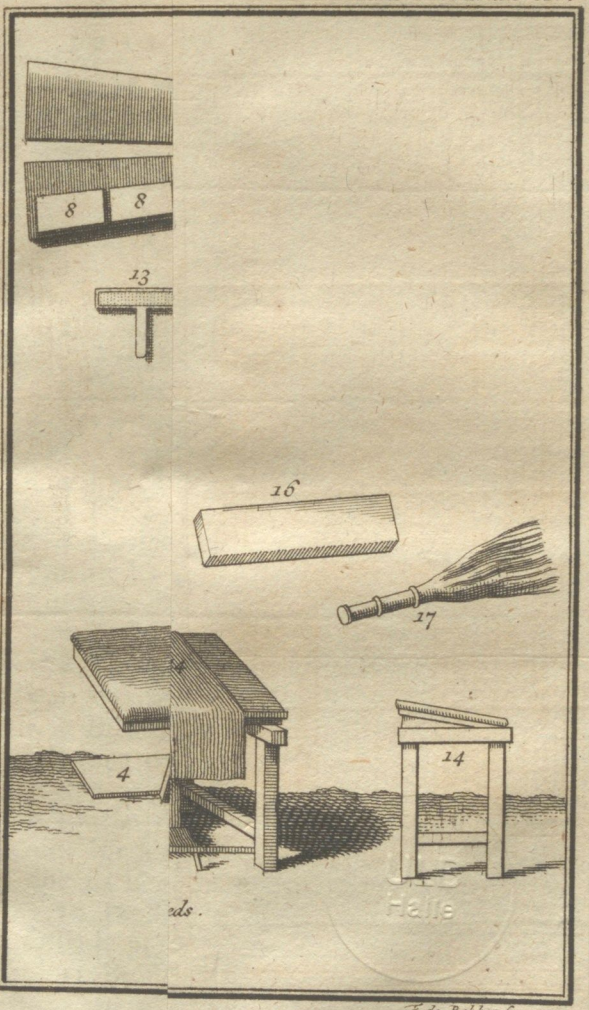
F. de Bakker fec. 1747.

Coupe et élévation d'une Foulerie.

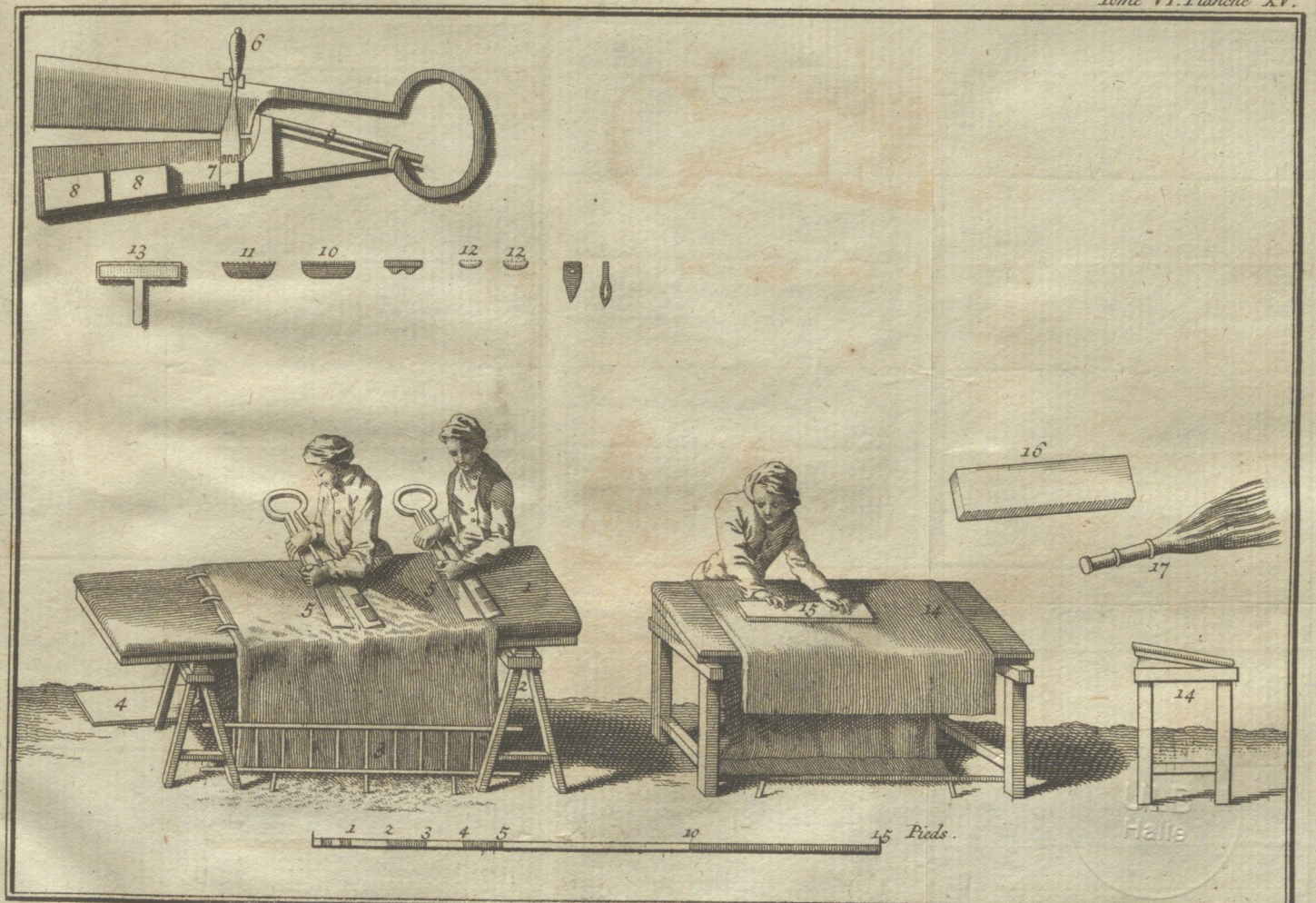
Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-1192015415-253897246-10/fragment/page=0472







F. de Bakker fec. 1747.



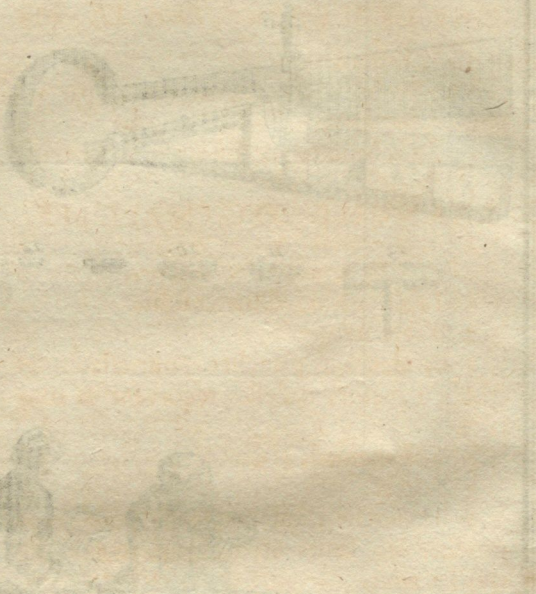
Le travail des Tondeurs.

F. de Bakker fec. 1747.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-1192015415-253897246-10/fragment/page=0476

ULB
Halle

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-1192015415-253897246-10/fragment/page=0477



10 Le bras. L'HABIT DE L'HOMME

11 Le bout du maillet arrêté par un boulon.

13 La chaudière à dissoudre le savon.

PLANCHE QUINZIE'ME.

Le travail des tondeurs.

1 Table garnie d'un coussin.

2 Treteaux.

3 Faudet ou plancher pour asseoir les étoffes à mesure qu'elles reçoivent la tonture.

4 Marchepied.

5 Force.

6 Manioche, ou manivelle pour rapprocher les lames en bandant une corde qui les unit.

7 Tasseau avec sa vis.

8 Plaques de plomb pour affermir la lame dormante.

9 Billette ou pièce de bois attachée à la lame dormante, & que l'ouvrier empoigne de la main droite, pendant que la gauche fait jouer les fers par le continuel bandement & débandement du cordon de la manivelle.

10 Brosse à dents pour irriter ou faire sortir le poil où il manque.

11 Brosse sans dents pour ôter le duvet.

L'HABIT DE L'HOMME

12 Crochets ou attaches pour arrêter le drap sur le coussin. A côté sont de petites pinces, vûes de différens sens : elles servent à ôter les inégalités.

13 Carde.

14 Table à coucher, & à incliner tous les poils de l'étoffe du même côté. Ce qu'on appelle tuiler le drap.

15 La tuile, planchette enduite d'un mastic pour coucher le poil, & pour enlever les paillettes ou corps étrangers.

16 Brosses.

17 Vergettes.

PLANCHE SEIZIE'ME.

La Presse.

1 Table.

2 Plateaux pour couvrir les derniers plis des étoffes feuilletées.

3 Feuillet ou carton pour séparer un pli d'avec l'autre.

4 Planche ou support pour asseoir l'étoffe pliée.

5 Etoffe sous la presse.

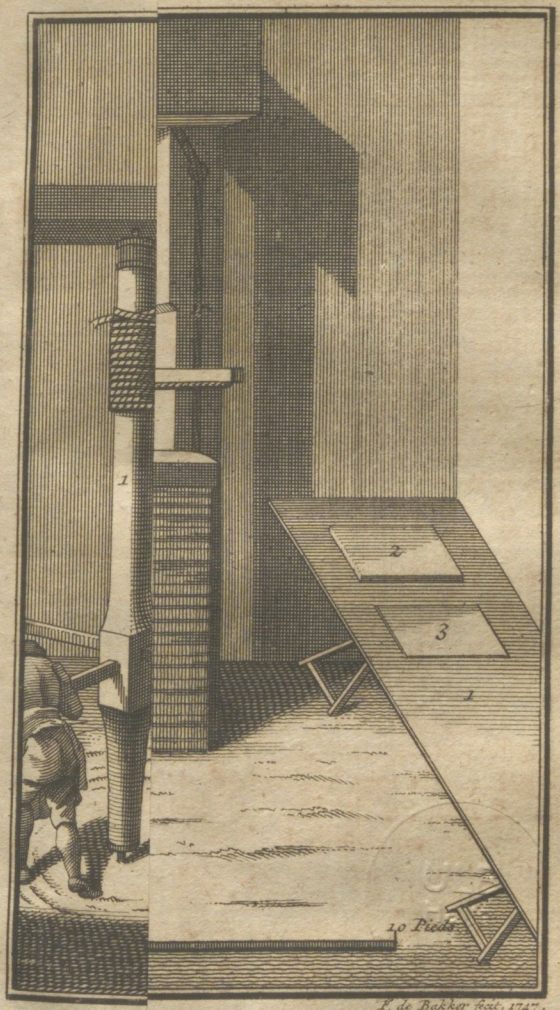
6 Lanterne de fer.

7 Lanterne de bois.

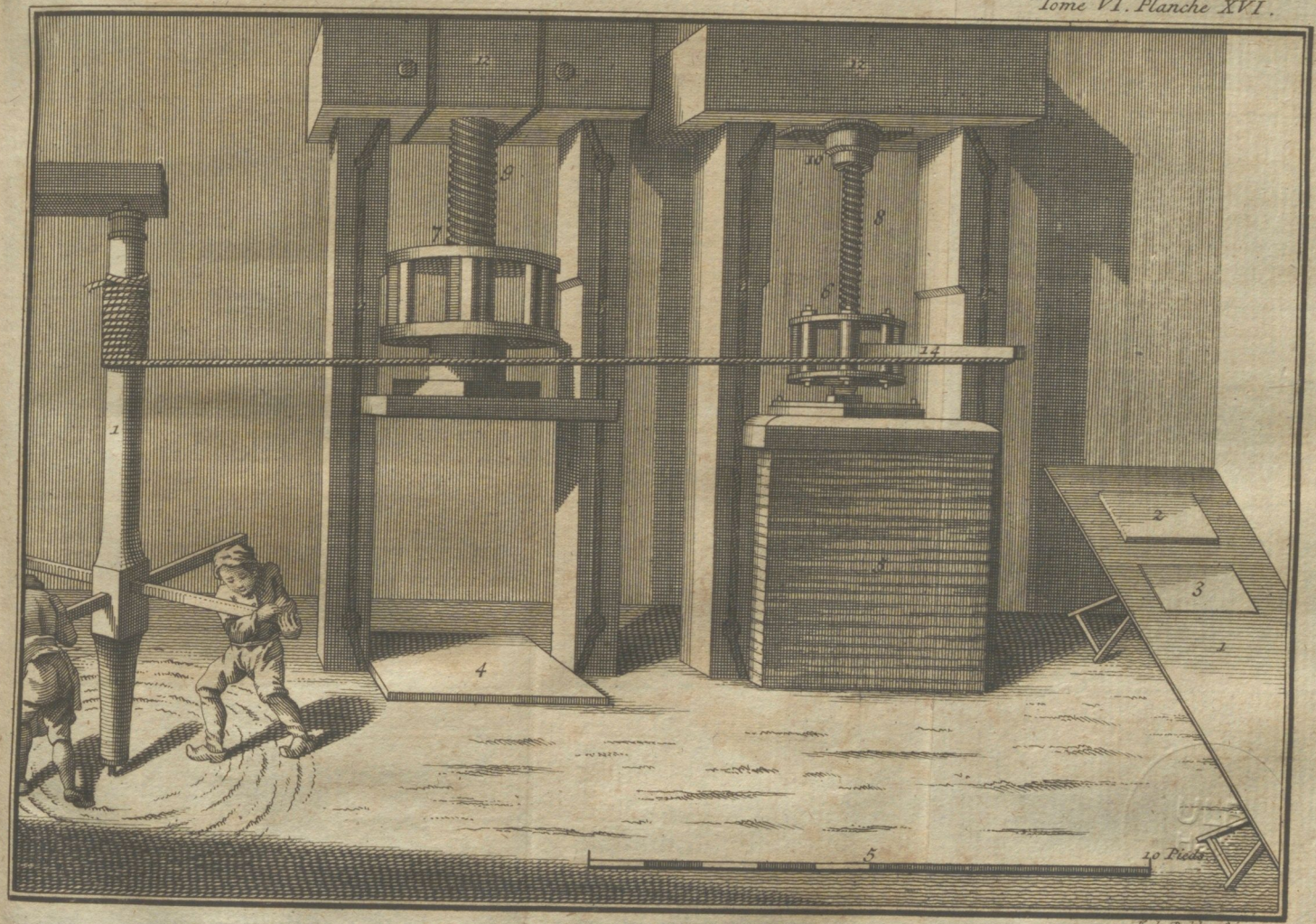
8 Vis de fer.

9 Vis de bois.

10 Ecrou, ou loge de fer qui reçoit la vis de fer.



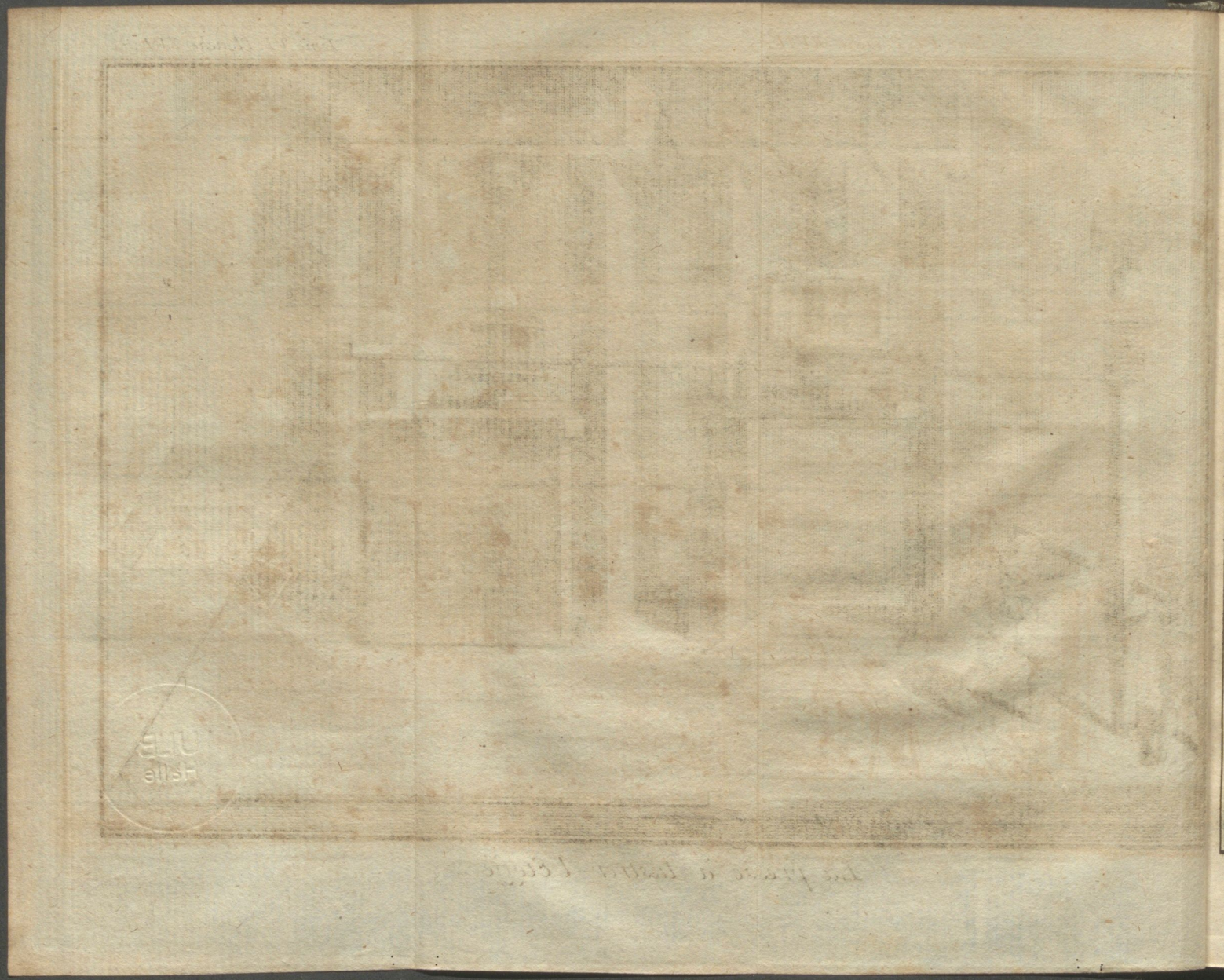
P. de Bakker fecit, 1747.



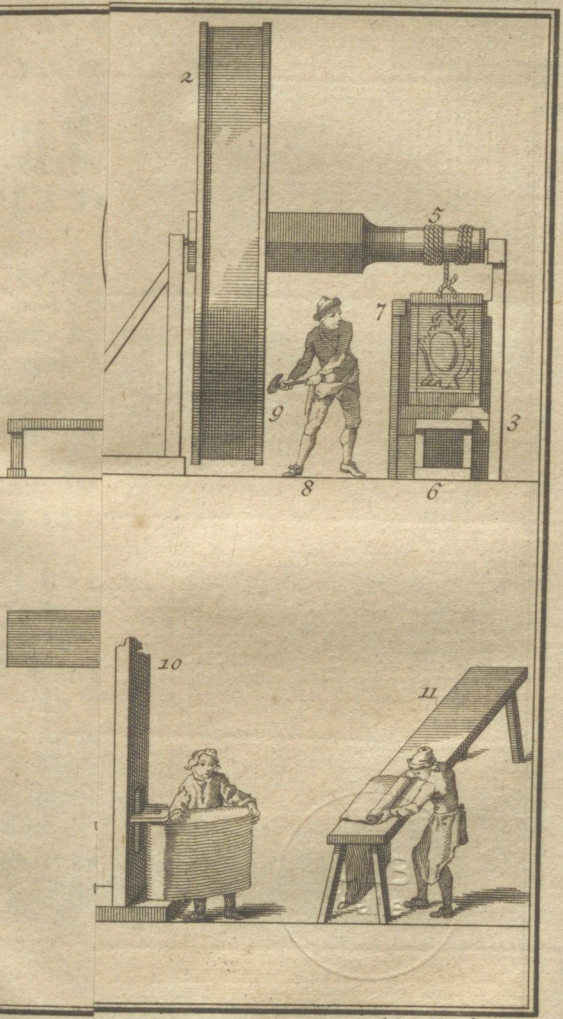
P. de Bakker fecit, 1747.

La presse à lustrer l'Etoffe.

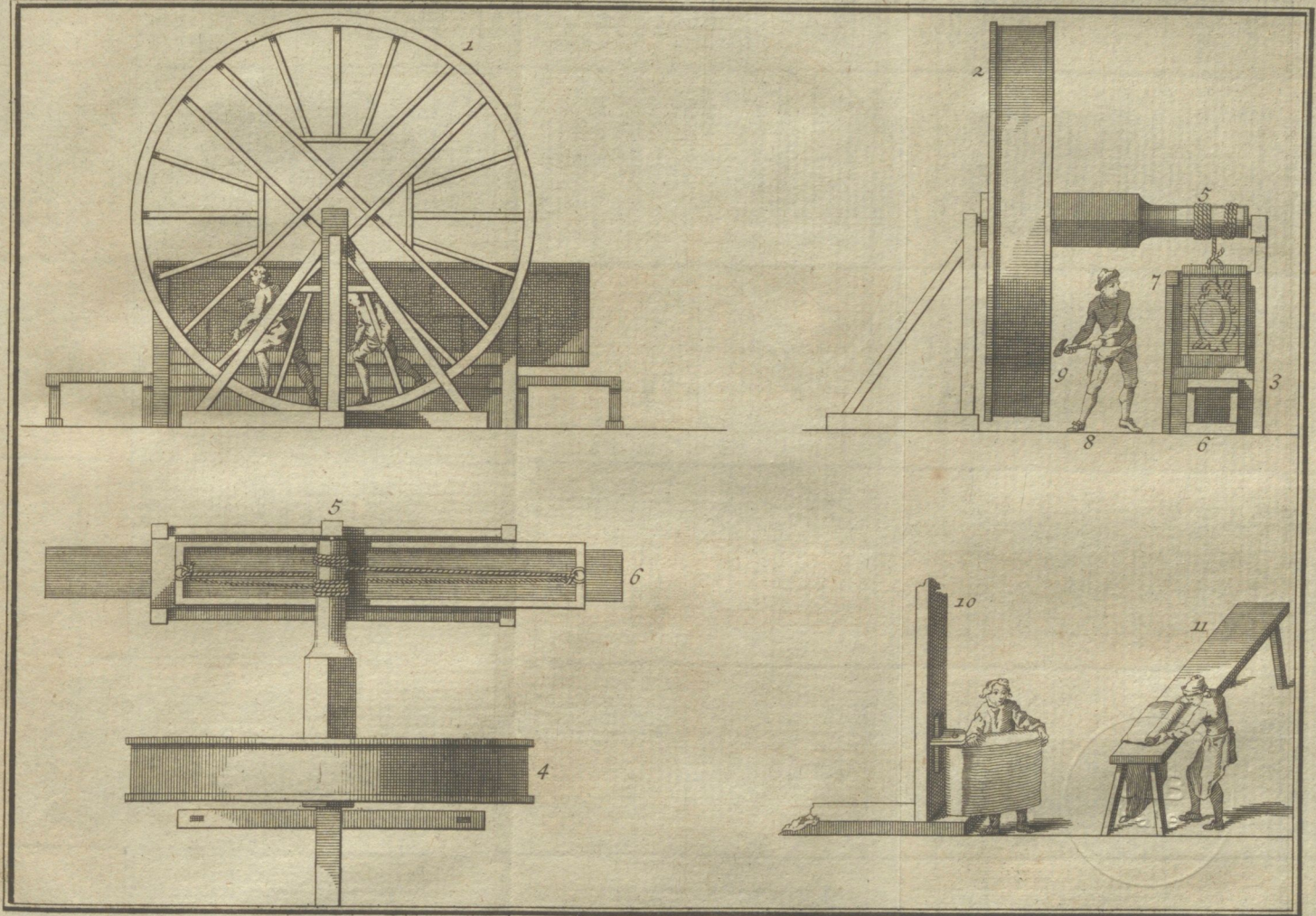
Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-1192015415-253897246-10/fragment/page=0482







F. de Bakker fecit, 1747.



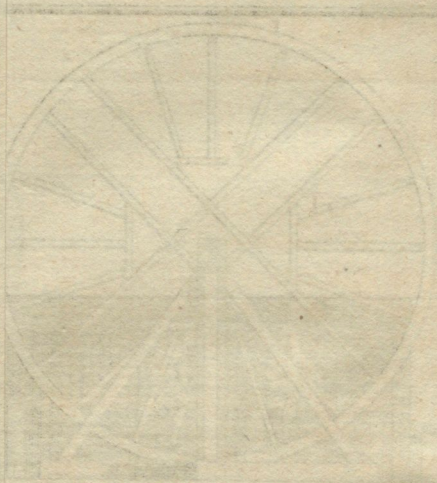
F. de Bakker fecit, 1747.

La Calandre.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-1192015415-253897246-10/fragment/page=0486



Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-1192015415-253897246-10/fragment/page=0487



11 Jumelles ou montans.
12 Porte-écrou.
13 Moulinet.
14 Barre pour ſerrer la preſſe.

L'HABIT DE L'HOMME.

PLANCHE DIX-SEPTIE`ME.

La Calandre.

1 Elévation de la calandre.

2 La calandre vûe de profil, avec ſon arbre, & la maſſe que cet arbre fait aller & venir ſur l'étoffe miſe autour d'un rouleau en 3, entre le poids qui la ſoule & la table qui la ſoutient.

3 Le rouleau, ou cilindre avec ſon étoffe enroulée.

4 La calandre vûe d'à-plomb ou d'enhaut.

5 L'arbre faiſant aller & venir le poids à l'aide de deux cables, dont l'un s'enroule ſur l'arbre, & l'autre ſe déroule par un mouvement contraire.

6 La table.

7 Le poids de vingt à trente milliers.

8 Ouvrier qui *châtie la calandre*, ce qui ſignifie repouſſer le rouleau 3 avec un maillet de bois, quand le mouvement du madrier a déplacé le rouleau.

9 Ouvrier qui roule l'étoffe ſur un cilindre de bois ou de métal pour être calandrée.

L'HABIT DE L'HOMME. 10 Ouvrier qui déroule l'étoffe sortie de la calandre.

PLANCHE DIX-HUITIE'ME.

La fabrique du velours.

Fig. I. Le trafuſoir. Trafuſer la ſoye, c'eſt ſuſpendre un échevau à la cheville 2, qui tient au montant 1, & démêler cet échevau de la main pour le diſpoſer à être dévidé. L'opération marquée *Fig. III.* ne vient qu'après le dévidage qui fait la *II.*

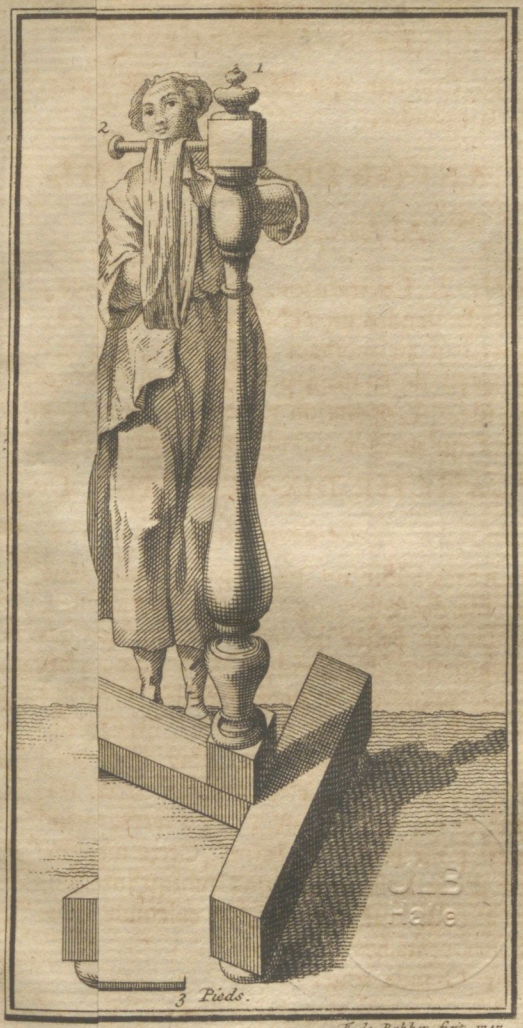
PLANCHE DIX-NEUVIE'ME.

Le dévidoir.

Après avoir un peu eſpacé & détaché les fils des échevaux qu'on veut dévider, on les fait paſſer du trafuſoir ſur les quatre guindres du dévidoir, où l'on les arrange pour en amener le fil ſur quatre rochets ou bobines tout à la fois. On dévide ſur des rochets qui ſont ſans bord d'un côté, quand c'eſt pour le fil de trame, & ſur des canons à deux têtes, quand c'eſt pour le fil de chaîne. Cette machine eſt d'une belle invention, quoiqu'inférieure à celle qui fait marcher enſemble pluſieurs centaines de rochets.

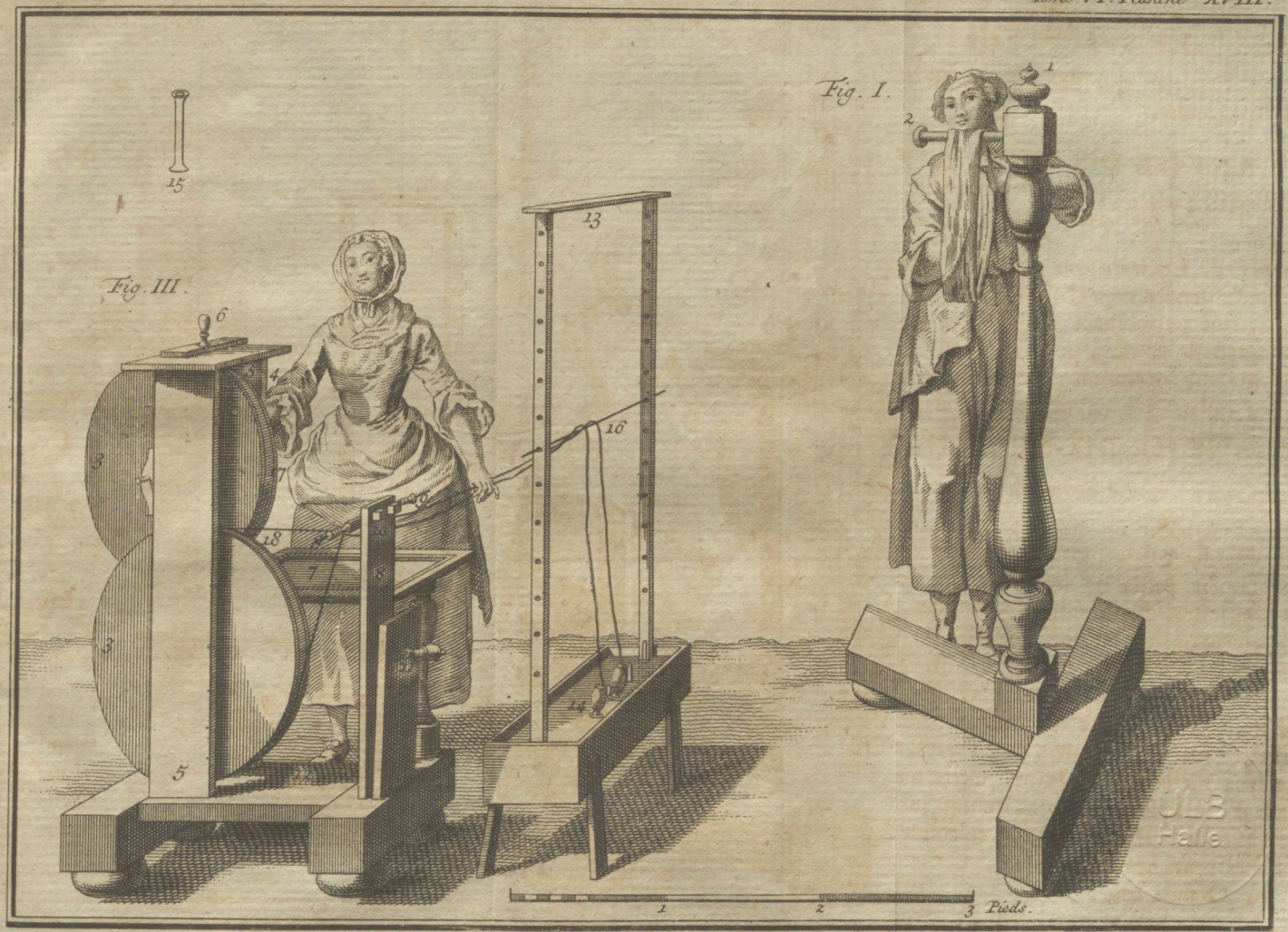
1 Grande roue.

2



F. de Bakker fecit, 1747.

Le Trafusoir.



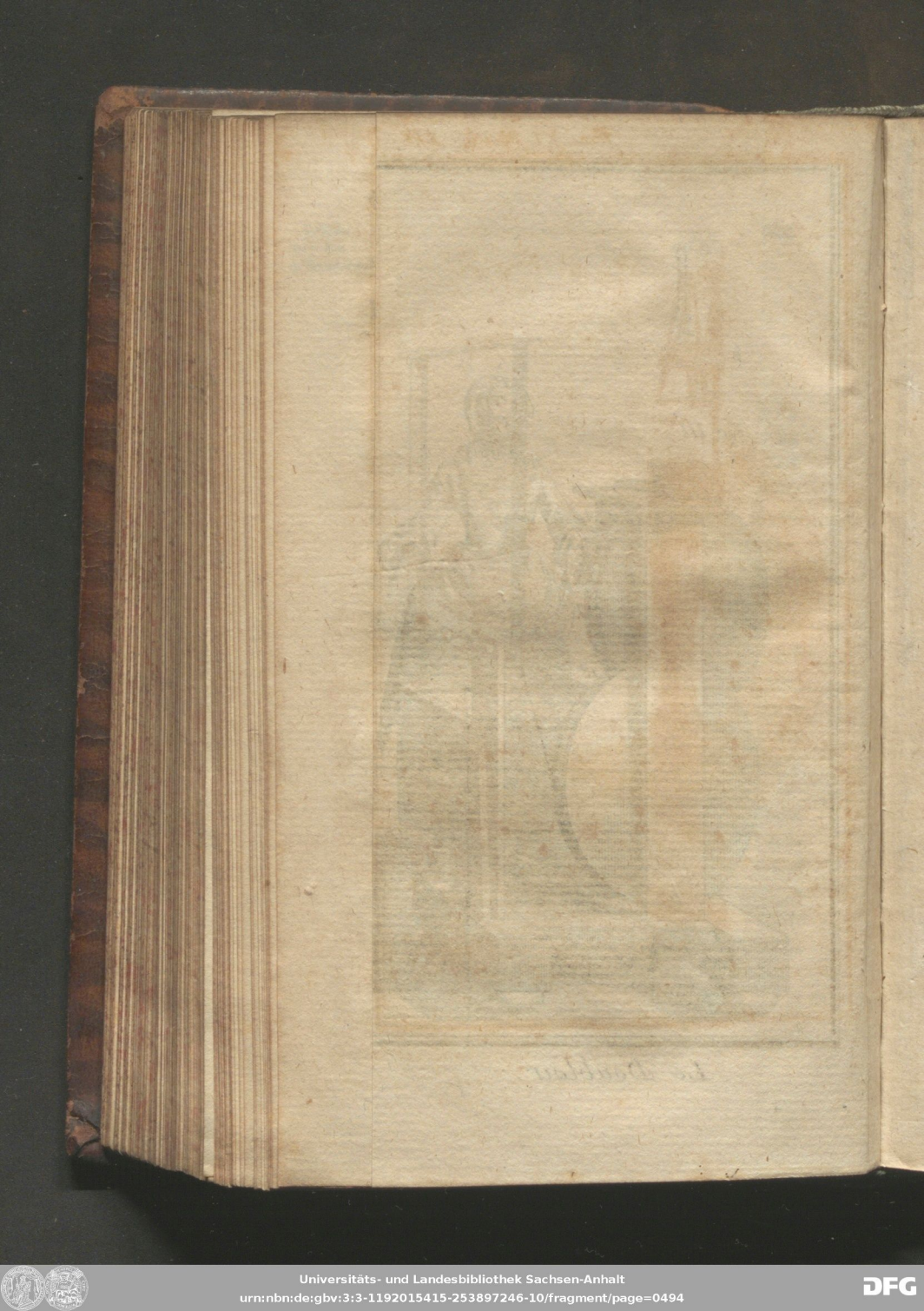
Le Doubloir.

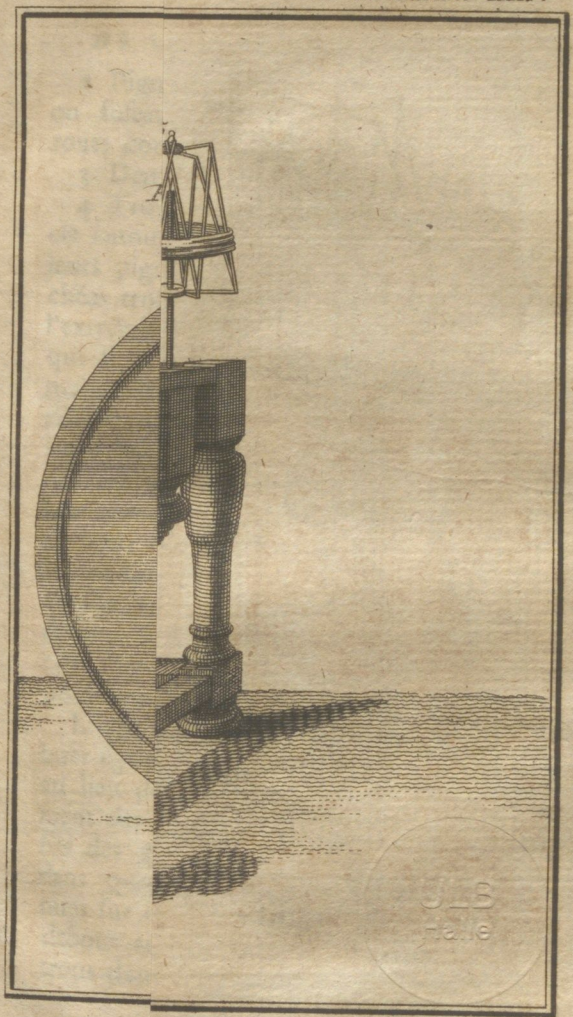
F. de Bakker fecit, 1747.

Le Trafusoir.



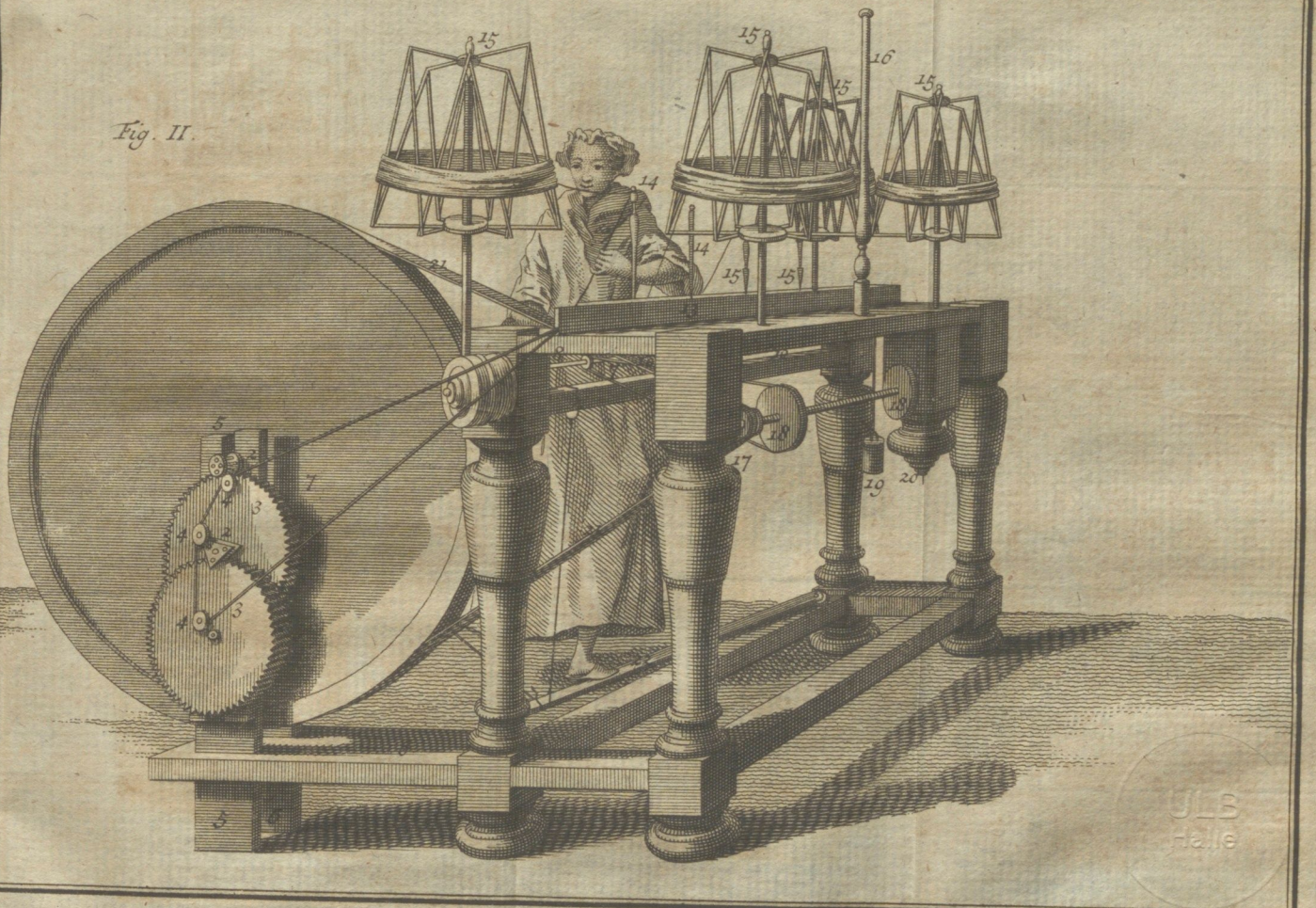
Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-1192015415-253897246-10/fragment/page=0493





F. de Bakker fecit, 1747.

Fig. II.



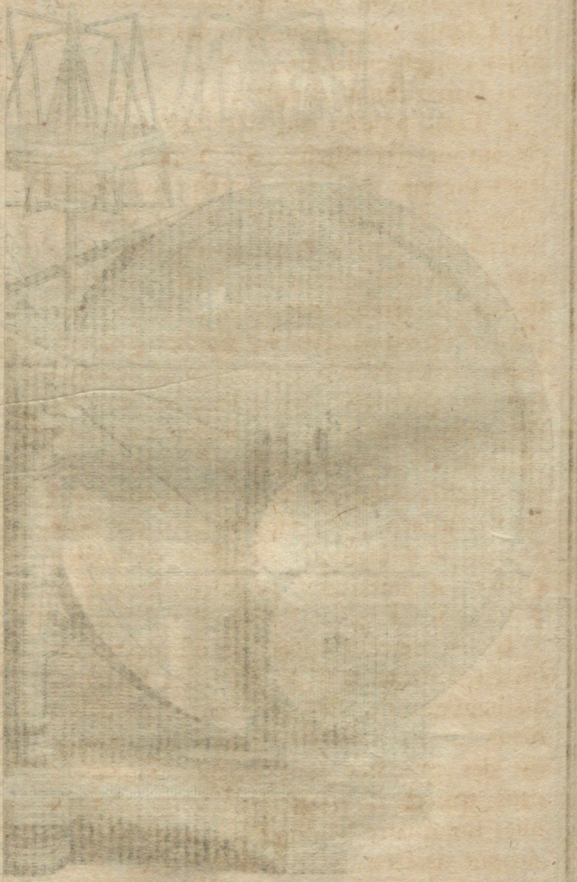
Le Devidoir.

F. de Bakker fecit. 1747.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-1192015415-253897246-10/fragment/page=0496



Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-1192015415-253897246-10/fragment/page=0497



2 Pignons ou lanternes, dont les bâtons ou fuseaux engrenent dans les dents des roues correspondantes. L'HABIT DE L'HOMME.

3 Deux roues dentées.

4 Trois poulies qui décrivent un cercle autour des essieux des roues & de leurs pignons : à ces poulies sont attachées trois cordes qui s'unissent & dont l'extrémité tient à la pièce de bois 13, qui se nomme le courant. Cette pièce est mobile & arrêtée dans une coulisse, où elle va & vient. Plus les poulies 4 tirent leurs cordes vers la gauche, plus le courant 13 s'avance vers la gauche, en faisant monter le poids 19 qui est suspendu au bout du courant. Quand au contraire les poulies, amenées par les pignons qui les soutiennent, se rapprochent du côté droit, le courant 13 s'éloigne du même côté étant entraîné sans résistance par le poids 19.

L'effet de cette invention est de distribuer également le fil le long des rochets, au lieu de le laisser tomber perpétuellement sur les mêmes points. Les quatre fils des guindres sont amenés pour cela dans quatre bouclettes de verre, soutenues sur quatre bâtonnets 14, qu'on tient debout arrêtés par le pied dans les petits trous dont le courant est criblé. Ces fils

L'HABIT DE L'HOMME

passent sur les quatre rochets qui roulent sur la broche 8. Les poulies 4 changent de situation. Le courant 13 qui en suit l'impression fait donc aller & venir les fils sur différens points des rochets. L'ouvrière qui préside change encore à discrétion les places des bâtonnets ; ce qui fait une distribution de fils plus égale.

5 Les montans.

6 Support des montans.

7 De l'autre côté de la grande roue est la manette ou manivelle, qui ne joue pas à la main, mais qui, à l'aide d'une noix & d'une corde, est emportée avec sa roue par une marche que l'ouvrière fait aller de son pied 22.

8 Broche de devant qui enfile quatre rochets.

9 Roulette embrassée par la corde qui fait tourner les rochets.

10 Grenouilles ou cavités dans lesquelles tournent les bouts de la broche 8.

11 & 12 Pour éviter la confusion, on n'a point chiffré dans la figure les quatre rochets ou bobines 11, ni les quatre petits liéges 12 qui les séparent. Mais on les conçoit rangés à la file sur la broche 8.

13 Le courant.

14 Les quatre bâtonnets avec leurs bouclettes de verre, pour recevoir & distribuer les quatre fils.

15 Les quatre guindres ou tournettes.
16 Chandelier.

17 Grande broche de derrière, recevant par la lisière 21 de la grande roue le mouvement qu'elle communique par une corde à la broche de devant 8, dont la roulette 9 est embrassée par cette corde.

18 Les deux roulettes de derrière, embrassées chacune par une corde qui emporte les roulettes de devant.

19 Contrepoids qui retire à droite le courant 13, à mesure que les poulies 4 le permettent, en s'avançant plus ou moins de ce côté. Il remonte quand les poulies s'en vont du côté opposé.

20 Grenouilles ou crapaudines, dans lesquelles roule la broche de derrière.

21 Lisière qui sert de corde à la grande roue.

22 La marche.

Reprenons toutes ces actions différentes. L'ouvrière qui gouverne le dévidoir fait aller & venir la marche 22. La corde de cette marche portée vis-à-vis 7, y fait monter & descendre la manette, qui emporte la roue 1. La lisière 21 fait aller la broche de derrière 17, celle-ci communique le mouvement en 8 à celle de devant. Les quatre rochets qui font

L'HABIT DE L'HOMME.

dessus emportent les fils qui passent par les bouclettes 14 de dessus les tournettes 15, qu'ils font aller sur leur pivot. La position des baguettes & les diverses allées & venues du *courant* réglent la dispersion du fil sur les différens points des rochets. Pour doubler les fils, on les porte sur le doubloir. *Fig. III. Planche XVIII.* On double les fils de la trame & de la chaîne, selon la qualité qu'on veut donner à l'étoffe. Cette opération s'exécute pour la trame par deux instrumens séparés, dont l'un (1) porte les roues & la broche à canettes, l'autre (2) les canons & le fil.

3 Les roues à canettes. On ne tardera pas à en expliquer l'usage.

4 La manivelle.

5 Les montans.

6 Vis.

7 Table pour poser les canettes, qui sont des tuyaux garnis de fil de trame.

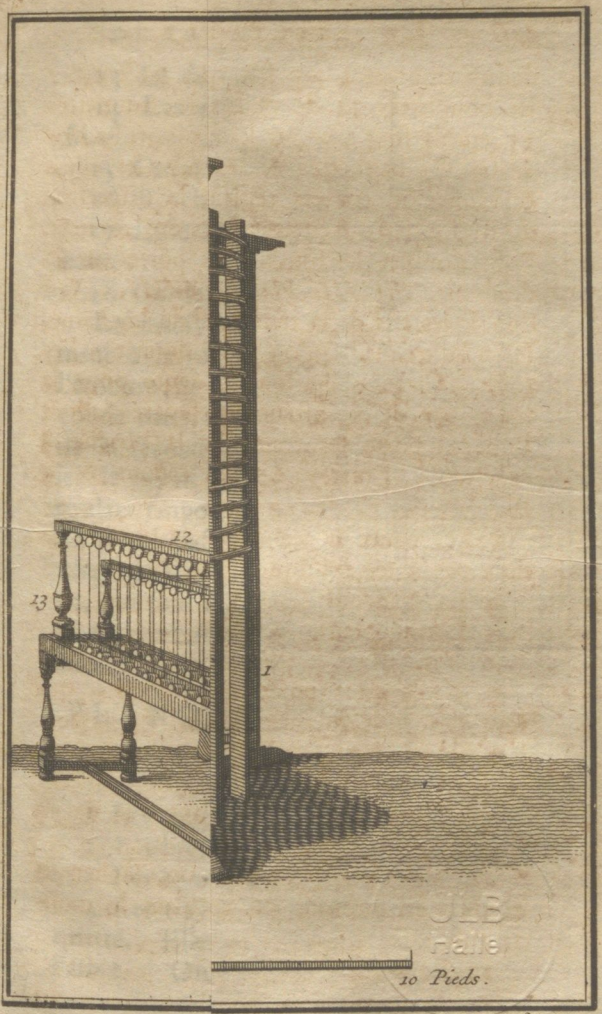
8 Le montant, qui soutient la broche.

9 La broche avec ses roulettes ou noix.

10 Grenouilles, ou supports de la broche.

11 Vis pour bander ou lâcher la corde, en amenant ou reculant le montant 8.

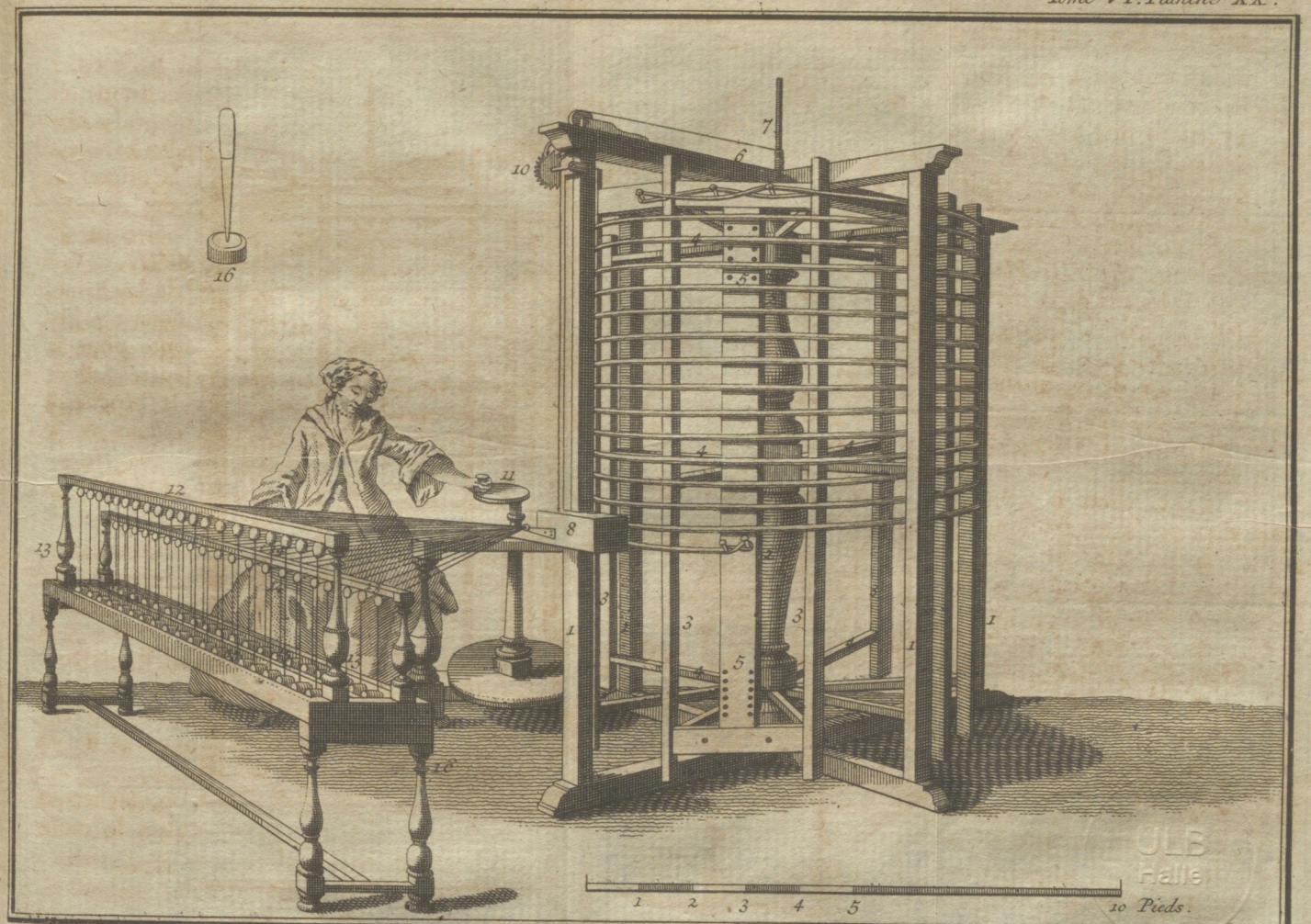
12 Le pied.



F. de Bakker fecit, 1747.

ULB
Halle

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-1192015415-253897246-10/fragment/page=0503

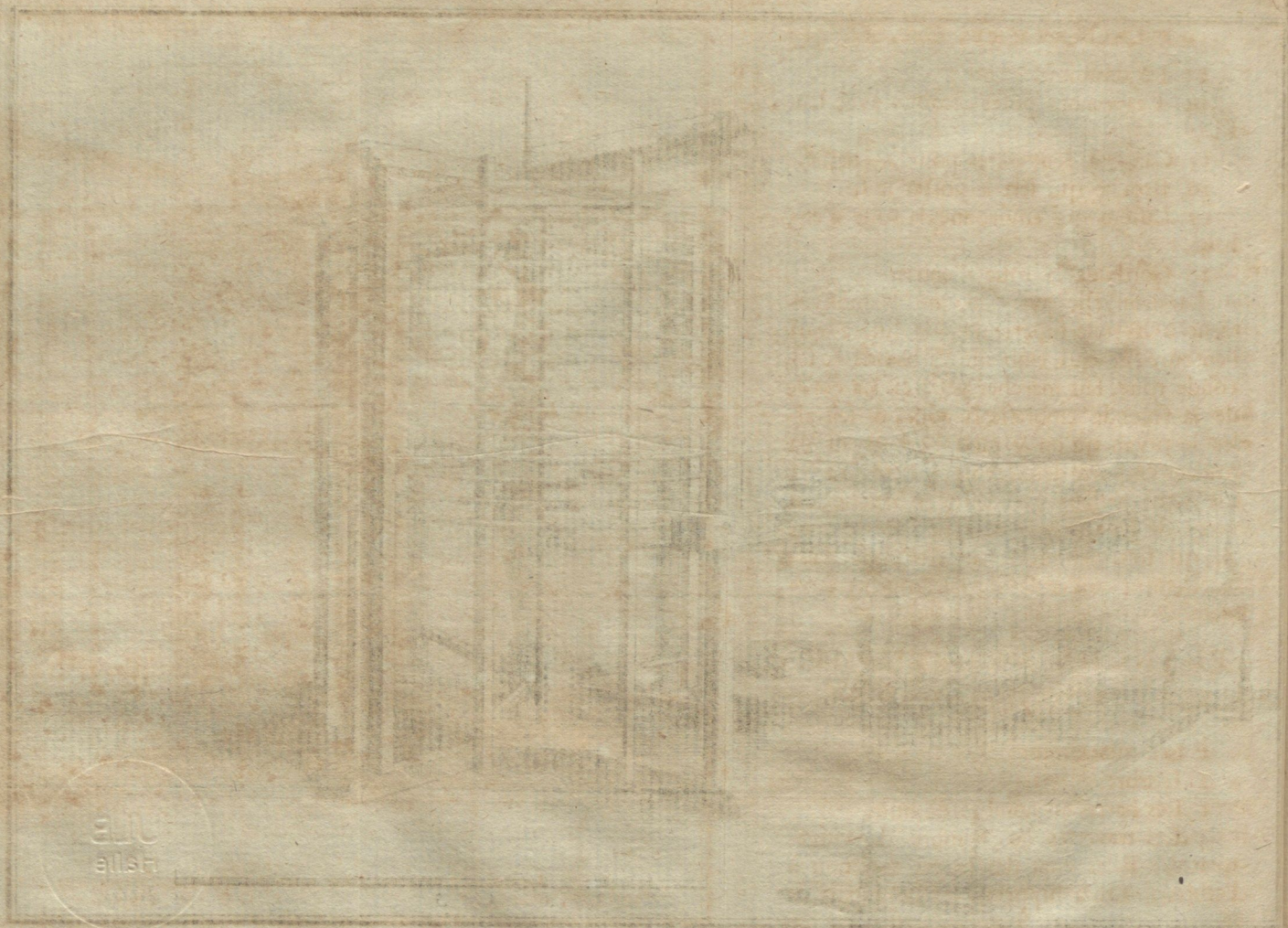


L'Ourdissoir.

F. de Bakker fecit, 1747.

ULB Halle

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-1192015415-253897246-10/fragment/page=0504



Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-1192015415-253897246-10/fragment/page=0505

13 Le doubloir.

14 Les canons posés debout avec leur fil. L'HABIT DE L'HOMME.

15 Canon à deux têtes pour la chaîne.

16 Broche qui sert à porter le fil.

17 Lisière qui environne la roue d'enhaut.

18 Corde de la roue d'enbas.

La manivelle ayant donné le mouvement à la roue supérieure, la lisière qui l'entoure, & qui embrasse l'arbre de la seconde roue, fait marcher celle-ci. La corde de la seconde embrasse la noix, & fait aller le tuyau qu'on y met. Le tuyau en roulant emporte deux, trois, quatre, ou six fils, qui passent par dessus la broche, ou verge de fer 16, & se détachent des canons 14, qui sont debout & sans tête, pour laisser aisément couler le fil, sans tourner eux-mêmes.

PLANCHE VINGTIE'ME.

L'ourdissoir.

1 Les quatre montans.

2 L'arbre.

3 Les barres au nombre de huit.

4 Les traverses au nombre de vingt-quatre. Elles vont des barres se réunir à l'arbre. On a supprimé ici la plûpart de

L'HABIT DE L'HOMME

ces traverſes & les retours des fils derrière la cage pour éviter la confuſion.

5 Les deux planches qui portent les chevilles où l'on arrête la chaîne à différens degrés.

6 Croiſées d'enhaut & d'enbas.

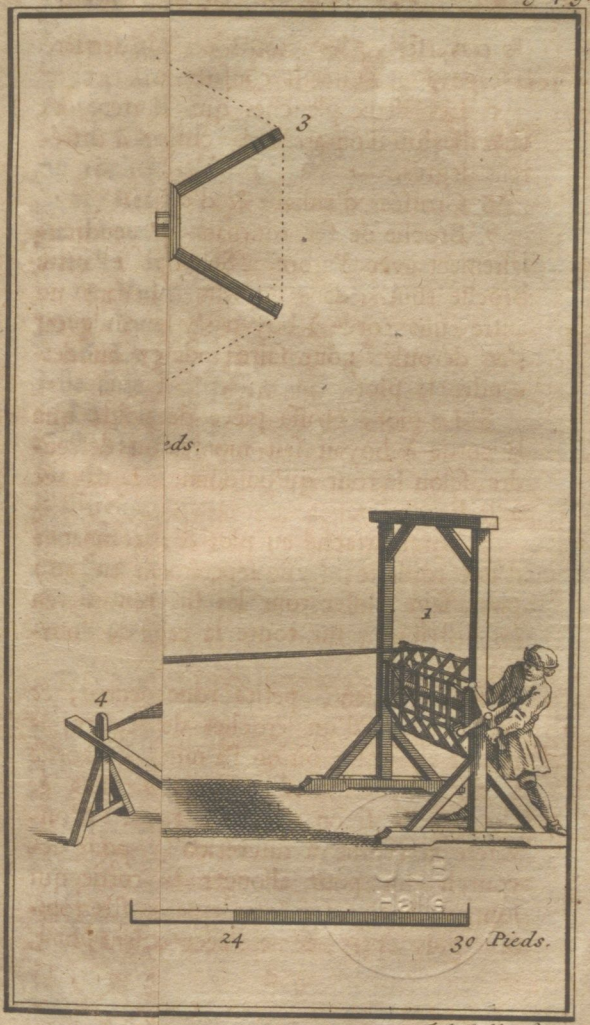
7 Broche de fer tournant perpendiculairement avec l'arbre. Selon que cette broche tourne dans un ſens ou dans un autre, une corde à boyau s'y enroule ou s'en déroule, pour faire monter ou deſcendre le plot.

8 Le plot, groſſe pièce de poids que la corde à boyau fait monter ou deſcendre, ſelon le tour qu'on donne à la cage & à la broche 7.

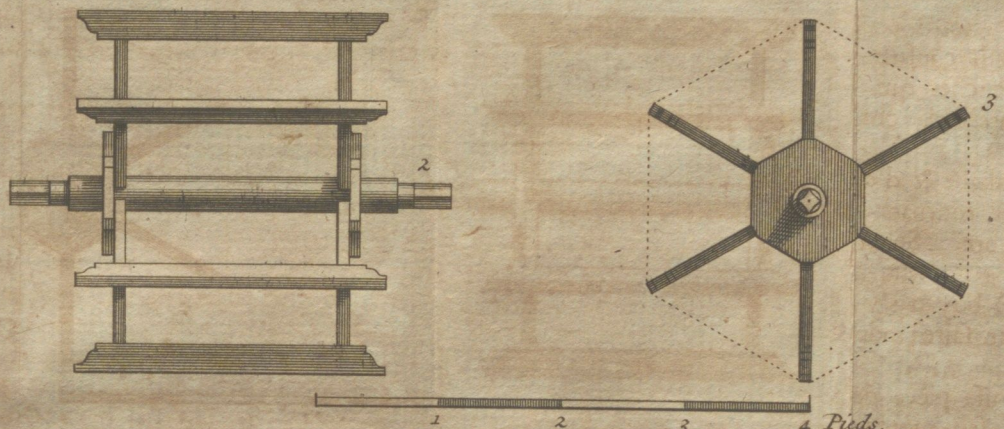
9 Bâton attaché au plot & accompagné d'une roulette, (vûe ſéparément en 16) pour faire gliſſer tous les fils réunis, en les diſtribuant ſur toute la cage de l'ourdiſſoir.

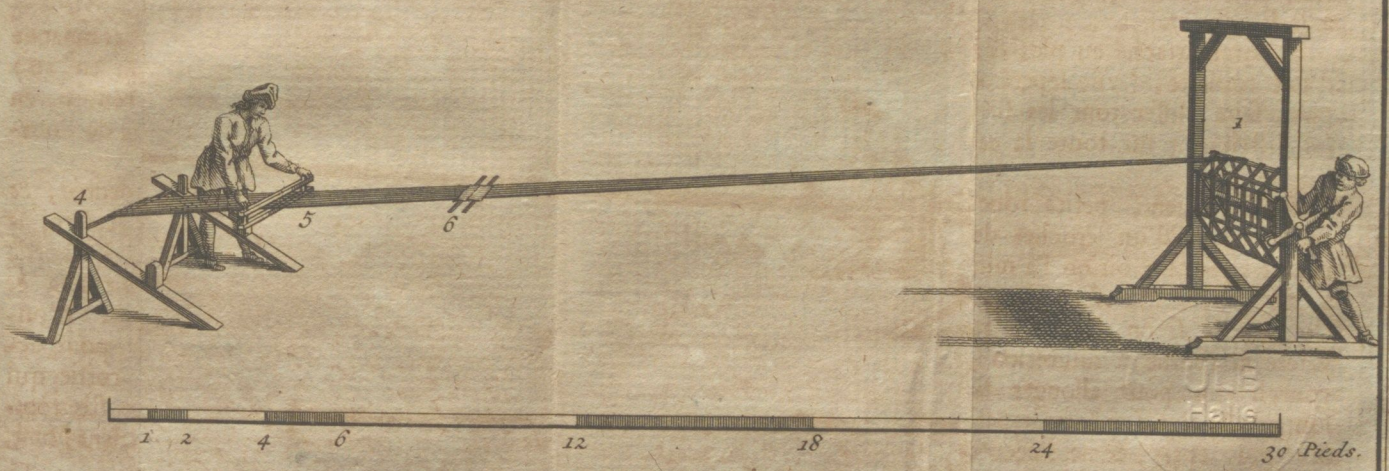
10 Le chien, petite roue dentée, & accompagnée d'un crochet de fer qui la retient au point où on l'a miſe. La corde à boyau tient à l'eſſieu de cette roue, & s'y enroule ſi on tourne la roue. L'ouvrière la tourne à diſcrétion, pour accourcir ou pour allonger la corde qui ſoutient le plot, en ſorte que les fils tombent plus épars, & ne s'accumulent point.

11



E. de Bakker fecit.





La maniere de monter la Chaine.

F. de Bakker fecit.



ULB
Halle

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-1192015415-253897246-10/fragment/page=0511

11 La manette, ou manivelle avec sa roue, qui par une corde fait aller l'arbre & toute la cage. L'HABIT DE L'HOMME

12 Cante ou table qui tient les bobines ou rochets à deux têtes.

13 Les montans de la cante.

14 Deux barres soutenant chacune vingt boucles de verre.

15 Vingt broches, dont chacune sert pour deux boucles, portant deux rochets.

16 La roulette du plot, vûe à part. Elle aide la marche des quarante fils.

La principale industrie de cette machine n'est pas seulement la réunion de quarante fils dans un même point: c'est sur-tout la distribution de ces fils de haut en bas, puis de bas en haut sur toute la cage, selon que l'ouvrière fait monter ou descendre le plot, en changeant le mouvement de la manivelle.

PLANCHE VINGT-UNIE'ME.

La manière de mettre la chaîne sur l'ensuble.

1 Le tambour revêtu de la chaîne.

2 Le tambour dégarni, & vû de profil.

3 Le même vû de face.

4 Une ensuble sur laquelle on a attaché les bouts de la chaîne.

L'HABIT DE L'HOMME.

5 Le rateau, espèce de rô, ou de peigne, qui aide par ses dents à faire la juste distribution des fils de chaîne sur toute la largeur du métier.

6 Les baguettes qu'on insinue dans les fils de la chaîne par dessus & par dessous tour-à-tour, pour en préparer la croisure & pour en régler le passage dans les lisses.

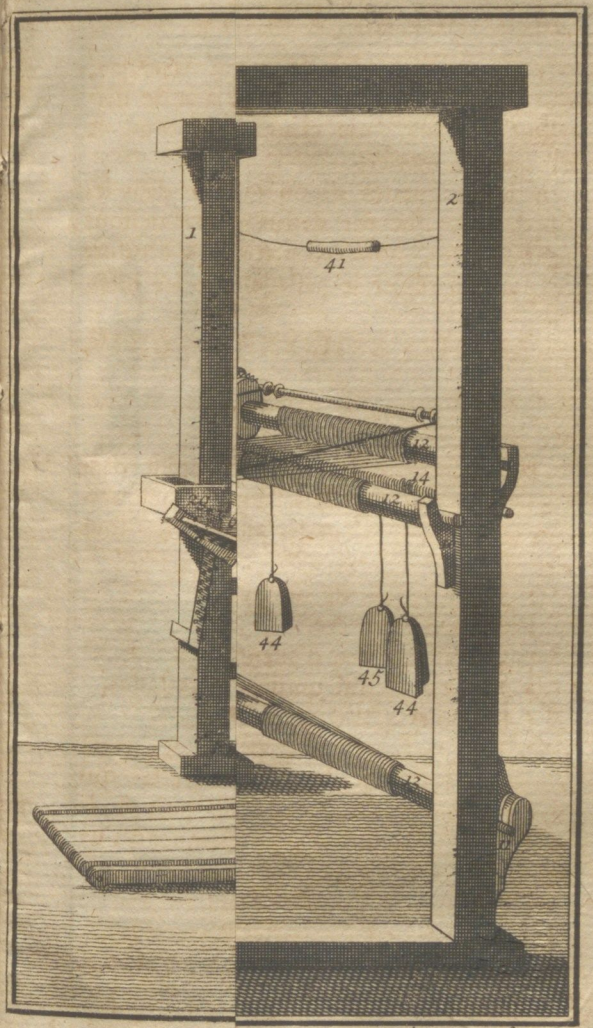
PLANCHES XXII. XXIII, & XXIV.

Le métier à Velours.

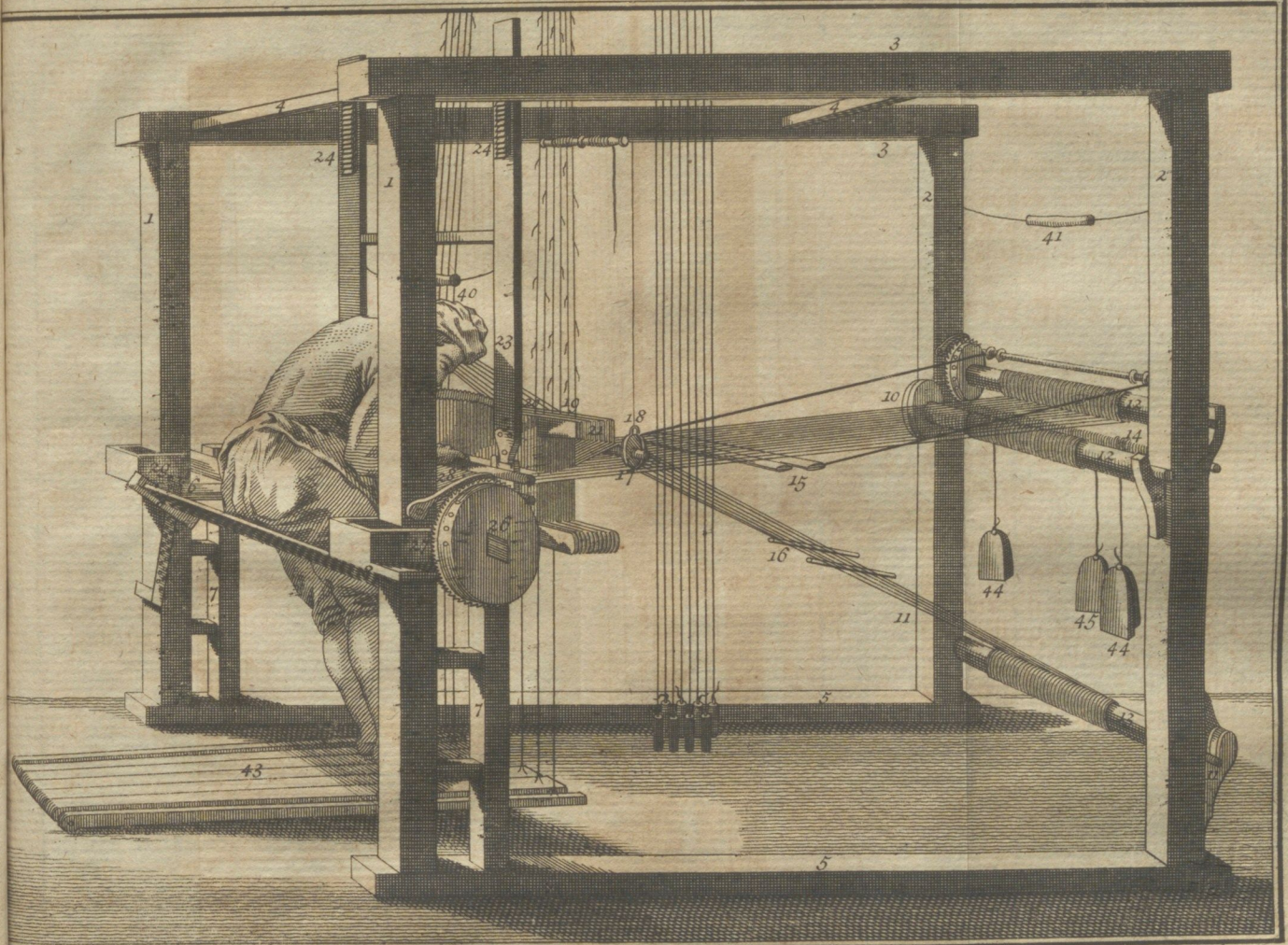
Les chiffres qui ne seront point dans l'une se trouveront dans l'autre : quelques-uns sont répétés pour les pièces vûes sous des aspects différens.

1 Les montans de devant.
2 Ceux de derrière.
3 L'estasse, pièce d'assemblage.
4 Les clefs, qui unissent les estasses.
5 Les soles.
6 Les banques pour poser, des deux côtés de l'ouvrier, les deux navettes qui servent pour lier la chaîne de poil & la chaîne de toile. On n'a pu marquer qu'une des deux banques.
7 Les appuis des banques.
8 Les tasseaux ou porte-banquette.
9 La banquette où l'ouvrier est assis.

10 Les



F. de Bakker fecit, 1747.

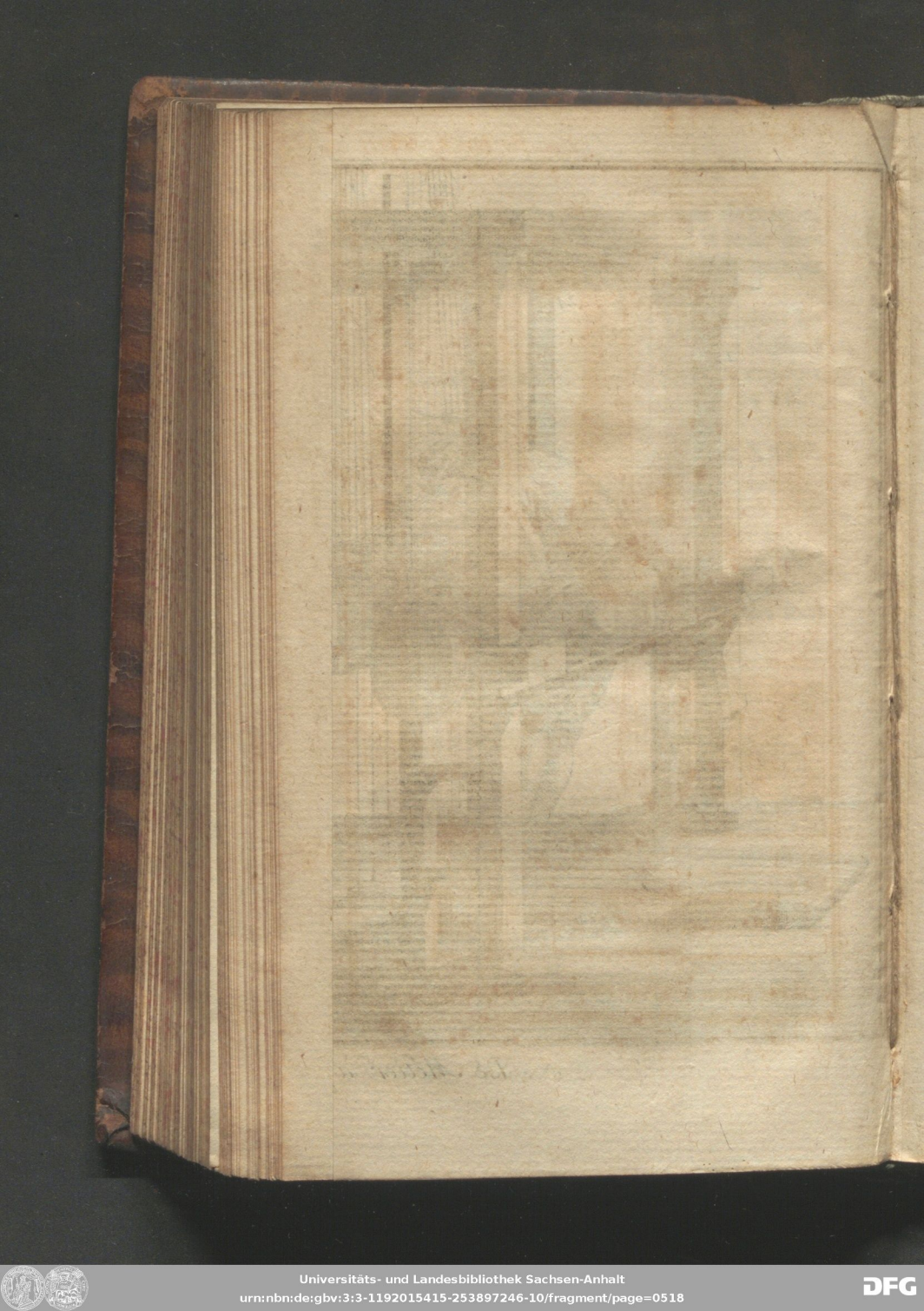


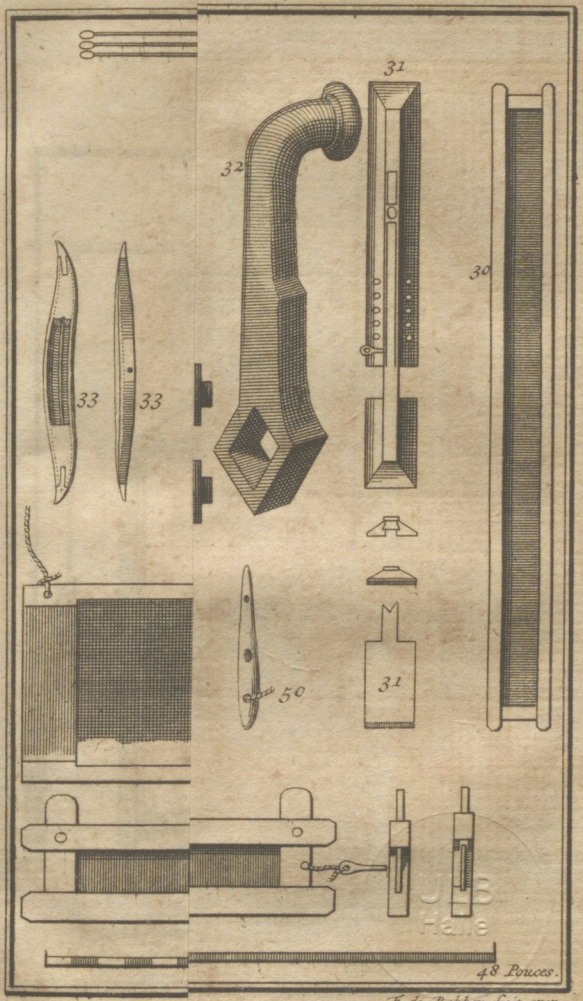
F. de Bakker fecit, 1747.

Le Métier à faire le Velours.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-1192015415-253897246-10/fragment/page=0516

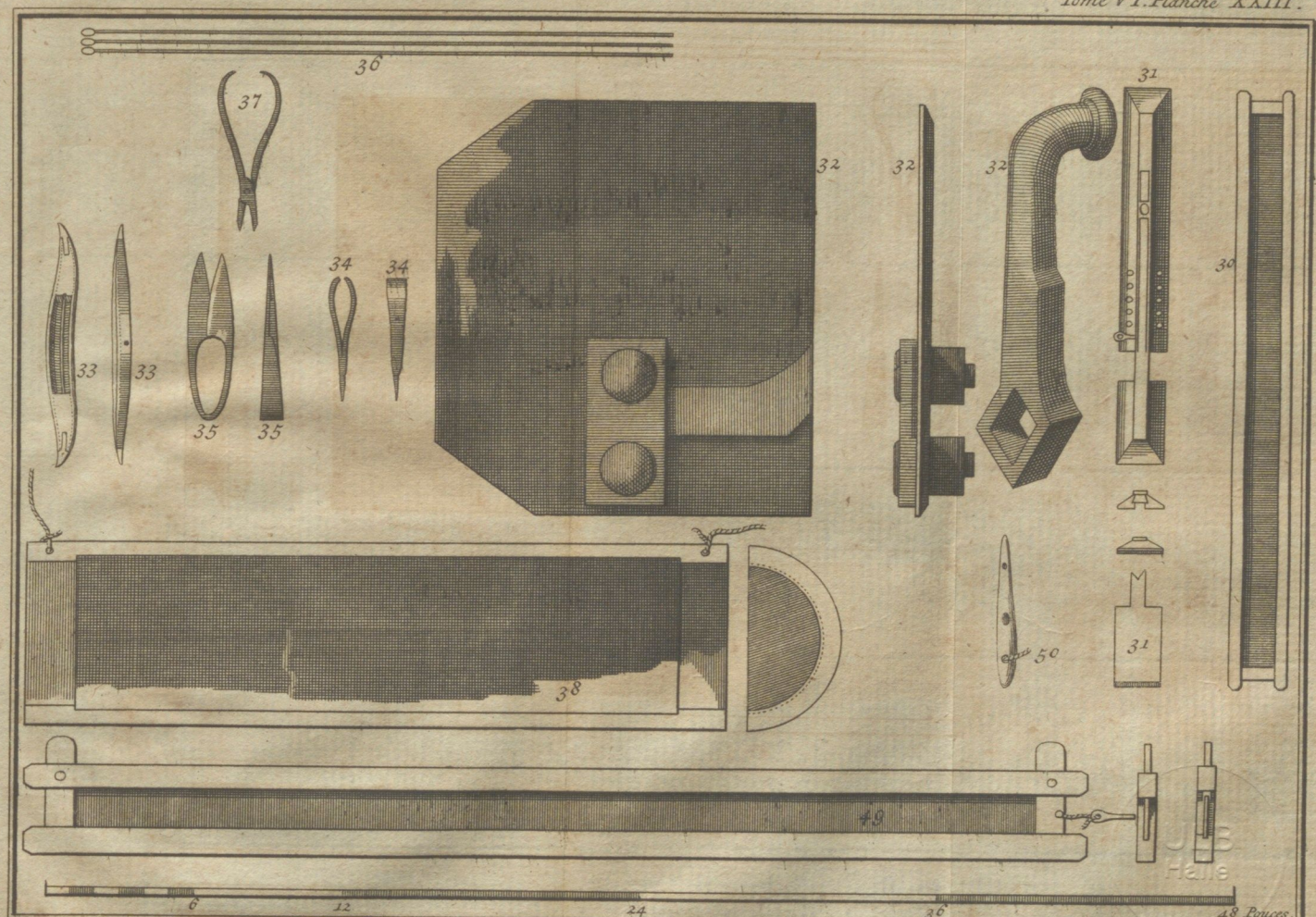






F. de Bakker fecit, 1747.

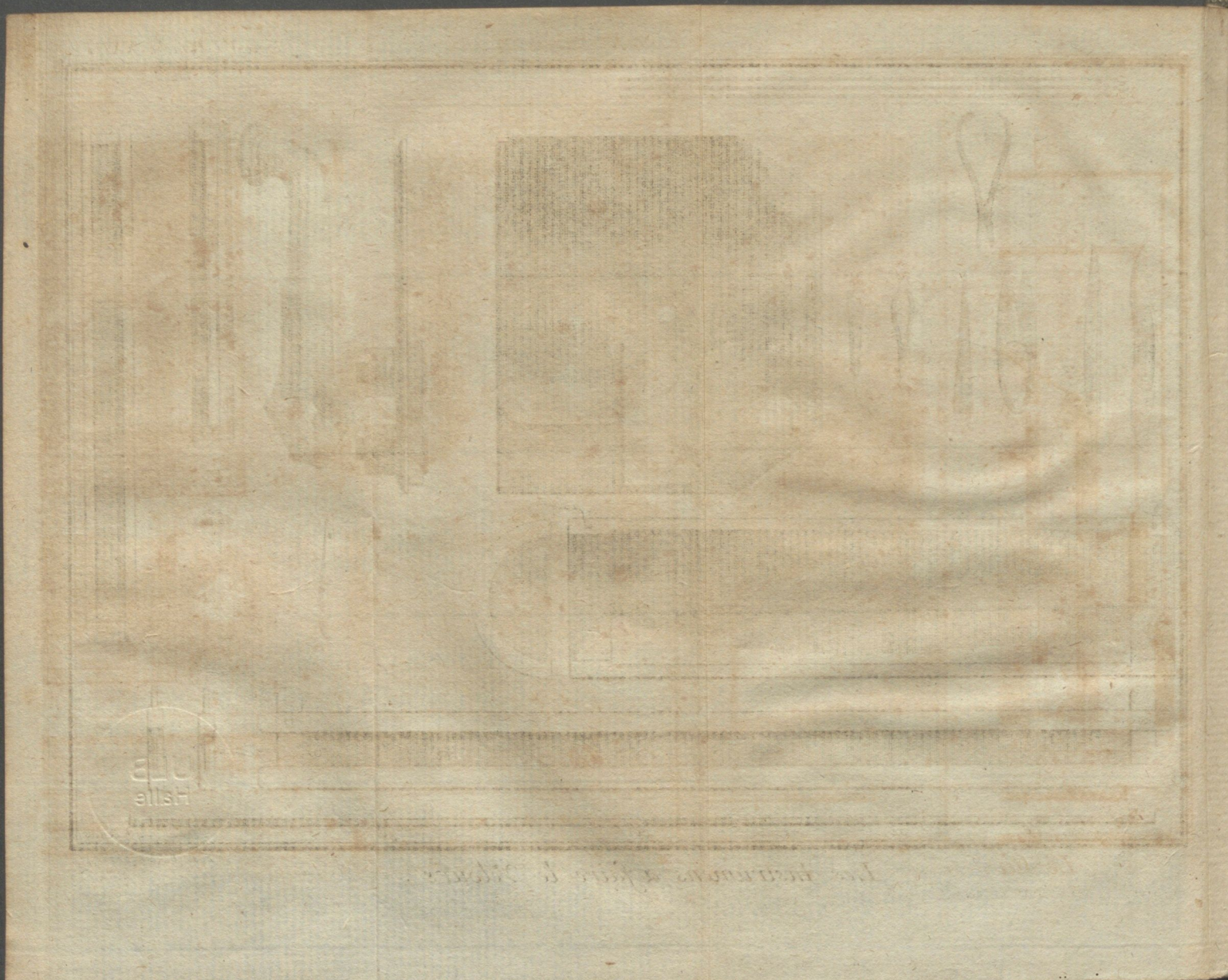
Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-1192015415-253897246-10/fragment/page=0519

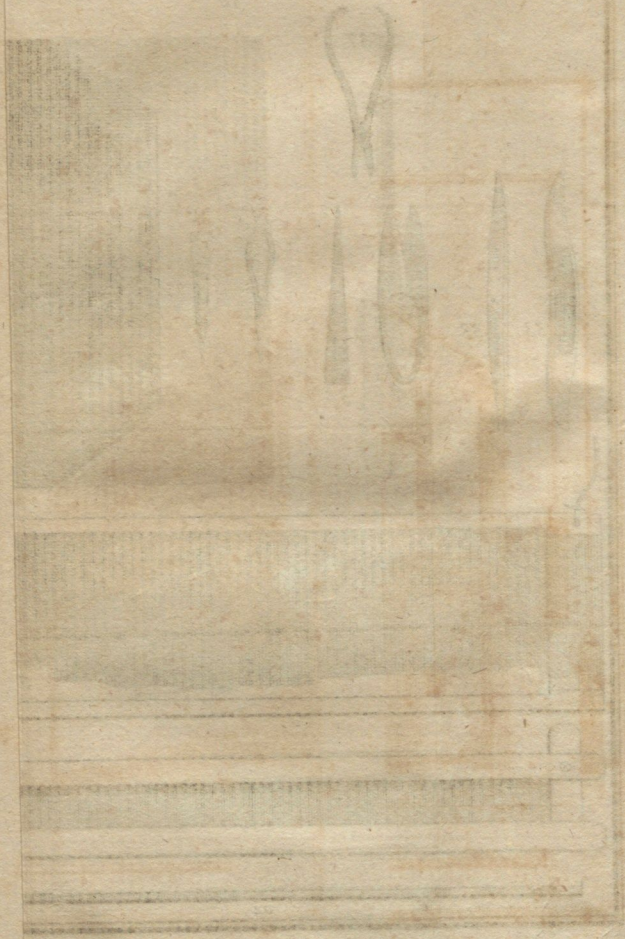


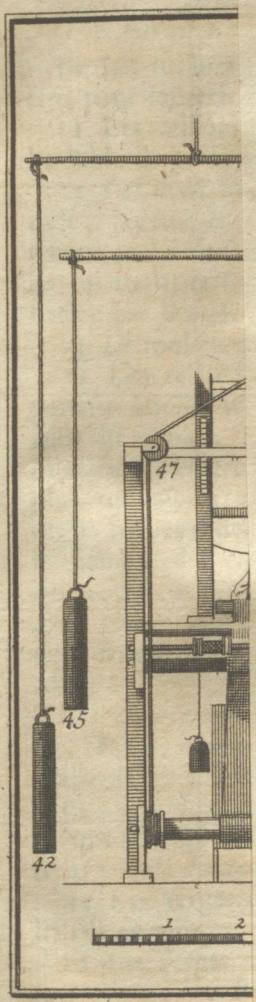
F. de Bakker fecit, 1747.

Les Instrumens à faire le Velours.

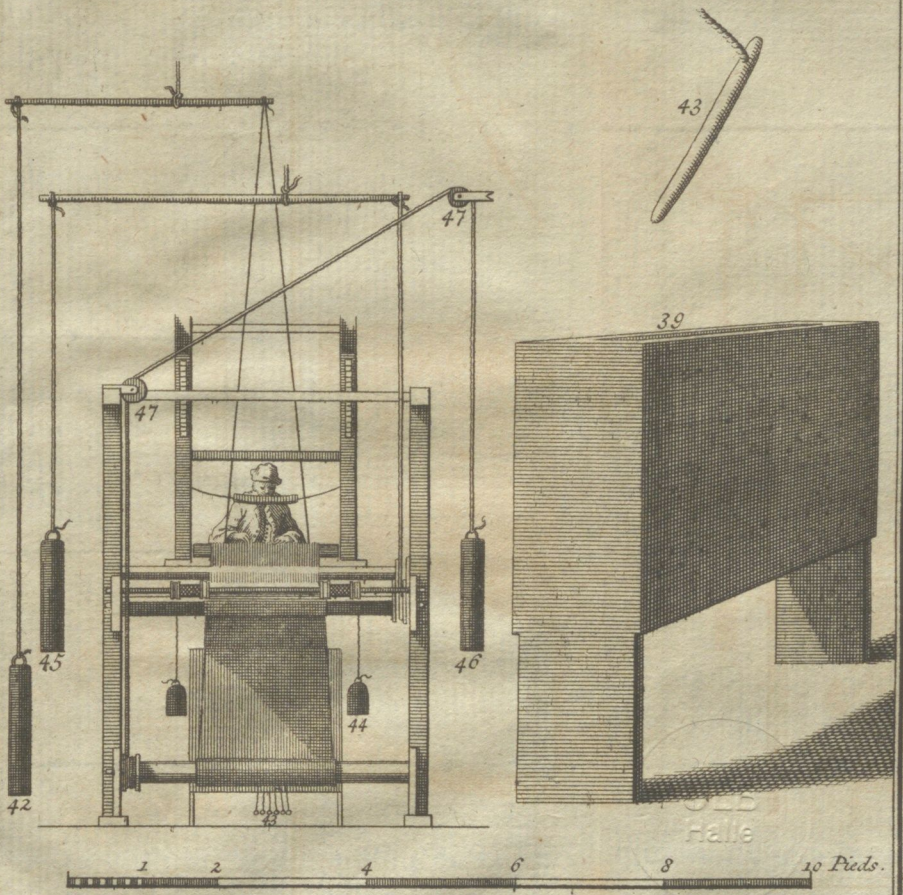
Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-1192015415-253897246-10/fragment/page=0520





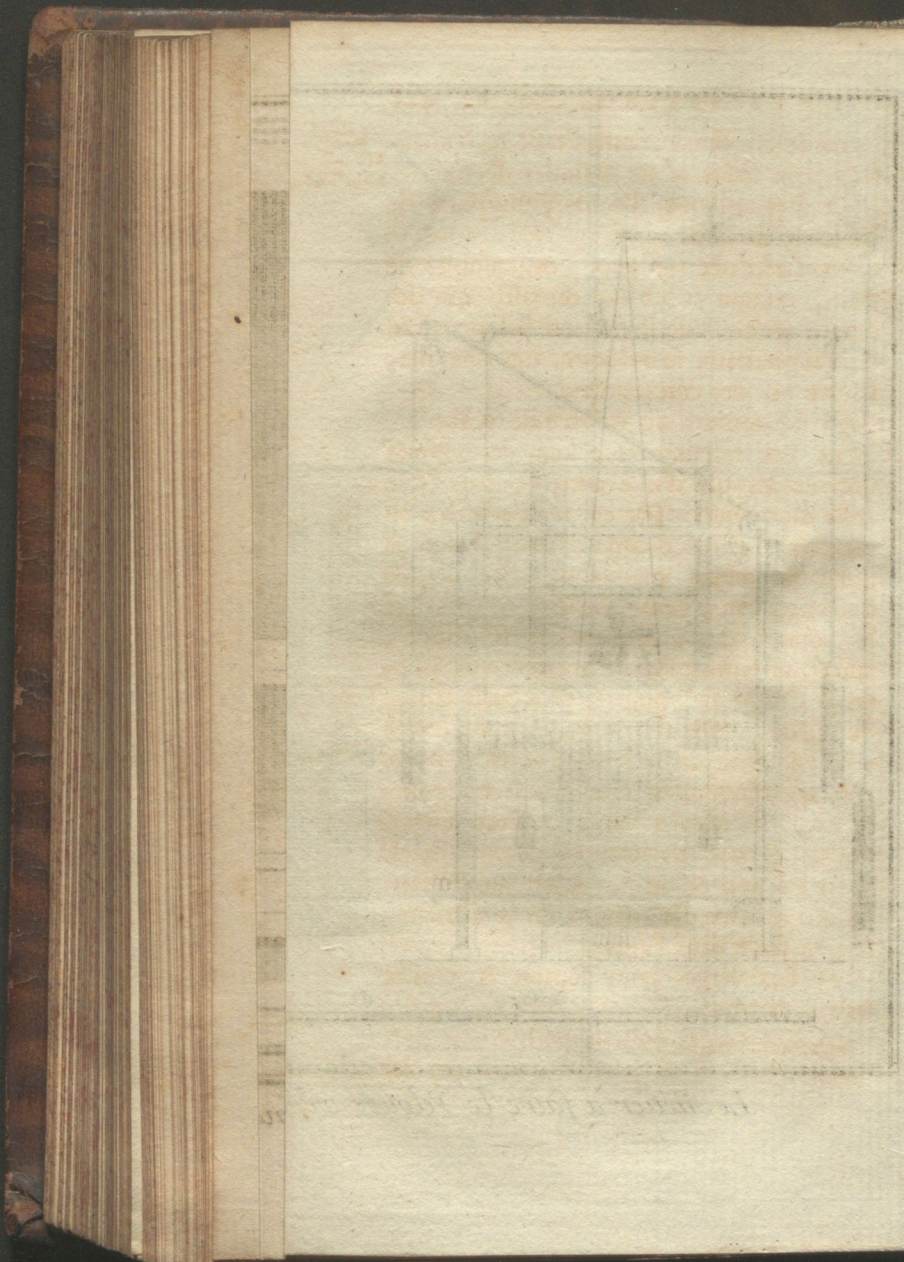


Le Mét



F. de Bakker fec. 1747.

Le Métier à faire le Velours vû de face.



10 Les orillons, autres taſſeaux échancrés pour ſoûtenir les enſubles de toile. L'HABIT DE L'HOMME,

11 Les orillons d'enbas, ſupports de l'enſuble de poil.

12 Les deux rouleaux, ou enſubles de toile, portant la chaîne du tiſſu qui demeure caché ſous le poil ou velours. Un de ces rouleaux ſe mène par une cheville, l'autre par des contrepoids.

13 Le rouleau ou enſuble de poil.

14 Les reſtains. Ce ſont des bobines portant les fils d'une autre couleur que celle du velours. Par ces fils de liſière on caractériſe l'eſpèce du velours. Selon la plus ou moins grande quantité de fils qu'on met aux deux chaînes, on change le nombre des chaînettes de fil rouge, jaune, ou autres qui ſe mettent aux liſières. On y met pour la plus belle eſpèce de velours quatre chaînettes de chaque côté, & l'on dit velours à quatre poils. Trois chaînettes marquent la ſeconde ſorte, & la font nommer velours à trois poils. Il y a des velours à deux poils. Il y en a à poil & demi. C'eſt un diminutif qui a deux chaînettes dans une liſière, & une ſeule dans l'autre.

15 Les verges pour ſéparer & croiſer les fils de toile.

16 Les verges pour le poil.

L'HABIT DE L'HOMME.

17 Le bâton de poil par dessus lequel passent tous les fils de la chaîne à poil.

18 Cremaillière soutenant de part & d'autre le bâton à l'aide de deux cordes.

19 Les lisses pour la toile. Le nombre en varie selon la force du velours.

20 Les deux lisses pour le poil.

21 Les lisserons, ou baguettes qui tiennent les lisses pour la toile.

22 Les lisserons inférieurs pour le poil.

23 Le battant, c'est la même chose que le rô dans le métier à faire le drap. Ce battant est composé de deux montans ou lames rompues, portant le peigne qui joue avec une charnière sur chaque lame.

24 Le porte-battant.

25 Les acocas ou cremaillières, pièces dentées pour suspendre le battant à différens points.

26 L'ensuble de devant.

27 La roue, pour la faire marcher.

28 Le chien, pour l'arrêter.

29 Loge des canettes que l'ouvrier couche dans les navettes.

30 Le peigne attaché par deux charnières au battant; ce qui en rend le jeu plus libre dans ce tissu où il faut extrêmement frapper les trames pour en multiplier les houppes de poil, & pour les tenir in-

intimement unies par le pied avec la toile. L'HABIT DE L'HOMME

31 Le tampia, ou temple, pour tenir l'étoffe d'une largeur égale. Une des deux parties gliſſe dans l'autre par une rainure, où on l'arrête à volonté.

32 Le rabot avec la pince * qui coupe le poil.

32 ** La pince détachée & vûe de profil. Les ouvriers diſent le pince.

32 *** La clef pour attacher & affermir la pince ſur le rabot.

33 Les navettes.

34 La pincette pour éplucher l'étoffe.

35 La force pour nettoyer ou couper ce qui déborde.

36 Les trois fers, ou virgules de léton, avec un canal imperceptible le long de leur épaiſſeur, pour recevoir & guider le tranchant de la pince qui coupe tous les poils qu'elle rencontre couchés ſur le fer, tandis que le rabot gliſſe de côté ſur les mêmes poils en les foulant. La chaîne à poil, les virgules cannelées, & la pince qui y coupe le poil, voilà ce qui diſtingue particulièrement le métier à velours.

37 Le tire-dent pour ôter les dents du peigne qui ſe trouvent mauvaiſes.

38 Canard ou canal, bois courbé pour couvrir le velours ſur l'enſuble, & le bien conſerver.

38* Le

L'HABIT DE L'HOMME

38 * Le bout du canal vû de profil.

39 Cassette pour recevoir le velours de dessus l'ensuble.

40 & 41. rochets contenans différens fils, pour rejoindre ce qui se rompt aux chaînes ou aux lisières.

42 Contrepoids qui monte quand une lisse descend avec sa marche, & qui retombe quand le pied quitte la marche. Il y a autant de contrepoids que de marches.

On les a supprimés pour éviter la confusion, un seul avec son aîleron ou sa bascule, *Voyez* Planche XXIV, suffisant pour faire concevoir le reste. Le bas des contrepoids se trouve Planche XXIII. 42.

43 Les marches.

44 Les contrepoids des lisières. On tire celles-ci vers l'ensuble de devant. Le contrepoids fait résistance pour les tenir bandées.

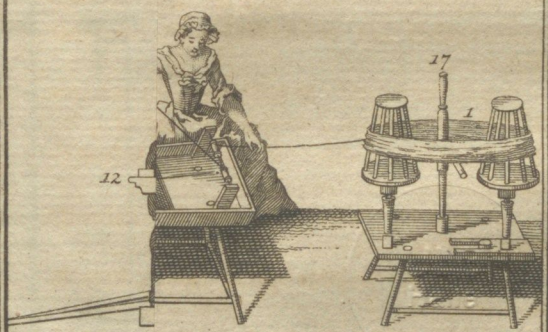
45 Contrepoids & bascule servans à roidir les fils d'un des rouleaux de chaîne, pendant que l'autre est arrêté dans une état uniforme par son chien.

46 Contrepoids pour tenir la chaîne de poil en état.

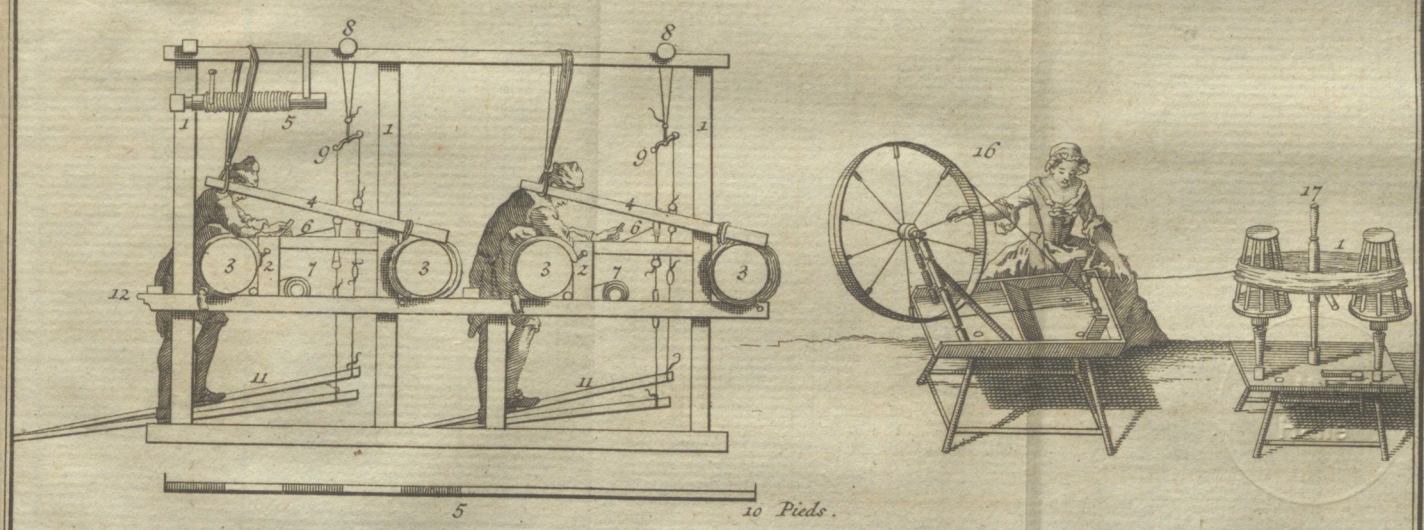
47 Deux poulies pour en faciliter le mouvement.

48 Cheville, ou levier, pour tourner le rouleau.

49 Le

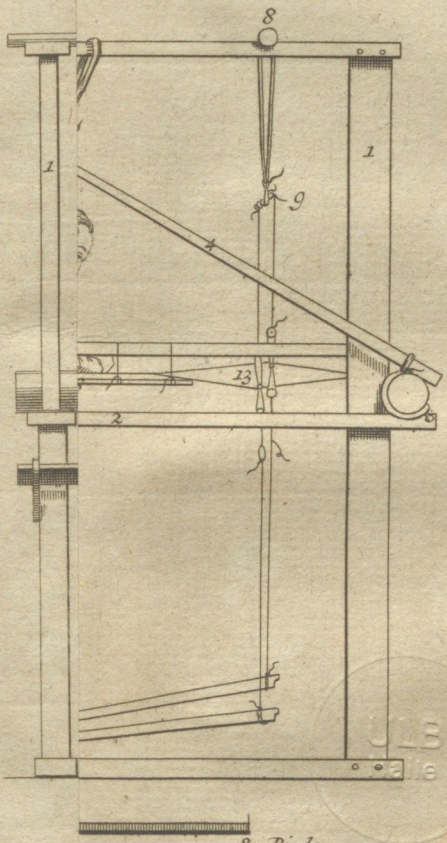


F. de Bakker fecit, 1747.



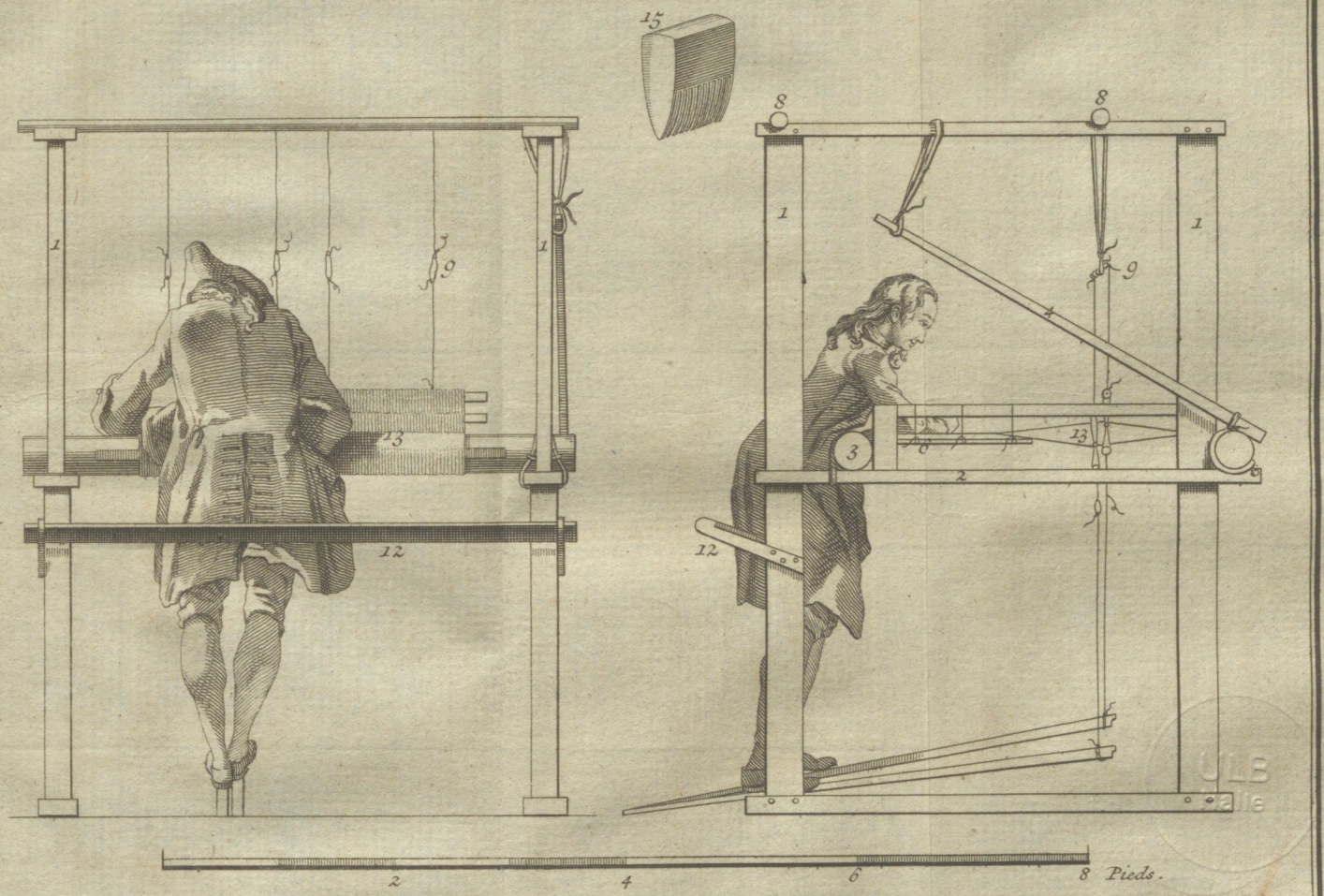
La Basse-lisse.

F. de Bakker fecit, 1747.



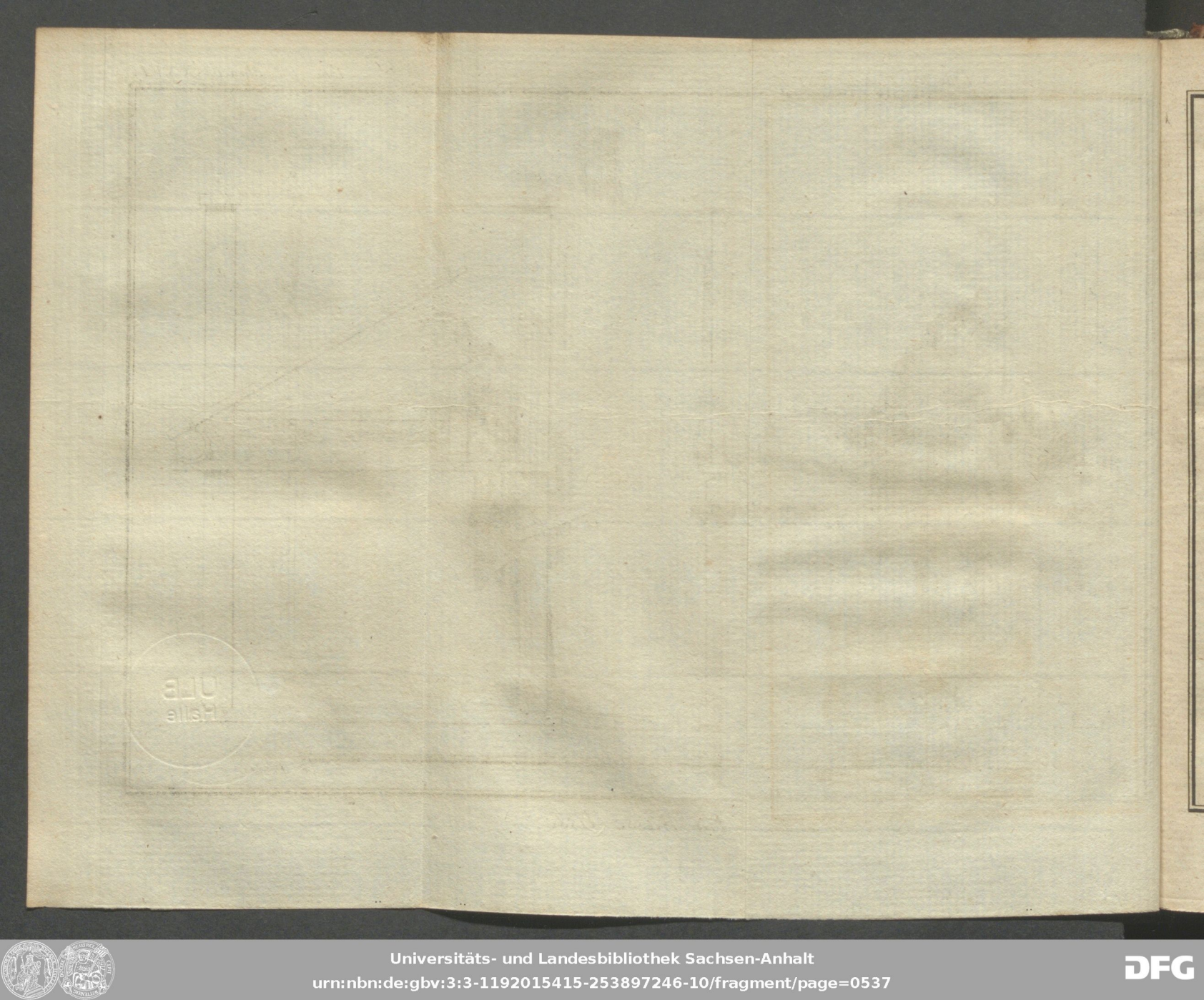
8 Pieds.

F. de Bakker fecit, 1747.



F. de Bakker fecit, 1747.

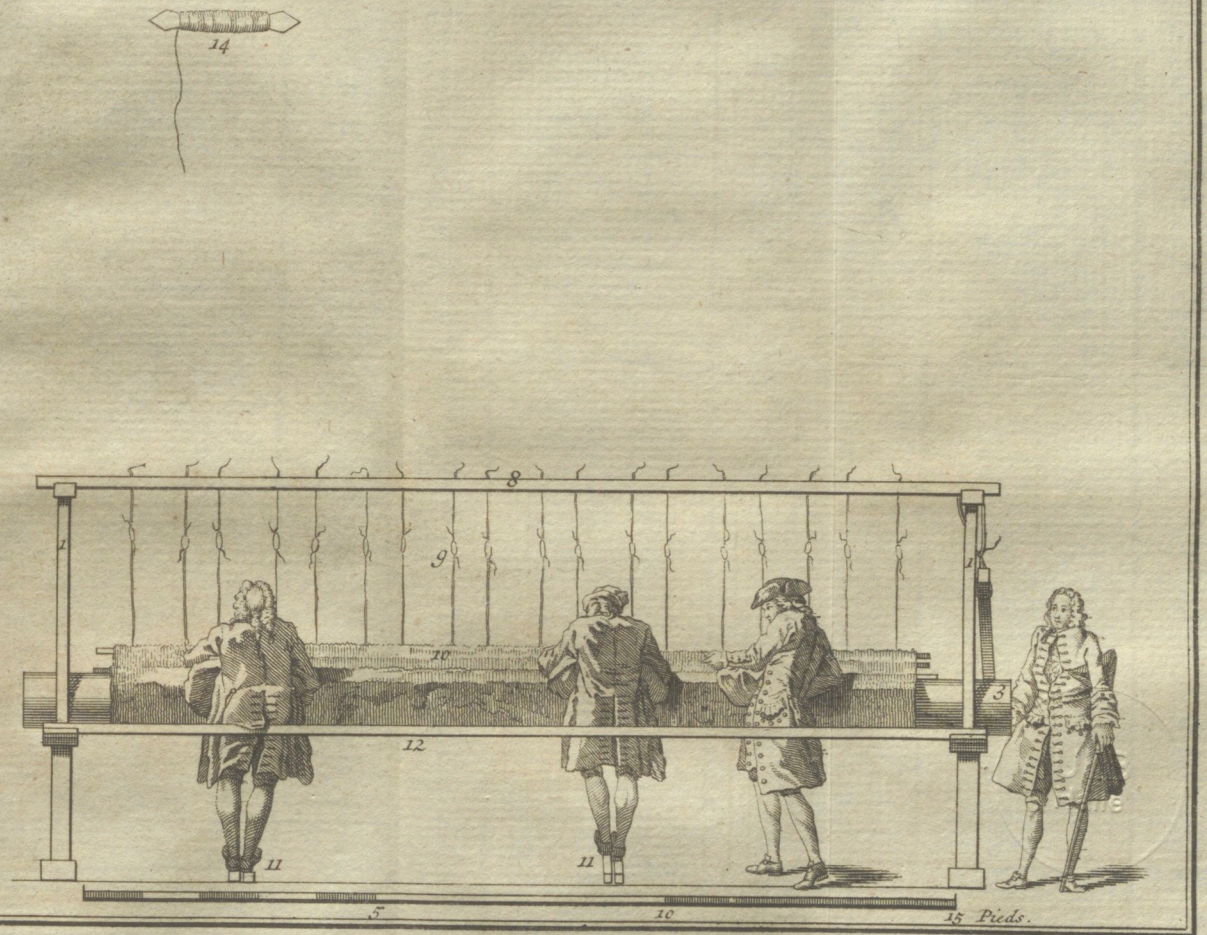
La Basse-lisse.


ULB
Halle
Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-1192015415-253897246-10/fragment/page=0537



15 Pieds.

F. de Bakker fecit, 1747.



E. de Bakker fecit, 1747.

La Basse-lisse.

49 Le rateau, sorte de peigne pour ranger les fils de chaîne sur le rouleau. L'HABIT DE L'HOMME.

50 La passette, lame de cuivre avec une petite échancrure vers chacun de ses bouts: une ouvrière insinue l'un ou l'autre bout de la passette entre deux dents du peigne: une autre main amène le fil de chaîne qui est en tour pour passer. La passette retirée, le fil est aussi de l'autre côté. Elle tient lieu d'aiguille, & cet ouvrage, par lui-même fort long, s'expédie ainsi très-vîte.

PLANCHES XXV, XXVI, & XXVII.

La fabrique de la basse-lisse.

On nomme tapisserie à basse-lisse, celle dont la chaîne est étendue horisontalement sur un métier fort bas, & dont les lisses montent & descendent. On nomme tapisserie de haute-lisse, celle qui se fabrique sur un métier où la chaîne s'élève debout vers le plancher de l'ouvroir, & dont les lisses ou les cordons, qui font croiser les fils de la chaîne tour-à-tour, sont au-dessus de la main de l'ouvrier. *Voyez* Planche XXIX.

Cinq métiers de basse-lisse, à un seul ou à plusieurs ouvriers. Les mêmes chiffres serviront pour toutes les figures.

1 Les

L'HABIT DE L'HOMME

1 Les montans.

2 Les roines ou les romes, fortes pièces de bois qui forment les deux côtés du métier, & qui portent les rouleaux.

* Le bras auquel sont attachées les cordes qui traversent le métier, & supportent sous la chaîne la partie du tableau, où en est l'ouvrier. Il détourne ou entr'ouvre les fils de la chaîne pour voir le point de l'objet où il est parvenu, & la couleur avec laquelle il faut imiter ce point.

3 Les ensubles ou rouleaux dont l'un porte la chaîne, l'autre porte la tapisserie qu'on y enroule à mesure qu'elle avance. L'ouvrier assis sur un banc de bois appuïe son estomac sur l'ensuble de devant, & adoucit cette situation à l'aide d'un oreiller. Chaque rouleau à son wich. Le wich est une longue baguette ronde, à laquelle tiennent tous les fils de la chaîne, & qui s'emboëte dans une rainure faite au rouleau.

4 Barre à bander la chaîne.

5 Le moulinet avec son levier de fer. C'est une pièce amovible & qui sert pour bien étendre la chaîne, en maîtrisant les rouleaux qui par leur grosseur ressemblent à deux poutres.

6 Support du tableau. Ce sont les cordes

des dont on vient de parler. L'HABIT DE L'HOMME.

7 Perche à rouler le tableau.

8 Camperche, pièce qui traverse le métier & soutient les sautereaux.

9 Les sautereaux sont des morceaux de bois suspendus par le milieu, comme des fleaux de balance, pour porter les cordes des lisses, & hausser ou baisser de chaque côté selon le jeu des marches.

10 Les lisses.

11 Les marches. Les lisses ne traversent pas la largeur du métier comme font les lames dans les manufactures de lainage. On multiplie ici ces lisses, selon la largeur de l'étoffe & du métier, parce que l'ouvrier n'a besoin de hausser ou abaisser que les fils de l'endroit où il en est. Quand il le quitte pour travailler plus loin, à droite ou à gauche, il prend ses deux marches & les applique à d'autres lisses.

12 Le banc.

13 La chaîne.

14 La flûte, où le fil d'or, de soye ou de laine est dévidé. Elle sert de navette pour insérer la trame dans la chaîne ; mais elle ne court point comme la navette, & ne passe qu'au travers des fils de la chaîne qu'il plaît à l'ouvrier de prendre, en les croisant tour-à-tour, sans quoi la trame ne tiendroit pas.

15 Le

L'HABIT DE L'HOMME

15 Le peigne à quinze dents pour frapper la trame & ſerrer l'ouvrage d'une façon égale.

16 Rouet à dévider le fil de deſſus les tournettes.

17 Les tournettes. Quand l'ouvrier a tiré de la flûte le fil qu'il a beſoin de faire paſſer dans la chaîne, il arrête ce fil d'un tour de doigt par un las coulant, & laiſſe tomber la flûte qui demeure couchée & arrêtée par ſon fil.

PLANCHE XXVIII.

L'ourdiſſoir de la chaîne pour la haute-liſſe.

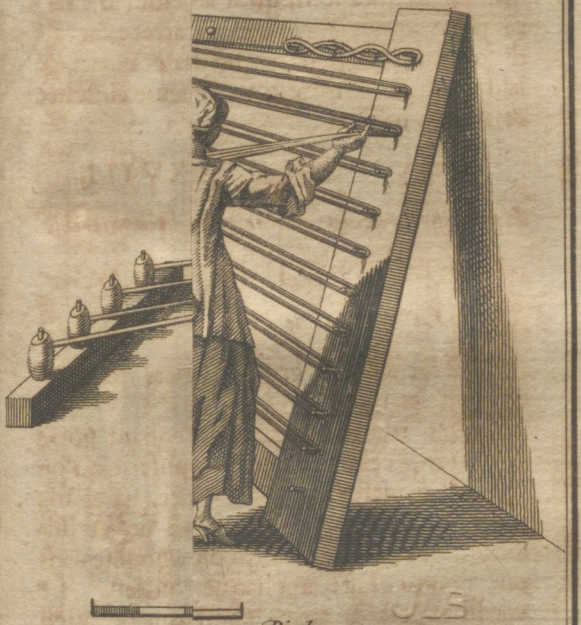
PLANCHE XXIX.

La fabrique de la haute-liſſe.

1 Les coterêts, gros madriers qui ſoutiennent les rouleaux.

2 Les rouleaux. Celui d'enhaut porte la chaîne, celui d'enbas la tapiſſerie qu'on y roule à meſure qu'elle avance. Les fils tiennent par leurs extrémités à un verdillon ou groſſe baguette qu'on emboëte dans une rainure faite à chaque rouleau. Le verdillon eſt la même choſe que le wich de la baſſe-liſſe.

3 Les deux tentoirs ou tentois, l'un qu'on nomme le grand tentoi pour tourner



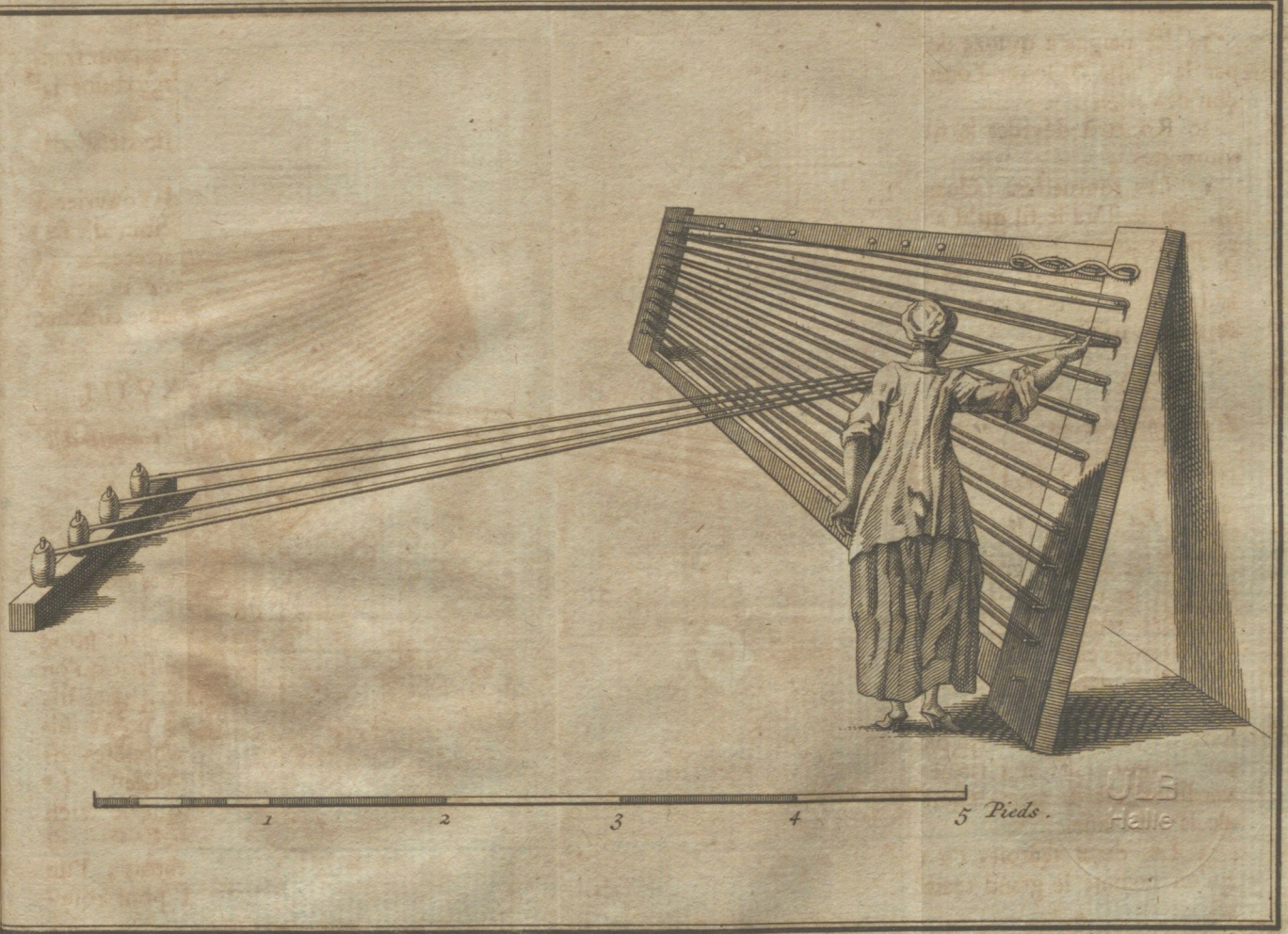
5 Pieds.

F. de Bakker fecit.

isse.

F6

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-1192015415-253897246-10/fragment/page=0547



ULB Halle

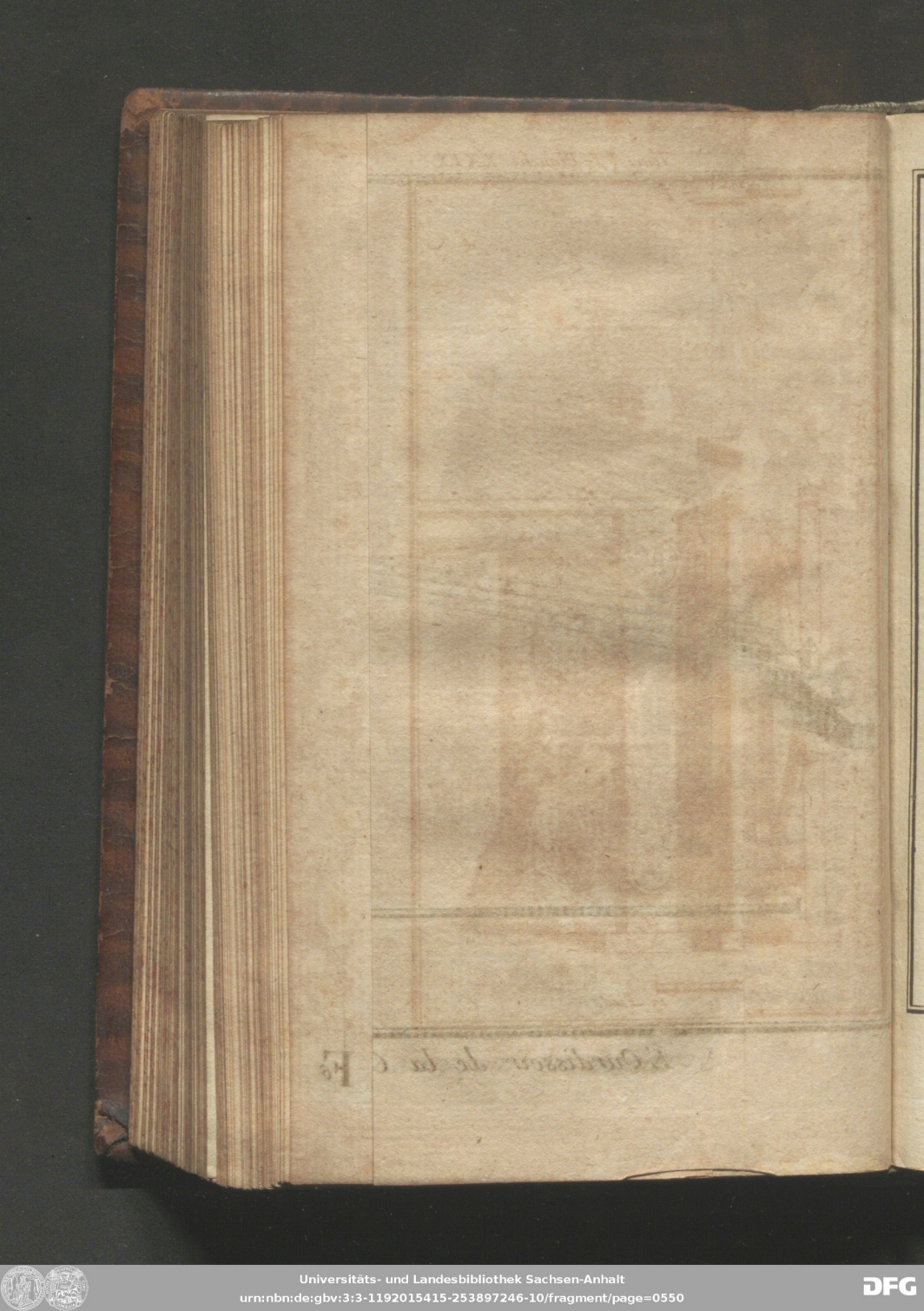
F. de Bakker fecit.

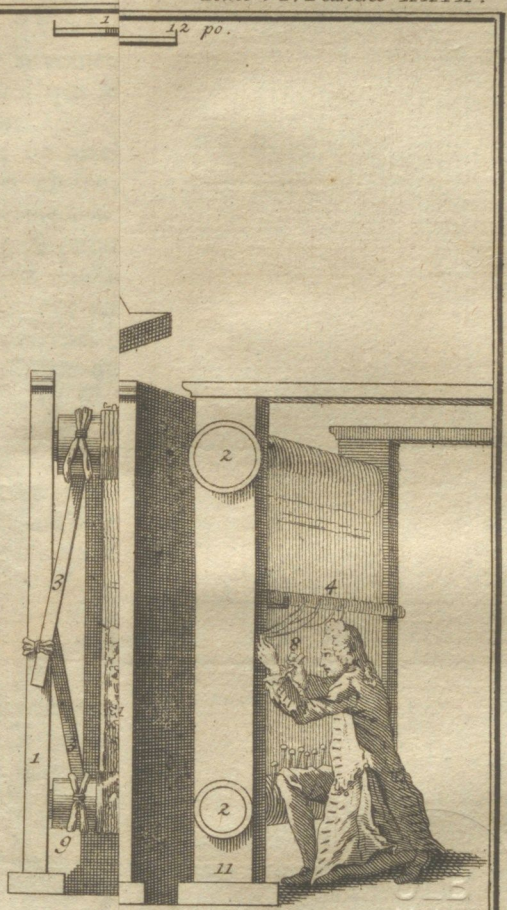
L'Ourdissoir de la Chaine pour la Haute-lisse.

F6

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-1192015415-253897246-10/fragment/page=0548

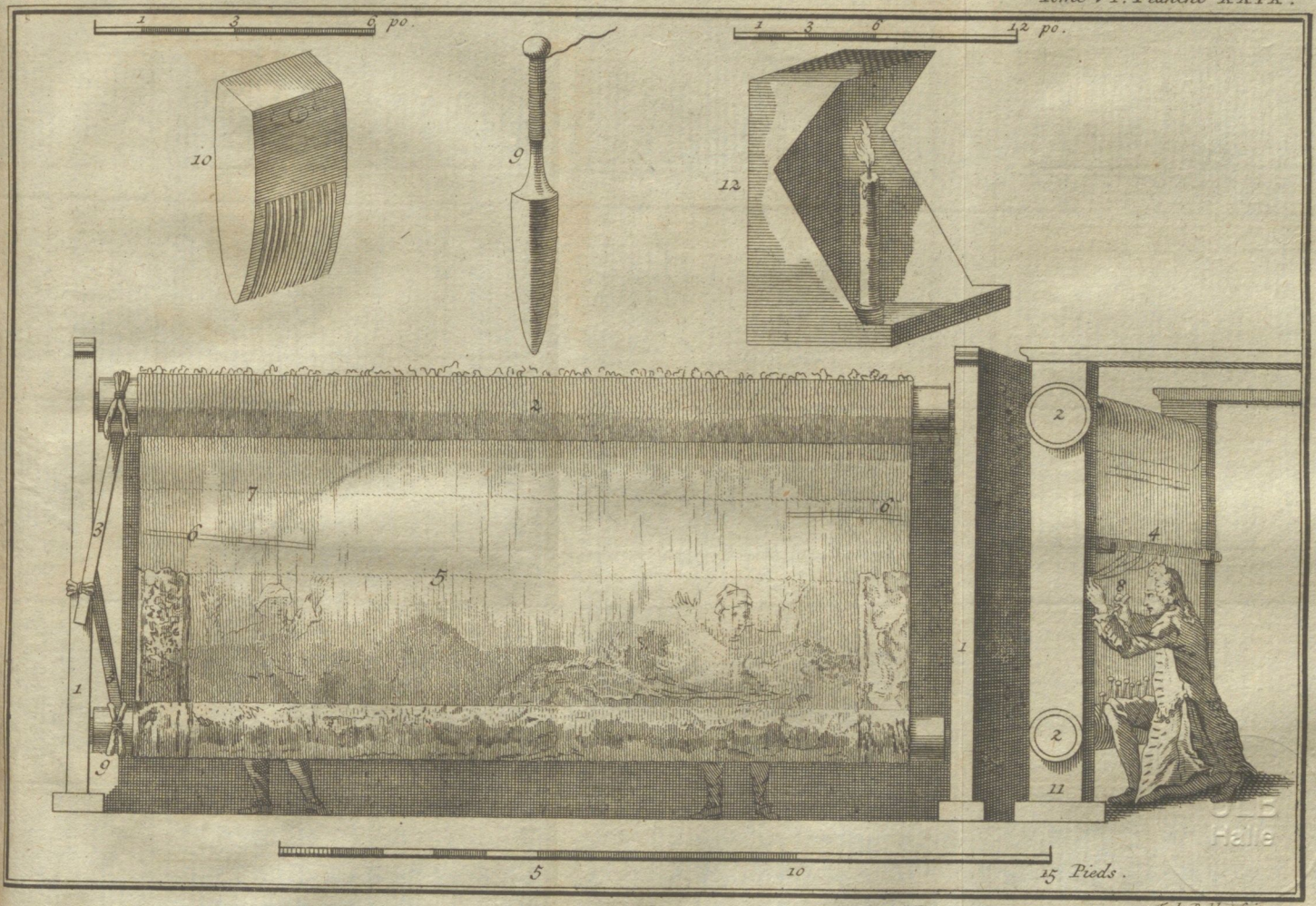






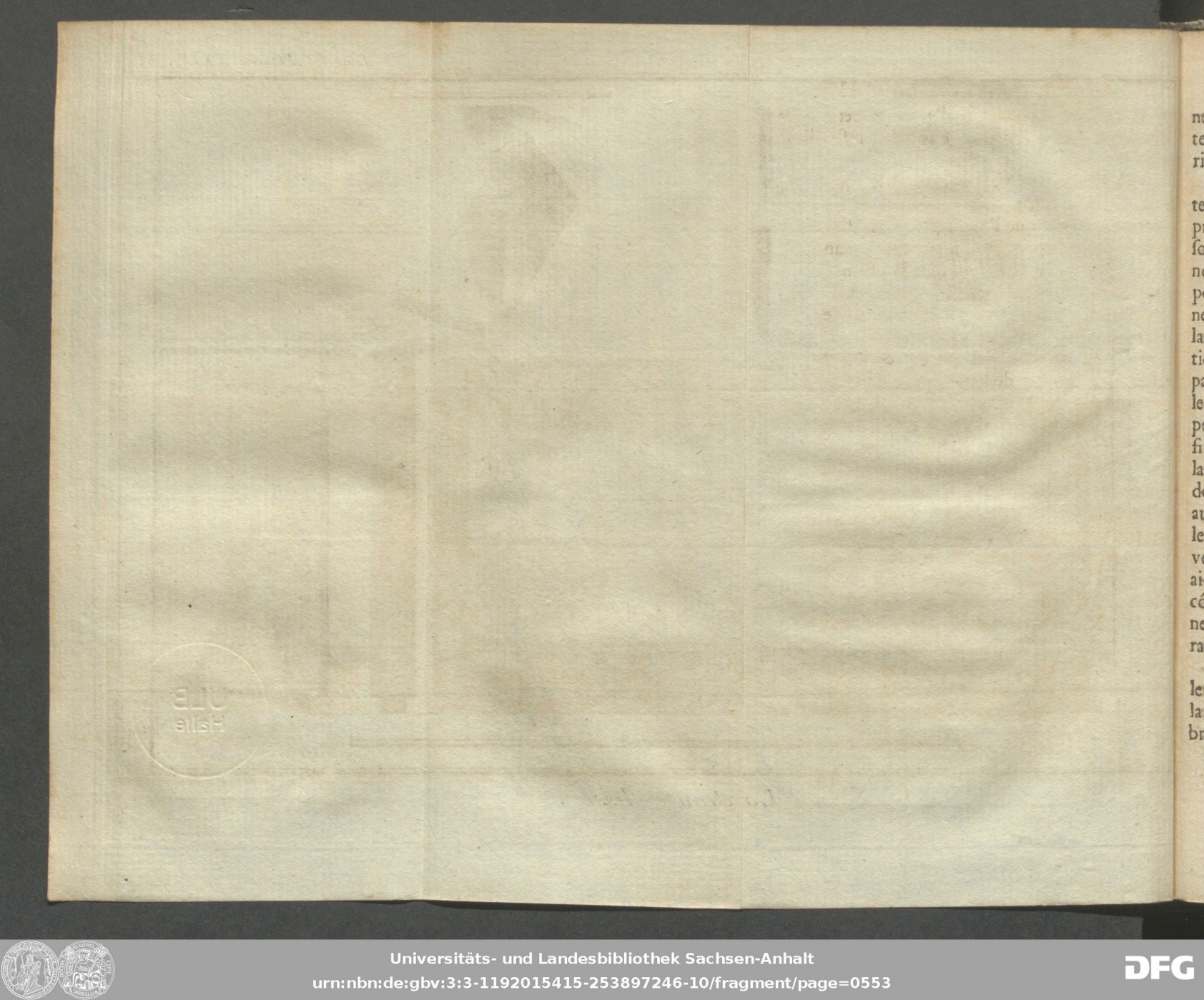
15 Pieds.

F. de Bakker fecit, 1747.



F. de Bakker fecit, 1747.

La Haute-lisse.



Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-1192015415-253897246-10/fragment/page=0553

ner le rouleau d'enhaut, l'autre le petit tentoi qui sert à tourner le rouleau inférieur. L'HABIT DE L'HOMME

4 La perche de lisses, qui traverse toute la chaîne, enfile toutes les lisses & les présente à la main de l'ouvrier. Ces lisses sont de petites cordelettes attachées par un nœud coulant à chaque fil de la chaîne, pour être remontées à mesure que la chaîne descend. Elles servent à tirer tel fil de la chaîne que l'ouvrier veut amener. Il tient ce fil détaché des autres, & y fait passer une broche de telle trame & couleur qu'il juge à propos; puis il laisse pendre cette broche dont il empêche le fil de s'écouler, en y faisant un las coulant. Après avoir pris en devant un ou deux fils de la chaîne, il amène par une autre lisse les fils de la partie opposée. Il les fait toûjours croiser par cette alternative pour saisir & arrêter la trame. Il est aidé dans cette distinction des fils des deux côtés par le bâton de croisure, qui est une longue baguette insérée entre les deux rangs de fils.

5 Longue trace de points, formée par les bouts des lisses qui saisissent les fils de la chaîne par un nœud coulant, & embrassent d'autre part la perche de lisses.

6 Le bâton de croisure.

7 La

L'HABIT DE L'HOMME

7 La fléche. C'eſt une chaînette de fil dont chaque chaînon contient quatre ou cinq fils de la chaîne & les arrête tous à l'à-plomb.

8 Hardiller de fer pour ſoûtenir la perche de liſſe.

9 La broche, pour inſérer le fil de trame qui eſt dévidé deſſus.

10 Le peigne pour frapper l'ouvrage.

11 Le bout du verdillon emboëté dans le rouleau.

12 La platine ou lanterne.

Quand la chaîne eſt montée, le deſſinateur y trace devant & derrière avec un crayon noir les principaux contours des figures du tableau qu'il faut imiter. Le haute-liſſier ayant bonne proviſion de broches pleines de fils de toutes couleurs, ſe met à l'ouvrage en travaillant comme dans la baſſe-liſſe par l'envers: il a derrière lui ſon tableau qu'il regarde fréquemment: il peut de tems en tems voir l'effet de ſon travail du bon côté: ce que le baſſe-liſſier ne peut pas faire. Si quelques points altèrent les traits en prenant trop de place, il les preſſe & les met en ordre avec une aiguille de fer qui ne touche que l'endroit où il en eſt beſoin. Le haute-liſſier ſuit le deſſein crayonné

ſur

sur la chaîne. Le basse-lissier suit sans crayon les traits du tableau qu'il a sous ses doigts. Il y a une troisième façon de travailler qui est d'usage pour les tapis de Turquie, de Perse, & de la Savonerie sous Chaillot : c'est de partager le tableau ou carton qu'il faut imiter en un nombre déterminé de petits quarrés longs, & d'en tracer un pareil nombre sur la chaîne. A mesure que l'ouvrier arrive aux quarrés & aux points correspondants, il employe les couleurs & les nuances convenables. Dans ces tapis on laisse déborder tous les fils de trame. On les tranche ensuite de fort près pour en égaler les houppes : ce qui forme un velouté de très-riches couleurs & de longue durée.

L'HABIT DE L'HOMME

LA TAILLE DES HABITS,

La Couture, les Meubles, &c.

ENTRETIEN DOUZIEME.

LEs cizeaux, l'aiguille, & le dé, voilà tout l'appareil des instrumens qui mettent les étoffes en œuvre & qui couvrent

L'HABIT DE L'HOMME. Les cizeaux.

vrent si gracieusement la société. L'artifice des cizeaux se réduit à assembler deux leviers tranchans & croisans l'un sur l'autre en forme d'X par un clou rivé qui en est le point d'appui. La force des tranchans augmente d'une part à proportion de la proximité de ce point, & d'une autre part elle augmente en raison de la longueur, ou de la masse des anneaux qui servent à manier l'instrument. Le dé & l'aiguille sont encore plus simples.

Le dé & l'aiguille.

La plus petite de nos monnoyes est un prix trop fort pour l'achat d'une aiguille. On peut en être surpris quand on considère par combien de mains cette aiguille a passé avant que d'arriver dans celles de la couturière. En premier lieu cette aiguille est un bout de fer épuré, qui a été battu sur l'enclume, & converti en un cilindre grossier, puis passé à la filière, toûjours remis au feu à chaque opération, aminci par degré de filière en filière, jusqu'à devenir, si l'on veut, presqu'imperceptible. Ce fil d'acier est ensuite coupé & *palmé*, c'est-à-dire, applati à deux faces vers l'un de ses bouts, puis percé sur une enclume avec un poiçon qu'on y frappe des deux côtés. Un autre ouvrier *troque* cette aiguille:

guille, c'eſt-à-dire, qu'avec un nouveau poinçon il fait partir la petite pièce de fer qui reſtoit encore engagée dans le trou. L'aiguille eſt remiſe à un autre ouvrier qui *l'évide* ou en arrondit la tête à coups de lime. C'eſt une autre lime qui la *pointe*. C'en eſt une troiſième qui lui donne la *cannelure*, ou qui pratique des deux parts un enfoncement ſur le plat de l'aiguille, pour y coucher le fil. C'eſt une quatrième lime qui en rectifie les inégalités, ce qu'on appelle *dreſſer de lime*. L'aiguille eſt remiſe au feu ſur un fer plat, pour être avec bien des compagnes jettée dans l'eau froide & durcie à *la trempe*. Elle retourne la huit & dixième fois au feu, & revient de la forge ſur l'enclume où elle achève d'être *dreſſée au marteau*. L'HABIT DE L'HOMME.

Juſqu'ici elle eſt brute & pleine de rouille. On l'aſſocie à douze ou quinze milliers d'autres aiguilles, qui ſont rangées côte à côte & bout à bout dans une toile de treillis, dont on fait un rouleau, après les avoir arroſées d'huile d'olive, & poudrées de fin émeril; qui eſt une pierre très-dure qu'on trouve dans les mines, & qu'on réduit en une poudre impalpable pour polir les métaux. Ce rouleau bien ficellé va & vient deux jours de ſuite entre une table polie &

L'HABIT DE L'HOMME.

un madrier (*a*) pesamment chargé, que deux hommes poussent & repoussent, à moins que leurs bras ne soient remplacés par une machine. Cette longue agitation des aiguilles y cause un frottement mutuel qui les polit parfaitement par la continuité de l'action.

Au sortir du polissoir, on les *lessive* à l'eau chaude & au savon pour les nettoyer du cambouis qui les encrasse. De la lessive elles vont à *la boëte* où elles sont décrassées, *vannées* & secouées dans du son, qu'on change à deux ou trois reprises. On les *détourne* par le rebut de celles qui sont rompues ou écaillées, ou autrement défectueuses, & par l'assemblage des bonnes dont on joint les têtes d'un même côté. Toutes vont en dernière opération à *l'affinage*, en couchant leur pointe sur une pierre d'émeril que le rouet fait tourner. Tels sont les nombreux préparatifs du foible instrument auquel nous devons les secours inestimables de la couture & les ornemens de la broderie.

Economie dans les metiers.

La plûpart des manufactures sont redevables de leurs principaux gains à cette méthode de distribuer les différentes façons d'un même ouvrage entre différens

(*a*) Grosse planche.

rens ouvriers, & d'assigner à chaque ouvrier un travail unique ou perpétuellement le même. Il ne va point chercher son ouvrage: c'est l'ouvrage qui le vient trouver. Il ne change ni de place, ni d'instrumens. Tout se feroit mal, tout se feroit lentement & à grands fraix, s'il falloit qu'une même main exécutât tout, & prît d'un moment à l'autre un nouvel outil avec une nouvelle façon d'opérer. Revenons à l'habit de l'homme. L'HABIT DE L'HOMME.

Le mérite principal des belles machines est de ménager le tems & les forces de l'homme, ou même de faire naître un bel ouvrage sous le travail d'une main novice & sans dextérité. C'est ainsi qu'un enfant de douze ou quinze ans, sans goût, sans connoissance du dessein, vous rendra trait pour trait un grand tableau par le secours des petits quarreaux tracés sur la chaîne, ou en suivant la routine du travail de la haute-lisse: mais quand il s'agit de la coupe d'un habit, ou de l'exécution d'une fine broderie, ce sont des ouvrages en miniature, & qui se voyent de près. Nulle machine n'y peut remplacer l'industrie, ni y mettre les belles proportions, le bon air, & les graces délicates. Ce sont les doigts qui font tout; c'est le goût qui y préside, & l'instru-

L'HABIT DE L'HOMME.

ment n'ôte rien à la gloire de l'ouvrier. Dans deux ouvrages bien faits, on distingue encore chaque main par un tour qui lui est propre. L'aiguille & les cizeaux sont de tout pays: mais on distingue sans peine la coupe de Paris, & la couture d'Angleterre.

La broderie suit le goût de la peinture.

Par-tout où le goût du dessein est en honneur, on voit aller du pair celui de la broderie. Où le dessein au contraire est négligé, elle ne peut guères être que gothique ou puérile. C'est par cette raison que les Dames Italiennes & Françoises ont porté si loin ce bel art. La soye & la fine laine, l'or & l'argent filés, les franges & les crépines, la chenille & le cordonnet, les nœuds & les chaînettes, se contournent legèrement sous leurs doigts. C'est à qui mettra le plus de propreté dans l'exécution, le plus d'entente dans les couleurs, & sur-tout le plus de noblesse & de raison dans le choix des pièces. L'habitude du beau les rend difficiles. Il est rare qu'elles donnent dans les minauderies Chinoises, dans les compartimens à la Turque, & dans la confusion des ornemens. Sur un fond uni & propre à détacher ce qu'elles en voudront faire sortir, elles savent distribuer avec économie des rainsseaux legers, faire cou-

rir

rir une campane, donner du mouvement à un feuillage, faire voltiger un papillon, suspendre un feston de fruits, nouer des fleurs, assortir des trophées de toute espèce, élancer un cerf & toute une meute, mettre des oiseaux aux prises, enrichir chaque figure par la vérité de l'expression, & ne mettre l'épargne que dans le nombre. Depuis le renouvellement de la peinture, le beau leur a toûjours paru inséparable du vrai : & dans l'emploi des formes naturellement gracieuses qu'elles ont coûtume d'admettre par préférence dans leurs ornemens, comme sont les feuilles, les boutons, les fleurs, les fruits, les insectes, les oiseaux, les coquilles, & bien d'autres, elles respectent ce que la Nature fait. Elles évitent également d'y ajoûter, ou de le disloquer. Elles suivent fidèlement la vraisemblance jusque dans les compositions de génie. Si elles font prendre à leur broderie le tour d'une colonnade, d'un dôme, ou d'un portique, elles élèvent les ouvrages legers sur des bases propres à les soutenir, & n'affectent point d'accumuler vers le haut les enroulemens, les consoles & les masses, en donnant pour appui fondamental à tout l'édifice le pli de deux feuilles, ou la courbu-

L'HABIT DE L'HOMME.

L'HABIT DE L'HOMME.

re de deux épis. Elles se gardent bien de nous troubler l'imaginaion par l'inquiétude de voir ce que va devenir cette architecture toûjours prête à s'ébouler.

La longue patience que demandent ces ouvrages les a presque toûjours réduis à de petites entrepriſes, telles que ſont une bourſe, un bonnet, un guidon, un tapis de trompette ou de timbale, une houſſe de cheval, un écran, une robbe, ou un lit. Quand on a voulu broder en grand, on s'eſt vû dans la néceſſité d'imaginer quelque nouvel expédient, & c'eſt ce qui nous a procuré le métier ſur lequel ſe fait le tapis de Perſe & de Turquie, où l'on a de beaucoup enchéri ſur le tiſſu à chaîne & à trame. Cette riche invention nous a procuré des étoffes preſque immortelles, & de meſure à couvrir les places d'aſſemblée les plus ſpacieuſes.

Un des Tapiſſiers ordinaires de Louïs XIII. touché du grand effet des couleurs de ces tapis (*a*), & dégoûté avec tout le Public de la diſtribution niaiſe que les Aſiatiques en font par petits quarrés, par petits ovales, par petites mouchetures, & par cent autres menues bigarrures

(*a*) Pierre du Pont, Auteur du Livre de la Stromaturgie.

res sans goût, sans liaison entre elles, & sans proportion avec la grandeur du champ, obtint de son maître l'établissement des tapis de la Savonnerie (*a*). Il ajoûta aux belles couleurs & à l'éclat du velours la correction du dessein, & la convenance des figures, avec le caractère & la grandeur des places où elles devoient être étalées. Cette manufacture soutient encore sa première réputation. L'HABIT DE L'HOMME.

On fait à Rouen (*b*) & ailleurs, une sorte de tapisserie qui est tout ensemble une étoffe sans chaîne ni fil de traverse, & une peinture faite sans pinceau : c'est un coutil imprimé d'une couche de couleur en huile, sur lequel ou dessine à la craye une figure. Après qu'on en a couvert quelques traits d'une huile gommée & pendant qu'elle est encore fraîche, l'ouvrier qui a devant lui le dessein ou modèle qui le dirige, & des tamis pleins de tontures de drap, ou de laines finement hachées, & de différentes couleurs, distribue sur chaque trait une pincée de tonture de la couleur qui convient à cette partie de la figure. Le sage mélange des tontures dans les passages des couleurs dégra- Tapisseries de tontures.

(*a*) A Paris au bout du Cours de la Reine.
(*b*) Chez M. le François.

L'HABIT DE L'HOMME.

grade à propos chaque teinte, & diversifie les nuances.

Parmi les différentes façons de meubler les appartemens sans magnificence & pourtant avec goût, nous n'avons rien qui s'assortisse mieux que les étoffes en laine de la manufacture de Mr. de la Porte. On fait en Flandre une autre tapisserie très-noble, & très-propre à remplacer l'Indienne : c'est le coutil de Bruges, qui est à fond bleu avec des paniers de grandes fleurs blanches. Le chanvre & le lin qui en sont la matière abondent dans toutes nos provinces. Le ver ne s'y met point : & lorsqu'après trente ou quarante ans le bleu commence à se passer, on met la tapisserie sur le pré : elle se blanchit, & on en fait de très-belles nappes. Ce meuble jusqu'ici n'est guère connu que des Flamands. Nos ouvriers ne sauroient trop exercer leur industrie sur les matières qui naissent autour de nous, quand elles peuvent tout ensemble être durables, & se façonner avec goût. Leur seroit-il impossible de donner les plus fortes & les plus belles teintures au fil de chanvre, de lin, & de coton, sur lequel les teignes n'ont point de prise ? ou d'y imprimer avec des couleurs stables, comme on le fait avec l'encre sur le papier

&

& sur le satin ? Il n'y a qu'une pareille invention qui puisse nous délivrer des défauts qui règnent dans la plûpart de nos petits meubles, je veux dire de la médiocre décoration que forment les barres & les rayes ; de la brouillerie des flambes ; & de la parure trop peu perceptible des petits compartimens ou des petites fleurs. L'HABIT DE L'HOMME.

En traitant des métiers, & sur-tout de ceux qui nous meublent, nous avons une tentation à éviter, qui est celle de nous étendre sur ce qui nous rapproche des beaux arts. De la haute-lisse & de la broderie il n'y a plus qu'un pas à la peinture. Quittons la Savonnerie & les Gobelins. Laissons à part toutes les matières sur lesquelles nous pouvons avoir facilement d'excellens Livres, ou des conversations plus instructives que les livres. Revenons à ce qui est le plus ignoré, quoiqu'il soit le plus d'usage.

LES PELLETERIES ET APPRETS DES CUIRS.

ENTRETIEN TREIZIE'ME.

EN employant les fils qui se tirent des animaux & des plantes, nous nous conformons parfaitement aux vûes de la Providence, qui nous assujettit à une utile consommation, & à un besoin toûjours nouveau, tant par notre nudité que par l'insuffisance de la peau des animaux. Lorsque la vie des hommes étoit fort longue, comme elle supposoit une constitution différente dans la nature, elle occasionnoit de moindres besoins. Les peaux, qui étoient l'habillement des premiers hommes, n'étant point exposées alors à la retraction & aux desordres que l'alternative des pluyes & du grand soleil y cause, la durée en étoit grande. Il est vrai que la continuité d'un soleil sans nuage pouvoit être incommode, & demander un toît, une tente de peau, ou quel-

quelque autre couverture outre l'habit. Nous l'éprouvons dans les plus beaux jours de nos mois de Mai & de Septembre. Mais quelques peaux cousues ensemble en étoient le remède, & fournissoient un abri doublement avantageux en ce qu'il étoit portatif, & qu'on n'en voyoit pas la fin; le poil & le duvet étant impénétrables aux rosées les plus abondantes. Aussi l'Ecriture, qui ne nous parle de l'arc-en-ciel & de l'alternative des saisons qu'après le déluge, nous parle-t-elle de ces tentes faites de peaux cousues, comme d'une invention utile dans l'ancien Monde.

LES PELLET. ET APPRETS DES CUIRS.

L'extrême augmentation des besoins de l'homme après le déluge, découlant d'une cause & d'un ordre qui n'étoient pas auparavant dans la Nature, il se vit contraint de se pourvoir de couvertures plus amples & plus faciles à renouveller. Mais l'invention des étoffes n'a pas fait tomber l'usage des peaux. Celles-ci sont des étoffes naturelles trop précieuses pour être négligées. Elles sont au contraire mises en réserve pour les usages les plus importans, & les plus distingués.

Quel velours peut comparer sa douceur ou son lustre à certaines martres, au petit-gris, & à l'hermine? aussi les plus

LES PELLET. ET APPRETS DES CUIRS.

belles de ces fourrures ſont-elles de tout tems deſtinées pour les premières perſonnes, & pour les plus grandes cérémonies. Quelle étoffe approche tant ſoit peu de la ſolidité des cuirs qui ſe lèvent ſur les grands animaux? Auſſi ſervent-elles, ſans pouvoir être remplacées par aucune invention, à fournir des couvertures quelque peu ſouples, quoiqu'impénétrables, & en état de réſiſter aux plus rudes frottemens.

L'induſtrie de l'homme a perfectionné & prolongé le ſervice des peaux en leur donnant divers apprêts qui en rendent quelques-unes plus belles, quelques autres inacceſſibles à l'eau; ou qui ſervent à les aſſouplir toutes, & à les pénétrer d'une humeur onctueuſe, en ſorte que l'eau n'y trouve plus d'entrée, & que la ſechereſſe ne puiſſe enſuite auſſi aiſément les recoquiller, ni les raccornir.

Les ouvriers qui nous les apprêtent ſont de deux ſortes. Les uns nous préparent diverſes fourrures avec des peaux délicates, en y laiſſant le poil qui en fait le principal mérite & la première beauté. Les autres employent ou en habits, ou en meubles, ou en diverſes ſortes de couvertures, les peaux les plus fortes & d'un ſervice éprouvé, communément en les

pe-

pelant, & en les pénétrant de quelques matières propres à les affermir ou à les adoucir. LES PELLET. ET APPRETS DES CUIRS.

Les peaux employées par les premiers que nous nommons *Pelletiers*, ſont ou rares & précieuſes, ou communes & de moindre valeur. Les Pelletiers.

Après quelques apprêts dont les uns ſont de ſimple conſervation, d'autres ſervent à pénétrer, aſſouplir, & fortifier la peau par le moyen de l'huile, non du côté du poil qui eſt exactement mis à couvert dans l'opération, mais du côté du dos ſeulement; nos pelletiers mettent d'abord en œuvre & ſont valoir par la juſteſſe des aſſortimens ce qui ſe trouve de beau dans notre ſauvagine commune. Telles ſont les peaux de renards, de fouines, de taupes, de blaireaux, de loutres, de lapins, de liévres, de loups cerviers, & de quelques autres. Le loup cervier eſt un animal très-ſauvage, plus gros qu'un renard, & qui, à cauſe de ſon œil étincelant, paſſe chez pluſieurs naturaliſtes pour être le linx des Anciens, duquel on n'entend plus parler. Sa peau eſt peut-être ce qui ſe peut voir de plus beau. Mais elle ſe trouve dans nos forêts, & l'on aime mieux mettre l'enchère à quelque peau

LES PELLET. ET APPRETS DES CUIRS.

lugubre, trop souvent teinte & contrefaite; pourvû qu'on jouisse de l'agréable pensée que c'est une peau qui vient de fort loin. C'est encore par respect pour les décisions de la mode, qui a tout pouvoir chez nous, que nous négligeons l'usage des peaux de nos chiens tigres, & de nos chats espagnols, chartreux, & autres, de beaucoup supérieures en beauté à ces peaux rembrunies que nous nous imaginons venir du nord.

Mém. de M. Wasserschleb, savant Danois.

Il est vrai que le nord de l'Europe & de l'Amérique nous envoye des pelleteries fort douces & fort lustrées. Les pays d'où nous tirons les plus estimées, sont la Sibérie aux confins de la Tartarie & de la Moscovie, ensuite la nouvelle Zemble, le Spitzberg, la Groenlande, le Labrador, & le Canada. Les Ostiacks & les Samoyédes, peuples de la Sibérie les plus avancés vers la mer glaciale, osent quelquefois monter sur les glaces & pénétrer dans les terres même qui sont inhabitées, pour y chasser les rennes, les élans, & les renards. Les tributs auxquels les Tartares sont assujettis, les uns envers l'Empereur de la Chine, les autres envers les Cours de Perse, de Constantinople, ou de Petersbourg, ne s'acquittent qu'en fourru-

Relation de Groenlande, par Isaac la Peyrére.

res:

res: & ces petits-gris que les marchands François apportent de la Chine, viennent apparemment de la Tartarie Chinoise & non de la Chine même. LES PELLET. ET APPRETS DES CUIRS.

La Sibérie est le vrai magazin des belles fourrures. Mais nos marchands n'y pénétrent point, & c'est à Archangel ou à Petersbourg qu'ils se pourvoyent de ces marchandises. Il y a long-tems que les Czars se sont attribué la pleine propriété de tout ce que la Sibérie produit de précieux, comme sont les belles pelleteries, & le sable d'or qui y roule sur les bords de quelques rivières. La situation du pays facilite cet assujettissement. La Sibérie n'est ouverte que du côté de la Tartarie dont elle fait partie & où les fourrures sont pour rien. Du côté du nord & de l'occident elle est défendue par les glaces: du côté de la Russie elle est couronnée d'une chaîne de montagnes dont les gorges & les avenues sont commandées par autant de forts & de barrières, où l'on fouille avec la dernière rigueur tous ceux qui en sortent, jusqu'à leur casser le train de leur traîneau, pour voir si on n'y recèle pas quelque marchandise précieuse. Les criminels qu'on exile de Moscovie en Sibérie sont obligés d'y aller à la chasse. On les nourrit: mais

ce

LES PELLET. ET APPRETS DES CUIRS.

ce qu'ils prennent est pour le profit de Sa Majesté Czarienne. Les autres habitans qui font la même chasse n'en peuvent faire aucun trafic hors du pays : mais les belles peaux qu'ils peuvent avoir à vendre doivent être portées au gouverneur de Sibérie. Il les leur paye un peu au dessus du prix courant qui est peu de chose ; les fait marquer d'un cachet, & les envoye au Sénat de Russie qui les distribue à Moscou, à Petersbourg, à Archangel, ou à d'autres Entrepôts. La chasse se fait ou avec des lacets, ou à coups de bâton, ou à coups de fléches émoussées qui tuent ou étourdissent l'animal sans endommager sa peau.

Les fourrures du nord qu'on estime le plus, sont la martre, le renard noir, l'hermine, & le petit-gris.

La martre. *Martes.*

La martre est une sorte de belette, qu'on trouve en Biscaye, en Prusse, en Canada & bien ailleurs. Mais la plus estimée est la Sibérine, la même que nous appellons Zibeline : la plus noire est la plus estimée. Mais on fait des friponneries sous le cercle polaire comme dans la zone tempérée. Les Sibériens & les Russes ont trouvé la manière de teindre la martre rousse, & de la rendre aussi noire que celle qui est naturellement du plus

plus beau noir. Le jus de citron eſt ce qu'on a trouvé de mieux pour manger la couleur & pour mettre la fraude en évidence. LES PELLET. ET APPRETS DES CUIRS.

Les fourrures de martre zibeline les plus chères, ſont celles qui ne ſont faites que des pointes de la queue de cet animal, & qui ne peuvent s'employer qu'en petit. On m'a aſſûré avoir vû, à Moſcou, pouſſer dans un inventaire un manchon pour homme, fait de ces queues de martre, juſqu'à quinze mille livres; mais de Moſcou à Paris il y a ſix cens lieues.

Le renard noir, auſſi connu que la martre dans les pays les plus froids, & qui ne ſe trouve guère que là, peut nous détromper d'une prévention où l'on eſt communément, que tous les animaux des pays Septentrionaux ont le poil blanc. Il s'y en trouve ſans doute de parfaitement blancs, qui ailleurs auroient naturellement une autre couleur. Il s'y en voit qui, de roux ou bruns qu'ils ſont en été, deviennent blancs ou griſonnent en hyver, puis reprennent leur couleur en été. Mais il y en a pluſieurs dont la couleur ne s'altère point par le changement de ſaiſon. Le renard noir.

L'hermine, ſi eſtimée pour ſa blancheur & pour ſon luſtre, eſt encore une

LES PELLET. ET APPRETS DES CUIRS.

une sorte de fouine ou de belette. Quelques Dictionnaires la confondent avec l'écureuil dont nous allons parler, & pour surcroît de desordre avec la martre zibeline, quoique ce soient trois animaux différents. La martre & l'hermine ne diffèrent que du blanc au noir. Pour relever encore mieux la blancheur éblouissante de l'hermine, les fourreurs sont dans l'usage de la taveler de mouchetures noires, en y attachant de distance en distance de petits morceaux de peau d'agneau de Lombardie, dont la laine est d'un noir fort vif.

La quatrième fourrure qu'on tire du nord est le petit-gris. C'est la peau de l'écureuil des pays froids. Il diffère des nôtres, en ce qu'étant roux comme ceux-ci en été, il devient gris en hyver & reste gris après sa mort. De cette peau on fait deux sortes de fourrures très-différentes. Du dos on fait le petit-gris; mais le ventre en est aussi blanc & plus luisant que l'hermine. Il est bordé de chaque côté d'une raye noire qu'on a grand soin de conserver. Quand la fourrure est alternativement variée du ventre & du dos de l'animal, elle en est beaucoup plus riche: c'est ce qu'on appelloit autrefois le menu vair qui se trouve souvent dans les

les armoiries de nos anciennes familles.

LES PELLET. ET APPRETS DES CUIRS.

De la pelleterie qui laisse les peaux dans leur entier, nous pouvons passer chez les autres ouvriers qui ont coûtume de peler ou d'épiler la plûpart des peaux qu'ils nous préparent. Ils sont distribués en différentes classes, qui ont certaines opérations communes à peu près les mêmes, & d'autres opérations particulières à chaque classe.

Quoiqu'il y ait grande différence entre chamoiseur, megissier, tanneur, hongreyeur, marroquinier, & parcheminier; les peaux qui passent par les mains de ces ouvriers ont dû être, presque toutes, *dessaignées*, *égoutées*, *pilonnées* ou *brassées*, *mises en retraite*, *plainées*, *plamées*, *brisées* ou *écharnées*, *effleurées*, *quiossées*, *renflées*, *redressées* ou *plaquées*, & fréquemment *essorées*.

Les apprêts communs.

Dessaigner une peau, c'est la plonger dans l'eau courante pour en emporter le sang & les impuretés. On sçait ce que c'est qu'égouter. On la brasse en la tournant & retournant à bras dans une cuve, ou en la foulant avec des pilons. On la plaine en la mettant dans le plain, qui est une cuve de bois ou de pierre, mastiquée en terre, qu'on emplit d'eau & où l'on délaye de la chaux vive, pour dis-

LES PELLET. ET APPRETS DES CUIRS.

disposer le poil à tomber au moindre effort. On met les peaux en retraite, en les tirant sur la *traite* qui est le bord du plain. On les *plame* en les étendant sur le *chevalet*, qui est une large pièce de bois arrondie & inclinée, pour y être pelées ou déchargées de leur poil, avec un couteau de fer sans tranchant, ou avec un simple cilindre de bois ; la première pression en étant suffisante pour abattre le poil dont la chaux a brûlé les racines sans offenser le tissu de la peau. On les *brise* sur le chevalet, en y passant le couteau tranchant du côté de *la fleur* : c'est le côté qui porte le poil ; ou du côté de *la chair*, & du dos : c'est le côté de la peau qui tenoit immédiatement à la chair de l'animal. La dernière de ces opérations se nomme aussi *écharner*, & la première *effleurer*. Elles tendent à retrancher les restes des fibres charnues, & tout ce qui peut causer ou une tumeur ou seulement une inégalité. Une peau *quiossée*, est celle où l'on a fait passer la pierre à aiguiser *. Ce frottement qui se fait avec vigueur sur le chevalet achève d'exprimer les restes de la chaux & tout ce qui peut former quelque durillon. Le renflement est l'effet des poudres & des diverses matières, dont les peaux ont été pé-

* *Cos.*

pénétrées, & qui les élargissant de volume les font insensiblement surnager dans l'eau où l'on les plonge. Les *redresser* ou les *plaquer*, c'est les étendre fraîches ou demi sechées, & les empiler les unes sur les autres, au lieu qu'on les nomme *peaux en croûte*, quand on les laisse à part & parfaitement seches. Les *essorer*, c'est les mettre à l'air sur des perches ou d'autre façon. C'est un soin qui revient souvent dans les apprêts des menues peaux. Ce passage alternatif du liquide de l'air dans celui de l'eau, & de l'eau dans l'air, cause dans tout l'intérieur des peaux & jusque dans les moindres fibres un travail ou un ébranlement, qui, avec l'activité de la chaux, des sels, & des huiles, facilite l'insinuation des matières propres à les assouplir sans les exténuer.

LES PELLET. ET APPRÊTS DES CUIRS.

La physique seroit fort embarrassée, s'il lui falloit fixer par raison l'ordre & le prodigieux nombre de ces opérations: mais ce que l'esprit de l'homme n'a jamais compris & ne comprendra jamais, différens tatonnemens le lui ont fait pratiquer avec succès. Les ouvriers continuent à l'exécuter par l'habitude & avec scrupule. Un d'entre eux plus expérimenté

que

LES PELLET. ET APPRETS DES CUIRS.

que les autres, & dont l'expérience fait toute la philosophie, préside à tout, juge du degré du sec & de l'humide, de la dureté ou de la mollesse convenable, décide à propos & réitère, allonge ou abrége les façons.

Quoique réellement les mêmes dans les quatre ou cinq principaux apprêts des cuirs, ces façons se trouvent si différentes pour la manière de l'exécution, & pour la durée, que la science des menus détails n'en peut convenir qu'à celui qui veut être ouvrier. Nous nous contenterons de ce qui fait le véritable objet de chacun de ces métiers; parce que c'est ce qu'ils ont d'intéressant.

La Megie employe le son & la farine.

Le Megissier passe toute sorte de cuir en blanc, depuis le cuir de bœuf jusqu'à la peau d'agneau. Il travaille principalement pour le service du bourrelier, & ensuite du gantier. Il employe pour les peaux qu'il destine au bourrelier le son de froment, le sel marin, & l'alun. Pour affiner les peaux que le gantier doit mettre en œuvre, le megissier employe d'abord le son à la suite des préparations communes, puis avec le sel & l'alun il met en œuvre la fine fleur de froment, & des jaunes d'œufs délayés ensemble

à

à l'eau chaude : il fait du tout une bouillie dont les peaux ſont empâtées & nourries dans une huche.

Les Pellet. et Apprets des cuirs.

Le Chamoiſeur imbibe d'huile de morue non-ſeulement la peau du chamois qui eſt une chèvre très-ſauvage, mais la peau de toutes les autres chèvres, quoiqu'inférieure de beaucoup à la précédente ; & même celle de la brebis qu'il apprête en façon de chamois.

La Chamoiſerie employe l'huile de morue.

Le Tanneur avec l'écorce des jeunes chênes de dix-huit à trente ans, miſe en poudre dans un moulin à tan, & dont il pénètre les peaux, les unes plus, les autres moins, les diſpoſe à des ſervices & à des utilités différentes, dont la principale eſt de demeurer inébranlables & impénétrables à l'eau.

La Tannerie employe le tan, écorce des chênaux.

Au lieu que le tanneur met deux & trois ans à perfectionner dans la chaux du plain, puis dans la poudre du tan, les peaux qu'il prépare ; le hongreyeur ne donne que trois ou quatre ſemaines d'aprêts à cellles qui paſſent par ſes mains. Il en fournit aux bourreliers, aux ſelliers, aux bourſiers, aux ceinturiers, & à tous les artiſans qui employent non-ſeulement des cuirs paſſés en blanc ou en megie, non-ſeulement des cuirs paſſés en huile & en manière de chamois, ou même des cuirs

La Hongreyerie employe le ſuif.

LES PELLET. ET APPRETS DES CUIRS.

cuirs tannés, mais encore des peaux colorées en gris avec une couche d'encre, & passées au suif; ce qui est le travail distinctif du hongreyeur.

Son nom & sa méthode nous viennent de Hongrie, où un ouvrier François l'alla épier par ordre d'Henri IV., pour diminuer le prix des harnois, & de bien d'autres cuirs à l'usage de ses armées.

Le redon pour la basane.

Le tanneur au lieu du tan fait usage en certains cas du redon, qui est une plante qu'on seme en Gascogne, & qui est très-commune dans la Russie Polonoise. Elle sert sur-tout pour les basanes, c'est-à-dire, pour les peaux de beliers & de moutons, qui prennent ce nom quand on les façonne en manière de cuir tanné. Le redon entre encore dans la préparation des cuirs de Russie (*a*), dont les Polonnois Russiens nous font toûjours un grand mystère, quoique nous en ayons une très-bonne manufacture à Saint-Germain en Laye.

La marroquinerie employe le sumac.

Le confit & le sumac ne sont guères en usage que pour la marroquinerie. Le confit où l'on met les peaux de chèvres après les apprêts communs, est une cuve d'eau tiède où l'on les plonge, après y avoir délayé une matière qui se tire du

(*a*) Le peuple dit de Rouffi.

règne

règne animal, & qui est à vil prix. Ce sont les balayeures des chenils. LES PELLET. ET APPRETS DES CUIRS.

Le sumac se tire du règne végétal. C'est une poudre qui provient tant des feuilles que des menues branches de la plante nommée *roure* par les teinturiers, & *sumac* par les Lévantins. C'est le sumac avec la noix de galle & l'alun qui sert le plus au marroquinier, dont l'objet est de donner le grain aux peaux de chèvres, & de les rendre par-là susceptibles des plus belles couleurs. On appelle grain ces petites gersures ou ces crevasses legères qui sillonnent en tout sens la superficie du marroquin, comme aussi du veau & de la vache, auxquelles on donne cet apprêt à force de les laver, de les pilonner, de les relaver, de les tordre, de les plier & replier en des sens contraires. Nous ne dirons rien ni de l'eau de rouille de fer qui sert à colorer en noir, ni de la laque & autres drogues qui teignent les peaux en rouge, en jaune, ou autrement. Le grain.

Les ouvriers qui donnent le grain & les plus vives couleurs aux peaux de chamois, ou d'autre chèvre, & qui contrefont ce travail en marroquinant aussi les peaux de veau & de mouton, gardent le silence sur certaines pratiques, dont ils font entre eux un secret qui est le fin

LES PELLET. ET APPRETS DES CUIRS.

de leur art. Les précautions & les défiances des ouvriers sont quelquefois réjouissantes. J'ai trouvé en mon chemin un cordier qui me refusa de laisser prendre le dessein du travail d'une sangle à moins qu'il n'y fût contraint par justice.

Comme le grain & les belles teintures des peaux de chèvres sont réservés au marroquinier, les dernières préparations & les teintures qui se donnent à certains cuirs tannés sont réservées au corroyeur. De même aussi les peaux passées en blanc par le megissier, quand elles sont destinées à l'écriture ou au dessein, reçoivent leur dernière main du parcheminier.

Des cuirs qui sortent de la tannerie les uns sont envoyés en croute aux cordonniers & à d'autres ouvriers qui employent des cuirs durs, les autres sont adoucis & quelquefois colorés par les mains du corroyeur.

Le Corroyeur.

Le principal objet de celui-ci est d'amollir & d'assouplir les peaux de vaches & de veaux, qui serviront à faire les quartiers & les empeignes des souliers; ou à faire les impériales & les côtés des carosses; ou les harnois & toutes les pièces qui en résistant à l'eau & à des efforts continuels doivent cependant se prêter, soit pour prendre une belle forme, soit pour

pour faciliter le mouvement par leur obéissance.

LES PELLET. ET APRETS DES CUIRS.

1°. Ces peaux, après le travail de la tannerie, ayant encore bien des fibres charnues, le corroyeur les trempe pendant quelque tems dans l'eau naturelle.

2°. Il les en tire pour les étendre sur une douve bien unie. Ensuite avec un couteau à revers il enlève à force de bras la chair qui est de trop, & les retrempe.

3°. Il les foule toutes fraîches sur une claye à coups de talon, jusqu'à ce qu'elles commencent à force de plis à devenir douces & maniables.

4°. Il les imbibe d'huile de baleine, cette liqueur étant par son onctuosité préférable à toute autre pour cet effet.

5°. Il les étend sur de grandes tables, au bout desquelles il les tient assujetties à une pince qu'on nomme *valet*. Là, à l'aide d'un autre instrument nommé *pommelle*, qui est un morceau de bois épais, rempli par-dessous de rainures qui se croisent, il les plie, les foule, les fait aller & venir à plusieurs repriſes sous les dents de cet outil, qui en brise les ressorts les plus rudes. C'est-là proprement ce qu'on appelle *corroyer*. L'ordre & le nombre de ces opérations varient d'une ma-

LES PELLET. ET APPRETS DES CUIRS.

nufacture à l'autre : mais le fond eſt le même.

6o. Les peaux étant corroyées, on peut avoir beſoin de leur donner une certaine blancheur, ou de les noircir. Pour les blanchir on les frotte avec des mottes de craye & de ceruſe, puis on les paſſe à la pierre-ponce. Comme on veut ordinairement que le veau ſoit fort délié, au lieu de ſe ſervir du couteau à revers pour en ôter la chair, le corroyeur y employe la lunette, qui eſt un inſtrument tout d'acier fait en rond, bien tranchant dans toute ſa circonférence, & évidé ou ouvert au centre, pour y paſſer librement les deux mains & le manier avec force. Quand la peau de veau eſt bien étendue ſur un ſommier ou grand chaſſis ſans barre par le bas, l'ouvrier la bande & la tire à volonté par le moyen d'une corde qui en ſaiſit les extrémités, & qu'il paſſe autour de lui. Il la ponce, & avec la lunette il la diminue de chair. Il répète ce retranchement avec diſcrétion, juſqu'à ce que le veau ſoit auſſi mince & auſſi blanc qu'il le ſouhaite.

7l. Quand une peau doit être miſe en noir, après lui avoir donné l'huile, & l'avoir fait ſecher, il trempe un gipon, qui eſt une groſſe houppe de franges,

dans

dans de l'eau ferrée. La ferraille qu'il a laissée quelque tems dans cette eau y dépose avec sa rouille quantité de sels & de parties ferrugineuses qu'on sait être la base de la noirceur de l'encre. A cette première mouillure il en fait succéder une seconde, qui est d'une eau préparée avec du noir de fumée, du vinaigre, & de la gomme Arabique. Ces différentes teintes noircissent la peau par degré, & on réitère jusqu'à ce que le noir soit devenu luisant. Le grain & les petites gersures qui facilitent la soupleſſe du veau & de la vache retournée, y proviennent des plis réitérés qu'on a fait prendre à la peau tantôt dans un sens, tantôt dans un autre, & du soin qu'on a pris d'y rabattre jusqu'aux moindres duretés du côté mis en couleur, à force d'y faire aller & venir la petite pêle de métal que l'on appelle *estire*.

Les Pellet. et Apprets des Cuirs.

Le travail du parcheminier est plus simple. Après que le megissier lui a passé en blanc les peaux qu'il demande, & que le même megissier les a bandées, raclées, poudrées à diverses fois de *groison* ou de craye broyée, qu'il les a mouillées, poncées, remouillées, égoutées, frottées de nouveau avec la pierre-ponce, balayées enfin, ou veloutées par le frotte-

Le Parchemin.

LES PELLET ET APPRETS DES CUIRS.

ment d'une toiſon d'agneau ; le parcheminier reprend les mêmes peaux pour les racler à ſec, & plus à fond de chair (*a*) & de fleur, en y faiſant paſſer & repaſſer un fer fort affilé, opération qu'il appelle *raturer*.

Après qu'il a mis à part les *ratures* pour en faire une colle claire, qui ſert particulièrement pour empeſer la chaîne de bien des étoffes de laine, & pour la faire mieux gliſſer dans les lames, il achève ſon travail en faiſant repaſſer la pierre-ponce ſur la même peau, & en abat avec recherche juſqu'aux plus petites inégalités.

Le parchemin. Si c'eſt une peau de mouton, c'eſt ce qu'on nommera parchemin, & qui ſera ſur-tout employé pour recevoir l'écriture, & tous les actes qu'on veut rendre

Le vélin. durables. Si c'eſt une peau de veau de lait, ou d'agneau mort en venant au moude, c'eſt ce qu'on nommera vélin, & ce que les deſſinateurs employeront pour tout ce qui demande un champ très-liſſe & une grande propreté dans l'exécution.

Nous voyons ce qu'on gagne à pénétrer diverſement les peaux, ſoit de graiſſe de mouton, ſoit d'huile de poiſſon, comme auſſi à les nourrir de quelques pou-

(*a*) Ils diſent auſſi de dos & de fleur. Voyez ci-deſſus *les apprêts communs*.

poudres végétales. Au lieu de ces matières dont plusieurs viennent de loin & sont d'une acquisition difficile, peut-être en avons-nous autour de nous d'équivalentes ou de meilleures qui se perdent. Combien avons-nous de grosses graines & d'écorces de grand volume, qui pourroient nous fournir des poudres ou des huiles propres à remplacer les précédentes! Dans les entreprises d'interêt, il est sage de se fixer à ce qui a réussi. Mais un interêt plus noble devroit tous les jours faire en petit des essais nouveaux. La même physique expérimentale, qui a mérité notre reconnoissance par ses premières inventions, peut atteindre à une nouvelle gloire, qui est celle de diminuer les longueurs & la dépense; peut-être même de supprimer des rubriques peu nécessaires.

LES PELLET. ET APPRETS DES CUIRS.

LES TEINTURES.

ENTRETIEN QUATORZIEME.

LEs couleurs qui nous font sentir séparément toutes les beautés de la Nature, & qui en sont elles-mêmes un

LES TEINTURES. des plus grands ornemens, ne nous servent pas moins dans la societé. Elles en montrent les différens états par des distinctions utiles. C'eſt par les couleurs que nos habits & nos meubles ſont apperçus: nous tenons d'elles preſque tous les embelliſſemens de nos demeures. Mais dans la nature, où ces couleurs ſe trouvent faites, elles ſont impénétrables à notre eſprit. Nous ne ſavons ni quelle en eſt l'origine dans nos yeux, ni quelle en eſt la génération dans les corps. Dieu qui les opère ſeul, & qui n'a pas beſoin de nous pour créer les apparences propres à caractériſer les objets, s'en eſt réſervé l'intelligence. Newton qui les avoit tant étudiées diſoit à ſes admirateurs, qu'il pouvoit bien appercevoir & meſurer les divers plis que prennent les ſept couleurs primitives de la lumière en paſſant dans un priſme; mais que ſa Servante en ſavoit autant que lui ſur le fonds de ces êtres. Il ſe trouve même que ce peu qu'il croyoit avoir apperçu lui eſt aujourd'hui conteſté. Je vous ai fait l'hiſtoire de ſon optique, & vous pouvez voir celle que le R. P. Caſtel lui oppoſe.

Notre condition change quand il s'agit de la ſociété dont Dieu nous a confié l'en-

l'entretien & le gouvernement. Nous y voyons des ouvriers pleins d'industrie qui savent produire des couleurs ou les mettre en œuvre, & l'on ne peut douter que l'intention du Créateur n'ait été de faire de ce travail une partie de nos occupations. Sa providence en obligeant l'homme à s'habiller, lui a fait voir autour de lui & a mis en sa disposition des filamens propres à lui donner une couverture; mais qui sont la plûpart d'une couleur lugubre & terne, ou d'une uniformité peu d'accord avec la diversité de ses situations. A la facilité de fabriquer des tissus commodes elle a ajouté celle de les colorer. Par-tout elle a mis sous la main de l'homme des terres ferrugineuses, des terres bolaires de toute nuance, des matières végétales, de fossiles, d'onctueuses, de salines, & autres qui peuvent ou fournir une teinture, ou ouvrir des loges à la matière colorante, la retenir, ou la rehausser par le clair, ou la dégrader par l'obscur : elle nous montre de cette sorte à changer de parures & d'habits selon les circonstances. Par-là tout ce qui nous environne se conforme à nos sentimens & en devient l'annonce. Par-là l'homme, qui respecte & doit respecter son semblable, se trouve averti de

LES TEINTURES.

LES TEINTURES.

la manière dont il doit l'aborder. Il n'eſt point expoſé à porter bruſquement la joye, le chant ou les ſaillies, dans des lieux qu'il voit couverts de deüil; & il diſtingue au ſeul aſpect des parures s'il s'agit d'une pompe funèbre, d'une naiſſance heureuſe, ou de la célébration des bienfaits du Créateur.

Cette bienſéance qui attache des couleurs propres à chaque jour, à chaque âge, & à chaque ſituation, donne lieu à la ſubſiſtance d'une infinité d'ouvriers, & à la conſommation d'une infinité de matières, qui ne ſeroient ſans cela qu'incommodes & malfaiſantes. La teinture les recherche: & de ce qui porte avec ſoi le dégoût ou même le poiſon, elle en fait ſortir avantageuſement tantôt une blancheur éblouiſſante, tantôt un vermeil propre à relever les couleurs qui brillent dans les palais & dans les temples.

Ici nous ne devons rien aux Savans d'Athènes & de Rome, de Paris & de Londres, qui ſe ſont le plus occupés d'opinions & de diſputes. Nous devons tout à ceux qui ont eu à cœur les beſoins de la ſociété. Un des plus grands maîtres en ce genre eſt le célèbre Colbert. C'eſt à ſon activité & à ſa pénétration que nous ſommes redevables de ces ordonnances ſi ſa-

sages qui assûrent aux grands des parures d'une couleur exquise, & aux petits des étoffes d'une couleur franche & durable. Il prévint les malversations parmi nos ouvriers, & n'envia point ces utiles connoissances aux nations étrangères. Ses réglemens rapprochent des lumières qui n'avoient encore été réunies nulle part. Les bonnes pratiques y sont exposées au plus grand jour. On n'y fait mystère de rien : & ce qu'il craignoit que chaque ouvrier ne retînt pour lui-même d'une façon mesquine, il commença par le faire imprimer, par le dire à toute la terre. LES TEINTURES.

Il ne se contenta pas d'établir l'ordre dans une profession où regnoit une liberté pernicieuse, en assignant de justes districts, & en prescrivant des opérations propres aux trois communautés de teinturiers, dont les uns teignent les étoffes fines & se nomment teinturiers du grand teint ; les seconds se chargent des étoffes du plus bas prix & se nomment du petit teint ; les troisièmes teignent les soyes, les laines, & les fils. Il les instruisit parfaitement de toutes les drogues qui ne sont que préparatoires, & de celles qui sont réellement colorantes. Il leur marqua nettement celles qui leur étoient nécessaires à tous, celles qui leur étoient interdites à tous, &

LES TEINTURES. celles qui étoient particulières à chaque cuve, ou seulement d'usage dans tels & tels assortimens. Après l'explication des couleurs matrices, il descend aux mêlanges des couleurs simples dont se forment les couleurs composées, & aux diverses additions ou soustractions qui en varient les degrés. Pour leur assûrer à tous, & encore plus à tout le public, la jouissance d'une couleur stable, qui ne métamorphose pas en bleu une robbe qu'on a prétendu porter noire, ou en violet celle qu'on avoit cru rouge; il prescrit les spécifiques des divers débouillis, c'est-à-dire, les drogues avec lesquelles il suffit de faire bouillir durant un demi-quart d'heure l'étoffe, la soye, ou la laine teinte, pour mettre en évidence la bonté ou la fausseté des ingrédiens par l'altération ou par la persévérance de la couleur. Ces utiles réglemens & ceux qu'il y ajoûte pour faire prospérer tout le travail des manufactures, sont rendus efficaces par d'autres qu'il adresse aux commissaires & inspecteurs, chargés de tout voir, & de tenir la main à l'exécution des ordonnances.

Après avoir détaillé la manière de former le pied ou la base des couleurs, & d'employer le bleu de pastel, le rouge de

de garance, (*a*) & le jaune de gaude; après avoir exposé très-fidèlement les feuillages, fruits, écorces, racines, galles, terres, sels, métaux, & quantité d'autres matières, dont plusieurs se trouvent de très-bonne qualité en France, & qui peuvent aider ou pousser les précédentes; M. Colbert montre le fond de son cœur & son tendre amour non-seulement pour sa patrie, mais pour la société entière, en invitant ses compatriotes, & les curieux de tout pays, à faire essai de la culture de ces diverses plantes dans les terres d'une petite utilité; & en leur apprenant ce qu'on fait de mieux jusqu'aujourd'hui pour en faire réussir les plantations. En un mot, les instructions générales & les ordonnances de 1669 sont le plus profitable Traité que nous ayons sur les teintures, & elles sont conjointement avec l'Ordonnance de la même année pour le réglement des eaux & forêts, le plus beau morceau d'histoire naturelle qu'ait produit le dix-septième siècle. Nous avons une autre obligation à ce grand Homme, qui est de nous avoir appris la vraie

LES TEINTURES.

(*a*) Le rouge d'écarlate de cochenille a été extrêmement perfectionné aux Gobelins sous le ministère de M. Colbert, par M. Gluk originaire de Hollande, & se soûtient dans la plus grande réputation avec les autres opérations de la Manufacture Royale des draps fins, par les soins de M. de Julienne son neveu.

LES TEINTURES.

vraie méthode de perfectionner la philosophie. Partagé, comme il l'étoit, par les différens soins d'un ministère très-difficile, comment put-il rassembler des connoissances si étendues & des précautions si justes ? Ce ne fut pas en s'adressant aux philosophes systématiques ; mais en consultant divers entrepreneurs ; en questionnant des ouvriers de bon sens, & en comparant leurs réponses pour en tirer un résultat de pratiques non suspectes, où nous trouvons après cela notre vraie philosophie, c'est-à-dire, les principes, de notre conduite & les plus grands supports de la société. Nous pouvons donc regarder l'année 1669 comme une époque mémorable dans l'histoire des vraies sciences, & comme une des années de Louïs XIV. qui lui ont le plus légitimement acquis le nom de Grand.

SUITE

SUITE

De la Lettre d'un Pere ſur l'éducation des Garçons.

LA connoiſſance de pluſieurs langues ne ſuppoſe pas dans un homme une pénétration ſupérieure: & comme on peut renoncer à la pluralité des langues ſans rougir, je puis ſans grand ſujet de vanité vous avouer, Monſieur, que j'ai réuſſi à en entendre paſſablement deux ou trois outre ma langue maternelle. J'ai ſeulement acquis par mon expérience à cet égard le droit d'être cru ſur les moyens qu'on peut prendre pour ſe procurer un pareil ſecours ſans y riſquer beaucoup de tems.

Quoique les langues ne nous donnent par elles-mêmes aucunes lumières, elles ſont un moyen ſûr pour en acquérir. Elles nous facilitent l'accès des monumens & des ſciences. Le Latin, le Grec, & l'Hébreu ſont les premières ſources de l'érudition: & ſi on vouloit s'y prendre de manière à s'en aſſûrer promptement l'acquiſition, on ſe réſerveroit aſſez de loiſir pour y joindre de bonne heure l'Italien & l'Anglois. Ceux qui ſe deſtinent aux ſciences peuvent en fait de langues modernes s'en tenir aux deux que je viens de nommer. L'Allemand, autrefois néceſſaire pour voyager, eſt aujourd'hui remplacé par le François, devenu depuis long-tems, la langue de commerce dans toutes les Cours & dans toutes les bonnes villes de l'Europe. Nos Freres ſépa- Choix des langues.

L'EDUCATION DES GARÇONS.

séparés l'ont porté par-tout. Il y a de grandes sociétés Françoises établies à Breslau, à Berlin, à Coppenhague, à Londres, en Suisse, dans toute la Hollande, & jusqu'au Cap de bonne Espérance. Le bon accueil que les Etrangers ont fait à plusieurs livres François a contribué beaucoup à rendre notre langue plus commune. Ajoûtons que la France est à peu près au centre des nations qui sont le plus dans le goût des voyages. La langue Espagnole au contraire renfermée dans un coin du monde, & ne s'étant distinguée dans la littérature que par des livres de dévotion, que nous pouvons remplacer, n'invite personne à l'apprendre, quoique ce soit de toutes les langues vivantes celle qui a le plus d'harmonie, & qui approche le plus de la richesse de la langue Greque, soit par la diversité de ses tours, soit par la multitude de ses terminaisons toûjours pleines, & par la juste longueur de ses expressions toûjours sonores. On étudie au contraire la langue Italienne malgré l'ennui qu'elle cause par le retour perpétuel des quatre sons *a*, *e*, *i*, *o*, qui finissent presque tous ses mots, & qui fatiguent l'oreille par une desagréable uniformité. On commence aussi à étudier parmi nous la langue Angloise, quoique hachée en menues pièces d'une syllabe; quoique rude & hérissée d'âpres consonnes qu'il faut faire siffler sans en manquer aucune. Ces deux langues ont été maniées par des Ecrivains si estimables, les uns par l'agrément naturel de leur esprit, les autres par l'étendue de leurs recherches, qu'on peut en tirer non pas à beaucoup près autant de profit que des anciennes, mais plusieurs connoissances que l'Antiquité ne fournit pas.

Tous

L'EDUCATION DES GARÇONS.

Tous ceux que j'ai vus apprendre l'Italien ou l'Anglois par l'étude des règles & par la compoſition des thèmes ont dépenſé beaucoup d'argent, & n'ont point appris la langue qu'ils vouloient ſavoir : ou s'ils y ſont parvenus c'a été en changeant de méthode. Il n'y en a qu'une pour les langues vivantes, qui eſt de ſe tranſporter dans le pays où l'on les parle, ou de les parler perſévéramment avec des perſonnes qui les poſſèdent. Bien entendu qu'à l'exercice fréquent de la converſation on peut joindre utilement la connoiſſance de quelques règles & la lecture des ouvrages bien écrits dans ces langues. J'avoue de plus, qu'un homme laborieux pourroit par lui-même, à force de feuilleter des livres & des Dictionnaires, ſe mettre en état d'entendre paſſablement une langue : mais il n'ira point juſqu'à la parler ou l'écrire ſans apprêter à rire à ceux qui la ſavent. Cette voye eſt d'ailleurs ſi longue, elle eſt traverſée de tant d'embarras & d'incertitudes, que quand on a en main un autre moyen ſûr & prompt, on peut dire qu'il eſt l'unique. C'eſt donc une néceſſité d'apprendre les langues vivantes par l'uſage, & par la fréquentation de ceux qui les parlent.

Unique moyen d'apprendre les langues vivantes.

Il n'en eſt pas tout-à-fait de même les langues mortes. On les appelle ainſi parce qu'elles ne ſont plus vulgaires. On ne les parle plus : & ceux qui à force de lectures & de travail les entendent le mieux, ſont ceux qui avouent avec le plus de candeur qu'il y a une extrême témérité à les vouloir parler. Dans la néceſſité d'y avoir recours on s'en tire le moins mal qu'on peut. On eſt fort heureux de les pouvoir entendre. Si l'on s'en ſert

L'EDUCATION DES GARÇONS.

sert ou pour écrire, ou pour parler en public, ce n'eſt ni ſans peine, ni ſans riſque. Mais quand on veut en faire un uſage habituel, on revient preſque toûjours au génie & aux tours de ſa langue maternelle. L'expérience de la pitoyable latinité qui règne dans les Colléges d'Allemagne, de Flandres, de Hollande, & par-tout où l'on eſt dans la pratique de toûjours parler latin, ſuffit pour nous faire renoncer à cette coûtume qui empêche un jeune homme de bien parler ſa propre langue, & l'habitue à un latin groſſier, capable de lui pervertir preſqu'univerſellement le goût. Car qui parle mal, écrira mal, & ſentira à peine le mérite de ce qui eſt bien écrit. Il faut que l'habitude d'une mauvaiſe latinité influe bien puiſſamment ſur l'eſprit, & lui donne un tour extrêmement étrange, puiſque par un effet de cette éducation une infinité de perſonnes, même qui ont lu les bons Auteurs, enſeignent & écrivent d'une façon ſi barbare. Savans du Nord, quand voudrez-vous entendre raiſon ſur cet article?

Le Rudiment.

Nos prédéceſſeurs ont très-bien compris la néceſſité de débuter par faire apprendre aux jeunes gens à décliner les noms, à conjuguer les verbes, & à ramener la ſtructure des mots à certaines façons de parler très-ordinaires, auxquelles ils ont donné le nom de règles. Ces généralités ſervent communément de modèle & de principes, ſoit pour reconnoître les parties fondamentales du diſcours dans l'explication d'un auteur Grec ou Latin, ſoit pour exercer l'eſprit par la juſteſſe de l'imitation dans la ſtructure de quelques phraſes. Je parle ici des premiers ron-

de-

demens du discours, & non des tours peu ordinaires, ni des expressions figurées. Un jeune lecteur sera toûjours dans les ténèbres & arrêté à tout propos, si vous ne lui montrez par des caractères reconnoissables à distinguer par-tout 1°. le nominatif ou le sujet dont on parle; 2°. le verbe principal qui exprime le jugement qu'on en porte, soit qu'il signifie l'être, soit qu'il exprime une action; 3°. le régime de ce verbe, c'est-à-dire, le nom de l'objet sur lequel cette action passe, ou duquel elle provient; 4°. le verbe incident qui exprime un jugement accessoire ou explicatif, & qui tient, par une pièce de liaison, soit au nominatif, soit au régime; 5°. les prépositions qui servent à désigner nettement les rapports que les choses ont entre elles, & un assez petit nombre d'autres parties qui reviennent communément les mêmes dans toute sorte de discours. J'avoue que ces règles ont une physionomie extrêmement métaphysique & fort peu réjouissante sur-tout pour des enfans. Que conclura-t-on de-là? qu'il y faut totalement renoncer? Point du tout; mais qu'il faut les rendre sensibles par l'agrément des exemples, & en réduire le nombre au plus simple nécessaire, à ce qui se remontre presque toûjours. L'usage fera connoître le reste. Il vaut bien mieux que l'enfance prenne la peine d'apprendre une bonne fois ces premières règles, & sache distinguer nettement les sept ou huit pièces élémentaires dont le discours est composé, que de marcher éternellement à tâtons en traduisant le latin sans règle, & sans pouvoir rendre raison de rien. * Les jeunes gens, il est vrai, à l'aide d'un maître qui marche le premier, & aucunes règles.

L'EDUCATION DES GARÇONS.

Nécessité d'apprendre les règles fondamentales.

* Danger d'étudier les Auteurs sans

L'EDUCATION DES GARÇONS.

& d'une bonne mémoire qui puisse le suivre fidèlement, pourront traduire des Auteurs entiers & sembleront faire beaucoup de chemin. Mais dès qu'ils auront quitté leur maître, & interrompu cet exercice de mémoire, tout se dissipera, faute de quelques principes qui fixent le jugement : ils hésiteront sur le moindre latin qu'on voudra leur présenter. Ils ne pourront débrouiller le moindre Auteur quand ils y voudront revenir. La connoissance des parties du discours & les premières règles, selon lesquelles ces parties se construisent, sont donc absolument nécessaires ; parce que ce sont des guides qu'on ne perdra jamais, & qui faciliteront toûjours la marche de l'esprit, soit qu'il faille traduire un Auteur, soit qu'il faille mettre quelques mots de françois en latin. Laissons-là toutes les merveilleuses méthodes, les secrets nouveaux, les moyens courts. Prenons le parti sûr : c'est de nous en tenir aux vûes de M. l'Abbé Rollin, & sur-tout aux pratiques si sensées qu'il propose par manière de souhaits (*a*), quand il trouve le contraire établi.

N'entendre & n'écrire rien que de bon, premier moyen pour apprendre une langue.

La méthode de M. l'Abbé Rollin se réduit à faire une alternative continuelle de traductions & de compositions, en donnant toûjours le premier rang & le plus grand tems à la traduction, sur-tout dans les premières années, puis en modélant ce qu'on compose, encore plus sur les bons originaux que sur de simples règles. Son Traité des Etudes ne nous présente que des vûes nobles, & des pratiques salutaires. Il faut cependant avouer ici que le grand service qu'il nous a rendu, tombe sur la perfection, beaucoup plus que sur

(*a*) Traité des Etudes, Art. de l'étude du Latin.

sur les commencemens, à l'égard desquels il s'est contenté de dire les choses à demi mot: & c'est, Monsieur, ce qui vous a déterminé à me demander pour votre cher fils, ce que j'avois remarqué sur les défauts des premières études, qui ne peuvent être mal faites sans préparer de grands obstacles au bon effet des suivantes. L'EDUCATION DES GARÇONS.

Assez communément on débute avec les enfans par le contre-pied de ce qu'il faudroit faire. Ecoutons là-dessus les Savans les plus capables d'en parler juste. Quintilien dans ses Institutions; M. le Fèvre de Saumur dans l'Exposé de la méthode qu'il suivit pour élever son fils, & par laquelle il le mena si loin dans la courte durée de deux ans; M. Arnaud dans un Manuscrit qu'on conserve de lui sur la manière d'enseigner les humanités; M. Lancelot dans ses deux excellentes Grammaires; M. l'Abbé Fleuri; M. du Guet, M. de Crouzaz, & tous ceux qui ont le mieux raisonné sur l'éducation, n'ont eu qu'une voix sur la manière d'enseigner les langues. Ils réduisent cet art à deux mots: *peu de règles & beaucoup de pratique.*

Mais comme la pratique de parler sans cesse un mauvais latin est pernicieuse, la pratique de composer fréquemment un mauvais latin le doit être également. Il y a donc une précaution à prendre à l'égard de la composition latine. Ce n'est pas de la supprimer: c'est plûtot de la rendre encore plus fréquente, en la réglant non sur quelque Méthode idéale & nouvelle, mais sur la pratique universelle de *parler d'après les honnêtes gens quand on veut apprendre à bien parler.* La composition ou le thème qu'on donne à faire Avantages & dangers des thèmes.

L'EDUCATION DES GARÇONS.

faire à un enfant ſe peut exécuter ſur le champ ſans Dictionnaire, & d'après un excellent modèle de latin: ou bien ce thème ſe peut faire à tête repoſée, à l'aide du Dictionnaire, & ſans avoir aucun modèle devant les yeux. Le thème fait ſur le champ & de vive voix, à l'aide de ce qui a été traduit, comme les plus habiles gens le conſeillent; & pareillement le thème qui ſe fait la plume à la main d'après un bon modèle de latinité; voilà des compoſitions d'une utilité infinie. Ce ſont autant d'imitations: or les langues ne s'apprennent que par écho & par imitation. Point de Dictionnaire: point d'embarras: point de larmes. Au lieu d'un thème par jour, on pourra de cette ſorte en faire douze. L'enfant qui ſait ſes règles les applique ſans peine à l'aide de l'excellent latin qui le guide, & dont la ſtructure lui eſt encore préſente. Si le latin d'après lequel il compoſe, ou ſur le champ ou dans ſon cabinet, eſt pur & tiré, non de la tête du maître, mais d'un auteur eſtimé; voilà ce qu'on peut appeller avec la traduction le vrai uſage des auteurs, la vraie pratique du latin. Dans l'extrême danger que nous avons vû qu'il y avoit de donner à l'eſprit des enfans un travers irréformable, en exigeant d'eux de faire dans leurs converſations un uſage perpétuel du latin qu'ils ne ſavent pas, & qu'ils eſtropieront à tout propos; il ne nous reſte que la pratique de la traduction & de la compoſition. Mais nous rentrerons dans le même inconvénient & dans le même travers, ſi nous exigeons qu'ils compoſent en une langue qu'ils ne ſavent pas. Il ne nous reſte donc que de les faire compoſer, ſoit de vive voix, ſoit dans

dans le particulier, d'après un modèle qui précéde. Quant à la compoſition d'un latin qu'ils conſtruiront en entier d'eux-mêmes & de génie, il faut la réſerver pour un tems où les études ſeront fortifiées, & où la tête pleine d'une latinité pure pourra fournir de ſon abondance. L'EDUCATION DES GARÇONS.

Vous pourrez, Monſieur, ſentir mieux que bien d'autres ce que je vais obſerver là-deſſus, parce que vous êtes pere. Lorſque Monſieur votre fils ſera dans ſa ſept ou huitième année, votre réſolution, ſans doute, eſt de faire choix d'un maître qui ſache parfaitement la grammaire courante, & qui s'exprime clairement. Mais cet homme que vous allez mettre avec ſa proviſion de règles auprès d'un eſprit qui commence à éclorre, entend-t-il le gouvernement des eſprits? connoît-il les conſéquences des premières impreſſions? voyez, je vous prie, quelles vont être les ſuites de ſa méthode.

Soit dans le particulier, ſoit dans une école publique, le jeune enfant n'entendra parler que de règles, & de définitions extrêmement abſtraites. A la triſteſſe d'une longue leçon ſuccédera la triſteſſe d'une compoſition encore plus longue. Figurez-vous cet eſprit, dont les progrès vous ſont chers, tantôt cloué ſur une ſyntaxe inintelligible, tantôt égarré dans les détours d'un lugubre Dictionnaire où il ne trouve point ce qu'il cherche, & où ce qu'il trouve le remplit de perpléxités. S'il en veut faire l'application à ſa matière, il y a tant de procédés à obſerver, tant de dangers à éviter, qu'il ne ſait où il en eſt. Le choix du verbe, la voix, le mode, le tems, le nombre, la perſonne, tout cela débrouillé, nous

L'EDUCATION DES GARÇONS.

nous ne tenons qu'un mot. Nouvelles méditations sur le suivant. Le pauvre enfant ne voit que des précipices, & en se détournant de l'un, il donne tête baissée dans un autre.

Suites des compositions faites sans facilité.

S'il est sans facilité, ou trop plein de feu, comment voulez-vous qu'il suive avec présence d'esprit tout ce menu détail de préceptes qui le troublent ou le morfondent? Jamais il ne s'en tirera: & six ans se passeront ou à travailler à contre-cœur, ou à trouver les moyens de se dérober au travail. Dans trois momens il y en aura toûjours deux où vous le prendrez en fraude. C'est beaucoup si sur la fin des études, à force d'avoir malgré lui entendu rebattre les mêmes choses, sa composition commence à se nettoyer, & à devenir plus conforme aux règles. Mais il y a cent lieues de distance du latin de ses thèmes à celui des auteurs. Malgré la conformité de ses dernières compositons aux ordonnances de la grammaire, il en sera de lui comme de beaucoup d'autres, qui avec un bon fond d'esprit & une grande provision de règles sortent du collége sans savoir le latin. De mille personnes qui ont fait leurs études, je veux qu'il y en ait cinquante qui puissent le parler avec justesse, & deux cens qui l'entendent: c'est beaucoup accorder. Si les huit cens autres ne peuvent ni le parler ni l'entendre, ce n'est point faute de thèmes & d'ennui. Il faut donc rendre la pratique des thèmes plus aisée & plus sûre. C'est ce qu'on feroit en composant fréquemment & long-tems, ou de vive voix ou dans le cabinet, d'après un modèle dont on a la mémoire pleine.

Suites des compositions ordinaires, faites avec facilité.

Supposons à présent que le jeune enfant, qu'on met d'abord à la composition latine,

ait

ait beaucoup de facilité. Accordons même contre l'expérience que tous les esprits ont assez de patience pour écouter avec plaisir toutes les règles de la syntaxe, & assez de justesse pour les appliquer. Voilà qui est fait: votre cher fils entendra toutes les Méthodes qu'on voudra lui faire lire, & y ajustera ses compositions. Il va se gêner & se recueillir tout entier pour vous plaire. Vous le menerez par degré, & de classe en classe jusqu'à pratiquer d'une manière ferme ce qu'il y a de plus difficile dans la grammaire. Vous croirez sans doute avoir beaucoup gagné. Voilà ce que les gens du métier appellent un bon fondement. Mais dans la vérité on lui a fait un tort presque irréparable. Ce n'est point-là l'espèce de composition qu'il lui falloit. Ce latin qu'il a tiré de sa tête, sous la direction de quelques règles, est un latin faux qui le recule plus qu'il ne l'avance: & cette assûrance que la longue habitude lui donne, n'est qu'un mauvais pli qu'il n'est plus possible d'effacer. L'EDUCATION DES GARÇONS.

C'est d'abord une espèce d'absurdité d'abandonner à un enfant la composition d'une langue dont le caractère & les tours lui sont entièrement inconnus. Exiger de lui du latin, c'est assigner un payement sur une caisse qu'on sait être vuide. Quand il pourroit néanmoins parvenir à être régulier, en agençant quelques mots selon les principes de structure qui le guident; il évitera de faire des fautes grossières, je l'avoue: mais ce latin auquel il s'accoutume est un gallicisme perpétuel: & plus il se fortifie dans ce langage qui est tout de sa composition, plus il s'éloigne du vrai usage de la belle latinité.

L'EDUCATION DES GARÇONS.

Cet enfant est précisément dans le cas où seroit un Etranger qui voudroit apprendre le François avec une Grammaire & un Dictionnaire. J'ai connu un Hollandois qui avec ce secours enseignoit hardiment le François dans sa patrie. On le pria de traduire en notre langue le Portulan Hollandois, ou la Description des Ports & des Côtes de Mer, qu'on venoit de réimprimer avec des augmentations. C'est un usage dans les langues du Nord d'accumuler plusieurs épithetes, & de les mettre à la file devant le nom auquel elles se rapportent. Vous pouvez juger du goût de sa traduction par l'enfilade d'épithètes qui compose le seul titre : LE NOUVEAU GRAND ILLUMINANT FLAMBEAU DE LA MER. Les mots sont François: mais le tour est Hollandois. C'est du Hollandois tout pur.

J'ai un autre exemple à vous citer qui semble fait exprès pour éclaircir cette matière. Deux amis que j'ai à Londres m'adressèrent en différens tems, il y a quelques années, deux jeunes voyageurs dont l'un ne savoit pas un mot de François ; l'autre l'avoit étudié chez lui depuis six ans à force de thèmes & de dictionnaires. Je procurai des connoissances & des amusemens à l'un & à l'autre Au bout d'un an le premier parloit un françois juste. Ses phrases étoient comme les nôtres, & à l'exception du genre où il se méprenoit encore, tout le reste alloit fort bien. L'autre s'étoit fait à lui-même une langue prétendue Françoise, qu'il mêloit à tout propos avec la véritable, & après un an de séjour dans Paris, il parloit moins juste que le premier. Ses premières études lui avoient formé dans la tête

un

un jargon qui traverſoit entièrement les impreſſions du bon uſage. Ce que diſoit mon jeune Grammairien avoit ſouvent été compoſé & écrit au logis. C'étoit un vrai galimathias; parce que dans toutes ſes phraſes, quoique conformes aux règles, il déplaçoit certains mots dont l'ordre ne peut être ſenti & fixé que par l'uſage. Dix-huit mois après ſon arrivée, il me dit un jour, en entrant dans les Tuileries: *Que voilà un jardin beau, & de bien taillés arbres!* Le jeune enfant qui eſſaïe de parler ou de compoſer après avoir entendu un latin pur, c'eſt juſtement notre premier voyageur; & celui qui contracte l'habitude du latin des thèmes, c'eſt le ſecond. L'EDUCATION DES GARÇONS.

Vous aurez beau avertir votre jeune homme que la ſtructure qu'il donne à ſon latin eſt vicieuſe; que le génie de la langue latine tranſpoſe les mots & les arrange autrement que nous. Malgré votre ſalutaire avis, il n'en connoît pas mieux cette inverſion pour laquelle il n'y a point de règles à eſpérer, parce que c'eſt une choſe purement d'uſage & de goût. Il cherche: il ſe tourmente. Tout ce qu'il déplace, eſt preſque toûjours un peu plus mal placé. Veut-il enfin parler ſans effort, ou mettre dans ce qu'il compoſe l'ordre tout ſimple de ſes idées? les mots ſont Latins: l'ordre en eſt grammaticalement bon. Mais l'air de ſa phraſe eſt entièrement François, & le génie de ſa langue maternelle l'emportera toûjours. S'il eſt donc une façon de faire ſes thèmes qui lui épargne tous ces travers, elle doit ſans doute avoir la préférence.

Mais allons plus loin. Voici un autre inconvénient qui n'a pas été ſuffiſamment remarqué. Il arrivera parmi cent enfans, que

L'EDUCATION DES GARÇONS.

trois ou quatre, qui ont un tour d'esprit plus heureux que les autres, sentiront ce goût de structure qui caractérise les Auteurs qu'on leur montre. Je veux qu'à force d'y songer, ils contrefassent ce style, & en approchent par-ci par-là. Leur travail sera récompensé. C'est pour eux que seront les distinctions & les couronnes. Vous les encouragerez à mettre, s'il le faut, deux & trois heures à composer une douzaine de lignes Françoises en un latin supportable. Ce sera, si vous voulez, du latin. Mais deux heures pour exprimer douze lignes, c'est un moyen très-propre pour rendre votre jeune homme rêveur. Le goût qu'il prend à la victoire l'accoutumera pendant un nombre d'années à ne vouloir plus rien dire qu'avec effort & qu'avec apprêt. Attendons-nous à un autre inconvénient pire que le précédent: pour trois qui auront rêvé à profit, il y en aura quatre-vingt-dix qui auront rêvé pour ne rien faire qui vaille. Dites-moi, je vous prie, la composition peinée est-elle naturelle, & l'habitude de compasser tout ce qu'on veut dire, n'est-elle pas cause, suivant une expérience trop connue, qu'un jeune homme est toûjours occupé de règles, ou de modèles de phrases, quand il veut parler? Il est distrait: il s'embarasse: & au lieu de parler, il compose.

La composition du Latin par règles rend les enfans rêveurs.

Comment faut-il donc s'y prendre pour affermir les commençans sur leurs règles sans ruiner leur agrément naturel par la pesanteur des compositions trop réfléchies? Ce sera d'abord en leur apprenant ces règles en petit nombre, de vive-voix, & sans livres; ensuite en leur en faisant faire de vive-voix l'application sur quelques lignes d'un Auteur aisé, qu'on

qu'on leur fait d'abord traduire de Latin en François, puis rétablir de François en Latin selon les mêmes règles. Il y a donc ici, comme il est d'usage dans les Collèges, la Grammaire, la traduction, & la composition. L'EDUCATION DES GARÇONS.

1°. Aussitôt que votre fils aura appris à décliner les noms & les pronoms; à conjuguer très-bien les verbes réguliers, & à rendre de mémoire un nombre de noms & de verbes qui ont des façons différentes du commun; le tout sur des paradigmes proprement imprimés, qu'on lui fait souvent copier; il est tems de lui apprendre ses règles. Montrez-lui alors une feuille volante, soit imprimée, soit écrite de votre main, ou plutôt encore copiée de la sienne, & dans laquelle vous aurez réuni une cinquantaine d'exemples fort courts, auxquels on peut rapporter les principales règles de la composition des mots latins. On pourroit se réduire à moins. Voici les premiers de ces exemples. 1. *Mala mens. Malus animus. Cultus ager. Culta novalia. Tenerum gramen.* 2. *Funus procedit. Sequimur.* 3. *Rem omnem audies Audita eloquar, &c.* Par la commodité & par la pureté de ces exemples on peut juger comment on doit choisir les autres, & où il les faut prendre. C'est assez d'un ou de deux, toûjours sur des choses sensibles, pour chaque règle. Il est à souhaiter que le tout n'excède pas les deux pages d'une feuille *in*-12: en sorte que l'enfant voye d'un coup d'œil la fin de sa tâche, & qu'il soit sûr de savoir tout le premier nécessaire en rendant raison de ce qui est contenu dans ce feuilletin. La Grammaire ou les premières règles.

Au lieu d'exemples bas & d'une latinité fausse, tels que sont ceux dont les petites écoles retentissent, prenez ceux que vous

L'EDUCATION DES GARÇONS.

offrent Térence, Phèdre, & Céſar à la première ouverture, ou ceux qui ont été choiſis exprès par Sanctius & par Lancelot. Mais la Minerve du premier, les Grammaires greque & latine du ſecond, & toutes les autres Grammaires, même s'il y en a de plus eſtimables, ne doivent être que pour vous. Un tems viendra où votre élève ſe trouvera d'un âge & d'une ouverture d'eſprit à pouvoir en faire uſage à ſon tour. Mais pendant les premières études puiſſe l'enfance ignorer, & ignorer long-tems, qu'il y a des Grammaires au monde! Il faut qu'elle ne connoiſſe que ſes paradigmes, ſa feuille volante, & de bons Auteurs. Faites diſparoître les Deſpautères, les Béhours, les Bretonneaux, les grande & petite Méthodes, tous les Gaulyers anciens, modernes, & à venir. Faites main baſſe ſur tous les Traités de Syntaxe, de particules, de gloſes, d'élégances, d'anomaux, d'hétéroclites. Facilitez l'entrée des bons Auteurs. Il ne faut rien de plus à cet âge. La pratique des Auteurs achevera de lui apprendre le reſte, plus agréablement & plus promptement que ne font tous ces faſtidieux ramas de préceptes. Vous bâillez vous-même en les ouvrant, & le plus grand mal qu'ils feront ne ſera pas d'avoir accablé l'eſprit de votre fils ſans lui apprendre le latin : mais ils ſeront cauſe que tous les livres qu'il verra par la ſuite lui ſembleront autant de Gaulyers & de Béhours.

La traduction & la compoſition.

2o. Dès que ces premiers préparatifs ſe trouveront un peu en ordre, il faut en faire uſage en appliquant le tout à un Auteur qu'on met de Latin en François, puis de François en Latin. Mais quel Auteur voulez-vous qu'on prenne?

prenne ? y en a-t-il d'assez simples pour le besoin de cet âge ? tous ne sont-ils pas au-dessus de sa portée ? ne faudra-t-il pas s'en tenir d'abord à ces petites phrases rebattues ? 1 *Lectio cui studes.* 2. *Joannes laborat ad lucrandas pecunias.* 3. *Vapulo à præceptore*, 4. *Osculor à matre.* 5. *Nicolaus celavit me hanc rem.* 6. *Res quas docti sumus à magistro, &c.* Ces exemples ne sont, il est vrai, ni fort nobles, ni même fort justes, sur-tout le troisième & le quatrième. Mais les maîtres y sont faits. C'est un train: c'est pour eux une machine commode, & la facilité qu'ils y trouvent à débrouiller leur doctrine ne doit-elle pas faire passer par-dessus cette latinité, assûrément fort pauvre; mais, après-tout, assez bonne pour des commençans? L'EDUCATION DES GARÇONS.

Ce raisonnement, qui tranquilise bien des Peres, fait un tort infini à la société, en autorisant une pratique entièrement opposée à la fin des études. J'ai toûjours vû les Professeurs les plus éclairés, & toutes les personnes de goût se récrier, qu'il étoit déplorable d'abandonner ainsi les premières années de l'enfance à des Maîtres d'école, qui ne savent ou ne veulent savoir que des règles, & qui ramènent tout à leurs règles. Tous ceux qui ont fait quelque attention à ce desordre conviennent qu'il ne faut pas négliger les premières règles, puisqu'elles facilitent l'intelligence des Auteurs: mais ils s'affligent de voir sacrifier le goût des Auteurs & le vrai tour de la langue à l'acquisition des règles. On exerce en effet la jeunesse quatre & cinq ans de suite à composer du latin d'après des modèles faux; & on lui permet communément de jetter toutes ses phrases dans les

L'ÉDUCATION DES GARÇONS.

moules de sa langue maternelle : témoin ce *Joannes qui laborat ad lucrandas pecunias.* Nous nous souvenons tous d'avoir passé par la même méthode : & nous pouvons remarquer d'une part combien elle a coûté d'amertumes à ceux qui en ont fait le moins de profit ; d'une autre part combien les progrès de ceux qui ont réussi auroient été plus grands & plus prompts si le premier latin qu'on leur a fait traduire & composer pendant plusieurs années, n'eût pas été vicieux. Naturellement ce que nous apprenons dans l'enfance, est ce que nous retenons le mieux. Quel tort n'est-ce donc pas faire aux enfans de les habituer à un langage qu'il faudra leur ôter par la suite (*a*)?

Les premières impressions ne doivent jamais être fausses.

Que penseriez-vous d'un Espagnol qui, voulant faire apprendre le François à son fils, s'aviseroit de dire : le langage Parisien est trop fort pour un enfant. Je commencerai par faire rester mon fils deux bonnes années de suite dans quelque village du Limosin. Le premier maître d'école, qui voudra s'en charger, lui suffira. De-là je le conduirai dans le voisinage d'Orléans où l'on parle un peu mieux : & quand il se sera fortifié par degré, alors je le menerai à la Cour, où il se perfectionnera. Il falloit au contraire amener d'abord le jeune Espagnol à Paris ou à Versailles. Il n'y auroit rien entendu que de juste. Au lieu que vous allez avoir mille peines à lui ôter les habitudes qu'il a contractées. Il vous donnera à tout propos des termes Limosins,

(*a*) *Naturâ tenacissimi sumus eorum quæ rudibus annis percipimus . . . . non assuescat ergo* (puer), *ne dum infans quidem est, sermoni qui dediscendus sit.* Quintilian. lib. I. c. I.

mosins, des tours Limosins, & une prononciation Limosine.

L'EDUCATION DES GARÇONS.

Ne dites point qu'on doit avoir égard à la foiblesse de l'enfance. Ce besoin est réel: mais il ne vous autorise pas à faire passer l'enfance par un mauvais Latin, pour la faire ensuite arriver à un bon. L'on ne facilite rien en débutant par la barbarie: & ce qui est faux ou vicieux ne peut pas être un degré pour parvenir à ce qui est juste & vrai. L'adoucissement nécessaire à la foiblesse de l'âge consiste à ne mettre ensemble qu'un petit nombre de mots. Mais ces mots doivent être bons & rangés avec goût. Une mere de famille ne charge point l'esprit de ses enfans de discours trop longs ou trop suivis. Moins encore leur propose-t-elle les règles de Vaugelas ou de Bouhours: elle ne se feroit pas entendre: mais si elle se contente de mettre ensemble quatre ou cinq mots en adressant la parole à son fils; ces mots seront justes, rangés selon le tour de la langue, & bien articulés. Soit donc pour le François, soit pour le Latin, il faut de toute nécessité que les premières impressions soient justes, & n'ayent jamais besoin d'être remplacées ou réformées par d'autres. Il peut y avoir différens degrés dans la force des discours qu'on tient aux enfans. Il peut y avoir différens degrés dans l'étendue des connoissances dont on les croit capables. Mais il n'y a pas de plus ou de moins dans la justesse: & depuis l'entrée de la petite école, jusqu'à la sortie des études, il faut que tout ce qui a frappé l'esprit de la jeunesse ait été juste. La justesse des termes & des tours est en fait de langue, ce qu'est *la salubrité*

L'EDUCATION DES GARÇONS.

en fait de nourriture. Il y a des nourritures plus ou moins fortes. Tout estomac n'est pas propre à digérer toute sorte de viandes. Mais il n'en doit entrer aucune dans l'estomac qui ne soit saine, & nourrissante. Nos premiers maîtres avec leur rudiment, & avec ces exemples qu'ils ont en main à tout propos, versent dans l'esprit des enfans une espèce de poison, dont on aura bien de la peine par la suite à empêcher les mauvais effets.

L'inexactitude des exemples est suivie d'un autre desordre d'autant plus fâcheux, qu'il dure trois & quatre ans ou plus : c'est d'assujettir la jeunesse à composer tous les jours du françois en latin selon quelque Méthode imprimée, qui l'occupe d'abord de l'arrangement des mots de sa langue. Quand vous rencontrerez en françois la particule *on*, la particule *que*, ou les possessifs *son*, *sa*, *ses*, &c. vous changerez l'actif en passif ; vous marcherez ainsi : vous prendrez cette précaution-là. L'enfant ne met jamais ensemble deux mots latins sans observer d'abord la structure des deux mots françois qui le guident, soit pour les laisser en latin dans le même ordre, si la Méthode ne s'y oppose pas ; soit pour y faire un leger changement si la Méthode l'ordonne. Le génie de sa langue naturelle préside à toutes ses opérations. Il apprend en trois ans une vaingtaine de procédés au plus dans lesquels le latin ne va pas tout-à-fait comme le françois. Mais il y en a réellement plus de mille. A quel âge les saura-t-il ? plus on l'affermit dans la pratique de sa Méthode, plus on le détourne du vrai usage. Hors les vingt ou trente articles qu'elle con-

contient en tout, la compoſition latine va toûjours le train du françois ; ce qui met dans la tête de l'enfant un ſtyle en tout & par-tout ſemblable au *Joannes qui laborat ad lucrandam pecuniam.* L'EDUCATION DES GARÇONS.

Si ces premières raiſons ne vous paroiſſent pas ſuffiſamment développées, voici un principe propre à répandre plus de lumière ſur ce ſujet. LA LANGUE SUIT LA CONDITION DE L'OREILLE. Celui qui eſt ſourd de naiſſance, eſt néceſſairement muet : & le langage ne peut qu'être défectueux ſi l'oreille eſt faite à de mauvais tours. Jugez par-là des dangers auxquelles l'enfance diſperſée dans les écoles ſe trouve expoſée. Danger de gâter l'oreille.

Il étoit naturel de commencer avec elle par la petite hiſtoire ſacrée de Sulpice Sévère, ou par l'Abregé d'Aurelius Victor, en retranchant ce qui n'eſt point de lui. On devroit continuer par prendre dans Cornelius Nepos, dans Céſar, ou dans d'autres bons Ecrivains, quelques morceaux qui pour être très-ſimples ne ſont pas moins d'une latinité parfaite, ſans y rien déranger. Mais la plûpart des maîtres exercent les commençans ſur des phraſes qu'ils croyent d'une utilité merveilleuſe, parce qu'elles ſont, diſent-ils, faites exprès pour l'enfance. Nous les croyons capables d'une meilleure compoſition : mais c'eſt leur indulgence même, c'eſt la ſuppreſſion de la latinité dont nous nous plaignons ici. En effet il y a beaucoup plus loin de ces phraſes au vrai latin, qu'il n'y a du langage de nos payſans à celui de la Cour ou de la ville. Le génie & le fond de la langue Françoiſe ſe retrouvent dans nos campagnes. Quel eſt cependant le ſimple bourgeois de

L'EDUCATION DES GARÇONS.

Paris, qui s'aviseroit d'envoyer son fils à l'école d'un village de province pour y apprendre à lire, à parler, & à tourner une lettre?

D'autres croyent s'y prendre beaucoup mieux en faisant d'abord traduire des histoires tirées du latin de la Vulgate. Mais si l'on veut faire voir aux enfans les plus beaux traits de l'Histoire sainte, ou les maximes de Salomon & de l'Ecclésiastique, il vaut bien mieux les leur faire lire dans une belle traduction Françoise que dans la Vulgate, qui ne nous a pas été donnée pour apprendre le vrai tour du latin.

Il y en a qui joignent au rudiment commun quelques histoires prises dans les Auteurs prophanes, en y changeant l'ordre de la phrase latine, & en y ajustant quelques préceptes de morale. Mais souvent la morale est longue & le recit fort court, ce qui est très-injuste. Le latin de la morale ne peut qu'être suspect étant moderne, & celui de l'historien, en perdant son premier arrangement, a perdu sa saveur: ce n'est plus du latin.

Après ces préparatifs plus propres à gâter l'oreille qu'à la former, il est d'usage de faire traduire tous les jours quelques lignes d'un auteur ancien, ce qui est de tous les exercices le mieux entendu, mais malheureusement le plus court: & encore, semble-t-il, qu'on prenne à tâche d'en empêcher le bon effet, en faisant ce qu'on appelle la construction du latin. C'est très-réellement en faire la destruction, puisqu'on le disloque, & qu'on le ramène mot à mot au génie & à la structure de notre langue naturelle. Ne suffiroit-il pas de faire remarquer l'objet dont on parle, &

La construction du latin en est la destruction.

& le verbe qui exprime le jugement qu'on en porte, ſans toucher au reſte? faites répondre enſuite les mots François à tous les termes Latins ſans déplacer ceux-ci L'enfant rira du deſordre de ce François, & vous en remettra ſur le champ toutes les pièces dans leur véritable lieu Ce petit travail exerce ſon jugement, & ne craignez point par-là de faire tort à ſa Langue naturelle. Le tour lui en eſt trop familier pour s'y méprendre: il trouve en François autant de maîtres que de gens qui lui adreſſent la parole. C'eſt par-tout un François juſte qu'il entend: & au contraire le peu de Latin pur qui a frappé ſon oreille chaque jour, a été mis ſur le champ dans un état qui le rend méconnoiſſable. Une Langue ne conſiſte pas ſeulement dans ſes mots, mais ſur-tout dans ſa ſtructure. Eſt-il indifférent de dire un blanc mouchoir ou un mouchoir blanc? de ces deux façons également conformes aux règles de la ſyntaxe, mais dont l'une eſt du village & l'autre de Paris, vous ferez toûjours ſonner la bonne aux oreilles d'un enfant; jamais la mauvaiſe. Comment donc voulez vous graver dans ſa tête la juſte idée du ſeul vrai tour d'Athènes, ou de Rome, ſi vous vous faites une loi de le décompoſer, d'en détruire la nature, & de le rendre ridicule auſſitôt qu'il paroît? ce Latin reſſemble à une orange qui a paſſé par l'analyſe chymique. L'eſprit n'y eſt plus. Après l'opération il ne reſte ni orange, ni latin.

L'EDUCATION DES GARÇONS.

A la décompoſition du latin ſuccéde l'autre pratique encore plus pernicieuſe, qui eſt de faire des thèmes ſur des règles données, au lieu de faire la compoſition de vive voix ou

L'EDUCATION DES GARÇONS.

par écrit d'après le latin d'un excellent Auteur qu'on vient de traduire & dont il faut rappeller le tour. Qui ne plaindroit ici le ſort de l'enfance ? la grande perfection qu'on attend de ſon travail eſt de parvenir, après quatre & cinq ans, à ne plus faire de fautes dans le patois des thèmes. On employe tous les jours un tems infini à lui montrer de tous les ſens les atteintes qu'elle porte aux règles en ceci & en cela : on affiche ſes fautes : on les tympaniſe. Pour ſurcroît de miſère, après avoir été occupée pluſieurs heures de ſuite à la compoſition de ſon propre latin, & à réfléchir attentivement ſur ce latin pitoyable, elle eſt encore obligée d'écouter tranquillement les fautes & les groſſièretés d'autrui. Voilà donc des oreilles rebattues ſans fin d'un langage barbare. Tout ce qui ſe prononce autour de ces oreilles quatre & cinq ans de ſuite n'eſt préciſément que ce qu'il ne leur falloit pas faire entendre.

Danger d'écouter fréquemment ceux qui parlent mal.

Ceci reſſemble aſſez à la Méthode de ce gentilhomme qui croyoit apprendre admirablement le François à ſon fils, en faiſant parler devant lui tous les enfans des villages voiſins, & en l'avertiſſant des fautes qu'ils faiſoient tous contre la langue & contre la prononciation. Le jeune homme, qui avoit l'imagination pleine de ſons ruſtiques & de phraſes ridicules, les contrefaiſoit parfaitement. Il copioit avec naïveté tous ces petits payſans & attrapoit fort bien leurs différens jargons. Ce qui plaiſoit le moins dans ſa bouche étoit ſon propre langage. Ce gentilhomme ne ſavoit pas qu'on n'apprend ni la muſique ni les langues en entendant de mauvais tours, & de mauvais ſons.

Le

Le thème que le maître dicte corrigé de sa façon, ne rectifie pas le mal. Il n'a pour tout mérite que d'être scrupuleusement conforme aux règles: & c'est parce qu'on a pris soin d'en exténuer obligeamment la latinité en faveur de l'âge, que c'est encore un latin manqué, un latin de très-mauvais exemple. C'est exactement parlant une nouvelle blessure que l'oreille reçoit avec respect. L'EDUCATION DES GARÇONS. Fausse pratique des thèmes corrigés.

Voilà donc une suite étrangement longue d'impressions sans justesse, & moins propres à former l'oreille qu'à la dépraver. On achevera de la perdre, peut-être sans ressource, par la basse latinité des deux années de certaine Philosophie. En vain me dira-t-on que l'oreille a pû se réformer & se perfectionner en écoutant en Rhétorique un Hersan, ou un Turnèbe (*a*). Le fils d'un artisan qui est fait au langage du peuple ne se réforme pas pour avoir entendu quelquefois Bourdaloue ou Massillon, & un jeune homme, dont tout le mérite est d'être fidèle aux règles dans ses petites compositions, a bien peu d'avance pour profiter des leçons d'un Jouvenci, d'un Le Beau, ou d'un Crévier. Malgré la bonté de ces secours trop passagers, son oreille le ramènera toûjours au gallicisme, ou à quelque autre tour aussi vicieux; parce qu'elle y est bien plus habituée qu'aux bons. On aura beau dire & redire à ce jeune homme qu'il est tems que le goût vienne, & qu'il faut enfin renoncer à ce latin ridiculement congru, dont il s'occupe depuis plusieurs années. L'esprit en voit la nécessité: mais l'oreille est faite au mal, & c'est l'oreille qui décide ici de tout.

L'avan-

(*a*) Deux célèbres Professeurs de l'Université de Paris.

L'EDUCATION DES GARÇONS.

L'avantage qu'on a prétendu tirer de l'établiſſement & de l'ordre des études publiques eſt double ; ſavoir de mettre la plûpart des jeunes gens qui y paſſent en état d'entendre au moins les meilleurs Ecrivains de l'Antiquité, & de faire enſorte que les enfans qui ont le plus de génie parviennent en les imitant à parler avec grace ou à écrire avec dignité. Le travers des exercices que nous venons de voir ruïne évidemment cette double fin : & ſi le mal eſt adouci ou même réparé pour quelques-uns ; c'eſt par l'application infatigable des maîtres judicieux à faire non-ſeulement traduire, mais ſentir ce que l'Antiquité a de plus beau, & à ne riſquer aucune compoſition, que d'après un modèle qui en ſoit tiré. Que ſi des hommes d'une petite autorité, malgré les reclamations perpétuelles des Profeſſeurs les plus ſenſés, ont introduit dans les premières études des rubriques qui en ruïnent ou en altèrent infiniment les bons effets, leur opinion ne nous fait point la loi. L'amour paternel s'allarme de voir mener la jeuneſſe par des routes qui ne la conduiſent pas au vrai but : & de même que nous ne mettrons les dernières études de nos enfans que ſous le gouvernement des meilleurs maîtres, remédions s'il ſe peut au deſordre des premières ; parce que ſi les premières ſont mal faites elles corrompent par avance ou retardent l'effet des ſuivantes. Quelques amis de M. Rollin lui firent remarquer dans ſes dernières années l'inſuffiſance des rudimens communs, & des paroles tirées de la Vulgate, ou de tout autre latin dont on a ôté l'inverſion. Il conſeilloit plus fortement qu'il n'a fait dans ſes Traités de commencer toûjours par

par des exemples choisis dans les bons Auteurs. Enfin dans son Supplément au Traité des études en parlant des jeunes Demoiselles auxquelles on croit devoir apprendre le Latin ; il trancha le mot, & supprima la composition des thèmes comme une méthode dont il sentoit le ridicule, la longueur, & l'inutilité. On peut réduire tant ses souhaits que les meilleurs avis de M. Le Fèvre, de M. Arnauld, & de M. Du-Guet, aux quatre ou cinq précautions suivantes. L'EDUCATION DES GARÇONS.

1°. De réunir dans une feuille un nombre suffisant d'exemples très-courts ; mais purs & toûjours tirés des bons Auteurs, pour expliquer de vive voix les premiers principes, sans montrer aux enfans aucune autre grammaire que cette feuille, jointe aux paradigmes des noms & des verbes réguliers & irréguliers. Précautions nécessaires.

2°. De n'avoir recours à aucun exemple trivial ou d'invention, ni à aucune latinité suspecte ; mais de faire traduire ce qu'il y a de plus simple dans les auteurs, en appliquant fréquemment aux endroits choisis les plus petites règles dont on ne peut se passer.

3°. De ne jamais déplacer les termes des phrases latines qu'on traduit, mais seulement de faire remarquer le sujet, & le verbe principal sur lesquels la pensée roule ; puis de relire en dernier lieu la même phrase latine dans sa parfaite intégrité, pour en faire sentir & goûter le tour.

4°. De ne faire composer aucun thème soit de vive voix & sur le champ, soit la plume à la main & dans le particulier, qu'avec le secours d'un modèle pur & agréable qui aura été précédemment expliqué.

5°. De

L'EDUCATION DES GARÇONS.

5°. De ne dicter aucune compoſition corrigée, qui ne ſoit priſe dans un ouvrage des bons ſiècles. La méthode pour le Grec ſera la même que pour le Latin.

Par ce moyen tout devient aiſé & ſûr. Soit qu'on exerce un enfant à compoſer ſur le champ & de vive voix d'après un latin parfait, ſoit qu'on lui dicte le françois de ce qu'il vient de traduire, pour le lui faire remettre en latin dans le particulier; le beſoin qu'il a de ce texte & la commodité qu'il y trouve l'y rendent plus attentif. Tout ce qu'il en retient lui ſert de guide. Le grand uſage affermit ſa marche, & rien ne l'égare. S'il ſe méprend par-ci par-là pour la ſtructure, ſes règles le redreſſent. S'il s'éloigne du tour de la belle latinité, il a dans l'eſprit ſon modèle qui le ramène au vrai. Si malgré ces ſecours il ſe trouve encore en défaut ou contre les règles, ou contre la juſte inverſion du latin, on lui remet de nouveau ſon modèle devant les yeux. Le maître décide ici avec une certitude entière: & au lieu de pervertir le goût de ſon diſciple par des compoſitions corrigées de ſa façon, qui ne peut être que très-douteuſe, il a le plaiſir d'être infaillible dans tous les tours de langage qu'il lui préſente, & dont il fait l'éloge en ſûreté de conſcience.

Pour juſtifier cet ordre, il ſuffit de remarquer que tout le grec pur & tout le vrai latin qui nous reſtent, ſe trouvent renfermés dans les bons Auteurs. Ce ſont-là les ſeuls honnêtes gens de l'ancienne Rome & de l'ancienne Athènes, avec qui nous puiſſions converſer pour apprendre leur langue. Et un maître intelligent ſentira toûjours mieux qu'un autre, que c'eſt en écoutant leur langage plutôt que le

le sien que ses disciples avanceront.

L'EDUCATION DES GARÇONS.

Il est inutile d'examiner ici la question, savoir si les Romains dans leurs entretiens familiers négligeoient l'inversion des mots, que nous trouvons universellement dans leurs écrits. Puisque notre but est d'entendre ces écrits, & ensuite de les imiter, accoutumons notre oreille à leur manière; sur-tout dès les premières impressions. Gardons-nous d'employer plusieurs années à la frapper par un arrangement de sons & d'idées qui n'est point le leur. Ce n'est pas à dire qu'on doive débuter auprès de l'enfance par des périodes quarrées. Nous ferons choix de tout ce qui pourra se trouver de plus simple. Mais dans ce simple il y a un goût, une harmonie qui doit être inviolable: voilà la langue des Auteurs. L'oreille s'y fera comme une jeune Demoiselle que vous mettez d'abord à Londres plutôt qu'à S. Germain en Laye, saisit peu à peu le vrai tour de l'Anglois qui s'est altéré à S. Germain: & bien loin qu'il faille lui déplacer les mots Anglois en les faisant scrupuleusement répondre à l'ordre de sa langue, c'est parce qu'on ne le fait pas, que le retour perpétuel de la phrase Angloise la frappe davantage à force d'être sentie seule.

C'est une grande avance pour bien apprendre une langue, de n'entendre jamais personne qui la parle mal, & d'être à portée d'entendre fréquemment ceux qui la parlent bien. Or je ne crains point de dire que les maîtres, en francisant le latin, le parlent mal en ce moment, & qu'ils ne le parlent bien que quand ils le laissent en son entier. Le bien de l'oreille qu'on veut accoûtumer au latin, demande donc qu'il ne soit jamais tou-

touché à l'inversion. C'est une chose sacrée.

L'EDUCATION DES GARÇONS.

Mais il ne suffit pas que l'oreille & l'imagination soient bien montées : il faut que la langue s'essaye peu à peu, & que comme un Parisien parle Parisien d'après ceux qu'il entend autour de lui, votre jeune disciple après avoir entendu Térence & Cicéron, parle à son tour d'après eux & exactement comme eux. Les langues ne s'apprennent que par l'usage & sur-tout par le bon usage. Cherchons donc dans l'étude du Grec & du Latin ce qui peut nous rapprocher le plus promptement du bon usage. Sera-ce d'écrire cinq ou six ans de suite des thèmes qui se nomment corrigés sans être latins ? Sera-ce de se salir l'oreille de toutes les fautes monstrueuses dont fourmillent les thèmes qu'il faut entendre lire tous les jours pendant des heures entières? Sera-ce de garder pour le latin un silence éternel, & de ne le parler que du bout d'une plume après une longue méditation ? Non, on ne peut apprendre par-là qu'à parler mal, ou à bégayer, ou à se taire. Faites ce qu'on fait par-tout quand il s'agit de langues. Faites d'abord entendre à votre fils le pur langage des Bourgeois de Rome : puis aussi-tôt faites-le parler d'après eux. S'ils se querellent, s'ils se complimentent, s'ils font un recit ou un raisonnement ; que votre fils vous rende dans les mêmes termes leurs debats, leurs formules de civilités, leurs recits, & leurs raisonnemens Que Phèdre lui raconte une jolie fable. L'enfant qui l'aura entendue & goûtée, vous la rappellera fidèlement ; d'abord en françois, pour être sûr de l'ordre des idées : il n'y a plus qu'un pas à faire : qu'il la redise en latin sans la savoir par cœur, & il y viendra.

Parler d'après ceux qui parlent bien, second moyen pour bien apprendre une langue.

dra. Expliquez-lui la scène de l'Andrienne, où Simon apprend à Sosie, pourquoi il fait semblant de vouloir marier son fils, & ensuite celle où ce vieillard menace Dave de l'envoyer pour le reste de ses jours tourner la meule, s'il s'avise de déranger en rien le projet de ce mariage. Votre disciple n'en perdra pas un mot. Mettez le voyageur Menegme aux prises avec les domestiques de son frere jumeau, parce qu'ils le prennent pour leur maître : après de grands éclats de rire, on vous rendra le tout en aussi bon latin que l'a fait Plaute : ou si l'on hésite un peu d'abord, tout changera au bout de quelques mois, & l'on ne tardera pas à prendre un air de fermeté. La naïveté & l'enjoûment de ces dialogues les feront à coup sûr très-bien redire en françois, & le latin suivra de près. Voulez-vous ne parler que morale, grammaire, ou éloquence ? de ceux qui vous entendent, les deux tiers sont ailleurs ; & ceux qui vous suivent se gâtent l'esprit en ne parlant plus que d'une façon compassée, ou même guindée. Prenez-vous le parti de les attacher par le plaisir ? tous se prêteront. Ils parleront tous, & seront naturels dans tout ce qu'ils diront. L'EDUCATION DES GARÇONS.

J'en conviens, me direz-vous : des sujets pleins de gayeté & maniés d'une façon familière charment l'enfance & lui épanouissent le cœur. Si on l'habitue de bonne heure à remettre ainsi sur le champ les mêmes choses en latin, elle vous les représentera termes pour termes & tour pour tour. Ce ne sera bientôt qu'un jeu pour elle, & un jeu bien utile, puisqu'il lui fera contracter sans délai & sans gêne l'habitude du plus beau latin, & cet air de

L'EDUCATION DES GARÇONS.

de liberté qui caractérise le style de la conversation. Malheureusement les Auteurs les plus propres à produire ce bon effet sont pleins de choses dangereuses pour les bonnes mœurs: & Plaute, qui est encore plus vif & plus enjoué que Térence, blesse à tout propos le bon goût par des plaisanteries qui ne sont propres à faire rire que le petit peuple. Vous savez les plaintes qu'en faisoit Horace.

Nous avons tous les secours nécessaires pour aller par degré.

Il est aussi facile que nécessaire d'aller au-devant de ces deux dangers, & de rendre les premières études tout-à-fait réjouissantes, sans y blesser en rien ni la piété, ni le bon goût. Ceux qui enseignent n'ont-ils pas toute l'Antiquité à leur commandement? ne sont-ils pas les maîtres de trier, de couper, de rapprocher les pièces choisies, comme ils le jugeront convenable pour le besoin actuel de leurs disciples? Ils ont des provisions en abondance, & d'excellentes provisions. Beaux traits d'histoire, jolis dialogues, scènes remplies d'agréables peintures; tout est à eux: ils n'ont qu'à prendre. Si les endroits qui leur plaisent ne se trouvent pas imprimés à part, ne peuvent-ils pas les faire imprimer, selon leur besoin ou les dicter, plutôt que des thèmes de leur composition? Les enfans saisiront encore mieux ce qu'ils auront écrit: leur facilité augmentera comme leur plaisir. Multipliez donc les agréables recits. Mettez bout à bout bon nombre de scènes, tantôt de Plaute, tantôt de Térence, & faites-en une action honnête mais suivie. Plus l'action sera suivie & intéressante, plus aussi serez-vous sûr d'attacher & de former les esprits: il ne faut quelquefois que trois ou quatre scènes pour faire une action complette & amusante. Il

vaut

vaut encore mieux risquer quelques coutures de votre façon, tout le reste étant d'une latinité exquise, que de n'exercer jamais la belle jeunesse dans le goût du dialogue ancien, si propre à donner à son style un caractère naturel, à la détourner du bel esprit, & à éveiller les études par un raisonnable enjoûment. L'EDUCATION DES GARÇONS.

Le discernement des morceaux les plus propres à former le style des jeunes gens peut occuper agréablement le maître lui-même & le perfectionner : il est à sa liberté de faire des recueils de son propre choix, ou de se servir de ceux qui sont faits. Un homme de Lettres vient de faire imprimer à Paris chez les freres Guerin (*a*) plusieurs tomes d'extraits qui ont été faits dans cette vûe. Le premier contient d'abord l'excellente histoire de Sulpice Sévère, & d'autres compilations historiques tirées des Auteurs les plus simples. Les extraits suivants s'élèvent par degré. Le second tome est un tirage des plus beaux morceaux des bons Poëtes : il contient entre autres pièces une trentaine de petits Drames tirés en entier de Plaute & de Térence. L'action en est changée, & l'on voit bien pourquoi. Ces actions finissent quelquefois d'une manière un peu brusque : mais où est le danger ? L'éditeur a mieux aimé risquer cette imperfection, que de donner des supplémens de sa façon. Ces extraits sont accompagnés d'un vocabulaire pour en faciliter partout la lecture, même à la promenade. Jusqu'ici je n'ai rien vû de mieux fait que ce recueil, soit pour les commençans, soit pour les jeunes maîtres, soit pour les honnêtes gens qui veulent se remettre ou même s'entretenir

(*a*) *Latini sermonis exemplaria è Scriptoribus probatissimis.*

L'EDUCATION DES GARÇONS.

tenir sans apprêts dans le goût des belles lettres.

Mais en quel tems à peu près faut-il commencer à faire parler le jeune homme sur le champ, & toûjours d'après un excellent latin qu'il vient de traduire? Quand on s'apperçoit qu'il est ferme sur ses principes, & qu'à force de traduire de latin en françois, puis de remettre de lui-même ce françois en latin, il commence à être plein des termes communs & des premiers procédés de la langue, de ceux surtout dont le retour est le plus fréquent; il est tems de lui faire l'aveu de quelques vérités, qu'on lui a tuës jusqu'alors; savoir que ces règles qu'on lui a tant répétées de fois pour lui faciliter l'accès des Auteurs, ne sont point à beaucoup près des loix inviolables; qu'il n'y a presque aucune de ces règles, qui ne souffre diverses exceptions; qu'il y a telle règle dont l'exception est autant du bel usage que la règle même; qu'il fera bien de se conformer à la règle soit en parlant, soit en écrivant; mais que toute cette régularité en fait de langue est fort peu de chose, si l'on s'en tient-là; qu'avec cette régularité de composition l'on sortira du collége sans entendre les Auteurs, dont le génie & les tours sont tous différens; que la beauté d'une langue consiste dans une infinité de procédés, dont il est impossible, & même ridicule de vouloir donner des règles; que ces choses ne s'apprennent que par un grand usage des meilleurs Ecrivains; qu'il seroit d'une assez petite utilité de remarquer froidement ces différentes façons de parler, quand elles se présentent, si on ne prenoit soin de se les rendre familières & de se les approprier, en s'en servant soi-même; que pour acquérir cet

cet usage il ne faut que se faire une loi & une habitude constante de redire sur le champ à son maître, ou de se redire à soi-même dans le particulier, d'abord une demie page, puis peu à peu des suites entières de ce qui a été traduit; qu'on peut très-bien s'exercer à l'imitation par le changement du sujet & des circonstances, en essayant d'approcher des termes de l'auteur, & de prendre surtout jusqu'à l'air de sa phrase; que s'il y a un moyen d'acquérir de la facilité & des graces dans son langage, c'est celui-là; qu'en s'habituant à parler très-fréquemment dans la solitude d'après Salluste, d'après César, d'après Tite-Live, ou Cicéron, chacun peut se tenir lieu de maître à soi-même, & acquérir autant de justesse que de facilité; mais que quand il ne nous seroit point donné de parvenir par-là au talent de la chaire, ou à l'éloquence du barreau, ni d'avoir un style parfait; le fruit infaillible de cette habitude seroit cependant d'avancer beaucoup plus dans les Auteurs, & d'aller par-tout de plein pied. C'est du moins le moyen de se procurer beaucoup de plaisir.

L'EDUCATION DES GARÇONS.

La bonté de cet exercice si simple & si approchant de la manière dont nous apprenons les langues vivantes, en doit faire commencer la pratique aussi-tôt que la raison commence à s'ouvrir. L'enfant qui a du jugement y réussira: celui qui a de la mémoire s'en tirera aussi. Celui qui a moins de facilité se trouvera beaucoup plus soulagé à redire ce qu'il vient d'entendre plusieurs fois, qu'à travailler dans un Dictionnaire à la création d'une phrase dont il ne sait pas le premier mot. Celui qui n'y réussira ni peu ni point,

L'EDUCATION DES GIRÇONS.

se trouveroit encore plus embarrassé dans le labyrinthe des compositions raisonnées sur des règles : c'est un de ces esprits qui ne sont point faits pour les sciences. Tous les autres enfin, pourvû que cet exercice devienne une habitude, par la très-grande continuité, tous apprendront à parler sur le champ & de suite. Il est vrai que ce qu'ils fournissent n'est pas encore du leur : mais c'est beaucoup que leur esprit rétablisse lui-même une file de pensées qu'il vient d'entendre ; que leur langue se dénoue ; & que ce qu'elle articule pendant plusieurs années soit à coup sûr le langage des nations les plus polies qu'il y ait eu sur la terre. Car la méthode pour apprendre la langue d'Anacréon & de Démosthène n'est point différente de celle qui nous peut familiariser promptement avec Horace & Cicéron.

Mais n'appellons plus méthode ce qui n'est que la nature même, & voyons à présent si avec la certitude de ne livrer que des tours justes à l'imagination, à l'oreille, & à la langue, il ne se présente pas ici d'autres avantages qui nous fassent préférer la perpétuelle répétition des Auteurs & la composition des thèmes faits d'après eux, à la composition des thèmes dont le latin n'a pas été entendu précédemment.

Cet usage donne plus de tems.

10. Celle-ci vous emportera un tems infini, pour rendre votre fils méditatif & distrait. L'autre ménagera son tems ; & au lieu de cent lignes tristement achevées dans une semaine, & habillées en un latin tel quel, la pratique de rendre sur le champ & de vive voix, ou de rétablir la plume à la main un latin de bon crû, lui en fera voir sept ou huit cens lignes, & ensuite beaucoup plus.

C'est

C'eſt ainſi qu'il parvient à l'uſage, &, ce qui eſt le plus recommandable en fait de langue, il parvient au bon uſage. L'EDUCATION DES GARÇONS.

2°. Il eſt aiſé de voir que cet exercice met beaucoup plus en œuvre la langue des diſciples que celle du maître, qui épargne ici ſes poumons, en jouiſſant du plaiſir d'entendre des orateurs naiſſans, ou de voir du moins des eſprits qui ſe développent. Il périroit à force de rebattre les règles à ſon auditoire, ou de lui reprocher en détail ſes diverſes tranſgreſſions. Mais l'impatience & les clameurs n'ont plus lieu dans notre façon d'exercer la jeuneſſe. La bienſéance & la gayeté ſont toûjours de la partie : le maître ſe taît. Ce n'eſt preſque jamais ſon tour à parler, & c'eſt toûjours celui de ſes élèves. L'un d'entre eux vient au ſecours de l'autre. Si celui-ci s'écarte du modèle qui leur fait à tous la loi, cet autre s'en rapproche. Le maître s'intéreſſe à leurs efforts & à leurs victoires. Mais il n'eſt que juge : & un juge parle peu. Il ménage la ſanté des maîtres.

3°. Le plus grand profit de cette pratique eſt d'enhardir de jour en jour la belle jeuneſſe dans l'exercice de la parole, dont le beſoin eſt preſque égal dans tous les états ; au lieu que l'uſage des compoſitions taciturnes & peinées, quand on n'y joint pas la pratique perpétuelle de la compoſition verbale, fait plus de muets que d'orateurs. Il aide le talent de la parole.

J'ai vû bon nombre de jeunes gens, de 14 ans au plus, lire dans leur particulier en une ſemaine, & ſans préjudice des études courantes, pluſieurs livres de Quinte-Curce & de Tite-Live, quelquefois de Mariana, ou de l'Argénis de Barclay, & en rendre compte

L'EDUCATION DES GARÇONS.

avec une facilité infinie pendant des heures entières. Les événemens reparoissoient tous à la file avec l'énergie & les tours de leur modèle. Ce langage aussi leger que pur, qui les accompagnoit ensuite en philosophie, en médecine & ailleurs, les distinguoit dans tous leurs exercices.

Il facilite le choix des maitres.

4°. J'envisage ici un autre bien que je crois équivalent à tout ce qui précède. Dans la nécessité où l'on est de ne mettre auprès des jeunes gens que des maîtres d'une vertu éprouvée, il sera facile de se consoler si le maitre qu'on leur donne n'a pas une facilité fort brillante, ou une capacité au-dessus du commun. A-t-il de la piété, de la politesse, & beaucoup de droiture d'esprit? c'en est assez pour réussir en suivant l'usage de faire continuellement parler la jeunesse d'après des modèles parfaits : il ne se montre presque point lui-même. Il met tous les Auteurs tour à tour en sa place: il veut qu'on ne connoisse qu'eux, qu'on ne pense & qu'on ne parle que comme eux. Avec de tels secours, sans être ni un Muret, ni un Maffée, ni un Buchanan, il peut mener ses élèves fort loin, même en fait de goût. Hé! quelle satisfaction pour un pere d'être sûr des progrès dans les sciences, sans avoir à craindre pour son fils les leçons indiscrettes d'un beau génie peu scrupuleux!

Il rétablit les études mal faites.

5°. Ne mépriſons pas un autre avantage que je trouve à traduire & à répéter continuellement en latin les Auteurs les plus simples, puis par degré les plus difficiles ; c'est de pouvoir rétablir des études mal faites ou oubliées : car soit dans la solitude du cabinet, soit dans la compagnie d'un bon ami qui vous écoute,

écoute, un auteur facile comme Phèdre ou Cornélius Népos vous tient lieu de maître. Si vous vous méprenez, l'auteur même vous en avertit, & ses repréhensions n'incommodent point. L'EDUCATION DES GARÇONS.

La pratique de répéter d'abord en françois, puis en latin, ce qui a été traduit, se peut fortifier peu à peu par la suppression du françois. Il faut, autant que faire se peut, ne plus mettre en présence deux langues de différent caractère, l'impression de l'une émoussant toûjours celle de l'autre. Frappez l'imagination d'un enfant spirituel par un beau recit, ou par un discours suivi, soit grec, soit latin. S'il l'entend, ne jettez plus rien entre la lecture de l'auteur & la répétition du grec ou du latin. Tout est gagné, si la langue part aussi-tôt. C'est une preuve que les impressions sont nettes dans sa tête : il sait ce que son auteur lui a dit, & pourquoi recourir davantage à un truchement devenu inutile?

Le tems viendra qu'à la contrainte du style des Poëtes vous lui verrez substituer sur le champ les graces aisées du langage ordinaire. S'il entreprend à tête reposée de travestir un Poëte en prose, ce ne sera pas en le décharnant à la maniére d'un squelette, comme a fait La Rue dans son interprétation de Virgile; mais en lui conservant par-tout un raisonnable embonpoint, comme a fait Jouvenci dans celle d'Horace.

6°. Il est presque impossible de sentir finement le mérite des Anciens & de parvenir à s'exprimer comme eux, sans acquérir un goût qui aille plus loin. Le tour même de notre langue maternelle s'en ressentira : & quoiqu'elle ait son génie propre, elle con- Il étend le bon goût.

L'EDUCATION DES GARÇONS.

tractera, par la fréquentation de Cicéron & de Tite-Live, une vigueur & une énergie capable de relever sa trop grande naïveté. On peut en juger par le style de M Bossuet & de M Rollin, deux des hommes de France qui ayent sçu le mieux écrire en latin, & le mieux manier notre langue.

Adresses subsidiaires.

On peut prévenir de loin, & faciliter par des exercices subsidiaires, cette pratique si desirable de la belle latinité; par exemple, en employant dès la plus tendre enfance le moyen dont nous avons dit un mot dans l'article du bureau d'Imprimerie. L'adresse qui imite le mieux la manière dont tous les enfans apprennent les langues vulgaires, est de leur mettre en latin toutes les pièces qui composent des estampes historiques. Elles font, vous le savez, l'enchantement de cet âge. Elles vous mettent en état de faire appeller par autant de noms justes une multitude innombrable d'objets que les enfans n'ont pas ordinairement devant les yeux. C'est une provision qui servira. Si vous essayez dans la suite de faire retenir une courte histoire en latin, ou seulement de commencer à assembler deux ou trois mots en cette langue, pour faire mieux concevoir un objet, c'est ici qu'il faut bien du respect pour l'enfance. Un mot qui marche seul ne lui peut pas nuire: ainsi faites-lui une provision des mots grecs ou latins si ample qu'il vous plaira: mais trois mots que vous lui montrez de compagnie lui peuvent faire tort s'ils font ensemble une mauvaise figure. Il faut donc qu'ils soient rangés à la grecque ou à la romaine, comme nous rangeons les nôtres à la françoise. Dans toutes les langues les phrases sont, pour ainsi dire,

dire, faites. Y placez-vous un seul mot contre l'usage ? c'est comme si vous disiez *un blanc mouchoir*, ou un *mouchoir grand*. Jamais une mere bien élevée ne laissera prendre à son fils d'habitude d'un pareil tour, quoique régulier. De même en montrant le paradis terrestre à un enfant, ce n'est pas une chose indifférente de lui dire, *est mulier quæ peccavit prima*, ou bien *prior mulier peccavit*. Le premier tour est un gallicisme : l'autre est dans le goût du latin. Comme les mots se collent aux objets, & entrent de compagnie dans une tête, n'y laissez entrer ni objets ni tours qui ne puissent honnêtement y rester.

L'EDUCATION DES GARÇONS.

Justesse nécessaire dans les premières impressions.

Par une suite de ce raisonnement que l'expérience fortifie, ne pourroit-on pas, lorsque la raison est formée & la religion un peu connue, ne pourroit-on pas exercer la jeunesse à répondre en latin sur de petits traités suivis, & purement écrits en cette langue, tels que sont les Dieux poëtiques du P. Jouvenci, les usages de la République Romaine du P. Cantel, un bon Extrait de la Géographie ancienne de Cellarius, ou la Géographie moderne du P. Fournier, qui facilite la connoissance de chaque pays par la disposition des rivières ? Ces traités aident l'intelligence des bons Auteurs, & c'est après la bonté du style la principale raison de l'estime que j'en fais. Les enfans qui ont une mémoire de fer retiennent tout ce qu'ils ont une fois compris : elle ne se refuse qu'aux dissertations que l'on fait sur les mots. Montrez-leur donc des objets qui les attachent. Dès que par le moyen du françois ils ont conçu ce que signifient ces objets, dont on les entretient ensuite en latin, il leur devient

Avantage de faire parler les jeunes gens sur des traités suivis.

L'EDUCATION DES GARÇONS.

presque indifférent qu'on les leur demande en latin ou en françois. L'esprit ne s'apperçoit pas qu'on le veut occuper d'une langue plutôt que d'une autre. Quand l'objet lui plaît, à peine sait-il qu'il y a une langue qui sert à l'exprimer. Il est de fait que ce sont-là les élémens des langues: & ce sont aussi ceux de la raison.

Vous allez, Monsieur, me faire une terrible querelle. Le latin des Auteurs que je viens de nommer est moderne: peut-être hésiterez-vous à y mettre votre confiance, & je vous avoue que je suis au moins aussi timide que vous: ainsi, malgré la prévention où je suis en faveur de tous les quatre & de bien d'autres, ce n'est point par eux que nous commencerons: allons au parti le plus sage. Faisons notre première & notre très-ample provision de latin dans la belle Antiquité; puisque nous ne sommes pas certains que le bon puisse être ailleurs que là. Mais le gros des exercices ayant roulé long-tems & continuant toûjours à rouler sur les anciens Auteurs, alors on peut être parvenu à un tel point de facilité & de pratique que les traités modernes deviennent un utile accessoire, parce qu'avec l'agrément de la matière & de la diction, ils présentent en bon ordre une suite d'idées dont on a besoin, & qu'on ne trouve ailleurs que décousuës ou dispersées à l'avanture.

Avantage qui se trouve à intéresser l'enfance par ce qui est de son goût.

Faisons quelque chose de mieux: appellons à notre secours les plaisirs mêmes de l'enfance, & ses inclinations les plus marquées. Dans quelque degré de facilité ou de lenteur que vous preniez la raison, vous pouvez être sûr que les Estampes historiques se-

seront toûjours de son goût. Latinisez-les tant que vous voudrez : dès que vous annoncerez des choses qui se peuvent voir, la raison la plus lourde viendra se ranger auprès de vous. Après l'attrait des estampes, dont le mérite est de faciliter l'exercice en le rendant aimable, en voici un autre qu'on peut également mettre à profit. Les enfans, comme les hommes faits, aiment à entendre parler d'objets champêtres : c'est en nous tous une passion qui ne finit qu'avec la vie. Mais elle est plus agissante en quelque sorte dans la jeunesse, parce que toutes les parties de l'agriculture avec l'agrément naturel qui les accompagne ont encore pour cet âge tout le mérite de la nouveauté. Si les jeunes gens sont si sensibles aux endroits des Georgiques qui ne sont point trop chargés d'érudition, quel goût & quel profit ne trouveroient-ils pas dans la lecture des beaux endroits dont les douze livres de Columelle sont remplis ! Le mérite de cet Auteur si peu lû n'est pas seulement d'être du siècle où la belle latinité se soutenoit dans tout son lustre : c'est avec cela de traiter des choses très-usuelles d'une façon simple & par conséquent proportionnée ; mais cependant pleine de finesse & de dignité. Ne m'en croyez pas sur ma parole : lisez-le, & vous éprouverez qu'il en est peu, s'il en est quelques-uns, qui ayent mieux connu que lui le vrai accord de la noblesse avec la simplicité ; accord que je regarde en tout comme le comble de la perfection, ou comme la source du vrai sublime. Palladius qui avoit du savoir, mais qui étoit plus rustique, se plaint quelque part de ceux qui, avant lui, traitant de l'agriculture y avoient employé les agrémens

L'EDUCATION DES GARÇONS. Les suites des Estampes.

La lecture des anciens Agriculteurs.

L'EDUCATION DES GARÇONS.

de l'éloquence. On voit à qui il en veut: mais cela s'appelle avoir les cheveux extrêmement droits, & trouver mauvais qu'un autre les ait naturellement bouclés.

Dans ma jeuneſſe, les traités de l'Amitié & des Offices, qui aujourd'hui me plaiſent & m'attachent, m'ennuyoient quelquefois. La raiſon en eſt ſenſible. L'utile, l'honnête, le juſte, le bienſéant, & toutes ces idées intellectuelles ont peu de priſe ſur cet âge: mais ouvrez-lui la maiſon de campagne de Columelle, vous verrez tout le monde accourir. L'emplacement du logis, le bon aſpect du ciel, le diſcernement de l'air pur, les marques de l'eau ſaine, la ſage diſtribution des places, les opérations de la culture du bled, de la vigne, de l'olivier, la façon de confire & de conſerver les fruits; en un mot tout ce que vous y voudrez faire voir eſt une agréable nouveauté. On vous ſuivra par-tout: il ne s'agit que d'ôter les épines de deſſus le chemin, en ſupprimant ce qui eſt trop difficile, & ſur-tout certains détails du gouvernement des haras qui ne conviennent point à cet âge. Ce gracieux & judicieux Auteur n'étant point commun, c'eſt une néceſſité de dicter ce qu'on veut en faire traduire, & on ne dicte que le beau. Mais la moiſſon du beau n'y eſt pas petite, & vous ne pouvez procurer ni une nourriture plus ſaine à la raiſon, ni des connoiſſances plus profitables à la ſociété.

Hiſtoire naturelle. Supplément néceſſaire aux auteurs claſſiques.

Vers la fin des humanités, lorſque les jeunes gens auront quelque facilité à s'énoncer noblement & ſur le champ, ou du moins à entendre ſans peine les Auteurs les plus forts, il ſeroit de la généroſité d'un maître, vraiment

ment affectionné à leur avancement, de leur réserver pour le dernier de ses services une agréable collection des plus beaux traits de l'histoire naturelle, choisis dans Varron, dans Columelle, dans Palladius, mais sur-tout dans l'histoire de Pline, en y joignant les secours d'Agricola sur les minéraux & sur les fossiles, de Rondelet sur les poissons, de Willoughby sur les oiseaux, ou d'autres plus modernes. La raison de ce dernier exercice n'est pas seulement fondée sur l'extrême facilité qu'ont les jeunes gens à rendre raison des diverses particularités de la Nature, & à se disposer par ce moyen à la plus solide de toutes les philosophies : nous envisageons un autre bien dont l'omission attireroit de justes reproches à ceux qui enseignent les belles lettres. Les orateurs, les philosophes moraux, & les historiens, qu'on voit dans les études ordinaires, ne suffisent pas à beaucoup près pour apprendre la langue. Il n'y a guère que l'histoire naturelle qui puisse en être le Supplément par l'extrême variété de ses matières ; comme les Poëtes comiques le sont par la legéreté de leurs tours. L'EDUCATION DES GARÇONS.

Le moyen le plus propre à faire retenir les diverses parties de l'histoire naturelle, est de les attacher aux diverses parties du globe terrestre, en indiquant dans chaque continent les lieux où se trouvent les curiosités les plus touchantes, & les productions qui exercent le plus les recherches & l'industrie des hommes. Si vous aidez l'histoire naturelle par la géographie, réciproquement l'histoire naturelle rendra la géographie fort amusante. Mais soit que vous embellissiez celle-ci par une sage énumération de particularités

L'EDUCATION DES GARÇONS.

cularités locales, soit qu'on se borne à l'accompagner des révolutions arrivées parmi les différens peuples ; c'est une nécessité, pour perfectionner généralement toute sorte d'études, que les jeunes gens sachent la géographie ancienne. Si on la manque dans ce tems, elle est manquée pour toujours. Un bon maître la peut extraire de la Notice du monde ancien par Christophle Cellarius (*a*), en y joignant les Cartes anciennes de Guill. de Lisle, & quelques-unes de Sanson. Cellarius a employé trente ans à faire cet excellente Livre, & l'usage fréquent des Auteurs a tellement donné l'air & la couleur de l'antiquité à son style, qu'on ne risque rien de parler d'après lui. Cet extrait ne doit rouler que sur les lieux célèbres dans l'Histoire. On gâteroit tout en voulant tout dire.

L'exercice de mémoire.

C'est une bonne pratique d'accoutumer ceux qui ont la mémoire heureuse à apprendre par cœur les plus beaux endroits des Orateurs & des Poëtes. Mais comme il y a bon nombre de jeunes gens pour qui l'exercice de la mémoire est un supplice, on peut se contenter de leur demander tous les jours, en françois seulement, le recit d'une petite portion de l'Histoire Sainte ou Ecclésiastique qu'on leur aura lue. On sera encore mieux servi en la leur faisant écrire à la tête de leurs traductions ou de leurs compositions. Outre l'utilité de la matière & la facilité de la tâche dont chacun est capable, vous serez sûr que vos jeunes gens ne laisseront passer aucun jour sans avoir écrit quelque chose

Ecrire tous les jours un trait d'Histoire en François.

(*a*) Deux Volumes *in-4.*, bonne édition à Leipsic, sous les yeux de l'Auteur. Bonne & très-belle édition du premier Tome à Cambridge, & du second à Amsterdam.

se d'eux-mêmes en François. Il est aisé de voir où cela tend. Hé! pourquoi le néglige-t-on? L'EDUCATION DES GARÇONS.

Il y a cent autres moyens, cent adresses que l'affection invente & fait valoir tour-à-tour. Mais le point qu'un habile maître ne perd jamais de vûe, c'est d'AMENER SES ELEVES AU GRAND ET AU BON USAGE. Soit donc qu'il leur ait fait traduire & souvent répéter une belle suite d'Auteurs; soit qu'il leur ait de plus recueilli divers traités latins, d'agriculture, d'histoire naturelle, de géographie, de coûtumes anciennes, ou d'histoire profane; soit qu'il les ait exercés en François sur l'Histoire sainte & sur leur Religion; jamais il ne réussira mieux qu'en liant le tout par l'exercice de la parole, & qu'en les questionnant sans fin sur ce qu'ils savent. Si l'objet leur plaît, le latin qui sert à l'exprimer ne s'en séparera plus. Ainsi s'apprennent les langues: ainsi se forme l'esprit. Tels sont les fondemens des sciences: tels sont les moyens de rendre les sciences usuelles.

Dans les dernières années, & sur-tout lorsqu'une heureuse facilité de concevoir & de s'énoncer encourage le travail des jeunes gens & inspire plus de hardiesse au maître, je voudrois principalement insister sur ce qui a l'air de discours, de délibérations, ou de raisonnement. J'aurois fort à cœur d'assujettir un beau naturel à ce goût d'analyse, à cet esprit méthodique & aisé, qui est recherché & applaudi dans toutes les conditions, puisqu'il n'y a aucun état où il ne faille parler sur le champ, exposer un projet, discuter des inconvéniens, & rendre compte de ce qu'on a vû, ou de ce qu'on a eu à gouverner.

Ne nous flattons point de former des Colberts:

L'EDUCATION DES GARÇONS.

ber;s ou des Torcis, des Desprеaux ou des Bossuets. Il est vrai qu'il s'en peut reproduire, & qu'on peut même, en s'y prenant bien, amener au grand jour des talens qu'une méthode fausse & rebutante auroit laissés dans le néant : mais la gloire des maîtres est de fortifier le jugement, en accoutumant la jeunesse à parler juste, sans embarras, & sans bassesse. Ils lui épargnent la bassesse, en l'habituant par degré au langage des Auteurs les plus polis: ils lui épargnent l'embarras, en ne lui tenaillant point la cervelle par la nécessité d'avoir attention à douze différentes règles pour coudre ensemble deux mots: ils lui donnent de la justesse, en l'accoutumant à analyser tout ce qu'elle voit. Questionnez vos jeunes gens sur la suite d'un poëme ; sur le but & sur les preuves d'un discours ; sur les circonstances où se trouvent tel & tel Princes dans l'histoire ; sur les interêts qui les animent; sur les difficultés qui les traversent; sur le parti qu'il convenoit de prendre ; sur les méprises qu'on croit appercevoir dans leur conduite; ajoûtons, & sur l'ignorance où nous sommes des raisons qui les peuvent disculper. Si nous ne parvenons à former par-là ni de grands poëtes, ni des historiens du premier ordre', nous aurons du moins multiplié les citoyens solides & judicieux.

Variété d'exercices pour soulager les maîtres sans nuire aux jeunes gens.

La meilleure de toutes les méthodes est sans doute celle qui réunit les avantages les plus difficiles à concilier. Quoique nous plaidions ici la cause de l'enfance, & que son interêt nous fasse la loi, gardons-nous bien de négliger le juste repos des maîtres. Nous ne demandons pas qu'ils soient perpétuellement occupés, dans le particulier sur-tout, à

à faire parler leurs élèves, ni qu'ils abandonnent l'usage des différentes espèces de compositions, & sur-tout d'imitations. Il est de la prudence de les laisser subsister toutes, soit pour se proportionner aux besoins des différens esprits, soit pour adoucir le travail des maîtres & des élèves, en les délassant d'un exercice par un autre d'un caractère différent. Quand un homme fait auroit acquis l'élocution la plus libre, il ne seroit pas dispensé pour cela de méditer sur un sujet qu'il doit traiter en public, ni de donner quelque ordre à ce qu'il en doit dire. Il est donc aussi à propos tant pour le bien de l'élève que pour le soulagement du maitre de faire succéder à l'exercice de la parole celui de la lecture, & celui de la composition. J'en indiquerai encore quelques autres, après avoir un peu insisté sur les précautions qui peuvent diminuer le danger auquel on expose un jeune homme en lui abandonnant la plume, & en lui laissant la liberté de se fabriquer un style. L'EDUCATION DES GARÇONS.

Dans une excellente lettre sur l'étude des humanités qui se trouve parmi les entretiens du P. Lami de l'Oratoire, M. l'Abbé Du Guet conseille la pratique dont nous venons de parler; savoir, de composer en latin les beaux endroits de Cicéron, de Salluste, ou de César, qu'on aura précédemment traduits de latin en François. Ce grand génie qui possédoit tout ensemble & le fond & les délicatesses des langues Grèque, Latine, & Françoise, comprenoit parfaitement la nécessité de se conformer en fait de langues mortes au caractère des textes originaux. Mais est-il à propos de mettre, comme il le souhaite, entre la traduction & la composition un intervalle

L'EDUCATION DES GARÇONS.

valle au moins de vingt-quatre heures, afin que l'impression du modèle étant affoiblie, on voye combien on s'en est éloigné, quelque effort qu'on ait fait pour s'en souvenir & pour le suivre? Quel profit y a-t-il à réitérer fréquemment des compositions défectueuses, pour se convaincre de la supériorité du style de Cicéron par le desordre du nôtre? Que gagneroit un Provincial, venu des Ardennes ou du Dauphiné, à comparer souvent la façon dont on exprime une chose en bon François, avec celle dont on la diroit dans son pays? Il ne faut que se frapper du bon langage, sans aucun retour vers le mauvais. Ce n'est point à force de remarquer des fautes qu'on apprend à bien parler. Ce n'est que dégrossir le mal. Gardons-nous de retomber dans l'inconvénient des études publiques, où les années entières se passent à corriger des fautes de style, & à montrer comment il ne faut point parler.

L'unique moyen sûr de rendre la composition profitable, c'est d'éprouver si l'on remettra juste une, deux, & trois pages de François en un latin qu'on a lû & dont l'impression est encore récente. Il est vrai que ce travail est aisé: mais c'est la facilité même qui en fait l'éloge, s'il va au but. Or il vaut beaucoup mieux mettre une heure à rassembler sans gêne une multitude d'expressions gracieuses & justes, que d'avoir cousu laborieusement quelques phrases de Collége qui n'ont jamais été faites pour tenir ensemble. Telle est l'origine du desordre de bien des styles.

N'y a-t-il pas ici un danger à craindre? le jeune homme trouvera le fardeau allegé par

par ce moyen, & la facilité de l'exercice lui fera un jeu, sinon de composer, au moins d'entendre la belle latinité : cela est vrai. Mais il lui restera un tems infini, où le gouverneur & le disciple ne sauront que devenir. Dites plûtôt que le tems qui nous reste est le véritable fruit de cette méthode. Ce tems servira très-utilement à placer des lectures propres à faire naître la curiosité, & à former l'esprit. Mais, avant que de vous en entretenir, achevons de parcourir les autres secours qui peuvent perfectionner l'habitude de parler & d'écrire. L'usage de composer enfin sans modèle, & de marcher sans appui, est sans doute un des plus profitables. Mais quel est le point précis des études de la jeunesse, où l'on pourra la placer sans risque ? Quand un jeune homme, accoutumé depuis plusieurs années à ne rien entendre que de juste, aura l'imagination remplie du langage des Auteurs, on peut l'éprouver & le fortifier par des compositions plus hardies. On peut lui dicter en François des scènes entières de Térence & de Plaute, ou quelques morceaux des traductions de Vaugelas & d'Ablancourt. Il s'agit alors d'approcher du latin de César ou de Quinte-Curce, ou de quelque autre style aussi estimable, sans être guidé par un modèle, & en fournissant tout du sien. On ne vous livrera pas Térence ou Salluste mot pour mot : mais encore trouverez-vous que c'est du latin. Vos jeunes gens en ont les moules dans la tête, & selon leur tour d'esprit vous verrez l'un se sentir du style coulant de César, l'autre montrer plus de goût pour l'harmonie de Cicéron. S'il y a du foible dans leur composition, l'original les redressera tous.

L'EDUCATION DES GARÇONS.

Le tems de composer sans modèle.

L'EDUCATION DES GARÇONS.

tous. Vous en trouverez qui entendront leurs Auteurs, & qui ne laiſſeront pas d'être encore fautifs dans leurs compoſitions. Tout n'eſt pas perdu pour cela. Une Dame qui entend ſa langue & qui la parle facilement, pourra faire bien des fautes en écrivant une lettre. Celui qui entend bien les Auteurs, ſans avoir beaucoup d'exactitude dans ſa compoſition, n'eſt pas fort à plaindre. Dans l'uſage de la vie il aura ſouvent beſoin d'entendre le latin, & jamais de le ſavoir compoſer. Je ne plains que ceux qui ont appris en huit ans à faire correctement un thème, mais qui n'entendent point le latin des plus beaux ouvrages de l'Antiquité, & ne ſavent point parler leur propre langue. C'eſt cependant à quoi aboutiſſent enfin la plûpart des études.

Queſtions dictées.

Une eſpèce de travail & de compoſition très-utile à cet âge, & auſſi propre à exercer le jugement que le ſtyle de ceux qui ſont avancés, eſt de leur faire écrire un nombre de queſtions & d'objections ſur les recueils de géographie, d'hiſtoires, de coûtumes, ou autres qu'ils commencent à bien ſavoir, & d'exiger par écrit des réponſes juſtes aux demandes propoſées. Mais comme il y a un art d'interroger & d'amener la réponſe par une queſtion qui y touche, il y a une façon infaillible d'embrouiller les matières & les eſprits par des queſtions vagues, ou par des généralités qui ne fixent l'attention du répondant ſur aucun point précis, ni ne remuent par aucune corde ce qui eſt dans ſa tête.

Vers latins.

Il peut y avoir beaucoup à gagner dans la compoſition des vers latins pour ceux qui y réuſſiſſent. Ce travail met l'eſprit en mouvement,

ment, & peut embellir le ſtyle par le feu d'une heureuſe imagination. Mais auſſi on peut y perdre beaucoup de tems, en prenant pour génie ce qui n'eſt quelquefois qu'une phantaiſie deſtituée de goût. Le méchaniſme des vers eſt plus ſenſible & plus frappant que celui de la belle proſe. Parmi les jeunes gens vous verrez toûjours ceux qui ont le plus d'imagination s'y laiſſer prendre. Au contraire la plûpart ne ſentent d'abord que très-foiblement les graces de la proſe, qui ſe font moins appercevoir, parce qu'elles ſont plus fines, plus variées, & moins artificielles. Il eſt extrêmement commun de voir les jeunes humaniſtes compoſer des vers latins qui ont du feu & du ſon, pendant que leur proſe eſt dure, ou inſipide. Gardons-nous donc d'inſiſter beaucoup au commencement ſur cette compoſition poëtique dans laquelle ils ne réuſſiſſent quelquefois qu'aux dépens d'un caractère plus ſimple, mais beaucoup plus eſtimable. Pluſieurs de ceux qui s'y diſtinguent reſſemblent à des danſeurs qui exécutent avec feu des pas & des mouvemens capables de ſurprendre, pendant que leur démarche naturelle eſt ſans dignité & ſans grace. Mais parmi les hommes, qui tous ſavent marcher & parler, il n'eſt ni ordinaire ni deſirable d'en voir un grand nombre qui s'occupent de la danſe figurée ou du ſtyle poëtique. Ainſi exiger ces ſortes de compoſitions indiſtinctement de tout ce qui compoſe une claſſe, &, qui pis eſt, les éxiger fréquemment, même durement; c'eſt expoſer ceux qui les aimeront à s'y attacher trop, & cauſer en vain bien du tourment aux autres.

L'EDUCATION DES GARÇONS.

Mais quand l'oreille & la langue ſeront un

L'EDUCATION DES GARÇONS.

un peu affermies dans le discernement de la belle prose, n'envions pas aux jeunes gens les plaisirs qu'ils peuvent trouver dans les poëtes latins anciens & modernes d'un certain choix. Pour leur faire sentir à tous la structure des vers & quelque chose de plus que cette structure, on peut sans aucune perte de tems leur proposer les trois exercices suivans, dont tous les esprits sont capables.

Le premier pas est de déranger fréquemment les pièces de quelques beaux vers, & de les leur faire remettre en place de vive voix & sans une longue méditation.

Le second pas est de supprimer certaines épithètes ou d'autres agrémens que le sujet demande, & de proposer aux jeunes élèves d'y remettre ce qui manque, & de remplir les vuides.

Le troisième exercice que je tiens d'un habile maître, est de leur faire composer de compagnie & solidairement un petit poëme dont on leur donne le cannevas selon leur degré de force & de progrès. L'émulation éveille alors tous les esprits sur chacun des vers qu'il faut expédier tour à tour. Il vous vient un heureux terme d'un côté. Il en part d'un autre un second qui semble d'abord l'emporter. On les compare: le premier prétend se maintenir. Chacun prend parti pour ou contre. On apporte les raisons de préférer l'un, & d'exclure l'autre. Il se dit quelquefois les plus jolies choses pour la défense de ces deux tours qui ont pris le dessus. Au moment qu'on y pense le moins il s'en présente un troisième qui écrase tous les autres & qui demeure en possession de la place.

Le grand avantage de ce travail plus amusant que

que pénible, eſt de n'occuper jamais les eſprits que des plus beaux tours & des plus belles images de la poëſie, au lieu de les laiſſer courir dans la ſolitude après des idées vaines, ou de leur laiſſer coudre des lambeaux qui ne ſont que de vrais habits d'Arlequin. L'EDUCATION DES GARÇONS.

On peut enfin preſcrire quelque choſe de ſuivi à compoſer en vers dans le particulier, à ceux qui montrent en ce genre une paſſion, ou un tour d'eſprit, qui vous donnent lieu de les mener plus loin que les autres, ſans perdre de vûe les talens de ceux-ci.

Mais s'il eſt de la dernière abſurdité d'éxiger des enfans de compoſer en proſe dans une langue qu'ils ne ſavent pas, & dont aucune règle ne peut leur donner le goût; il n'eſt pas moins abſurde d'éxiger de toute une troupe qu'elle ſe mette à méditer des heures entières pour faire huit ou dix vers, ſans en ſentir ni la ſtructure ni l'agrément. Il vaudroit mieux pour eux avoir écrit une petite lettre d'un ſtyle aiſé dans leur propre langue, que de s'être fatigués pour produire à coup ſûr de mauvais vers ſoit en latin ſoit en grec.

On leur en fait faire trois & quatre fois par ſemaine, ce qui revient à près de deux mille vers par an. Pour trois ans mettons-en ſeulement trois mille bout à bout, & jugeons de la valeur du tout par le dernier de ces vers qui ſera, ſi l'on veut, un peu moins miſérable que n'étoient les premiers. La quantité y eſt obſervée: mais il n'a ni grace ni ſaveur: tout en eſt flaſque & trivial. Si nous venons enſuite à nombrer les travers qui ſe trouvent dans chaque mot, ce ſeront cinq ou ſix mépriſes à multiplier par trois mille

pour

L'EDUCATION DES GARÇONS.

pour la totalité. C'eſt encore ici comme dans le latin fait par règles. L'enfant honore ſes règles en ſe gâtant l'eſprit par des habitudes vicieuſes, & il conſacre à des rêveries évidemment pernicieuſes un tems dû à l'exercice de ſon talent naturel qu'on laiſſe de côté.

Dangers des amplifications preſcrites à toute ſorte d'eſprit.

Il eſt ſenſible que pluſieurs courront les mêmes riſques dans le travail des amplifications & des pièces d'éloquence, où il faut que l'eſprit fourniſſe tout de lui-même, le fond & le ſtyle. Peu y réuſſiſſent. S'il s'en trouve ſix dans cent, quelle vraiſemblance y a-t-il à exiger des autres de l'invention, de l'ordonnance, du raiſonnement, des images, des mouvemens, & de l'éloquence? c'eſt demander un beau chant à ceux qui n'ont ni muſique ni goſier.

On peut bien inviter à la compoſition de quelques petites pièces ceux qui vous donnent des eſpérances. C'eſt préſenter des outils à ceux qui ſont nés pour les méchaniques. On peut même admettre à ces compoſitions ceux qui trouvent quelque plaiſir à s'y eſſayer. Ce qu'on fait ſans contrainte & par attrait ſe perfectionne preſque toûjours. Tels ſont les foibles commencemens qui ont ſouvent illuſtré la chaire & le barreau. Mais qu'il ne ſoit point honteux à ceux qui n'y peuvent réuſſir de s'occuper d'un autre travail. Faut-il en effet que tous les eſprits paſſent par la même filière? la choſe eſt impoſſible : il eſt même avantageux que leurs inclinations varient : & comme cette diverſité d'inclinations & de facilités pour une choſe plûtôt que pour une autre eſt un des plus beaux preſens que la Providence ait fait à la ſociété humaine, c'eſt

c'est l'affaire d'un habile maître de préparer des sujets à tous les états par la culture des divers talens qui se montrent. En diversifiant avec charité les exercices selon les besoins & selon la portée des esprits, on leur ouvre une porte honorable pour rentrer dans leur génie, & pour renoncer sans perte à des compositions pour lesquelles ils ne sont point faits. L'EDUCATION DES GARÇONS.

Un habile maître qui connoît le prix du tems sait adroitement en mettre une grande partie en réserve, par cette attention de tenir tous ses élèves au-dessus de leur travail. En ne les appliquant qu'aux choses qui les amorcent par un air de succès, il se met en droit de faire de nouvelles tentatives. Au lieu que dans les premières années, c'est toûjours le maître qui fait lui-même la traduction, & qui applanit tout; il sera bientôt tems que le jeune homme marche le premier, & fasse lui-même tant la préparation des Auteurs dans le particulier, que l'explication de toute la tâche en public. On sent combien les répétitions, les analyses, les questions, & les compositions de vive voix venant à la suite des traductions, peuvent fortifier en lui l'habitude de la langue. Les compositions domestiques, étant expéditives, parce qu'elles sont indépendantes du dictionnaire & des longues méditations, lui laisseront toute la liberté nécessaire pour prévoir la suite de ses Auteurs. Le tems qui lui restera va devenir une récréation aussi utile que l'étude même. Préparation des Auteurs.

Les jeunes gens étant une fois dans le train de la bonne latinité, & affermis par le long usage d'un style toûjours pur, on peut alors leur faire espérer & enfin leur accorder la liberté de lire, à certains momens, Lectures particulières.

les

L'ÉDUCATION DES GARÇONS.

les livres françois le plus purement écrits; dans d'autres les ouvrages des modernes qui ont le mieux écrit en latin, & qui semblent une bibliothéque faite exprès pour eux. La seule Conjuration de Portugal, par l'Abbé de Vertot, en convaincra promptement un bon nombre, qu'on peut avoir beaucoup de plaisir dans les livres françois. On vous demandera bientôt les Révolutions de Suède ou d'Angleterre: les Vies de Théodose, de Ximenès & de Tamerlan; on vous fera la cour pour obtenir l'Histoire ancienne, ou l'histoire de France, ou celle de Malthe. Il faut faire état d'avoir bonné provision pour contenter tout votre monde.

Les Ecrivains modernes, qui ont purement & noblement écrit en latin depuis deux cens ans, ont cela d'agréable pour nous que les coûtumes de leur siècle, & par conséquent leurs idées, sont à peu près les mêmes que les nôtres. Il n'y faut presque nulle part ni recherches, ni commentaires, & tout est emporté à la première lecture. Dans le loisir que la promptitude de nos compositions pourra ménager à un jeune humaniste, laissez-le jouir de l'agréable pensée qu'il marche à présent seul dans la lecture des poëtes, des historiens, & des orateurs latins. Les fables de Faërno ne seront qu'un jeu pour lui. Au lieu de lui montrer Martial qui l'embarrasseroit beaucoup & l'édifieroit peu, permettez-lui le *Delectus Epigrammatum*, précédé de la préface latine sur la différence de la beauté franche d'avec la beauté fardée. Au lieu de la Pharsale de Lucain & de la Thébaïde de Stace, qui pourroient lui faire prendre goût à la bouffissure, montrez-lui la Poëtique, ou

ou les Echecs & les Vers à ſoye de Jérôme Vida Quelle latinité ! quelle diverſité de meſure & d'harmonie ! quelle reſſemblance avec Virgile pour la richeſſe de la narration & pour le feu des peintures ! A Catulle, à Properce, & à Claudien, ſubſtituez la nombreuſe verſification de Sannazar, ou celle de Commire. On n'y trouvera ni la cadence trop uniforme des vers de Claudien, ni les dangereuſes peintures des deux autres. Commire en remplacera ſuffiſamment tous les caractères, en prenant diverſes formes ſous leſquelles il plaît également. Ce que votre jeune humaniſte ſemblera perdre en ne voyant que très peu des ouvrages d'Ovide, vous le lui ferez retrouver dans les Elégies ſi ingénieuſes & ſi aiſées du P. Sidron. Combien une belle imagination ſera-t-elle agréablement remuée par les ſaillies qui éclatent dans les petits poëmes & dans les hymnes de M. de Santeuil! L'EDUCATION DES GARÇONS.

Si cependant il arrivoit malgré ſon ſublime & ſa chaleur que les lecteurs y éprouvaſſent peu à peu quelques dégoûts, comme ils en éprouveront ſans doute au retour perpétuel de l'antithèſe, trop ordinaire à ce grand Poëte; on peut les dédommager. On leur livrera une riche variété de penſées & de tours; une ſuite d'images gracieuſes ſans friſure & ſans fard; avec cela une latinité raviſſante, & les ſentimens les plus propres à toucher le cœur, en leur mettant en main le (a) Recueil des hymnes de M. Coffin. Notre ſiècle n'a rien produit de plus parfait en ce genre, c'eſt Horace devenu chrétien.

On pourroit croire que Térence l'eſt auſſi

(a) Chez Deſaint & Saillant, rue S. Jean de Beauvais.

L'EDUCATION DES GARÇONS.

devenu, si on en jugeoit par le titre du *Terentius Christianus*, recueil de pièces de théâtre composé à Harlem, vers le commencement du siècle passé. Les sujets sont tous tirés de l'Ecriture: le style est une copie de celui de Térence. Ce titre séduisant, & la lecture de quelques scènes, d'une latinité très-pure, avoient prévenu M. l'Abbé Rollin, & le R. P. Porée en faveur de cet ouvrage: mais ce n'est que fort tard qu'ils l'ont connu l'un & l'autre. S'ils l'avoient lû de suite ils n'y auroient senti ni le discernement ni la délicatesse de Térence: ils auroient été infailliblement blessés de trouver presque par-tout un Auteur lourd, un moraliste éternel, un homme qui se mêle de faire des pièces de théâtre sans avoir la moindre connoissance de la marche d'une action dramatique, & qui blesse à tout propos la bienséance par des caractères pleins de bassesse, par des grossiéretés dégoûtantes, &, qui pis est, par des peintures très-peu chrétiennes.

Cherchons notre mieux ailleurs, si nous voulons couper ou varier le travail des jeunes gens par des lectures qui les ramenent sans risque au naturel du discours ordinaire. Ils verront volontiers les entretiens d'Erasme: ils trouveront moins de sel, mais beaucoup plus de dignité & de pureté de style dans les lettres de Paul Manuce. Ils goûteront le latin de la traduction d'Hérodien, par Ange Politien: peut-être s'accommoderont-ils de celui que Juste Lipse s'est fait à lui-même dans son utile Traité des Machines de Guerre. Les tours de Plaute s'y retrouvent fréquemment. Ils seront flattés de pouvoir quelquefois faire la comparaison des Anciens

avec

avec les Modernes, & de déterminer au juſte à quel ſtyle connu dans l'antiquité il faut rapporter celui de l'hiſtoire d'Italie par Sigonius ; celui de l'hiſtoire de Flandres par Strada ; & ſur-tout celui de l'hiſtoire d'Eſpagne par Mariana. On peut les amuſer de pluſieurs traductions d'une latinité fort pure, que nous avons de Xylander, de Camerarius, de Leunclavius, de Henri Etienne, & de pluſieurs autres. Le dix-ſeptième ſiècle leur offre d'utiles lectures en tout genre, & ſans nombre. Dans les ouvrages latins, hiſtoriques, oratoires ou autres qu'on mettra pour eux en réſerve, je voudrois toûjours donner la préférence à ceux qui, avec le mérite d'une diction exquiſe, ont celui d'attacher l'eſprit par l'agrément de la matière. Les jeunes gens alors ſuivent l'attrait de la curioſité. Ils arrivent au bout de l'ouvrage, preſque ſans penſer en quelle langue il eſt écrit. C'eſt apprendre une langue par l'uſage : c'eſt en fait de langue parvenir au but deſiré. Quels que ſoient les ſecours qu'ils reçoivent d'un habile maître par tous les éclairciſſemens dont il accompagne une leçon publique, le profit de ces lectures particulières n'eſt pas moindre : ils y éprouvent un ſecret témoignage de facilité qui les flatte avec raiſon : l'attrait ſe fortifie & devient une paſſion. Conſeillez alors d'ouvrir une excellente grammaire : il y fait bon. La paſſion fera tout entreprendre. Le jeune homme, agréablement convaincu de ſa facilité, ne ſe rebutera de rien. Cette langue eſt devenue ſon treſor : tout ce qui lui paroîtra propre à l'accroître ſera bien reçu. DE BUTEZ DONC PAR L'USAGE, ET FINISSEZ PAR LE GRAMMATICAL.

L'EDUCATION DES GARÇONS.

Tems de lire les bonnes Grammaires.

L'EDUCATION DES GARÇONS.

Ces lectures particulières faites sans fatigue, & par manière d'amusement, produisent un plus grand bien que celui de fortifier l'esprit dans la pratique des langues. L'esprit ne se sent de l'enfance qu'autant qu'il demeure vuide d'idées, & qu'il juge sans expérience, ou qu'il ne juge point du tout. On remédie à ces défauts, non pas en lui faisant composer en silence quelques douzaines de lignes par jour, mais en l'habituant du matin au soir à entendre parler d'un très-grand nombre d'objets agréables par eux-mêmes & agréablement énoncés; puis à rendre raison de tout & à répéter, soit en François, soit en Latin ou en Grec, généralement ce qui a été lû, ou dicté, ou raconté, ou expliqué & compris.

Moyen de former la raison.

Il est juste cependant de traiter différemment les objets de nos connoissances & les langues à l'aide desquelles nous voulons nous en instruire ou en parler. Que les objets qui nous intéressent nous coûtent des recherches & un travail sérieux: rien n'est mieux entendu. Quand une découverte, ou toute autre connoissance utile est le fruit de nos efforts, l'impression en est plus profonde & plus durable. Mais suivez une autre méthode pour les langues. L'événement n'apprend que trop qu'à force de vouloir juger des progrès de la jeunesse par l'obéissance aux règles, plûtôt que par l'habitude de l'imitation, on dégoûte à jamais les uns, & on rend les autres ridicules. Vous verrez presque toûjours à la suite de cette méthode des longueurs, le begayement, les apprêts, &, qui pis est, la bouffissure.

Le grand usage, au contraire, ouvre toutes les portes, donne à tout ce qu'on dit un air de liberté, & procure à l'esprit l'étendue qui lui

lui manque. Cet exercice laissera une très-ample provision d'idées dans la raison de vos élèves, qui ne peut que croître & se former par ce secours. La raison ne peut guère voir plusieurs idées nouvelles en présence l'une de l'autre, sans en faire la comparaison, sans en examiner les rapports, sans en fixer la valeur. Elle approuve l'une : elle se déclare contre l'autre. Elle admire, elle s'attendrit, ou se fâche, selon le caractère des choses qu'on lui montre ; & en rapportant continuellement le jugement que les autres en portent, continuellement elle y mêle le sien. Pouvez-vous réparer par un meilleur supplément l'expérience qu'elle n'a pas encore?

Utilité des collége, précautions nécessaires.

Pourvû qu'on prenne la sage précaution de tirer de tems en tems les jeunes gens de leur collége, & de les ramener dans leur famille, soit pour les façonner aux manières du beau monde & au goût des bienséances; soit pour leur former le cœur par des renouvellemens d'amitié ; on leur rend le plus grand de tous les services en les habituant dans la retraite à des occupations suivies, & en leur facilitant l'acquisition des connoissances nécessaires, tant par l'éloignement du tumulte & des distractions, que par l'aiguillon des applaudissemens & de l'émulation. Les parens sentent communément l'avantage de cette séparation : il est seulement à craindre qu'ils n'en empêchent eux-mêmes le succès, en accordant à leurs enfans ou des sorties trop fréquentes, ou des plaisirs trop vifs, ou des spectacles propres à les émouvoir, & à les dégoûter de leur retraite par la comparaison qu'ils en font avec la

L'EDUCATION DES GARÇONS.

liberté & les amuſemens du logis paternel. Mais d'une autre part ce recueillement, qui eſt la ſauve-garde de leur jeuneſſe, peut devenir d'un danger extrême pour un bon eſprit, ſi ces belles années ne ſont employées qu'à l'application méthodique de quelques règles de ſyntaxe, de proſodie, & d'amplification. Cet eſprit fait un pas ſelon une règle : il en riſque un ſecond ſelon une autre : vingt règles viennent enſemble pour mettre ordre au troiſième pas. La marche eſt lente : partie par routine, partie par réfléxion, le jeune homme s'en tire, ou croit s'en tirer. Il va : & à force d'avoir pratiqué les dangereux paſſages de *pœnitet*, *tædet*, *futurum fuiſſe ut*, il arrive ſans accident à la fin de la tâche journalière. Mais tirez-le de ſes régulières & plattes compoſitions : ôtez-lui ſa plume & ſes règles : vous lui ôtez tout : il ne ſait que cela. Vous le trouverez muet ſur tout le reſte, ſoit en françois, ſoit en latin, parce que ſon eſprit n'a été nourri d'autre choſe. Il eſt d'expérience que ceux qu'on accoûtume à ne rien dire ni compoſer qu'en réfléchiſſant à telle & à telle règle, reſſemblent à des machines que vous ne pouvez tant ſoit peu tirer de l'uniformité de leur train ſans déranger le ſervice. Elles ſe détraquent, & tout eſt arrêté.

Pourquoi, je vous prie, les enfans apprennent-ils d'une façon ſi aiſée leur langue maternelle ſans aucune étude ? Pourquoi nos Dames apprennent-elles à penſer ſi juſte & à s'exprimer ſi bien, ſans avoir connu ni Deſmarets, ni Vaugelas ? Pourquoi les voyageurs apprennent-ils ſi promptement les langues

gues étrangères, ſouvent ſans ouvrir un ſeul livre ? C'eſt parce qu'au lieu d'étudier ennuyeuſement la langue pour parvenir à la connoiſſance des objets, ils ſe ſervent de la vûe & de l'uſage des objets qu'ils connoiſſent pour apprendre promptement la langue qui s'y joint. Plutarque s'aviſa fort tard de vouloir apprendre la langue latine qu'il avoit négligée, & il parvint très-promptement à entendre les Hiſtoriens Romains, „ parce que, dit-il lui-même au commencement des Vies de Démoſthène & de Cicéron, „ la connoiſſance qu'il avoit des faits, l'aidoit „ beaucoup à entendre & à retenir cette nouvelle langue dans laquelle il les voyoit énoncés." Voilà l'ordre de la nature, puiſque c'eſt celui de l'expérience univerſelle. Revenons-y donc dans l'étude du grec & du latin. Peu de diſſertations ſur les mots & beaucoup d'agrément dans les matières. Sans rien changer dans le travail des colléges, demandons ſeulement qu'au lieu d'abſtractions rebutantes ſur la langue, on employe toûjours une belle ſuite de matières propres à attacher l'eſprit pour faire retenir les termes qui les expriment, & que tout le latin qu'on voudra que les enfans parlent ou qu'ils compoſent leur ſoit préalablement connu, afin qu'en travaillant à rétablir ce latin tel qu'ils l'ont entendu, ils ne ſortent jamais du génie de la langue.

L'EDUCATION DES GARÇONS.

Nous nous ſouvenons tous de l'étrange latin par lequel nos oreilles ont paſſé : après les pitoyables formules des quatre ou cinq premières années, le latin des amplifications qu'on nous dictoit corrigées étoit-il un modèle beaucoup plus ſûr ? Les diſcours tra-

L'EDUCATION DES GARÇONS.

vaillés que nos maîtres risquoient quelquefois de présenter au public, sont la preuve démonstrative de leurs mépriſes, ou du moins de leur inégalité en fait de ſtyle, comme auſſi du deſordre des compoſitions journalières dont on nous occupoit. L'un n'avoit pour mérite que les pointilleries des deux Plines, & ne montroit non plus d'oreille que Sénéque le philoſophe. D'autres croyoient atteindre à l'énergie de Tite-Live, & n'en copioient fidèlement que la dureté. La plûpart dans la penſée qu'un grand auditoire demandoit un peu de nobleſſe & de pompe, ont fait revivre les grands mots d'Ammien-Marcellin & d'Apulée; quelquefois même le tour baroque de Sidoine Apollinaire. Il peut donc arriver, Monſieur, que les jeunes gens ſoient exercés ſix ans de ſuite ſur différens latins plus plat l'un, plus faux l'autre. Il s'agit ici de ne pas abandonner au hazard ou à la coûtume ce que nous avons de plus cher; je veux dire la première culture d'où dépendra le tour d'eſprit & la fortune de nos enfans. Les maîtres ne s'acquitteront jamais de ce qu'ils leur doivent s'ils n'ont la généroſité de ſupprimer dans l'intérieur des claſſes toute compoſition de leur crû, pour ne plus exercer la jeuneſſe que ſur des exemples ſoit longs, ſoit courts, fidèlement extraits des Auteurs les plus purs, parce qu'il faut aller au certain.

La ſcience des choſes emporte avec elle la ſcience du langage qui les exprime.

Mais il ne ſuffit pas que les maîtres s'abſtiennent de donner des exemples faux pour des principes, ou de donner, ce qui eſt encore la même choſe, leurs propres compoſitions pour des modèles: ils doivent de plus faire pour le latin ou pour le grec ce qu'on

qu'on fait pour le françois en faveur d'un étranger qui le vient apprendre parmi nous : on lui montre les objets qui peuvent l'intéresser le plus. On en parle en sa présence, & il répète ou écrit ce qu'il vient d'entendre. Que les maîtres prennent de même à tâche de ne promener les yeux ou l'esprit de la jeunesse que sur des objets bien choisis, sagement variés, & d'un caractère propre à piquer sa curiosité : mais qu'ils n'en disent rien eux-mêmes. Qu'ils laissent d'abord parler les Grecs ou les Romains : qu'ils voyent ensuite si leurs élèves rendent fidèlement ce qu'ils viennent d'entendre, ou en le redisant de suite, ou en le livrant par parties à la demande qui leur est faite de ceci & de cela ; ou en l'écrivant à loisir, soit le même jour, soit quelques jours après, & en prenant à tâche de ne manquer ni la propriété des termes employés par l'Auteur, ni l'ordre & l'esprit de sa phrase. C'est une nécessité que les maîtres réussissent alors par la persévérance de l'exercice, & sans avoir eux-mêmes des talens supérieurs ; sans faire illusion à personne par des annonces de secrets ou de routes nouvelles, en comprenant seulement la force & le mérite du bon usage, ils auront la satisfaction d'avoir appris à leurs élèves le pur langage de siècles d'or.

L'EDUCATION DES GARÇONS.

Par cette habitude bien soutenue, non-seulement de parler fréquemment, mais de penser, de parler, & de composer noblement, loin de rendre un jeune homme inepte à tout en le recueillant trop en lui-même, vous lui ouvrez une large porte pour arriver aux langues, aux sciences, & à l'usage du monde. C'est tous les jours, c'est à chaque

Fruit de cet exercice pour l'usage du monde.

L'EDUCATION DES GARÇONS.

que instant, c'est cinq ou six ans de suite, qu'il parle & sur le champ & en public.

N'est-il pas sensible que celui qui a plus de justesse de sens que de mémoire dégourdira sa lenteur par la multiplicité des exercices ; qu'il se formera même la mémoire par l'enchaînement des idées ; & que celui en qui la mémoire domine se formera aussi le jugement par l'habitude de toûjours juger ?

Fruit particulier de cet exercice pour les jeunes gens sans fortune.

Parmi les jeunes gens qui suivent le cours des études publiques, il y en a un bon nombre qui sont sans bien de fortune, & qui ne trouvent d'autre ressource que les écoles pour suppléer aux secours domestiques qui leur manquent. Ils sentent pour l'ordinaire beaucoup mieux que les riches le bien qu'on leur veut faire, & se livrent avec docilité à tout ce qu'un maître laborieux leur conseille. Celui-ci leur recommande avec éloge ou les grammaires grecque & latine de Lancelot, ou la grammaire françoise du Secrétaire de l'Académie, ou les particules de Turselin, ou les Pensées ingénieuses du P. Bouhours, ou d'autres remarques sur la pratique des langues latine & françoise. Avec ces livres assûrément très-estimables, les jeunes gens s'imaginent arriver de plein saut à la perfection du style, & au bel usage de la langue dont ils font leur étude. Je ne doute point que leurs compositions ne s'en ressentent quelque peu, & qu'ils n'y mettent par-ci par-là ou plus de régularité, ou quelques lambeaux brillans & qu'ils auront rapiécés tant bien que mal. Mais en se tenant à l'écart sept ou huit ans de suite, & n'ayant de justesse ou de sens que dans la lenteur de la composition sédentaire, &

& dans la liberté de la ſolitude, ils demeurent auſſi timides & auſſi informes au dehors qu'ils étoient auparavant. Dès qu'il faut ſe produire & parler ſur le champ, la moitié de leur raiſon les abandonne: ſouvent elle ſemble anéantie. Viendront enſuite les règles des ſyllogiſmes, le futur contingent, & la matière première, qui ajoûteront la barbarie à la timidité. Sauvons & aidons les talens des pauvres, puiſque le public fonde ſur eux ſes meilleures eſpérances. Conduiſons-les par une méthode qui ſans fraix leur procure comme aux riches le goût de la vraie politeſſe, avec toute la legéreté du grand uſage. Comment ſeront-ils barbares s'ils entendent dix ans de ſuite le langage de la Cour d'Auguſte ſans le moindre mêlange? Comment ſeront-ils timides ſi ces dix années ſont employées dans une alternative continuelle de diſcours à faire ſur le champ, de queſtions à réſoudre ſur ce qu'ils conçoivent, & de compoſitions à mettre par écrit ſans délai ni héſitation?

L'EDUCATION DES GARÇONS.

Vous avez vû, Monſieur, l'extrême danger qu'il y a pour nos chers enfans, de frapper leurs oreilles pluſieurs années de ſuite par les impreſſions d'un langage ridicule, qu'on voudra inutilement qu'ils oublient. Vous ſentez pareillement combien la peſanteur des compoſitions raciturnes eſt capable de les rendre ſombres & timides. Je n'ai oppoſé à ces inconvéniens d'autre moyen que celui qui accoûtuma de ſi bonne heure Cicéron à la langue de Démoſthène; que celui qui accoûtuma promptement Sadolet, Le Bembe, Muret, les Manuces, Pétau & d'autres bons Ecrivains à la langue

L'EDUCATION DES GARÇONS.

de Cicéron ; que celui qui accoûtuma Sulpice Sévère, & le P. Tursellin à la briéveté du ſtyle de Salluſte ; que celui qui a donné à quelques Modernes l'aménité du ſtyle de Térence.

Il faut empêcher les jeunes gens de donner dans le bel eſprit.

Mais à peine ſommes-nous délivrés d'une inquétude pour nos enfans que d'autres frayeurs nous prennent. Si nous redoutons avec raiſon les procédés lourds qui peuvent ruiner l'activité de leur eſprit, ou leur épaiſſir la langue ; nous ne craignons pas moins le faux brillant dont les jeunes gens ſe laiſſent éblouir dans l'uſage fréquent des bons Ecrivains, & qui les jette ſouvent dans la manie du bel eſprit. Ce défaut ne vient que trop à la ſuite des ſoins mêmes que prennent les maîtres les plus habiles pour perfectionner le goût. Ils ſe ſont ſouvent plaints du faux ou du frivole qui règnent dans les ouvrages d'eſprit ; & ſans y penſer ils y conduiſent eux-mêmes leurs élèves.

Chacun ſait que pour accoûtumer la jeuneſſe à juger ſainement de tout, on lui fait diſtinguer de bonne heure différens genres de penſées. On lui fait d'abord remarquer avec ſoin celles qui ſe trouvent pleines de grandeur & de ſublimité ; tantôt parce que l'objet en eſt grand, tantôt parce que la pompe des termes y accompagne avec raiſon la majeſté du ſujet. Une autre fois on lui fait ſentir le caractère d'une penſée élégante & fleurie, ou de celle qui n'eſt que ſimple ; mais qui plaît par l'agrément même de la naïveté. On ne lui laiſſe ignorer ni ce que c'eſt qu'une maxime propre à régler nos jugemens ou notre conduite ; ni ce que c'eſt qu'une peinture qui rend l'objet préſent

sent par la vivacité des expressions ; ni ce que c'est qu'une pensée délicate & qui touche le cœur d'un beau sentiment, ou une pensée fine qui ne dit au lecteur que la moitié des choses, pour lui laisser le plaisir de deviner le reste, & pour l'associer en quelque sorte à la création de cette pensée. On lui donne ainsi des marques précises auxquelles il pourra reconnoître les différens genres de beauté, & c'est une excellente pratique : mais elle a son danger. Comme on gâte l'esprit, sans le vouloir, par le long usage du mauvais latin, on peut le gâter, sans le vouloir, par le fréquent usage des belles pensées. Le jeune homme qu'on arrête à tout propos sûr ces traits plus marqués, & qu'on laisse glisser sur les autres, s'accoûtume à s'extasier avec ses maîtres sur tout ce qui s'appelle ingénieux. Il crayonne dans ses livres tout ce qu'il trouve de plus ingénieux. Il court après les ouvrages ingénieux, après les collections de pensées ingénieuses. Dans tout ce qu'il lira ou entendra, il sera à l'affut de l'esprit. De l'esprit, de l'esprit, voilà sa passion & son tic. Il fera des efforts pour en trouver où l'on n'a pas eu dessein d'en mettre, & d'en mettre où il n'en faut point. Il quittera le naturel : & de cette sorte ce qu'on avoit cru propre à lui former l'esprit, contribuera par occasion à le lui corrompre.

L'EDUCATION DES GARÇONS.

Danger de trop s'arrêter aux pensées ingénieuses.

On se gardera donc bien de lui faire admirer les traits qui brillent le plus, comme si le reste du discours étoit moins riche & moins estimable. On lui recommandera plutôt de recueillir des connoissances & des traits historiques propres à former sa raison,

L'EDUCATION DES GARÇONS.

que de compiler des pensées éblouissantes & capables de lui ôter, non pas le goût du vrai, mais le goût du simple. On lui fera sentir au contraire, que les traits simples ou communs sont aussi bien dans leur simplicité que les plus vifs & les moins ordinaires, parce qu'ils peignent & les uns & les autres leur objet propre, selon sa forme particulière & avec ses vraies couleurs. Que si cependant on s'arrête un peu plus sur ceux qui frappent davantage, ce n'est pas qu'on les estime pour leur brillant plus que les autres; mais parce qu'ayant un tour singulier, il est juste d'en fixer le caractère propre, & de voir s'ils sont en leur vraie place; si la personne, le lieu, la passion actuelle les demandoient; s'il ne s'y trouve rien d'enflé, de rampant, d'affecté, ou de contraire à la circonstance.

Mettre ainsi les jeunes gens, parvenus à l'intelligence des Auteurs, dans l'habitude de distinguer le sublime d'avec le gracieux, le naif d'avec le sententieux, le touchant d'avec le fleuri, un trait vif que la colère ou la douleur amène dans Virgile, d'avec des ornemens que l'art accumule dans Ovide; c'est leur former le discernement en leur faisant regarder l'inviolable, le tendre amour de la vérité comme l'unique source du beau, & le desir de montrer de l'esprit comme une source de ridicule: c'est leur donner des leçons de goût, en les ramenant en tout à la juste variété des bienséances, & en les affermissant par des pièces de comparaison.

L'ouvrier qui détache la pierre de dessus son banc dans la carrière, & celui qui la taille en plein air, s'embarrassent peu l'un & l'autre de ce qu'elle deviendra. Ils suivent

leurs

leurs marques & leurs lignes: ils ne connoiſſent rien de plus. L'Architecte agit d'une autre façon. Il examine l'eſpèce & le grain de cette pierre. Il voit ſi elle ſera mieux dans les fondemens, ou dans les murs de face; & il en régle la coupe ſelon la place qu'il lui deſtine dans l'aſſemblage. Ainſi un bon Maître, un bon Principal, un Pere affectionné, ne travaillent point dans l'éducation comme des manouvriers aſſujettis à une routine; mais comme des Architectes intelligens qui ramènent différentes opérations à un même but. Tous les exercices par leſquels on fait paſſer les eſprits, doivent être ou ſupprimés, ou préférés & pouſſés ſelon le beſoin connu du ſujet qu'on cultive; mais ſur-tout ſelon que ces moyens peuvent aider ou bleſſer la fin générale qu'on ſe propoſe dans l'étude des belles lettres. Le fruit qu'on en attend eſt d'aider le particulier & l'homme public d'abord à s'inſtruire ſoi-même, & à ſe mettre enſuite en état de faire part aux autres de ſes lumières. Les études ne ſont dignes d'aucune eſtime ſi elles n'enrichiſſent la ſociété par la manifeſtation de quelque utile vérité.

L'EDUCATION DES GARÇONS.

On commencera donc par amener la jeuneſſe à l'imitation habituelle du langage des bons Auteurs, au lieu de la réduire au ſilence à force de préceptes & de remarques prématurées. Enſuite on inculquera fortement au futur prédicateur, juge, avocat ou employé en quelque affaire que ce ſoit, que la vérité n'a non plus beſoin d'être préſentée avec un étalage de penſées ingénieuſes, qu'elle n'a beſoin d'être debitée avec des manchettes à dentelle, ou avec des cheveux bou-

L'EDUCATION DES GARÇONS.

bouclés à trois étages. Les affaires, soit eccléſiaſtiques, soit séculières, ne demandent que de la dignité & de la droiture. Un homme grave qui dans une Académie ou sur un Tribunal ouvre la bouche pour convaincre son auditoire qu'il a de l'esprit, n'est pas moins ridicule qu'un petit-maître en surplis.

Quand on adresse la parole au public, c'est pour le convaincre d'une vérité qui l'intéresse. L'éloquence n'est plus que charlatanerie quand elle a une autre intention. Tous les préceptes les plus propres à former l'orateur se trouvent abregés, & en quelque sorte réunis en un seul, qui est *d'aimer ses auditeurs & la vérité.* Comme le respect qu'il a pour ses auditeurs le rend attentif à toute juste bienséance, son amour pour la vérité lui fait tourner vers elle tous ses efforts. Plus il paroît l'aimer franchement, plus ses auditeurs le suivent avec confiance: mais il leur causeroit une secrette indignation, s'ils venoient à s'appercevoir qu'il veut les occuper de son esprit ou de sa figure.

Jusqu'ici, Monsieur, je n'ai que dégrossi l'éducation, en m'arrêtant sur-tout à la première culture qui est extrêmement mal menée; & au principal inconvénient qui est quelquefois occasionné par le travail même des bons Professeurs. Après ces moyens préparatoires, dont je vous prie de régler l'estime, non sur le jugement que j'en porte, mais sur les succès qui les ont justifiés; il sera tems de chercher des lumières pleinement satisfaisantes sur les différentes parties des belles humanités. Notre siècle est heureux d'avoir, pour s'y perfectionner, le livre du

du plus vertueux & du plus aimable de tous les maîtres: vous comprenez que je veux vous parler du Traité des Etudes de M. l'Abbé Rollin. L'EDUCATION DES GARÇONS.

La philoſophie qui vient après l'étude des humanités eſt peut-être miſe à trop haut prix par les uns, & placée par d'autres au-deſſous de ſa juſte valeur. Elle n'eſt pas à beaucoup près, comme pluſieurs le diſent, l'étude de la ſageſſe. Ceux qui enſeignent la plus ſolide philoſophie ſavent qu'il n'y a qu'une école de ſageſſe, comme il n'y a qu'un ſeul maître qui eſt le Paſteur des eſprits. C'eſt lui qui eſt la voye. Si la raiſon n'y marche, elle eſt dans les ténèbres. Si elle veut prendre une autre route, elle s'égare. Ce ſeroit d'une autre part prendre de la philoſophie de l'Ecole une idée trop baſſe que de la regarder comme un exercice paſſager, uniquement propre pour former la jeuneſſe à la diſpute, & pour l'inſtruire des opinions qui font bruit dans le monde. La Philoſophie.

L'art de diſputer eſt le moins néceſſaire de tous les arts: & les opinions philoſophiques, qui ont le plus grand air de ſublime ou de merveilleux, paſſent dans l'eſprit d'une infinité de perſonnes ſenſées, qui en ont fait une étude ſérieuſe, pour des monſtres en fait de phyſique, ou pour des fables qui feront la riſée des ſiècles ſuivans. C'eſt le jugement que MM. Paſcal & Du Guet ont porté de l'idée de M. Deſcartes ſur l'eſſence de la matière, & de l'idée qu'il s'étoit faite de la génération du Monde par un mouvement qui dans le vrai ne pourroit pas ordonner la frange, le glacé, & les nervures des aîles du plus petit moucheron. Tel eſt le jugement que M.

L'EDUCATION DES GARÇONS.

M. de Fontenelle & même plusieurs Anglois ont cru devoir porter de la tendance par laquelle les Newtoniens prétendent que les corps planétaires & autres sont mûs & réellement transportés les uns vers les autres dans un vuide où nul autre corps ne les pousse, tandis qu'on ne voit rien de semblable sur la terre.

Mais je veux que ces opinions soient recevables, loin d'être ou plus dangereuses ou plus ridicules que les influences de l'astrologie judiciaire, & que les qualités occultes de l'ancienne philosophie. Ce qui est certain, c'est qu'aucune de ces opinions n'a rendu qui que ce soit plus heureux ni plus utile au genre humain. Après bien des efforts, après s'être tourné de tous les sens, la raison s'y trouve si peu éclairée & si peu satisfaite qu'elle avoue enfin, mais trop tard, que ce n'étoit point là sa vocation, étant créée non pour pénétrer dans la nature du monde qui marche sans elle, mais pour s'occuper de ce qu'elle doit faire & gouverner. C'est donc un tems fort mal employé que celui qu'on met à débrouiller ces conceptions ténébreuses, & à les étaler aux yeux d'une jeunesse sans expérience, qui s'en échauffe peu-à-peu l'imagination, & se jette sans fruit dans des études détournées. Ho! qu'il étoit bien plus sage de cultiver le talent spécial qui la rendroit utile à la société, où elle est à la veille d'entrer!

C'est en ceci que consiste le vrai mérite de la philosophie de l'école, quand on l'enseigne avec discernement. Elle est placée entre l'enfance & le choix d'un état de vie. Le vrai bien, le très-grand bien qu'elle peut faire, est

est de sonder par différens essais la disposition naturelle de chaque esprit. L'EDUCATION DES GARÇONS.

Ces jeunes gens qui se présentent en philosophie ne savent la plûpart à quoi ils seront propres. L'un dans le vrai est né machiniste, l'autre architecte ou ingénieur. Celui-ci naturellement fin & recueilli sera propre pour les affaires de discussion & de raisonnement. Cet autre plus actif & plus curieux réussira mieux dans les recherches d'histoire naturelle. Mais le meilleur faucon ne sera jamais chasseur, si vous ne lui montrez jamais sa proye. C'est en philosophie qu'un maître plein de dextérité fait présenter aux différens génies qui se mettent sous son gouvernement, l'occasion de se produire & de se manifester sans équivoque. Il ne faut que montrer une épée au jeune Achille, ou une horloge au jeune Huygens: la nature se déclare, & vous appercevez les premiers traits d'un cœur martial, ou d'un esprit fait pour les méchaniques.

C'est dans cette vûe que ceux de nos Professeurs de philosophie qui préfèrent le vrai bien de la jeunesse à la commodité de lui rebattre six mois de suite une opinion sur la nature des idées ou sur la structure imaginaire des petits tourbillons, choisissent plûtôt des matières qui soient d'un service connu, & celles sur-tout qui se trouvent d'une nécessité indispensable. Ils savent que la noblesse & la bourgeoisie en leur confiant la raison de leurs enfans, ne demandent pas qu'on les rende tourbillonnaires ou attractionnaires, mais qu'on leur inspire une forte passion pour les connoissances expérimentales qui sont la richesse de la société. Ils savent qu'on fait mille éloges des maîtres qui ont donné à la patrie

des

L'EDUCATION DES GARÇONS.

des méchaniciens, des opticiens, des architectes, des naturalistes, & des agriculteurs. C'est dans cette espérance qu'ils diversifient leurs traités de manière à tâter, pour ainsi dire, tous les esprits, & à les mettre tous dans l'exercice du talent propre qu'ils avoient sans s'en appercevoir.

On ne tend point de piége à ceux-ci: mais par la diversité des tentatives on les amène au point de se connoître eux-mêmes, & d'appercevoir où étoient leurs richesses. On leur apprend à quoi ils sont propres, en leur enseignant, suivant une méthode qui prend faveur dans les meilleurs Colléges, l'arithmétique, la géométrie, les méchaniques, la physique expérimentale, la sphère, la gnomonique, la lithologie, la métallique, les plantes usuelles, les vrais principes de la végétation & de l'agriculture; enfin les élémens de la politique, du commerce, & de la société. Un esprit supérieur sent d'abord ce que valent toutes ces choses, & il voudroit n'en manquer aucune. Les esprits du second ordre se mettent séparément, l'un dans le goût d'une science; l'autre dans le goût d'une autre, qui prendra le dessus. Ils s'y distinguent, & la société se trouve heureuse d'avoir en tout genre des hommes sûrs à qui elle puisse demander des secours ou des conseils dans tous ses besoins, sans souhaiter pour cela que toute tête embrasse toute connoissance.

Telles sont les suites d'une philosophie bien faite, au lieu que les plus beaux établissemens sont souvent stériles, & que les plus beaux talens demeurent engourdis, parce qu'on cultive trop les disputes métaphysiques & les opinions éloignées des besoins de la vie.

La

La philosophie qui suit les humanités est donc, à le bien prendre, la *première épreuve des esprits & l'école du citoyen :* elle n'est que cela. Mais c'est en faire un grand éloge. Je suis..... L'EDUCATION DES GARÇONS.

LES TERMES

les plus ordinaires dans les Manufactures de Lainage,

Rangés selon l'ordre des opérations.

ON *lave la laine*,
Ou par *tas* dans l'eau dormante,
Ou à *la manne* dans l'eau courante,
Ou dans *des cuves* pleines d'eau de rivière.

Former le bain, c'est laisser la laine à l'eau jusqu'à ce qu'elle ait épaissi l'eau de la cuve en s'y déchargeant de sa graisse & de son sel. De-là vient que les insectes cherchent les laines dégraissées, & ne touchent point à celles qui conservent leur humeur naturelle.

Laine en surge, *laine dans son suin*, est celle qui conserve encore sa graisse naturelle. Celle-là est plus de garde, parce que les papillons-teignes s'en détournent.

Une lavée de laine est un tas de laine tiré de l'eau, & exposé à l'air pour s'égouter.

Laver la laine *sur pied*, c'est la laver sur la bête avant que de la tondre.

Les forces sont des cizeaux d'une seule pièce de fer, laquelle forme un ressort & deux lames. Le ressort est un demi cercle d'où partent les

TERMES DES MANUFACTURES.

les deux lames. Celles-ci se rapprochent & tranchent la laine sous les doigts de l'ouvrier, puis s'écartent par l'élasticité du demi cercle.

Une robbe de laine, c'est ce qu'on lève avec les forces sur les quatre pieds de la bête, & sur tout le corps, en montant jusqu'à la tête.

Une toison est cette robbe pliée & mise en paquet. Hors du commerce une toison signifie quelquefois une peau de brebis garnie de sa laine.

Les *bourgeons* ou *escouailles* sont des laines plus fines que le reste, & qui s'échappent ou s'allongent par brins en différens endrois. On les arrache de dessus la bête avant que de la tondre. On donne ce dernier nom dans le Berry à la laine levée sur les cuisses.

Les *laines feutrées* sont celles qui sont si dures & si mêlées qu'elles font le feutre. On les nomme aussi *cottisées*, parce que l'animal, sur-tout dans la maladie, les salit & les feutre à force d'être couché sur le côté.

Les toisons *galleuses* sont celles qui se trouvent parsemées de croûtes.

Les laines repoussées ou *tappées* sont les jeunes laines maigres & élancées avant que la vieille soit tondue.

Les laines *jarrées* ou *piquées de jarres* sont de longs poils blancs & aussi roides que la soye de blaireau.

Toutes ces laines sont *jettices* ou de rebut. On ne peut pas dire cependant qu'elles doivent être jettées comme inutiles. On les employe à des ouvrages très-grossiers, comme sont les couvertures communes.

Surtondre la laine, c'est couper avec des forces les extrémités les moins fines des toisons, avant que de les laver. Ces extrémités s'appel-

pellent *méches*. Emécher c'eſt ôter ces méches. TERMES DES MANUFACTURES.

Les mere-laines ſont celles qui ont été tondues ſur l'animal vivant.

Les agnelins ſont les laines des agneaux.

Les pelis ſont les laines que les megiſſiers font tomber de deſſus les moutons tués.

Les *morilles* ou le mortain, ſont celles qu'on tire des moutons morts de maladie. L'uſage en eſt défendu.

Par le triage qu'on fait des laines de Ségovie, on les diſtingue en *primes*, *ſecondes*, & *tierces*. On ſuit le même ordre dans la diviſion des laines de toute l'Eſpagne.

Ailleurs on ne connoît que la *haute-laine* qui eſt la plus longue, ce qui la fait ordinairement réſerver pour le peigne; & la *baſſe-laine* qui eſt la plus courte, qu'on a coutume de carder. Cependant quand il s'agit de drap la *haute* paſſe auſſi par la carde & non par le peigne pour mieux drapper.

Les fines laines en ſurge ne ſont que laines *marchandes* ou de vente, mais ne ſont pas encore en état d'être travaillées. Pour les ouvrer ou les mettre en œuvre, il y a des cas où l'on commence par les laver & les peigner; il y en a d'autres où l'on commence par les dégraiſſer à la chaudière pour les laver enſuite avant de les peigner; il y en a d'autres où l'on les teint pour les porter enſuite à la rivière, & de-là chez le peigneur.

La chaudière à dégraiſſer eſt traverſée d'*un baillard*, ou pièce de bois pour porter les laines qu'on tire de l'eau, & accompagnée de *liſſoirs* ou perches pour *braſſer* & remuer, de *pilettes* pour pilonner ou fouler la laine, de *crochets* pour la tirer, de *corbeilles* pour la recevoir & pour

TERMES DES MANUFACTURES.

pour la transporter à la rivière qui achève d'ôter tout le suin, & toutes les impuretés.

Les laines communes qui ont été lavées sur pied, doivent, avant qu'on les travaille, être exactement visitées, *triées*, *émêchées*, ou *surtondues*, & délivrées de tout ce qui est *jettice*.

Dans certaines manufactures les laines sont travaillées en blanc : dans d'autres on les teint en *écru*, c'est-à-dire avant que de les travailler.

Pour teindre les laines il faut les mêmes instrumens que pour les dégraisser.

Le pied de la chaudière sont les drogues préparatoires & les colorantes.

Charger la chaudière, c'est y mettre les ingrédiens nécessaires.

Lisser la laine, c'est l'ouvrir en la remuant avec les lissoirs pour lui faire prendre également la couleur.

Pousser le bouillon, c'est augmenter le feu.

Essorer la laine, ou la mettre *à l'évent*, c'est l'étendre à l'air.

Si la laine n'a reçu que le *pied*, si elle n'est qu'*engallée*, ou *enracinée*, c'est-à-dire, qu'elle n'ait encore qu'un premier fond, une première teinture de noix de galles, de couperose, ou d'autres drogues, soit préparatoires, soit colorantes ; alors il faut la ramener de l'évent dans la chaudière pour y être *avivée* par une seconde eau qui la rend éclatante ; ou pour être *rabattue* par un nouveau mélange qui lui donne un œil moins vif ; quelquefois une autre teinte ; ou pour être *foncée & rembrunie*, quoique dans le même goût de couleur.

Battre

Battre la laine, soit teinte, soit en blanc, c'est l'étendre sur la claye & l'y ouvrir à grands coups de baguettes pour pouvoir être peignée, ou cardée & filée. TERMES DES MANUFACTURES.

Pour *peigner* la laine on employe,

Un *petit fourneau* qui sert à chauffer les peignes.

Un *étau* & un *crochet* pour poser les peignes.

Une paire de peignes qui sont deux petits ais presque quarrés, garnis de broches de fer, les unes un peu plus hautes que les autres. Chaque peigne a son manche.

Un *marteau* pour monter & démonter ces broches.

Un *canon* de cuivre pour les redresser, quand elles se dérangent.

Une *lime* pour les épointer, quand elles s'émoussent.

Un *dégraissoir* avec son *moulinet*, pour tordre la laine trempée dans l'eau de savon avant de la mettre sur le peigne.

Une *cuvette* où l'on dissout le savon gras.

Peigner à l'eau, c'est peigner la laine trempée dans l'eau de savon.

Peigner à l'huile, c'est peigner la laine arrosée d'huile, pour la laver après.

Une *pesée* est une quantité de laine qu'on donne au poids à l'ouvrier.

Une *battée* est une portion de laine battue sur la claye.

Charger le peigne, c'est mettre & inférer dans les dents du peigne la quantité convenable.

Décharger, c'est ôter le *trait*, après avoir fait aller & venir le peigne droit sur le gauche & le gauche sur le droit.

Le trait est cette quantité de laine attachée à chaque peigne, laquelle se trouve suffisamment dé-

TERMES DES MANUFACTURES.

démêlée & couchée de long après un nombre de *voyes* ou d'allées & venues d'un peigne sur l'autre Il y a toûjours deux traits comme deux peignes.

Une *Quenouillée* sont deux traits unis, formant ensemble ce qui suffit pour le travail d'une quenouille.

La laine courte qui ne se peut tenir en rang n'est pas perdue. Elle va à la carde. On la nomme *blousse* en quelques manufactures.

Souffrer la laine, c'est la suspendre par quenouillée dans le souffroir.

Le souffroir est une petite étuve bien plafonnée en ciment & bien close, pour y blanchir la laine par la vapeur du soufre allumé dans une terrine.

Quand on peigne des laines teintes, on commence par en faire *le mêlange* selon le goût & les connoissances du maître fabriquant.

On *efface* les différentes couleurs par l'adresse du mêlange qui en fait sortir une nouvelle.

Le peigneur suit un ordre dans la quantité qu'il prend d'une couleur, puis d'une autre, chaque fois qu'il *charge* ses peignes. C'est de-là que dépend l'uniformité de la couleur desirée.

La laine *cardée* est autrement rompue que la laine peignée. Elle passe par deux instrumens qu'on appelle *cardes* & qui sont deux petits ais fort étroits en hauteur, & trois ou quatre fois plus étendus en largeur, armés d'un manche, & couverts de petites pointes un peu courbées. On change de cardes en passant des plus grandes aux plus petites, pour mieux briser la laine & pour mieux mêler les couleurs.

Le

Le filage est de deux sortes.

TERMES DES MANUFACTURES.

Le *fil ras* ou *tors* se fait au fuseau ou au petit rouet avec de la laine peignée, & sert à faire l'étaim, ou estame, ou chaîne qui est le fond des petites étoffes. On donne aussi le nom de *chaîne* aux fils de longueur qui sont le premier fond d'une pièce de drap.

Le fil doux se fait au grand rouet avec de la laine cardée & se nomme trame ou enflure; la trame traverse le fil de chaîne, & se nomme enflure si l'on veut, quand il s'agit d'une étoffe veloutée plutôt que lisse.

Le fil de la chaîne des draps se nomme communément *fil de rebours*, parce qu'étant de laine cardée comme la trame, il se fait aussi au grand rouet, mais avec la précaution de croiser la corde du rouet; ce qui produit deux avantages, l'un de faire un fil un peu plus tors & plus résistant, l'autre de donner à ce fil un sens ou tour différent de celui de la trame, afin que l'un & l'autre feutrent mieux à la foulerie.

L'étoffe peut être de trois sortes, *étamine serge*, ou *drap*.

L'étamine ou *étoffe à deux étaims* est de fil d'étaim sur fil d'étaim, c'est-à-dire que la chaîne est de fil tors & la trame de même fil, fait pareillement avec de la laine peignée.

La serge est de fil doux ou de trame cardée, sur chaîne d'étaim ou de laine peignée.

Le drap est de deux fils doux, c'est-à-dire que la chaîne & la trame en sont de fil très-peu tors & de laine cardée, pour former une étoffe plus garnie & plus velue.

Ces trois espèces fondamentales se subdivisent en une infinité d'autres selon certaines façons ou qualités qu'on y ajoûte.

TERMES DES MANUFACTURES.

Tisser, c'est *travailler sur le métier* où se fait l'étoffe. C'est faire une étoffe.

Un *tisseur* suffit pour l'étamine & pour la serge, parce que ces petites étoffes ayant peu de largeur permettent au même ouvrier de jetter la navette de sa main droite entre les fils de la chaîne, & de la recevoir de la gauche pour la renvoyer dans un sens contraire. Mais le drap & les couvertures étant fort larges sont travaillés par deux *tisseurs*, dont le premier lance la navette, le second la reçoit & la rejette d'autre part, continuant ainsi à l'alternative avec autant d'accord que si un seul homme y employoit ses deux mains.

Le *métier* est composé de plusieurs pièces, dont les principales sont les *montans* & pièces d'assemblage.

Les trois roules ou rouleaux, savoir le petit, l'ensouple, & l'ensoupleau ou déchargeoir. La chaîne au commencement est attachée d'un bout du métier sur le plus petit de ces rouleaux, & s'enroule à l'autre bout sur le second cilindre, qui est plus gros & qu'on nomme *ensuble* ou *ensouple* : à mesure que la chaîne se remplira de fil de trame, l'étoffe sera roulée sous le métier sur le déchargeoir, en déroulant ou lâchant autant de fil de chaîne de dessus l'ensouple, qu'on enroule d'étoffe sur le déchargeoir.

La chasse est un grand chassis mobile, suspendu sur deux chevilles au haut du métier, pour aller & venir librement sous la main de l'ouvrier, qui après avoir traversé la chaîne d'une duite, c'est-à-dire d'un jet de trame, frappe ce fil plus ou moins avec la chasse & le ros.

Le ros, ou *le rô*, ou *le peigne*, est un assem-

bla-

blage de deux baguettes & d'une longue file de petites lames de roſeau ou de fils d'archal : cet aſſemblage eſt poſé au bas de la chaſſe. Tous les fils de la chaîne paſſent au travers d'autant d'interſtices entre les dents ou les roſeaux du peigne : en ſorte que la chaſſe puiſſe gliſſer ſans rompre les fils, & frapper la trame uniment ſans y rien laiſſer de tortueux. TERMES DES MANUFACTURES.

Les *lames* ſont derrière le ros. Chaque lame eſt compoſée de deux *liais* ou tringles, auſſi longues que l'étoffe doit être large, & de petites cordelettes tendues d'une tringle à l'autre, qui ſe nomment *liſſes*. Au milieu de chaque liſſe eſt une *bouclette* ou un petit anneau, ſoit de fil, ſoit de corne, ſoit de verre, pour recevoir un des fils de la chaîne. Ceux des fils de la chaîne qui paſſent par les bouclettes d'une lame vont paſſer entre les liſſes ou fils de l'autre lame, & ceux qui paſſent par les bouclettes de la ſeconde lame jouent librement dans les entre-deux des fils de la première, juſqu'à pouvoir deſcendre pendant que la première monte ; de ſorte que ces lames tenant vers les deux extrémités à une corde commune paſſée en haut ſur une poulie, & par bas à une autre corde qui ſoutient une barre couchée ſous le pied de l'ouvrier, ſi du pied gauche il abaiſſe la lame de devant, l'autre lame doit monter. Une moitié des fils de la chaîne deſcend : une autre moitié monte. Dans un autre mouvement c'eſt le contraire. S'il y a un plus grand nombre de lames pour varier ou même pour figurer l'étoffe ; on élève & on abaiſſe ainſi différens ordres de fils qui forment diverſes ouvertures pour recevoir la navette qu'on y lance. A meſure

TERMES DES MANUFACTURES.

qu'on change de pied, & que la chaîne reçoit un nouveau jet de trame, la chasse le serre plus ou moins selon la qualité de l'étoffe. Quand l'accroissement de l'étoffe empêche la chasse de jouer, on déroule de dessus l'ensouple autant de longueur du fil de chaîne qu'on replie de l'étoffe fabriquée autour du gros cilindre inférieur. Quant à la manière de conduire les fils de la chaîne par les anneaux du passe-fil sur *l'ourdissoir*; de ménager dès-lors les séparations des fils de la *monture*; d'unir plusieurs chaînes en une seule monture; d'en faire une chaîne totale; de la *baisser* ou détremper d'une colle propre à rendre les fils glissans au travail; de la *monter* sur le métier en l'attachant dans une rainure sur le petit rouleau; d'en faire passer les fils en bon ordre dans les dents du peigne, puis de partager ces mêmes fils & de faire passer les uns par les bouclettes d'une lame & dans les intervalles des lisses de la suivante, les autres dans les lisses de la première, puis par les bouclettes de la seconde; d'assûrer & de maintenir les divisions des fils par l'insertion de plusieurs baguettes qui les empêchent de se confondre; enfin de faciliter les dévidages & le jeu de la chaîne & de la trame par les précautions d'usage, & par tous les outils convenables; ce sont toutes opérations faciles à entendre au premier coup d'œil. Mais le nombre en est si grand que si les ouvriers ne les diligentoient en se chargeant chacun d'une portion à part, qui est toûjours la même pour chacun d'eux, la laine des brebis n'arriveroit jamais sur notre corps, ou seroit d'un prix fort supérieur aux facultés ordinaires des particuliers. N'ignorons

pas

pas après le jeu des lames ce qui montre le plus d'induſtrie. TERMES DES MANUFACTURES.

La navette eſt un morceau de bois dur allant en pointe vers les deux bouts, & creuſé par le milieu de façon à recevoir l'époulin.

L'époulin ou *épolet* eſt un petit roſeau ſur lequel on a dévidé une juſte quantité de trame, & qui roule ſur la fuſerolle.

La fuſerolle eſt une brochette de fer, qui paſſe dans l'époulin & qu'on couche avec l'époulin dans la poche de la navette : on l'y loge, on l'y maintient, & on l'en tire ſelon qu'on laiſſe agir un petit reſſort dans un ſens ou dans un autre ſur le bout de la fuſerolle.

La navette gliſſant dans la chaîne, c'eſt une néceſſité que le fil de trame qui s'échappe de côté par un trou de la navette, & qu'on a arrêté à la liſière, ſe déroule de deſſus l'époulin qu'il fait tourner à meſure que la navette court. L'époulin épuiſé fait place à un autre, dont on ſe contente de préſenter le bout à l'extrémité du fil précédent ſans rien nouer, & ſeulement en ménageant le jet de la navette pour être ſûr de tenir les deux bouts de la trame rapprochés.

Le chef de la pièce ſont quelques premiers pouces de l'étoffe qui ſe font d'une trame différente du reſte. On y marque le nom du fabriquant & de la ville où eſt la manufacture. C'eſt encore ſur ce chef que ſeront par la ſuite attachés les différens *plombs*, qui, après les viſites & inſpections néceſſaires, atteſteront que l'étoffe eſt de bonne *matière*, de la *largeur* & de la *qualité* requiſes par les réglemens pour chaque eſpèce.

Le *temple* eſt une cremaillère, compoſée

TERMES DES MANUFACTURES.

de deux petites lames de bois d'entelées, arrêtées l'une contre l'autre par une boucle coulante, & terminées par des pointes d'épingle. L'ouvrier attache les deux bouts hérissés de pointes sur les deux *lisières* ou sur les derniers fils qui terminent la largeur de l'étoffe, &, en faisant avancer plus ou moins les deux tringles, l'une à côté de l'autre, il donne à son étoffe un maintien & une largeur toûjours égale.

S'il ne prenoit la précaution *de templer son étoffe*, la trame se retireroit inégalement, & rapprocheroit les fils de la chaîne tantôt plus, tantôt moins. Mais en déplaçant son temple de tems à autre pour le tenir voisin des derniers jets de la trame, il frappe celle-ci *quarrément* & de façon à lui faire sentir également dans toute sa longueur le coup de la chasse.

L'ouvrier continue alternativement à *jetter la navette*, à templer, & à *décharger*. Dans plusieurs manufactures on dit *tire-ployer*, pour dire décharger. Parvenu enfin au bout de sa pièce, il prend comme au chef ou cape une autre trame & y fait une *rayette* ou une bande d'une autre couleur, pour y mettre pareillement les noms d'usage & pour y recevoir les plombs. Ces deux extrémités se nomment *cape & queue*.

Bruir une petite étoffe, comme il se pratique à Amiens, à Reims, & au Mans, c'est en amortir tous les ressorts, en la pénétrant de la vapeur de l'eau chaude dans une chaudière quarrée, où on la couche sur son rouleau avec d'autres; ce qui la dispose à se bien *apprêter*.

La *foulerie* est un moulin à eau destiné à faire tomber de gros maillets sur les étoffes, soit pour

pour les dégorger de toute impureté, soit pour leur donner en second lieu la consistance du feutre. TERMES DES MANUFACTURES.

Les *pots* ou *piles* sont les auges ou vaisseaux creusés pour recevoir les étoffes, qui s'y tournent continuellement sous les coups des maillets.

Les levées sont les bouts des pièces de bois qui traversent l'arbre ou l'essieu de la roue, & qui en passant attrapent les têtes des maillets, les soulèvent & les laissent retomber, en s'échappant.

Terrer l'étoffe, c'est la glaiser ou l'enduire de *terre à foulon*.

Battre à la terre, c'est fouler l'étoffe avec la terre en y lâchant un robinet d'eau.

Dégraisser le drap, c'est le fouler après l'avoir arrosé de savon noir; ce qui emporte les taches.

Dégorger, c'est fouler l'étoffe à plus grande eau pour en emporter tout, & la rincer.

Battre à sec, c'est supprimer l'eau & fouler jusqu'au degré de consistance, au-delà duquel l'étoffe ne s'épaissit plus, mais se dissout & s'évuide.

Au retour de la foulerie on met les étoffes à *l'évent*, c'est-à-dire, à l'air.

Les pièces rapportées de dessus les perches ou de la rame, doivent être *faudées*, c'est-à-dire, proprement pliées sur une table, puis *gommées* de pli en pli, en y faisant sur l'envers aspersion d'une eau où l'on a dissout de la gomme Arabique.

Rétendre l'étoffe, c'est la faire passer d'un *roule* sur un autre, en la maintenant d'une largeur bien égale au-dessus d'un brasier par une barre de fer sur laquelle elle glisse, pen-

TERMES DES MANUFACTURES.

dant que la chaleur la pénétre, & en ébranle tous les reſſorts. Elle s'aſſouplit ainſi également dans toute ſon étendue, en paſſant & repaſſant à pluſieurs voyes d'un roule ſur un autre.

Il y a quelques étoffes qu'on *déroule* & qu'on *enroule* ſans feu. Mais on ne le refuſe pas à celles qu'on veut très-bien apprêter.

Les effets du rétendoir ſont 1°. *d'écrancher* ou effacer les faux plis; 2°. de faire également imbiber la gomme par l'ébranlement de l'humidité que le feu diſperſe par-tout, & qui de cette ſorte y abandonne la gomme en s'évaporant; 3°. de mettre par-tout une tenſion égale: ce qui eſt d'une conſéquence infinie dans l'uſage de toutes les étoffes.

On *les plie* auprès d'un bon feu.

On les *feuillette*, en inſérant un feuillet de carton chaud entre un pli & un autre.

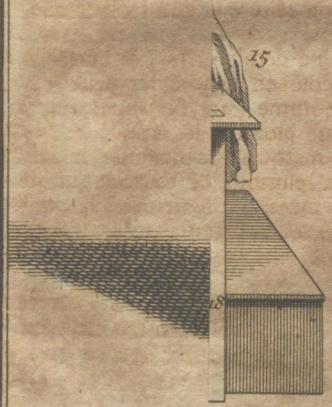
On les ſerre entre deux *plateaux*, ou tables de buis qui maintiennent toute la pile de plis.

On les laiſſe dix & douze heures ſous une forte preſſe, & l'on réitère juſqu'à trois & quatre fois.

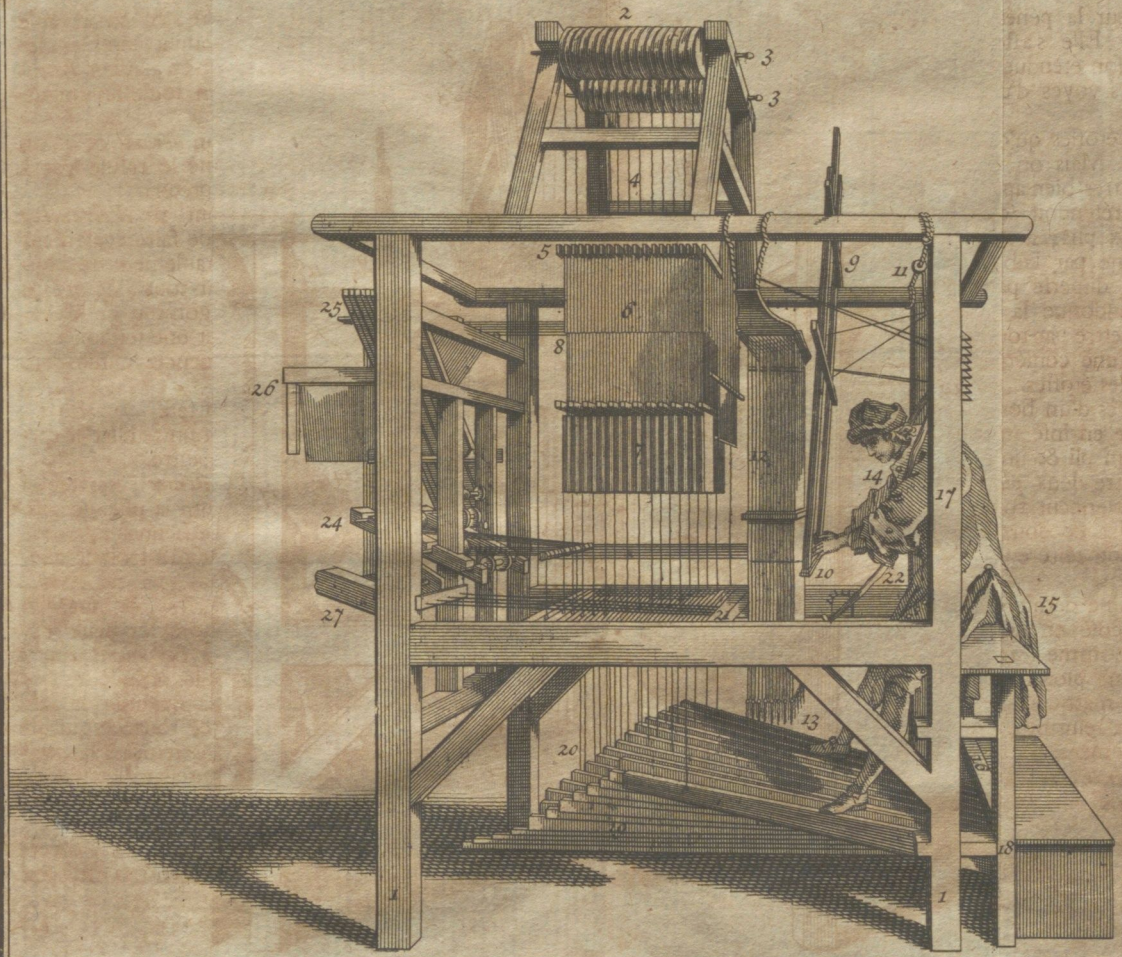
On les *viſite* une dernière fois, & après en avoir tiré ou expoſé en dehors les deux extrémités qu'on nomme *cape* & *queue*, on y attache les derniers plombs, les étiquettes, & tous les avis qui marquent la qualité, la largeur, l'aunage, la teinture, & tout ce qui eſt porté par les réglemens: on les remet à la preſſe & on les *empointe*, en maintenant les plis de loin à loin par de legères ficelles qui paſſent dans les liſières.

Il y a quelques autres uſages propres à diverſes manufactures, mais dont l'intention eſt à peu près la même.

Le



F. de Bakker fecit.



F. de Bakker fecit.

La Rubannerie.



Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-1192015415-253897246-10/fragment/page=0691

Le drap ne passe pas au rétendoir ; mais après avoir été *foulé*, *lainé* ou *chardonné*, *ramé* ou étendu sur la rame, *tondu* & retondu, tuilé & couché à poil, par l'abaissement du poil dans un même sens, on le *gomme* ou on le *feuillette*, on le met à la presse, on en change les feuillets, & au lieu de gros cartons, on met entre les plis d'autres cartons plus fins qui se nomment vélins : il revient sous la presse ou bien sous la calandre qui lui donne son dernier lustre. TERMES DES MANUFACTURES.

PLANCHE XXX.

Les Termes de la Rubanerie.

1 Les montans & les traverses tant du milieu que d'enhaut, qui font le corps du métier.

2 Le châtelet, petit assemblage qui sur deux broches de fer soutient quarante-huit poulies.

3 Les poulies, qui servent à élever les lisserons par le raccourcissement des cordons.

4 Les tirants, ficelles qui étant tirées par les marches font monter les lisserons. Il y a vingt-quatre tirants : un tirant pour deux poulies.

5 Le harnois, suite de petites barres qui soutiennent les lisserons, & qui sont suspendues chacune à deux cordons enroulés autour des poulies.

6 Les lisserons, nombre de longs filets, bandés vers le bas par un poids, & ayant vers leur milieu des bouclettes pour recevoir des

LES TERMES DE LA RUBANERIE.

ficelles transversales, qu'on appelle *rames*, & dont nous allons voir l'usage.

7 Les platines Ce sont des plaques de plomb ou d'ardoise qu'on suspend sous chaque baguette qui termine chaque ligne de lisserons. Quand le pied de l'ouvrier abandonne une marche, la platine fait retomber les lisserons que le tirant avoit haussés.

8 Les rames. Ce sont des ficelles qui traversent les lisserons, & dont le jeu est le principal artifice de tout le travail de la rubanerie, comme la tire ou l'ordre des cordons qu'on tire pour fleuronner une etoffe, y produit l'exécution du dessein. Ici il ne faut point de second ouvrier pour tirer les cordons. Les marches opèrent tout sous les pieds du tissutier; parce qu'il a pris soin par avance de n'étendre au travers des lisserons que le nombre de rames qu'il faut pour prendre certains fils de la chaîne, & en laisser d'autres. Ces rames sont attachées à l'extrémité du métier. Elles montent sur des roulettes qu'on appelle le porte-rames de derrière, traversent les bouclettes de certains lisserons, & passent entre les autres lisserons sans tenir aux bouclettes: de-là elles arrivent au porte-rames de devant, qui est pareillement composé de petites roulettes pour faciliter le mouvement des rames. Celles-ci enfin sont attachées en devant à d'autres ficelles, qui tombent perpendiculairement à l'aide d'un fuseau de plomb au bas, & qu'on nomme *lisses* ou *remises*. [Voyez 12] Les rames ou ficelles transversales ne peuvent être haussées par l'un ou l'autre des lisserons, 6, qu'elles ne tirent & ne fassent monter quelques lisses de devant, 12: Or celles-ci ont

aussi

aussi leurs bouclettes vers la main de l'ouvrier. Certains fils de la chaîne passent dans une bouclette, d'autres passent à côté. Il y a des lisses qui saisissent tour-à-tour les fils dont la couleur est uniforme: on les nomme *lisses de fond*, parce qu'elles produisent le fond de l'étoffe & la couleur qui soutient tous les ornemens: les autres lisses élèvent par leurs bouclettes des fils de différentes couleurs; ce qui par l'alternative des points pris ou laissés, des points qui couvrent la trame ou qui sont cachés dessous, rend le dessein ou l'ornement qu'on s'est proposé. LES TERMES DE LA RUBANERIE.

9 Le battant. C'est le chassis qui porte le rô, pour frapper la trame. Dans ce métier ce n'est point l'ouvrier qui frappe. Il ne fait que repousser de sa main le battant, qui tenant à un ressort est ramené de lui-même; ce qui soulage le rubanier.

10 Le peigne ou le rô.

11 Le ton, ou bandage du battant. Une grosse noix, percée de plusieurs trous dans sa rondeur, & traversée de deux cordes qui tiennent de part & d'autre au métier, sert à bander ces deux cordes par une cheville ou bandoir qu'on enfonce dans un de ces trous, & qui mène la noix à discrétion. Deux cordons sont attachés d'une part à cette cheville, & d'autre part aux deux barres du battant, qui de cette sorte est toûjours amené contre la trame.

12 Les remises. Ce sont les lisses de devant, qui par leurs bouclettes saisissent certains fils de la chaîne & laissent tous les autres, selon l'arrangement que l'ouvrier a conformé aux points de son dessein.

13 Les fuseaux qui roidissent les remises.

LES TERMES DE LA RUBANERIE.

14 Les bretelles que l'ouvrier met à son cou pour se soutenir, étant peu assis & fort panché.

15 Siège fort incliné.

16 Marchepied.

17 La poitrinière. Traverse qui passe d'un montant à l'autre, à l'endroit où est la poitrine de l'ouvrier. A cette poitrinière est attachée une roulette sur laquelle passe le ruban pour aller gagner l'ensouple un peu plus bas.

18 Broche ou boulon qui enfile les vingt-quatre marches.

19 Les marches. Dans les rubans unis il ne faut que deux, ou trois, ou quatre marches.

20 Les las, ou attaches qui unissent les marches aux lames.

21 Les lames, petites barres de bois qui haussent ou baissent comme les marches, & qui étant arrêtées sont une même ligne, douze d'un côté douze de l'autre, tiennent les lisserons dans un niveau parfait aux moments de repos.

22 L'ensouple de devant. Pour éviter la confusion, on n'a point chiffré 23, les ensouples de derrière. Les fils de la chaîne s'y vont rendre, & il y a autant de rouleaux ou d'ensouples de derrière qu'il y a de fils de différentes couleurs.

24 Les potenceaux qui soutiennent les ensouples.

25 Les bâtons de retour. On les nomme simplement les retours.

26 La planchette.

27 L'échelette ou les roulettes des retours.

28 Les boutons des retours.

Ce qu'on appelle les retours, est encore un moyen de ménager plus de variété dans l'ou-

l'ouvrage, & de faire revenir les mêmes variétés, outre celles qu'on ménage par le jeu alternatif des liſſerons, & par le changement de trame en prenant une autre navette. LES TERMES DE LA RUBANERIE.

Il y a communément trois bâtons de retour. On peut en employer plus. Ils ſont attachés ſur un boulon en forme de baſcules; &, ayant un poids pendu à un de leurs bouts, ils élèvent l'autre dès qu'ils ſont libres. L'ouvrier a auprès de lui (en 28) pluſieurs boutons arrêtés par le moyen deſquels il peut tirer des cordes qui, en paſſant par les tournans de l'échelette en (27), vont gagner le bout ſupérieur des bâtons de retour (25). Un de ces bâtons tiré par le bouton (28) s'abaiſſe, & en paſſant rencontre la planchette 26, qui eſt mobile ſur deux charnières & qui céde pour le laiſſer deſcendre. Quand la tête du bâton eſt arrivée plus bas que la planchette, celle-ci rendue à elle-même reprend toûjours ſa première place, & elle aſſujettit alors la tête du bâton qui demeure arrêté. Si on en tire un autre qui déplace la planchette, le premier ſe trouve libre & s'échappe. Le ſecond tiré par la corde demeurant un inſtant plus bas que la planchette, ſe trouve pris & arrêté par le retour de la planchette en ſa poſition naturelle. Tel eſt le jeu des boutons & des bâtons de retour. En voici l'effet. Au deſſus, & préciſément au milieu de ces bâtons ou baſcules, eſt un anneau de métal ou de fil, auquel on fait tenir tant de rames ou de ficelles tranſverſales qu'on juge à propos. Quand un bâton de retour eſt tiré & abaiſſé, les rames qui tiennent à ſa boucle ſont roidies. C'eſt donc une néceſſité que les liſſerons dans les bouclettes deſ-

LES TERMES DE LA RUBANERIE.

desquels ces rames ont été enfilées, les élèvent avec eux ; ce qui fait monter certaines lisses ou remises, 12, auxquelles ces rames sont attachées, & conséquemment certains fils de la chaîne par préférence à d'autres. Quand l'ouvrier tire un autre retour, il laisse échapper & remonter le premier. Les rames qui tiennent à l'anneau du bâton remonté, deviennent lâches, & les lisserons vont & viennent sans les bander, sans les hausser. Ces rames desœuvrées ne produisent donc point d'effet. Celles d'un autre bâton ayant produit le leur, c'est à un troisième qui dormoit à s'éveiller. Tous ces effets forment une suite de différentes portions de fleurs ou autres figures, qui revenant toûjours les mêmes produisent des figures complettes toûjours les mêmes, & justement appellées des retours.

SUPPLÉMENT

à l'article de la Haute-lisse.

LEs tapis qui se font à la manufacture Royale de la Savonnerie au bout du Cours la Reine, se travaillent comme la haute-lisse à certains égards. Les deux rouleaux sont posés de même : la chaîne est bandée de haut en bas. La fléche avec ses petits chaînons de fils maintient également à l'aplomb tous les filets de la chaîne. Le bâton qui en facilite la croisure les traverse de même, en séparant les fils de devant d'avec ceux d'autre part. La perche de lisse

lisse y enfile pareillement tous les cordonnets qui servent à tirer tour à tour les fils de devant, puis les opposés, pour y inférer la trame des broches. Voici en quoi le travail de la Savonnerie diffère de celui de la haute-lisse. SUPPLEM. A L'ARTICLE DE LA HAUTE LISSE.

1°. La chaîne est partagée devant & derrière en dizaines de fils, neuf blancs, & un bleu; ce qui revient de même dans toute la largeur de la pièce.

2°. L'ouvrier travaille l'étoffe par devant, & voit ce qu'il fait.

3°. Le dessein avec ses couleurs est tracé sur des cartons qu'on attache par bande au dessus de l'ouvrier, qui le consulte à chaque instant, chaque point s'y trouvant marqué comme il doit être dans son ouvrage. Par ce moyen il sait de point en point quelle couleur, quelle nuance, il doit mettre en œuvre, & combien de points de la même nuance.

4°. Il est aidé pour cela par des quarrés qui divisent tout le dessein. Chaque quarré ou quarreau est subdivisé en dix lignes verticales qui correspondent à chaque dizaine des fils de la chaîne: & chaque quarreau est de plus traversé par dix autres lignes qui croisent ou traversent horisontalement les dix verticales.

5°. L'ouvrier ayant auprès de lui ses broches pleines de laine, de soye, ou de fils plus précieux selon l'ouvrage, commence à travailler sur la première ligne horisontale d'un des quarreaux. Ces lignes, marquées dans le carton, ne sont pas à la vérité tracées sur la chaîne; mais la chose est inutile. Il y supplée par une verge de fer plus longue qu'une dizaine de fils n'est large, & qui tient lieu d'une ligne transversale. Cette verge

SUPPLEM. A L'ARTICLE DE LA HAUTE-LISSE.

verge se manie par une courbure vers la droite de l'ouvrier : elle est applanie vers l'autre bout en une espèce de couteau qui a un dos & un tranchant, & qui va en s'élargissant. L'ouvrier arrête sa virgule de fer horisontalement sur la chaîne, en l'environnant de quelques tours de fils de trame convenable, qu'il passe & repasse derrière un fil antérieur de la chaîne, puis derrière le fil opposé, en les tirant tour-à-tour par leurs lisses. Il ramène ensuite, si besoin est, son fil de trame autour de la virgule, pour recommencer à le lancer dans la chaîne, ou bien il le laisse pendre à la verge de fer par un las coulant, pour y enrouler & passer dans la chaîne une autre trame. Il continue de la sorte à couvrir la baguette de fer, & à garnir une ligne jusqu'au dixième fil de la chaîne qui est le bleu. Il peut ou s'y arrêter ou continuer dans une division suivante la même ligne transversale. A mesure qu'il passe les fils de trame autour de la verge de fer, & dans la chaîne qu'il fait croiser d'un moment à l'autre, il a soin au bout de la ligne d'en abaisser & d'en serrer de nouveau tous les points avec un peigne de fer, dont les dents glissent sans résistance entre les fils de la chaîne vuide, & qui a assez de poids pour frapper & chasser la trame qu'il vient d'employer. Cette enfilade de points est encore serrée & nivellée par une duite de double fil bleu que l'ouvrier insére dans la chaîne, en y glissant les mains sur toute la longueur de la ligne qu'il a faite. Il croise les mêmes fils de la chaîne, & y allonge un second jet de fil bleu, mais simple. Il abaisse ces deux jets tour-à tour avec son peigne : ces duites

de

de fil transversal qui maintiennent chaque allignement, vont être cachées sous le velouté qui fait le devant. Ces traverses de fil bleu enlaidissent l'envers : mais c'est sans conséquence. SUPPLEM. A L'ARTICLE DE LA HAUTE LISSE.

Cela fait, l'ouvrier retire la verge de fer de dedans les boucles de trame qui la couvrent : & comme elle est plus large vers son extrémité, les boucles lui résistent sur son passage : mais étant tranchante par le côté de devant elle se délivre de cette résistance en coupant toutes ces boucles. L'ouvrier couche alors de la main gauche de forts cizeaux le long de la ligne achevée : il en abat tous les poils, & forme ainsi une file de houpes d'une égalité parfaite, qui se joignant aux précédentes & aux suivantes font le velours. Une première ligne de cette espèce, en comptant l'enfilade des points & des poils de laine avec les deux jets de fil bleu qui les maintiennent, a un peu plus d'épaisseur qu'il n'y a d'espace entre une première ligne transversale du quarreau & la seconde. Il faut huit vergées de laine avec seize jets de fil serré pour répondre aux dix lignes transversales d'un quarreau. L'ouvrier par ce moyen voit toûjours où il en est. Il suit point pour point, & nuance pour nuance, l'endroit du modèle où il est parvenu, & peint magnifiquement sans avoir aucune idée de peinture ou de dessein. Il ne paroît pas que ceux qui dirigent le travail des tapis parmi les Mahométans soient plus grands dessinateurs que leurs ouvriers. Les tapis de Turquie sont des couleurs symmétrisées & rien de plus.

TA-

TABLE
DES MATIERES
Du Tome VI.

LE reproche, peut-être trop bien fondé, d'avoir extrêmement épaissi les Volumes précédens, nous oblige ici à rapporter sommairement toutes les matières au simple exposé des sujets de chaque Entretien.

ENTRETIEN I. *L'origine de la Société*, Page 1.

ENTRET. II. *Le Mariage*, 20.

ENTRET. III. *L'éducation*, 49.

ENTRET. IV. *Les exercices de l'Enfance.* 60.

ENTRET. V. *Suite de l'Education, contenant la Lettre d'un pere de famille sur la premiere culture de l'esprit, soit dans l'éducation des Filles, soit dans celle des Garçons*, 73.

La dernière partie de cette Lettre roulant sur l'étude des Langues ne convient

vient pas à tous les Lecteurs, & a été mise en petit caractère à la fin de ce Volume.
ENTRET. VI. *La diversité des Conditions*, 154.
ENTRET. VII. *La suppression de la Mendicité*, 183.
ENTRET. VIII. *Les Domestiques & les Mercenaires*, 270.
ENTRET. IX. *Les gens d'Arts & de Métiers*, 288.
ENTRET. X. *La nourriture de l'Homme*. 299.
ENTRET. XI. *L'habit de l'Homme, contenant la matière & les principales façons des différentes étoffes, draps, serges, étamines, velours, &c.* 331.
ENTRET. XII. *La taille des habits, la couture, les meubles, &c.* 431.
ENTRET. XIII. *Les Pelleteries & les apprêts des cuirs*, 442.
ENTRET. XIV. *Les Teintures*, 463.
SUITE *de la Lettre d'un pere de famille sur l'éducation, & spécialement sur la manière d'apprendre les Langues*, 471.
VOCABULAIRE *des termes les plus usités dans les Manufactures, où l'on a suivi l'ordre des opérations pour mettre plus de liaison dans les idées*, 549.
LES

LES *termes & les principales opérations de la Rubanerie, pour disposer le Lecteur à concevoir des ouvrages plus figurés,* 563.

SUPPLÉMENT *pour le travail de la Haute-lisse, contenant ce qui regarde les tapis velourés, ou tapis de Turquie,* 568.

FIN.

Pa 731
S

ULB Halle 3
008 863 113

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-1192015415-253897246-10/fragment/page=0711

LE SPECTACLE
DE
LA NATURE,
OU
ENTRETIENS
SUR L
L'HIST
Qui ont p
nes-Gen
T
Contena



Chez J
M. DCC. XLVII.